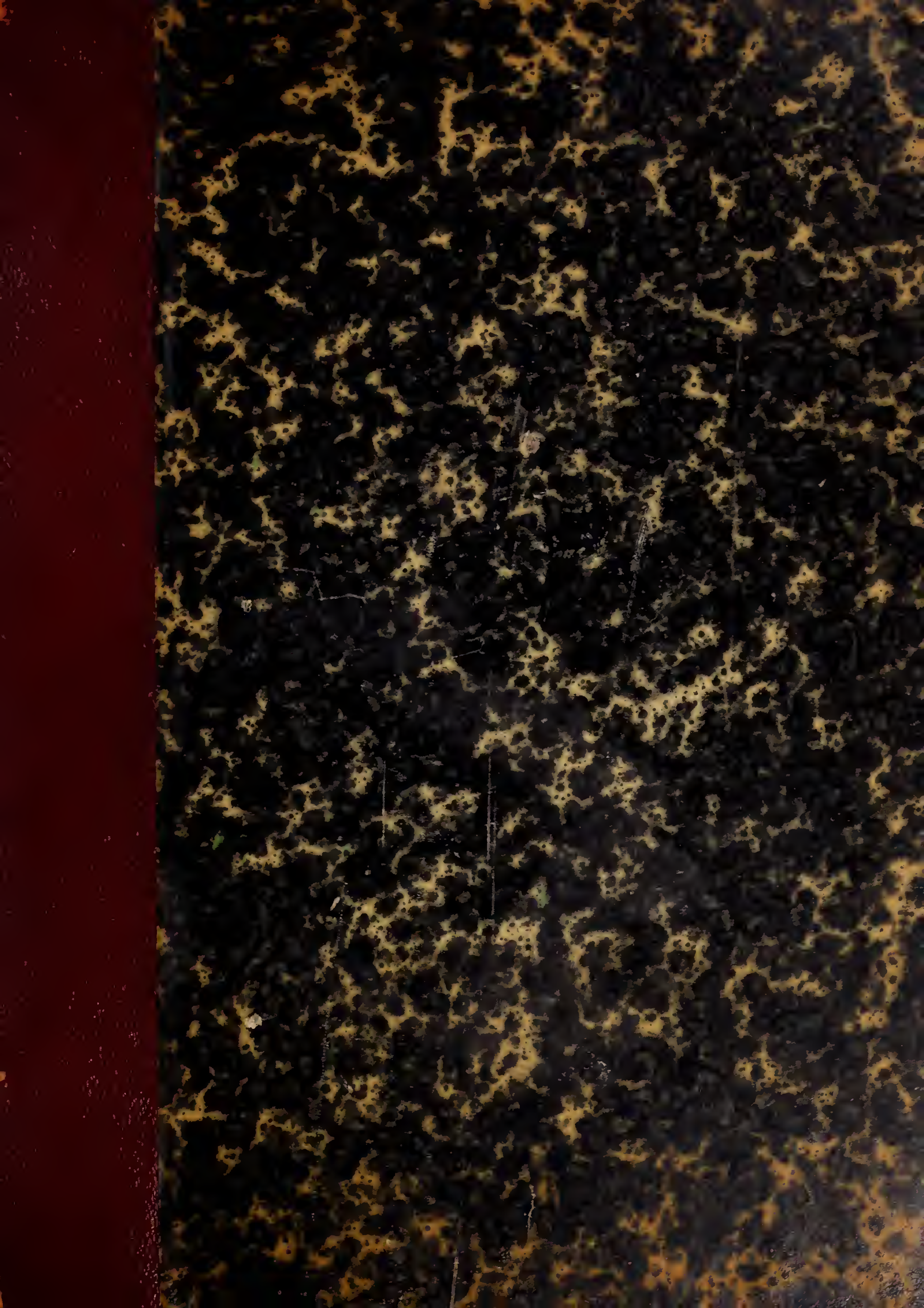
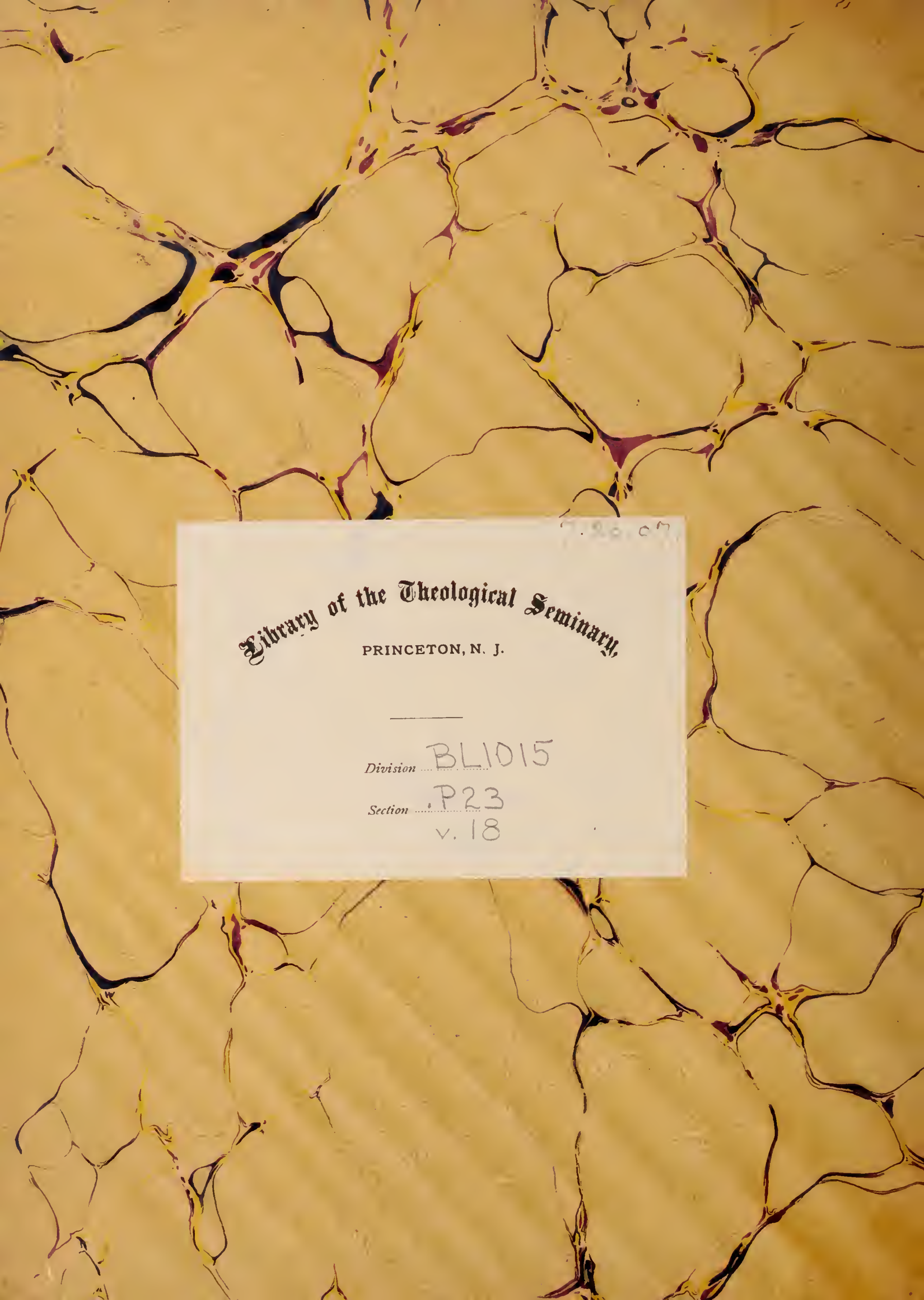



Library of the Theological Seminary,
PRINCETON, N. J.
Division BL1015
Section .P23
v. 18



ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME DIX-HUITIÈME

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME DIX-HUITIÈME

AVADÂNA-ÇATAKA

CENT LÉGENDES (BOUDDHIQUES)

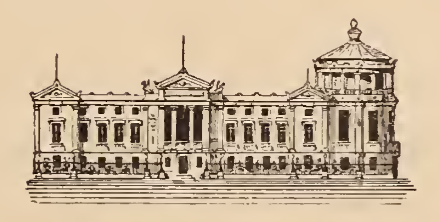
TRADUITES DU SANSKRIT

PAR

M. LÉON FEER

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Πάντα δοκιμάζετε, τὸ καλὸν κατέχετε.
Examinez toutes choses, retenez ce qui est bon.
(Saint Paul aux Thessaloniciens, I, v. 5).



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1891

PRÉFACE

La présente traduction de l'Avadâna-Çataka est faite depuis plus de dix ans : il est inutile, il serait d'ailleurs trop long, d'expliquer les causes du long retard qu'a subi la publication. Je dois dire toutefois qu'une des principales a été le dessein que j'avais formé de joindre à la traduction une étude minutieuse et complète du recueil, faite tant au point de vue des mœurs et de la vie sociale de l'Inde qu'au point de vue des religions brahmanique et bouddhique. Bien que j'eusse reconnu de bonne heure que l'étude projetée ne pourrait pas tenir dans le même volume que la traduction, et que celle-ci, par conséquent, pouvait paraître d'abord isolément, j'ai longtemps persévéré dans l'idée de publier simultanément l'étude et la traduction. D'autres travaux, diverses circonstances et considérations m'ont fait renoncer au projet d'étude ; et, après de nouveaux retards qu'il n'a pas tout à fait dépendu de moi d'éviter, je donne enfin la traduction.

Entre temps, j'ai publié dans le *Journal asiatique*, de 1881, à 1884, une série d'articles dans lesquels j'étudie le recueil au point de vue exclusivement religieux et bouddhique. Ces articles, dont la réunion forme un volume in-8 de 364 pages, ne représentent qu'une portion du grand travail que je m'étais proposé d'entreprendre.

L'Avadâna-Çataka avait attiré de bonne heure l'attention de l'illustre Eugène Burnouf, qui en parle assez souvent dans son *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, où il a inséré, outre plusieurs citations, la traduction entière d'un des récits (le 7e) et des fragments plus ou moins longs de quatre autres récits (les 36e, 96e, 99e, 100e). Il avait même entrepris, sans doute pour la publier, la traduction complète du recueil. Car il s'exprime ainsi à la page 7 (6 de la réimpression) dudit ouvrage :

> Le vingt-neuvième volume (du Kandjour) donne une version tibétaine très littérale, ainsi que je l'ai vérifié moi-même, d'un recueil de légendes intitulé *Avadâna-Çataka*, dont je m'occuperai ailleurs plus en détail, et dont j'ai déjà traduit deux livres.

Nous savons maintenant lesquels ; ce sont le premier et le dernier. Ils se trouvent dans le dernier lot des papiers de Burnouf donné à la bibliothèque Nationale par Mme Delisle, depuis le décès de la veuve du célèbre indianiste. Le premier livre occupe 71 feuillets, le dernier en remplit 103 ; le récit final est incomplet, mutilé, sans doute à cause de l'impression de la seconde moitié de ce récit dans l'*Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*[1].

C'est en 1844 que Burnouf annonçait la traduction de ces deux chapitres. On l'a retrouvée ; on n'a rien trouvé de plus ; d'où nous pouvons conclure que, dès 1844, il avait abandonné le travail commencé. Je n'ai pas à rechercher les motifs ou les causes de cet abandon, ni à l'apprécier. Tout ce que je puis faire, c'est d'exprimer le souhait qu'il n'excite pas trop de regrets.

La publication d'une traduction de l'Avadâna-Çataka, fût-elle de Burnouf, ne saurait présenter aujourd'hui tout l'intérêt qu'elle aurait eu en 1844. Les travaux de Burnouf lui-même et de ses successeurs ont fait connaître une partie de ce qui se trouve dans ce recueil. Et cette traduction, si elle eût paru de son vivant et par ses soins, n'aurait même pas eu l'avantage d'être le premier recueil de ce genre publié dans une langue européenne ; elle était déjà devancée par le *Sage et Fou* de J.-J. Schmidt, qui avait paru dès 1843. Je crois, cependant que, depuis cette date, aucun recueil analogue n'a été publié dans une des langues de l'Occident. En tout cas, celui que j'offre au public est le premier qui paraisse en français.

[1] Ces fragments (où l'on trouve aussi le commencement du premier récit du troisième livre) forment le no 57, dans la collection dite « Papiers de Burnouf, » qui est à la bibliothèque Nationale et dont le classement définitif a été fait tout récemment.

Je n'insiste pas sur l'importance que l'Avadâna-Çataka a, je ne dis pas pour nous, mais pour les Indiens ; elle est attestée par les imitations ou reproductions qui en ont été faites systématiquement, comme on le verra dans l'Introduction. Notre attention n'en est que plus fortement, et j'ajoute légitimement, appelée sur cet ouvrage. C'est assurément un des livres bouddhiques qui méritent le plus les honneurs d'une traduction : je suis seulement étonné qu'il ne les ait pas obtenus depuis longtemps.

Les noms propres, les mots, les membres de phrases, et même les passages entiers que j'ai dû citer en sanskrit et en tibétain, — voire même quelques mots chinois — m'obligent à faire connaître la valeur que les lettres ont dans la transcription de ces mots étrangers. Il est à peu près impossible de citer des mots des langues de l'Orient (peut-être même d'une langue quelconque) en conservant à nos lettres la valeur et même la forme que nous leur donnons dans la nôtre. On ne peut éviter de les modifier d'une manière ou d'une autre, principalement en les « pointant », d'attribuer soit aux lettres ainsi modifiées, soit à plusieurs de celles qui ne changent point, une valeur conventionnelle. Je ne puis donner ici la raison de ces modifications de forme et de valeur, je me borne à en présenter le tableau. Voici la forme des lettres et leurs prononciations :

a	se prononce	comme	a (dans tache),
â [1]	—	—	â (dans tâche),
ai	—	—	aïe
au	—	—	aou
b, bh	—	—	b
c, ch	—	—	tch
ç	—	—	ç (dans ça, garçon),
d, ḍ, dh, ḍh [2]	—	—	d
e [3]	—	—	ê
g, gh	—	—	g dur (dans gai, gui, gué, gomme, aigu),
h [4]	—	—	h (dans haine),

[1] L'accent circonflexe ^ indique l'allongement de la voyelle a, i, u.

[2] Le point souscrit indique une modification de la lettre que nous ne savons pas rendre, mais qui a une grande importance dans les langues de l'Inde.

[3] On trouvera quelquefois *ê*.

[4] *h* seule ou accouplée à une consonne (b, c, d, j, k, etc.) exprime une aspiration forte que nous ne savons pas rendre, si ce n'est peut-être dans le verbe haïr et ses dérivés, qui, paraît-il, veulent être prononcés avec une dureté particulière.

i, î	se prononce	comme	i
j	—	—	dj (dans les mots sanskrits). j (— tibétains),
k, kh	—	—	k
l, m	—	—	l, m
m̃	—	—	m
n, ṇ	—	—	n
ñ	—	—	gn (dans Espagne) [1],
n [2]	—	—	ng (dans langueur),
o	—	—	o
p, ph	—	—	p
r	—	—	r
ṛ (ou rĭ)	—	—	ri
s	—	—	s (dans sac, jamais comme dans poison),
ṣ	—	—	ch
t, ṭ, th, ṭh	—	—	t
u	—	—	ou
ü	—	—	u
v	—	—	v
w	—	—	ou
x	—	—	kch
y	—	—	y (dans yacht) ou ï (dans naïade),
z	—	—	z
:	—	—	h muette ou s final dans les, des.

[1] Devant *c* et *j*, *ñ* se prononce comme *n* ordinaire.

Dans les mots tibétains, où ṅ peut être initial, ṅa, ṅi, ṅu, ṅe, ṅo, se prononcent nga, ngui nguê, ngo.

INTRODUCTION

I. — L'Avadâna-Çataka

Le recueil intitulé : *Avadâna-Çataka* « la centaine d'Avadânas » — ou, pour éviter des confusions avec d'autres recueils de même titre ou de titre analogue, *Pûrṇamukha-Avadâna-Çataka* « la centaine d'Avadânas commençant par Pûrṇa » — est une collection de récits ou de légendes appartenant au genre dénommé *Avadâna* qui, dans l'énumération des douze espèces d'écritures bouddhiques, occupe la onzième place. — En quoi consiste cette sorte d'écrits ?

II. — Du genre Avadâna et de son caractère propre

Sens du mot Avadâna. — Il n'est pas facile de déterminer le sens propre de ce mot Avadâna. Les termes « légende, action héroïque, » par lesquels nous le rendons ne sont pas de véritables traductions. Nous ne sommes pas, sur ce point, plus avancés que les peuples bouddhistes de l'Asie, dont l'embarras est égal au nôtre. Ni le mongol *domok* « tradition historique », ni le tibétain *vrtogs-vrdjod* « jugement » ne sont des traductions exactes et précises. L'expression chinoise *pi-yû* « comparaison » est plus exacte et plus

claire ; cependant les Chinois eux-mêmes n'en paraissent pas très satisfaits, puisqu'on a tenté de lui substituer l'expression *chu-yao* « lumière perçant, point du jour » — ce qui ne me paraît pas fort heureux, — et qu'on la remplace volontiers par l'expression *in-yuen* « causes et conséquences », qui conviendrait assez, mais qui a déjà reçu une autre application; car elle correspond au mot *Nidâna* qui, dans l'énumération précitée, occupe la sixième place.

Pi-yü est évidemment la meilleure traduction ; malheureusement, ce terme est trop étendu. Il désigne à la fois, la Comparaison, — l'Apologue, — l'Avadâna, — trois genres voisins, analogues, mais distincts.

Comparaison, Fable, Avadâna. — La Comparaison (*upamâ* en sanskrit, *dpe* en tibétain) est un mode de démonstration très usité dans le Bouddhisme. Wassilief dit qu'il est spécial à l'école septentrionale Vaibhâṣika. Soit ! mais la Comparaison fourmille dans des ouvrages qui n'émanent pas de cette école. Je n'insiste pas ; et je me permets de renvoyer, pour le type du genre, à la traduction que j'ai donnée du *Kumâra-dṛṣṭânta-sûtra* [1], — parce que ce texte est cité dans l'Avadâna-Çataka (sous son autre titre : *Dahara-sûtra*).

La Fable, qui repose sur une comparaison, ou qui est le point de départ d'une comparaison, est trop connue pour que je m'y arrête longtemps. On sait qu'elle est essentiellement, sinon exclusivement, indienne. Mais il ne paraît pas qu'elle se rencontre dans le Bouddhisme sous sa forme propre ; elle ne s'y présente que sous la forme de l'Avadâna. L'Avadâna n'est cependant pas la Fable.

Qu'un conteur, Esope ou Babryas, Phèdre, La Fontaine, nous explique, en y joignant une moralité, comment jadis un oiseau à long cou et à long bec retira un os de la gorge d'un loup et ne fut payé de sa peine qu'en injures et en menaces; nous avons là une fable, un apologue, c'est-à-dire un récit fictif et allégorique, augmenté de conseils sur la manière de se diriger dans la vie. Mais que ce récit soit mis dans la bouche d'un personnage qui ajoute que l'oiseau, c'était lui-même, que le loup était un sien cousin dont il n'a pas à se louer, et que leurs relations d'aujourd'hui ne sont que la continuation ou la conséquence de leurs relations d'autrefois ; nous avons alors un enseignement d'un tout autre caractère et d'une tout autre portée; qui nous montre la fatalité

[1] *Annales du musée Guimet*, V, p. 133-138.

s'exerçant à travers les âges, — la justice d'outre-tombe dominant, réglant, déterminant les destinées individuelles : nous avons un *Avadâna.*

Définition et nature de l'Avadâna. — Je définis donc l'Avadâna : une instruction destinée à rendre palpable le lien qui rattache les événements de la vie présente aux actes accomplis dans des existences antérieures, le présent étant considéré comme le produit du passé. Ainsi tout Avadâna se compose essentiellement de deux récits : le récit d'un événement actuel, — le récit d'un événement passé qui l'a déterminé. Ce second récit, qui exige une connaissance complète des choses d'autrefois, ne peut pas être fait par le premier venu. Il n'y a que ce Buddha omniscient qui puisse évoquer de tels souvenirs ; et, comme ce Buddha est essentiellement un docteur, l'explication qu'il donne est nécessairement suivie d'une leçon, d'un précepte, d'une instruction appropriée, qui répond à la morale de nos fables. Un Avadâna se compose donc de ces quatre parties : 1° un préambule, qui exalte plus ou moins le Buddha en faisant connaître le lieu de sa résidence ; 2° un récit du temps présent, fait par un narrateur quelconque ; 3° un récit du temps passé, expliquant le récit du temps présent et fait par le Buddha ; 4° une conclusion, qui est le précepte donné par le Buddha à l'occasion des faits dont il vient d'être témoin et des souvenirs qu'il vient de rappeler. — Il y a, dans la littérature bouddhique, un très grand nombre de récits faits suivant ce plan.

L'Avadâna est donc un genre bien caractérisé ; et je ne puis me ranger à l'opinion de Burnouf qui a cru voir, dans les recueils d'Avadânas, le Vinaya (ou la Discipline) du canon népâlais. Le Vinaya est proprement l'ensemble des règlements donnés à la Confrérie bouddhique par son fondateur. Il est vrai qu'on y peut faire entrer et qu'on y a fait entrer bien des choses étrangères à cet objet spécial. Il est d'ailleurs certain qu'on trouve dans le Vinaya tibétain un grand nombre d'Avadânas, et tout porte à croire qu'il en existe beaucoup dans le Vinaya népâlais que nous ne connaissons pas. Certains Avadânas, certaines conclusions d'Avadânas peuvent avoir un caractère nettement « disciplinaire ». En un mot, il se peut que l'avis émis par Burnouf se justifie dans un grand nombre de cas particuliers. Comment l'aurait-il formulé sans cela ? Et, toutefois, il a senti le besoin de faire des réserves ; il a signalé, et signalé avec insistance, des analogies entre les Avadânas et les Sûtras. Mais il y a là comme une contradiction ; car il faut bien qu'un texte

bouddhique appartienne soit au Vinaya, soit au Sûtra. Il est vrai qu'il en est plusieurs, et non des moins importants, qui sont répétés dans l'une et l'autre classe ; ce qui atténue la contradiction, mais produit la confusion. La vérité est que les Avadânas font partie du Sûtra ; ce sont des Sûtras auxquels s'ajoute un élément nouveau celui même que nous venons de définir : le rapport établi entre ce qui se passe aujourd'hui et ce qui s'est passé jadis. La présence de cet élément suffit pour constituer un genre spécial et différencier les textes où il se trouve des autres textes auxquels ceux-ci peuvent être mêlés soit dans la section Vinaya, soit dans la section Sûtra.

Jâtaka. — Le Buddha, se rappelant non seulement son propre passé, mais aussi celui des autres, raconte tantôt des faits auxquels il a pris part, tantôt des faits auxquels il est demeuré étranger ; c'est tout naturel : mais il y a là, pour les Bouddhistes, un *distinguo* d'une extrême conséquence. Les récits de faits auxquels le Buddha a été mêlé ne peuvent pas être confondus avec les autres ; on en a fait une classe spéciale appelée : *Jâtaka* « naissance », qui, dans l'énumération précitée, occupe la huitième place. Les textes appartenant à cette classe représentent une partie considérable de la littérature bouddhique et de la section Sûtra. Car je tiens à noter — et c'est une confirmation de ce que j'avançais tout à l'heure — que, dans le Bouddhisme du sud, le Jâtaka fait partie intégrante du Sûtra.

Les Jâtakas, cela est évident, ne sont pas autre chose que des Avadânas ; on trouve souvent la désignation complexe Jâtaka-Avadâna. Je dirai plus tard quelques mots d'un recueil de Jâtakas dans le titre duquel entre l'expression : *Bodhisattva-avadâna* : « Avadânas du Bodhisattva, du futur Buddha ». *Bodhisattva-avadâna* me paraît un excellent équivalent, ou, si l'on veut, un excellent commentaire du mot Jâtaka. Mais je n'ai pas besoin de ce genre de preuve pour soutenir que le Jâtaka n'est qu'un cas particulier de l'Avadâna, une espèce du genre Avadâna.

Vyâkarana. — Si le présent est le produit du passé, il est aussi le producteur de l'avenir ; il est « gros de l'avenir », comme disait Leibniz. De même que les événements d'aujourd'hui sont la conséquence des actions d'autrefois, les actions présentes sont la cause des événements futurs ; et le Buddha omniscient, qui voit le passé comme dans un miroir, y lit aussi l'avenir. De là une série d'instructions qui relient le présent au futur et de

textes dans lesquels le récit du temps passé est remplacé par une prédiction. Ces textes forment une classe particulière appelée Vyâkaraṇa, qui, dans l'énumération déjà citée plusieurs fois, occupe la troisième place.

Ce n'est pourtant pas que ce mot ait, par lui-même, le sens de « prédiction ». Sans parler de celui de « grammaire » qu'il possède aussi, il désigne proprement une explication ou une déclaration solennelle, et on le voit appliqué à des discours du Buddha qui ne sont nullement des prédictions. Mais, d'une part, des textes spéciaux, isolés, renfermant des prédictions sont qualifiés Vyâkarana, et, d'autre part, des textes tout à fait semblables figurent dans les recueils d'Avadânas. D'ailleurs, le verbe correspondant au substantif Vyâkarana se trouve dans tous ces textes. Tout Vyâkarana n'est pas une prédiction, mais toute prédiction est un Vyâkarana. Pris en ce sens, le Vyâkarana, lui aussi, n'est qu'un cas particulier de l'Avadâna, une variété du genre Avadâna.

Avadâna mixte. — Le Buddha qui, à propos d'un fait actuel, tantôt évoque les souvenirs du passé, tantôt dévoile les secrets de l'avenir, ne peut-il pas faire l'un et l'autre, montrer du même coup sa double science, sa mémoire des faits passés et sa mémoire anticipée des événements futurs? Le cas n'est pas fréquent, mais il se présente; et nous avons des textes où le récit du temps passé est doublé d'une prédiction de l'avenir. Ils n'ont pas de nom particulier; nous leur donnons celui d'Avadânas-Vyâkaranas ou d'Avadânas mixtes.

Avadâna du présent. — L'évocation du passé et la vue de l'avenir embrassent ordinairement de fort longues périodes; car le Buddha voit très loin en avant comme en arrière. Faut-il donc absolument un si long espace de temps pour que les conséquences d'un acte se produisent? Les Bouddhistes eux-mêmes, malgré le plaisir qu'ils éprouvent à compter les années par milliers et par millions, précipitent quelquefois le cours des événements; et nous avons plusieurs textes où il n'y a ni récit du temps passé, ni prédiction, mais où l'acte est suivi de sa punition ou de sa récompense en très peu de temps et quelquefois du jour au lendemain. Nous donnerons le nom d' « Avadânas du présent » à ces récits dans lesquels le plan habituel des Avadânas est légèrement modifié.

Nous pouvons donc compter cinq variétés d'Avadânas : 1° Avadânas pro-

prement dits ou Avadânas du passé; 2° Avadânas-Jâtakas ou Jâtakas; 3° Avadânas du présent; 4° Avadânas de l'avenir ou Vyâkaranas; 5° Avadânas mixtes ou Avadânas-Vyâkaranas. — La définition la plus large de l'Avadâna devient alors celle-ci : L'Avadâna est une instruction qui démontre, par les faits, le lien qui existe entre un acte et sa conséquence inévitable.

Évolutions des êtres. — L'Avadâna explique ainsi les évolutions des êtres, suites nécessaires de leurs actes. Les êtres peuvent en effet passer par cinq conditions ou états, dont l'ensemble s'appelle *Panca-gati* (cinq directions), et qui sont : 1° Divinité; 2° Humanité ; 3° Animalité; 4° Damnation; 5° Condition de Prêta. — Les trois dernières sont réputées mauvaises, les deux premières bonnes. La divinité vient au premier rang, parce que les habitants du Ciel sont plus heureux, plus tranquilles que ceux de la terre : mais la véritable supériorité appartient à l'humanité ; car c'est surtout par elle qu'on obtient la délivrance finale, c'est par elle exclusivement qu'on s'élève à la dignité de Buddha. On verra tout à l'heure comment ces différentes conditions sont réparties dans l'Avadâna-Çataka, dont nous avons maintenant à faire connaître le plan ou l'économie.

III. — ÉCONOMIE DE L'AVADÂNA-ÇATAKA

Les dix décades. — Les cent récits de ce recueil sont distribués dans dix chapitres, qui en renferment exactement chacun dix, et que j'appelle « Décades ». Les récits du temps passé sont faits par l'auteur même de la Compilation. Tout cela est conforme à l'économie des recueils méridionaux.

Chaque décade a un caractère particulier qui rend semblables entre eux les héros des récits qui la composent. Les quatre premières sont consacrées aux Buddhas et aux Pratyekabuddhas, les quatre dernières aux Arhats, c'est-à-dire que les huit dixièmes de la compilation exaltent l'humanité. Deux décades seulement, les décades centrales V et VI, sont réservées à la divinité, à l'animalité, aux Prêtas. Il n'y a rien pour l'Enfer. Certains personnages sont représentés comme y étant allés ou devant y aller; mais, à une exception près (elle est peu saillante, et c'est dans la IVe décade qu'on la trouve), les séjours infernaux ne sont pas décrits dans ce recueil. La Ve dé-

cade nous fait connaître le sort des Prêtas; la VIe nous montre la renaissance parmi les dieux et les animaux, plusieurs êtres passant directement de l'animalité à la divinité.

Parmi les quatre premières décades, la première est consacrée aux Buddhas futurs, la troisième aux Pratyekabuddhas passés et futurs ; la deuxième et la quatrième, remplies des récits des anciennes actions vertueuses de Çâkyamuni, sont de véritables Jâtakas ; mais ceux de la deuxième diffèrent notablement de ceux de la quatrième qui ont un lien plus étroit avec les Jâtakas que j'appellerai « classiques ». Quant aux Arhats, dont il est question dans la dernière partie du recueil, ils se différencient de la manière suivante : ceux de la VIIe sont tous Çâkyas, ceux de la VIIIe Arhatîs ou Arhats femelles, ceux de la IXe Arhats irréprochables, ceux de la Xe Arhats coupables et punis de leurs fautes.

Nous résumons dans le tableau suivant le contenu des dix décades :

I.	Futurs Buddhas (Prédictions)	1-10
II.	Jâtakas (non classiques)	11-20
III.	Pratyekabuddhas (2 passés, 8 futurs)	21-30
IV.	Jâtakas (classiques)	31-40
V.	Prêtas	41-50
VI.	Dieux et animaux	51-60
VII.	Arhats Çâkyas	61-70
VIII.	Arhatîs (Arhats femelles)	71-80
IX-(X,10).	Arhats irréprochables	81-90-(100)
X.	Arhats coupables et malheureux	91-99

L'exception relative au récit 100e sera expliquée tout à l'heure.

Les cinq variétés. — Si maintenant nous répartissons les cent récits du recueil dans les cinq variétés qui ont été décrites et énumérées ci-dessus, nous dresserons le tableau suivant :

1° Avadânas du passé	52
2° Avadânas-Jâtakas	23
3° Avadânas du présent	5
4° Avadânas de l'avenir (Vyâkaranas)	18
5° Avadânas mixtes	2
Total	100

Dans le tableau des dix décades, nous avons dû détacher le récit centième de sa décade pour le rattacher à la précédente. Nous allons rendre compte de cette particularité qui ne peut s'expliquer que par l'étude des recueils congénères de l'Avadâna-Çataka.

IV. — Les recueils congénères

Le centième récit. — Ce récit centième est tout à fait anormal. Tandis que les héros de tous les autres sont des contemporains de Çâkyamuni, celui du centième lui est postérieur de deux siècles. Mais on rattache son histoire au temps du Buddha, au moyen du récit d'un acte méritoire qu'il avait fait peu après le Nirvâṇa, et auquel il devait l'acquisition de la Bodhi au temps d'Açoka (l'histoire de cette bonne action répondant au récit du temps passé des autres textes, bien que contemporaine des faits racontés dans leurs récits du temps présent).

Le Kalpa-druma. — Or, ce récit final de l'Avadâna-Çataka se trouve être le récit initial d'un recueil de trente Avadânas intitulé *Kalpa-druma-avadâna-mâlâ* (Guirlande des Avadânas de l'arbre Kalpa); et les récits qui suivent, jusqu'au vingt-quatrième (à une exception près), sont : 1° les premiers récits des décades de l'Avadâna-çataka (la 4e exceptée), se suivant dans l'ordre des décades ; 2° les deuxièmes récits des mêmes décades se suivant dans le même ordre ; 3° le récit 4e de la VIe décade ; 4° les récits 15 et 16e de la IIe, entre lesquels s'intercale, avec un texte étranger à l'Avadâna-Çataka, le récit 33 de la IVe décade. En un mot, les vingt-quatre premiers récits du Kalpa-dr.-av. (à l'exception du 22e) correspondent respectivement aux récits suivants de l'Avadâna-çataka :

100, 1, 11, 21, 41, 51, 61, 71, 81, 91.
2, 12, 22, 42, 52, 62, 72, 82, 92, 54, 15, 33, 16.

Le Ratna-Avadâna. — La série des récits de l'Avadâna-Çataka se continue, suivant le même plan, dans un autre recueil de 34 Avadânas, intitulé : *Ratna-avadâna-mâlâ* (Guirlande des Avadânas de joyaux), tout à fait semblable au précédent, dont il est visiblement la suite. Les vingt-un

premiers récits de ce second recueil, à l'exception du 6e, du 8e et du 16e (?)[1], correspondent aux 3es et 4es récits des décades (la IVe non comprise, et le récit 5e de la VIe étant substitué au 4e, déjà pris ou usurpé par le Kalpadruma). Ils répondent donc aux récits suivants de l'Avadâna-çataka :

3, 13, 23, 32 (?), 43, 53, 63, 73, 83, 93.
4, 14, 24, 44, 55, 64, 74, 84, 94.

Par conséquent, sur les 64 textes dont se composent les deux recueils, il y en a 41 (ou 42) qui correspondent à des récits de l'Avadâna-Çataka. On remarquera que le second observe mieux que le premier la suite des récits des décades ; mais il leur fait moins d'emprunts, ne leur prenant que 18 textes, et intercale deux (ou trois) textes étrangers. Le premier recueil ne se permet qu'une intercalation ; et il fait 23 emprunts, transposant les textes qu'il emprunte en dehors de la suite qu'on peut appeler réglementaire, et faisant une petite place, amoindrie encore dans l'autre recueil, à la IVe décade, qui peut, d'ailleurs, être considérée comme bannie en fait des deux compilations.

Nature et relations des deux recueils. — Les 41 (ou 42) textes des deux recueils ont, à quelques variantes près, dont il n'y a pas lieu de tenir compte, les mêmes titres que ceux de l'Avadâna-Çataka ; mais la rédaction en est bien différente. D'abord, ils sont en vers, tandis que les textes des décades sont en prose ; ensuite, bien que suivant de point en point les récits de l'Avadâna-çataka, reproduisant souvent les mêmes expressions et les vers mêlés à la prose, ils donnent très fréquemment à certains épisodes esquissés sommairement, à tel discours brièvement résumé ou dont le sujet est simplement indiqué, un développement plus ou moins considérable ; en définitive, ils présentent la même version et n'offrent, pour le fond, que de rares et légères variantes. Mais le plan des deux recueils est tout autre que celui de l'Avadâna-Çataka ; leurs récits, au lieu d'être faits au lecteur par un auteur connu ou anonyme, sont des discours adressés par le Sthavira Upagupta au roi Açoka, le monarque sollicitant une instruction, le docteur ne la marchandant pas ; si bien que tout l'ouvrage est un long dialogue.

[1] Le 16e récit répond au 32e de l'Avadâna-Çataka, c'est-à-dire au 2e de la IV décade ; seulement il reproduit une *autre* version ; c'est donc une correspondance imparfaite. Je le note avec un point d'interrogation.

Ce dialogue, commencé dans le Kalpa-dr.-av.-m., continué dans le Ratna-av.-mâlâ, n'est pas fini, puisqu'il ne nous donne que 41 ou 42 récits de l'Avadâna-Çataka; il doit se poursuivre ailleurs. Les deux recueils versifiés que nous avons supposent l'existence de trois autres, dont le premier renfermerait les récits cinquièmes et sixièmes; le deuxième les récits septièmes et huitièmes; le troisième les récits neuvièmes et dixièmes des décades, avec quelques intercalations et une addition de récits supplémentaires. Le Kalpa-druma-avadâna et le Ratna-avadâna-mâlâ ne seraient donc que des fragments d'un recueil plus étendu dont le titre pourrait être celui qui est indiqué, à la fin du Kalpa-druma-av.-m., comme désignant un recueil plus vaste dont le Kalpa-druma ferait partie : *Açoka-Upagupta-sambhâraṇa*, « Conférence d'Açoka et d'Upagupta ».

Açoka-Avadâna. — Retrouvera-t-on ces trois recueils? Je l'ignore. Mais il en existe un qui justifie imparfaitement la supposition précédente et comble en partie, en très petite partie, le vide que nous voudrions voir rempli. L'*Açoka-avadâna-mâlâ*, dont il existe un Ms. à la Bibliothèque de l'Université de Cambridge[1] est, comme nos deux recueils, un entretien versifié d'Açoka et d'Upagupta, et se divise en 27 sections d'inégale étendue, dont huit (13-20) correspondent aux dixièmes récits des décades de l'Avadâna-Çataka, c'est-à-dire aux récits : 10, 20, 30, 50, 60, 70, 80, 90.

La IV[e] décade est exclue comme dans le Kalpa-dr. et le Ratna-av.; la X[e] est omise, parce que le 10[e] récit de cette décade ouvre le Kalpa-dr.-av. Ainsi ce recueil s'harmonise avec les deux autres; la seule différence est que les neuvièmes récits qui, d'après notre hypothèse, devraient s'y trouver, font défaut, que, de plus, ces textes, au lieu d'avoir la place d'honneur au début du recueil, sont relégués dans la dernière partie et enclavés dans d'autres récits. Sans rechercher l'origine de cette anomalie, je constate que nous

[1] Add. 1482. *Catalogue... by Cecil Bendall*, p. 110-114. — Il en existe à Paris une copie faisant partie de l'envoi de M. Hodgson, de 1836-37; elle est restée, je ne sais pourquoi, à la Société asiatique, tandis que la grande majorité de ces Mss. (entre autres l'Avadâna-Çataka) entraient à la bibliothèque Nationale. Je regrette vivement d'avoir perdu de vue l'existence de ce Ms.; sans quoi j'aurais fait sur lui le même travail que sur les Mss. du Kalpa-dr.-av. et du Ratna-av.-m. de la bibliothèque Nationale qui faisaient aussi partie des 64 Mss. sanskrits bouddhiques reçus de M. Hodgson par la Société asiatique en 1837.

trouvons, dans trois recueils versifiés, la moitié (ou la moitié moins un) des récits de l'Avadâna-Çataka, c'est-à-dire 49 (ou 50) [1].

Récapitulation. — Je réunis ici en un tableau les cinquante textes, les classant par décades et par recueils, remplaçant par des points les textes manquants et mettant entre parenthèses ceux qui sont déplacés.

Décades	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
Kalpa.-dr.	1	11	21	—	41	51	61	71	81	91
	2	12	22	—	42	52	62	72	82	92
		(15)		(33)		(54)				(100)
		(16)								
Ratn.-av.				(32?)						
	3	13	23	—	43	53	63	73	83	93
	4	14	24	—	44	—	64	74	84	94
						55				
Açoka.-av.	10	20	30	—	50	60	70	80	90	—

On voit que chaque décade est représentée en général par cinq récits, que la IIe en a sept, la VIe six, et la IVe un (ou deux). Il ne nous paraît pas possible que ces 49 (ou 50) avadânas aient ainsi trouvé asile dans trois recueils et que les 50 (ou 51) restants n'aient pas été recueillis dans d'autres compilations, soit deux, soit trois. Rien n'indique qu'ils se trouvent dans aucun des recueils connus, mais il est permis de croire qu'on pourra les rencontrer dans les compilations qu'il reste à découvrir.

Dvâviṁçati-Avadâna. — Nous connaissons un quatrième recueil qui est apparenté avec l'Avadâna-Çataka, mais d'une tout autre manière que les précédents; c'est le Dvâviṁçati-avadâna, « Avadâna en 22 (sections) », qui en compte en réalité 24, à cause de deux sections complémentaires ou appendices, reproduisant des titres déjà donnés. Ces titres, au lieu d'être en majorité, comme dans l'Avadâna-Çataka et les congénères, les noms des héros des récits, sont des chefs sous lesquels sont classées diverses instructions ou leçons : 1, actes méritoires ; 2, audition de la loi ; 3, condition humaine ; 4, don ; 5, mérites religieux ; 6, image ; 7, bain ; 8, safran ; 9, parasol ; 10, funérailles ; 11, maṇḍala ; 12, nourriture ; 13, breuvages ;

[1] Je dis « la moitié (ou la moitié moins un) — 49 (ou 50) » —, à cause du recit 16e du Ratna-av.-mâlâ dont il est question dans la note de la page XVII.

14, vêtement; 15, fleurs; 16, adoration; 17, flambeau; 18, lampes; 19, monastère; 20, pendant d'oreilles (ou Suvarṇâbha); 21, nettoyage (ou Vapuṣmân); 22, Caudana; 23, don; 24, mérites religieux. — Chacun de ces chapitres donne lieu à une instruction spéciale illustrée par un ou deux Avadânas; de sorte que l'Avadâna y joue un rôle en quelque sorte accessoire, et non principal comme dans les autres compilations. Voilà pourquoi les noms des héros des Avadânas insérés ne paraissent pas dans les titres, si ce n'est par exception ou subsidiairement. L'ouvrage est en prose et il a le cadre des recueils versifiés, un entretien entre Açoka et Upagupta : mais ce cadre est pour ainsi dire fictif; car ces deux personnages disparaissent bientôt pour laisser la place à Çâkyamuni et à son futur successeur Maitreya. C'est entre ces deux interlocuteurs que le dialogue est véritablement institué, Maitreya demandant instruction, Çâkyamuni satisfaisant à cette demande; à la fin même, c'est à ses Bhixus qu'il s'adresse. Ainsi l'auteur du Dvâviṃçati-avadâna a compliqué, supprimé, transformé le cadre des compilations qui ont dû lui servir de modèle.

J'ai reconnu, dans cet ouvrage, douze récits de l'Avadâna-Çataka; ce qui, vu son étendue relativement faible, est une très forte proportion; et, ce qui est remarquable, les récits sont reproduits textuellement. Une autre particularité très intéressante est que la IVe décade, représentée par un seul récit dans les recueils versifiés, l'est ici par deux récits reproduits, comme les autres, textuellement; mais ces deux récits se trouvent dans l'appendice, de sorte que la IVe décade, même lorsqu'elle est le mieux représentée, est toujours reléguée à la fin [1].

V. — Filiation des divers recueils

Comment expliquer les rapports de ces diverses compilations et leur filiation ?

Postériorité du Dvâviṃçati. — En ce qui touche le Dvâviṃçati-avadâna, c'est bien évidemment un recueil postérieur dont l'auteur a puisé dans l'Ava-

[1] Outre les textes identiques, il y en a plusieurs qui, soit en raison du sujet traité, soit en raison de certains épisodes, donnent lieu à des rapprochements; mais je n'insiste pas sur ce point.

dâna-Çataka, mais a puisé en même temps à d'autres sources. Si donc l'Avadâna-Çataka est primitif (et il l'est par rapport au Dvaviçmati-Avadâna), d'autres recueils le sont également.

Postériorité des trois recueils en vers. — Examinons maintenant les relations de l'Avadâna-Çataka avec les recueils versifiés? Faut-il considérer les récits des décades comme des abréviations de ceux des recueils versifiés ou ceux-ci comme des amplifications des premiers? C'est cette seconde hypothèse qui semble la plus plausible. D'ailleurs, les récits vérsifiés portent les traces d'une rédaction plus moderne, telles que le nom de Viṣṇu celui de Sukhavatî, la demeure d'Amitâbha, que les recueils versifiés citent, sans pourtant en abuser, mais que l'Avadâna-Çataka paraît ignorer absolument. En un mot, le Kalpa-druma-avadâna, le Ratna-avadâna-mâlâ, et probablement aussi l'Açoka-avadâna-mâlâ (dont je ne puis parler pertinemment, ne l'ayant pas étudié) offrent des marques visibles d'une rédaction postérieure. Ils n'en résulte pourtant pas avec évidence qu'ils dérivent directement de l'Avadâna-Çataka.

Le cadre. — Que dire maintenant du cadre des recueils versifiés? A-t-il été ajouté à ces recueils? ou a-t-il été supprimé dans l'Avadâna-Çataka? Ce centième récit, rattaché par une sorte de raccord, ingénieux, dirai-je? ou maladroit, à 99 récits qui tous se rapportent à des événements de deux siècles plus anciens, qui se trouve dans un groupe autre que le sien, ne trahit-il pas un remaniement du texte? N'est-il pas plus naturellement placé au début du Kalpa-druma-avadâna qu'à la fin de l'Avâdana-Çataka? — Mais alors faut-il conclure à l'antériorité des recueils versifiés dont nous avons tout à l'heure constaté à d'autres égards la postériorité? Non sans doute. Il suffit d'admettre que l'Avadâna-Çataka que nous avons est une seconde rédaction d'un recueil qui avait primitivement pour cadre un dialogue entre Açoka et Upagupta.

Le groupement des récits. — Mais alors comment faut-il envisager le groupement des récits? Le système de l'Avadâna-Çataka, qui met dans une même décade des récits du même genre dont les héros ont entre eux des analogies, semble bien naturel. Pourquoi les recueils versifiés mêlent-ils les récits des diverses décades tout en suivant l'ordre de ces décades? L'auteur de ces recueils a-t-il pris sur lui de changer la disposition des récits,

ou a-t-il suivi l'ordre qui lui était indiqué par un ouvrage préexistant, lequel serait cette rédaction primitive de l'Avadâna-Çataka dont nous parlions tout à l'heure? Dans ce cas, ce serait le compilateur de la rédaction des décades parvenue jusqu'à nous qui aurait fait le changement.

Il y a relativement à ce groupement des textes deux particularités à noter : 1° le déplacement du récit 4 de la VIe décade, motivé par son lien chronologique avec le 5e de la IIe ; 2° l'exclusion de la IVe décade, dont les rares représentants viennent toujours à la fin. — Je ne puis tirer de la première une conclusion certaine ; mais il semble résulter de la deuxième que dans la rédaction primitive, hypothétique, de l'Avadâna-Çataka, les récits de la IVe décade n'existaient pas (d'où la conclusion qu'ils auraient été ajoutés plus tard), ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils étaient à la fin de l'ouvrage et formaient un appendice.

Remaniement probable de l'Avadâna-Çataka. — Ici encore nous sommes amenés à l'hypothèse d'une rédaction de l'Avadâna-Çataka antérieure à celle qui nous est parvenue. Cette rédaction aurait eu pour cadre un dialogue entre Açoka et Upagupta, les récits se présentant soit dans l'ordre où nous les donnent les récits versifiés soit dans l'ordre de notre Avadâna-Çataka, les Jàtakas de la IVe décade étant rejetés à la fin; le texte, sans être identique à celui de notre manuscrit, devait en différer très peu. — Un docteur bouddhiste inconnu aurait remanié le recueil pour lui donner sa forme actuelle. Quant aux récits versifiés, ils auraient été faits sur la rédaction primitive, le compilateur amplifiant les récits, modifiant plus ou moins l'ordre qui leur avait été primitivement donné, mais ne faisant ses modifications les plus hardies que dans de certaines limites; car l'harmonie des trois recueils versifiés prouve que les auteurs se sont réglés sur un recueil primitif dont ils ont scrupuleusement respecté l'arrangement.

VI. — Auteur et traducteurs de l'Avadâna-Çataka

L'auteur. — L'existence de cette rédaction primitive et le nom de son auteur semblent consignés dans une note malheureusement assez obscure mise à la fin du Ms. sanskrit de l'Avadâna-Çataka. On y lit en effet : *Samâp-*

tam (ca) avadânaçatakam̃... trayam̃ Sugatabhâṣitam̃ thandîçvarâcârya pûrvam̃ idânîm prakâçitam̃ (les points indiquent un groupe illisible). — Ce que je crois pouvoir se traduire ainsi : « Fin de l'Avadâna-Çataka... dit par le Sugata, antérieurement (recueilli par) le docteur (ou Maître) Thandîçvara (Thandîçvarâcârya), maintenant mis au jour. — Cette note semble indiquer que la présente rédaction est le remaniement de l'œuvre d'un docteur *(âcârya)* appelé Thandiçvara ; mais cela n'est pas très clairement exprimé, et le terme que nous considérons comme un nom propre a une forme singulière ; il doit être altéré. Nous ne pouvons tirer rien de précis ni de sûr de cette note énigmatique.

Traduction tibétaine. — Elle n'est malheureusement pas reproduite à la fin de la traduction tibétaine de l'Avadâna-Çataka. Cette traduction qui remplit presque tout le 29ᵉ volume de la section Mdo du Kandjour (fᵒˢ 1-422) est, comme toujours, très fidèle et littérale. Cependant, sur quelques points, elle ne concorde pas avec le sanskrit ; dans deux ou trois récits la rédaction varie sensiblement. Si l'on songe à la multitude des récits de ce genre, aux variantes nombreuses de quelques-uns d'entre eux, on jugera que ces divergences ne sont pas bien importantes. La version tibétaine fournit la preuve que les Mss. sanskrits nous donnent bien la rédaction définitive de l'Avadâna-Çataka. Les auteurs de ce travail sont l'indien Jinamitra et le tibétain Ban-de Deb-stan-dra (révérend Devacandra).

Traduction chinoise. — Il existe aussi une traduction chinoise de l'Avadâna-Çataka. Elle a pour titre *Cwan-tsi-pe-yuen-kin̄* « collection bien ordonnée de cent histoires » et porte le nº 1324 dans le catalogue de Buniyu-Nanjio : elle a pour auteur l'Upâsaka Chi-kien. Elle manque malheureusement à la Collection du Tripiṭaka Chinois de notre Bibliothèque nationale.

VII. — Tableau des cinq recueils

Avant d'aller plus loin, je crois devoir donner ici la liste des récits dont se composent l'Avadâna-Çataka et les quatre autres ouvrages cités, en renvoyant de l'Avadâna-Çataka à ses congénères et des congénères à l'Ava-

dâna-Çataka. J'emploie dans ce tableau les abréviations suivantes : K-dr. (pour Kalpa-druma-avadâna-mâlâ); R.-av. (pour Ratna-avadâna-mâlâ); Aç.-av. (pour Açoka-avadâna-mâlâ); Dvâ -av. (pour Dvâviṁçati-avadâna). — Je compte les récits de l'Avadâna-Çataka de 1 à 100, sans distinguer les décades pour ne pas compliquer les notations. Cet ouvrage est désigné par l'abréviation Av-ç.

I. *Avadâna Çataka*

I

1 Pûrṇa (K.-dr. 2).
2 Yaçomati (K.-dr. 11).
3 Kuçîda (R.-av. 1).
4 Sârthavâha (R.-av. 12).
5 Soma.
6 Vadrika.
7 Padma.
8 Pancâla.
9 Dhûma.
10 Râjâ (Aç.-av. 14).

II

11 Nâvikâ (K.-dr. 3).
12 Stambha (K.-dr. 12).
13 Snâna (R.-av. 2).
14 Iti (R.-av. 13).
15 Prâtihâryam (K.-dr. 21, Dvâ-av-19).
16 Pancavarṣika (K.-dr. 24).
17 Stuti.
18 Varada.
19 Kâcikavastra (Dvâ.-av. 9).
20 Divyabhojana (Aç.-av. 15. Dvâ.-av. 12).

III

21 Candana (K.-dr. 4. Dvâ.-av. 22).
22 Padma (K.-dr. 13).
23 Cakra (R.-av. 3).
24 Daçaçiras (R.-av. 14).
25 Sûxmatvâg.
26 Çitaprabha.
27 Nâvikâ.
28 Gandhamâdana.
29 Nirmala.
30 Valgusvarâ (Aç.-av. 16).

IV

31 Padmaka.
32 Kavaḍa (R.-av. 16?).
33 Dharmapâla (K.-dr. 23).
34 Çivi (Dvâ.-av. 23, 2°).
35 Surûpa (Dvâ.-av. 23, 3°).
36 Maitrakanyaka.
37 Çaça.
38 Dharmagaveṣî.
39 Anâthâpiṇḍada.
40 Subhadra.

V

41 Guḍaçâla (K.-dr. 5).
42 Bhaktam (K.-dr. 14).
43 Pâṇiyam (R.-av. 4, Dvâ.-av. 13).
44 Varcaghaṭa (R.-av. 15).
45 Maudgalyâyana.
46 Uttara.
47 Jâtyandhâ.
48 Çreṣṭhî.
49 Putrâ.
50 Jâmbâla (Aç.-av. 17).

VI

51 Kṛṣṇasarpa (K.-dr. 6).
52 Candra (K.-dr. 15).
53 Sâla (R.-av. 5. Dvâ.-av. 15)
54 Çrîmatî (K. dr. 20).
55 Vastra (R.-av. 17. Dvâ.-av. 23, 1°).
56 Çuka.
57 Dûta.
58 Mahiṣa.
59 Upoṣadha.
60 Haṁsâ (Aç.-av. 18).

VII

61 Suvarṇâbha (K.-dr. 7. Dvâ.-av. 20).
62 Sugandhî (K.-dr. 16).
63 Vapuṣmân (R.-av. 7. Dvâ.-av. 21).
64 Balavân (R.-av. 18).
65 Priya.
66 Padma.
67 Dundubhisvara.
68 Putrâ.
69 Sûrya.
70 Mallapatâka (Aç.-av. 19).

VIII

71 Suprabhâ (K.-dr. 8).
72 Supriyâ (K.-dr. 17).
73 Çuklâ (R.-av. 9, Dvâ.-av. 14).
74 Somâ (R.-av. 19).
75 Kuvalayâ.
76 Kâçikasundarî.
77 Muktâ.
78 Kacangalâ.
79 Xemâ.
80 Virûpâ (Aç.-av. 20).

IX

81 Samudra (K.-dr. 9).
82 Sumanâ (K.-dr. 18).
83 Hiraṇyapâṇi (R.-av. 10).
84 Tripiṭa (R.-av. 20).
85 Yaçomitra.
86 Upâpâduka.
87 Çobhita.
88 Kapphina.
89 Bhadrika.
90 Râṣṭrapâla (Aç.-av. 21).

X

91 Subhûti (K.-dr. 10).
92 Sthavira (K.-dr. 19).
93 Hastaka (R.-av. 11).
94 Lekuncika (R.-av. 21).
95 Saṁsâra.
96 Guptika.
97 Virûpa.
98 Gangika.
99 Dîrghanakha.
100 Sangîti (K.-dr. 1).

II. *Kalpa-druma-avadâna-mâlâ*

1 Sundara	(Av.-ç. 100)	6 Kṛṣṇasarpa	(Av.-ç. 51)
2 Pûrnabhadra	(— 1)	7 Suvarṇâbha-kumâra	(— 61)
3 Sârthavâha	(— 11)	8 Suprabhâ	(— 71)
4 Candana	(— 21)	9 Samudra	(— 81)
5 Bhṛtaka-preṭa	(— 41)	10 Subhûtibrâhmaṇa	(— 91)

11 Yaçomati (Av.-ç. 2)
12 Kauravya-jana-prabodhana (— 12)
13 Padmottara (— 22)
14 Mâtsarya-caritra (— 42)
15 Candra (— 52)
16 Sugandhî (— 62)
17 Supriyâ (— 72)
18 Sumanâ (— 82)
19 Sthaviraka (— 92)
20 Çrîmati (— 54)
21 Tirthikaprabodhana-prâtihârya (Av.-ç. 15)
22 Kûrmajanma
23 Dharmapâla (— 33)
24 Dharmabuddhinṛpa (— 16)
25 Ṣaddanta
26 Kavikumâra.
27 Kṛtajña.
28 Ajâtaçatru-paridâpita.
29-30 Vaçiṣṭhapariṣṭhacchopoṣâdha.

III. *Ratna-avadâna-mâlâ*

1 Kauçidyavîryotsâhana (Av.-ç 3)
2 Snâna (— 13)
3 Cakra (— 23)
4 Pretaka (— 43)
5 Sâlapuṣpa (— 53)
6 Sûkarika.
7 Vapuṣmat-kumâra (— 63)
8 Devatâ-paripṛcchâ-sûtra.
9 Çuklâ (— 73)
10 Hiraṇyapâṇi (— 83)
11 Hastaka (— 93)
12 Sârthavâha (— 4)
13 Praçanta-karaṇa (— 14)
14 Daçaçiras (— 24)
15 Pretika (— 44)
16 Kanakavarṇa (— 32)
17 Vastrapradâna (— 55)
18 Balavat-kumâra (— 64)
19 Somâ (Av.-ç. 74)
20 Tripiṭa (— 84)
21 Lekuncika (— 94)
22 Paṇḍita.
23 Hastaka.
24 Sarthavârsiddha-kumâra.
25 Nanda.
26 Dhârâmukha-Vajrapâni-Gopâlakaluddhaka-damana.
27 Stûpa.
28 Nâgakumâra.
29 Karṣaka-svastika-brâhmaṇa.
30 Yaçorâja.
31 Mahakâçyapa.
32 Vidura.
33 Kaineyaka.
34 Sucandra.

IV. *Açoka-avadâna-mâlâ*

(Les titres sont empruntés au catalogue de M. Bendall.)

1 Upagupta-Açokarâja-avadânam.
2 Upagupta.
3 Açoka-damana.
4 Açokanṛpatipâm̃çupradâna.
5 Kuṇâla.
6 Vitaçoka.
7 Triratnabhajanânuçam̃sa.
8 Caityavratânuçam̃sa.
9 Bodhicaryâvatârânuçam̃sa.
10 Ahorâtravratacaityasevânuçam̃sa.
11 Saptakumârikâ.
12 Bhavalubdhaka.

13 Puṇyarâçi.
14 Çreṣṭhîmahâjana (Av.-ç. 10)
15 Divyânnapradâna (— 20)
16 Valgusvarâ (— 30)
17 Jâmbâla (— 50)
18 Ham̃sâ (— 60)
19 Mallapatâka (— 70)
20 Gargarasthâ (— 80)
21 Râṣṭrapâla (Av.-ç. 90)
22 Çakraçaci.
23 Puṇyasena.
24 Bhavaçarma.
25 Madhurasvara.
26 Padmaka.
27 Durgatipariçodhanadhâraṇîmaṇḍalaparivartta.

V. *Dvâvim̃çati-avadâna*

1 Puṇyaprotsâhana-kathâ.
2 Dharmaçrâvaṇaprotsâhana-k.
3 Manuṣya-k.
4 Dâna-k.
5 Puṇyakâma-k.
6 Jîrṇoddhâraṇabimba-k.
7 Snâna-k.
8 Kunkumâdidâna-k.
9 Chatradâna-k. (Av.-ç. 19)
10 Dhâtvâvaropana-k.
11 Maṇḍala-k.
12 Bhojana-k. (— 20)
13 Pâna-k. (— 43)
14 Vastra-k. (Av.-ç. 73)
15 Puṣpa-k. (— 53)
16 Pramâṇa-k.
17 Ujjvâlikâ-k.
18 Dîpa-k.
19 Vihâra-. (— 15)
20 Suvarṇabha ou Avatamsaka (— 61)
21 Vapuṣmân ou Nirmâlyâya (— 63)
22 Candana (— 21)
23 Dâna-k. : 1° Vastra (— 55)
— 2° Çivi (— 34)
— 3° Surûpa (— 35)
24 Puṇyotsâha.

VIII. — Autres recueils d'Avadânas

Dans chacun des quatre recueils qui se présentent à nous comme ayant emprunté à l'Avadâna-Çataka une portion plus ou moins considérable des matières qu'ils renferment, on trouve des textes qui lui sont étrangers. A moins de donner au recueil supposé primitif de l'Avadâna-çataka des dimensions colossales, en grossissant outre mesure l'appendice qui aurait renfermé les textes de la IVe décade, il faut nécessairement admettre l'existence d'un ou de plusieurs recueils parallèles. Je n'examine pas la question de savoir s'il a existé un vaste recueil primitif, qui aurait été ultérieurement divisé et subdivisé, ou si les divers recueils se sont formés peu à peu par des emprunts, des imitations, des inventions nouvelles; je veux simplement

rendre compte de l'état actuel, c'est-à-dire de l'existence d'un certain nombre de recueils semblables dénommés Avadânas, et dans lesquels on trouve souvent les mêmes récits, reproduits textuellement ou suivant une rédaction différente. Sans chercher à faire un classement général qui serait peut-être utile, je les distribue par langues. Je parlerai donc successivement des recueils sanskrits, tibétains, chinois.

Recueils sanskrits. — *Avadâna-Kalpalatâ.* — Il existe un ouvrage qui est intitulé, lui aussi : Avadâna-Çataka ; et c'est uniquement à cause de cette similitude de titre que j'en parle : car c'est un recueil de Jâtakas. Or, je suis obligé de laisser de côté les Jâtakas qui forment une classe à part et dont l'examen prendrait trop de place. Le vrai titre de cet ouvrage est *Bodhisattva-avadâna-kalpalatâ* « Branche du kalpa des Avadânas du Bodhisattva » ; il a pour auteur Xemendra et se compose de 108 textes. La première moitié du recueil est perdue ; on publie en ce moment dans la *Bibliotheca Indica* la moitié qui subsiste, texte sanskrit et traduction tibétaine. Quelques textes de ce recueil correspondent à des récits de la IV[e] décade ; mais, d'après la comparaison que j'ai pu faire de deux d'entre eux, la rédaction, comme il fallait s'y attendre, est notablement différente.

Divya-avâdana. — Le *Divya-avâdana*, qu'Eug. Burnouf a contribué à faire connaître par de nombreux extraits, et dont M. le professeur Cowell, avec le concours de M. Neil, a publié le texte sanskrit à Cambridge en 1886, est un recueil célèbre. Les 38 récits qui le composent ne sont pas divisés en décades ni encadrés dans un dialogue ; il ne sont pas toujours conçus dans la forme régulière que nous avons donnée comme le type des Avadânas ; il en est de forts longs et qui constituent des groupes. Une partie de ce recueil est en relation étroite avec l'Açoka-avadâna-mâlâ ; les rapprochements directs avec l'Avadâna-Çataka sont peu nombreux.

Avadâna-sâra. — Le recueil intitulé : *Avadâna-sâra-samuccaya*, « Accumulation de la moelle des Avadânas », connu seulement, je crois, par un Ms. incomplet de Cambridge[1], renferme 13 textes, dont 10 sont expressément dénommés Jâtaka et dont plusieurs se retrouvent ailleurs. Inutile d'insister.

[1] Add. 598. Voir *Bendall. Catalogue*, p. 134-35.

Mahâ-vastu. — L'important recueil intitulé : *Mahâ-vastu-avadâna*, dont M. Senart a déjà fort avancé la publication, peut, sans doute, comme bien d'autres être rangé parmi les Avadânas. Il est fort mélangé; il s'y trouve des ouvrages complets (comme les « Dix terres » en dix chapitres). Des 67 sections dans lesquelles il est partagé, les unes sont qualifiées Vastu « histoire », les autres Jâtaka, Vyâkarana, Sûtra ou Sûtraka; beaucoup n'ont pas de qualification particulière. Pas une seule ne porte cette qualification de Avadâna ajoutée au titre de la compilation. Il n'est pas douteux que le mot Avadâna, pris dans son sens le plus large, s'applique à la plus grande partie des textes de ce recueil ; mais peut-être était-il inutile de l'ajouter au titre; *Mahâvastu* suffisait.

Bhadra-Kalpa. — Il y a grande apparence qu'on a quelque peu abusé de ce terme Avadâna, et sa présence ne s'explique guère dans le titre du *Bhadra-kalpa-avadâna* qui est, sous la forme d'un dialogue versifié entre Upagupta et Açoka, une version à certains égards originale du Mahâvagga du Vinaya-pâli. C'est proprement un texte de Vinaya ; ce qui vient à l'appui de l'opinion de Burnouf. Mais, s'il est juste de le ranger dans la classe Vinaya, il est difficile de le ranger, malgré son titre, dans la classe Avadâna.

Recueils tibétains. — *Sage et fou.* — Je citerai tout d'abord le *Dzangs-blun*, en sankrit *Damamuko*, « Sage et fou », qui occupe 268 folios dans le volume XXVIII du Mdo., — parce que J.-J. Schmidt en a publié le texte avec une traduction allemande intitulée : *Der Weise und der Thor.* Ce recueil se compose de 51 récits inégalement répartis dans 12 chapitres; il est très populaire chez les Mongols qui l'appellent : *Üliger-ün talai*, « Océan de comparaisons », c'est-à-dire « d'Avadânas » ; car le terme mongol *Üliger* doit être calqué sur le chinois *pi-yü.*

Karma-Çataka. — Je pense néanmoins qu'il faut accorder une plus grande importance au *Karma-Çataka* qui remplit le volume XXVII (482 fol.) et déborde dans les 196 premiers folios du volume XXVIII du Mdo. Il est divisé en décades ; mais le total des récits est de 123, chaque décade comprenant 12 récits en moyenne : ce qui n'a rien d'étonnant et est habituel dans les compilations méridionales, où le système décadaire est adopté, mais où bien des chapitres renferment un, deux, trois ou même quatre textes de

plus que la dizaine. Le Karma-çataka a beaucoup de ressemblance avec l'Avadâna-Çataka. Les matières y sont classées moins méthodiquement : mais les analogies sont nombreuses ; le plus grand nombre des héros des récits deviennent Arhats. La VIII[e] décade répond à la I[re] de l'Avadâna-Çataka ; la Bodhi y est prédite à 11 personnages dont 4 sont communs aux deux recueils ; mais la rédaction des récits qui les concernent est autre : la II[e] décade ressemble, par cinq de ses récits, à la III[e] de l'Avadâna-Çataka caractérisée par la prédiction de la Pratyekabodhi. Il y a, sans doute, d'autres rapprochements à faire : le premier récit de la III[e] décade est une autre version du récit 78 (VIII, 8) du même recueil, tandis que le suivant, le 2[e] de cette décade III[e], doit traiter le même sujet que le texte 33[e] du Ratna-avadâna-mâlâ ; car l'intitulé qui leur est commun, Kaineya, n'est pas un titre banal qui puisse s'appliquer à des textes essentiellement différents[1].

Saddharmasmṛti. — Mais qu'est-ce que les 678 folios, dans lesquels tiennent les 123 récits du Karma-Çataka, auprès des 1592 folios qu'occupe, à la fin du XXII[e] volume, dans les volumes XXIII et XXIV, et au commencement du XXV[e] volume du Mdo, le *Saddharmasmṛtyupasthânam* (« Aide au souvenir de la Bonne loi ») ? Je n'ai pas abordé l'étude de ce volumineux ouvrage et je ne le connais que par la description de Csoma. Le terme Avadâna ne fait pas partie du titre ; et il entre dans le recueil des éléments très divers : cependant il n'est pas douteux que l'élément Avadâna est un des principaux, qu'il s'y trouve un fort grand nombre de récits de cette classe, dont plus d'un doit avoir son équivalent dans d'autres recueils.

Recueils chinois. — Stanislas Julien, en tête des contes chinois qu'il a traduits et publiés sous le titre de « Avadânas », donne la liste suivante des ouvrages bouddhiques d'où provient une partie de ces récits :

1. *Fan-mo-yü kin* Comparaisons relatives aux Brahmanes et aux démons.
2. *Tsien-yü...* Comparaisons tirées de la flèche.
3. *Kiün-nieu-pi...* Comparaisons tirées des bœufs.
4. *Pi-yü...* Comparaisons.
5. *I-yü...* Comparaisons tirées de la médecine.

[1] Le premier récit de la décade V[e] combine les récits 89[e] et 97[e] de l'Avadâna-Çataka ; il est probable que ce n'est pas le seul exemple du mélange des éléments de plusieurs récits distincts. On le retrouve dans les recueils de fables et de contes.

6. *Tsa-pi-yü*... Mélange de comparaisons.
7. *Khieu-tsa-yü-pi*... Mélange de comparaisons anciennes.
8. *Pe-yü*... Cent comparaisons.
9. *Tchoṅ-kiṅ siuen-tsi-pi-yü*... Comparaisons rédigées d'après les Sûtras.
10. *O-yü-wang-pi*. . Comparaisons d'Açoka.
11. *Fa-kiü-pi-yü*... Comparaisons tirées des Livres Bouddhiques.

J'identifie ces ouvrages avec les textes suivants du catalogue du Tripiṭaka chinois publié à Oxford par Bunyu-Nanjio, catalogue que je représente par l'abréviation Ox.

2 est un sûtra de 4 folios (Ox. 585) qui roule sur une comparaison ; 3 et 5, que je n'ai pas réussi à identifier, doivent être quelque chose de semblable ; 1 est aussi un sûtra de 11 folios (Ox. 608), où il y a, semble-t-il, une comparaison avec Brahmâ ; le sujet n'en est pas bien déterminé ; 8 est un recueil de 98 comparaisons (Ox. 1364) qui ne sont pas des Avadânas, selon toutes les apparences. Bref, aucun de ces cinq ouvrages (1, 2, 3, 5, 8), ne doit être rangé parmi les textes que nous appelons Avadânas.

10 doit être une portion de l'Açoka-avadâna, qui n'occupe pas plus de 8 folios (Ox. 1344) ; 6, 7, 9, sont des recueils d'Avadânas que le Catalogue d'Ox. (1363, 1359, 1 367) appelle du nom commun de *Samyukta-avadâna* « Collections d'avadânas », 7 (Ox. 1359) étant un recueil formé antérieurement à 6 (Ox. 1363) ; 11 (Ox. 1353) est une des versions du Dhammapada et de son commentaire. Cette série d'ouvrages rentre dans la classe des Avadânas.

A ces recueils il faut ajouter : 1° une autre version du commentaire du Dhammapada le *Chu-yao-kiṅ* = Avadâna-sutra (Ox. 1321) ; — 2° une traduction du Damamuko ou Dzang-lun intitulée : *Hien-yü-in-yuen* « Histoires de sages et de fous » (Ox. 1322), qui pourrait être l'original de la version du Kandjour, si, comme l'avance Csoma, cette version a été faite sur le chinois ; — 3° un recueil semblable aux précédents, intitulé *Tsa-pao-tsaṅ*. « Trésor de joyaux mêlés » (Ox. 1329), qui compte 121 récits, à peu près le nombre de ceux du Karma-Çataka ; mais il ne paraît pas que les deux recueils coïncident. Je note en passant que le 10e récit a le même titre que le 25e du Kalpa-dr.-av. « l'Éléphant à six défenses » *(Ṣaddanta)*; 4° deux ouvrages relatifs à Açoka, *A-yu-wang* (Ox. 1343) et *A-yu-waṅ-chwen* (Ox. 1459) qui sont vraisemblablement des extraits ou des abréviations de l'Açoka-

avadâna. — Ajoutons à cette liste probablement incomplète la traduction de l'Avadâna-Çataka déjà citée, et constatons que la variété Avadâna est largement représentée dans la littérature bouddhique de la Chine. Mais, dans la plupart de ces recueils, il doit se trouver bien des récits qui ne sont pas, à proprement parler, des Avadânas.

Avadânas isolés. — Il existe un certain nombre d'Avadânas isolés, en sanskrit ; mais, ces textes se retrouvant presque tous dans les grands recueils, il n'y a pas lieu d'attacher d'importance aux copies séparées qui en ont été faites. Les Avadânas isolés du Kandjour, à cause de la place qui leur est donnée dans un recueil officiel, méritent de fixer d'abord l'attention ; mais quelques-uns d'entre eux figurent aussi dans les grands recueils ; tel est le Sûkarika (Mdo, XXIX, 3), dont j'ai donné la traduction dans le tome V des *Annales du Musée Guimet* (pages 292-5) et qui fait partie du Divya-avadâna. Du reste, dans le tome II de ladite collection, j'ai donné, à la fin de l'Analyse du Kandjour, la liste alphabétique de ces Avadânas isolés, très peu nombreux, aussi bien que des Vyâkaraṇas. Je ne la redonnerai pas ici. Je dirai seulement que c'est principalement sur l'existence de ces Vyâkaraṇas isolés du Kandjour que je m'appuie pour constituer la classe des Vyâkaraṇas comme variété de la classe Avadâna.

Je passe maintenant aux Avadânas de la littérature bouddhique du Sud.

IX. — Les Avadânas du Sud

Apadâna. — Le terme *Avadâna* n'existe pas en pâli ; il est remplacé par *Apadâna* qui n'est, en réalité, qu'une autre forme du même mot. Or, il y a un ouvrage en vers, et un gros ouvrage, qui porte précisément ce titre. Il constitue, dans la division Sûtra, la XIII[e] section du Khuddhaka-nikâya, et se dédouble en deux parties égales, une de 55 chapitres, pour les hommes, comprenant environ 550 textes relatifs à autant de personnages masculins, l'autre de 4 chapitres pour les femmes, comprenant 40 textes relatifs à autant de personnages féminins. Ces 600 textes, les uns très courts, les autres assez longs, sont tous faits sur le même plan. C'est le personnage lui-même qui raconte sa propre histoire dans l'ordre suivant : 1° l'hommage rendu par lui

à un ancien Buddha ; 2° la prédiction qui lui a été faite par ce Buddha ; 3° les grands avantages qu'il a obtenus et l'accomplissement de la prédiction depuis ce moment jusqu'au temps actuel. — La stance finale est la même pour tous ces textes ; car la conclusion ne varie pas, les héros étant tous des Arhats arrivés à la perfection. C'est sans doute à cause de cela que l'on a traduit *Apadâna* par « action héroïque, action glorieuse » et Böhtlingk, dans son *Dictionnaire sanskrit*, donne ce même sens au mot Avadâna. Mais il s'en faut que les actes racontés dans les Avadânas sanskrits soient tous des actions héroïques; ces récits nous montrent à la fois le bien et le mal, la récompense de la vertu et la punition du vice. N'en est-il donc pas de même dans le Bouddhisme du Sud, et n'a-t-il que des actes méritoires à nous raconter ?

Peta et Vimâna. — Le Bouddhisme du Sud a aussi ses Avadânas du vice et du démérite ; seulement, il ne leur a pas donné ce nom d'Apadâna qu'il semble en effet réserver aux actions méritoires. Le Peta-vatthu, septième section du Khuddaka-nikâya, et qui compte 51 textes répartis dans cinq chapitres, est bien certainement un recueil d'Avadânas dont les héros sont des héros du mal. Par contre, le Vimâna-vatthu qui le précède, étant la sixième section du Khuddaka-nikâya, est, en réalité, un autre recueil d'Avadânas qui montre les bonnes actions récompensées par l'élévation au rang des dieux.

Avadânas épars. — Mais les trois ouvrages que nous venons de citer ne sont pas les seuls qui représentent la classe Avadâna. Dans les commentaires de tous les textes du Tipiṭaka, on trouve mêlés à des explications dogmatiques et grammaticales un nombre plus ou moins grand de récits qui sont de véritables Avadânas. C'est par des extraits du commentaire du Tipiṭaka qu'on formera le recueil des Avadânas du Sud.

Forme des Avadânas du Sud. — Du reste, pour les ouvrages dont nous avons parlé précédemment, tels que le Peta-vatthu et le Jâtaka lui-même, c'est dans le commentaire qu'on trouve l'Avadâna. Le Texte consiste en stances détachées qui, en général, ne se comprennent que si elles sont replacées dans le récit d'où elles ont été extraites ; c'est le Commentaire qui nous fournit ce récit indispensable. Toutefois l'Apadâna fait exception ; on a pu voir, par la description sommaire que nous en avons donnée, que les textes de ce recueil sont des récits suivis. Sans doute ils réclament souvent les éclaircissements d'un commentaire; cependant, ils se comprennent par

eux-mêmes. On aura remarqué en même temps que leur ordonnance n'est pas du tout celle de nos Avadânas sanskrits ; et il y a lieu de croire que le commentaire (qui nous manque et que nous ne connaissons pas) ne les en rapproche guère. Malheureusement ils s'en éloignent encore par le fond autant que par la forme. Plusieurs textes de l'Apadâna ont même titre que certains de nos Avadânas et se rapportent visiblement aux mêmes personnages; or, les détails qui permettent d'établir l'identification sont rares, peu précis, peu concordants, quand ils ne font pas absolument défaut. Il en est autrement du Peta-vatthu. Ce n'est pas que l'accord des détails soit toujours frappant et que l'identité des personnages saute aux yeux ; la rédaction présente, en général, d'assez grandes divergences : mais au moins le plan du récit est le même ; nous avons devant nous de véritables Avadânas. C'est ce que le lecteur pourra constater d'après les spécimens de l'Apadâna et les analyses du Peta-vatthu qu'il trouvera dans ce volume. Je regrette seulement de n'avoir pas donné la traduction intégrale d'un au moins des récits de ce dernier recueil.

Il me reste à fournir quelques explications sur la manière dont j'ai conçu et exécuté la présente traduction.

X. — Plan et caractère de la présente traduction

Le manuscrit de l'Avadâna-Çataka. — Elle a été faite sur le Ms. sanskrit, D. 122, de la Bibliothèque nationale, un des 64 Mss. sanskrits copiés au Nepâl par les soins de M. Brian Houghton Hodgson et envoyés par lui à la Société asiatique de Paris en 1837. Il existe deux autres Mss. du même ouvrage, également dûs à M. Hodgson, l'un à Calcutta, dans la Bibliothèque de la Société asiatique du Bengale, l'autre à Londres, dans la Bibliothéque de l'India Office. Depuis, il en est arrivé en Europe deux autres, qui ont enrichi la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, par les soins de M. Daniel Wright en 1873 et 1876[1]. L'un deux, le n° 1386, copié pour le collectionneur, est récent, l'autre n° 1611, datant de 1645, peut être considéré comme ancien.

[1] Ils font partie d'une collection considérable de Mss. du Népal dont les premiers sont entrés à ladite Bibliothèque, en février 1873, les derniers en mai 1876.

Le Ms. que j'ai eu à ma disposition est d'une bonne, je puis même dire, belle écriture Devanâgari, par conséquent, très facile à lire; mais il est très incorrect. Les substitutions de lettres, les lacunes de lettres, de mots, et quelquefois de phrases, sont nombreuses. Il y a même tout un récit qui a disparu. Ces fautes ne sont pas toutes imputables au copiste du Ms.; la plupart se trouvaient déjà dans la copie sur laquelle il a fait la sienne. Pour apprécier la nature de ces fautes, il aurait fallu comparer notre Ms. avec les autres : ce que je n'ai pu faire. Le Ms. de Calcutta ne m'était pas accessible; et j'ai connu trop tard l'existence de celui de Londres. J'ai bien vu à Cambridge, en 1879, les deux Mss. de M. D. Wright, ce qui m'a permis de faire quelques constatations; mais le temps m'a manqué pour faire une collation exacte et complète. Je puis donc dire que j'ai été réduit à l'emploi d'un seul Ms., celui de notre Bibliothèque nationale.

La traduction tibétaine. — Heureusement, j'ai trouvé, dans la traduction tibétaine du Kandjour qui est à la même Bibliothèque, un secours précieux. J'ai pu, grâce à elle, soit combler des lacunes, soit résoudre des difficultés, soit obtenir un peu de lumière sur des passages obscurs, soit constater l'impossibilité d'arriver à un résultat satisfaisant. J'ai en même temps noté les différences peu nombreuses, du reste, et peu importantes, qui existent entre le texte du Ms. et celui du Kandjour et, par conséquent, celui sur lequel la traduction tibétaine a été faite.

Les redites du texte. — J'ai naturellement cherché à rendre le texte sanskrit avec la plus grande fidélité possible, sans rien omettre ni rien ajouter. Toutefois, pour éviter des répétitions fastidieuses, j'ai traduit à part et mis en tête du recueil la traduction d'un certain nombre de développements qui reviennent souvent dans des termes identiques, en leur donnant un numéro et un intitulé répétés, chaque fois que ces développements se présentent dans les récits, à la place où ils se trouvent. Malgré cela, il reste encore beaucoup de répétitions. Il n'était guère possible de traduire une fois pour toutes *chacune* des phrases que le texte répète; et j'ai oublié quelques-unes de celles qui auraient pu figurer parmi les traductions séparées. En général, je me suis résigné à les répéter; quelquefois cependant je les ai abrégées par un etc., qui, je l'espère, ne gênera pas le lecteur ou par un renvoi aux pages où elles ont été reproduites dans leur entier.

Chaque décade est précédée, dans le texte sanscrit et la traduction tibétaine, d'un « *Uddâna* » — qui, dans les textes méridionaux, vient à la fin au lieu de venir en tête du chapitre, — simple liste de titres des récits composant la décade, augmentée quelquefois d'un intitulé général. Je ne donne pas la traduction de ces Uddânas ; mais je signale les particularités qu'ils peuvent présenter et les variantes de titres qui s'y rencontrent ; car les récits de tous ces recueils ont souvent plusieurs titres, et il n'est pas rare de voir celui qui est donné à tel ou tel récit remplacé par un autre dans l'Uddâna final ou initial.

Je pense que cette lacune n'est pas grave et qu'elle est remplie avantageusement par les « Préambules ».

Préambules et Résumés. — J'ai mis, en tête de chaque décade, un petit préambule dans lequel j'ai résumé les données principales des récits qu'elle contient et cherché à en déterminer le caractère; j'ai de plus ajouté, à la suite, une liste alphabétique des héros des récits avec la mention des principaux traits qui les distinguent. Les récits portent tous deux numéros : celui qu'ils ont dans leurs décades respectives (de 1 à 10) et celui qu'ils ont dans l'ensemble de la collection (de 1 à 100).

Notes. — Les notes mises au bas des pages ont généralement trait aux difficultés d'interprétation. En revoyant mon travail, au cours de l'impression, j'en ai supprimé quelques-unes, mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser d'en ajouter quelques autres. J'ai fait mon possible pour n'en mettre ni trop ni trop peu ; je ne sais si j'ai réussi.

Rapprochements et remarques. — Les remarques et les rapprochements auxquels les récits peuvent donner lieu ont été placés à la suite de chacun d'eux sous ce titre : *Rapprochements et remarques.* — J'ai dû nécessairement restreindre cette partie qui aurait pu grossir démesurément le volume. La partie principale de ces « Rapprochements et remarques » est l'analyse assez étendue, je n'ose dire complète, des récits correspondants des recueils congénères. Pour ceux du Kalpa-dr.-av., du Ratna-av. et du Dvâviṃçati-av., j'ai fait mes analyses sur les Mss. de la Bibliothèque (Sk. D. 124, 104, 118) qui sont aussi d'une très bonne main et que j'ai copiés pour mon usage aussi bien que l'Avadâna-Çataka. Pour l'Açoka-avadâna-malâ, n'ayant malheureusement pas profité du Ms. qui était à ma portée, j'ai simplement recueilli les indica-

tions données par M. Bendall ; et encore, faute d'avoir noté à temps ces rapprochements, j'ai dû les rejeter à la fin de la traduction dans un Appendice

A ces rapprochements, qui s'imposaient, j'en ai ajouté d'autres, moins ndispensables, et auxquels je n'avais pas pensé tout d'abord, puisés dans le Tipiṭaka pâli. J'ai donné l'analyse ou la traduction de plusieurs textes empruntés tant à l'Apadâna qu'au Petavatthu et au Dhammapada. Regrettant de n'avoir pas donné plus d'ampleur à ces Rapprochements qui, cependant, doivent avoir une limite, j'ai ajouté, dans l'Appendice dont je parlais tout à l'heure, la traduction d'un texte du Divya-Avadâna et d'un récit du Karma-çataka, pour que ces importantes compilations soient représentées au moins par un spécimen dans le présent recueil d'Avadânas.

En dehors de ces deux éléments, les « Rapprochements et remarques » contiennent peu de chose. Ce n'est pas qu'il n'eût été possible d'y mettre en abondance des observations et des discussions de toute nature ; mais cela eût été en dehors du plan que je m'étais tracé, et, d'ailleurs, il fallait se borner.

Trois index — Pour compléter ce volume par des Tables qui rendent la lecture plus agréable ou les recherches plus faciles, j'ai ajouté : 1° un Index des Noms propres, dans lequel chaque nom est accompagné d'une notice qui résume ou doit résumer tout ce qui se rapporte à ce nom ; — 2° un Index des Mots sanskrits, où j'ai tâché de compléter quelquefois les renseignements fournis par la traduction ; 3° un Index français, un peu sommaire, mais qui a seulement pour objet de mettre en lumière les points les plus dignes d'attirer l'attention.

Esprit du livre. Neutralité. — Je finirai cette introduction par une remarque sur les signes des temps. Ce volume paraît dans un moment où règne une sorte de propagande bouddhique, où le Bouddhisme jouit d'une espèce de faveur. Je crois devoir déclarer que je ne suis point Bouddhiste ; je ne le suis à aucun degré, ni Bhixu, ni Upasâka ; je ne le suis d'aucune manière, ni à l'asiatique ni à l'européenne ; et mes regrets du retard que l'apparition de ce volume a subi seraient augmentés si l'on pouvait croire qu'il est destiné à servir la propagande bouddhique. Ce que j'ai dit dans la Préface suffit à démontrer qu'il n'en est rien, puisque mon travail est fait depuis plus de dix ans ; et je n'entends nullement lui donner le caractère qu'on pourrait supposer. D'ailleurs on me permettra de dire que je ne prends pas le Bouddhisme européen et

surtout le Bouddhisme parisien au sérieux. Je suis donc absolument étranger au mouvement bouddhiste, si « mouvement bouddhiste » il y a. Je ne fais pas ici autre chose que de livrer au public des documents, et mon unique souci est de les lui communiquer avec la plus grande fidélité et la plus grande sincérité possible. Car, si je ne seconde pas le « mouvement bouddhiste », je ne le combats pas non plus ; je suis à côté, et en dehors. J'ai pu commettre des erreurs, je n'ai pas, en plus d'une circonstance, dissimulé mes incertitudes ; mais je ne crains pas d'affirmer qu'on ne trouvera point, dans ce volume, un seul mot qui puisse être considéré comme appartenant à un plaidoyer pour ou contre le Bouddhisme, et qui aille à l'encontre de l'impartialité recommandée par le précepte inscrit au frontispice de ce volume :

Examiner toutes choses, retenir ce qui est bon.

AVADÂNA-ÇATAKA

LES CENT LÉGENDES

AVADÂNA-ÇATAKA

LES CENT LÉGENDES

LIEUX COMMUNS BOUDDHIQUES

ET DÉVELOPPEMENTS DIVERS

Comme il y a dans les cent récits de ce recueil un assez grand nombre de développements de diverse étendue, répétés plus ou moins fréquemment, nous croyons devoir, tant pour ménager l'espace que pour rendre les récits eux-mêmes d'une lecture plus facile et plus rapide, en les débarrassant de ces broussailles, détacher ces lieux communs et les placer en tête du recueil en donnant à chacun d'eux un numéro qui sera répété dans les récits à chaque endroit où ils doivent se trouver. Le titre du morceau accompagnant d'ordinaire le numéro avertira le lecteur de la nature du développement et lui permettra de passer outre s'il ne juge pas nécessaire de le lire.

A la suite de ces développements, nous mettons les divers *Sûtras* reproduits dans les récits : ces Sûtras ne tiennent pas au récit lui-même ; quelques-uns d'entre-eux figurent dans deux récits différents, et chacun d'eux peut être retrouvé ailleurs ; nous les détachons donc aussi et les mettons à part. Nous leur donnons des numéros distincts de ceux des développements ou lieux communs pour mieux marquer la différence des deux séries de morceaux détachés. Leurs numéros respectifs seront naturellement donnés dans les récits, à la place qu'ils doivent occuper.

Nota. Malgré les précautions que nous prenons, il restera encore bien des redites, mais elles sont inévitables. Quelquefois, mais rarement, pour des développements qui ne se trouvent pas dans ce préambule, nous ferons une coupure en mettant un *etc.*, et en renvoyant à un passage antérieur où se trouve le même développement.

1. PHRASE INITIALE DE TOUS LES RÉCITS

Le bienheureux Buddha (était) respecté, vénéré, estimé, adoré par les rois, les ministres des rois, les riches, les habitants des villes, lès Çresṭhis (notables), les Devas (dieux), les Nâgas, les Yaxas, les Asuras, les Garudas, les Kinnaras, les Grands Serpents ; ainsi honoré par Devas, Nâgas, Yaxas, Asuras, Garudas, Kinnaras, Grands Serpents, le bienheureux Buddha, illustre, plein de vertus, comblé de présents en vêtements, nourriture, lits, sièges, rafraîchissements, remèdes et ornements, résidait, avec la troupe de ses disciples à ... Çrâvasti..., Râjagṛha, etc. (la désignation du lieu peut changer avec chaque récit[1]).

2. PHRASE FINALE DES RÉCITS

Ainsi parla Bhagavat; les bhixus ravis se réjouirent hautement du discours de Bhagavat.

3. LE CULTE DU MAITRE

Voici donc, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre : c'est que nous honorerons, nous vénérerons, nous respecterons, nous adorerons le maître ; nous vivrons en honorant le maître, en le vénérant, en le respectant, en l'adorant, en l'entourant de considération.

4. TRIPLE HOMMAGE

Voici, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre : c'est que nous offrirons nos hommages aux Buddhas, aux Pratyèkabuddhas, aux Çrâvakas ; voilà ce qu'il vous faut apprendre.

[1] Il n'est pas un seul de cent récits qui ne débute par cette phrase initiale avec la variante inévitable du lieu de la scène.

5. ACTES BLANCS ET NOIRS[1]

Ainsi, Bhixus, la maturité des actes entièrement noirs est entièrement noire, celle des actes entièrement blancs est entièrement blanche, celle des actes mixtes est mixte. Rejetez donc les actes entièrement noirs et les actes mixtes pour abonder en actes entièrement blancs. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

6. MARIAGE FÉCOND

N... épousa une femme d'une famille semblable à la sienne; il joue avec elle, il se livre au plaisir, il s'empresse autour d'elle[2]. A force de jeu, de plaisir, d'empressement, l'épouse de N... devint enceinte. Après que huit ou neuf mois se furent écoulés, elle accoucha d'un fils beau, admirable, charmant. On fit pour lui une fête de naissance, et quand on voulut donner un nom : Quel sera, dit-on, le nom de cet enfant? Les parents dirent : Puisque... que son nom soit...

7. ÉDUCATION BRILLANTE ET PROSPÈRE

L'enfant N... fut confié à huit nourrices, deux pour le tenir sur les genoux, deux pour lui donner le sein, deux pour le laver, deux pour le faire jouer; ces huit nourrices l'élèvent, le font grandir (nourri) de lait, de lait caillé, de beurre frais, de beurre clarifié, d'extrait de beurre clarifié, et d'autres aliments chauffés et de premier choix : il croît rapidement comme un lotus dans son étang.

8. DESCRIPTION D'UN HOMME VERTUEUX

Il était croyant, vertueux, ayant des inclinations honnêtes, aspirant à son propre bien et à celui d'autrui, compatissant, magnanime, plein d'ardeur pour la loi, cher aux créatures, passionné pour le renoncement, passionné pour

[1] La moitié des récits environ se terminent par cette exhortation.
[2] Lorsque le mariage est stérile le développement s'arrête ici.

la libéralité, se plaisant dans la libéralité ; pratiquant largement le renoncement.

9. DESCRIPTION D'UN HOMME RICHE

N... était riche, il avait de grands biens, une grande opulence, des possessions vastes et étendues, il se distinguait par des richesses dignes de Vaiçravaṇa, il rivalisait par ses richesses avec Vaiçravaṇa.

10. ROI PUISSANT ET JUSTE

Ses États se distinguaient par la richesse, l'opulence, la prospérité, l'abondance, la plénitude, la multitude du peuple qui les habitait, la tranquillité ; point de querelles, de discordes, de tumulte, de méfaits, de maladies ; ni le riz, ni la canne à sucre, ni les vaches, ni les buffles n'y faisaient défaut ; c'était un roi juste, un roi de la loi, il gouvernait ses États selon la justice.

11. MANIÈRE D'OBTENIR DES ENFANTS[1]

Il ne naissait à N... ni fils, ni filles ; la joue appuyée sur sa main, il était plongé dans ses réflexions : Ma maison, pensait-il, se distingue par l'abondance de biens, et je n'ai ni fils ni filles. A ma mort, on dira : Il n'y a point d'héritier pour tous ces biens, et ils seront mis à la disposition du roi. Les Çramaṇas, les Brahmanes, les devins, ses amis, ses parents, ses proches, lui dirent : Fais des invocations aux dieux, car c'est un bruit répandu dans le monde que par la prière on obtient qu'il naisse des fils et des filles. Mais il n'en est point ainsi ; car, s'il en était ainsi, chacun aurait un millier de fils comme un roi Cakavartin.

C'est par le concours de trois conditions qu'il naît des fils et des filles ; quelles sont ces trois (conditions) ? Le père et la mère sont sous l'empire de la passion, et se rencontrent ; la mère, ayant ses mois, est prête à concevoir ; un Gandharva se présente : voilà les trois circonstances par le concours desquelles il naît des fils et des filles.

[1] Ce développement revient huit fois avec quelques variantes qui seront indiquées. (Récits 3, 21, 24, 36, 49, 73, 83, 98.)

Lui donc, se fiant à la parole des Çramaṇas, des Brahmanes, des devins, de ses amis, de ses parents, de ses proches, n'ayant pas de fils et désireux d'en avoir, invoqua Çiva, Varuṇa, Kuvera, Çakra, Brahmâ et toutes les autres divinités supérieures; il invoqua aussi des divinités comme celles des jardins, des bois, les divinités des carrefours, celles des grandes places, les divinités qui ont droit au bali, les divinités nées avec lui, soumises à la même condition, liées à lui constamment. C'est ainsi qu'il était tout entier aux invocations.

Un être détaché de la collection des êtres entra dans le sein de la dame. Cinq conditions indépendantes existent en chaque individu féminin dont la nature est celle des savants; il connaît l'homme passionné, il connaît l'homme exempt de passion, il connaît le temps, il connaît les menstrues, il connaît la descente du fœtus. Du moment où il connaît l'entrée du fœtus, il sait si ce sera un fils ou une fille; si c'est un fils, il repose sur le côté droit, si c'est une fille, il repose sur le côté gauche.

Transportée, ravie, elle en informe son seigneur : Bonheur! fils d'Arya, lui dit-elle, prospérité! je me trouve enceinte; comme le fœtus, en entrant dans mon sein, repose sur le côté droit, ce sera certainement un fils.

Lui, également ravi et transporté, redresse sa poitrine, étend le bras droit, et exprime son allégresse : Ce visage d'un fils, désiré depuis si longtemps, je le verrai donc; que ce soit un fils digne de moi, non un enfant dégénéré; qu'il remplisse ses devoirs envers moi, qu'il me rende par ses gains ce qu'il a reçu de moi, que ma famille se maintienne longtemps, et que, après notre mort, qu'il se soit écoulé peu de temps ou qu'il s'en soit écoulé beaucoup, ayant fait des dons et accompli des actions pures, il paye en notre nom les honoraires du sacrifice et s'applique à poursuivre ce double but partout où l'occasion se présentera.

Sachant donc qu'elle était enceinte, il la porte sur la terrasse de sa demeure, l'y surveille et la garde avec soin. Dans la saison froide, il lui donne des préservatifs contre le froid, dans la saison chaude des préservatifs contre le chaud; (il lui applique) des médicaments préparés, (lui fait servir) des aliments qui ne soient ni trop piquants, ni trop acides, ni trop salés, ni trop doux, ni d'une saveur trop forte, ni trop astringents. Ainsi nourrie avec des aliments sans saveur piquante, acide, salée, douce, forte, astringente, semblable à une Apsara qui, couverte d'ornements sur l'épaule et sur le corps, se promène

dans le bois de Nandana, elle passait d'un lit sur un autre sans descendre à terre et l'on avait soin qu'aucun son désagréable n'arrivât à ses oreilles.

Enfin son fœtus étant venu à maturité parfaite, après huit ou neuf mois, elle accoucha. Un fils naquit...

12 ET 12 *bis*. LE FRUIT DES ŒUVRES ET LA TRANSMIGRATION

Dans d'autres existences antérieures (à celle-ci) N. . a fait, accumulé des actes, il en a pris le fardeau croissant, il a mûri l'enchaînement de leurs causes et de leurs effets. (Ces actes se pressent) comme les flots, et la fatalité de leurs conséquences est inévitable[1]. C'est lui qui a fait, accumulé ces actes ; quel autre pourrait en recueillir le fruit ? Oui, Bhixus, les actes qu'on a faits, accumulés, ne mûrissent pas en dehors (de l'individu, ils ne mûrissent) ni dans l'élément terrestre, ni dans l'élément aqueux, ni dans l'élément de la lumière, ni dans l'élément du feu, ni dans l'élément du vent. C'est dans l'élément du Skandha, dans les Ayâtanas que mûrissent les actes qu'on a faits et accomplis. Vertueux ou vicieux, les actes ne périront jamais, même après des centaines de Kalpas. Quand tout est au complet, que le temps est venu, ils portent leurs fruits, certes, pour les êtres corporels[2].

13. RENAISSANCE CHEZ LES DIEUX ET VISITE AU BUDDHA[3]

C'est la règle que, peu de temps après la renaissance d'un fils des dieux ou d'une fille des dieux, ces trois pensées lui viennent à l'esprit : D'où suis-je déchu ? Où suis-je rené ? En vertu de quel acte (cela s'est-il fait) ? Il (*ou* elle) regarde : Je suis déchu du monde des... je suis rené chez les dieux Trayastrimçat ; c'est par suite du mouvement d'une bonne pensée envers Bhagavat.

Alors le fils du dieu qui était précédemment ... se dit : Ne serait il pas

[1] Quand le Buddha parle de soi-même, le développement s'arrête ici, et il ajoute : c'est pour cela que le Tathâgata reçoit un tel culte. Vous désirez l'entendre, Bhixus? — Oui, vénérable. — Écoutez donc, Bhixus, et retenez-le bien et comme il faut. Je vais parler.

Nous indiquons par le n° 12 *bis* ce développement spécial qui se trouve dans tous les récits de la deuxieme décade et nous l'appelons *le fruit des œuvres du Tathâgata*.

[2] Développement qui revient dans plus de la moitié des récits.

[3] Ce développement se trouve dans tous les récits de la sixième décade avec les changements nécessités par la condition des divers personnages auxquels il est appliqué. Nous indiquons par des points la partie variable de cet exposé.

convenable, maintenant que l'état d'autrefois a disparu, de rendre visite à Bhagavat. Eh bien! puisque l'état ancien a disparu, rendons visite à Bhagavat. A ces mots, le fils du dieu qui était autrefois... portant un collier sans tache et mobile, sur les membres de qui brillaient des bracelets et des guirlandes, dont la coiffure était diversifiée par les joyaux qui y étaient attachés, dont les membres étaient frottés de sprkkâ, de feuilles de tamâla, de safran et d'autres plantes, s'étant fait autour des hanches une ceinture abondamment fournie de fleurs divines de lotus, de lotus rouges, bleus, blancs, de mandâraka, etc., vint cette nuit même éclairer dans toutes ses parties... (la résidence du Buddha...) et ayant couvert Bhagavat de fleurs, s'assit en présence de Bhagavat pour entendre la loi.

Alors Bhagavat... fit un exposé de la loi explicatif des quatre vérités tel que, après l'avoir entendu, le fils du dieu qui avait été primitivement.... *(arrivée à l'état de Crôta-âpatti*, n° 22) et l'état de Çrota-âpatti fut manifesté pour lui.

Quand il eut vu les vérités, il prononça trois fois cet udâna : Ce n'est ni mon père, ni ma mère... etc. (Voir numéro 20.)

Ensuite le fils du dieu qui avait été auparavant... comme un marchand qui a fait un bénéfice, comme un laboureur qui a fait sa moisson, comme un héros victorieux dans le combat, comme un malade guéri de tous ses maux, s'en retourna dans sa demeure avec la même manifestation de puissance qu'il avait déployée pour venir en présence de Bhagavat.

14. APPARITION D'UN ANCIEN BUDDHA [1]

Autrefois... dans la voie du passé parut dans le monde le parfait et accompli Buddha N..., doué de science et de conduite, Sugata, connaissant le monde, sans supérieur, conducteur du troupeau humain rebelle, instituteur des dieux et des hommes, Buddha bienheureux.

...

15. APPARITION DE L'ANCIEN BUDDHA VIPAÇYI. SA FIN, SON MONUMENT [2]

Dans le quatre-vingt-onzième Kalpa (en remontant) parut dans le monde

[1] Texte reproduit dans quarante-quatre récits, en particulier dans la deuxième et la septième décade tout entière (11-20 ; 24 ; 40 ; 47 ; 50, 56, 58-60 ; 61-70 ; 71-77 ; 82-88 ; 92).

[2] Texte reproduit dans toute la septième décade (61-70), et dans le premier récit de la huitième (71),

le parfait et accompli Buddha Vipaçyi doué de science et de vertu, Sugata, connaissant le monde, n'ayant personne au-dessus de lui, conducteur des hommes rétifs, instituteur des dieux et des hommes, Buddha bienheureux.

Il entra dans la ville royale de Bandhumatî et y résida. Lorsque le parfait et accompli Buddha Vipacyi eut accompli l'œuvre d'un Buddha, semblable à un feu qui n'a plus d'aliment, il entra dans le Nirvâna complet au sein de l'élément du Nirvâna où il n'y a aucun reste d'Upadhi.

Alors le roi Bandhumat, après avoir rendu à ses restes les honneurs dus aux restes (d'un Buddha), lui éleva un stupa en pierreries qui avait un yojana dans tous les sens et un kroça en hauteur. Il décréta une fête du stûpa...

16. DESCRIPTION PHYSIQUE DU BUDDHA[1]

N... aperçut Bhagavat orné des trente-deux signes du grand homme, sur les membres duquel brillaient les quatre-vingts signes secondaires, orné d'un éclat céleste, resplendissant plus que mille soleils, semblable à une montagne de joyaux en mouvement, séduisant de toutes les manières.

17. PERFECTION MORALE DU BUDDHA[2]

Qu'y a-t-il d'étonnant, qu'y a-t-il de merveilleux à ce que le Tathâgata affranchi de la convoitise, affranchi de la haine, affranchi de l'égarement, délivré de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort, du chagrin, de la lamentation, de la douleur, de l'angoisse, sachant tout, bien instruit de tout ce qu'il faut faire, bien pourvu de toutes les connaissances qu'il faut avoir, devenu maître de soi... (ait telle ou telle supériorité)... puisque moi déjà, dans la voie du passé, quand j'étais encore en proie à la passion, en proie à la haine, en proie à l'égarement, que je n'étais point encore délivré de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort, du chagrin, de la lamentation, de la douleur, j'ai acquis un grand bonheur en ... (faisant telle et telle chose)...

en tout onze fois. Dans deux autres récits (24 et 83) il est question de Vipaçyi, mais non pas dans les mêmes termes.

[1] Reproduit dans trente-deux récits et même dans quelques-uns deux fois (1, 3, 5, 7. 18, 22 24, 28, 30, 37, 48, 50, 51, 53, 61, 62, 66, 67, 73, 74, 82, 83-85, 90, 91, 93, 94, 96, 97).

[2] Reproduit dans six récits de la quatrième décade (33, 34, 36, 37, 38, 40).

18. TOUTE SCIENCE, TOUTE PUISSANCE ET MISÉRICORDE DES BUDDHAS[1]

Il n'est rien qui échappe à la connaissance, à la vue, à la science, à la pénétration des bienheureux Buddhas. C'est en effet une règle que les bienheureux Buddhas, doués d'une grande compassion, favorisés d'une protection unique [parfaits héros, incomparables, et au langage exempt de duplicité], toujours calmes et larges dans leurs vues [faisant briller les trois védas] versés dans les trois pénitences[2] [bien instruits dans les trois bases de la discipline], arrivés à l'autre bord des quatre torrents, bien établis sur le terrain des quatre bases de la puissance surnaturelle, familiarisés par une longue expérience avec les quatre bases de la réunion [inaccessibles aux quatre terreurs, faisant entendre la voix du lion parfaite du chef suprême], débarrassés des membres qu'ils ont retranchés et des cinq voies qu'ils ont quittées, doués au contraire des six membres, rendus parfaits par l'accomplissement de six pâramitas, [constamment appliqués aux actions durables?], riches des fleurs des sept membres de la Bodhi, empressés pour enseigner la voie à quatre branches, bien pourvus des neuf acquisitions de l'égalité d'âme et des neuf résidences successives, forts des dix forces, possesseurs d'une gloire répandue dans les dix régions du monde, dont le pouvoir éminent s'exerce sur des centaines et des milliers, obtiennent la vue de la connaissance après avoir regardé le monde pendant trois jours et trois nuits : Qui décroît, se disent-ils, et qui prospère? Qui est dans la détresse? Qui est dans la peine? Qui penche vers la ruine? Qui est entraîné vers la ruine? Qui est plongé dans la ruine? Qui pourrais-je bien tirer de la ruine pour l'établir dans le Svarga et la délivrance? Quel est celui qui est plongé dans la fange de l'amour et à qui je pourrais tendre la main pour l'en retirer? Quel est celui qui est privé de la richesse des Aryas et que je pourrais établir dans la domination, la seigneurie, la richesse des Aryas? [Quel est celui dont les yeux sont couverts par la taie (maṭala) et les ténèbres de l'ignorance pour que je les purifie avec une portion du collyre de la connaissance?] Quel est celui en qui il n'est encore poussé

[1] Ce développement revient dans quatorze récits (3, 6, 13-15, 17, 18, 23, 30, 56, 79, 80, 81, 92), avec quelques variantes; nous mettrons entre crochets les membres de phrase qui ne se trouvent pas uniformément dans tous les récits.

[2] *Ou* règlements.

des racines de vertu que je puisse faire pousser? Celui en qui il en est poussé que je puisse faire mûrir? Celui en qui elles sont mûries pour que je lui donne la délivrance. Et l'on dit :

L'océan, demeure du Makara, pourrait passer par dessus ses bords :
Mais pour les fils à convertir jamais le Buddha ne méconnaîtrait (ne transgresserait) l'heure.

Bhagavat voit que N....

19. RIRE ET PRÉDICTION DU BUDDHA[1]

C'est une loi que, à l'instant où les bienheureux Buddhas font voir le sourire, des rayons bleus, jaunes, rouges, orangés, jaillissent de la bouche de Bhagavat. Les uns vont en bas, les autres en haut.

Les rayons qui vont en bas pénètrent dans les Narakas Sanjîva, Kâlasûtra, Sanghâta, Raurava, Mahâraurava, Tapana, Pratâpana, Avîci, Arbuda, Nirarbuda, Saṭaṭa, Hahava, Huhuva, Utpala, Padma, Mahâpadma. Alors dans les Narakas qui sont chauds, ils arrivent froids; dans les Narakas qui sont froids, ils arrivent chauds. De cette manière, les êtres qui y sont (renfermés) éprouvent un changement dans leurs souffrances, et il leur vient une pensée qu'ils se communiquent en ces termes : Messieurs, serions-nous déchus d'ici, ou serions-nous nés ailleurs? Mais pour produire en eux la foi, Bhagavat fait un signe. Ils voient ce signe et reprennent: Non, Messieurs, nous ne sommes pas déchus d'ici, nous ne sommes pas nés ailleurs. Seulement il y a un être tel, qu'on n'en avait pas encore vu; c'est par sa puissance que cette souffrance qui caractérisait notre (condition) est interrompue. Ceux-là donc, après avoir incliné leur esprit à croire à l'occasion de ce signe, et après avoir épuisé jusqu'au bout les souffrances qui mettent fin à leur Karma, reprennent attache parmi les dieux ou les hommes (pour y renaître) et devenir des vases de vérité.

Les rayons qui vont en haut pénètrent jusque chez les dieux des Quatre grands rois, les dieux Trayastrimçat, Yâma, Tuṣita, Nirmânarati, Parinirmi-

[1] Ce développement se trouve dans vingt récits, tous ceux de la première décade, deux de la deuxième et huit de la troisième.

tavaçavarti, Brahmakâyika, Brahmapurohita, Mahâbrahmâ, Parittâbha, Apramânâbha, Abhâsvara, Parittaçubhâ, Apramânaçubhâ, Çubhakritsnâ, Anabhrakâ, Puṇyaprasavâ, Vṛhatphalâ, Avṛhâ, Atapa, Sudṛça, Sudarçana, Akaniṣṭha, qui s'écrient : « La douleur n'est pas permanente; le moi, c'est le vide. » Et l'on prononce cette double gâthâ :

Allons! sortez! Appliquez-vous à l'enseignement du Buddha!
Anéantissez l'armée de la mort comme l'éléphant fait une cabane de roseaux!
Celui qui marchera sans négligence dans cette discipline de la loi,
se débarrassera du Samsâra de la naissance et mettra fin à la douleur.

Après avoir parcouru ce grand millier de trois mille mondes les rayons reviennent à Bhagavat par derrière, toujours par derrière.

Si Bhagavat a le désir de révéler les actions passées, c'est par le dos de Bhagavat qu'ils disparaissent; si c'est sur l'avenir qu'il veut faire des révélations, c'est par devant qu'ils disparaissent; s'il veut révéler une naissance dans le Naraka, c'est par la plante des pieds qu'ils rentrent; s'il veut révéler une naissance parmi les animaux, ils rentrent par le talon; s'il veut révéler une naissance parmi les Prêtas ils rentrent par le gros orteil; s'il veut révéler une naissance parmi les hommes, ils rentrent par le genou; s'il veut révéler la royauté d'un Bala-cakravartin, ils rentrent par la paume de la main gauche; s'il veut révéler la royauté d'un Cakravartin, ils rentrent par la paume de la main droite; s'il veut révéler une naissance parmi les dieux, ils disparaissent dans son nombril; s'il veut annoncer la bodhi des Çrâvakas, ils disparaissent dans sa bouche; si c'est celle des Pratyêkabuddhas qu'il veut annoncer, ils disparaissent dans son urṇâ; si c'est la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y en a pas, ils disparaissent dans son uṣṇiṣa (excroissance au sommet de la tête)[1].

Dans le cas dont il s'agit, les rayons rentrèrent par l'excroissance du sommet de la tête[2].

[1] J'ai déjà donné ce développement dans le tome V des *Annales du Musée Guimet* (p. 300-301); mais il était impossible de ne pas le redonner ici. Ce qui suit est nouveau.

[2] Phrase qui se trouve aux récits 1 à 10 et 20 où il est prédit que le héros du récit sera un Buddha. — Dans les récits 17 et 22-30 où il est prédit que le héros sera un Pratyêkabuddha, le texte se traduit ainsi : dans le cas dont il s'agit les rayons rentrèrent dans l'*Urna*.

. Alors l'âyusmat Ananda faisant l'anjali questionna Bhagavat : Un faisceau de rayons de qualités variées, diversifié par mille nuances est sorti de la bouche (de Bhagavat) ; le monde en a été éclairé dans toutes ses parties comme par le soleil levant. Et il prononça ces stances :

(Les Buddhas) qui ont écarté la naissance, rejeté bien loin la tristesse et l'orgueil, ces Buddhas sont les premiers (êtres) du monde :

Ce n'est pas sans cause que le sourire brillant comme les pétales d'un çaukha apparaît sur les lèvres des Jinas vainqueurs de l'ennemi.

Va donc par ton intelligence de héros au devant des ces auditeurs qui désirent (entendre) le Çramana le prince des Jinas.

Dissipe le doute né dans leurs esprits par les paroles fermes, supérieures, vertueuses du premier des Munis.

Ce n'est pas par un caprice soudain que les parfaits Buddhas, les protecteurs fermes comme l'Océan ou le roi des monts, font voir le sourire :

Pourquoi font-ils voir le sourire eux si fermes?

Voilà ce que ces foules d'êtres désirent entendre.

Bhagavat répondit : Il en est ainsi, Ananda, il en est ainsi; ce n'est pas sans cause, ce n'est pas sans motif, Ananda, que les Tathâgatas, Arhats, parfaits Buddhas font voir le sourire. Tu vois, Ananda : ce (*ou* cette) N... par cette racine de vertu, par la production de cette (bonne) pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, après trois Asankhyeya-kalpas révolus, ayant conduit à sa perfection la Bodhi véritablement conduite à sa perfection, ayant accompli dans leur entier les six pâramitâs dont une grande compassion fait acquérir la connaissance, sera le parfait Buddha N...[1]. C'est par les dix forces, par les quatre habiletés, par les trois conditions indépendantes de la mémoire, par la grande compassion que s'est manifestée cette application de la loi au sacrifice qu'il (*ou* elle) vient de faire, et qui n'(est) (autre chose qu') un mouvement de bonne pensée envers moi[2].

[1] Les parties laissées en blanc varient suivant chaque récit; ce sont précisément ces parties qui seront reproduites dans les récits, le développement que nous mettons ici étant au contraire omis et représenté par quelques points.

[2] Dans les récits 17 et 22-30 où le Buddha prédit la Pratyêkabodhi, la formule est : par cette racine de vertu, par cette production d'intelligence conforme à la loi du sacrifice, il (*ou* elle) n'ira pas pendant quinze kalpas dans la mauvaise voie. Après avoir goûté le bonheur des dieux et des hommes, il (*ou* elle) sera le Pratyêkabuddha N... Telle est la condition du sacrifice qu'il (*ou* elle) a fait, tel est le résultat de cette manifestation d'une bonne pensée envers moi.

20. UDÂNAM (éloge)

Vénérable, ce n'est ni notre mère, ni notre père, ni le roi, ce ne sont ni les déités, ni la troupe de nos parents et alliés à laquelle on aime à recourir, ce ne sont pas d'anciens Prétas, des Çramaṇas et des Brahmanes qui nous ont fait cela, c'est Bhagavat. L'océan des larmes de sang est tari, la montagne est franchie ; les portes de la destruction sont fermées, les portes de la délivrance et du Svarga sont ouvertes ; nous sommes établis (solidement) parmi les dieux et les hommes.

Et il ajouta :

C'est par ta toute-puissante influence que le chemin si épouvantable (le chemin) de la mort a été fermé, que la voie du Svarga a été ouverte, que j'ai reçu (l'introduction dans) le chemin si pur du Nirvâṇa. C'est en me réfugiant vers toi que j'ai obtenu l'œil sans défaut, (l'œil) pur, parfaitement pur, que j'ai acquis la base du calme noble et magnifique, que j'ai traversé l'océan de la douleur, que j'ai écarté, ô chef des meilleurs des hommes, honoré des hommes et des immortels, la vieillesse et la mort. Ta vue qu'il est si difficile d'obtenir pendant mille naissances, ta vue a été fructueuse aujourd'hui pour moi, Muni.

21. SOUHAIT POUR LA BODHI (Praṇidhi-Praṇidhâna)[1]

Puisssé-je, par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par ce renoncement conforme à la loi du sacrifice, devenir dans ce monde aveugle, sans guide, sans conducteur, un Buddha passeur des êtres qui n'ont pas traversé, libérateur de ceux qui ne sont pas délivrés, consolateur de ceux qui ne sont pas consolés, auteur du Nirvâṇa complet pour ceux qui n'ont pas atteint le Nirvâṇa complet.

22. ARRIVÉE A L'ÉTAT DE SROTA-ÂPATTI[2]

Lorsque N... eut brisé avec la foudre de la connaissance le rocher surmonté

[1] Le roi... pensa en lui-même : « puissé-je devenir un Buddha ! » Cette résolution ou ce désir est appelé *Manopranidhâna* (Sp. Hardy. *A manual of Budhism*, p. 91). Notre texte n'est que l'expression délayée de ce souhait ou, pour mieux dire, ce souhait est le résumé de notre texte.

[2] Répété trente-cinq fois dans les récits.

de vingt sommets qui consiste dans la persuasion que le corps est une chose bonne, l'état de Srota-âpatti se manifesta pour lui.

23. ARRIVÉE A L'ÉTAT D'ARHAT

A force d'application, d'efforts, de travail, N... comprit que ce cercle du Samsâra avec ses cinq conditions essentielles (gaṇḍa) est la mobilité même; il éloigna de lui, à l'aide de la loi, toutes les voies des Sanskâras, la chute, la déchéance, le changement, la destruction, et quand il eut renoncé à tous les Kleças, l'état d'Arhat se manifesta pour lui.

Quand il fut bien et dûment Arhat, l'attachement sous ses trois formes s'éloigna de lui, l'or fut à ses yeux comme de la rouille, la voûte céleste comme le creux de la main. Il était devenu froid comme le sandal; la science avait déchiré les ténèbres qui l'enveloppaient, la possession claire et distincte des connaissances supérieures de la science lui était acquise ; il se gardait de toute complaisance pour la passion du gain de l'existence ; il était, pour Indra premier et second et pour tous les dieux, un objet de respect, de considération, d'adoration.

SUTRAS

I. LES TROIS PROCLAMATIONS DE SUPÉRIORITÉ

Voici... les trois proclamations de supériorité. Quelles (sont ces) trois ? La proclamation de supériorité du Buddha, la proclamation de supériorité de la Loi, la proclamation de supériorité de la Confrérie.

Quelle est la proclamation de supériorité du Buddha ? Si entre tous les êtres qui peuvent exister, êtres sans pied, à deux pieds, à quatre pieds, à beaucoup de pieds, corporels ou incorporels, ayant conscience d'eux-mêmes. n'ayant pas conscience d'eux-mêmes, n'étant ni pourvus, ni dépourvus de la conscience d'eux-mêmes, le Tathâgata, Arhat, parfait et accompli Buddha, a été proclamé supérieur (à tous); ceux qui auront éprouvé de bonnes dispositions envers le Buddha, les éprouvent à un degré supérieur : comme ils les éprouvent à un degré supérieur, ils doivent en attendre aussi une maturation à un degré supérieur, soit qu'ils deviennent dieux parmi les dieux, soit qu'ils deviennent hommes parmi les hommes. C'est là ce qu'on appelle la proclamation de supériorité du Buddha.

Qu'est-ce que la proclamation de supériorité de la Loi ? Si, parmi les lois du Buddha, parfaites ou imparfaites, la loi exempte d'attachement a été proclamée supérieure (à toutes), ceux qui auront éprouvé de bonnes dispositions envers la loi auront éprouvé ces bonnes dispositions à un degré supérieur; comme ils les auront éprouvées à un degré supérieur, ils doivent en attendre aussi une maturation à un degré supérieur, soit qu'ils deviennent dieux parmi les

dieux, soit qu'ils deviennent hommes parmi les hommes. C'est là, bhixus, ce qu'on appelle la proclamation de supériorité de la Loi.

Qu'est-ce que la proclamation de supériorité de la Confrérie? Si, parmi toutes les confréries, troupes, agglomérations, la confrérie des auditeurs du Buddha a été proclamée supérieure (à toutes), ceux qui auront éprouvé de bonnes dispositions envers la confrérie, les auront éprouvées à un degré supérieur; comme ils les auront éprouvées à un degré supérieur, ils doivent en attendre aussi une maturation à un degré supérieur, soit qu'ils deviennent dieux parmi les dieux, soit qu'ils deviennent hommes parmi les hommes. C'est là... ce qu'on appelle la proclamation de supériorité de la Confrérie[1].

II. SÛTRA SUR LE DON

Bhixus, si les êtres connaissaient le fruit du don, la maturité du fruit du don et du partage, comme je connais, moi, le fruit du don, la maturité du fruit du don et du partage, quand bien même ils en seraient à leur dernier morceau, à leur dernière bouchée, ils ne mangeraient pas sans avoir préalablement donné, sans avoir partagé. Si une personne digne recevait leur offrande, leur tendance à l'égoïsme inné en eux ne se développerait pas, ne subsisterait pas.

Mais parce que les êtres ne connaissent pas le fruit du don, la maturité du fruit du don et du partage, comme je connais, moi, le fruit du don, la maturité du fruit du don et du partage, ils mangent sans avoir donné, sans avoir partagé, avec un esprit de rapacité; aussi la tendance à l'égoïsme inné en eux se développe et persiste.

Ainsi parla Bhagavat: Quand le Sugata eut ainsi parlé, le maître prononça encore les paroles suivantes:

Si les êtres savaient, selon ce qu'a dit le grand Ṛṣi,
quelle est la maturité du partage et quels grands avantages il assure,
ils ne mangeraient pas sans avoir donné, ils ne seraient pas si égoïstes,
et l'esprit d'accaparement ne se produirait jamais en eux.

Mais parce qu'ils ne le savent pas, les insensés,
obscurcis par les ténèbres de l'égarement,

[1] Ce sûtra se rencontre deux fois dans le recueil aux récits 9 et 57.

ils mangent avec un esprit de rapacité et la tendance à l'égoïsme inné en eux se développe et persiste[1].

III. SÛTRA SUR LA PIÉTÉ FILIALE

Bhixus, Brahmâ est avec les familles dans lesquelles le père et la mère sont parfaitement considérés, adorés, et reçoivent des offrandes qui leur apportent un bien-être parfait. Pourquoi cela ? C'est que, pour le fils de famille, le père et la mère sont comme deux (véritables) Brahmâ, conformément à la loi.

Le précepteur est avec les familles dans lesquelles le père et la mère sont parfaitement considérés et honorés, et reçoivent des offrandes qui leur apportent un bien-être parfait. Pourquoi cela ? C'est que, pour le fils de famille, le père et la mère sont comme deux (véritables) précepteurs, conformément à la loi.

Elles sont dignes du sacrifice[2] les familles dans lesquelles les père et mère sont parfaitement considérés et honorés, et reçoivent des offrandes qui leur apportent un bien-être parfait. Pourquoi cela ? C'est que, pour le fils de famille, le père et la mère sont tous deux dignes du sacrifice, conformément à la loi.

Agni[3] est avec les familles dans lesquelles le père et la mère sont parfaitement considérés et honorés et reçoivent des offrandes qui leur apportent un bien-être parfait. Pourquoi cela ? C'est que, pour le fils de famille, le père et la mère deviennent comme deux (véritables) Agni, conformément à la loi.

Les dieux sont avec les familles dans lesquelles le père et la mère sont parfaitement considérés et honorés, et reçoivent des offrandes qui leur apportent un parfait bien-être. Pourquoi cela ? C'est que, pour le fils de famille, le père et la mère deviennent comme des dieux, conformément à la loi.

Ainsi parla Bhagavat. Après avoir ainsi parlé, le Sugata, le maître prononça cet autre discours :

1 Ce sûtra figure une seule fois dans l'Avadâna-Çataka (32), mais la partie en prose se retrouve dans une autre compilation, le Divya-Avadâna dans le récit qui a pour héros Kanakavarna.

2 *Ou bien* elles ont le sacrifice avec elles.

3 Le feu divinisé.

C'est Brahmâ qu'un père et une mère,
Ils sont aussi les premiers précepteurs;
Ce sont, pour un fils, des êtres dignes du sacrifice,
Ils sont aussi pour lui de véritables divinités.

Ainsi le sage leur rendra ses hommages,
En leur offrant des parfums, le bain, de l'eau pour se laver les pieds,
Ou bien en leur donnant aliments, breuvage, vêtements, lits et sièges,
En entourant ainsi de soins son père et sa mère, le sage
Est exempt de blâme ici-bas, et, mort, il est heureux dans le Svarga[1].

IV. FRÉQUENTATION D'UN AMI VERTUEUX

Voici, Bhixus, ce que vous avez à apprendre : Nous vivrons avec des amis vertueux, des compagnons vertueux, (des hommes) liés à la vertu ; nous ne vivrons pas avec des amis vicieux, des compagnons vicieux, (des hommes) liés au vice. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Alors l'Âyuṣmat Ânanda parla ainsi à Bhagavat : Vénérable, quand je me trouvais ici seul, dans la retraite, rentré en moi-même, assis dans un calme parfait, un jugement complet de l'intelligence s'est formé dans mon esprit, tel que celui-ci : C'est la moitié de la pureté *(brahmacarya)* qu'une amitié vertueuse, une société vertueuse, une liaison vertueuse ; il en est tout autrement d'une amitié vicieuse, d'une société vicieuse, d'une liaison vicieuse.

Bhagavat reprit : Ne parle pas ainsi, Ânanda ! Ne dis pas : C'est la moitié de la pureté qu'une amitié vertueuse, etc. — Pourquoi cela ? diras-tu ? — C'est que, Ânanda, une amitié vertueuse, une société vertueuse, une liaison vertueuse, c'est la pureté tout entière, absolue, accomplie, parfaitement pure, parfaitement sainte; il en est tout autrement d'une amitié vicieuse, d'une société vicieuse, d'une liaison vicieuse.

Pourquoi cela ? diras-tu.

C'est que, Ânanda, en venant à moi (qui suis) l'ami vertueux (par excellence), tous les êtres soumis à la loi de la renaissance sont entièrement délivrés de la loi de la renaissance, et les êtres soumis à la loi de la vieillesse, de la maladie, de la mort, de la douleur, de la lamentation, de la souffrance, du

[1] Ce sûtra est unique, c'est-à-dire qu'il se trouve une seule fois dans nos textes; le récit 36 qui débute par ce *sûtra* se termine par une exhortation sur le même sujet qui pourrait parfaitement être considérée comme un sûtra ; mais il n'est pas qualifié tel, et nous ne l'isolons pas du texte dont il fait partie.

déplaisir, du trouble, sont entièrement délivrés de la loi de la vieillesse, de la mort, de la douleur, de la lamentation, de la souffrance, du déplaisir, du trouble.

En conséquence, Ânanda, tu dois bien savoir ceci, point par point, à savoir que l'amitié vertueuse, la société vertueuse, la liaison vertueuse est la pureté tout entière, absolue, accomplie, pure, parfaitement sainte; il en est tout autrement de l'amitié vicieuse, de la société vicieuse, de la liaison vicieuse.

Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre[1].

V. SÛTRA SUR LE NIDÂNA, LA PARESSE ET L'ÉNERGIE

Bhixus, celui qui possède les dix forces, le Tathâgata, Arhat, parfait Buddha, confiant d'une (légitime) confiance en lui-même[2], sait distinguer (pour l'occuper), la place éminente et magistrale, il pratique le brahmacarya, il fait entendre dans l'assemblée la voix du lion. Ou bien (dit-il), ceci étant, cela est, ou bien : ce qui est produit par ceci se manifeste ; ou bien encore : de l'ignorance procèdent les Sanskâras, des Sanskâras procèdent la conscience, de la conscience procèdent le nom et la forme, du nom et de la forme procèdent les six Âyatanas, des six Âyatanas procède le contact, du contact procède la sensation, de la sensation procède la soif, de la soif procède l'attache, de l'attache procède l'existence, de l'existence procède la naissance, de la naissance procèdent et découlent la vieillesse et la mort, le chagrin, la lamentation, la douleur, la tristresse, le trouble. Telle est l'origine de ce grand et unique amas de douleur.

Ou bien (dit-il aussi), ceci n'étant pas, cela n'est pas; par la suppression de ceci cela est supprimé ; ainsi de la suppression de l'ignorance vient la suppression des Sanskâras, de la suppression des Sanskâras la suppression de la conscience, de la suppression de la conscience la suppression du nom et de

[1] Ce sûtra qui sert de conclusion ou de morale à deux récits de l'Avadâna-Çataka (37 et 40) n'y est point qualifié sûtra ; mais le même texte figure dans le Kandjour (*Mdo.*, vol. XXV à la fin), comme un sûtra en règle et il a son équivalent en pâli. C'est donc incontestablement un sûtra et non des moins importants. La traduction en a déjà été publiée parallèlement avec la version pâlie dans le tome V des *Annales du Musée Guimet*, p. 139-142. La présente traduction présente quelque modification en ce qui touche la manière de rendre le mot *Kalyâṇa-mitra* « ami de la vertu » ou « ami vertueux » et les termes synonymes qui l'accompagnent.

[2] Le tibétain dit : intrépide par les quatre intrépidités.

la forme, de la suppression du nom et de la forme, la suppression des six Âyatanas, de la suppression des six Âyatanas la suppression du contact, de la suppression du contact la suppression de la sensation, de la suppression de la sensation la suppression de la soif, de la suppression de la soif la suppression de l'attache, de la suppression de l'attache la suppression de l'existence, de la suppression de l'existence la suppression de la naissance; par la suppression de la naissance, la vieillesse, la mort, le chagrin, la lamentation, la douleur, la tristesse, le trouble, sont supprimés. Ainsi se produit la suppression de ce grand et unique amas de douleur.

J'ai bien proclamé, Bhixus, la loi étendue[1], ouverte, qui retranche les causes jusqu'à ce qu'elle ait brillé en plein pour les dieux et pour les hommes. Cette loi étendue, ouverte, qui retranche les causes ayant été ainsi proclamée jusqu'à briller pleinement pour les dieux et pour les hommes, le fils de famille qui a été initié par foi doit abonder en application, abonder en vigilance. Celui qui est désireux d'abonder dans l'application au commandement du maître doit faire dessécher sa chair et son sang jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la peau, les os et les nerfs; il doit alors redoubler d'efforts pour acquérir ce qu'il a commencé (à poursuivre); fort, énergique, toujours luttant, n'abandonnant pas le fardeau grâce à la fermeté de son héroïsme, il obtiendra le prix de son activité en portant le poids du combat dans les lois de vertu.

Pourquoi cela? C'est que le paresseux reste (rivé) à la douleur, submergé dans les lois du péché contraires à la vertu, unies aux kleças, à la renaissance, à la tristesse, à la maturation de la douleur, et, par conséquent, à la naissance, à la vieillesse et à la mort, en sorte qu'on manque le but si important que l'on poursuit; au contraire celui qui a une initiative énergique vit dans le bien-être, il n'est pas submergé dans les lois du péché contraires à la vertu, unies aux kleças, à la renaissance, à la tristesse, à la maturation de la douleur, et, par conséquent, à la naissance, à la vieillesse et à la mort, en sorte qu'on remplit le but si important que l'on poursuit. Voilà [Bhixus], une parole du plus grand prix : le maître présent et la loi qui calme les peines en les faisant connaître (à fond), qui révèle le Nirvâna complet qui conduit à la Bodhi parfaite enseignée par le Sugata.

[1] *Uttâna* rendu en Tibétain par *gsal-va* « brillant » peut-être d'après une leçon *udâra*.

En conséquence, Bhixus, ceux qui connaissent à fond leur propre avantage, celui d'autrui et l'avantage commun (de soi et d'autrui) doivent apprendre ceci chacun pour soi : Est-ce que l'initiation sera pour nous un avantage, sérieux, fructueux, une source de bonheur, une cause de maturation du bonheur ? et pour ceux qui nous feront jouir de leurs (aumônes en) vêtements, boulettes de riz, sièges, rafraîchissements, remèdes, ornements (ou ustensiles), pour ceux-là aussi les offrandes qu'ils nous feront apporteront-elles les grands fruits d'une extrême utilité, de grands avantages (des rayons de clarté ?) un grand développement ? — Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre [1].

[1] Ce sûtra est unique, c'est-à-dire qu'il paraît une seule fois (dans le récit 88). Le sûtra indiqué par une simple mention dans le récit 3 lui correspond à certains égards : mais on ne peut pas affirmer qu'il le désigne effectivement. Si l'on s'en rapporte au Ratna-avadâna-mâlâ il ne le désignerait pas ; car l'instruction rapportée dans le récit de ce recueil correspondant au troisième récit de l'Avadâna-Çataka n'est pas l'équivalent du sûtra reproduit dans le quatre-vingt-huitième.

PREMIÈRE DÉCADE

PRÉAMBULE

La première décade pourrait être intitulée : *Comment on devient Buddha.* Chacun des dix récits repose sur un fait, dont le Buddha est témoin et à l'occasion duquel il formule une prédiction par laquelle il assure, au héros de l'acte dont il est à la fois le témoin et l'objet, la dignité de Buddha dans l'avenir. Il suit de là que les dix textes de cette première décade sont de véritables Vyâkaranas ; car ils répondent de point en point à la définition que nous avons donnée de cette espèce de texte. La morale de ces dix récits consistant dans le précepte d'honorer le maître est la même pour tous. Aussi peut-on dire que, à l'exception du nom sous lequel chacun des héros de ces récits doit être connu comme Buddha, les dix textes sont identiques entre eux dans la deuxième partie ; ils ne diffèrent en réalité que dans la première, par le lieu de la scène, la qualité des personnes et la nature de l'acte : encore verrons nous que, même sur ces divers points, il est possible d'établir des rapprochements.

Quant au lieu de la scène, c'est Çrâvastî et Jêtavana dans huit de ces récits, les huit derniers ; c'est Vaïçâlî dans un, le deuxième, et Râjagṛha (Veṇuvana) dans le premier ; dans celui-ci toutefois le vrai lieu de la scène est ailleurs, dans les montagnes du sud, où le Buddha est attiré ; mais Veṇuvana est le lieu où il résidait, quand eut lieu l'histoire racontée dans le texte.

La variété des personnages est assez tranchée ; on trouve parmi les héros de ces récits une femme (2), un brahmane (1), un roi (8), un jardinier anonyme (7), un marchand également anonyme (4), deux notables ou çrêṣṭhî (9 et 10), un pauvre tisserand (5), deux

enfants en bas âge d'hommes riches (3,6); tous ces personnages de conditions si diverses sont appelés à être un jour des Buddhas? Et pourquoi? parce qu'ils ont rendu hommage au Buddha, que le Buddha a répondu à ces hommages par un prodige, et que le prodige a éveillé dans le cœur du témoin des dispositions telles que l'élévation au rang de Buddha en est la juste récompense.

Le pauvre tisserand Soma (5) offre au Buddha une frange qu'il est en train de confectionner, et le manteau usé du Buddha paraît aussitôt en bon état et bien bordé.

Le jardinier anonyme (7) offre au Buddha un lotus qu'il destinait au roi; Anâthapiṇḍada et un adhérent des Tîrthikas se disputent en enchérissant l'un sur l'autre pour l'offrir l'un à Nârâyana, l'autre au Buddha. Le lotus offert au Buddha prend des dimensions d'une roue de char et se tient au-dessus du Buddha.

Le brahmane Pûrṇa (1) appelle par des offrandes le Buddha dont il a entendu faire l'éloge, qui demeure fort loin, et qui arrive en un clin d'œil; la nourriture offerte par le Brahmane au Buddha pour lui seul se multiplie de manière à nourrir les mille Bhixus de la suite du Buddha. Ce prodige convertit le brahmane.

Yaçomatî (2), bru d'un général, offre au Buddha un repas, avec des fleurs qui forment au dessus du Buddha, une maison, un baldaquin, un temple de pierreries; pareil prodige signale le don du marchand anonyme du quatrième récit qui, revenu heureusement avec des richesses d'un voyage d'outre-mer, par la protection du Buddha, ne lui offre d'abord que de la fumée d'Agaru. Le prodige qui signale cette offrande l'engage à offrir un repas avec des pierreries.

Le roi de Pancâla du sud (8) réconcilié par le Buddha avec celui du nord qui devient rhat, nourrit et habille magnifiquement le Buddha pendant trois mois.

Un notable (10) très riche, qui avait rétabli les affaires très malades du roi Prasenajit, honore le Buddha de toutes les manières pendant une semaine de royauté éphémère qui lui avait été accordée comme récompense sur sa demande.

Les deux enfants Nanda (3) et Vaḍrika (6) se distinguent par leur précocité, ils lisaient tous les livres à sept ans; mais l'un était paresseux, l'autre malade de corps et d'esprit, le Buddha seul réussit à les guérir. Nanda, réveillé de sa paresse par un prodige, devient riche et traite le Buddha, Vaḍrika nourrit et habille magnifiquement le Buddha.

Le héros du 9e récit, adhérent anonyme des Tîrthikas, a une contestation avec un adhérent du Buddha, et vaincu dans la lutte en voyant les offrandes faites au Buddha prendre le chemin du lieu où il réside tandis que les offrandes faites à Nârâyana se dissipent et disparaissent, il se fait auditeur du Buddha, et c'est à la suite d'une prédication qu'il mérite de devenir un Buddha de l'avenir.

Dans le même récit, il se fait un très grand nombre de conversions; mais dans les autres, sauf celle du roi de Pancâla du nord qui devient Arhat, il n'y a point de conversions autres que celles des personnages qui sont appelés à devenir des Buddhas.

Les noms que ces personnages doivent porter comme Buddhas sont en rapport avec le fait qui leur vaut cette haute récompense: le Brahmane Pûrṇa, dont l'offrande déposée dans un vase en remplit mille, sera Pûrṇa-bhadra (heureux par la plénitude); le nom de Pûrṇa ou Sampûrṇa (plein, tout plein), qu'il avait déjà est aussi approprié à son action,

ou plutôt à celle qu'il provoque. Yaçomatî, dont l'offrande de fleurs se transforme en pierres précieuses, et le marchand qui offre des pierres précieuses seront respectivement Ratnamat (qui possède des pierres précieuses) et Ratnottama (supérieur par ses pierreries), le jardinier qui offre un lotus sera Padmottama (supérieur en lotus). Le tisserand Soma qui offre une frange sera Daçottama (supérieure par les franges), et le roi de Pancâla du sud sera Vijaya (le victorieux); le noble qui a fait triompher Prasenajit et assure au Buddha le respect des peuples sera Abhayaprada (qui donne la sécurité). Nanda, l'enfant le paresseux, devenu un négociant actif et riche, sera Atibalaparâkrama (qui a l'héroïsme d'une force extrême). Quant au jeune Vaḍrika (le grand), son nom de Buddha n'est pas clair : le sanskrit le donne sous la forme douteuse Çyangavâni (?) et le tibétain sous la forme probablement fausse Çâkyamuni; nous ne trouvons pas, dans les circonstances de sa conversion, d'indice qui nous mette sur la voie de le restitution de ce nom.

Voici maintenant les dix récits de la première décade.

1. PÛRṆA (OU PÛRṆA-BHADRA) (I)

Le bienheureux Buddha... (1) étant entré à Râjagṛha résidait à Veṇuvana dans l'enclos du Kalandaka.

Il y avait alors peu de temps que Bhagavat avait atteint la Bodhi parfaite, et sa gloire était complète dans le monde entier.

Or, dans une région des contrées montagneuses du Sud demeurait un nommé Sampûrna[1], brahmane riche... (9) *Description d'un homme riche et croyant*...(8) Aussi entreprenait-il des sacrifices pour tous les hérétiques, sacrifices complets et de toutes pièces, dans lesquels il nourrissait plusieurs centaines de mille de Tîrthikas.

A l'époque où Bhagavat convertit le roi Bimbisâra avec sa cour, et où la conversion de ce (prince) entraîna celle de beaucoup de centaines de mille d'êtres vivants, à cette époque-là, des parents de Pûrṇa, venus de Rajagṛha se mirent à célébrer devant Pûrṇa les louanges du Buddha, de la Loi, de de la Confrérie[2].

1 Sa-Pûrṇa, et dans un autre passage Sampûrṇa; partout ailleurs Pûrṇa.

2 Le discours, indiqué ici, est donné tout au long dans le Kalpa-druma, ainsi qu'on le verra dans le *rapprochement* ci-dessous.

Ayant ainsi entendu glorifier les qualités de Bhagavat, Pûrṇa, le riche brahmane, en ressentit une grande joie[1]. Il monta sur (la terrasse de) sa maison, se tint la face tournée vers Rajagṛha, et, plaçant contre terre la rotule de ses deux genoux, il jeta des fleurs, de l'encens et de l'eau, puis se mit à implorer Bhagavat : « Que Bhagavat vienne (assister) à mon sacrifice et visiter l'aire de mon sacrifice ! » Alors, par la puissance bouddhique des Buddhas, par la puissance divine des dieux, ces fleurs se tinrent au-dessus de Bhagavat en formant comme un pavillon de fleurs, l'encens étant comme un amas de nuages, l'eau comme une colonne de lapis lazuli.

Alors l'Âyuṣmat Ânanda, faisant la jonction des mains, questionna Bhagavat : « D'où vient cette invitation, ô vénérable ? — Bhagavat reprit : Dans les régions méridionales, Ânanda, demeure un riche brahmane du nom de Sampûrṇa. Il nous faut aller là : Que les Bhixus se tiennent prêts ! »

Là-dessus Bhagavat, entouré de mille Bhixus, fit le voyage de la contrée des montagnes du Sud, et se tenant près de l'aire du sacrifice du riche brâhmane Pûrṇa, fit cette réflexion : « Si j'amenais à la foi ce brahmane Pûrṇa au moyen d'un prodige de la puissance surnaturelle ! » — Alors Bhagavat rendit invisibles ses mille Bhixus, et, seul, ayant à la main son vase à aumônes et son pot à l'eau, il se tint en présence de Pûrṇa.

Pûrṇa aperçut Bhagavat doué des trente-deux signes (16)... *Description physique du Buddha*... L'ayant vu, il s'approcha en toute hâte, en toute hâte de Bhagavat, et lui dit : « Que Bhagavat soit le bienvenu, que Bhagavat s'asseye, et fasse quelque chose en ma faveur ! » Bhagavat dit : « S'il est fait abandon de quelque chose, que l'objet donné soit déposé dans ce vase ! » A ces mots, le riche brahmane Pûrṇa, entouré de ses cinq cents disciples, se mit à remplir le vase de Bhagavat de divers aliments comestibles, solides, liquides, propres à être léchés, bus, sucés. Bhagavat fit passer la nourriture de son propre vase dans les vases de ses mille Bhixus. Dès que Bhagavat fut sûr que les vases de ses mille Bhixus étaient pleins, alors il montra son propre vase (encore) rempli.

Quand Bhagavat eut fait voir ses mille Bhixus, rangés en demi-lune, chacun avec son vase plein, les divinités qui se tiennent dans l'atmosphère firent

[1] *Prasâda* que le tibétain rend par *D;a*.

entendre cette parole : « Ils sont pleins, les vases des mille Bhixus de Bhagavat ! »

Lorsque Pûrṇa vit ce prodige, la joie[1] naquit en lui, et, comme un arbre déraciné, ravi, satisfait, enchanté, rempli d'une joie extrême et d'un contentement intime, il tomba aux pieds de Bhagavat, et se mit à formuler un vœu : « Puissé-je par cette racine de vertu (21)... *Vœu pour la Bodhi...*

Alors Bhagavat, connaissant, à l'égard de ce brahmane, la succession des causes et la succession des actes, fit voir le sourire. Or c'est une règle quand les Buddhas font voir le sourire que (19)... *Le rire des Buddhas*; *Prédiction de la Bodhi.*

« Ânanda, ce riche brahmane Pûrṇa, par cette racine de vertu... sera, sous le nom de PÛRṆABHADRA, un parfait et accompli Buddha.

Lorsque Bhagavat eut prédit au riche brahmane Pûrṇa la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y en a pas, Pûrṇa nourrit Bhagavat avec l'assemblée de ses auditeurs pendant trois mois sur l'aire du sacrifice, et il fit encore pousser en lui-même diverses racines de vertus.

En conséquence, Bhixus, voici ce que nous devons apprendre : nous honorerons le maître (3)... *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Le Pûrṇabhadra-avadâna se retrouve dans le deuxième texte du Kalpa-druma-avadâna (fol. 7 12), lequel n'en est qu'une traduction libre en vers; car il en reproduit toutes les parties. Voici du reste l'analyse du deuxième texte du Kalpa-druma.

Longue description du Buddha siégeant à Râjagṛha. — Conversion de Bimbisâra et impression qu'elle produit. Pûrṇa, du pays de Yâmyagiri, reçoit la visite de ses parents. — Ceux-ci, qui viennent de Râjagṛha, racontent la vie du Buddha et en font un éloge emphatique. — Prières et offrandes de Pûrṇa au Buddha. — Voyage du Buddha dans le pays du sud. Prodige de la multiplication de nourriture, célébrée par les dieux. — Vœu de Pûrṇa. — Rire du Buddha. — Prédiction.

Les deux récits sont, on le voit très concordants, les expressions même coïncident souvent. L'amplification la plus saillante du récit versifié est le discours des parents de Pûrṇa sur le Buddha, son histoire et ses mérites, discours qui dans le texte en prose est l'objet d'une simple mention (ainsi que nous l'avons déjà noté).

II. Une autre version de ce récit ouvre le VIII[e] chapitre du Karma-Çataka, dont l'ori-

[1] *Prasâda* (tib. *Dga.*)

ginal sanskrit est jusqu'à présent inconnu, mais qui se trouve dans le Kandjour (volumes XXVII et XXVIII). Comme j'en ai donné la traduction dans le tome V des *Annales du Musée Guimet* (p. 381-5), je m'abstiens de la reproduire ici et je laisse au lecteur que cela peu intéresser le soin de faire la comparaison. Il y a quelques différences notables.

2. YAÇOMATÎ (2)

— Glorieuse ou illustre —

Le bienheureux Buddha (1)..., étant entré à Vaiçâlî, résidait sur le bord de l'étang du Singe, dans une salle de la Maison à étages.

Or Bhagavat s'étant habillé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, suivi de l'assemblée de ses Bhixus, entra dans Vaiçâlî pour mendier. Après avoir ainsi marché pendant un certain temps dans Vaiçâlî pour mendier, il arriva au lieu où était la demeure du général Simha (Lion *ou* Lelion) ; quand il y fut arrivé, il s'assit sur un siège bien préparé.

Or le général Simha avait une belle-fille appelée Yaçomatî, belle, admirable, charmante. En voyant Bhagavat, sur la personne de qui brillaient des signes divers, elle éprouva une joie[1] extrême, et questionna son beau-père : « Existe-t-il, dit-elle, un moyen par lequel je puisse être doué de qualités semblables ? » — Le général Simha se dit alors : Cette jeune femme est généreuse et enthousiaste; si elle arrive une seconde fois à cette conclusion, elle fera sans doute un vœu pour la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y a rien. — Voyant cela clairement, il lui dit : « Jeune femme si tu parviens à atteindre la cause, tu seras toi aussi telle que Bhagavat. » Puis le général Simha pour augmenter la foi[2] (*ou* les bonnes dispositions) de Yaçomatî, lui donna en abondance de l'or, de l'argent, des joyaux.

Alors Yaçomatî invita Bhagavat avec son assemblée de Bhixus à prendre le repas dans ses appartements intérieurs. Bhagavat accepta en faveur de cette personne.

Aussitôt la jeune femme Yaçomatî fit des fleurs en or, elle en fit en argent, elle en fit en pierreries, elle rassembla en abondance, elle accumula les par-

[1] *Prasâda* (tib. *dga.*)
[2] *Prasâda*, le même mot que ci-dessus, rendu en tibétain par *dad* « foi ».

fums, les guirlandes, les onguents. Après avoir préparé des mets à cent saveurs (diverses), elle envoya un messager à Bhagavat pour l'informer que l'heure était venue : C'est l'heure, vénérable, le repas est prêt. Bhagavat croit peut-être que ce n'est pas (encore) le moment ». — Là-dessus Bhagavat, entouré d'une troupe de Bhixus, suivi de l'assemblée des Bhixus, se rendit au lieu où était la demeure du général Simha. Quand il y fut arrivé, il s'assit en tête de l'assemblée des Bhixus sur un siège bien préparé. Puis Yaçomatî, sachant bien que l'assemblée des Bhixus présidée par le Buddha a droit à de bons traitements, la rassasia de mets à cent saveurs diverses (qu'elle servait) de sa propre main ; elle se mit ensuite à jeter des fleurs sur Bhagavat.

Alors ces fleurs se tinrent au-dessus de Bhagavat (sous forme de) maison à étages en pierres précieuses, de parasol en pierres précieuses, de pavillon en pierres précieuses, tels qu'il n'est pas possible à un artisan ou à un ouvrier, si bien instruit qu'il soit, d'en faire comme ceux qui (se façonnèrent alors) par la puissance bouddhique des Buddhas et par la puissance divine des dieux.

La jeune femme Yaçomatî, en voyant ce merveilleux prodige qui fait plier[1] les dieux et les hommes, semblable à un arbre dont la racine serait coupée, tomba aux pieds de Bhagavat, et se mit à faire un vœu : Puissé-je par cette racine de vertu (21)... *Vœu pour la Bodhi.*

Alors Bhagavat, connaissant, à propos de la jeune femme Yaçomatî, la succession des causes et la succession des actes, fit apparaître un sourire.

Or c'est la règle, quand les Buddhas rient (19)... *Rire des Buddhas; Prédiction de la Bodhi.*

Ânanda, cette jeune femme Yaçomatî par cette racine de vertu (29)... au bout de trois Âsankhyeya-Kalpas sera le parfait et accompli Buddha Ratnamat[2] (29)...

Voici donc Bhixus (3)... *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

I. Le 11e texte du Kalpa-druma-avadâna (fos 85-93) n'est autre que le *Yaçomatî.* Bien qu'il corresponde parfaitement au récit de l'Avadâna-Çataka, il se distingue non

[1] *Ou* qui force à croire, *âvarjanakaram* : le tibétain le rend par : *da :-par byed-pa.*

[2] Correction : le manuscrit porte Ratmanati.

seulement par des amplifications outrées, mais même par certains détails. En voici le résumé :

Longue description du Buddha résidant dans la maison à étages. — Il entre à Vaiçâlî avec le dessein de convertir Yaçomatî (ce qui n'est pas énoncé dans l'Avadâna Çataka). — Il est reçu par le Sênapati (général).

Yaçomatî fait connaître ses sentiments à son beau-père le général, par l'intermédiaire de sa belle-mère (autre détail qui n'est pas dans l'Avadâna-Çataka). — Elle invite le Buddha à un repas, qui est signalé par les prodiges connus. — Interminable discours de Yaçomatî au Buddha qu'elle exalte et compare à tout ce qu'il y a de puissant et de grand au ciel et sur la terre (Brahmâ, Visṇu, Çiva, Agni, Yama, Vîra, Pâçî, Vâyus, le soleil etc., etc.) — Réponse du Buddha, qui est un interminable sermon sur les difficultés et les moyens d'obtenir la Bodhi. — Vœu de Yacomatî. — Rire et prédiction du Buddha.

Bien que le récit versifié porte la marque d'une amplification du récit en prose de l'Avadâna-Çataka, il y a certains détails, deux ou trois, qui ne paraissent pas provenir de cette source, soit que le versificateur les ait trouvés ailleurs, soit qu'il ait pris sur lui de les inventer.

II. Le nom bouddhique de Yaçomatî doit être *Ratnamati* (qui pense aux joyaux) d'après le manuscrit ; mais Ratmamati paraît n'être qu'une correction de Ratnamatî (celle qui a de joyaux) calqué sur Yaçomatî (celle qui possède la gloire). Comme on ne peut être Buddha que sous la forme masculine, un Buddha ne peut porter un nom de femme ; c'est pour cela sans doute que l'on a fait Ratnamati de Ratnamatî. Mais il fallait corriger Ratnamatî en Ratnamat, ou plutôt Ratnamatî est une correction maladroite de Ratnamat. Ratnamat (possédant des joyaux) (en tibétain : Rin-chen-ldan) doit être le véritable nom.

III. La visite du Buddha au général « Lelion » (sinon celle même de notre Avadâna, au moins une autre analogue) est citée dans les textes pâlis. — Le Jâtaka 246 commence ainsi :

Le maître était entré à Vaiçâlî et résidait dans une salle de la maison à étages, lorsque, à l'occasion du général Simha, il dit le *Bâlovadâjâtakam* (Jâtaka sur le blâme du fou). Ce (général Simha), ayant pris refuge dans le Buddha, l'invita (à plusieurs reprises), et un jour lui offrit un repas où il y avait de la viande.

C'est là tout ce que ce texte dit de Simha ; il n'est plus question de lui. Les disciples de Nâtaputta prennent occasion de ce repas où il y avait de la viande pour déblatérer contre le Buddha. Les Bhixus s'en émeuvent, et leur maître leur raconte que, jadis du temps de Brahmadatta, étant ascète, il avait été reçu par Nâtaputta, qui était alors propriétaire et lui avait servi un repas de poisson, pour se donner le plaisir de lui imputer ensuite le meurtre d'un être vivant, et que lui, l'ascète (le Bodhisattva), avait repoussé cette accusation en déclarant que le sage n'est point coupable d'un meurtre qui est le fait d'un fou. Cette défense nous paraît bien faible ; mais nous n'avons point à discuter la question. Nous retenons de ce récit deux traits essentiels : 1° les rapports d'amitié de Çâkyamuni-Goama et du général Simha : 2° la liberté que prenait le Buddha d'accepter des aliments qui

ne font pas partie de l'ordinaire d'un moine bouddhiste. Les avadânas du nord nous offrent de nombreux exemples de cette dérogation à la règle, qui est constatée par la littérature du sud. Si riche en inventions récentes que puisse être le Yaçomati-avadâna, il se rattache à une tradition évidemment ancienne.

3. KUÇÎDA (3)

— Le Paresseux —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çâvastî, à Jètavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Il y avait à Çrâvastî un Çresṭhî riche (9)... *Description d'un homme riche.* Il épousa une femme de la même tribu que lui (6)... *Mariage...* Il n'eut ni fils, ni fille.

Appuyant sa joue sur sa main, il resta absorbé dans ses réflexions (11)... *Manière d'obtenir des enfants...* Parce que, à sa naissance, toute la maison a été en joie, que le nom de cet enfant soit Nanda : cela fut ainsi réglé. Le jeune Nanda fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante et prospere...* Lorsqu'il eut grandi, qu'il eut atteint cinq ans, six ans, il devint paresseux, excessivement paresseux; il ne voulait pas même se lever de dessus son lit ou de dessus son siège. Doué d'une intelligence vive et pénétrante, il lisait assidûment des livres comme un homme qui reste fixé dans l'intérieur de sa maison. Alors le Çresṭhî se dit en lui-même : « Le seul fils que j'aie jamais pu obtenir par mes offrandes de satisfaction aux divinités, ce (fils) est paresseux, excessivement paresseux, il ne se lève pas de son lit ni de son siège. Que puis-je faire d'un fils qui a un semblable naturel, qui, certes, est bien constitué physiquement, et qui néanmoins reste immobile comme une brute ? »

Or ce Çresṭhî était un adhérent de Puraṇa; il appela donc chez lui (les) six docteurs Tîrthikas. — « Certainement, se disait-il, le jeune garçon en les voyant se lèvera de son lit ou de son siège. » — Mais l'enfant paresseux, quand il vit les docteurs, ne dirigea pas même ses regards sur eux. A plus forte raison, se garda-t-il bien ou de se lever, ou de leur adresser la parole avec respect, ou de les inviter à s'asseoir. En voyant cet état de choses, le

maître de maison fut encore bien plus affligé, et, appuyant sa joue sur sa main, il se plongea dans ses réflexions.

Cependant il n'est rien qui échappe aux Buddhas (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas...* Bhagavat regarde (et dit) : Ce jeune garçon paresseux se livrera à l'activité en me voyant[1] parce qu'il inclinera son esprit vers la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y a rien. Alors Bhagavat, pour retrancher l'orgueil et l'insolence des Tìrthikas, en même temps que pour faire naître des racines de vertus chez ce jeune garçon, envoya des rayons lumineux de la couleur de l'or, ayant une puissance supérieure à celle de mille soleils, en sorte que la maison en fut éclairée : il envoya aussi des rayons d'amour développés pendant mille kalpas, de sorte que, au seul toucher, le corps de cet (enfant) en fut tout ragaillardi. L'enfant se mit à regarder de côté et d'autre en disant : « Par la puissance de qui mon corps a t-il éprouvé ce bien-être ? » — « De Bhagavat[2] ».

Bhagavat, entouré d'une troupe de Bhixus, entra dans cette maison.

Le paresseux vit le Buddha orné des trent-deux signes, etc. (16)... *Description physique du Buddha...*

A cette vue, il fut de nouveau rempli d'une joie[3] extrême. Soudain, il se leva spontanément, prépara un siège pour Bhagavat et dit : « Que Bhagavat s'approche, que Bhagavat soit le bienvenu, que Bhagavat prenne place sur ce siège préparé pour lui ! » Alors le père et la mère de l'enfant, et les gens de la maison, témoins de cet empressement[4] qu'ils n'avaient pas encore vu, furent dans un suprême étonnement. Puis l'enfant paresseux dont les yeux étaient dilatés par la joie, salua (avec la tête) les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Alors Bhagavat lui exposa sous plusieurs formes les inconvénients de la paresse et les avantages de l'activité[5]. Après quoi il lui présenta un bâton en bois de sandal : « Enfant, dit-il, coupe ce bâton. » L'enfant se mit à le couper. Alors le bâton coupé rend un son agréa-

[1] Le manuscrit népâlais a *mardanân* « par le frottement » ; mais la traduction tibétaine donne : *ṅa mthoṅ na* « s'il me voit »; je corrige le manuscrit népalais en lisant *maddarçânân*.

[2] Cette réponse n'est pas dans le tibétain ; peut-être est-ce une interpolation dans le manuscrit sanskrit.

[3] *Prasâda*, tibétain : *dga*.

[4] *Prabhâva* « autorité, majesté, » rendue par le tibétain : *gus-par sgrim-pa* « empressement respectueux ».

[5] Il y a ici l'indication d'un *sûtra* dont on ne donne pas le texte.

ble, et il voit divers trésors de pierres précieuses. Il se dit alors en lui-même : « Elle est grande assurément cette excellence de l'activité et de l'initiative; aussi veux-je désormais me livrer à l'activité dans une grande mesure. »

Lui donc s'étant fait annoncer comme chef de caravane par une proclamation à son de cloche dans Çrâvastî, descendit six fois sur l'Océan, puis, ayant amassé, par d'heureux voyages, de grandes quantités de pierres précieuses, il nourrit dans sa demeure Bhagavat avec l'assemblée de ses auditeurs. Puis il fit un vœu pour la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y a rien.

Alors Bhagavat, connaissant à l'égard du jeune garçon paresseux la succession des causes et la successions des actes, fit voir le sourire.

Or c'est la règle quand les Buddhas rient (19)... *Rire des Buddhas; — Prédiction de la Bodhi...*

« Cet enfant paresseux, Ânanda, sera, dans le monde, sous le nom d'ATIBALAVIRYAPARÂKRAMA, un parfait et accompli Buddha... »

Voici donc, Bhixus,... (3) *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat... (2).

Rapprochements et remarques

I. Le premier texte de Ratna-Avadâna-Mâlâ (fol. 1-12) correspond au troisième récit de l'Avadâna-Çataka, il porte cet intitulé : Kançidyaviryotsâhana (effort pour rendre l'énergie à un paresseux ou pour changer la paresse en activité). En voici l'analyse :

Longue description du Buddha résidant à Çrâvastî. — Plaintes du Çrêṣṭhi sur son défaut de paternité. Conseils de ses parents, prières aux dieux. — Naissance de Nanda. Son éducation, son caractère (décrit comme dans l'Avadâna-Çataka). Le père va trouver Puraṇa ; entretien de ces deux personnages. Les Tirthikas viennent voir Nanda, qui reste indifférent et pleure quand ils lui adressent la parole : ses larmes les mettent en fuite. — Long sermon (40 vers) du Buddha à Nanda sur la paresse et l'activité. — Conversion de l'enfant qui reçoit du Buddha un bâton, le coupe et voit, par suite de cet acte, sa maison remplie de pierreries (les termes de l'Avadâna-Çataka sont reproduits presque textuellement). Premier voyage de Nanda qui, à son retour, va avec ses compagnons offrir des pierreries au Buddha et l'honorer. Il répète cette action à la suite de ses cinq autres voyages (il n'est pas question de nourrir le Buddha, comme dans l'Avadâna-Çataka). Après le sixième voyage, vœu pour la Bodhi, rire et prédiction du Buddha.

II. Si le sermon du Buddha sur la paresse et l'activité était puisé à une source canonique, ce texte présenterait un intérêt particulier ; mais rien ne prouve qu'il en soit ainsi. Néanmoins, si l'on trouvait quelque Sûtra sur ce sujet, il serait bon d'en rapprocher

le quasi-Sûtra de notre texte. Dans ce discours, comme dans la plupart de ceux que ces textes mettent dans la bouche du Buddha, il emploie de préférence le genre d'argument que nous appelons *Sorite* (Ex. : par la pureté on accomplit le vœu pour la Bodhi, par le vœu on réalise les dix forces, par les dix forces on défait les troupes terribles de Mâra; quand on a vaincu toutes les troupes de Mâra, on obtient la connaissance de la Bodhi.

III. Le troisième récit du huitième chapitre du Karma-Çataka est une rédaction différente de ce récit (comparer *Annales du Musée Guimet*, tome V. p. 387-9).

4. SÀRTHAVÂHA (4)

— Le Marchand —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Il y avait à Çrâvastî un grand négociant qui y était venu après avoir fait naufrage. Deux fois même, trois fois même, il s'embarqua sur l'Océan après avoir adressé aux dieux des supplications, il revint encore ayant fait naufrage. Aussi était-il dans un grand abattement. Il se mit à réfléchir ainsi : Quel moyen pourrais-je bien employer pour acquérir des richesses? — Cette pensée lui vint alors à l'esprit : ce Buddha bienheureux est de beaucoup supérieur à tous les dieux, il est tout entier à son propre bien et au bien d'autrui, compatissant, magnanime, amoureux de la loi, tendre pour les créatures. Si maintenant je m'embarquais de nouveau sur l'Océan en (invoquant) son nom, je reviendrais à bon port après avoir fait un heureux voyage, et je lui ferais l'offrande de la moitié de mes richesses. — Il exécuta son projet, s'embarqua de nouveau sur l'Océan, et, ayant par la puissance du Buddha, atteint l'île des joyaux (Ratnadvîpa), il y fit une grande collection de joyaux, et rentra heureusement chez lui, sain et sauf.

Quand il fut remis des fatigues du voyage, il se mit à contempler le vase (qui renfermait ses richesses). A la vue de ces joyaux divers et variés, une grande cupidité s'empara de lui. Il dit : Il faudra donc que je donne au Çramaṇa Gautama la moitié (d'une masse) de joyaux tels (que ceux-ci)! Si je les vendais à ma femme pour un double Kârṣâpaṇa de bon aloi, j'offrirais des

[1] Dans le résumé placé en avant de la décade, le mot *Sârthavâha* est remplacé par *Bâṇija* qui est un synonyme.

parfums à Bhagavat. Ayant donc acheté de l'Agaru pour un double Kârṣâpaṇa, il se rendit à Jetavana, puis, comme un homme honteux, se tint sur le seuil de la porte, et fit fumer son agaru.

Alors Bhagavat conçut la manifestation de la puissance surnaturelle suivante : quittant sa place, il s'éleva dans l'air à l'endroit où était la fumée; tout Çrâvasti eut un frémissement; et il se tint (au-dessus d'elle) comme le sommet d'un grand nuage. A la vue de cette merveille, de ce prodige propre à incliner (à la foi) les dieux et les hommes, une grande joie [1] naquit chez cet (homme); et il exprima complètement sa pensée : Ne serait-il pas convenable à moi d'honorer Bhagavat avec des joyaux ? Ce négociant invita donc Bhagavat avec l'assemblée de ses auditeurs à prendre leur repas dans l'intérieur de sa maison, puis l'ayant rassasié avec une nourriture consacrée (ou pure), il le combla de grands joyaux. Alors les joyaux, s'étant élevés dans les régions supérieures et s'étant rassemblés sur la tête de Bhagavat, s'y fixèrent comme une maison à étages en pierreries, comme un parasol en pierreries, comme un pavillon en pierreries, œuvre telle que l'ouvrier, l'artisan le mieux dressé ne serait pas capable d'en faire, comme celle (qui résulta) de la puissance bouddhique des Buddhas, de la puissance divine des dieux.

Alors le marchand, rempli d'une joie [2] née des deux circonstances [3], aussitôt après avoir vu ce prodige, tomba, comme un arbre déraciné, aux pieds de Bhagavat, et se mit à faire un vœu : Puissé-je (21)... *Vœu pour la Bodhi...*

Alors Bhagavat, connaissant à l'égard de ce négociant la succession des causes et la succession des actes, fit voir le sourire. Or c'est la règle, quand les Buddhas rient (19)... *Rire des Buddhas : prédiction de la Bodhi.*

Ce négociant, Ânanda, par cette racine de vertu... après trois Asankhyeya-Kalpas, sera sous le nom de RATNOTTAMA (excellent en pierreries) un parfait et accompli Buddha...

Voici donc, Bhixus (3)..., *le culte du maître.*

Ainsi parla Bhagavat (2)....

[1] *Prasâda* (tib. *dga*).
[2] *Prasâda* (tib. *dga*).
[3] Proprement « qualité » *(guṇa).*

Rapprochements et remarques

I. Le douzième récit du Ratna-avadâna-mâlâ (Sârthavâha f[os] 101-117) est une amplification en vers, très développée, surtout dans certaines parties, de ce récit. En voici l'analyse :

Longue description du Buddha résidant à Çrâvastî. — Premier voyage et premier naufrage du négociant, racontés très longuement. — Ses lamentations et ses réflexions à son retour. — Deuxième voyage, deuxième naufrage, au moment de toucher le bord. — Deuxièmes lamentations à son retour ; ses parents relèvent son courage en lui représentant la constance des héros de l'Inde, Râma, Yudhiṣṭhira, et en énumérant toutes les infortunes des petits et des grands, entre autres de la lune qui se divise, qui s'éteint, qui est assaillie par Râhu, d'Arjuna tué par son fils, de la mère de Paraçu-Râma, tuée aussi par son fils, de Bimbisâra tué par son fils Ajâtaçatru, de Dharmapâla, le prince royal, égorgé par l'ordre de Brahmadatta et dont sa mère Durmati a bu le sang, du Muni Xantivâdi tué par un roi, de Prasenajit détrôné par son fils, et de bien d'autres noms illustres, etc. (il y a plus de trois feuillets sur cette riche matière) ; le discours finit par le conseil d'invoquer le secours de Brahmâ. — Troisième voyage, troisième naufrage (racontés plus brièvement). — Troisièmes lamentations du négociant, remonté par sa femme qui l'engage à invoquer le Buddha : docilité du mari qui se déclare adhérent du Buddha. — Quatrième voyage longuement raconté, poussé jusqu'aux profondeurs du monde des îles (Dvîpalokântarâni), et retour heureux. — Tristesse du marchand qui craint, s'il donne au Buddha la moitié de ses biens, que le roi ne mette la main dessus. — Par le conseil de sa femme, il offre au Buddha des parfums, tandis qu'il remet les joyaux à sa femme. Premier prodige de la fumée de l'encens ; invitation au Buddha et repas chez le négociant (très détaillé). — Offre des pierreries, et prodiges dont elles sont l'objet. — Vœu du négociant. Rire et prédiction du Buddha.

II. Le prodige des pierreries est le même que celui-ci qu'on a vu dans le Yaçomatî (2) il est raconté dans les mêmes termes.

III. Il y a dans ce récit deux difficultés. La première est relative au subterfuge par lequel le marchand enrichi essaie de garder ses joyaux. Il imagine de les vendre à sa femme pour un prix dérisoire (c'est véritablement une vente fictive), et d'offrir à Bhagavat un encens acheté avec le produit de cette vente et qui est censé représenter la valeur des joyaux. Le texte dit qu'il agit ainsi par cupidité. Le Ratna-avadâna-mâlâ présente une version différente : il attribue au marchand la crainte que le roi, informé du don qu'il aurait fait, ne se l'approprie ; c'est la cupidité du roi qui est ici mise en cause, sincèrement ou non ? On ne le dit pas. Cette action supposée du roi réclame des explications que nous ne donnerons pas parce qu'elles ne reposeraient que sur des conjectures.

La seconde difficulté tient au prodige de puissance surnaturelle exécuté par Bhagavat. Le texte n'est pas d'une clarté parfaite : on peut douter si c'est Bhagavat ou seulement la fumée qui s'élève dans l'air : nous croyons bien que le sens véritable est celui que donne notre traduction.

IV. Je ne m'explique pas que le nom de Buddha Ratnottama qui doit être celui de ce marchand soit rendu par le tibétain *spos-mchog* qui correspondrait à un sanskrit Gandhottama (excellent en odeurs). Il faut admettre qu'il y a deux noms proposés, l'un Gandhottama par allusion à la première offrande (celle des parfums); l'autre Ratnottama par allusion à la deuxième offrande (celle des pierreries). On aura probablement hésité entre ces deux noms, certaines recensions auront admis Gandhottama, d'autres Ratnottama. La traduction tibétaine *spos-mchog* se retrouvera dans le récit huitième.

5. SOMA (5)

— Lune —

NOTA. Le cinquième récit a eu du malheur; il a été victime de je ne sais quelle étourderie de copiste qui l'a fait disparaître. Après le préambule ordinaire qui suit l'intitulé, il y a dans le manuscrit un texte qui occupe un peu plus d'un demi-feuillet, et qui est le commencement du *Sûkarika-avadâna.* Ce texte s'arrête brusquement, bien avant d'être achevé, au milieu d'une phrase, et le sixième récit *Vadrika* commence sans que rien l'annonce. Cette lacune se trouve dans le plus ancien manuscrit connu de l'Avadâna-Çataka, le 1611 de Cambridge, dont dérivent probablement toutes les autres copies connues et qui, selon toutes les apparences, dérive lui-même de copies plus anciennes présentant la même lacune. A moins d'une découverte inespérée d'un manuscrit ancien qui renfermerait ce récit, on doit en considérer le texte comme perdu. Mais le Kandjour nous l'a conservé dans la version tibétaine, et c'est d'après cette version que nous en donnons la traduction française suivante.

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait à Çrâvastî un tisserand nommé Soma, pauvre, extrêmement pauvre. Il vivait au jour le jour du produit de son travail, et ne réussissait pas à mettre de côté si peu que ce fût. Or il se dit en lui-même : « Je suis venu de l'autre monde ici sans m'être acquis de l'autre côté (de l'existence) aucun mérite. Si donc je n'accomplis pas ici d'actes purs, si je pars d'ici pour l'autre monde sans m'être acquis les mérites nécessaires pour aller en refuge auprès de celui qui protège contre la crainte et l'épouvante, il faut au moins que je fasse à Bhagavat l'offrande d'une bribe quelconque. C'est évident. — Telle fut sa réflexion.

Un jour donc, ayant tissé le coton qu'un maître de maison lui avait fourni,

il avait fait de ce coton une frange d'habit, et se tenait sur le marché. Cependant Bhagavat, s'étant levé de bon matin, ayant revêtu son manteau de religion et pris son vase à aumônes, entra dans Çrâvastî pour mendier. Le (tisserand) vit donc le bienheureux Buddha, orné des trente-deux signes (16)... *Description physique du Buddha...*

A cette vue son esprit éprouva une joie intense à cause de Bhagavat; et Bhagavat, pour lui faire du bien, lui montra son manteau de religion tout usé. Lui donc offrit la frange à Bhagavat, et Bhagavat lui fit voir aussitôt son manteau recousu (c'est-à-dire bordé). La joie qui naquit alors en lui fut immense, et, adorant les pieds de Bhagavat, il fit un vœu (21)... *Vœu pour la Bodhi...*

Bhagavat lui dit :

> Toi, dans les derniers temps, pourvu de la grande puissance du calme,
> d'une grande gloire et renommée, offrande des dieux et des hommes,
> d'une existence indépendante, d'une grande affection pour le bien du monde,
> tu deviendras le Jina appelé Daçottama (excellent par les franges).

Ensuite Bhagavat, connaissant, à l'égard du tisserand Soma, la succession des causes et la succession des actes, fit un sourire. Or, c'est la règle, quand les Buddhas rient (19)... *Rire des Buddhas; Prédiction de la Bodhi.*

Ânanda, ce tisserand Soma, après trois Asankhyeya-Kalpas, deviendra, sous le nom de Daçottama, un parfait et accompli Buddha...

Ainsi parla Bhagavat... (2).

Rapprochements et remarques

I. Ce texte étant traduit du tibétain, on a compris que le nom sanskrit *Daçottama* est un mot de ma façon, par lequel je traduis le tibétain *ts'ar-ts'ar bla-ma. Ts'ar-ts'ar* veut dire « une frange », *daçâ* a le même sens en sanskrit : *bla-ma* rend Uttama dans Padmottama (6); mais il est connu pour rendre aussi le sanskrit *guru* (précepteur). On pourrait donc penser à *Dacâguru* (précepteur aux franges), mais *Daçottama* me paraît préférable.

II. Le Sûkarika-avadâna, dont le commencement a été intercalé si mal à propos dans notre recueil, est connu. Le texte sanskrit s'en trouve dans le Divya-avadâna (Édit. Cowell, p. 193-6), la version tibétaine isolée forme le troisième texte du volume XXIXe du Mdo. Ce serait le cas d'en donner ici une traduction française : mais cela est déjà fait, et nous prenons la liberté de renvoyer le lecteur au tome V des *Annales du Musée Guimet* (p. 292-5).

En lisant ce récit, on verra que l'économie en est toute différente de celle des récits de la première décade de l'Avadâna-Çataka, et que, par conséquent, sa place n'était nullement dans cette décade.

Il semble néanmoins qu'il y ait eu une tentative pour le faire entrer dans l'Avadâna-Çataka et qu'il ait trouvé place dans certaines compilations de ce recueil. Car le Ratna-avadâna-mâlâ nous en offre une amplification dans la partie qui reproduit des portions de l'Avadâna Çataka ; c'est en effet le sixième récit du recueil.

6. VAḌRIKA (6)

— Le Grand —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait à Çrâvastî un maître de maison, Çresṭhî riche (9)... *Description d'un homme riche*... qui épousa une femme de même tribu que lui (6)... *Mariage fécond*... Il lui naquit un fils... A la naissance de ce fils on célébra une fête de naisssance, et son père lui donna le nom de Vaḍrika [1]. L'enfant Vaḍrika fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation*...

Lorsqu'il eut grandi, à l'âge de cinq ou six ans, ayant rendu un culte au guru, il lisait tous les livres; grâce à (la vigueur de) son esprit pénétrant, il eut promptement lu tous les livres d'un bout à l'autre. Mais incontinent, il arriva à Vaḍrika que, par la maturité d'un acte quelconque accompli dans une existence antérieure, un mal physique affecta son corps. Devenu ainsi souffrant, il resta immobile plongé dans ses réflexions. Quel péché ai-je commis, (se disait-il), pour que cette douleur physique se soit produite dans ma personne?

Le père, en voyant l'état de maladie survenu dans le corps de son fils, fut grandement ému. L'esprit abattu par la crainte de voir mourir son fils, le visage inondé de larmes que le chagrin (lui tirait), il appela en hâte un médecin et lui fit voir la maladie de son fils. — « Qu'est-ce que cette maladie ? Par quelle cause le corps de mon fils est-il en cet état ? » — Le médecin, après

[1] Le manuscrit est très défectueux en cet endroit; l'explication du nom de Vaḍrika, qui devrait s'y trouver, est absente. — La traduction tibétaine, faite sur une rédaction assez différente, ne donne pas cette explication.

avoir examiné les symptômes [1], se mit à appliquer des remèdes. Mais le mal ne se calme pas; au contraire, il augmente. Le père, voyant le progrès de la maladie de son fils, dit : « Assurément mon fils mourra, puisque le médecin même est impuissant à guérir cette maladie. » A ces mots, il tomba par terre en syncope.

A cette vue, le fils fit de nouvelles réflexions ; mais ces réflexions n'aboutirent qu'à faire naître de nouveau le trouble dans son esprit. — L'enfant est devenu malade, il n'y a aucune possibilité de le soigner [2].—Il adressa la parole à son père : « Pas de précipitation, cher (père) ; appuie-toi sur la fermeté, lève-toi; que la crainte de ma mort ne te fasse pas devenir tel que moi. Fais des offrandes aux dieux en mon nom, fais des libéralités [3], et mon état s'améliorera. » Le maître de maison, ayant entendu les paroles de son fils, fit des offrandes à tous les dieux, il fit des largesses à tous les brahmanes, tîrthikas (chefs d'Écoles), parivrâjakas (solitaires errants) ; néanmoins la maladie de son fils ne se calmait pas. Alors une grande douleur morale s'empara de lui. « J'ai fait des offrandes à tous les dieux, j'ai fait des libéralités, et l'état de mon fils ne s'améliore pas ! » — Alors, se rappelant les qualités du Tathâgata, il s'adressa au Buddha.

Cependant, il n'est rien qui échappe aux Buddhas (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas...*

Bhagavat, ayant donc vu l'état de Vaḍrika, le fils du maître de maison, lança des rayons de la couleur de l'or dont l'éclat surpassait mille soleils, en sorte que la maison en fut tout éclairée; il lança aussi des rayons d'amour développés pendant mille kalpas, et dont le seul toucher réjouit le corps du (malade). Ensuite Bhagavat vint au seuil de sa porte. Son portier le lui fit savoir en lui disant : « Bhagavat se tient à la porte. » — Alors Vaḍrika le fils du Çresṭhî éprouva une grande joie (prasâda), ressentit un grand soulagement et dit : « Qu'il entre, Bhagavat, qu'il soit le bienvenu, Bhagavat ! Je désire voir Bhagavat ». — Bhagavat entra, s'assit sur le siège préparé pour lui ; quand il fut assis, Bhagavat dit à Vaḍrika : « Vaḍrika, qu'est-ce qui te tourmente [4] ? » Vaḍrika répondit : « J'éprouve une douleur physique et morale. »

[1] *Cihna.*
[2] Ce passage est quelque peu obscur. Je crois que le manuscrit est incorrect ou plutôt incomplet.
[3] *Pujâ* (offrandes)... *Dânam* (libéralités).
[4] Il y a ici un jeu de mots, une allitération intraduisible : *Kim te Vaḍrika vâdhaka iti.*

— Alors Bhagavat lui enseigna l'amour pour tous les êtres[1]. — « Voilà pour toi, lui dit-il, un remède pour l'esprit. » Là-dessus il créa en lui-même une pensée mondaine : « Que Çakra, le roi des dieux, dit-il, apporte de la montagne de Gandhamâdana une herbe laiteuse *(xirikâm auṣadhim)* ».

Au moment même où cette pensée fut produite par Bhagavat, Çakra, le roi des dieux, apporta de la montagne de Gandhamâdana une herbe laiteuse et la remit à Bhagavat. Bhagavat, la prenant de ses mains, la passa à Vaḍrika en disant : « Voici qui calmera les souffrances cuisantes de ton corps. » Lui donc ressentit le bien-être du corps et de l'esprit, et éprouva de bonnes dispositions à l'égard de Bhagavat. Ayant ainsi de bonnes dispositions d'esprit, il en informa le roi Prasenajit, nourrit Bhagavat avec l'assemblée de ses auditeurs, puis les revêtit de vêtements valant cent mille et les honora de guirlandes de toutes sortes de fleurs. Après quoi il développe son intelligence et fait un vœu : Puissé-je, par cette racine de vertu (21).. *Vœu pour la Bodhi*...

Alors Bhagavat, connaissant, à propos de ce Vaḍrika, la succession des éléments[2] et la succession des actes, fit voir le sourire.

Or c'est la règle, quand les Buddhas rient (19)... *Le rire des Buddhas ; Prédiction de la Bodhi.*

Ce Vaḍrika fils de maître de maison... après trois Asankhyeya-Kalpas, sera, sous le nom de ÇYANGAVÂNI[3], un parfait et accompli Buddha...

Ainsi parla Bhagavat... (2).

Rapprochements et remarques

I. Le cadre de cet Avadâna est le même que celui du Kuçîda (3). Aussi tous les deux ont-ils des parties communes. Seulement Nanda n'a qu'une maladie de paresse qui nécessite l'intervention des docteurs philosophes et que le Buddha seul guérit par un sermon et par un prodige. Vaḍrika a une maladie corporelle qui nécessite l'appel du médecin et que le Bouddha seul guérit par un sermon et une cure opérée avec des prodiges. Le parallélisme des deux textes est frappant aussi bien dans leurs différences que dans leurs ressemblances.

II. Le nom du héros est toujours écrit *Vaḍika*, mot inconnu. On pourrait songer à le

[1] *Sarvasattveṣu maitrî*, important et fréquent sujet de sûtra.
[2] *Dhâtu ;* ordinairement, dans cette phrase souvent répétée, il y a *hetu* (cause).
[3] Ou Çâkyamuni, ou encore Çyâmamuni, nom douteux.

changer en *Vaṇḍika* (de *Vaṇḍa* « mutilé »); mais outre que ce nom donné par le père au moment de la naissance est peu admissible, il n'y a pas trace de la lettre *ṇ*, ou de l'anuçvara qui peut le remplacer. Il est vrai que, repoussant *Vaṇḍika*, nous sommes obligés de nous rejeter sur *Vaḍrika* et que, dans le manuscrit il n'y a pas plus d'*r* que de *ṇ*. *Vaḍrika* viendrait de *Vaḍra*, « large, grand, ample », et signifierait « le grand » ou « le large ». Le tibétain *che-va* semble favoriser cette explication.

III. Le nom de Buddha de notre héros est incomplet dans le manuscrit ; le milieu du mot manque; nous avons seulement *Çya... vâni*. Les manuscrits de Cambridge 1611 et 1386 donnent la lettre que le copiste du manuscrit de Paris a laissée en blanc; mais elle est bien douteuse et paraît être le groupe *nga*. Il faudrait donc lire *çyanga* (ou *çvanga-) vâni*. Le tibétain donne *Çâkya-thub-pa (= Çâkya-muni)*. *Vaḍrika* devrait donc être *Çâkyamuni* II, dans la série des Buddhas? J'ai peine à l'admettre, et je m'autorise de l'indication fournie par le Kandjour pour conjecturer *Çyâma* (ou *Cyâva-) muni*, « le muni noir ».

Quant à Çyaṅgavâni je ne sais pas l'expliquer. On peut choisir entre Çyaṅgavâni leçon du manuscrit sanskrit, Çâkyamuni leçon de Kandjour, et Çyâmamuni correction de la leçon du Kandjour faite à l'aide de la leçon du manuscrit sanskrit.

IV. La version tibétaine ne correspond pas exactement au texte sanskrit du manuscrit.

7. PADMA (7)

— Le Lotus —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvasti, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Lorsque Bhagavat n'avait pas encore paru dans le monde, le roi Prasenajit rendait un culte aux dieux des Tîrthikas (en leur offrant) des fleurs, de l'encens, des parfums, des guirlandes, des onguents. Lorsque Bhagavat eut paru dans le monde, et que le roi Prasenajit, converti par l'argument du Dahara-Sûtra, eut reçu la foi dans l'enseignement de Bhagavat, alors rempli de joie et de contentement d'esprit, il vint trois fois auprès de Bhagavat et l'honora par des lampes, de l'encens, des parfums, des guirlandes, des onguents.

Or, un jardinier, ayant pris un lotus fraîchement éclos, vint à Çrâvastî pour (l'offrir au roi). Un adhérent (upâsaka) des Tîrthikas le vit et dit : « O homme, ce lotus est-il à vendre ? » — Le (jardinier) répondit : — « A ton souhait ! » L'autre allait l'acheter lorsque survint le maître de maison Anâthapiṇḍada qui

enchérit sur lui (en offrant) un prix double. Alors ils enchérirent l'un sur l'autre jusqu'à ce que l'enchère montât à cent mille (pièces). — Le jardinier se dit en lui-même : « Ce maître de maison Anâthapiṇḍada n'est pas un étourdi, c'est un homme solide; il faut que quelque cause le fasse agir. » — Ayant donc un doute, il fit à l'homme qui était favorable aux Tìrthikas cette question : « Par quel motif Monsieur enchérit-il ainsi ? » — « Moi ? répondit l'homme, à cause du bienheureux Nârâyaṇa. » — « Et moi, repartit Anâthapiṇḍada, à cause du bienheureux Buddha. » — Le jardinier reprit : « Qui est-ce nommé Buddha ? » Alors Anâthapiṇḍada lui exposa en détail les qualités du Buddha. — Le jardinier dit alors à Anâthapiṇḍada : « Et moi aussi je veux rendre hommage à Bhagavat. » — Alors Anâthapiṇḍada prit avec lui le jardinier et se rendit au lieu où était le Buddha.

Le jardinier vit le Buddha orné des trente-deux signes (16)... *Description physique du Buddha*... Il ne l'eut pas plus tôt vu qu'il jeta le lotus sur Bhagavat. A peine jeté, le lotus prenant les dimensions de la roue d'un char se tint au-dessus de Bhagavat.

A la vue de ce prodige, le jardinier, comme un arbre déraciné, tomba aux pieds de Bhagavat en faisant (le salut avec) les mains jointes. Il fortifia son intelligence et se mit à faire un vœu (21)... *Vœu pour la Bodhi*...

Alors Bhagavat, voyant, à l'égard de ce jardinier, la succession des actes et la succession des causes, fit voir le sourire.

Or c'est la règle quand les Buddhas rient (19)... *Le rire des Buddhas; Prédiction de la Bodhi*...

Ânanda, ce jardinier... après trois Asankhyeya-Kalpas... sera sous le nom de PADMOTTAMA un parfait et accompli Buddha...

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

I. Burnouf a intercalé la traduction de ce récit dans son *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien* (p. 178-182 de la deuxième édition).

II. Le *Daharasûtra* (« sûtra de l'enfant » comme Burnouf l'a très justement traduit), cité dans ce récit, existe sous ce même titre, en pâli, dans le *Sanyutta-nikâya*, où il commence la série du *Kosala-sanyutta* (Sagâtha III). — Il existe aussi dans le Kandjour, en tibétain (Mdo XXV, 8°), sous le titre un peu différent par le fond et très

différent par la forme de *Kumâra-dṛṣṭanta-Sûtra*. Le sûtra tibétain ressemble beaucoup au sûtra pâli, mais n'en est pas la traduction. Tous les deux sont à la fois en prose et en vers. On trouvera la traduction parallèle des deux textes dans le tome V des *Annales du Musée Guimet*, pages 134-138.

III. Le récit du chapitre VIII du Karma-çataka est une autre version de ce même épisode (voir le tome V des *Annales du Musée Guimet*, pages 394-5).

8. PANCÂLA (8)

— Le (roi de) Pancâla —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or en ce temps-là, le roi du Pancâla septentrional eut une querelle avec le roi du Pancâla méridional.

Alors le roi de Koçala Prasenajit se rendit au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat, et s'assit à peu de distance. Le roi de Koçala Prasenajit adressa ensuite ces paroles à Bhagavat : « Vénérable, le roi de la loi n'a personne au-dessus de lui ; il est le protecteur des êtres tombés dans le malheur, le réconciliateur de ceux que la haine divise[1]. Or le roi du Pancâla septentrional est en lutte avec le roi du Pancâla méridional, et ils se tuent mutuellement beaucoup de monde. Que Bhagavat veuille bien apaiser cette querelle qui dure depuis bien longtemps et exercer sa compassion. » — Bhagavat accueillit la demande du roi de Koçala Prasenajit en gardant le silence. Alors le roi de Koçala Prasenajit, comprenant l'acquiescement de Bhagavat (manifesté) par le silence, salua avec la tête les pieds de Bhagavat et partit.

Alors Bhagavat, quand la nuit fut passée, se leva de bon matin, prit son vase et son manteau, et se mit en route dans la direction de Vârâṇasî des Kâçî. En marchant et s'avançant de proche en proche, il atteignit Vârâṇasî, et là, à Vârâṇasî, il résida à Ṛṣipatana, dans le bois des Gazelles.

[1] Cette phrase est précédée des mots *Bhagavân âha*, « Bhagavat a dit », qui semblent en faire une citation d'une parole du Buddha : ce qui n'aurait rien que de naturel. Mais ces mots ne sont pas rendus par le tibétain : le terme *iti* qui devait finir la phrase manque. Enfin, si l'on admet ces deux mots, le terme *Bhadanta* n'est plus à la place qui lui convient ; il devrait précéder au lieu de suivre. Il est donc probable que ces mots *Bhagavân âha* sont une interpolation.

Or les deux (adversaires) apprirent cette nouvelle : Bhagavat est venu dans notre pays.

Cependant Bhagavat, par la force de sa puissance surnaturelle, fit apparaître un corps d'armée composé de quatre divisions, ce qui épouvanta le roi du Pancâla septentrional. Ce roi effrayé monta sur un seul char et vint en la présence de Bhagavat. Bhagavat lui enseigna la loi en vue de l'apaisement de la haine ; et, après avoir entendu la loi, il fut initié en présence de Bhagavat. A force de s'appliquer, de faire des efforts, de lutter, il rejeta loin de lui tous les Klèça et obtint la qualité d'Arhat.

Quant au roi du Pancâla méridional, il invita Bhagavat avec la troupe de ses auditeurs, les régala pendant trois mois de mets à cent saveurs, et les revêtit d'un vêtement valant cent mille. Il fit un vœu : Puissé-je (21)... *Vœu pour la Bodhi*...

Alors Bhagavat, connaissant, à l'égard de ce roi du Pancâla méridional, la succession des causes et la succession des actes, fit voir le sourire.

Or c'est la règle, quand les Buddhas font le sourire (19)... *Le rire des des Buddhas ; Prédiction de la Bodhi*...

Ce roi de Pancâla, Ânanda, sera après trois Asankhyeya-Kalpas, sous le nom de VIJAYA, un parfait et accompli Buddha.

Ainsi parla Bhagavat... (2)...

Rapprochements et remarques

I. L'instruction sur l'apaisement de la haine indiquée dans ce récit doit avoir une grande analogie avec celle que nous trouverons au récit 10 et qui est résumée dans un vers. C'est au moins le même sujet.

II. Le traitement fait au Buddha par le roi du Pancâla méridional a quelque analogie avec celui que le Budda reçoit dans le récit 6.

III. Le onzième récit du VIIIe chapitre du Karma-Çataka est une autre rédaction de ce récit ; on en trouvera la traduction dans le tome V des *Annales du Musée Guimet* (p. 401-3).

IV. Il est assez singulier que la version tibétaine rende Vijaya par *Spos-mchog*, qui, nous l'avons déjà dit (p. 36, ligne 2-3), suppose un sanskrit *Gandhottama*, tandis que le onzième récit du VIIIe chapitre du Karma-Çataka, dont la rédaction est très différente de celle de l'Avadâna Çataka, lui donne le nom bouddhique de *Rnam-par rgyal-va* qui est bien la traduction de *Vijaya*. La version *spos-mchog*, admissible dans le récit quatrième, paraît absolument inacceptable dans celui-ci.

9. DHÛMA (9)

— La Fumée —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait à Çrâvastî, en ce temps-là, deux Çresṭhî qui étaient en dissentiment l'un avec l'autre. L'un d'eux tenait pour Puraṇa, l'autre pour le bienheureux Buddha. Ils parlaient ensemble et disputaient avec vivacité. L'adhérent de Puraṇa disait : « Puraṇa est bien supérieur au Buddha. » — L'adhérent du Buddha disait : « Bhagavat, le parfait et accompli Buddha, est bien supérieur. » — Si bien qu'ils en vinrent à mettre la totalité de leurs biens en garantie de leur assertion. Le bruit en arriva jusqu'aux (oreilles du) roi Prasenajit, qui donna cet ordre à ses ministres : « Il faut les éprouver. » En conséquence, les ministres firent faire cette proclamation à son de cloche par tout le pays : « Dans sept jours, il y aura une (lutte d') épreuve entre un adhérent du Buddha et un adhérent des Tîrthikas. Que ceux qui sont curieux de la voir y viennent ! »

Le septième jour donc, sur un espace large et découvert, plusieurs centaines de mille de créatures s'étant rassemblées sur le sol, et plusieurs milliers de divinités s'étant réunies dans les champs de l'air, une enceinte circulaire ayant été tracée avec de la bouse de vache, tous les parfums et toutes les guirlandes (de fleurs) ayant été disposés, l'adhérent des Tîrthikas fit le premier l'offrande (démonstrative) de (la) vérité : « S'il est vrai, dit-il, que Puraṇa et les autres docteurs, qui sont (en tout) au nombre de six, soient supérieurs (à tous autres) dans le monde, si cela est vrai, que ces fleurs, cet encens, cette eau se dirigent vers eux ! » A peine ces paroles eurent-elles été prononcées que les fleurs tombèrent à terre, le feu (de l'encens) s'éteignit, l'eau s'en alla dans la terre, se perdit totalement, fut complètement absorbée. Alors, un cri de joie et une voix (d'approbation) s'échappa de la foule. A cette vue, l'adhérent des Tîrthikas resta silencieux ; les épaules ramassées, le regard baissé, sans entrain, tout rentré en lui-même, il appuya sa joue sur sa main et s'absorba dans ses réflexions.

Alors l'auditeur de Bhagavat, transporté d'allégresse, les yeux brillants de joie [1], rejeta son manteau sur une épaule, appuya à terre la rotule du genou droit et fit son offrande (démonstrative) de (la) vérité : « S'il est vrai, que Bhagavat soit le premier de tous les êtres, si cela est vrai, que ces fleurs, cet encens, cette eau se dirigent vers Bhagavat ! » Ces paroles n'eurent pas été plus tôt prononcées que les fleurs se mirent en mouvement dans la direction de Jêtavana, (cheminant) dans l'air comme une oie [2], la fumée de l'encens comme un amas de nuage, l'eau comme des paillettes de lapis-lazuli,

A la vue de ce prodige, l'immense foule fit retentir des cris de joie et des applaudissements, elle se mit à suivre et à suivre encore les objets dans leur mouvement. Puis les fleurs se fixèrent au-dessus de Bhagavat, ainsi que la fumée et l'eau au sommet. Alors la foule ayant conçu une joie intime [3], salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi.

Alors Bhagavat leur adressa ce *Sûtra :* Voici, brahmanes et maîtres de maison, les trois proclamations de supériorité (I)... *Sûtra sur les trois proclamations de supériorité.*

Pendant que cette explication de la loi était débitée, parmi les brahmanes maîtres de maison, quelques-uns reçurent la foi [4] au Buddha, à la Loi, à la Confrérie, quelques-uns reçurent les bases de l'enseignement pour aller dans le refuge ; quelques-uns (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...* arrivèrent à l'état d'Arhat.

Quant à l'adhérent des Tìrthikas, il reçut la foi [5] au Buddha.

Alors, comme un arbre déraciné, il tomba à (ses) pieds, et se mit à faire un vœu.

Alors, le Buddha connaissant, à l'égard de cet adhérent des Tìrthikas, la succession des causes et la succession des actes, fit voir le sourire.

Or, c'est la règle, quand les Buddhas font voir le sourire (19)... *Le rire des Buddhas ; prédiction de la Bodhi.*

Ânanda, cet adhérent des Tìrthikas... après trois Asankhyeya-Kalpas sera sous le nom d'Acala un parfait et accompli Buddha.

Ainsi parla Bhagavat (2).

[1] *Prasâda*, tibétain : *dga.*
[2] Ou « un cygne » (*hamsa*).
[3] *Prasâda*, tibétain : *dga.*
[4] *Prasâda*, rendu en tibétain par *dad.*
[5] *Prasâda*, rendu par le tibétain *dad.*

Rapprochements et remarques

Le Sûtra reproduit dans ce récit et adressé aux Brahmanes se rencontre deux fois dans l'Avadâna-Çataka, dans le présent récit et dans le septième de la sixième décade.

10. RÀJÂ (10)

— Le Roi —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, en ce temps-là, le roi de Koçala Prasenajit et le roi de Magadha Ajâtaçatru furent en hostilité l'un contre l'autre.

Le roi Ajâtaçatru, ayant donc rassemblé une armée formée de quatre corps, un corps d'éléphants, un corps de cavaliers, un corps de chars, un corps de fantassins, marcha contre le roi Prasenajit de Koçala, pour le combattre.

Le roi de Koçala, Prasenajit, apprit que le roi Ajâtaçatru, ayant rassemblé une armée formée de quatre corps, un corps d'éléphants, etc., marchait contre lui pour le combattre. Ayant donc rassemblé de son côté une armée formée de quatre corps, un corps d'éléphants, etc., il s'avança à son tour contre le roi Ajâtaçatru pour le combattre.

Ensuite, le roi Ajâtaçatru enleva au roi Prasenajit de Koçala son corps d'éléphants tout entier, il lui enleva son corps de cavaliers, son corps de chars, son corps de fantassins, et le roi de Koçala Prasenajit, vaincu, épouvanté, brisé, défait, réduit à tourner le dos, rentra dans Çrâvastî sur un seul char.

Il en fut ainsi jusqu'à trois fois.

Alors le roi de Koçala Prasenajit entra dans son boudoir, et, appuyant sa joue sur sa main, il resta plongé dans ses réflexions.

Il y avait alors dans Çrâvastî un Çresṭhî riche (9)... *Description d'un homme riche*... Il avait entendu dire que le roi de Koçala, Prasenajit, vaincu, brisé, défait, réduit à tourner le dos, était entré dans Çrâvastî. A cette nouvelle, il se rendit au lieu où était le roi de Koçala Prasenajit : quand il y fut arrivé, il souhaita victoire et longue vie au roi de Koçala Prasenajit, et lui

dit : Pourquoi, ô roi, concevoir un si grand chagrin ? Je donnerai assez d'or pour que le roi puisse encore mener ses affaires au gré de ses désirs ; et il fit pour le roi un monceau d'or tel qu'un homme assis ne pouvait apercevoir un homme debout, ni un homme debout apercevoir un homme assis.

Alors le roi de Koçala, Prasenajit, envoya des espions dans toutes les parties de ses États, après leur avoir dit : « Écoutez les discours que l'on tiendra. » Or, ils recueillirent cette conversation de deux lutteurs *(ou* vieillards)[1] de Jêtavana, qui disaient entre eux : « Il y a un ordre de bataille appelé Kesarî[2], d'après lequel les guerriers les plus faibles sont placés au front de bataille, les moyens au milieu, les héros et les forts en arrière » puis la rapportèrent au roi.

A l'ouïe de ce discours, le roi de Koçala, Prasenajit, ayant rassemblé une armée composée de quatre corps, un corps d'éléphants, etc., s'avança contre le roi Ajâtaçatru pour le combattre.

Alors le roi de Koçala, Prasenajit enleva le corps d'armée d'Ajâtaçatru fils de Vaidêhî, tout entier, lui enleva son corps de cavaliers, son corps de chars, son corps de fantassins. Le roi Ajâtaçatru, fils de Vaidêhî, vaincu, épouvanté, défait, réduit à tourner le dos, tomba vivant entre les mains (du vainqueur, qui) l'ayant fait monter sur un seul char, se rendit (avec lui) au lieu où était Bhagavat ; quand il y fut arrivé, il adora avec sa tête les pieds de Bhagavat, puis s'assit à quelque distance.

Assis à quelque distance, le roi de Koçala, Prasenajit, adressa ces paroles à Bhagavat : « Voici, vénérable, le roi Ajâtaçatru qui me hait depuis longtemps sans que je le haïsse ; il m'a attaqué quoique je ne l'aie pas provoqué. Je ne désire pas le priver de la vie ; et, comme il est fils de mon ami, je le laisserai aller en liberté. » — « Laisse-le aller en liberté », fut-il répondu ; et Bhagavat prononça alors cette stance :

> La victoire produit l'inimité : le vaincu est abîmé dans la douleur ; celui qui est paisible vit dans le bien-être, ayant renoncé à la victoire comme à la défaite[3].

[1] *Mallâ* « lutteurs » est aussi un nom de peuple. Le tibétain rend par : *rgan-po* « vieillard » comme s'il y avait *Mahallakâ*.

[2] *Asti* KESARÎ nâma sangrâma : *Kesarî* pourrait signifier « lion » ou « léonin ». Mais le tibétain en traduisant : *Padm ıi ze-va jes bya rai yul-gyi dgra thabs yod-de*, en fait un nom de pays.

[3] Dans le manuscrit, ce vers est mutilé par l'omission du mot initial du deuxième hémistiche *upaçanta*, mais l'equivalent de ce terme se retrouve dans la traduction tibétaine. Le même vers se rencontre dans les textes pâlis sous une forme identique, sauf les différences orthographiques.

Le roi de Koçala se dit alors en lui-même : « C'est grâce à ce Çresṭhî que j'ai recouvré mon royaume ; il faut que je lui fasse un présent à son choix. » Le roi de Koçala, Prasenajit, invita donc le Çresṭhî à faire un choix. Le Çresṭhî répondit : « Voici mon désir : c'est que pendant sept jours, la dignité royale soit à ma disposition, dans tout son éclat, et que j'en puisse user à mon gré. »

Alors le roi fit faire une proclamation à son de cloche dans tout le pays qui lui était soumis : « J'ai remis la royauté au Çresṭhî pour une semaine. »

Aussitôt le Çresṭhî reçut et nourrit pendant sept jours l'assemblée des Bhixus avec le Buddha à sa tête ; et des messagers furent envoyés au roi Prasenajit et à sa cour, de même qu'à tous ceux qui habitaient les pays de Kâçî et de Koçala pour leur dire : « Vous tous, choisissez ce que voulez, et goûtez le bien-être. Pour peu que vous veniez (ici) prenez votre refuge dans le Buddha, la Loi et la Confrérie ; mangez à mes frais, mais rendez hommage au Tathâgata. »

C'est ainsi que, pendant sept jours, par les soins de ce Çresṭhî, Bhagavat, avec la troupe de ses Bhixus, fut environné de grands honneurs, et que beaucoup de centaines de mille de créatures furent attachées à la vertu.

Quand les sept jours furent écoulés, le (Çresṭhî) tomba aux pieds de Bhagavat, puis développant son intelligence, il fit ce vœu : Puissé-je (21)... *Vœu pour la Bodhi...*

Alors Bhagavat ayant connu, relativement à ce Çresṭhî, la succession des causes et la succession des actes, fit voir le sourire.

Or c'est la règle quand les Buddhas font voir le sourire (21)... *Le rire des Buddhas ; prédiction de la Bodhi...*

Ânanda, ce Çresṭhî, après la période incalculable de trois Asankhyeya-kalpas, sera sous le nom d'Abhayaprada, un parfait et accompli Buddha...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Le nom de *Kesarî* donné à un ordre de bataille, s'il dérive d'un nom de pays, pourrait venir de Cæsar et signifier « romain ». L'ordre de bataille qu'il désigne semble en effet reproduire, dans ses traits généraux, l'ordonnance de la légion romaine.

II. On peut présumer sans trop de hardiesse que l'épisode du Çresṭhî a été ajouté après coup à un texte plus ancien. L'existence de textes parallèles le prouve avec évidence.

III. La version pâlie de la guerre entre Prasenajit et Ajâtaçatru se trouve dans la même portion du Sanyutta-Nikâya où nous avons déjà noté l'existence du Dahara-Sûtra, dans le troisième Sanyutta du Sagâtha, intitulé *Râjâ* (comme l'Avadâna) ou *Kosala-Sanyuttam*. Elle forme les Sûtras 4 et 5 du deuxième chapitre de ce Sanyutta; car elle se divise en deux parties, l'une traitant des succès d'Ajâtaçatru, l'autre de ses revers et du triomphe final de Prasenajit. La stance de notre Avadâna constitue toute la partie versifiée du premier Sûtra, le deuxième se termine par d'autres stances que notre Avadâna ne connaît pas. Voici ces deux Sûtras intitulés *Sangâme dve vuttâni*, dont nous ne retranchons que les répétitions :

DEUX DISCOURS A L'OCCASION D'UN CONFLIT

A. Bhagat résidait à Çrâvastî à Jêtavana, etc.

Or, le roi de Magadha, Ajâtaçatru, fils de Vedehî, ayant formé une armée composée de quatre corps, s'avança contre le roi de Koçala, Prasenajit, à l'endroit où est Kâçî.

Le bruit en vint aux oreilles de Prasenajit, roi de Koçala. « Le roi de Magadha, Ajataçatru, fils de Vedehî, ayant formée une armé composée de quatre corps, s'est avancé contre moi du côté de Kâçî », se dit il.

Alors le roi Prasenajit de Koçala, ayant formé une armée de quatre corps, marcha à son tour contre le roi de Magadha, Ajâtaçatru, fils de Vedehî, jusques à Kâçi.

Puis le roi de Magadha, Ajâtaçatru, fils de Vedehî, et le roi de Koçala, Prasenajit, en vinrent aux mains; et, dans cette bataille, le roi de Magadha, Ajâtaçatru, vainquit complètement le roi de Koçala, Prasenajit. Défait, le roi de Koçala, Prasenajit s'enfuit du champ de bataille jusqu'à sa capitale Çrâvastî.

Cependant, un grand nombre de Bhixus, s'étant levés de bon matin, ayant pris leurs manteaux et leurs vases à aumônes, entrèrent dans Çrâvastî pour mendier. Après être allés dans Çravastî pour mendier, ils prirent leur repas. Revenus (ainsi) de (leur tournée pour) les aumônes. ils se rendirent au lieu où était Bhagavat. Quand ils y furent arrivés, ils saluèrent Bhagavat et s'assirent à peu de distance. Assis à peu de distance, ils adressèrent ainsi la parole à Bhagavat :

« Ici, ô vénérable, le roi de Magadha. Ajâtaçatru, ayant rassemblé une armée composée de quatre parties, etc., etc... Défait le roi de Koçala, Prasinajit, s'est retiré du champ de bataille dans Çrâvastî, sa capitale. »

— Bhixus, le roi de Magadha, Ajâtaçatru, fils de Vedehî, est un ami du mal, un compagnon du mal, un adhérent du mal. Bhixus, le roi de Koçala, Prasenajit est un ami du bien, un compagnon du bien, un adhérent du bien, et aujourd'hui, Bhixus, le roi de Koçala, Prasenajit, est cette nuit même abîmé dans la douleur, après avoir subi une défaite :

Un vainqueur fait naître l'inimité, le vaincu est abîmé dans la douleur.

L'homme paisible repose en paix, ayant renoncé à la victoire comme à la défaite.

B. Ensuite le roi de Magadha, Ajâtaçatru, fils de Vedehî, ayant réuni une armée composée de quatre corps. etc., etc.

(Répétition de ce qu'on a vu plus haut).

Or, dans le combat, le roi de Koçala, Prasenajit, vainquit complètement le roi de Magadha Ajâtaçatru et le prit vivant.

Puis le roi de Koçala, Prasenajit, eut cette pensée : « Pourquoi ce roi de Magadha, Ajâtaçatru, fils de Vedehî, agit-il mal envers moi qui n'agis pas mal envers lui? Et cependant il est mon neveu! ne ferais-je pas bien de rendre au roi de Magadha Ajâtaçatru, fils de Vedehî, tout son corps d'éléphants, etc., et de le laisser aller en vie? » — Et le roi de Koçala, Prasenajit, ayant rendu au roi de Magadha Ajataçatru, fils de Vedehî, tout son corps d'éléphants, etc., le laissa aller vivant.

Cependant beaucoup de Bhixus, s'étant levés de bon matin, etc., etc... (répétition de ce qu'on a vu plus haut)... puis ô vénérable, le roi de Koçala, Prasenajit, ayant rendu au roi de Magadha tout son corps d'éléphants... le laissa aller vivant. » Tel fut leur discours.

Alors Bhagavat, ayant connu cette affaire prononça à cette heure même ces gâthâs :

L'homme tourmente (son semblable) aussi longtemps qu'il y trouve du profit, et quand d'autres le tourmentent, tourmenté qu'il est, il tourmente à son tour.

L'ignorant pense à l'étourdie, tant que le mal ne mûrit pas pour lui, et, lorsque le mal mûrit, alors l'ignorant subit la douleur.

Tout meurtrier finit par être victime d'un meurtrier, tout victorieux d'un vainqueur,

Tout diseur d'injures d'un diseur d'injures, tout homme colère d'un homme colère.

C'est ainsi que, par la révolution des actes, celui qui a été tourmenté tourmente à son tour.

IV. Le vers de l'Avadâna n° 10 ou, pour mieux dire, le vers du premier des Sûtras pâlis qu'on vient de lire est le 201 du Dhammapada et est expliqué dans le commentaire de cet ouvrage, par le récit suivant qui est une troisième version de la guerre entre Prasenajit et Ajâtaçatru :

Le roi de Koçala étant sorti dans la direction du village de Kâçî, combattit son neveu Ajâtaçatru, et fut vaincu par lui trois fois. A la troisième fois, il se prit à penser : Comment? je ne puis triompher d'un enfant (pour ainsi dire) à la mamelle. Qu'ai-je affaire de vivre? Et, renonçant à la nourriture, il tomba sur son lit.

La nouvelle de ce qui lui était arrivé se répandit partout dans la ville et dans le monastère. Les Bhixus le firent savoir au Tathâgatta : Vénérable (dirent-ils), le roi s'est avancé jusqu'au village de Kâçî; il a été vaincu trois fois; et maintenant, de retour après sa défaite : « Je n'ai pu, dit-il, triompher d'un enfant (pour ainsi dire) à la mamelle, Pourquoi vivrais-je encore? » Et ayant renoncé à la nourriture, il s'est laissé tomber sur son lit.

A l'ouïe de ce discours, le maître dit : « On a beau être victorieux, on fait naître la haine; le vaincu est abîmé dans la douleur. » Après avoir ainsi parlé, il prononça la *gâtha* :

Un vainqueur produit la haine, etc.

Ce texte, comme on le voit, ne reproduit qu'une partie de l'histoire.

LISTES ALPHABÉTIQUES

DES HÉROS DE LA PREMIÈRE DÉCADE

METTANT EN REGARD

LEUR SITUATION ACTUELLE ET LEUR SITUATION FUTURE

I

Personnages actuels		Buddhas futurs
A. Personnages dénommés		
Nanda (3) fils de Çresthî, enfant paresseux	sera le Buddha	Atibalavîryaparâkrama.
Pûrṇa (1) brahmane.	—	Purṇabhadra.
Soma (5) tisserand très pauvre.. . . .	—	Daçottama.
Vadrika (6) fils de Çresthî.	—	Çyaṅgavâni ; Çâkya-(ou Çyâma-)muni.
Yaçomatî (2) belle-fille du général Simha	—	Ratnamat.
B. Personnages non dénommés		
Çresthî (9) d'abord partisan des Tîrthikas.	—	Acala.
Çresthî (10) colossalement riche.. . . .	—	Abhayaprada.
Jardinier (7).	—	Padmottama.
Marchand (4).	—	Ratnottama.
Roi du Pancâla méridional (8).	—	Vijaya.

II

Buddhas futurs		Personnages actuels
Abhayaprada (10).	est actuellement	Çresthî colossalement riche.
Acala (9).	—	Çresthi primitivement partisan des Tîrthikas
Atibalavîryaparâkrama (3).	—	Nanda, enfant paresseux d'un Çresthî.
Çyaṅgavâni; Çâkya-(*ou* Çyâma-) muni (6).	—	Vadrika, enfant malade d'un Çresthî.
Daçottama (5)..	—	Soma, pauvre tisserand.
Padmottara (7).	—	Jardinier.
Pûrṇabhadra (11).	—	Pûrṇa ou Sampûrṇa brahmane.
Ratnamat (2).	—	Yaçomatî, belle-fille du général Simha.
Ratnottama (4).	—	Marchand.
Vijaya (8).	—	Roi du Pancâla méridional.

III

Roi du Pancâla septentrional.	devient	Arhat.

DEUXIÈME DÉCADE

PRÉAMBULE

La deuxième décade, de même que la première, enseigne comment on devient Buddha. Seulement elle procède d'une façon inverse ; tandis que la première nous montre de simples personnages méritant, par un acte foi ou de vertu, de devenir un jour des Buddhas, la deuxième nous fait voir par quels actes de foi ou de vertu accomplis dans le passé un personnage déterminé est devenu un Buddha, le Buddha. Nous voyons, en effet, dans chacun des récits de cette décade, le Buddha Çâkyamuni recevoir des honneurs ou obtenir des succès extaordinaires et expliquer ces avantages par des épisodes de ses existences antérieures. Ces dix récits sont donc en réalité des Jâtakas, tandis que les dix précédents sont des Vyâkaraṇas ; mais ces Jâtakas se distinguent, par des particularités que je n'ai pas le temps d'étudier ici, des Jâtakas ordinaires, de ceux que j'appellerai « classiques ».

Les personnages qui rendent au Buddha des honneurs inusités sont : des dieux, Indra et sa suite (2,6), des corporations de mariniers (1), de musiciens (7), une caravane de marchands (3), les brahmanes et la population de toute une ville (4,5), un roi (8,9), un maître de maison (10).

Les honneurs rendus au Buddha ou les succès qu'il obtient sont : un repas (1), un palais divin et un service des dieux autour de sa personne (6), l'exaucement d'une prière par les dieux (3), la cessation d'une épidémie (4) et d'une sécheresse momentanée (3), sa supériorité dans la musique reconnue par des musiciens (7), la grâce d'un criminel obtenue du roi (8), une entrée triomphale dans une capitale (9), des conversions en masse causées par une transformation (5), une intervention divine (10).

Ces avantages correspondent à des actes accomplis par le Buddha dans des existences antérieures et en sont la récompense. Dans huit de ces existences passées, il avait été roi ;

dans une, brahmane, dans une autre batelier. Comme roi, il avait hébergé le Buddha Brahmâ pendant trois mois (2); donné un bain dans une sécheresse au Buddha Candana (3) promené au bout d'une perche le manteau du Buddha Candra pour faire cesser une épidémie (4); fait construire un vihâra pour le Buddha Indradamana (5); honoré pendant trois mois, pour faire cesser une épidémie, et accueilli par une hospitalité de cinq années le buddha Ratnaçaila (6); réjoui par des instruments de musique le Buddha Prabodhana (7); magnifiquement reçu et honoré d'un Stûpa le Buddha Xemankara (9); régalé le Buddha Pûrṇa (10). Comme brahmane, il avait honoré le Buddha Indradhvaja (8); comme batelier, il avait fait traverser le Gange au Buddha Bhâgiratha et à sa suite, les préservant des voleurs et les traitant magnifiquement.

Je ne puis insister sur les rapports entre la récompense et l'acte récompensé. Le lecteur les remarquera lui-même dans chaque récit.

Il est à remarquer que le récit du temps passé est doublé d'une prédiction dans deux récits de cette décade; prédication de la Pratyekabodhi dans le septième, de la Bodhi dans le dixième. Ces deux récits réunissent la forme des récits de la première décade et celle des récits de la deuxième. Ils sont à la fois Jâtaka et Vyâkarana.

1. NÀVIKÂ (11)

— Les Mariniers —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâsvastî, à la partie inférieure du cours de l'Ajiravatî, dans un village de mariniers.

Or les mariniers se rendirent au lieu où était Bhagavat. Quand ils y furent arrivés, ils saluèrent avec la tête les pieds de Bhagavat et s'assirent non loin de lui. Quand les mariniers furent assis à peu de distance, Bhagavat les rendit attentifs, les instruisit, les éclaira, les réjouit par un discours sur la loi. Après les avoir rendus attentifs, instruits, éclairés, réjouis par un discours sur la loi présentée de plusieurs manières, il garda le silence. Alors les mariniers se levant de leurs sièges, rejetant leurs manteaux sur une épaule, et faisant l'añjali du côté de Bhagavat, dirent à Bhagavat : Que Bhagavat avec l'assemblée des Bhixus accepte pour demain un repas sur les bords de l'Ajiravatî; nous le ferons traverser en barque. — Bhagavat accueillit par son silence la demande des mariniers.

Alors les mariniers nettoyèrent la rive de l'Ajiravatî de toutes pierres, de tout gravier, de tout sable; à la place, ils dressèrent des parasols, des étendards, des bannières; ils ornèrent de fleurs des vases d'encens, et prépa-

rèrent une nourriture saine et parfumée; puis, ayant fait un amas de fleurs considérable, ils ornèrent le lieu du passage avec des autels de fleurs. Ensuite ils firent annoncer l'heure à Bhagavat par un messager : « C'est le moment Bhagavat; le repas est prêt, l'heure est arrivée. »

Alors Bhagavat, entouré d'une troupe de Bhixus, suivi de l'assemblée des Bhixus, se dirigea du côté où était le village des mariniers. Quand il y fut arrivé, il s'assit en avant de l'assemblée des Bhixus sur un siège préparé (pour lui).

Quand les mariniers virent que l'assemblée des Bhixus avec le Buddha en tête était commodément assise, ils les rassasièrent (en les servant) de leurs propres mains, avec des mets solides et liquides, purs et consacrés.

Après les avoir ainsi rassasiés et comblés de diverses manières (en les servant) de leurs propres mains par des mets solides et liquides, purs et consacrés, quand ils virent que Bhagavat avait fini de manger, s'était lavé les mains et avait mis de côté son vase, ils prirent des sièges plus bas (que le sien) et s'assirent devant Bhagavat pour entendre la loi.

Alors Bhagavat connaissant les bonnes dispositions, les éléments et la nature de ces mariniers, leur fit une telle démonstration de la loi renfermant les quatre vérités sublimes que, après l'avoir entendue, quelques-uns de ces mariniers atteignirent le fruit de Srota-âpatti, quelques-uns le fruit de Sakṛd-âgâmi, quelques-uns le fruit d'Anâgâmi; quelques-uns se firent initier, et quand ils eurent rejeté tous les Kleças, la qualité d'Arhat se manifesta pour eux; quelques-uns produisirent une pensée pour la Bodhi des Çrâvakas, quelques-uns en produisirent une pour la Bodhi des Pratyekabuddhas, quelques-uns en produisirent une pour la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'en existe pas, et l'assemblée tout entière fut vivement portée pour le Buddha, attachée à la Loi, pleine d'empressement pour la Confrérie. Puis les mariniers avec de grandes marques de respect, transportèrent le Buddha avec la Confrérie des Bhixus (à l'autre rive du fleuve).

Les Bhixus ayant l'esprit incliné[1] par la vue de ces hommages rendus au Buddha, questionnèrent le bienheureux Buddha : Où Bhagavat a-t-il produit ces racines de vertus ? — Bhagavat dit : Le Tathâgata, Bhixus, a fait, accu-

[1] *Avarjita-manasa* : que le tibétain rend par *sems-dga 'var gyur-te* « ayant l'esprit rendu joyeux ».

mulé, entassé des actes dans les existences antérieures (12 bis)... *Le fruit des œuvres du Tathâgata.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha du nom de Bhâgîratha (14)... *Apparition d'un Buddha ancien...* parut dans le monde. En voyageant entouré de soixante-deux mille Arhats, à travers le pays, il atteignit le bord de la Gangâ. En ce moment un chef de caravane entouré de plusieurs centaines (de compagnons) transportait ses marchandises de l'autre côté du fleuve du Gange. Or, il régnait dans le pays une grande crainte des voleurs. Le chef de caravane aperçut le parfait Buddha Bhâgîratha entouré de soixante-deux mille Arhats. A cette vue il ressentit dans son esprit les meilleures dispositions : ayant donc l'esprit bien disposé[1], il adressa la parole à Bhagavat : « Avant toutes choses, dit-il, je ferai passer Bhagavat. » Le parfait et accompli Buddha Bhâgîratha accueillit par son silence la proposition du chef de caravane. Alors le chef de caravane fit triomphalement traverser le fleuve en barque au parfait et accompli Buddha Bhâgîratha ainsi qu'à la confrérie des soixante-deux mille Bhixus. Puis après l'avoir rassasié de mets consacrés, il fit un vœu pour la Bodhi.

Bhagavat dit : Que pensez-vous Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le chef de caravane, c'était moi, qui ai fait passer en barque le parfait et accompli Buddha Bhâgîratha entouré de ses soixante-deux mille Arhats, qui l'ai rassasié de mets consacrés, et qui ai fait un vœu. C'est par la maturité de cet acte que, dans le Samsâra, j'ai éprouvé un grand bien-être, et que maintenant, arrivé à la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y en a pas, j'ai obtenu de tels actes d'adoration.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre (3)... *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Cet Avadâna est le troisième texte du Kalpa-dr-av. (fol. 12-16) ; il y est seulement donné sous le titre, très facile à comprendre, de *Sârthavaha* (le marchand, le chef de caravane). Le récit versifié suit de très près le récit en prose de l'Avadâna-Çataka sans

[1] D'après le tibétain, il faudrait employer l'expression « joie » ; car il se sert de *sems dga-var 'gyur* pour rendre le sanskrit *cittam prasâdayamâsa* et *prasanna-citta*.

se livrer à des amplifications exagérées, sauf en un seul endroit, un troisième discours du Buddha. En voici l'analyse :

Description de la résidence du Buddha *aux environs* de Çrâvasti. Visite des mariniers, prédication du Buddha. Invitation des mariniers ; leurs préparatifs. Repas, à la suite duquel *on offre le bétel*. Nouvelle prédication du Buddha ; conversions nombreuses et diverses ; passage de la rivière en barque (tout est raconté quelquefois d'une manière plus sobre que dans l'Avadâna-Çataka et souvent dans les mêmes termes). — Troisième prédication du Buddha aux Bhixus et aux mariniers sur le don fait aux Buddhas, sur les diverses espèces de dons et les avantages qui en résultent, long discours qui occupe presque un feuillet et demi et dont l'indication ne se trouve même pas dans l'Avadâna-Çataka. — Question des Bhixus : réponse du Buddha et récit de l'aventure de Bhâgîratha, reproduisant le récit de l'Avadâna-Çataka.

II. Les textes pâlis attestent aussi d'une façon moins hyperbolique peut-être, mais très claire, les succès de Çâkyamuni (ou Gotama) parmi les bateliers de l'Ajiravatî. Le Jatâka 190 nous montre, au début du récit, un auditeur du Buddha qui, se rendant à Jêtavana, arrive le soir au bord de l'Ajiravatî et ne trouve pas de barque pour passer l'eau, parce que les bateliers, jugeant sans doute leur journée finie, avaient tiré leurs bateaux sur le bord et s'en étaient allés pour entendre prêcher le Buddha.

Ainsi l'Avadâna 11e de notre recueil, comme le 2e se rattache à des faits, à des données dont nous trouvons la confirmation dans la littérature du Sud.

2. STAMBHA (12)

— La Poutre —

Le bienheureux Buddha (1)... faisant un voyage à travers le pays des Kauravyas finit par arriver à la ville de Kauravya.

Or la multitude (qui habitait) Kauravya avait des tendances d'esprit généreuses à l'égard de la discipline du Buddha et se plaisait dans la libéralité. Bhagavat eut donc cette pensée : « Si j'évoquais ici Çakra, le roi des dieux, entouré de la troupe des Maruts, afin que, à sa vue, leurs racines de vertu puissent se développer ! » — Alors Bhagavat produisit (en lui-même) une pensée mondaine[1] : « Hé ! Hé ! que Çakra, le roi des dieux, accompagné de la troupe des Maruts, vienne ici avec des poutres en bois de sandal supérieur (goçîrṣa).

A l'instant où cette pensée fut produite, Çakra, le roi des dieux, entouré de

[1] Ou une pensée du monde : *laukikam cittam*.

la troupe des Maruts, arriva, en même temps que Viçvakarma et les quatre grands rois entourés d'une foule de Devas, Nâgas, Yaxas, Gandharvas[1], Kumbhaṇḍas, munis de poutres de bois de santal supérieur (goçîrṣa), poussant des *Ha! Ha!* et faisant retentir bien haut les cris *Kila Kila;* ils construisirent à l'intention de Bhagavat un palais fait en bois de santal supérieur (goçirṣa). Puis, dans ce palais, Çakra, le roi des dieux, offrant à Bhagavat et à la congrégation des Çrâvakas des mets divins, des lits et des sièges divins, des parfums divins, des guirlandes de fleurs divines, les traita avec honneur, respect, considération, vénération.

Alors, la multitude des Kauravyas, en voyant ces magnificences divines, fut dans un suprême étonnement, et se livra à cette pensée : « Le bienheureux Buddha ne serait-il pas le premier dans le monde, puisque les dieux avec Indra lui rendent un culte ? » Ayant donc l'esprit rempli d'une (bonne) inclination[2], elle se rendit près de Bhagavat. Une fois arrivée près de lui, elle s'assit à peu de distance. Assise ainsi à peu de distance, la multitude des Kauravyas eut une joie[3] extrême à l'occasion de ce palais. Alors Bhagavat, ayant fait disparaître ce palais, fit sur les quatre vérités sublimes[4], une démonstration de la loi relative à l'impermanence (de toutes choses — anityatâ), démonstration telle que, après l'avoir entendue, parmi les hommes (habitant) Kauravya, quelques-uns atteignirent le fruit de Srota-âpatti, etc., etc.[5].

Alors, les Bhixus, ayant l'esprit incliné[6] vers Bhagavat par la vue de l'adoration divine, questionnèrent le bienheureux Buddha : « Où Bhagavat a-t-il créé ces racines de vertu ? »

Bhagavat dit : Autrefois Bhixus, dans d'autres naissances, le Tathâgata (12 *bis*)... *Le fruit des œuvres du Tathâgata.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha du nom de Brahmâ (14)... *Apparition d'un ancien Buddha...* parut dans le monde.

Or, le parfait et accompli Buddha, Brahmâ, voyageant à travers le pays,

[1] Ce nom n'est pas dans le manuscrit sanskrit, par la faute du copiste, évidemment.

[2] *Avarjitamanâ :* rendu ici par *sems 'dun-par gyur-nas, 'dun* signifie « désirer ».

[3] *Prasâda* rendu par *dga;* mais le sanskrit présente un jeu de mots ou une allitération intraduisible en tibétain comme en français. La phrase est : *tasmîn* prâsâdê *'tyartham* prasâdam *utpâdayati.*

[4] La mention des vérités n'est point dans le sanskrit, par négligence ou autrement.

[5] Même développement ici que dans le précédent Avadâna. Voir p. 55 (4e alinéa).

[6] *Avarjitamanasa :* rendu par *sems dga-var gyur-te* (se réjouir).

entouré de 62.000 Arhats, arriva dans une capitale. Le roi Xatriya qui (y) avait reçu la consécration royale apprit cette nouvelle : Brahmâ, le parfait et accompli Buddha, en parcourant le pays, escorté de 62.000 Arhats est venu dans notre royaume. A cette nouvelle, il se rendit dans tout l'appareil de la majesté royale et de sa puissance royale au lieu où était le bienheureux Brahmâ, le parfait et accompli Buddha. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Brahmâ, le parfait et accompli Buddha, puis s'assit à peu de distance. Quand le roi Xatriya (qui avait été) solennellement sacré, fut assis à peu de distance, Bhagavat l'instruisit par des lois propres à faire (naître) la Bodhi. Alors, le roi, ayant conçu de la joie[1], se leva de son siège, rejeta son manteau sur une épaule, fit l'añjali en s'inclinant du côté où était Bhagavat, et dit à Bhagavat : Que Bhagavat accepte une résidence de trois mois dans cette capitale qui m'appartient; je fournirai à Bhagavat et à la confrérie de ses auditeurs des vêtements, des aliments, des lits, des sièges, des remèdes, des ornements[2].

Brahmâ, le parfait et accompli Buddha accepta par son silence. Alors le Xatriya, le roi qui avait été solennellement sacré, fit faire, à cause de Bhagavat, un palais en bois de sandal supérieur (goçîrṣa). Après l'avoir orné d'étoffes diverses, paré de toutes sortes de fleurs, encensé de plusieurs vases de parfums, il l'offrit à Bhagavat et à la confrérie de ses auditeurs, les rassasia pendant trois mois d'aliments consacrés et les couvrit d'habits variés et excellents. Après quoi, il fit un vœu pour la Bodhi.

Bhagavat dit : Que pensez-vous, Bhixus? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là, fut le roi Xatriya, sacré solennellement, c'était moi. C'est pour avoir rendu un tel hommage au parfait et accompli Buddha Brahmâ, c'est par la maturité de cet acte que j'ai éprouvé dans le Samsâra un grand bien-être, et que maintenant, arrivé à la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y en a pas, je reçois de tels hommages.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vout faut apprendre (3)... *Le culte du maître.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

[1] *Prasâda*, tibétain, *dga*.
[2] *Pariṣkârair*, le tibétain dit : *smar-zoṅ* « des effets en nature et de l'argent ».

Rapprochements et remarques

I. Ce récit est reproduit dans le douzième texte du Kalpa-dr. av. (f°s 93-102) où il porte le titre *Kauravyajana-prabodhana* « comment (le Buddha) réveilla la foule des Kauravya ». Le récit versifié du Kalpa-druma, bien plus développé que le récit en prose de l'Avadâna-Çataka, y ajoute en plus des traits nouveaux. En voici l'analyse.

Honneurs rendus au Buddha. — Son voyage dans le pays de Kauravya. — Bonnes dispositions des habitants. — Jalousie, mauvais desseins, méchants discours de Tîrthikas; leur accusation en règle contre le Buddha, occupe trente-deux çlokas (cet épisode n'est pas dans l'Avadâna-Çataka). — La foule est ébranlée par ces discours. — Réflexions du Buddha sur ce qu'il convient de faire. Evocation de Çakra, de Viçvakarma et des autres dieux. Construction du palais en bois de sandal. Il est offert au Buddha avec toutes sortes de démonstrations respectueuses. Admiration et concours de la foule. Discours par lequel les Kauravyas s'exhortent mutuellement à vénérer le Buddha dont ils vantent les qualités et à rejeter le Tîrthikas. Le Buddha fait disparaître le palais. Nouvel étonnement de la foule. Longue prédication du Buddha sur ce qu'il faut faire pour arriver à la puissance surnaturelle qui présente tant d'avantages, qui fait la force des Yogis, du soleil, de la une, de Brahmâ, de Viṣṇu, de Raudra (Çiva), d'Indra, etc., et conduit à la Bodhi. (Ce discours est une adjonction par rapport à l'Avadâna-Çataka qui ne l'indique nullement). Hommages nombreux rendus au Buddha et à ses moines à la suite de ce discours. Nouveau sermon (de 24 Çlôkas), répondant à l'indication donnée dans l'Avadâna-Çataka, sur l'*impermanence (Anityam khalu samsâram*, certes le Samsâra n'a pas de durée, etc.) et finissant par une exhortation à chercher la Bodhi. Effet de ce discours. Conversions nombreuses et variées. Confusion des Tîrthikas.

Question adressée au Buddha. Histoire du Buddha Brahmâ reproduisant le récit de l'Avadâna-Çataka.

II. Au sujet de la « production d'une pensée du monde », nous lisons dans le *Divya-avadâna* (I f° 46)[1]. « C'est une loi que dans le temps où les bienheureux Buddhas produisent une pensée mondaine, en ce même temps, les êtres animés, jusqu'aux fourmis et aux insectes, connaissent la pensée formée dans l'esprit de Bhagavat; les Nâgas s'en aperçoivent. Par quelle raison se disent (ces êtres), Bhagavat a-t-il produit une pensée du monde[1] ? ».

3. Goçîrṣa est traduit par Burnouf « tête de bœuf », *çîrṣa* signifiant « tête » et *go* « bœuf » ou « vache ». Mais *go* se prend aussi dans le sens de « terre », et c'est précisément celui que lui donne le tibétain en « le traduisant par *sa ;* quant au mot *çîrṣa*, il le rend par *mchog* « excellent, supérieur ». *Goçîrṣa* signifierait d'après cela : « venu dans une terre excellente » ou simplement « excellent, supérieur ». Je pense donc qu'il faut le rendre par l'un de ces deux termes ou reproduire le mot sanskrit. J'ai cru que le mieux était de faire l'un et l'autre. D'après Jaeschke le mot sanskrit *Goçîrṣa* est transcrit par les tibétains *Gor-çi-ça*.

[1] V. *The Divya-avadâna* by E. B. Cowell and R. A. Neil, p. 77.

3. SNÂNTA (13)

— Le Bain —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, en ce temps-là, à Çrâvastî, cinq cents marchands se trouvaient engagés dans un chemin obstrué par des broussailles. Épuisés par la marche, ils arrivèrent à un terrain sablonneux. Là, la chaleur et la fatigue les mettaient au supplice, leurs provisions étaient épuisées; et, à l'heure de midi, brûlés par les rayons cuisants (du soleil), ils se tordaient sur la terre comme des poissons sortis de l'eau. Endurant des souffrances aiguës et cuisantes, éprouvant des sensations violentes et pénibles, ils suppliaient les milliers de divinités, par exemple: Çiva, Varuṇa, Kuvera, Vâsava (Indra); mais nulle n'avait le pouvoir de les délivrer.

Parmi eux était un piéton qui connaissait l'enseignement du Buddha : « Messieurs, dit-il, allez en refuge auprès du Buddha! » — Tous alors, d'une même voix, ils allèrent en refuge auprès du Buddha.

Or il n'est rien que les Buddhas ne connaissent (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas*...

Bhagavat voit donc un grand nombre de marchands tombés dans le malheur, la détresse et l'embarras. Il n'eut pas pas plutôt jeté ses regards sur eux, que, disparaissant de Jetavana, il gagna ce lieu, entouré de la troupe des Bhixus. Les marchands virent Bhagavat avec l'assemblée des Bhixus. A cette vue, ils poussèrent un grand cri. Alors, Bhagavat produisit en lui-même une pensée mondaine[1] : « Que Çakra le roi des dieux envoie une pluie du Grand Indra et que des vents frais viennent à souffler! » — Au moment même où cette pensée était produite, Çakra fit tomber la pluie du Grand Indra et envoya des vents frais. Alors ces marchands, débarrassés de la soif et de la chaleur, furent soulagés. Puis ces marchands reprirent connaissance, et Bhagavat leur montra le chemin par lequel ils arrivèrent à Çrâvastî.

Quand ils furent tout à fait remis de la fatigue du voyage, ils se rendirent

[1] Voir ci-dessus, récit 12, remarque II (page 60).

près de Bhagavat, et Bhagavat leur fit sur les quatre vérités des Aryas un exposé de la loi tel que, après l'avoir entendu, quelques-uns obtinrent le fruit de Çrota-Âpatti, quelques-uns celui de Sakṛd-âgâmi, quelques-uns celui d'Anâgâmi, etc.[1].

Les Bhixus ayant conçu un doute questionnèrent Bhagavat, celui qui enlève tous les doutes : C'est une merveille, Bhagavat, que ces marchands aient été sauvés par Bhagavat d'un chemin difficile, et que, à la seule production d'une pensée, la pluie du Grand Indra soit tombée, les vents frais aient soufflé.

Bhagavat dit : « Dans d'autres naissances antérieures, Bhixus, le Tathâgata (12 bis)... *Le fruit des œuvres du Tathâgata...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha nommé Candana (14)... *Apparition d'un ancien Buddha...* parut dans le monde.

Or, Candana le parfait et accompli Buddha, voyageant à travers les pays, arriva dans une capitale royale. Alors le roi Xatriya qui avait reçu sur la tête l'onction (royale) se dirigea vers le lieu où était le parfait et accompli Buddha Candana. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds du parfait et accompli Buddha Candana, et s'assit à peu de distance. Quand le roi Xatriya qui avait reçu sur la tête l'onction (royale) fut assis à peu de distance, le parfait et accompli Buddha Candana l'instruisit par des lois qui produisent la Bodhi. Alors le roi Xatriya, qui avait reçu sur la tête l'onction (royale), se levant de son siége, rejeta son manteau sur son épaule et, mettant en terre le genou droit, fit l'añjali en se dirigeant vers le côté où était le parfait et accompli Buddha, et parla ainsi au parfait et accompli Buddha Candana : Que Bhagavat avec l'assemblée des Bhixus accepte de séjourner trois mois dans ma demeure ! — A ces mots, Candana, le parfait et accompli Buddha, acquiesça à la demande du roi en gardant le silence.

Or, en ce temps-là, il y avait une grande sécheresse, si bien qu'il n'y avait que peu d'eau dans les fleuves et les citernes, et que les arbres étaient dépouillés de fleurs et de fruits. Alors le roi se mit à faire une proposition[2] au parfait et accompli Buddha Candana : Je ferai faire pour Bhagavat au milieu

[1] Comme dans le récit 11 ci-dessus, page 55.
[2] Adhyeṣitum pravṛtta : en tibétain, *gsol va vstab.*

de cette ville un étang plein d'eau parfumée, où Bhagavat se tiendra avec la confrérie de ses auditeurs. Peut-être que précisément, grâce à la présence[1] de Bhagavat, le ciel (Deva) enverra la pluie dans mon royaume que voici. Le bienheureux Candana parfait et accompli Buddha approuva par son silence la demande du roi.

Alors le roi, entouré de la troupe de ses ministres, fit enlever dans la ville les pierres, le gravier et le sable, fit dresser des bannières et des étendards, fit placer partout des fleurs variées, fit faire des aspersions d'eau de senteur, fit brûler toutes sortes d'encens, et fit faire une pièce d'eau pour le (Buddha). Alors le bienheureux Candana le parfait et accompli Buddha, en vue du bien de tous, se tint dans la pièce d'eau avec un seul vêtement[2].

Alors le roi entouré de la troupe de ses ministres lava avec de l'eau imprégnée de parfums divers le parfait et accompli Buddha Candana ainsi que la confrérie de ses auditeurs. A l'instant même où le parfait et accompli Buddha Candana fut ainsi baigné et lavé, Çakra le roi des dieux envoya une telle pluie du Grand Indra que tous les grains vinrent à maturité; ce qui fut cause qu'une foule considérable reçut la foi du bienheureux Buddha. Plusieurs stûpas de parfums furent dressés, et ceux qui alors allèrent en refuge auprès du parfait et accompli Buddha Candana, ceux-là arrivèrent au Nirvâna complet; moi seul je suis resté.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre (3)... *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Ce récit est reproduit dans le *Snâna-Kathâ* du Dvâvimçati-avadâna.

II. Le deuxième texte du Ratna av. mâlâ (f°s 13-24), correspond à notre récit. En voici l'analyse :

Description des honneurs rendus au Buddha à Jetavana. Souffrances des marchands de la caravane qui invoquent les diverses divinités (partie très semblable à l'Avadâna-Çataka). Conseil d'un disciple de Buddha et invocation des marchands au Buddha (deux discours d'une longueur médiocre). Il apparaît à la caravane en détresse Pluie et vent

[1] Ou « au bain ».

[2] En costume de bain (?). Le texte porte *ekavivaraka* (peut être « cîvaraka ») que le tibétain rend par *khrus-ras-gsol-te* « ayant demandé une étoffe de bain » (Badehemd, dit Schmidt).

se montrant sur une pensée du Buddha. Les marchands lui rendent hommage et vont à Çrâvastî d'après ses instructions.

Exhortés par leur chef, les marchands rendent visite au Buddha. Prédication (non reproduite) et conversions diverses.

Question des Bhixus. Lieu commun sur le fruit des œuvres. Le Buddha Candana. Son arrivée dans une capitale et son discours au roi sur la loi, le don, le Nirvâna (15 çlokas). Invitation à séjourner trois mois. Description de la sécheresse et invocation aux dieux (17 çlokas). Lamentations du roi affligé du malheur de ses sujets et qui songe à faire prendre un bain au Buddha (20 çlokas). Il expose son projet à ses conseillers (18 çlokas). Visite au Buddha, proposition de le baigner. Acceptation. Préparatifs. Le roi va chercher le Buddha. Grands et heureux changements qui se produisent à son approche. Le bain. Repas. Supplication du roi au Buddha. Pluie envoyée par le Çakra et rétablissement de la prospérité. Le roi et son peuple obtiennent des cheveux et des rognures d'ongles du Buddha Candana, élèvent un stûpa sur le bord de l'étang et y instituent un culte. Le roi était Çâkyamuni dans une de ses existences passées, tous les autres personnages entrèrent dans le Nirvâna.

Ce récit renferme quelques parties qui reproduisent presque textuellement le nôtre, certaines autres beaucoup plus développées et amplifiées. Il est à remarquer que le développement sur la miséricorde du Buddha (18) répété plusieurs fois dans l'Avadâna-Çataka ne se trouve ni ici, ni dans les autres paraphrases versifiées, plus sobres que l'Avadâna-Çataka sur ce point seulement.

4. ITI (14)

— Le Fléau —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Râjagṛha à Veṇuvana dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait, dans ce temps-là, une grande mortalité à Nâḍakanthâ [1]. La foule donc, tourmentée par les maladies s'adressa successivement au millier de dieux, Çiva, Kuvera, Varuṇa, Vâsava [2]. Mais la contagion dont elle (souffrait) ne s'apaisait pas.

Or, un Upâsaka qui résidait à Nâḍakanthâ dit aux brahmanes, chefs de famille de Nâḍakanthâ : Vous (autres), allez en refuge par un vœu près du Buddha, et adressez vos supplications au bienheureux. Bhagavat, en venant ici, n'aura pas beaucoup de peine à apaiser cette épidémie.

[1] Ou Nâḍakatthâ, rendu en tibétain par *'dum-bu ts'al* « bois de roseaux ».

[2] Indra, en tibétain, *vrgya-byin*.

Alors, les brahmanes maîtres de maison de Nâḍakanthâ se mirent à adresser leurs supplications à Bhagavat en disant : « Que Bhagavat vienne et nous délivre du malheur et de la détresse (où nous sommes) !

Or, il n'est rien que les Buddhas ne connaissent (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas...*

Bhagavat donc, s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entouré d'une troupe de Bhixus, suivi de la confrérie de ses Bhixus, se rendit à Nâḍakanthâ. Alors Bhagavat déploya son affection à l'égard de la ville entière, si bien que les habitants vinrent à lui et la contagion fut apaisée.

La vue du Buddha fit naître chez les brahmanes maîtres de maison, une grande joie [1], et par suite de la joie qui s'était produite en eux, ils fournirent abondamment Bhagavat et la confrérie de ses auditeurs, de vêtements, de boulettes de riz, de lits, de sièges.

Bhagavat leur fit sur la loi une instruction démonstrative des quatre vérités, instruction telle que, après l'avoir entendue, parmi ces brahmanes maîtres de maison, quelques-uns arrivèrent à l'état de Çrota-âpatti (22)... et toute la ville se trouva portée vers le Buddha, inclinée vers la Loi, pleine de zèle pour la Confrérie.

Les Bhixus ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui détruit tous les doutes : c'est une merveille, vénérable, que par leurs dispositions joyeuses envers Bhagavat [2], ces êtres tombés dans la détresse aient été délivrés de leur détresse.

Bhagavat dit : Bhixus, dans d'autres naissances antérieures, le Tathâgata (12 *bis)... Le fruit des œuvres du Thatâgata...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha nommé Candra (14)... parut dans le monde.

Or, Candra, le parfait et accompli Buddha, voyageant à travers le pays, arriva dans une capitale. Le roi Xatriya, qui avait reçu sur la tête l'onction (royale) apprit cette nouvelle : Candra, le parfait et accompli Buddha, est arrivé dans notre royaume. A cette nouvelle, entouré de sa grande puissance royale, de sa grande majesté royale, il se rendit au lieu où était Candra le

[1] *Mahâprasâda*, en tibétain, *dga-va chen-po.*
[2] *Bhagavata : prasâdâd* rendu en tibétain par : *Bcom. ldan 'das-la dga-va skyes te.*

parfait et accompli Buddha. Quand il fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Candra, le parfait et accompli Buddha et s'assit près de lui. Quand il fut assis près de lui, Candra le parfait et accompli Buddha l'instruisit par des lois qui produisent la Bodhi. Alors, le roi Xatrya qui avait reçu sur la tête l'onction (royale), ayant conçu des dispositions joyeuses[1], se leva de son siège, rejeta son manteau sur une épaule, mit en terre la rotule du genou droit, et faisant l'anjali en s'inclinant du côté où était Candra, le parfait et accompli Buddha, il dit au parfait et accompli Buddha Candra : « Que Bhagavat avec la confrérie de ses Bhixus accepte mon (hospitalité) pour trois mois. Je fournirai Bhagavat de vêtements, de boulettes de riz, de lits, de sièges, de remèdes contre la fatigue, de médicaments, d'ornements. Bhagavat accueillit la demande du roi en gardant le silence.

Or, il y avait en ce temps-là, dans la ville de ce roi, une mortalité, une contagion dont le peuple était las[2]. Alors, en vue d'apaiser la maladie, le roi adressa une demande au Buddha [3]. Bien! Bhagavat, puissions-nous avoir un moyen de calmer cette contagion!

Alors le bienheureux Candra, le parfait et accompli Buddha, dit : Va, grand roi, attache au sommet de la bannière royale mon manteau de moine que voici, promène-le dans ton royaume avec grand respect, institue en son honneur une fête solennelle et instruis la grande foule du peuple dans la commémoration du Buddha, dans la commémoration de la Loi, dans la commémoration de la Confrérie. Il en résultera pour toi de la félicité.

Le roi fit de point en point tout ce qui lui avait été suggéré ; et ce fut la cause, l'occasion pour laquelle tous les cas de contagion furent guéris. Alors, la foule du peuple ayant reçu des dispositions joyeuses, les ministres du roi et les gens de la ville allèrent en refuge dans le Buddha, allèrent en refuge dans la Loi et dans la Confrérie.

Bhagavat dit : Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le roi, c'était moi. C'est pour avoir rendu à ce parfait et accompli Buddha Candra, un grand culte, (c'est) par la maturité de cet acte

[1] *Labdhaprasâda*, en tibétain, *dga-var-gyur-nas*.

[2] On « éprouvait de grands dommages » d'après le tibétain qui emploie le terme *çin-tu gnod-par-gyur-te*. L'expression sanskrite est *avasantarpyate*.

[3] Je traduis d'après le tibétain : le manuscrit sanskrit porte : *gṛhâ vyâdhigam çamarthâccecandra : — buddha pîṣṭa:* il faut sans doute lire : *râjñâ vyâdhiçamârthâcca candra: — buddho pṛṣṭa.*

que j'ai obtenu dans le Samsâra un grand bien-être comme les dieux et les hommes peuvent en acquérir, et maintenant aussi, c'est par l'effet de cette même cause que j'ai l'ampleur de l'existence, en sorte que tout ce que je pense, tout ce que je me propose pour but se réalise complètement.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre (3)... *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Ce récit se retrouve dans le treizième texte du Ratna-av-mâlâ intitulé Prâçanta-karaṇa (cause de soulagement f[s] 117-134) dont voici l'analyse :

Honneurs rendus au Buddha à Râjagṛha. Fléaux de tout genre qui fondent sur Nâḍakanthâ, vent, sécheresse, pluies, rats, sauterelles, invasions (il n'est pas question d'épidémie). Réflexions et consultations mutuelles des gens du pays. Ils réclament l'assistance des Tîrthikas. Sacrifices inutiles. Accroissement du mal. Maladies apportées par une grande Mârî. Intervention des médecins, sans résultat. Invocations aux planètes, aux dieux des familles, à Brahmâ, à Viṣṇu, à Çiva, à Indra, au soleil, à la lune, aux étoiles, aux gardiens du monde, aux Suras, aux Mères, à Kumâra, à Mâhakâla, aux Yoginis, aux Dakinis et à toutes les divinités particulières. Le mal est aussi intense que jamais et produit toutes sortes d'effets désastreux (longue nomenclature d'accidents ; tout ce développement occupe de trois à quatre feuilles du manuscrit). Conseils donnés par un Upâsaka d'aller au Buddha. Les habitants acceptent. L'Upâsaka explique de quelle manière il faut s'y prendre. Invocation au Buddha selon le rite. Arrivée du Buddha avec sa confrérie, il prêche et est honoré. Fuite des mauvais génies qui avaient envahi le pays. Changements dans les phénomènes naturels. Soulagement universel Prospérité. Exhortée par l'Upâsaka, la foule célèbre le Buddha et l'invite à séjourner dans la ville. On lui offre des aliments et toutes sortes de dons. Il prêche, et sa prédication (qu'on ne reproduit pas) amène des conversions de tous genres. Le Buddha donne son manteau comme gage de prospérité.

Question des Bhixus. Histoire de Candra. Maladies dans la ville où ses tournées l'amènent. Préoccupations du roi ; sa confidence à un ami. Conseil de l'ami de s'adresser aux trois joyaux. Les invocations du roi sont cause de l'arrivée de Candra. Visite du roi au Buddha pour l'inviter et réclamer son assistance.

Une Dhârânî suivi de Mantras dite par le Buddha met fin à la maladie et amène la prospérité. Le roi demande le moyen de prévenir ou de guérir de tels fléaux. Le Buddha lui donne son manteau ; il suffit de le promener dans le pays pour faire fuir la maladie. Une exhortation à observer les *Pâramitâs*, une leçon (souvent répétée) sur le fruit des œuvres, et le précepte d'honorer le maître terminent cet Avadâna.

Il est inutile de faire ressortir les petites différences qui existent entre ce récit et celui de l'Avadâna-Çataka. Nous remarquerons seulement que le rôle du manteau y est notablement diminué. Le nom de la ville est écrit une fois Nâḍakaccha.

5. PRÂTIHÂRYA (15)

— Le Prodige —

Le bienheureux Buddha (1)... étant entré à Râjagṛha avec l'assemblée de ses auditeurs, résidait dans le bois de bambous (Veṇuvana) dans l'enclos du Kalandaka.

A l'époque où le roi Ajâtaçatru, subjugué par Devadatta, ôta la vie à son père, fidèle à la loi, roi de la loi, et s'établit soi-même sur le trône ; dans ce temps-là, ceux qui ne croyaient pas étaient forts et ceux qui croyaient étaient faibles. Or, il y avait un ministre âgé, incrédule, ennemi de l'enseignement de Bhagavat. Ce (personnage) institua un sacrifice pour les Brâhmanes. Plusieurs centaines de mille de Brâhmanes s'y rendirent et firent cette prescription : « Que nul n'aille voir le Çramaṇa Gotama. »

Alors ces brahmanes ayant posé (cette) règle, réunis, pleins de joie, (se tenant) au milieu de la place du sacrifice, commencèrent à appeler Çakra selon la règle prescrite par le Veda : « Viens, viens, disaient-ils, (dieu) toujours jeune[1] (?) ! »

Or, il n'est rien que les Buddhas ne connaissent (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas.*

Bhagavat voit (ceci) : « Ces brahmanes ont des racines de vertus qui ont poussé antérieurement, ils ont saisi la voie de la délivrance (moxa) ; ils ont le désir de la (bonne) conduite[2], ils sont tournés vers le Nirvâṇa et détournés du Samsâra (la transmigation). C'est faute de fréquenter un ami de (la) vertu qu'ils haïssent mon enseignement. Aussi ferai-je un effort pour les convertir. »

En conséquence, Bhagavat, prenant l'extérieur de Çakra descendit sur le lieu du sacrifice, en l'illuminant d'une clarté divine. Alors les brahmanes, joyeux, satisfaits, contents, pleins d'un vive allégresse et le cœur à l'aise, dirent d'une seule voix : « Viens, viens, Bhagavat ! Que Bhagavat soit le bienvenu ! »

[1] La leçon est douteuse, je lis : *alpajara* « qui a peu de vieillesse ». Le tibétain porte *rus-med skyes bu* « homme sans os » ce qui reviendrait à dire « dieu incorporel ».

[2] *Cariteṣina :* ce que le tibétain rend par *rtsal-var bya-va-rñed-pa* « ayant obtenu ce qu'il fallait obtenir » *(quærendis inventis)*.

Bhagavat, sous l'extérieur de Çakra, prit donc place sur le siège qui lui avait été préparé. Une seule voix se répandit de toutes parts dans la ville de Râjagṛha : « Çakra, le roi des dieux, est descendu dans le sacrifice. » A l'ouïe de cette nouvelle, plusieurs centaines de mille de créatures vivantes se rassemblèrent. Alors Bhagavat, voyant bien que ces brahmanes étaient gagnés (à la foi)[1], (dépouilla), en (le) faisant disparaître, l'extérieur de Çakra et se tenant debout sur la forme de Buddha, fit une instruction de la loi démonstrative des quatre vérités des Aryas, (démonstration) telle que, après l'avoir entendue, soixante mille brahmanes (22)... virent apparaître pour eux le fruit de Srota-âpatti et plusieurs centaines de mille de créatures vivantes obtinrent la foi en Bhagavat.

Alors, les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui détruit tous les doutes : « C'est une merveille, ô vénérable, que ces Brahmanes, pour être venus trouver Bhagavat, aient ainsi obtenu de voir les vérités des Aryas, et que des centaines de mille de créatures vivantes aient reçu une grande faveur[2].

Bhagavat dit : Bhixus, le Tathâgata, dans d'autres existences antérieures (12 *bis)... Le fruit des œuvres du Tathâgata.*

Autrefois Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha, nommé Indradamana (14)... parut dans le monde.

Ce bienheureux Buddha, voyageant à travers les divers pays, arriva dans une capitale royale. Cette capitale s'appuyait sur les Tîrthikas. Ce bruit vint donc aux oreilles du roi Xatriya qui (y) avait reçu la consécration royale : « Le parfait et accompli Buddha Indradamana est venu dans notre capitale. » A cette nouvelle, se mettant en marche dans l'appareil de sa grande puissance royale, de sa grande majesté royale, il se dirigea du côté où était le parfait et accompli Buddha Indradamana. Quand il y fut arrivé, il adora avec la tête les pieds du parfait et accompli Buddha Indradamana et s'assit à une petite distance. Quand le roi Xatriya qui avait reçu l'onction royale fut assis à peu de distance, le parfait et accompli Buddha Indradamana le gratifia des lois qui font (devenir) Bodhisattva[3].

[1] *Avarjitân;* ce que le tibétain rend par *dad-par gyur-pa* « devenus croyants ».
[2] Ou « joie ». *Prasâda*, tib. *dga*.
[3] *Bodhisattvakarakair dharmai : samâdâpayati.*

Alors, le roi Xatriya, qui avait reçu l'onction royale, se levant de dessus son siège, rejetant son manteau sur une épaule et mettant en terre la rotule du genou droit, fit l'añjali en s'inclinant vers le parfait et accompli Buddha Indradamana et dit à Indradamana, le parfait et accompli Buddha : « Que Bhagavat habite trois mois dans ma demeure ; je fournirai à Bhagavat vêtements, boulettes de riz, lit, siège, remèdes contre la fatigue, médicaments, ornements.

Bhagavat répondit : « Grand roi, y a-t-il dans tes États quelque vihâra où les Bhixus voyageurs et passagers puissent faire leur résidence ? »

Le roi dit : Bhagavat, il n'y en a pas. Mais que Bhagavat reste ! Je ferai un vihâra où les Bhixus voyageurs et passagers puissent faire leur résidence.

Alors, pour le Tathagâta, ce roi fit un vihâra avec murs et portails, avec œils-de-bœuf, consoles, jalousies, demi-lunes et pavillons, pourvu de tentures, rempli d'étangs, de bosquets, de fleurs de toute espèce. Le bâtiment fait, il le donna à Bhagavat et à la confrérie de ses auditeurs, et demanda à Bhagavat un grand prodige.

Alors, pour complaire au roi, le parfait et accompli Buddha Indradamana fit voir un grand prodige (consistant en) jeux d'une grande assemblée de Buddhas.

Bhagavat dit : Que pensez-vous Bhixus ? Celui qui fut roi en cette époque, en ce temps-là, c'était moi-même. C'est moi qui ai rendu ce culte au parfait et accompli Buddha Indradamana. C'est parce que cette action que j'ai faite a mûri pour moi au moyen de la transmigration que j'ai trouvé ce bien-être (actuel).

En conséquence, Bhixus (3)... *Le culte du maître.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

1. Le titre *Prâtihârya* est susceptible de s'appliquer à bien des textes divers. Ainsi, il y a dans le Divya-avadâna un *prâtihârya-sûtram* différent de notre Avadâna. Nous n'avons à nous occuper ici que des textes qui coïncident avec lui d'une manière plus ou moins exacte.

2. La dix-neuvième section du Dvâvimçati-avadâna, intitulée Vihâra-Kathâ contient (f°s 72-75) la reproduction textuelle du récit de l'Avadâna-Çataka.

3. Le vingt et unième texte du Kalpa-dr.-av. (f°s 191-204) intitulé *Tîrthika paribodhana-prâtihârya-avadânam* (Avadâna du prodige pour réveiller les Tîrthikas) cor-

respond au récit de l'Avadâna-Çataka. D'après l'arrangement et la correspondance du texte des divers recueils, il n'est pas à sa place, et même il ne devrait pas se trouver dans le Kalpa-Druma ; il n'y figure que comme une suite au *Çrîmatî-Avadâna* (soixante-quatrième récit de notre recueil) parce que les événements qu'il raconte viennent chronologiquement après ceux de cet Avadâna. Voici le résumé du récit versifié du Kalpa-Druma :

Rappel du meurtre de Bimbisâra, puis de Çrîmatî par Ajâtaçatru et de sa haine pour Buddha. Lamentations de Brahmâ qui dans un long discours invite Çakra à faire un effort pour protéger le Buddha (50 çlokas). Çakra s'associe à ses plaintes. Il donne des ordres aux Lokapâlas. Tremblement de terre et prodiges à Râjagṛha ; épouvante générale et prières aux dieux, chacun invoquant le sien (Çiva, Hari, Indra, le Soleil, Vidhu, les Planètes, Agni, Yama, Nairriti, Varuna, Vâyu, Kuvera, Içâna, Bhairava, Skandha, Mahâkâla, Dhritarâsthra, Virûdhaka, Virûpâxa, Vaiçravana, etc., etc.). Le Buddha et ses adhérents sont à l'abri du fléau. Arrivée des Lokapâlas et de leurs serviteurs à Râjagrha. Redoublement des calamités. Les adhérents des Tîrthikas passent au Buddha. Le roi ébranlé dans sa haine. Machinations de Devadatta pour expulser le Buddha. Il propose d'inviter Indra à un sacrifice. Réunion de Brahmanes, sentence contre Gotama, sacrifice. Appel à Indra qui ne répond pas. Désespoir des assistants. Le purohita se décide à appeler le Buddha. Les Réflexions du Buddha. Il arrive en forme de Çakra avec les Bhixus en forme de Lokapâlas. Grandes démonstrations de respect et de joie. Changement de forme des nouveaux arrivés. Étonnement et incertitude des assistants. Ils se décident à écouter la parole de celui dont ils ne démêlent pas la nature. Prédication non reproduite) du Buddha et conversion de 60.000 brahmanes.

Question des Bhixus. Le Buddha raconte l'histoire d'Indradamana. Arrivée d'Indramana dans une capitale. Complot des Tîrthikas qui demande son expulsion. Longues réflexions du roi sur les mérites du Buddha et la perversité de ses ennemis. Le roi tient conseil et manifeste l'intention de rendre visite au Buddha. Les Tîrthikas répondent à cette proposition en semant la calomnie dans la ville. Visite du roi au Buddha qui prêche avec succés (son discours n'est pas reproduit). Invitation du roi au Buddha pour un séjour de trois mois et construction d'un vihâra à la demande d'Indradamana. Le roi offre le vihâra au Buddha qui lance des rayons aux effets merveilleux, guérissant tous les maux, donnant aux objets un aspect particulier, etc. Grandes marques d'adoration au Buddha ; nouveau sermon (non reproduit). Le Buddha est traité magnifiquement pendant trois mois, et les Tîrthikas eux-mêmes se convertissent. Aprés l'identification du Buddha Çâkyamuni et du roi disciple d'Indradamana, le récit du Kalpa-druma se termine par quelques vers relatifs à l'effet produit par cette scène et par le récit du Buddha sur Ajâtaçatru troublé par ses remords.

On voit, par cette analyse, que ce récit renferme beaucoup de traits qu'on chercherait en vain dans celui de l'Avadâna-Çataka.

6. PANCAVÂRṢIKA (16)

— Fête de cinq ans —

Le bienheureux Buddha (1)... étant entré à Râjagṛha y résidait dans la forêt des Bambous (Veṇuvana) dans l'enclos de l'Écureuil (Kalandakanivâpa).

Lorsque le malfaisant Devadatta, après avoir causé mille maux à l'enseignement de Bhagavat, se vit incapable de produire seulement l'horripilation chez Bhagavat, alors il interpella ainsi le roi Ajâtaçatru : « Qu'il soit rendu dans Râjagṛha un édit défendant d'aller trouver le Çramaṇa Gautama ou de lui donner des aliments ; il en résultera que, ne recevant aucun profit, ne recevant aucun honneur, il effectuera nécessairement son départ pour une autre contrée. » — Le roi fit ainsi. Alors ceux qui étaient Upâsakas, qui avaient vu les vérités, ceux-là se mirent à pleurer : « Ah ! Hélas ! disaient-ils, la voilà sans appui la ville de Rajagṛha où l'on avait joui de la présence d'un bienheureux Buddha dont la manifestation est aussi difficile à obtenir que la fleur de l'Udumbara ; et maintenant, il ne sera plus possible de l'y rencontrer. » Tels étaient leurs discours. En se transmettant de bouche en bouche, ces bruits arrivèrent jusqu'aux Bhixus, et l'âyuṣmat Ânanda les rapporta à Bhagavat comme ils les avaient entendus. Bhagavat dit : « Ne prends pas cela trop à cœur, Ânanda ; même ici (dans de telles circonstances) les Tathâgatas connaissent le moment (convenable). Il y a plus : aussi longtemps que ma doctrine doit durer (mes) auditeurs auront ce qui leur faut ; ils n'auront point d'incertitude (à cet égard), à plus forte raison (n'en doivent-ils pas avoir) maintenant.

« Or, pour ce qui est au-dessous de lui, Çakra le roi des dieux possède la vue de la connaissance. Il voit donc la modification apportée à l'enseignement de Bhagavat. Il ne l'eut pas plus tôt vue que, pour provoquer un effort des donateurs compatissants, pour faire (éclore) la magnanimité (qui doit accompagner) la production d'un Buddha, pour retrancher l'orgueil et l'insolence d'Ajâtaçatru et de Devadatta, pour faire naître des dispositions joyeuses, il fit resplendir tout Râjagṛha d'une magnifique clarté, et fit entendre cette voix : « Moi que voici, à dater de ce jour, je fournirai Bhagavat et la confrérie des

Bhixus de vêtements divins, de boulettes de riz, de lits, de sièges, de remèdes contre la fatigue, de médicaments, d'ornements. Après avoir prononcé ces paroles, il se rendit au lieu où était Bhagavat; quand il y fut arrivé, il adora avec sa tête les pieds de Bhagavat, et se plaça à peu de distance. Placé à peu de distance, Çakra le roi des dieux parla ainsi à Bhagavat : « Que Bhagavat accepte ma proposition; dans cette ville même de Râjagṛha, je fournirai Bhagavat de vêtements divins, etc... »

Bhagavat répondit : « (Merci), Kauçika, il me suffit d'avoir réduit mon esprit à un calme parfait; car ils sont nombreux les désirs de mérites mondains. »

Çakra dit : « Que Bhagavat accepte de moi cinq années (d'assiduités)! pendant cinq ans je me vouerai au service du Tathâgata. » — Bhagavat dit : « (Merci) Kauçika, il me suffit d'avoir réduit mon esprit à un calme parfait; car ils sont nombreux les désirs de mérites mondains. »

Çakra dit : « Que Bhagavat accepte de moi cinq jours (d'assiduités). » Alors Bhagavat, pour témoigner la force de ses propres mérites, afin d'être agréable à Çakra le roi des dieux, et à cause de la continuité des cinq années futures (?)[1], accepta en gardant le silence.

Alors Çakra, la roi des dieux, comprenant au silence de Bhagavat son acquiescement, fit apparaître le bois de bambous (tel que) le palais Vaijayanta avec des sièges divins, des étangs divins, des aliments divins. Bhagavat s'assit alors sur un siège préparé. Quand Çakra, le roi des dieux, vit la confrérie des Bhixus commodément assise avec le Buddha en tête, alors, entouré de plusieurs milliers de dieux, il les rassasia et les combla de sa propre main. Après les avoir de sa propre main rassasiés et comblés en plusieurs manières, quand il vit Bhagavat repu, les mains lavées et le vase mis de côté, il prit un siège plus bas et s'assit devant Bhagavat pour entendre la loi.

Alors Bhagavat endoctrina, instruisit, éclaira et réjouit Çakra, le roi des dieux et toute sa suite par un discours sur la loi.

Or le roi Ajâtaçatru, de la terrasse de son palais où il s'était rendu, fut témoin de ces hommages rendus à Bhagavat dans le bois des Bambous. En regardant (ce qui se passait), il éprouva des regrets et manifesta des dispo-

[1] Le tibétain dit : pour ne pas interrompre la durée de la fête de cinq ans.

sitions très favorables[1]. Quant aux citadins[2] habitants de Rajagṛha, ils éprouvèrent un vif empressement pour la loi. Étant donc venus trouver le roi, ils lui dirent : « Seigneur, grand roi, les citadins habitants de Râjagṛha sont ravis[3] de ce que les dieux qui ont tout en abondance et habitent dans la sérénité ont quitté les régions divines pour honorer Bhagavat. Bravo ! Seigneur, que l'édit soit rapporté ! » — Alors le roi Ajâtaçatru rapporta l'édit et fit faire à son de cloche dans Râjagṛha cette proclamation : « On peut honorer Bhagavat sans nul empêchement. » Alors les citadins habitants de Râjagṛha avec leurs suites, pleins de joie, de satisfaction, d'entrain, éprouvant une vive allégresse et un plein contentement d'esprit, prirent des fleurs, des parfums, des guirlandes et se mirent en marche pour voir Bhagavat. Alors les dieux et les hommes rendirent à Bhagavat de grands honneurs; et Bhagavat profita de l'occasion pour faire aux dieux et aux hommes une instruction pour la loi, (instruction) démonstrative des quatre vérités (et) telle que, après l'avoir entendue, beaucoup de dieux et d'hommes réalisèrent la vue de la vérité.

En voyant ce culte rendu à Bhagavat, les Bhixus eurent un doute et questionnèrent Bhagavat : « C'est une merveille, ô vénérable, qu'on fasse ainsi fête à l'enseignement de Bhagavat. »

Bhagavat dit : « Dans d'autres naissances antérieures, Bhixus, le Tathâgata (12[bis])... *Le fruit des œuvres du Tathâgata...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha nommé Ratnaçaila (14)... parut dans le monde.

En voyageant dans le pays, ce (Buddha) arriva à une capitale. Dans cette capitale, un roi nommé Dharmabuddhi exerçait la royauté. Or, dans cette capitale, il y avait une grande contagion. Alors pour faire cesser le fléau, ce roi offrit à Bhagavat de l'héberger pendant trois mois avec la confrérie de ses auditeurs; et, quand les trois mois furent écoulés, la contagion fut calmée. Alors le roi et les gens de la ville ayant l'esprit incliné à croire, firent au Tathâgata et à la confrérie de ses auditeurs un (accueil de) cinq ans[4].

[1] Ou « une grande foi » : *mahântam prasâdam*, en tibétain : *dad-pa chen po*.

[2] D'après le tibétain il faudrait dire « courtisans »; car il rend par *pho-vraṅ-'khor-gyi-mi-rnams* « les hommes du cortège du palais », le mot sanskrit *paurâ*.

[3] *Muṣyante.*

[4] C'est le mot du titre *pâncavârṣikam* rendu en tibétain par *lo-lṅa-pai dgah-ston* « manifestation de joie de cinq années ».

Et Bhagavat dit : « Ânanda, Ratnaçaila, la grande lumière, sollicité par celui qui était le roi, accomplit avec un calme parfait du corps[1] le séjour de cinq ans.

Que pensez-vous, Bhixus, celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le roi, c'était moi. C'est pour avoir fait cet (accueil de) cinq ans au grand Ratnaçaila le Tathâgata, c'est à cause de cela que j'ai éprouvé dans le Samsâra un grand bien-être, et c'est aussi le motif pour lequel maintenant de tels hommages sont rendus au Tathâgata ; et, après mon Nirvâṇa complet, mon enseignement aura bien des centaines (d'accueil) de cinq ans.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre (3)... *Le culte du maître*...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Ce récit est, sous le titre de Dharmabuddhi, le dixième du Kalpa-dr. av. (f°s 219-232). Il est très développé dans toutes ses parties. En voici l'analyse :

Devadatta, après avoir demandé vainement un arrêt de mort contre le Buddha, obtient à grand peine un édit du roi Ajâtaçatru défendant d'aller à lui. Joie des Tîrthikas ; longues lamentations (en 16 çlokas) des Upâsakas. Le Buddha console et rassure Ananda. Indignation d'Indra qui, dans un discours de 60 çlokas adressé aux dieux, exprime ses ses motifs et son dessein d'intervenir. Sa descente près du Buddha et ses trois demandes successives de le servir toujours *(sadâ)*, puis pendant cinq ans, puis pendant cinq jours. Acceptation du Buddha à la troisième demande. Transformation du lieu de la scène (Gṛdhrakuṭa, plus loin on dit Veṇuvana) en résidence divine. Repas servi au Buddha qui répond par une leçon en 11 çlokas. Brahmâ et une foule de dieux (Lokapâlas, Daityas, Nâgas, Gandharvas, Yaxas, Râxasas, Kinnaras, Siddhas, Vidyâdharas, Sâdhyas, Vâsavas, Târakas, Grahas, etc.) et de saints personnages viennent ajouter leurs hommages à ceux d'Indra et de sa suite.

Le roi, remarquant quelque chose d'insolite, envoie trois courriers qui, captivés par le spectacle, ne reviennent pas. La population intriguée apprend de la bouche d'un certain bhixu ce qui se passe. La foule regarde de loin n'osant avancer, de peur du roi. Enfin, les pauvres, qui n'ont rien à perdre, partent pour la fête divine, entraînant le reste du peuple, sauf les riches. Ceux-ci vont trouver le roi, lui rendent compte de cet événement extraordinaire et demandent l'autorisation de suivre la multitude. Le roi consent et révoque son édit. Les plus grands honneurs sont rendus au « Çramaṇa Yati » qui, dans

[1] *Çântakâyena;* le tibétain *ji-var hdod·phyir* suggère la leçon *Çanta-kâmena* et rattache cette expression à *adhîṣtha* « sollicité ». « Sollicité en vue du calme » ; c'est peut-être la vraie lecture et le véritable sens.

un discours de 72 çlokas, explique aux dieux et aux rois, la véritable élévation à laquelle on doit aspirer dans le Samsâra.

Question des Bhixus. Réponse : le Buddha Ratnaçaila errait dans les États du roi Dharmabuddhi, quand une contagion s'y déclare. Le roi désolé ne savait que faire. Un adhérent des Tîrthikas lui dit que le mal venait de la présence d'un Buddha et lui conseille d'expulser Ratnaçaila. Bien loin de là, le roi va trouver le Buddha et lui offre l'hospitalité pour trois mois. Le Buddha accepte en bénissant le roi et, dès ce moment, la contagion diminuant progressivement, finit par « disparaître dans la forêt ». Dharmabuddhi n'était autre que Çâkyamuni dans une existence antérieure.

7. STUTI (17)

— Le Louange —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anathapiṇḍada.

Or, en ce temps-là, cinq cents musiciens demeuraient à Çravastî où ils formaient une corporation.

Une fois donc, un roi des musiciens nommé Supriya y arriva. Sa force était telle que, sur une seule corde, il faisait entendre sept notes avec vingt et un tons ou demi-tons. Disant bien haut que les (musiciens des) six grandes villes n'étaient pas capables (de lui tenir tête) il arriva à Çrâvasti. Les musiciens qui habitaient à Çrâvastî le firent savoir au roi. Le roi dit : Messieurs, ne vous tourmentez pas ; nous saurons (faire ce que) la circonstance (exige).

Cependant Supriya, le roi des musiciens, se dit en lui-même : J'ai entendu dire que le roi Prasenajit est très versé dans la musique ; si je commençais par lui, à faire connaître mon talent ? Supriya, le roi des musiciens, se rendit donc au lieu où était le roi de Koçala Prasenajit, et quand il y fut arrivé, il parla ainsi au roi de Koçala Prasenajit : J'ai appris, ô roi, que tu es habile en musique ; si, sans t'importuner, je m'essayais (devant toi)[1]. — Alors le roi Prasenajit le refusa et lui dit : « Bien ! j'ai un précepteur qui demeure à Jetanava ; il n'y a personne au-dessus de lui ; c'est le roi des musiciens. Viens, allons le trouver. »

[1] *Yadi te agurur mîmâmsayeti*, le tibétain a : « *gal-te khyod-la gnod-pa ma mchis na sad-par vgyi-o* ». « Si je m'esseyais sans dommage pour toi », probablement pour « sans t'importuner, sans t'être à charge ».

Alors, le roi de Koçala Prasenajit, entouré de cinq cents musiciens, du roi des musiciens Supriya et de plusieurs centaines de mille de créatures vivantes, se rendit à Jetavana.

Or, il n'est rien que les Buddhas ne connaissent (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas.*

Alors Bhagavat, pour accorder une faveur aux gens attachés à la discipline, produisit une pensée mondaine : « Holà ! Oh ! Que le fils de Gandharva, Pañcasikha, entouré de sept mille Gandharvas, prenne le luth[1] à montant de lapis-lazuli et vienne en ma présence ! » Au moment même où cette pensée fut produite, le fils de Gandharva Pañcasikha, entouré de sept mille Gandharvas, prenant l'attitude respectueuse qui convient, présenta à Bhagavat le luth à montant de lapis-lazuli.

Alors Supriya, le roi des musiciens, commença à faire résonner son luth en présence de Bhagavat et fit rendre à une seule corde, sept notes et vingt-un tons ou demi-tons, si bien que, à l'ouïe de cette musique, le roi Prasenajit et toute la foule furent dans une suprême admiration.

Alors Bhagavat à son tour fit résonner le luth à montant de lapis-lazuli, de manière à faire entendre plusieurs notes excellentes et des demi-tons sur chaque corde, une à une, et cela à plusieurs reprises (?). Après quoi il montra que ce corps est comme le luth, que les notes sont comme les organes des sens, et les tons (ou demi-tons) comme l'élément de l'esprit. Après avoir entendu cela, Supriya, le roi des musiciens, gagné à la foi, offrit des parfums au luth céleste et se fit initier en présence de Bhagavat ; puis... (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*... la condition d'Arhat lui fut manifestée.

Alors, amenés à la foi, les dieux, les Nâgas, les Yaxas, les Asuras, les Garuḍas, les Kinnaras, les Mahoragas se mirent à garder, à protéger, à couvrir l'enseignement de Bhagavat, et les cinq cents musiciens éprouvant de la joie et du contentement d'esprit se dirent en eux-mêmes : « Nous nous livrons à une occupation bien vile, nous avons une existence misérable ; si nous demandions au roi la permission d'inviter Bhagavat à entrer en ville avec l'assemblée de ses auditeurs ? » Ayant donc obtenu la permission, les musiciens invitèrent Bhagavat à entrer en ville avec l'assemblée de ses audi-

[1] Vîṇâ.

teurs. Bhagavat accepta (l'invitation) de ces musiciens en gardant le silence. Alors les musiciens, accompagnés des ministres du roi et des citadins et des paysans, firent enlever de la ville de Çrâvastî tout entière, les pierres, le gravier, le sable, la firent asperger d'eau de senteur, remplir de fleurs divines, encenser de parfums variés, orner d'offrandes de fleurs. Les musiciens ayant pris chacun son luth, lui firent suite au son de leurs tambours, de leurs luths, de leurs paṇavas, etc., et rassasièrent Bhagavat avec la confrérie des Bhixus, de mets bien préparés.

Alors Bhagavat fit voir un sourire. Or, c'est la règle quand le Buddha fait voir le sourire (19)... *Le rire des Buddhas ; prédiction de la Pratyekabodhi.*

Ces musiciens, Ânanda (19)... ayant attiré à eux la Pratyekabodhi dont les possesseurs se suivent par tribus seront, dans la voie de l'avenir, les Pratyekabuddhas appelés Varṇasvarâ.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : Vénérable, où ont-elles été produites ces racines de vertus dont l'influence (produit) ce (que nous voyons) ?

Bhagavat dit : Bhixus, dans d'autres naissances antérieures, le Tathâgata (12 *bis*)... *Le fruit des œuvres du Tathâgata.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha, appelé Prabodhana (14)... *Apparition d'un ancien Buddha...* parut dans le monde.

En voyageant à travers le pays, ce (Buddha) arriva à une capitale. Or, le parc du roi était doué de toutes sortes d'avantages. Bhagavat entra dans ce parc afin de pouvoir être favorable au roi et s'avança vers un arbre (auprès duquel) il s'assit. S'étant fait un siège, il atteignit par la méditation l'élément de la lumière. Alors, le roi Xatriya, qui avait reçu sur la tête l'onction royale, entra dans le parc au son des instruments que des femmes faisaient résonner. En suivant le parc, le roi aperçut le bienheureux Prabodhana, le parfait et accompli Buddha, charmant, l'esprit calme, possédant au plus haut degré le calme d'une intelligence domptée, semblable à une statue [1] d'or, fortuné, resplendissant. A cette vue, il ressentit des dispositions joyeuses [2] ainsi que les

[1] Proprement « poteau ». Sk. *yûpa*, tib. : *mchod-sdoṅ*.

[2] *Prasâda*, tib. : *dga*.

femmes de son gynécée, et par les sons variés de leur musique, il réveilla Bhagavat de sa contemplation[1], le nourrit d'aliments consacrés et fit un vœu pour la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y en a pas.

Que pensez-vous Bhixus ? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là, fut le roi, c'était moi. C'est pour avoir rendu un culte au parfait et accompli Buddha Prabodhana, c'est par ce motif que maintenant ces musiciens m'ont rendu des honneurs.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre (3)... *Le culte du maître.*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

1. Le cinquième texte du Divya-avadâna 72-74 se rapproche par son titre du dix-septième de l'Avadâna-Çataka, car il est intitulé *Stuti-brahmana-avadâna* « avadâna du Brahmane (qui prononce un) éloge. » La ressemblance se réduit à cela ; mais on verra que le texte du Divya-avadâna présente certaines analogies avec le récit suivant.

2. La comparaison de la personne humaine ou de ses facultés avec un intrument de musique, se retrouve ailleurs, notamment dans le *Sûtra des 42 articles* (art. 33) et dans un texte pâli l'Anguttara-nikaya (Chatta-nipâta) auquel l'article 33 du sûtra chinois-tibétain « en 42 articles » est visiblement emprunté.

8. VARADA (18)

— Le Bienfaiteur —

Lè bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anathapiṇḍada.

Or, à Çrâvastî, un homme adultère fut surpris dans un acte criminel, saisi par les gens du roi et mené devant le roi. « C'est un transgresseur », dit le roi, et cet (homme) fut livré pour être mis à mort. Les gens du roi, couverts de vêtements bleus, tenant les armes levées, ayant autour de la gorge des guirlandes de Karavîra, le conduisirent, poussant des cris de rage[2], à tra-

[1] *Samâdhi.*

[2] Ou « au milieu des hués », le manuscrit porte : *anuçrâvyamânâm.* Le tibétain semble rapporter l'expression correspondante, *o-dos vos-nas* au sujet de la phrase.

vers les rues, les ruelles, les carrefours, les places (et le firent sortir) par la porte méridionale.

Or, rien n'échappe aux Buddhas (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas.*

Bhagavat s'étant donc levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entra dans Çrâvastî pour mendier. L'homme vit le Buddha (16)... *Description physique du Buddha...* Et l'ayant encore regardé, il tomba aux pieds de Bhagavat et parla ainsi à Bhagavat : Je suis digne d'un bienfait[1], Bhagavat, accorde-moi la vie (si) désirée. Alors Bhagavat interpella l'âyuṣmat Ânanda. « Ânanda, va trouver le roi Prasenajit, je (lui) dis : Accorde-moi cet homme, je l'initierai. » L'âyuṣmat Ânanda se rendit au lieu où était le roi de Koçala Prasenajit et, quand il y fut arrivé, répéta au roi de Koçala Prasenajit les paroles de Bhagavat : « Permets que Bhagavat initie cet homme ». — « Cela paraît juste[2], dit le roi de Koçala Prasenajit, et bien éclairé sur le point, fit grâce (à l'homme). Bhagavat l'initia, le reçut solennellement et (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...* il devint Arhat.

Les Bhixus ayant conçu un doute questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes : c'est une chose merveilleuse, ô vénérable, que tout réussisse ainsi à Bhagavat, aussitôt qu'il y pense. Bhagavat dit : Bhixus, dans les autres naissances antérieures, le Tathâgata (12 *bis)... Le fruit des œuvres du Tathâgata.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha du nom d'Indradhvaja (14)... *Apparition d'un ancien Buddha...* parut dans le monde.

En voyageant à travers le pays, il arriva dans une capitale. Dans cette capitale, était un brahmane qui avait lu les Vêdas et les Vêdaṅgas ; il occupait le premier poste auprès du roi. Or, le parfait et accompli Buddha Indradhvaja s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entra (en ville pour mendier). Le Brahmane aperçut le parfait et accompli Buddha Indradhvaja doué des trente-deux signes, etc. (16)... *Description physique du Buddha.*

Après l'avoir examiné, il tomba comme un arbre dont la racine aurait été

[1] Voir à la fin de ce récit la discussion de cette phrase.

[2] *Bhavyarûpam*, en tibétain : *çin-tu-cs* « tout à fait convenable ».

coupée aux pieds de Bhagavat et dit : « Je suis digne d'un bienfait ; que Bhagavat s'asseye sur le siège le plus élevé! »

Alors le bienheureux Indradhvaja, le parfait et accompli Buddha, pour lui accorder une faveur, s'assit sur un siège élevé, et le Brahmane lui adressa un hymne de cent padas, le nourrit d'aliments consacrés et fit un vœu pour la Bodhi suprême au dessus de laquelle il n'y en a pas ; ce qui fut cause que le roi, les ministres, les gens de la ville [1] furent amenés à la foi [2].

Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque là, fut le Brahmane, c'était moi. Parce que j'ai rendu hommage au Tathâgata Indradhvaja, j'ai, pour ce motif, éprouvé dans le Samsâra un bien-être sans fin, et maintenant encore, tout ce que je pense, tout ce que je me propose, se réalise complètement.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre (3)... *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

I. La proposition : « Je suis digne d'un bienfait », énoncée deux fois dans cet avadâna, traduit les mots du manuscrit *Varâho smi*, « je suis sanglier ». Le tibétain le rend par *Vdag-ni dam-pa stsal va-i os lags: (Ego quidem bonum conferendi dignus sum)*, « je suis digne de faire du bien » ou « qu'on me fasse du bien »). L'emploi du tibétain *os* « digne, convenable, » nous donne lieu de croire que la leçon constante du manuscrit *Varâho* est une faute pour *Varârho* (*vara*, « chose excellente, présent »; *arha*, « digne, qui mérite. ») On pourrait croire que *Varâho* est pour *Varado*, le mot du titre, qui se trouverait ainsi justifié ; mais le sens de *Varada* « bienfaiteur », ne paraît pas s'adapter parfaitement au contexte des phrases où nous lisons *Varâho*, surtout à celui de la première.

Du reste *Varârha*, « digne d'un bienfait », et *Varada*, « bienfaiteur », correspondent bien l'un à l'autre. Il ne serait même pas impossible que le titre *Varada* fût une faute ou une correction d'une justesse douteuse pour *Varârha* qui serait le titre primitif. Toutefois, si cette substitution, entièrement conjecturale, a eu lieu, elle doit être très ancienne et antérieure à la traduction tibétaine qui rend *Vara-da* par son équivalent *mchog-sbyin (optimum donans)*.

II. L'emploi du terme *arha* dans le mot supposé *Varârha* est justifié par l'existence du

[1] D'après le tibétain il faudrait dire « de la cour ».
[2] *Avarjitâ*, tib.: *dad-pa skyes-so.*

mot *Stavârha* (« digne d'éloges » pour en recevoir et plutôt pour en faire) que nous trouvons dans le cinquième texte du Divya-avadâna, le *Stuti-brâhmana*, cité à propos du texte précédent. Cette particularité et le rapport éloigné que ce texte très court présente avec le Varada-avadâna nous décident à en donner une analyse :

Le Buddha arrive à Hastinapura ; un Brahmane lui adresse une gâthâ de louanges. Le Buddha rit et lui prédit que, après vingt kalpas écoulés, il sera le Pratyêkabuddha *Stavârha*. Questionné par les Bhixus, il raconte le trait suivant : Du temps de Brahmadatta, roi de Bénarès, ce même brahmane, qui était poète, rencontrant le roi monté sur son éléphant, adressa une stance d'éloge à l'éléphant, et reçut du roi cinq villages en récompense. L'éléphant de Brahmadatta était Çâkyamuni. Les vers du brahmane à l'éléphant lui avaient valu cinq villages ; ses vers au Buddha lui valurent la promesse de la Pratyêkabodhi.

9. KÂÇIKA-VASTRAM (19)

— Le Vêtement de Kâçi —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Râjagṛha, dans le bois de Bambous, dans l'enclos de l'Écureuil (Kalandaka).

Lorsque le roi Bimbisâra entouré de plusieurs centaines de mille de créatures vivantes eut vu les vérités, alors pour témoigner sa reconnaissance du service qui lui avait été rendu, pour assurer le culte du Buddha, pour montrer la grandeur de sa maison, pour donner à connaître le cas qu'il faisait de l'apparition d'un Buddha, il invita Bhagavat avec l'assemblée de ses auditeurs, à participer au repas de la famille royale, et (ce) commandement fut fait aux Magadhains et aux citadins[1] : « Il faut que, lors de l'entrée de Bhagavat en ville, on lui rende un culte avec des fleurs, des parfums, des guirlandes, des onguents ; que toute la ville de Râjagṛha soit débarrassée de pierres, de gravier, de sable, remplie de fleurs divines, de bannières et d'étendards dressés, et que tout le chemin entre le bois des Bambous et Râjagṛha soit couvert d'habits étendus. » Tout fut exécuté par les (soins des) ministres. Alors le roi Bimbisâra porta lui-même, au-dessus de la tête de Bhagavat, le parasol aux cent baguettes. Le reste des citadins[2] porta (le parasol) au-dessus (de celles) des mille Bhixus.

[1] « Aux gens de la cour » (d'après le tibétain), le mot du texte est *paurâṇam*.
[2] *Paurâ*, d'après le tibétain « courtisans ».

Alors Bhagavat dompté, entouré de (gens) domptés, calme, entouré de (gens) calmes, delivré, entouré de (gens) délivrés, consolateur, entouré de (gens) consolés, humble, entouré de (gens) humbles, arhat, entouré d'arhats, exempt de passions, entouré de (gens) exempts de passions, plein de charmes, entouré de (gens) pleins de charmes, comme un taureau entouré d'une troupe de (vaches), comme un éléphant entouré d'une troupe de jeunes éléphants, comme un lion entouré d'une troupe d'animaux carnassiers [1], comme une oie entourée d'une troupe d'oies, comme Suparṇa entouré d'une troupe d'oiseaux, comme un brahmane entouré d'une troupe de disciples, comme un bon cheval entouré d'une troupe de coursiers, comme un héros entouré d'une troupe de combattants, comme un guide [2] entouré d'une troupe de voyageurs, comme un chef de caravane entouré d'une troupe de marchands, comme un Çreṣṭhî entouré de clients [3], comme le roi d'une forteresse entouré d'une troupe de conseillers, comme un Cakravartin entouré de (ses) mille fils, comme la lune entourée des Naxatras, comme le soleil entouré de mille rayons, comme Dhṛitarâṣṭra entouré de la troupe des Gandharvas, comme Virûḍhaka entouré de la troupe des Kumbhaṇḍas, comme Virûpâxa entouré de la troupe des Nâgas, comme le distributeur des richesses [4] entouré d'une troupe de Yaxas, comme Vemacitrî entouré de la troupe des Asuras, comme Çakra entouré de la troupe des Tridaça [5], comme Brahmâ entouré des dieux de la corporation de Brahmâ, redondant comme l'Océan, sans ivresse comme le Seigneur des troupes (Gaṇeça) [6], tel Bhagavat s'avançant avec une démarche que ne troublaient point des sens parfaitement domptés, entouré des nombreuses lois indépendantes d'un Buddha, entra dans la ville.

A l'instant où Bhagavat posa le pied sur le seuil de la porte, cette grande terre trembla de six manières. Lorsque Bhagavat entra dans la ville, il se produisit d'autres prodiges de même nature, tels que ceux-ci : les choses étroites deviennent larges, [les choses basses deviennent hautes] [7]; les éléphants

[1] *Daṃṣṭri* « qui a de grandes dents »; spécialement « sanglier, serpent ». Ici il doit désigner les animaux carnassiers, tels que le lion. Le correspondant tibétain *gcan-zan* désigne tout animal sauvage.

[2] Deçika : « homme du pays » (de *deça*, « homme qui montre, qui dirige »)(de *diç*). Le tibétain le rend par *sa mkhan*, « qui connait le pays ».

[3] *Paurajana* que le tibétain rend ici par « gens de la ville », *groṅ-khyer-gyi mi.*

[4] *Dhanada*, antonomase de Kuvera.

[5] *Tridaça*, le correspondant tibétain, *sum-cu-rtsa gsum* équivaut à Trayastriṃçat.

[6] Le tibétain dit : « le roi des éléphants ».

[7] Omis dans le manuscrit sanskrit et dans celui du Dvâviṃçati-av.

crient, les chevaux hennissent, les taureaux beuglent, les différents instruments de musique qui étaient dans les maisons rendent d'eux-mêmes des sons; les aveugles recouvrent la vue, les sourds l'ouïe, les muets deviennent capables de vociférer. Ceux qui avaient un sens oblitéré ou affaibli recouvrent des sens complets, ceux qui ont été enivrés par des spiritueux perdent leur ivresse[1], ceux qui ont bu du poison en sont débarrassés, ceux qui étaient ennemis les uns des autres contractent amitié, les femmes enceintes accouchent heureusement[2], les prisonniers sont délivrés, ceux qui n'ont pas de richesses reçoivent des richesses, et les génies de l'atmosphère, les dieux, les Asuras, les Garuḍas, les Kinnaras, les grands serpents lancent une pluie divine de fleurs.

C'est avec ce déploiement de puissance que Bhagavat entra dans la maison du roi, et le roi Bimbisâra lui-même [étendant la main][3], se tenant sur le seuil de la porte extérieure (et), prenant un bassin plein d'eau (parfumée avec) du santal supérieur (Goçîrṣa), lava les pieds à Bhagavat et à la congrégation des Bhixus. Puis, quand il vit la congrégation des Bhixus, avec Bhagavat en tête, assise bien à l'aise, il lui offrit des aliments à cent saveurs, et quand elle fut repue, il la revêtit d'habits de Kâçî. Ce qui fut cause que le Magadhains (et les) citadins furent amenés à croire.

Alors les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes : où Bhagavat a-t-il produit ces racines de vertu, de manière que Bhagavat et la congrégation des Bhixus reçoivent de tels hommages?

Bhagavat dit : « Bhixus, dans d'autres naissances antérieures le Tathâgata (12 *bis*)... *Le fruit des œuvres du Tathâgata.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha Xemankara (14)... *Apparition d'un ancien Buddha*... parut dans le monde.

En voyageant à travers le pays, il arriva à une ville capitale. Le roi Xatriya, qui avait reçu sur la tête l'onction (royale), apprit cette nouvelle :

[1] *Vimadibhavanti*, « deviennent exemptes d'ivresse », est rendu par *sangs-rgyas-par gyur-to*, « deviennent entièrement purs »; seulement d'après l'emploi ordinaire de l'expression *sangs-rgyas*, cette phrase devrait signifier « deviennent Buddhas ou bouddhistes ». L'emploi de ce terme ici mérite d'être noté.

[2] Ou « sans douleur », *Svastinâ*, tib. : *vde-var*.

[3] Dans le tibétain seulement.

le parfait et accompli Buddha Xemankara, en errant dans le pays, est venu dans notre capitale. A l'ouïe de cette nouvelle, le roi dans l'appareil de sa magnificence royale, de sa puissance royale, se rendit au lieu où était le parfait et accompli Buddha. Quand il y fut arrivé, il s'assit près de lui. Quand le roi Xatriya, qui avait reçu sur la tête l'onction (royale), fut assis auprès de lui, le parfait et accompli Buddha Xemankara l'instruisit par les lois qui produisent la Bodhi. Alors le roi ayant reçu des dispositions joyeuses[1] l'invita à venir dans la famille royale, lui offrit des aliments aux goûts variés, et le revêtit d'un vêtement valant cent mille (pièces de monnaie); et, après son Nirvâṇa complet, il lui fit faire un stûpa qui avait un yojana dans toutes les dimensions.

Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque, fut le roi, c'était moi. C'est pour avoir rendu un tel hommage au parfait et accompli Buddha Xemankara, c'est pour cela que j'ai éprouvé dans le Samsâra un bien-être sans fin; et maintenant, c'est par cette même cause que le roi Bimbisâra a rendu au Tathâgata de tels hommages.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre (3)... *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Ce récit fait le fond de la neuvième section du Dvâvimçati-av. intitulée *Chatradâna* (don de parasol), mais la version de ce recueil diffère en plusieurs points de celle qu'on vient de lire. Le titre seul indique déjà une de ces différences. Mais il y en a d'autres que rendra sensible l'analyse suivante :

Maitreya demande à Bhagavat quelle est la récompense accordée au don d'un *parasol*. Silence approbateur de Bhagavat et, au même instant, manifestation de prodiges (les mêmes, sauf quelques variantes, que ceux de l'Avadâna-Çataka). Indra descend du ciel, tenant un *parasol* de grandes dimensions, tout en pierreries et en or divin ; il se dirige vers le Gṛdhrakûṭa au bruit de dix millions d'instruments divins, ombrage le Buddha de son parasol, entend le sermon et retourne dans le ciel avec sa suite.

Doute et question des Bhixus. Leur maître raconte l'histoire de Xemankara. Ce Buddha avait paru dans la ville de Xemavatî. Un roi voisin entendant vanter ses qualités prépare tout pour le recevoir et lui envoie des messagers pour le prier de venir dans

[1] *Prasâda*, en tibétain : *dga*.

quatre jours. Le quatrième jour, des fleurs offertes par le roi viennent former parasol au dessus de la tête de Xemankara. Ses disciples étonnés l'interrogent. Il répond qu'il a reçu une invitation d'un roi et qu'il faut s'y rendre. Il part avec ses disciples ; sa marche vers Xemavatî est décrite comme celle de Çâkyamuni vers Râjagṛha. Il est reçu avec les plus grands honneurs, et gratifie le roi des « lois qui font la Bodhi. » Le roi l'ombrage d'un parasol d'or valant cent mille. Xemankara fait ensuite tomber la pluie et adresse au roi un discours sur les récompenses accordées à ceux qui font le don d'un parasol ; il termine en lui prédisant la royauté d'un Cakravartin. Puis le Buddha s'en va comme il était venu, par la voie aérienne. Ce roi était Çâkyamuni dans une de ses existences antérieures.

II. Le récit de l'Avadâna-Çataka peut être considéré comme une version des récits de l'entrée du Buddha à Rajaghṛa qui se lisent dans Sp. Hardy *(A manuel of Budhism*, p. 193-194) et Bigandet *(A life of Gaudama*, ch. VII, p. 146, édition de 1866.)

10. DIVYABHOJANA (20)

— Nourriture divine —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Râjagṛha, dans le bois de bambous, dans l'enclos de l'Écureuil.

Or, il y avait un Çresṭhî riche (9)... *Description d'un homme riche*... et favorable aux Tîrthikas. Ayant été amené à la foi par l'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, il témoigna du respect pour l'enseignement et manifesta des dispositions extrêmement favorables pour Bhagavat. Or, ce maître de maison, qui avait les inclinations les plus généreuses, dit à l'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana : « Sois mon compagnon, je désire rendre hommage à Bhagavat. » L'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana agréa la proposition du maître de maison en gardant le silence.

L'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana prit donc avec lui le maître de maison et se rendit au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat et s'assit près de lui. Une fois assis près de lui, l'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana parla ainsi à Bhagavat : « Vénérable, ce maître de maison désire nourrir Bhagavat avec la confrérie des Bhixus. Que Bhagavat accepte sa proposition et use de compassion ! — Bhagavat acquiesça à la demande du maître de maison en gardant le silence.

Alors, le maître de maison, comprenant l'acquiescement de Bhagavat à son

silence, fit apporter des mets à cent saveurs, avec des fleurs, des parfums, des guirlandes, des onguents. De son côté, l'Âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana invoqua Çakra, le roi des dieux : « Que ce maître de maison reçoive de l'assistance ! »

Alors Çakra, le roi des dieux, transforma le bois de Bambous, [l'enclos de l'Écureuil] [1], en (bois de) Nandana [2]. Plusieurs milliers d'éléphants semblables à Airâvaṇa, à Supratiṣṭhita [sont amenés et introduits ; ils supportent un baldaquin valant cent, qui s'élève au dessus du Buddha et de la confrérie de ses Bhixus ; plusieurs milliers de filles des dieux sont aussi amenées et introduites], elles éventent (le Buddha et la confrérie de ses Bhixus) avec un éventail à poignée [de joyaux] [3]. Plusieurs milliers de Gandharvas, Supriya, Pañcasikha, Tumburu et autres sont amenés, ils font de la musique avec des instruments de musique variés et excellents et offrent une nourriture divine de Soma.

Alors, le maître de maison, après avoir assisté Bhagavat avec tous les moyens divins et humains (qui étaient à sa disposition), tomba tout de son long aux pieds de Bhagavat et se mit à faire un vœu (praṇidhâna) : Puissé-je par cette racine de vertu (21)... *Vœu pour la Bodhi.*

Alors Bhagavat ayant compris la succession des causes et la succession des actes de ce maître de maison, fit voir le sourire. Or, c'est une règle quand les Buddhas rient (19)... *Le rire des Buddhas... Prédiction de la Bodhi.*

... Ananda, ce maître de maison sera le parfait et accompli Buddha appelé Divyânnada (« qui donne une nourriture divine »).

Un doute étant né (dans l'esprit des) Bhixus, ils questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Vois, Bhagavat, comment ce maître de maison a fait des offrandes à Bhagavat et à la confrérie de ses Bhixus, avec toutes les ressources de la puissance [4] divine et humaine ».

[1] Omis dans le sanskrit.

[2] Le manuscrit sanskrit porte *candanam* (ou peut être *vandanam* qui aurait encore moins de sens) ; il y a dans le tibétain *dga-byed ts'al-du* « en bois de plaisance ». Je n'hésite pas à lire *nandana* qui est le nom du jardin d'Indra, et dont l'expression tibétaine est la traduction. Le *Drâvimçati-avadâna* écrit *Candrana*, ce qui est encore plus fautif que Candana.

[3] Tout ce qui est entre crochets manque dans le manuscrit sanskrit, et nous l'avons traduit d'après le tibétain. D'après le manuscrit népâlais, ce seraient les eléphants qui éventent on ne sait qui. Des lacunes de ce genre dans un manuscrit s'expliquent trop facilement pour qu'il y ait à insister là-dessus ; mais ce qui est surprenant, c'est que les mêmes lacunes se présentent dans un autre manuscrit d'un ouvrage différent, le Dvâvimçati-avadâna, qui se distingue du nôtre uniquement en ce qu'il complète le mot *sahasrâṇi* réduit dans le manuscrit de l'Avadâna-çataka à *sahasrâ*.

[4] *Riddhibhi :.*

Bhagavat répondit : Bhixus, le Tathâgata dans des naissances antérieures (12 *bis*)... *Fruit des œuvres du Tathâgata.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un parfait et accompli Buddha nommé Pûrṇa (15)... *Apparition d'un Buddha ancien*... parut dans le monde. Or, le parfait et accompli Buddha Pûrṇa, en faisant un voyage dans les (diverses) contrées, arriva dans une capitale. Le roi Xatriya, sacré solennellement, apprit cette nouvelle : Pûrṇa, le parfait et accompli Buddha est venu dans notre capitale. — Alors, le roi Xatriya, sacré solennellement, se rendit au lieu où était Pûrṇa, le parfait et accompli Buddha. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Pûrṇa, le parfait et accompli Buddha, puis il s'assit à peu de distance. Quand le roi Xatriya, sacré solennellement, fut assis à peu de distance, Pûrṇa, le parfait et accompli Buddha, l'instruisit par les lois qui produisent la Bodhi. Alors le roi Xatriya [1], sacré solennellement, invita le parfait et accompli Buddha Pûrṇa avec l'assemblée de ses auditeurs, en leur offrant pendant trois mois, manteaux, etc.

Pûrṇa, le parfait et accompli Buddha, acquiesça par son silence à la proposition du roi Xatriya, sacré solennellement. Alors, quand le roi Xatriya, sacré solennellement, vit que le parfait et accompli Buddha Pûrṇa avait acquiescé par son silence, il reçut Bhagavat, le fournissant, lui et la confrérie de ses Bhixus, de vêtements, etc. [2], puis il fit faire une image de Bhagavat en pierres précieuses, ce qui mit le Buddha dans le ravissement; dans cette circonstance, plusieurs milliers d'êtres vivants reçurent des dispositions grandement favorables [3]. Par cette cause, par ce motif, ils sont (maintenant) dans la cessation (nirvṛtti) complète [4].

Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le roi, c'était moi. C'est pour avoir rendu de tels hommages au parfait et accompli Buddha Pûrṇa que j'éprouve dans le Samsâra un bien-être sans fin;

[1] Le Dvâvimçati-avadâna dit ici : « Alors le roi Xatriya, bien disposé dans son esprit pour le bienheureux Buddha ».

[2] Le Dvâvimçati-avadâna ajoute ici : « Il lui donne des aliments (consistant en) mets et breuvages divers ». Cette phrase ne se trouvant pas dans le Kandjour, on peut la considérer comme une interpolation.

[3] *Mahâ-prasâda* rendu par *dad-pa* (« foi »), *chen-po* (« grande »).

[4] Le texte du manuscrit népâlais est *taddhetukalpapratyaye ca*, ce qui pourrait induire à rendre cette phrase (légèrement modifiée) de la manière suivante : par ce motif, à la fin du Kalpa, ils seront dans la cessation complète. Mais la traduction tibétaine montre que l'introduction du mot *Kalpa* est une faute. D'ailleurs le Dvâvimçati-avadâna porte : *taddhetukam pratyayanca*. Le verbe *parinirvṛtâ* est rendu par le terme tibétain qui est la traduction ordinaire de *Nirvâṇa*.

c'est aussi la cause pour laquelle, devenu Tathâgata, je reçois du Çresṭhî et de Çakra[1], de tels hommages.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre (3)... *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Le récit qu'on vient de lire se trouve reproduit textuellement (f°s 45-48) dans la douzième section du Dvâvimçati-av. intitulée *Bhojana-Kathâ* (discours sur la nourriture). En voici le début :

Alors le Bodhisattva Maitreya, pour faire naitre chez les êtres les racines de vertus, dit encore à Bhagavat : Bhagavat, je désire entendre quel est le fruit du don de la nourriture. Dis-moi tout cela, prince de la parole, (fais-moi) un discours (sur) la nourriture du Sugata. A ces mots, Bhagavat parla ainsi au Bodhisattva Mahâsattva Maitreya ; Écoute Maitreya ! A une certaine époque, la Confrérie des auditeurs résidait à Râjagṛha, à Veṇuvana, dans l'enclos du Kalandaka. Dans cette circonstance, un Çresṭhî riche, etc.

La continuation du texte est la reproduction du récit de l'Avadâna-Çataka. Nous avons déjà signalé quelques fautes de l'Avadâna qui se retrouvent dans le Dvâvimçati et aussi quelques variantes ou adjonctions dignes d'être notées. Nous pourrions en signaler plusieurs autres, moins importantes parce qu'elles ne sont qu'affaire de copiste, et nous les négligeons. Au total, le récit est le même dans les deux recueils et conçu dans les mêmes termes.

Après la conclusion de l'Avadâna-Çataka, réduite à ces termes : En conséquence Bhixus, voici ce qu'il nous faut apprendre, c'est que nous honorerons le maître, nous le respecterons. Le *Dvâvimçati* ajoute : « Écoutez encore les grands avantages du don de la nourriture, etc. »

[1] « Des mondes divins », ajoute le Dvâvimçati-avadâna.

PERSONNAGES DE LA DEUXIÈME DÉCADE

I. — LISTE ALPHABÉTIQUE DES BUDDHAS ANCIENS

NOMS DES BUDDHAS	TRAITEMENTS	CONDITIONS DE ÇÂKYAMUNI
Bhâgîratha (1)	passé en barque par un.	batelier.
Brahmâ (2)	gratifié d'un palais et hébergé pendant trois mois par un	roi anonyme.
Candana (3)	reçu et baigné par un.	—
Candra (4)	a vu son manteau promené au bout d'une perche	—
	par l'ordre d'un..	—
Indramana (5)	honoré de la construction d'un vihâra par un..	—
Indradhvaja (8)	honoré d'un hymne en vingt-cinq çlokas par un.	brahmane premier ministre.
Prabodhana (7)	réjoui par les instruments de musique d'un. . .	roi anonyme.
Pûrṇa (10)	hébergé pendant trois mois par un..	—
Ratnaçaila (6)	fêté pendant cinq ans par.	le roi Dharmabuddhi.
Xemankara (9)	nourri, vêtu, honoré d'un stûpa par un . . .	roi anonyme.

II. — BUDDHA FUTUR

Divyânnada	Çrêṣṭhi de Râjagṛha..	a fait une réception au Buddha.

III. — PRATYÊKABUDDHAS FUTURS

Varṇasvaras	cinq cents musiciens de Çrâvastî.	ont fait fête au Buddha.

TROISIÈME DÉCADE

PRÉAMBULE

Si les deux premières décades enseignent comment on devient Buddha, la troisième enseigne comment on devient Pratyêkabuddha ; car elle est consacrée à cette classe de dignitaires. Mais elle ressemble surtout à la première parce que la Pratyêkabodhi y est prédite à la suite d'un sourire de Buddha dans la plupart de ces récits, huit sur dix, deux seulement ayant pour sujet la carrière d'un Pratyêkabudda passé. Une seule décade suffit donc pour les Pratyêkabuddhas, là où les Buddhas en prennent deux. C'est que, aussi, la dignité de Buddha est bien supérieure à celle de Pratyêkabuddha.

Les deux anciens Pratyêkabuddhas, dont la carrière est racontée (1, 4) à propos de leur stûpa, se ressemblent beaucoup, et même trop. Tous les deux naissent d'un lotus, dans le jardin du même roi (ou de deux rois homonymes) Brahmadatta, dont ils sont réputés les fils; mais l'un devient Pratyêkabuddha tout d'un coup au milieu des réjouissances d'une fête, l'autre dans les austérités de la vie ascétique. Tous les deux, devenus Pratyêkabuddhas, s'élèvent dans l'air et y font des prodiges. Quels actes leur avaient valu ces avantages? Le premier (1) avait été bhixu de Kâçyapa, avait aspergé son stûpa d'eau de senteur, avait médité la Pratyêkabodhi ; le deuxième (4), n'étant que simple négociant avait jeté un lotus à Vipaçyi ; de plus, un vœu, formé en entendant les cris de sa femme en couches, l'avait dispensé de renaitre par la voie ordinaire[1].

Les futurs Pratyêkabuddhas dont parlent nos textes sont des personnages très divers : deux Çresthis ou notables (5, 6); un jardinier (9); un batelier (7); la jeune femme d'un

[1] On trouvera, dans les récits subséquents, la mention de plusieurs Pratyêkabuddhas passés jouant un rôle, tous anonymes.

marchand (3) ; une jeune servante (8) ; un enfant porté dans les bras (2) ; une troupe de gens en fête (10).

Quels actes méritent à ces personnages si différents, le grand honneur qui leur est conféré? La plupart du temps une offrande, offrande d'un lotus (2) par l'enfant qui le saisit sur l'étalage d'un jardinier en voyant le Buddha ; — d'une autre fleur par le jardinier même qui l'a cultivée (9) ; — d'un disque en or par la femme d'un marchand (3). Ces offrandes donnent immédiatement lieu à un prodige. Les deux Çreṣṭhis offrent au Buddha un plantureux repas et une réception magnifique (5, 6). La servante, moins riche, l'honore en lui frottant les pieds de santal rouge (9). Les deux autres conversions (elles méritent bien ce nom) ont un autre caractère. Le batelier (7), qui, avec ses collègues, avait refusé ses services gratuits au Buddha, exprime son repentir et le confirme par des aumônes. Quant à la troupe festoyante (10), son ivresse et sa folle joie disparaissent à la vue du Buddha qui se trouve sur son chemin : la fête mondaine se change en fête bouddhique.

Comme pour la Bodhi, les noms de ceux qui ont possédé ou obtenu la Pratyêkabodhi sont en rapport avec l'acte accompli ou quelqu'autre particularité. Candana était appelé ainsi parce qu'il exhalait une odeur de santal, Daçaçiras à cause de la grosseur de sa tête probablement. Padmottara, Cakrottara, Gandhamâdana sont respectivement les noms de l'enfant qui offre un lotus (2) ; de la femme qui offre un disque d'or (3) ; de la servante qui oint les pieds du Buddha (8). Le nom de Samsârottarana (traversée du Samsâra), appliqué au batelier (7), s'entend de lui-même, aussi bien que celui de Valgusvaras (beaux sons) appliqué à la troupe en fête (10). Nirmala (sans tache), mot vague appliqué au jardinier du récit 9 semble ne se rapporter à rien de spécial. Quant aux noms de Sûxmatvâg et Çitaprabha, ils se rattachent à des particularités difficiles à préciser.

Entre la manière d'acquérir la Pratyêkabodhi et celle d'acquérir la Bodhi, on n'aperçoit pas de différence sensible. La différence, si tant est qu'elle existe, doit consister dans les dispositions intimes et les actions passées (souvent aussi peu connues les unes que les autres), des héros de ces récits. Le délai pour arriver à la Pratyêkabodhi n'est pas toujours fixé ; il est de treize Kalpas dans un cas (9) ; de quinze Kalpas dans deux autres (2, 3), de vingt Antarakalpas dans un quatrième (10).

La conclusion de huit de ces récits sur dix est qu'il faut honorer les Buddhas, les Pratyêkabuddhas, les Çravakas. Dans les deux autres (1, 9), elle est qu'il faut rendre un culte au Maître (au Buddha).

On trouve dans le Karma-Çataka quelques prédictions de la Pratyêkabodhi, une demi-douzaine, tout au plus, si je ne me trompe. La traduction de quatre de ces textes a été donnée dans le tome V des *Annales du Musée Guimet* (p. 404-407).

1. CANDANA (21)

— Sandal —

Le bienheureux Buddha (1)...

En faisant des pérégrinations dans les contrées du Magadha, il arriva sur les bords du Gange.

Or, en ce temps-là, il y avait non loin de la rive du Gange un stûpa en ruines, dégradé par le vent et la chaleur. Les Bhixus l'aperçurent et questionnèrent Bhagavat : « Bhagavat, de qui est ce stûpa ? » Bhagavat dit : « Il y eut un Pratyêkabuddha du nom de Candana; c'est le sien. » Les Bhixus reprirent : « (Ce) Pratyêkabuddha Candana, quelle fut son origine, d'où vient son nom, quel fut son résultat[1] ? » Bhagavat dit : « Vous, Bhixus, vous désirez entendre quelle fut l'origine, d'où vient le nom, en quoi consista l'activité du Pratyêkabuddha Candana ? » — « Oui, vénérable ! » — « Eh bien, Bhixus, écoute, fixe bien et dûment dans ton esprit (ce qui sera dit), je vais parler[2]. »

« Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un roi nommé Brahmadatta exerçait la royauté dans la ville de Bénarès; il était puissant (10)... *Roi puissant et juste...*

Il n'avait pas de fils. Désireux d'avoir un fils (11)... *Manière d'obtenir des enfants...* c'est par le concours de trois conditions qu'il naît des fils et des filles.

Il était tout donc entier aux invocations. Or il y avait dans son parc une grande réunion de lotus. Il y naquit un lotus d'un grandeur démesurée; ce (lotus) croissait de jour en jour, mais ne s'épanouissait pas. Le jardinier le fit savoir au roi. — Le roi dit : « Qu'on observe avec soin ce lotus. »

Or, plus tard, au lever du soleil, ce lotus s'entr'ouvrit, et dans le péricarpe de ce lotus un enfant (mâle) fut trouvé assis les jambes croisées. Il était beau, admirable, charmant, respectable, de la couleur de l'or, ayant la tête comme un parasol[3], les bras longs[4], le front large, la voix haute, les sourcils réunis,

[1] *Abhinirvṛtti;* tib. *las-vtags*, « contexture des actes ».

[2] Le vocatif *Bhixava :* est au pluriel ; les impératifs *çṛṇu* et *kuru* sont au singulier.

[3] C'est-à-dire, sans doute, entourée d'un nimbe.

[4] Littér. « pendants ».

le nez élevé, orné des trente-deux signes du grand homme, portant sur ses membres les quatre-vingts signes distinctifs. De sa bouche s'exhalait un parfum de lotus, de son corps un parfum de santal.

Le jardinier en informa le roi. Alors le roi avec ses ministres, avec les femmes de son gynécée, se rendit à ce jardin. Du plus loin qu'il l'aperçut, l'enfant lui dit : « Viens, père, tu n'a pas de fils, je suis ton fils. » — Alors le roi joyeux, content, ravi, dit : « Oui, c'est comme tu le dis. » — Alors le roi se plongea dans l'étang de lotus, saisit l'enfant dans le péricarpe du lotus, le plaça sur la paume de sa main ; partout où l'enfant posait ses pieds, il apparaissait des (fleurs de) lotus. De là vient qu'on lui donna le nom de Candana [1].

Lorsque le jeune Candana fut peu à peu devenu grand, les habitants de la ville firent au roi cette demande : « Seigneur, le jour de notre fête urbaine est arrivé ; Sa Majesté devrait bien nous accorder le jeune prince Candana ; il participera avec nous à la fête ; il ornera de lotus tout l'emplacement. » — Le roi répondit : « Qu'il en soit ainsi ! »

Alors Candana, paré de tous ses ornements, entouré de fils de ministres, sort de la maison du roi au son de divers instruments de musique pour jouir, lui aussi, de la fête urbaine. Pendant qu'il marche, à chaque endroit où il pose le pied, des lotus apparaissent les uns après les autres, admirables, ravissant le cœur. Mais, à peine sont-ils touchés par les rayons du soleil qu'ils se flétrissent et se dessèchent.

Alors, cet être pur qui avait des inclinations vertueuses, en qui les Buddhas antérieurs avaient fait pousser des racines de vertu, sentit naître dans son esprit, à la vue de ce (phénomène), une conception pure de la vérité. De même, se dit-il, que ces lotus à peine nés brillent avec éclat, puis, brûlés par les rayons du soleil, se flétrissent et se dessèchent, ainsi en est-il du corps. » Pendant qu'il réfléchissait, comparait, examinait ainsi, les trent-sept lois composantes de la Bodhi lui apparurent, et, au milieu de cette foule où il se tenait, la Pratyêkabodhi lui fut rendue manifeste. Alors les dieux Çuddhâvâsakâyikas (de la demeure pure) lui présentèrent des vêtements jaunes ; il les revêtit, puis, s'élevant en l'air, se mit à faire divers prodiges. A cette vue,

[1] On lui donne le nom de Candana (santal), à cause des lotus qui naissaient sous ses pas! — L'explication est au moins singulière. Le nom vient évidemment de l'odeur qu'il exhalait.

le roi, les ministres et toute la multitude assemblée, éprouvèrent une grande joie[1], et diverses racines de vertu poussèrent (en eux).

Bhagavat dit : tels sont l'origine, le nom, le résultat du Pratyêkabuddha Candana.

Les Bhixus questionnèrent Bhagavat : « Vénérable, quels actes le Pratyêkabuddha Candana avait-il faits pour avoir un corps exhalant une si bonne odeur et des organes si pénétrants ? »

Bhagavat reprit : « Il avait été initié sous le bienheureux Kâçyapa. Alors, il avait aspergé d'eau de senteur le stûpa (construit) pour les cheveux et les ongles de ce (Buddha). Enfin il avait médité[2] la voie de la Pratyêkabodhi.

Voici donc ce qu'il vous faut apprendre ; nous honorerons (3)... *Le culte du maître...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

1. Notre texte se retrouve dans le Dvâvimçati, sous le même titre (fol. 80-82), et formant une section spéciale, la vingt-deuxième et dernière (abstraction faite de l'épilogue). Le texte coïncide avec celui de l'Avadâna-Çataka ; il y a toutefois un certain nombre de variantes, sans importance d'ailleurs et qui ne sont guères que des différences matérielles de lecture. A la fin, cependant, ces variantes prennent un peu plus de valeur ; telle est cette phrase ajoutée à la dernière de l'Avadâna-Çat. ; « lui-même (Candana) atteignit le Nirvâṇa ; ses disciples firent aussi un Caitya en son nom ; aussi l'appelle-t-on Caitya de ce (Candana).

2. Ce même récit est le quatrième du Kalpa-dr.-av. (fol. 16-19). Le texte de ce recueil suit de près, quelquefois de très près, le texte de l'Avadâna-Çat. En voici l'analyse :

Promenade du Buddha et de ses Bhixus. Question de ceux-ci. Le roi Brahmadatta ; sa puissance ; son grand chagrin domestique. Prières et offrandes aux dieux pour un fils. Naissance d'un fils dans un lotus. Description de l'enfant : « Comme une odeur de santal s'échappait de son corps, — il lui donna le nom de Candana, — partout où Candana posait les pieds sur la terre, — partout des lotus apparaissaient de toutes parts » (On voit que l'*imposition de nom* est présentée d'une manière plus satisfaisante que dans l'Avadâna-Çat., sans que l'importance donnée aux lotus soit amoindrie). Candana à la fête ; sa réflexion ; sa conversion ; son Nirvâṇa ; Stûpa élevé par ses disciples à sa mémoire. (Le Kalpa-druma donne cette indication nécessaire omise par l'Avadâna-Çataka, mais rétablie par le Drâvimçatî-Avad. ; seulement il la place à un autre endroit).

[1] *Prasâda*, tib. d*ga*.
[2] *Bhâvita*, proprement « élargir, développer », habituellement rendu par « méditer ».

Question des Bhixus, — Explications du Buddha : Initiation de Candana, hommages rendus par lui au Stûpa de Kâçyapa et *pranidhâna* fait par lui en vue de la Pratyêkabodhi.

Le texte se termine par un hors-d'œuvre, une longue exhortation (en vingt-trois çlokas) d'Upagata à Açoka, sur l'excellence des adhérents du Buddha par rapport à tous les autres hommes.

2. PADMA (22)

— Lotus —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapindada.

C'était la coutume, dans le pays du milieu[1], que les jardiniers prenant avec eux des lotus vinssent dans la rue pour les vendre.

Or donc, Bhagavat s'étant levé de bon matin, ayant pris son manteau et son vase à aumônes, entra dans Çrâvastî pour mendier ; (en même temps), une femme descendit dans la rue, ayant un enfant qu'elle portait avec orgueil[2], (dans ses bras). L'enfant aperçut le Buddha (16)... A cette vue, il éprouva de la joie[3]. Soudain, il étend les deux bras, saisit un lotus sur l'étalage[4] d'un jardinier et le jette sur la tête de Bhagavat. Alors, ce lotus prenant les dimensions d'une roue de char, se tint en l'air, suivant Bhagavat quand il marchait, s'arrêtant quand il s'arrêtait. Alors jaillit de la personne de Bhagavat une splendeur semblable à l'éclat du lotus, qui éclaira la ville de Çrâvastî tout entière.

Alors Bhagavat fit voir un sourire. Or, c'est la règle quand les Buddhas bienheureux font voir le sourire (14)... *Le rire d'un Buddha. Prédiction de la Pratyêkabodhi...*

Vois, Ânanda, ce lotus jeté sur le Tathâgata par cet enfant plein de joie. Cet enfant, Ânanda, par cette racine de vertu, etc... sera, pendant quinze kalpas, exempt d'aller dans la mauvaise voie ; après avoir éprouvé le bien-

[1] *Madhye deçe* « l'Inde centrale »

[2] Je mets « avec orgueil » pour rendre *subhagena* qui n'a pas d'équivalent dans le tibétain. Car on y lit seulement *pañ-na* « sur son sein » qui supposerait un sanskrit *añkena*.

[3] *Prasâda* rendu en tibétain par *dga*.

[4] Il y a dans le texte *sakâçât* « sous les yeux ».

être divin et humain, il sera le Pratyèkabuddha nommé Padmottara, (le meilleur des lotus). Telle est pour lui cette loi du don qui est la joie de l'esprit en ma présence.

En conséquence, Bhixus (4)... *Triple hommage...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

1. Ce récit est le treizième texte du Kalpa-dr.-av. (fol. 102-107), où il a le titre très bien justifié de Padmottara. En voici l'analyse : Coutume des jardiniers, entrée du Buddha, descente d'une femme dans la rue (le tout très brièvement raconté). « Qui est cet homme? » demande l'enfant en voyant le Buddha. Réponse de la mère en quatre çlokas (Résumé de la vie du Buddha et description de son caractère). L'enfant prend un lotus et le jette vers le Buddha. Mêmes prodiges que dans l'Avadâna-Çat. augmentés de la guérison des aveugles, des sourds etc., etc. (Trois çlokas pour le développement). Grand étonnement des gens de la ville et discussion sur l'origine de cette vive lumière dont elle est éclairée. Vient-elle de Brahmâ ou de Çakra, ou de celui-ci, ou de celui-là, ou peut-être de celui qui porte les qualités de la Bodhi parfaite, etc ? (vingt-un çlokas sur ce thème, dont quinze relatifs au Buddha). On vient en foule auprès du Buddha, on voit le lotus se tenant comme un *parasol* [1]. On s'extasie sur les mérites de l'enfant donateur et les qualités du Buddha donataire (ces réflexions et ces éloges de la foule occupent neuf çlokas). Rire et prédiction du Buddha sur l'enfant qui sera le Pratyêkabuddha Padmottara. La prédiction est suivie d'un long sermon sur le don et le culte dû aux trois joyaux (trente-un çlokas). Le Buddha adresse ensuite des félicitations et des exhortations à l'enfant ; puis chacun retourne chez soi.

2. On a déjà vu que le septième avadâna s'appelle Padma, on verra plus loin que le soixante-sixième porte le même intitulé. Ces titres identiques, qui s'expliquent parfaitement pour chacun de ces récits, s'appliquent à des textes très divers.

3. CAKRA (23)

— La Roue —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Râjagrha, à Vênuvana, dans l'enclos du Kalandaka.

[1] *Chatribhûtam.* Y aurait-il eu, soit dans ce passage, soit ailleurs, une confusion entre *Cakra* » roue » et *Chatra* « parasol »?

(Or, il y avait) à Çrâvastî[1] un négociant (qui) descendit sur l'Océan. Sa femme était fort jeune ; elle fut dans l'abattement à cause de son seigneur et maître ; elle se consumait de chagrin et son mari n'arrivait pas. Elle se prosterna devant Nârâyaṇa, et fit une promesse. « Si mon mari revient bientôt, je te ferai don d'un disque[2] de la couleur de l'or. » Ensuite, son mari étant revenu de l'Océan heureusement et à bon port, elle fit faire un disque de la couleur de l'or, puis, entourée d'une troupe de servantes, munie du disque, de parfums, d'encens, de fleurs, elle se dirigea vers le temple du dieu[3]. Cependant, il n'est rien qui échappe aux bienheureux Buddhas (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas.*

Bhagavat voit (donc ceci) : Cette jeune femme, à ma vue, fera pousser en elle-même les racines de vertus de la Pratyêkabodhi. Alors s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entouré de la troupe de ses Bhixus, suivi de l'Assemblée de ses Bhixus, il entra dans Râjagṛha pour mendier. A ce moment, la jeune femme vit le Buddha, orné, etc. (16)... A l'instant même où elle le vit, elle éprouva de la joie[4] et se mit à jeter sur Bhagavat le disque d'or. Alors, une (de ses) servantes l'arrêta en disant : « Ce n'est pas celui-ci (qui est) Nârâyaṇa. » Mais on a beau la retenir, une foi[5] trop vive entraîne son esprit. Elle jette le disque d'or au-dessus du bienheureux Buddha ; elle lui offre des parfums et une guirlande (de fleurs).

Alors Bhagavat fit voir un sourire. Or, c'est la règle quand les Buddas font voir le sourire (19)... *Le rire des Buddhas. Prédiction de la Pratyêkabodhi...*

Ânanda, cette jeune femme, par cette racine de vertu... sera pendant quinze kalpas, exempte d'aller dans la mauvaise voie ; après avoir connu le bien-être divin et humain, elle sera le Pratyêkabuddha nommé Cakrottara (supérieur par le disque). Telle est pour elle cette loi du don qui est la joie de l'esprit en ma présence.

En conséquence, Bhixus (4)... *Triple hommage.*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

[1] Le tibétain dit : Râjagṛha.

[2] *Cakra*, tibétain : '*Khor-lo*, « roue, disque ».

[3] *Devakulam.*

[4] *Prasâda*, tib. d*ga*.

[5] *Prasâda*, tib. *dad*.

Rapprochements et remarques

Le *Cakra* est le troisième récit de Ratna-av.–malâ (fol. 25-37). En voici l'analyse :

Le Buddha réside à Râjagṛha. Un négociant de Çrâvastî, très riche, se marie et vit dans les plaisirs. Sa femme qui est ambitieuse se livre à des réflexions profondes et surtout fort longues sur l'abus des jouissances et les avantages d'une activité féconde et bienfaisante. (Dans ces réflexions qui occupent douze çlokas, elle invoque ce principe : « Les Buddhas ont dit que la richesse est la racine de la loi, de l'utilité, du plaisir, de la délivrance »). Elle adresse un discours à son mari pour l'exciter à l'acquisition des richesses. Le mari approuve et décide qu'il s'embarquera. Désespoir et nouveau discours de l'épouse qui combat cette résolution et cherche à retenir son mari à la maison. Réponse du mari qui persévère dans son dessein et examine philosophiquement les conséquences d'un bon et d'un mauvais succès. L'épouse se soumet à la volonté de son mari. Départ du négociant avec cinq cents marchands. Une cause mystérieuse les retient dans les mines de joyaux et retarde leur retour.

Description du désespoir de l'épouse délaissée qu'une de ses amies cherche à consoler. Réponse de l'épouse qui ne veut pas être consolée ; car « pour les femmes, leur divinité, c'est leur mari ; leur loi, c'est le culte de leur mari. » L'amie lui conseille alors de s'adresser au dieu de son mari qui est « Viṣṇu-Nârâyana-Hari ». L'épouse accepte et promet à Viṣṇu un disque d'or. Retour du marchand, parfaitement reçu par sa femme qui lui raconte ce qui s'est passé ; il l'engage à accomplir son vœu. Pensées miséricordieuses du Buddha qui vient se placer sur le passage de l'épouse. Celle-ci veut lui offrir le disque. Une de ses amies la retient : « Ce n'est pas là Nârâyaṇa, vertueuse, c'est le Sugata, prince des Jinas ; ne lui donne pas le disque fait pour Hari. » Joie de l'épouse d'avoir rencontré le Buddha (exprimée en dix-huit çlokas). Elle lui présente le disque et les autres offrandes en faisant un praṇidhi. Sourire du Buddha (trente-huit çlokas). Il annonce à Ananda que cette jeune femme sera un Pratyêkabuddha, mais sans lui donner un nom. Pendant que les assistants applaudissent, le disque s'élève en l'air, se place au-dessus du Buddha et se meut, brillant comme Sudarçana (le disque de Viṣṇu), rayonnant comme le soleil. Le Buddha touche de sa main la tête de la jeune femme et lui prédit la Pratyêkabodhi ; puis, il part avec sa Confrérie pour Râjagṛha. La jeune femme, de son côté, rentre chez elle et raconte tout à son mari qui se joint à elle pour rendre un culte constant aux trois joyaux.

On voit que ce récit est bien plus chargé que celui de l'Avadâna-Çataka.

4. DAÇAÇIRAS (24)

— Dix Têtes —

Le bienheureux Buddha (1),.. parcourant le pays chez les Magadhains, arriva au bord du Gange avec la confrérie des Bhixus. Or, les Bhixus aper–

çurent de loin un antique stûpa que le vent, la chaleur et la pluie avaient dégradé, très dégradé. A cette vue, les Bhixus questionnèrent encore Bhagavat : « De qui est ce stûpa, ô vénérable ? » dirent-ils. Bhagavat répondit : « Du Pratyêkabuddha Daçaçiras. » Les Bhixus reprirent : « Quels furent, ô vénérable, l'origine, le nom, la fin du Pratyêkabuddha Daçaçiras ? » Bhagavat dit : « Vous désirez l'entendre, vous, Bhixus? » — « Oui, vénérable, répondirent les Bhixus. » — « Eh bien ! Bhixus, écoutez et fixez bien et dûment dans votre esprit (ce qui sera dit) ; je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, le roi appelé Brahmadatta exerçait la royauté, etc. (10)... *Roi puissant et juste.*

Or, il n'avait pas de fils et, désireux d'avoir un fils, il implorait Çiva, Varuṇa, Kuvera, Çakra, Brahmâ, etc., en un mot, tous les dieux supérieurs (11)... *Manière d'obtenir des enfants.*

Or, il y avait, dans le parc du roi, un grand étang à lotus, couvert de lotus, de lotus rouges, de lotus (bleus), de lotus blancs. (Les bords) de cet étang de lotus[1] étaient ornés d'oies, de Cakravâka, d'Araṇḍava et d'autres oiseaux. Là, un lotus de dimensions extraordinaires naquit soudain (se dressant comme) une épine. Il grossissait de jour en jour, mais ne s'épanouissait pas. Le jardinier le fit savoir au roi qui dit : « Qu'on surveille soigneusement ce lotus. » Plus tard, à un lever de soleil, ce lotus s'entr'ouvrit et, dans le péricarpe de ce lotus, se trouva un enfant assis les jambes croisées, beau, admirable, charmant, jaune, couleur de l'or, la tête en forme de parasol, les bras longs, le front large, la voix haute, les sourcils joints, le nez élevé, les membres ornés des trente-deux signes du grand homme, embellis par les quatre-vingts belles proportions. Le jardinier, l'ayant vu, en informa le roi. A cette nouvelle, le roi avec ses ministres, avec son gynécée, se rendit au parc. Il vit donc, le roi, cet (enfant) qui brillait dans le péricarpe du lotus. A cette vue, le ravissement, la satisfaction, l'allégresse, une joie suprême et un profond contentement d'esprit naquirent en lui : il se plongea dans l'étang, saisit l'(enfant) et, avec un grand respect, l'emporta dans sa demeure. Il avertit les Çramaṇas, les Brahmanes, les devins, et quand trois semaines furent

[1] Le texte a simplement *Nalinî* « réunion de lotus. » Dans la traduction tibétaine, il y a *'gram*, « le bord ».

écoulées, le vingt et unième jour, on célébra une fête de naissance, où on donna (à l'enfant) le nom de Daçaçiras[1].

Le jeune Daçaçiras fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation*... Il était vertueux (8)... *Personnage vertueux.* Il voit son père, dans l'exercice de ses devoirs de roi, lié à ce qui est méprisable, accomplissant des actes méprisables. A cette vue, le jeune prince éperdu[2] demanda à son père l'autorisation : « Autorise-moi, cher père, je veux me faire initier à la loi et à la discipline bien enseignée ; » si bien que, muni de l'autorisation de son père, il se fit raser la barbe et les cheveux, revêtit des vêtements jaunes, et, poussé par une foi parfaite, quitta les lieux habités, pour passer, comme initié dans les lieux inhabités. Ainsi, sans (recevoir aucune) instruction, il se mit devant les yeux les lois qui forment les trente-sept ailes de la Bodhi, et la Pratyêkabodhi lui fut manifestée. Puis, s'élevant dans les champs de l'air, il exécuta en présence de son père divers prodiges. Alors le roi l'entretint avec des aumônes pendant trois mois. Enfin, fatigué de porter l'existence corporelle, après avoir fait des prodiges variés, il arriva au repos absolu (Nirvṛtti) comme un feu dont le bois (qui lui servait d'aliment) est consumé ; et on lui éleva ce stûpa.

Alors les Bhixus ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Quels actes, ô vénérable, Daçaçiras avait-il faits pour ne pas naître dans le sein d'une mère, pour naître dans un lotus ? »

Bhagavat dit : « Bhixus, Daçaçiras a accompli des actes (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans le quatre-vingt-onzième Kalpa, un Buddha du nom de Vipaçyi (14)... *Apparition d'un ancien Buddha*... parut dans le monde. Étant entré dans la ville royale de Bandhumatî, il y résidait.

Or Vipaçyi, le parfait et accompli Buddha, s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entouré de la troupe de ses Bhixus, suivi de la confrérie de ses Bhixus, entra dans la capitale Bandhumatî pour mendier. A ce moment, un négociant était précisément descendu dans la rue, un lotus à la main. Il aperçoit Vipaçyi, le parfait et accompli Buddha (16)... *Descrip-*

[1] « Qui a dix têtes » ou « qui a une tête (grosse comme) dix ». Ordinairement on signale le motif qui a fait adopter un nom pour un enfant. Ici cette explication est supprimée.
[2] Samvigna « tremblant » (tib. *mi dga-nas*, « non réjoui »).

tion physique du Buddha... Aussitôt qu'il l'eut vu, il lança son lotus au-dessus de Bhagavat. A peine lancé, le lotus, prenant les dimensions d'une roue de char, se plaça au-dessus de Bhagavat, suivant Bhagavat quand il marchait, s'arrêtant quand il s'arrêtait; si bien que Vipaçyi, le parfait et accompli Buddha, prédit la Pratyêkabodhi à ce négociant. Alors l'esprit joyeux, content, ravi, il retourna chez lui; au même instant sa femme accouchait et poussait des cris (de douleur). Il questionna sa servante : « Qu'y a-t-il donc ? » demanda-t-il. — La servante le lui dit; et le négociant tout bouleversé se mit à faire un vœu : « Que jamais, dans mes transmigrations, je n'entre dans le sein d'une mère ! »

Bhagavat reprit : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque, fut le négociant, c'était ce Daçaçiras, le Pratyêkabuddha. Grâce à cette racine de vertu, pendant vingt et un Kalpas, il n'est jamais venu au monde dans le sein d'une mère, et, dans sa dernière existence, il a eu cette puissance surhumaine (vibhûti).

En conséquence, Bhixus (4)... *Triple hommage.*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

1. Le Daçaçiras est le quatorzième texte (fol. 134-148) du Ratna-av.-mâla.

En voici l'analyse.

Promenade du Buddha et de ses Bhixus : question sur le stûpa dégradé qu'ils aperçoivent, puis sur Daçaçiras. Histoire de Daçaçiras : Le roi Brahmadatta; il n'a point d'héritier. Ses plaintes; il s'adresse au destin (Daiva). Il s'en ouvre à sa femme qui l'avait questionné sur son chagrin et l'engage à s'adresser aux dieux. Il suit cet avis et convoque les Brahmanes et les devins qui lui conseillent de solliciter *Brahmâ*. Le roi invoque Brahmâ, mais sans succès. Il en est de même pour *Viṣṇu* puis pour *Çiva*. Un ami lui conseille d'invoquer les Planètes, le Mères (mâtṛkâ). Mais ce moyen ne réussit pas, non plus que celui d'invoquer les Gardiens du monde, suggéré par un de ses conseillers, ni que celui d'invoquer toutes les divinités sans exception, imaginé par un autre conseiller. Enfin un Upâsaka du Buddha conseille au roi de s'adresser aux trois joyaux. Le roi ne manque pas de le faire et un Sura arrivé à sa dernière existence descend du Tuṣita dans le monde des « mortels[1] » ; il entre dans un germe de lotus qui se développe lentement et d'où sort enfin un jeune garçon qui fait la joie du roi et même de la reine (Mahiṣî). Éducation soignée du jeune prince, qui, épouvanté par la vue des jouissances royales, demande la

[1] *Caramabhavika : sura: tuṣitabhuvanâccyutvâ martyalokamupâcarat.*

permission de se faire initier : Long discours du roi pour le retenir ; réponse encore plus longue du jeune prince décidé à renoncer aux plaisirs. Initiation (assez longuement détaillée) de Daçaçiras qui « ayant réalisé en lui la Pratyêkabodhi devient un Pratyêka-Sugata ». Il entre dans le Nirvâṇa et on lui élève un stûpa.

Question des Bhixus sur cette destinée de Daçaçiras. Rencontre de Vipaçyî ; offrande d'un lotus. Il reçoit la promesse d'être un Pratyêkabuddha, rentre chez lui et entend les cris de sa femme ; longue lamentation sur la grossesse, la maternité, la paternité, et vœu pour ne point renaitre au sein d'une femme. Il élève son fils avec soin et devient un Upâsaka qui, pendant vingt-un kalpas, renaît de lotus en lotus, sans passer jamais « par le sein d'une mère, par la demeure impure de l'urine et de la saleté, brûlée par le feu ».

On voit que ce texte est une amplification très développée de celui de l'Avadâna-Çataka.

2. L'histoire de la naissance de Daçaçiras est la reproduction textuelle de celle de la naissance de Candana. Or comme il s'agit d'un fils unique dans les deux cas, on ne pourrait pas se rendre compte de la dualité de ces deux personnages, si l'on ne savait combien les Bouddhistes se soucient peu en général de faire cadrer ensemble leurs divers récits et d'éviter la contradiction.

3. L'histoire du don du lotus reproduit celle qu'on a vue dans Padma (III, 2) ; mais ici l'identité des phénomènes racontés n'implique pas l'existence de deux récits inconciliables.

5-6. SÙXMATVÂG ET ÇÎTAPRABHA (25-26)

— Peau fine — — Clarté froide —

Nota. — Ces deux textes sont identiques ; ils ne diffèrent que par le nom du héros et par de très légères variantes. Il suffit de donner le texte une seule fois d'autant plus que les faits qu'on y raconte n'ont rien d'extraordinaire. Nous donnerons en note les variantes qui distinguent le Çitaprabha du Sùxmatvâg.

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jètavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, en ce temps-là, il y avait à Çrâvastî un Çresṭhî[1] riche (9)... *personnage riche*... et ce maître de maison était vertueux (8)... *personnage vertueux*...

Ce personnage fit en lui-même les réflexions (suivantes) : « Ces jouissances sont de la nature (de l'image) de la lune reflétée dans l'eau, elles sont sem-

1 Il y a dans le Çitaprabha « un maître de maison ».

blables à un mirage[1], sans permanence, sans solidité, sans calme (pour respirer un instant), soumises à la loi du changement (perpétuel), également exposées aux cinq châtiments terribles. Il n'y a point de moelle dans ces jouissances; mais si j'en tirais de la moelle! » Il invita donc à un repas Bhagavat avec la confrérie de ses auditeurs[2], nettoya sa maison de toutes pierres, de tous cailloux, de tout gravier, l'arrosa d'eau de santal, la parfuma avec de larges vases pleins de bonnes odeurs, avec des parfums et de l'encens, la remplit de toutes sortes de fleurs, y fit préparer des sièges (ornés) de fleurs. Puis, après avoir préparé des boissons fraîches et bien douces[3], des mets et des comestibles, il fit dire à Bhagavat par un messager qu'il était l'heure. « C'est le moment, vénérable, le repas est prêt : de quoi Bhagavat pense-t-il qu'il est l'heure ? (ou le moment ?). »

Alors Bhagavat, s'étant levé de bonne heure, ayant pris son vase et son manteau, entouré de la troupe de ses Bhixus, suivi de la confrérie de ses Bhixus, se dirigea vers la demeure de ce maître de maison. Quand il y fut arrivé, il s'assit en tête de l'assemblée des Bhixus sur le siège préparé exprès (pour lui). Quand le maître de maison vit la confrérie des Bhixus avec le Buddha en tête assise à l'aise, il la rassasia et la combla en lui servant de sa propre main des aliments purs et sains. Après l'avoir rassasiée et comblée, quand il vit que Bhagavat s'était lavé les mains et avait mis son vase à aumônes de côté, il prit un siège plus bas, et s'assit en présence de Bhagavat pour entendre la loi. Alors Bhagavat endoctrina, instruisit le maître de maison par un discours sur la loi. Après l'avoir endoctriné, instruit, éclairé par un discours sur la loi à l'aide de plusieurs déductions, il resta silencieux.

A ce moment le maître de maison, ayant obtenu la foi[4] tombant aux pieds (de Bhagavat[5]) nourrit son intelligence.

Alors Bhagavat fit voir un sourire.

Or c'est la règle, quand les bienheureux Buddhas font voir le sourire (19)...
Rire du Buddha. Prédiction de la Pratyêkabodhi.

[1] *Marîcisadṛçâ :* au lieu de cette expression, il y a, dans le Çîtaprabha, *gajakarṇasadṛçâ*, « semblables à l'oreille de l'éléphant. » Ce terme a, sans doute, un sens allégorique qui m'échappe.

[2] Le Çitaprabha ajoute « au temps chaud ».

[3] « Bien douces » *(susvâdu)* n'est pas dans le Çitaprabha.

[4] *Prasâda*, tib. *dad*.

[5] Le tibétain ajoute ici, et seulement dans Sûxmatvâg : « comme un arbre dont on aurait coupé la racine ».

Tu vois Ânanda, quelle sorte d'hommage m'a rendu ce Çresthi ? — Oui, vénérable, ce Çresthî, Ânanda, sera le Pratyèkabuddha nommé Sûxmatvâg[1]. Telle est pour lui...

En conséquence, Bhixus (4)... *Triple hommage.*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

1. Les deux traductions tibétaines ne sont pas aussi concordantes entre elles que les deux textes sanskrits. La traduction du Sûxmatvâg s'écarte du texte sanskrit, tandis que celle du Çitaprabha lui est fidèle.

2. L'explication des noms des deux Pratyêkabuddhas n'est pas très facile. *Sûxmatvâg* signifie « fine peau » ; peut-être a t-il une relation avec l'épithète « bien douce » *(susvâda)*, des breuvages offerts par *Sûxmatvâg ;* cette épithète, en effet, n'accompagne pas les breuvages offerts par Çîtaprabha. Il est à remarquer que la traduction tibétaine de Sûxmatvâg ne correspond pas à ce nom ; c'est *mdog djam* « *couleur* douce », le mot « couleur » étant substitué à « peau ». j'ignore pourquoi : peut-être s'agit-il du teint, de la couleur de la peau ; mais je ne puis pas non plus expliquer cette variante. Quant au mot *Çitaprabha* (froide clarté), il renferme l'épithète *Çîta* qui, dans les deux textes, est un qualificatif des breuvages offerts au Buddha ; mais il est dit, dans le Çitaprabha, que le repas fut offert « dans la saison chaude » *(grîsmakâle)*. C'était donc à la lettre un « rafraichissement »; de là, sans doute, le nom de Çitaprabha.

7. NÂVIKÂ (27)

— Les Mariniers —

Le bienheureux Buddha (1)... en faisant une promenade à travers le Magadha, arriva sur la rive du Gange. Alors Bhagavat, entouré de la troupe de ses Bhixus, suivi de la confrérie de ses Bhixus, s'avança vers le lieu où étaient les bateliers. Arrivé près de ces bateliers, il leur parla ainsi : « Messieurs, faites-moi passer le fleuve. » Les bateliers répondirent : « Paie (d'abord) le prix du passage. » Alors Bhagavat dit aux bateliers : « Moi aussi, je fus batelier jadis ; car c'est moi qui ai fait passer à Nanda le fleuve de la passion (ou des attachements) où il était tombé ; à Angulimâla le fleuve de la haine

[1] Le Çîtaprabha porte ici : « Ce maître de maison, Ananda, sera le Pratyékabuddha nommé Çîtaprabha.

où il était également tombé ; à un jeune brahmane, Mânastabdha, le fleuve de l'orgueil ; à Uparivilva-Kâçyapa le fleuve de l'égarement où chacun d'eux était tombé ; et jamais je n'ai demandé le prix du passage. » Mais il a beau dire, on ne consent pas à le faire traverser.

Cependant, un des bateliers avait entendu le son de la voix de Bhagavat douée de huit membres et vu la perfection de sa beauté ; la foi[1] naquit en lui et il dit : « Je ferai traverser Bhagavat avec la confrérie de ses Bhixus. » Alors les Bhixus montèrent en barque ; quant à Bhagavat, au moyen de sa puissance surnaturelle, il passa, sous les yeux du batelier, de la rive où il se trouvait à la rive opposée. En voyant ce prodige de la puissance surnaturelle, le batelier eut des dispositions d'esprit entraînantes ; il tomba aux pieds de Bhagavat. Bhagavat lui fit un exposé de la loi explicatif des quatre vérités sublimes tel que, après l'avoir entendu, le batelier (22)... obtint le fruit de Srota-âpatti. Après avoir vu les vérités, il prononça trois fois l'Udâna : Cela ô vénérable, ne nous a été enseigné (20)... *Éloge (Udânam).*

Alors un deuxième batelier éprouva un repentir très profond, et tombant aux pieds de Bhagavat, fit l'aveu de sa faute, puis il offrit des aumônes à Bhagavat et à la confrérie de ses Bhixus.

Bhagavat alors fit voir un sourire. Or, c'est la règle quand les Buddhas font voir le sourire (19)... *Le rire des Buddhas. Prédiction de la Pratyêkabodhi.*

Ce batelier, Ânanda, par cette racine de vertu, sera dans l'avenir le Pratyêkabuddha nommé Samsârottaraṇa (Traversée du Samsâra). Telle est pour lui...

En conséquence, Bhixus, voici (4)... *Triple hommage.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

I. Le onzième récit (II, 1), était déjà intitulé *Nâvikâ :* il n'y a de commun entre les deux textes que ce titre et la présence de bateliers qui en est la raison d'être.

II. Le premier batelier, celui qui n'est pas récalcitrant, obtient la qualité de Srota-âpatti ; ce qui lui assure le Nirvâṇa dans un avenir prochain. Le deuxième, celui qui se

[1] *Prasâda*, tib. *dad.*

repent et fait l'aumône sera un Pratyêkabuddha ; récompense élevée, mais dont la valeur est diminuée par le temps qu'il faudra pour y arriver. On peut comparer ces deux conversions à celles des deux rois de Pañcâla (I, 8), dont l'un devient Arhat et l'autre sera Buddha. Il y a là un parallélisme curieux à observer.

III. Noter l'allusion faite par le Buddha aux quatre conversions opérées par lui de Nanda, d'Angulimâla, de Mânastabdha, d'Uruvilvakâçyapa. On en trouve le récit dans les livres bouddhiques.

8. GANDHAMÂDANA (28)

Le bienheureux Buddha (1)... étant entré à Râjagṛha, résidait à Veṇuvana, dans l'enclos du Kalandaka.

C'était alors la coutume dans le pays du milieu, que les habitants du pays du milieu, dans toute la contrée[1], oignissent leurs membres de divers onguents. Or, il y avait un fils de maître de maison : sa servante[2], croyante[3], vertueuse, ayant des inclinations honnêtes, était occupée à le frotter de santal rouge, (lorsque) Bhagavat s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entouré de la troupe de ses Bhixus, suivi de la confrérie de ses Bhixus, entra dans Râjagṛha pour mendier.

La jeune fille[4] aperçut le Buddha bienheureux (16)... A cette vue, une foi intense[5] naquit en elle. En vertu de cette foi qu'elle avait reçue, elle dit en elle-même : « Que faire avec une vie comme celle-ci ? voici que j'ai atteint un tel champ ! et je ne puis, par la faute de ma pauvreté, offrir mon hommage à Bhagavat. » Alors, sans tenir compte de sa propre vie[6], elle oignit ses deux mains de santal rouge et fit un bracelet[7] aux deux pieds de Bhagavat ; par la puissance surnaturelle de Bhagavat, la ville de Râjagṛha tout entière fut remplie de l'odeur du santal.

1 *Janapada*, mot dont la présence ne s'explique guère et qui n'est pas rendu en tibétain.
2 *Bran-mo* en tibétain : le sk. porte *dârikâ*, fille, jeune fille.
3 Ce qualificatif ne se trouve que dans le tibétain.
4 Ici le tibétain a *bu-mo*, correspondant au sanskrit *dârikâ*, fille, jeune fille ; car le Ms. porte toujours *dârikâ*. Cette expression doit répondre à l'expression française : « la fille. »
5 *Mahân prasâda*, rendu par *dad-pa chên-po*, en tibétain.
6 Il faut conclure de là, que cet acte exposait la jeune fille à la peine de mort.
7 *Angade kṛte*, expression assez singulière, car *angada* désigne un bracelet, porté au-dessus du coude ; le tibétain dit plus simplement : « elle l'étendit (le santal rouge), sur les pieds de Bhagavat. »

A la vue de ce prodige, la jeune fille eut l'esprit plein de joie[1]; elle tomba aux pieds de Bhagavat et développa son intelligence : Par cette racine de vertu, puissé-je voir devant mes yeux la Pratyêkabodhi !

Alors Bhagavat fit voir un sourire. Or, c'est la règle quand les Buddhas font voir le sourire (19)... *Le rire des Buddhas. Prédiction de la Pratyêkabodhi...*

Ânanda, cette jeune fille... sera le Pratyêkabuddha nommé Gandhamâdana. Tel est pour elle ..

En conséquence, Bhixus (4)... *Triple hommage.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

1. Le terme *Gandhamâdana* appliqué ici à un Pratyêkabuddha de l'avenir a encore d'autres acceptions : il est surtout connu comme le nom d'une montagne célèbre dans les légendes brahmaniques et bouddhiques. Voir le récit 6.

2. La pratique des onctions est la seconde que notre recueil rapporte comme étant propre au « pays du milieu » (l'Inde centrale).

9. NIRMALA (29)

— Sans Tache —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapindada.

Or il y avait à Çrâvastî un jardinier qui entra dans Çrâvastî tenant à la main un mimosa catechu. Un pronostiqueur se tenait à la porte (de la ville). Il dit : « Celui qui mangera ce mimosa catechu se repaîtra d'un aliment à cent saveurs. » Le jardinier entendit cette parole ; l'ayant entendue, il fit cette réflexion en lui-même : « A qui donnerais-je bien ce mimosa catechu, de façon à bien placer mon hommage[2] ? » Il eut alors cette pensée : « Ce bienheureux Buddha, dans ce monde rempli d'êtres mobiles et immobiles, est un champ

[1] *Prasannacittâ* rendu par *sems dga-var gyur-te.*

[2] *Yena me mahân sanmânaḥ syât.* Cette phrase semble pouvoir se traduire encore ainsi : « de manière à obtenir une grande considération ».

mouvant de mérites religieux qui produit des fruits considérables. Si j'offrais cette (plante) au bienheureux Buddha ! »

Alors le jardinier tenant son mimosa catechu se dirigea vers le lieu où était Bhagavat : Quand il y fut arrivé, il adora avec la tête les pieds de Bhagavat, et se tint à peu de distance de lui. Ainsi placé à distance respectueuse, le jardinier adressa ces paroles au bienheureux Buddha : « Bhagavat, qu'il te plaise d'accepter (de moi) ce mimosa catechu par compassion envers moi. » Alors Bhagavat, pour faire plaisir au jardinier, avança son bras couleur de l'or, semblable à la trompe de l'éléphant, et prit (la plante). Après l'avoir prise, il la lança en présence du jardinier. Ce mimosa catechu, ainsi lancé prit racine en terre, et, au moment même, ses branches, ses fleurs, ses fruits se développèrent, un grand Nyagrodha formant un groupe circulaire se forma en un instant; et Bhagavat, s'asseyant à l'ombre de cet arbre, exposa la loi à une multitude de dieux et d'hommes. Après quoi Anâthapiṇḍada le maître de maison offrit à Bhagavat des mets à cent saveurs.

Cependant le jardinier dont l'esprit avait été incliné à la foi par la présence et le prodige de Bhagavat, tomba à ses pieds comme un arbre dont la racine aurait été coupée et se mit à faire un souhait. « Puissé-je par cette racine de vertu voir face à face la Pratyèkabodhi ! »

Alors Bhagavat fit voir un sourire. Or c'est la règle, quand les bienheureux Buddhas font voir le sourire (39)... *Le rire des Buddhas... Prédiction de la Pratyêkabodhi.*

Ce jardinier, Ânanda..., sera exempt, pendant treize kalpas, de tomber dans la déchéance, et dans sa dernière existence, dans sa dernière habitation, dans son dernier corps, dans sa dernière reprise des éléments constitutifs du moi *(âtmâ)*, sera un Pratyêkabuddha nommé Nirmala (sans tache). Tel est...

En conséquence, Bhixus (3)... *Le culte du maître.*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

10. VALGUSVARA (30)

— Mélodieux —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Cependant Bhagavat s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entra dans Çrâvastî pour mendier.

Or, une nombreuse troupe de gens en fête, ivres de vin et hors d'eux, dansant et chantant au son des luths, des tambours, des tambourins et de divers (autres) instruments de musique, avec des guirlandes de lotus, de lotus bleus, rouges, blancs, de Vârṣika[1] et autres fleurs magnifiques attachées autour de leurs gorges, vêtus d'étoffes de coton d'une qualité supérieure, sortaient de Çrâvastî (en même temps que) Bhagavat entrait dans Çrâvastî pour mendier.

Cette troupe de gens en fête aperçut le bienheureux Buddha (16)... *Description physique du Buddha.* A l'instant même où ils le virent, l'ivresse qui était en eux disparut : l'ivresse du vin ayant disparu, les esprits étant inclinés à la foi avec joie ; tout en chantant et dansant au son de la musique, ils s'approchèrent de Bhagavat pour l'honorer, et jetèrent au-dessus de Bhagavat des lotus bleus, qui, une fois jetés, se tinrent au-dessus de Bhagavat comme une maison à étages bleue, un parasol bleu, un autel bleu. Quand Bhagavat marche, ces (objets) marchent avec lui, quand (Bhagavat) s'arrête, ils s'arrêtent. Et il jaillit de (la personne de) Bhagavat une lumière bleue qui illumina Çrâvastî et la rendit semblable à une pierre de saphir (ou d'émeraude, Indranîla).

Alors cette foule de gens en fête ayant obtenu la foi[2] développèrent leur intelligence. « Par cette racine de vertu, dirent-ils, puissions-nous voir face à face la Pratyèkabodhi ! »

Alors Bhagavat fit voir un sourire. Or c'est la loi, quand les bienheureux Buddhas font voir le sourire (19)... *Le rire des Buddhas... Prédiction de la Pratyêkabodhi.*

[1] Le tibétain transcrit *par-çi-ka*.

[2] *Prasâda* traduit en tibétain par *dad*.

Ânanda, les gens de cette troupe en fête, par cette racine de vertu... seront pendant un espace de vingt Antara-kalpas exempts de tomber dans la mauvaise voie, et dans leur dernière existence, dans leur dernière habitation, dans leur dernier corps, dans leur dernière reprise des éléments constitutifs du moi *(âtmâ)*, ils seront des Pratyèkabuddhas nommé Valgusvaras. Telle est pour eux...

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre (1)... *Triple hommage.*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochement et remarque

Voilà la seconde tribu de Pratyêkabuddhas dont il s'agit. Dans le récit dix septième (II, 7). le Buddha avait prédit la future tribu des *Varṇa-svaras.*

LISTES ALPHABÉTIQUES

DES PRATYÊKABUDDHAS DE LA TROISIÈME DÉCADE

A. PRATYÊKABUDDHAS FUTURS

I

NOMS	CONDITION ACTUELLE	ACTES MÉRITOIRES
Cakrottara (3)	femme de marchand.	offre au B. une couronne destinée à Viṣṇu.
Çîtaprabha (5)	Çreṣṭhî de Çravastî.	réception somptueuse faite au B.
Gandhamâdana (8)	jeune servante.	frotte de santal rouge les pieds du B.
Nirmala (9)	jardinier.	offre une fleur cultivée par lui.
Padmottara (2)	enfant porté dans les bras. . . .	jette un lotus sur le B. qui passe.
Samsârottaraṇa (7)	batelier.	repentir d'avoir refusé le passage au B.
Sûxmatvâg (6)	maître de maison de Çrâvastî. . .	réception somptueuse faite au B.
Valgusvarâs (10)	troupe de gens en fête.	changés du tout au tout à la vue du B.

II

PROFESSION			NOMS DE PRATYÊKABUDDHA
Batelier	sera	. . . .	Samsârottaraṇa.
Çreṣṭhî hospitalier	—	. . . .	Çîtaprabha.
Enfant porté dans les bras	—	. . . .	Padmottara.
Femme de marchand	—	. . . .	Cakrottara.
Jardinier	—	. . . .	Nirmala.
Jeune servante	—	. . . .	Gandhamâdana.
Maître de maison	—	. . . .	Sûxmatvâg.
Troupe folle	—	. . . .	les Valgusvarâs.

B. PRATYÊKABUDDHAS PASSÉS

Candana	fils de Brahmadatta de Bénarès. .	obtient la Pratyêkabodhi dans une fête.
Daçaçiras	— — . .	obtient la Pratyêkabodhi dans la solitude.

QUATRIÈME DÉCADE

PRÉAMBULE

La quatrième décade est une exception dans ce recueil. Tandis que les quatre premiers récits de toutes les autres sont reproduits, suivant un ordre constant, dans le Kalpa-dr.-av. et le Ratna-av.-mâla, ceux de celle-ci font défaut, ou, s'il s'en trouve quelqu'un, il est comme égaré, en dehors de la portion de ces compilations qui correspond à l'Avadâna-Çataka. Cette décade est aussi la seule qui ait un titre, celui de *Bodhisattva-jâtakâ* « Anciennes existences du Bodhisattava »; elle n'est pas, en effet, autre chose qu'un recueil de Jâtakas. Ces textes diffèrent notablement de ceux de la seconde décade qui sont aussi des Jâtakas, mais des Jâtakas-avadânas, au lieu que ceux de la quatrième sont des Jâtakas purs, des Jâtakas classiques, au moins pour la plupart. Plusieurs d'entre eux ont leur équivalent dans le célèbre recueil pâli intitulé Jâtaka.

Sur ces dix récits d'existences antérieures du Buddha, deux sont motivés par une initiation (7, 10), deux par le fait que le Buddha échappe à l'épidémie (1) et à des tentatives d'assassinat (3), cinq par les succès de son enseignement ou l'évidence de ses mérites (2, 4, 5, 7, 8), un seul, et c'est beaucoup, par une mésaventure qui lui arrive (9).

Dans cinq de ces anciennes existences il avait été roi, dans deux autres fils de roi, dans une seule homme de métier (6), dans deux animal (7, 10).

Dans six de ces existences passées, le Buddha s'est signalé par son héroïsme, en cherchant ou subissant la souffrance et la mort pour le bien des autres êtres (1, 2, 4, 5, 7, 10), par amour de la loi (8), par soumission au devoir (3). Dans deux récits, le futur Buddha est montré en faute (6, 9).

1. PADMAKA (31)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jètavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Au temps de la saison d'automne, les Bhixus furent atteints par la maladie ; ils étaient jaunes et blêmes, leurs corps étaient maigres, leurs membres affaiblis. Bhagavat, lui, n'était guère souffrant ni malade ; (au contraire), il était plein de santé et de force. A cette vue, les Bhixus questionnèrent Bhagavat : « Vois! Bhagavat, ces Bhixus sont frappés par la maladie d'automne : ils sont jaunes et blêmes, leurs corps sont maigres, leurs membres sont affaiblis ; Bhagavat, au contraire, n'a guère de maladie ni de souffrance ; il est, par nature, plein de force et de santé ; il possède un estomac qui digère régulièrement. »

Bhagavat répondit : « Autrefois, Bhixus, le Tathâgata dans d'autres naissances (12 *bis)... Le fruit des œuvres du Tathâgata.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, un roi nommé Padmaka exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste.*

Or, en ce temps-là, à Bénarès, par suite de l'inégalité du temps, de l'inégalité des éléments[1], il se produisit une épidémie ; les êtres en foule étaient frappés d'un mal (qui les rendait) jaunes. Alors le roi, ayant vu (ce qui en était), fut saisi de compassion : « C'est à moi, dit-il, de les protéger, à moi de procurer leur guérison. » Puis le roi réunit les médecins qui résidaient dans toute l'étendue de ses États, et après avoir observé la cause, le siège, les effets[2] (de la maladie) de ces êtres, il se mit lui-même à les soigner et à accumuler tous les médicaments. Mais on passa ainsi bien du temps à soigner les êtres sans pouvoir les guérir, malgré l'abondance (des médicaments), les simples, les soins apportés.

Alors le roi convoqua les médecins et les questionna de nouveau avec respect : « Quelle est la cause pour laquelle mon traitement ne réussit pas ? » Les médecins, après avoir délibéré, furent d'accord pour lui dire les qualités

[1] *Dhâtu*, mot très vague qui peut désigner les régions, les éléments corporels, les humeurs, etc.

[2] La cause antérieure, selon l'interprétation tibétaine.

et les vices. « Seigneur, nous induisons que c'est à cause de l'inégalité du temps, de l'inégalité des éléments. Cependant, Seigneur, il existe un remède, c'est le poisson appelé Rohita. Si l'on parvenait à le prendre, la maladie pourrait être guérie. »

Alors le roi se mit à la recherche du poisson Rohita; mais quoique beaucoup d'émissaires lui fissent la chasse, ils ne le prirent pas ; puis ils vinrent rendre compte au roi.

Plus tard, le roi sortit pour se promener. Alors tous les malades, réunis en foule, dirent au roi : « Sauve-nous de cette maladie, grand roi, assure notre vie. » Interpellé par des paroles entrecoupées propres à exciter la pitié, le roi, ayant entendu leur voix affaiblie, fut ému de compassion ; son cœur fut tout remué, son visage fut obscurci par les larmes, et il se dit en lui-même : A quoi bon une vie comme celle-ci, ou un bien, une royauté, une seigneurie, une souveraineté telle que la mienne, puisque, lorsque d'autres sont tourmentés par la douleur, je ne puis leur donner du soulagement? » Cette réflexion faite, il fit le grand abandon de ses biens, établit son fils aîné dans la royauté, la seigneurie, la souveraineté, demanda pardon à ses parents, demanda pardon à ses courtisans et à ses ministres, consola les malheureux, fit un vœu composé de huit parties, puis, montant sur la terrasse de son palais, il jeta de l'encens, des fleurs, des parfums, des guirlandes et des onguents, ayant la face tournée vers l'est, et se mit à faire un souhait : « Comme il est vrai, comme c'est une parole vraie, que, après avoir vu les êtres tombés dans une grande détresse, tourmentés par la maladie, je sacrifie ma propre vie, (cette vie) si désirée, par cette vérité, par cette parole vraie, puissé-je apparaître en grand poisson Rohita dans ce fleuve sablonneux[1]! » A ces mots, il se laissa choir de la terrasse de son palais ; à peine fut-il tombé qu'il mourut et apparut dans le fleuve sablonneux comme un grand poisson Rohita. Alors, les divinités, dans toute l'étendue du royaume, firent entendre ces paroles : « Après longtemps, pour ceux que la grande maladie[2] tourmente, le poisson semblable à l'Amṛta, le grand Rohita est enfin apparu dans le fleuve sablonneux. » Dès que ce bruit fut entendu, des hommes dont les mains étaient armées d'instruments tranchants et qui portaient des corbeilles sortirent en

[1] *Bâlukâ*, que le tibétain rend par *zlog-byed*, « sinueux ».
[2] *Mahâ-vyâdhi*, tib. *nad-ts'angs-po-che* « grand mal sacré(?) ».

foule, et avec toutes sortes d'instruments tranchants bien aiguisés, ils se mirent à découper les chairs (de ce poisson) encore vivant. Pendant qu'on dépeçait ainsi son corps, le Bodhisattva palpitait d'amour pour les êtres ; de chaudes larmes (coulaient le long) de son visage ; et il se disait en lui-même : « Ma prise est de bonne prise[1], puisque, par ma chair et par mon sang, ces êtres vont éprouver le bien-être. » C'est par ce procédé que, pendant douze ans, il rassasia les êtres de sa propre chair et de son propre sang, ne détournant jamais sa pensée de la Bodhi suprême au-dessus de laquelle il n'y en a pas. Quand la maladie de ces êtres fut calmée, le poisson Rohita éleva la voix : « Vous, êtres, écoutez : je suis le roi Padmaka ; à cause de vous j'ai sacrifié ma propre vie et revêtu cette nouvelle forme d'existence. Réjouissez-vous en ma présence, car lorsque je me serai assimilé la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y en a pas, moi qui vous ai délivrés de la suprême maladie, je vous établirai dans la fin suprême[2], le Nirvâṇa. »

A l'ouïe de ces paroles, la multitude présente, le roi, les ministres, les gens de la cour ressentirent de la joie, offrirent des fleurs, de l'encens, des guirlandes, des onguents, puis ils se mirent à émettre un souhait : « O toi, qui accomplis des choses extrêmement difficiles, lorsque tu auras atteint la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y en a pas, puissions-nous alors être de tes auditeurs ! »

Bhagavat reprit : « Que pensez-vous Bhixus ? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là, fut le roi Padmaka, c'était moi. C'est pour avoir fait un tel sacrifice, que j'ai éprouvé dans le Samsâra un bien-être sans fin et que maintenant je suis devenu un Buddha parfait par la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'en existe pas. C'est à cause de cela aussi que j'ai une digestion facile et régulière ; que tout ce que j'absorbe, soit que je mange, soit que je boive, m'est agréable au goût et passe sans le sentiment d'aucune douleur ; qu'enfin j'ai peu de maladies et suis d'une constitution bien saine.

En conséquence, Bhixus, voici ce que vous devez apprendre : c'est que nous pratiquerons la compassion *(dayâ)* à l'égard de tous les êtres. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat (2).

[1] *Labhâ me sulabdhâ :* l'acquisition qu'on a faite de moi est une bonne acquisition.

[2] *Atyantaryâdhe : ... atyantanisṭhe nirvâṇe.* Cette qualification du Nirvâṇa revient dans les récits 40, 75, 81.

Rapprochements et remarques

1. Ce récit se trouve dans l'Avadâna-Kalpalatâ où il occupe le 12e rang (f° 22); il y est très bref et tient dans quatorze vers. Il reproduit les traits généraux du texte de l'Avadâna-Çataka. Nous ne pensons pas qu'il y ait lieu d'insister sur les détails ; nous ferons seulement remarquer que le nom du poisson colossal et fabuleux *Timi* est réuni au nom du *Rohita* (qui désigne habituellement la carpe) dans l'hémistiche

Xaṇenaiv ham abhavaṃ sumahân rohitas timi :
Extemplo quidem factus sum valde magnus rohita timi.

Il est d'ailleurs certain, vu l'extravagance du texte de l'Avadâna-Çataka, que *Rohita* désigne un colosse.

2. Le Padmaka est-il représenté dans le Jâtaka pâli? C'est une question à laquelle nous ne pouvons encore faire une réponse précise et définitive. Trois Jâtaka pâlis portent le nom de Paduma ; aucun d'eux ne paraît pouvoir être identifié avec notre récit; nous le savons positivement de l'un d'eux et nous le conjecturons des autres. De plus, nous n'avons pas découvert que dans le recueil pâli le Buddha ait jamais été un *Rohita*. Il y a bien trois Jâtakas intitulés *Maccha jâtaka*, dans l'un desquels le Bodhisattva a été poisson ; mais ils n'ont rien de commun avec notre texte.

2. KAVADA (32)

— La Bouchée —

Le bienheureux Buddha (I)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Là, Bhagavat interpella ses Bhixus : Bhixus, dit-il, si les êtres savaient, etc. (II)... *Sûtra sur le don.*

Quand Bhagavat eut prononcé ce Sûtra, les Bhixus ayant un doute questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « C'est une chose merveilleuse, ô vénérable, que Bhagavat prononce l'éloge du don et (explique) de quelle manière mûrit le fruit de la distribution des dons ! »

Bhagavat reprit : « Qu'y a-t-il d'étonnant, Bhixus, à ce que le Tathâgata prononce l'éloge du don et (explique) de quelle manière mûrit le fruit de la distribution des dons ? Car autrefois, dans la voie du passé, j'ai abandonné, en faveur d'un mendiant, une bouchée qui avait déjà franchi la porte de mon

visage. Écoutez ceci, Bhixus, et fixez-le bien et dûment dans votre esprit. Je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, le roi Brahmadatta exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste.*

Or, par la suite, il se produisit une grande famine semblable à la période du Kalpa de la famine. Alors les foules d'êtres affamés, effrayés par la crainte de la mort, dont la gorge et les joues étaient amaigries par les privations, et qui étaient semblables à des demeures de Prêtas[1], se réunirent, et, marchant tous ensemble, se rendirent en masse compacte auprès du roi, puis, après lui avoir souhaité victoire et longue vie, dirent : Seigneur, sauve-nous de cette terreur de la famine ; accorde-nous la vie !

Alors le roi manda près de lui l'intendant de ses magasins : Intendant, dit-il, y a-t-il dans les magasins des aliments et des breuvages (en suffisance) pour nous et pour ces foules ? A cette question, l'intendant répondit : Seigneur, je le dirai après avoir compté les grains.

Le compte en fut fait par des gens habiles à compter, et il en résulta cette déclaration : Il y a, pour tant de temps, une bouchée par jour pour chacun des habitants du pays et deux pour le roi.

Alors le roi s'adressant aux foules leur fit cette recommandation : Hé bien ! Messieurs, venez tous les jours à la maison du roi, vous mangerez une bouchée, puis vous vous en irez. Désormais, ils y vinrent chaque jour ; ils mangeaient chacun leur bouchée, puis s'en allaient où il leur plaisait.

Cependant il y eut un brâhmane qui n'avait pas été (compris) dans ce compte. Il apprit par d'autres (ce qui s'était fait) et dit au roi : Seigneur, j'ai appris par les gens du pays qu'on avait fait le compte (des bouches) ; qu'une bouchée me soit donnée à moi (aussi) ! Alors, sur ses deux bouchées, le roi en donna une au brâhmane, et il se mit à ne plus manger, comme tout le monde, qu'une seule bouchée.

Or, Çakra, le roi des dieux, a le privilège de connaître et de voir tout ce qui se passe au-dessous de lui. Il se dit en lui-même : « C'est vraiment une chose extrêmement difficile que ce que fait là le roi de Bénarès ! Si je l'éprouvais ! » Alors Çakra, le roi des dieux, se transforma en brâhmane et, à l'heure

[1] *Prêtâçraya.* Le mot *âçraya* « demeure, asile » est rendu en tibétain par *lus*, corps.

du repas, se rendit auprès du roi, puis après lui avoir souhaité victoire et longue vie, lui dit : J'ai faim, assiste-moi avec ta propre bouchée! Et le roi qui avait décidé le sacrifice de sa vie donna, par compassion, sa bouchée au brâhmane et ne prit pas de nourriture. Si bien que, de cette manière, il jeûna pendant six jours[1], et en voyant cette grande foule qui mangeait, il ressentait une joie extrême.

Alors Çakra, le roi des dieux, voyant le ferme dessein du roi d'accomplir des choses extrêmement difficiles, fit disparaître l'apparence de brâhmane qu'il avait empruntée, et se présentant sous sa forme propre, il félicita le roi : Bien, bien! grand roi ; ton Excellence nous a gagnés[2] par cette ferme résolution si difficile à accomplir, et cette foule a véritablement un protecteur. Un tel gardien des créatures ne doit pas être déshonoré. Semez des graines de toute espèce dans vos champs désolés; et moi, dans sept jours, j'enverrai une pluie du grand Indra telle que toutes les céréales pousseront. Le roi ordonna que cela serait fait, et Çakra envoya une pluie du grand Indra telle que la famine prit fin et que l'abondance reparut.

Bhagavat reprit : Que pensez-vous, Bhixus? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le roi nommé Brahmadatta, c'était moi. Oui, c'est moi, qui, lors d'une telle famine, ai, en sacrifiant ma propre vie, donné de tels dons. En conséquence, Bhixus, voici ce que vous devez apprendre : c'est que nous ferons des dons, nous accomplirons des actes méritoires. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

Le 16e récit du Ratna-av.-mâla, intitulé Kanakavarṇa, se rapproche beaucoup de cet avadâna, mais ne lui correspond pas exactement. Il coïncide bien mieux avec le 20e texte de Divya-avadâna qui a le même titre, et dont une traduction tibétaine se trouve dans le Kandjour (Mdo XXX 4°). La version du Divya-avadâna est connue par la traduction que Burnouf a insérée dans son *Intr. à l'hist. du Buddh.-ind.* (p. 79-87 de la réimpression). Je donne ici l'analyse du texte du Ratna-av.-mâlâ.

Kanakavarṇa, résidant avec 18.000 ministres dans sa capitale Kanakavarṇa, avait

[1] Il y a ici, dans le texte, une petite lacune de quelques lettres : on y lit *ṣa-ktacchedà*. La seconde ettre du mot « six » et le mot « jour » entier sont omis. Le tibétain permet de combler la lacune.
[2] Ou « réjouis ». Le mot sk. *âvarjitâ* est rendu par le tibétain *dga-var gyur-te*.

aboli toutes les taxes; le peuple était dans la joie et la prospérité, lorsque, par l'effet d'une mauvaise étoile, une sécheresse de douze ans amena une cruelle famine. Les prières aux dieux et les autres moyens n'ayant eu aucun effet, le roi employa toutes ses richesses à acquérir des denrées dans son royaume et au dehors, et les fit distribuer par rations. Mais, au bout de onze ans, cette ressource fut épuisée. De nouvelles recherches dans les greniers du roi permirent de rationner de nouveau la population à une bouchée par jour. Cependant un Bodhisattva *(sic)*, que la vue d'un enfant mort des suites d'un allaitement insuffisant avait déterminé à se retirer dans la forêt, ramené au milieu du monde par des méditations nouvelles, demanda l'aumône au roi, qui, après des hésitations et des réflexions, lui remplit son vase des aliments dont il devait se nourrir lui-même. Aussitôt que le Pratyêkabuddha (car le Bodhisattva avait atteint dans l'intervalle la Pratyêkabodhi) eut absorbé les aliments qu'il devait à la vertu et à l'abnégation du roi, la pluie tomba; l'abondance régna de nouveau dans le pays, les êtres furent soulagés. Or ce Kanakavarṇa, c'était Çâkyamuni dans une de ses existences antérieures.

3. DHARMAPÂLA (33)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Râjagṛha, à Veṇuvana, dans l'enclos du Kalandaka.

Lorsque Dêvadatta l'égaré, afin de tuer Bhagavat, lança l'éléphant Dhaṇapâlaka, répandit une poudre empoisonnée, aposta un meurtrier, et se montra constamment l'adversaire mortel, l'ennemi juré de Bhagavat, Bhagavat ne lui répondit que par des sentiments d'amitié, des sentiments de bienveillance, des sentiments de compassion.

Alors les Bhixus questionnèrent Bhagavat : « Vois, Bhagavat! ce Devadatta fait tous ses efforts pour tuer Bhagavat; et Bhagavat, rempli pour lui de sentiments d'amitié, de sentiments bienveillants ne lui répond que par des sentiments de compassion. »

Bhagavat répondit : « Qu'y a-t-il ici d'étonnant (17)... *Perfection morale du Buddha*..., puisque dans la voie du passé, alors que j'avais encore des attachements, de la haine, de l'égarement, n'étant qu'un petit garçon, en présence de celui qui s'avançait pour me tuer, je n'ai pas laissé ma pensée se pervertir. Écoutez cela et fixez-le bien et dûment dans votre esprit; je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, un roi appelé Brahmadatta exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste*...

L'épouse de ce roi, appelée Durmati[1], était, déréglée, colérique, violente. De cette Durmati était né un seul fils du nom de Dharmapâla, observateur de toutes les lois[2], compatissant, croyant, vertueux (8)...

Tous les brahmanes (et les) maîtres de maison de Bénarès le recherchaient, le choyaient, le chérissaient, se plaisaient à le voir. Or, il allait chez un maître pour apprendre à lire avec (d'autres) enfants.

Par la suite, dans la saison du printemps, quand les arbres sont en fleurs, que la forêt retentit des cris de l'oie, du courlieu, du paon, du perroquet, de la chouette, du coucou, du faisan, (le roi) avec la reine, entouré des femmes de son gynécée, sortit pour aller au parc. Là, comme le roi jouait dans le parc avec la gent de son gynécée, la reine Durmati dominée par la jalousie et la colère s'emporta avec violence. Le roi, pour la (calmer), lui présenta un breuvage. Mais elle, dans sa fureur, lança au roi cette déclaration : « Je veux boire le sang de mon fils, si je bois seulement la moitié de ton breuvage. » — Certes, il n'y a pas, dit-on, de mauvaise action qu'on ne soit capable de commettre, lorsqu'on s'abandonne aux passions (de l'amour). Le roi Brahmadatta, bien qu'il fût juste, n'était pas complètement détaché des désirs et des passions ; aussi, malgré les efforts des personnes de son gynécée pour l'apaiser, il fut brûlé par le feu de la colère. Puis, cette colère étant montée au plus haut degré, il donna cet ordre : « Allez, coupez la gorge à Dharmapâla, et faites lui boire le sang. » Le jeune prince Dharmapâla, qui était alors dans la salle des enfants, ayant appris cette nouvelle, s'écria : « Hélas ! à quelles misères les êtres (ne) sont-ils (pas) condamnés dans le Samsâra, puisque, sous l'empire de la colère, une femme sacrifie jusqu'au fils sorti de ses flancs ! » — Puis Dharmapâla, paré de tous ses ornements, tomba aux pieds de son père et lui dit : « (Hé) bien ! cher (père), apaise-toi ! je n'ai pas commis d'offense, ne me sacrifie pas ! il n'y a point de pères qui ne désirent des fils et ne les chérissent[3]. » — Le roi répondit : « Mon fils, si ta mère te fait grâce, moi aussi je te fais grâce ». — Alors Dharmapâla pleurant s'avança en présence de sa mère, tomba à ses pieds, et lui dit en faisant l'añjali : « Mère, fais grâce, ne m'ôte pas la vie. » —

[1] « Qui a un mauvais esprit », nom approprié au caractère du personnage.

[2] *Sarvadharmapâla*, épithète renfermant et expliquant le nom; Dharmapâla, signifie « gardien *(ou* observateur) de la loi ».

[3] On pourrait traduire : « tous les pères chérissent leurs fils ». Le mot du texte *ista* a le double sens de « désiré » et de « chéri », mais surtout le second dans notre passage.

Mais elle, en dépit des paroles plaintives, lamentables, entrecoupées qui lui étaient adressées, ne fit pas grâce. Les exécuteurs, avec une arme tranchante bien affilée, coupèrent la gorge au jeune prince Dharmapâla, et firent boire le sang à la reine Durmati.

Le repentir ne naquit point (au cœur) de Durmatî. Quant au jeune prince Dharmapâla, il mourut avec des sentiments joyeux[1] à l'égard de son père, de sa mère et des exécuteurs.

Bhagavat ajouta : « Que pensez vous, Bhixus ? Celui qui de ce temps-là, à cette époque, fut le jeune prince appelé Dharmapâla, c'était moi. Cette reine Durmati, c'était ce Dèvadatta. Alors déjà, tombé entre ses mains meurtrières, j'ai fait naître en moi pour lui des sentiments d'amitié, et maintenant qu'il fait tous ses efforts pour me tuer, je n'ai pour lui que des sentiments d'amitié, des sentiments de compassion.

En conséquence, Bhixus, voici ce que vous devez apprendre : nous développerons envers tous les êtres nos sentiments d'amitié. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Dharmapâla est le 23e texte (f° 210-219) du Kalpa-dr.-av. Il suit, comme toujours, le récit de l'Avadâna-Çat., amplifiant, et faisant un épisode des circonstances indiquées par un mot dans notre récit. Voici l'analyse de cette version :

Lamentations de Devadatta à propos du succès du Buddha, son dessein arrêté de le tuer. — Il engage le gardien des éléphants, appelé Dhîrana, à faire broyer le Buddha par l'éléphant Dhanapâla. — Longues réflexions de cet homme qui admire le Buddha et redoute l'enfer. — Il hésite. — Dêvadatta revient à la charge et parle sur un ton impératif, à trois reprises différentes. — Dhîrana hésite de nouveau et ressent pour le Buddha une admiration profonde. — Dèvadatta redouble de menaces, enivre lui-même l'éléphant et met de force le cornac sur sa bête. L'éléphant est donc lancé contre l'ermitage du Buddha ; à la vue de celui-ci, l'animal furieux se prosterne et recule. — Une deuxième épreuve ordonnée par Dêvadatta a le même succès. A la troisième fois, l'éléphant fait le pradaxina autour du Buddha et s'enfuit dans la forêt avec son cornac ; tous deux meurent et vont au Svarga.

[1] Il y a dans le texte *cittam prasâdya* rendu en tibétain par *sems-dya-va vskyed-nas.* Cependant cette expression désigne plutôt le calme de l'esprit, le silence des passions.

Nouvelles lamentations de Dêvadatta plus longues et plus amères que les précédentes. — Il va de nuit empoisonner les eaux de l'ermitage du Buddha. Mais, par son application à l'amour (maitrî), et en se rappelant la Dhâranî Mâyûrî *(Mâyûrî-dhâranîm smaran)* le Buddha purifie l'eau de ce poison et lui donne même un goût de nectar *(sudhârasam)*. Les effets de cette eau sur les hommes et les animaux réjouissent le ciel et la terre. Le Buddha est plus fêté que jamais.

Désespoir toujours plus violent de Dêvadatta, absolument décidé à tuer son « frère ennemi » *(ripur bhrâtâ)*[1]; il redouble d'efforts. Mais à toutes ses tentatives le Buddha répond par la constance de son esprit d'amour *(Maitrî-cittam)*.

Étonnement des Bhixus qui questionnent le Buddha ; réponse du maître qui entre en matière comme dans l'Avadâna-Çat., et raconte l'histoire de Dharmapâla.

Règne de Brahmadatta à Bénarès. Caractère violent de la reine Durmati. Belles qualités et éducation soignée de l'enfant Dharmapâla. — Promenade au parc ; charmes de ce lieu ; le roi se baigne avec ses femmes, puis se livre au plaisir avec Durmati : il la quitte ensuite un instant ; elle se fâche violemment. Il l'apprend et lui envoie par une suivante un breuvage pour la calmer, « breuvage fait de miel et renfermé dans un vase d'or ». Durmati fait répondre qu'elle boira le sang de son propre fils plutôt que de prendre ce breuvage. — Colère et désespoir du roi quand il reçoit cette réponse.

Un conseiller du roi, un ami d'enfance, Saciva[2], lui fait un discours long, subtil, entortillé, pour lui prouver que, d'après les plus saintes lois de la famille, d'après la décision du Niti-çâstra, il doit complaire à sa femme. Le roi reconnait la justesse de ce conseil et charge Saciva de l'exécution. Saciva s'empresse d'aller en informer Dharmapâla. — Désespoir et résignation héroïque de l'enfant qui néanmoins, couvert de ses ornements, va trouver son père et implore son pardon. Le père le renvoie à la mère qui ne répond que par des paroles violentes à ses instantes supplications[3]. La colère du roi redouble ; il envoie ses exécuteurs. Ceux-ci hésitent ; le coup mortel est difficile à donner. Enfin l'un d'eux se décide à frapper. Dharmapâla va au Svarga « et sa mère Durmati comme une Piçâcî boit son sang avec rage ». Quant au père, il eut du regret, et appela son fils avec désespoir. Dans ce temps là, Durmati était Dêvadatta ; Dharmapâla était Çâkyamuni qui n'était pas encore arrivé à la perfection, mais pratiquait déjà la vertu. Il tire de ce récit la conclusion que la patience est l'arme par laquelle on triomphe ; il engage ses auditeurs à la pratiquer et à fuir l'ivresse *(pramada)* et les désirs de l'amour *(kâmâ)*.

2. Nos deux Dharmapâla sanskrits correspondent au *Cûla-Dharmapâla*, qui est le 458[e] jâtaka de la collection pâli. Seulement le thème présente des différences notables ; ici, c'est le roi qui commet la cruauté, et la reine résiste autant qu'elle peut. La reine, tout entière à son enfant qu'elle tenait dans ses bras, ne se leva pas sur le passage du roi ; celui-ci, indigné de ce qu'il croyait un signe de dédain, se demanda ce qui arriverait

1 Dans ce texte, Dêvadatta appelle très souvent Çâkyamuni son frère *(bhrâtâ)*.

2 *Saciva* signifie « ami, conseiller », mais ici il semble donné comme un nom propre ; c'est peut être un *titre* de cour.

3 Elle parle de le tuer avec sa femme : ce qui suppose un âge plus avancé que celui qui est donné au prince dans l'Avadâna-Çat.

quand cet enfant serait un homme. Il envoie un exécuteur couper les mains à l'enfant. La reine se déclare la seule coupable et demande que ses mains, non celles de l'enfant, soient coupées. L'ordre du roi est exécuté. Le roi renvoie l'exécuteur avec l'ordre de couper les pieds de l'enfant. Nouvelles supplications de la reine, inutiles comme les précédentes. Le roi renvoie encore l'exécuteur pour qu'il coupe la tête de l'enfant. La reine ne peut parvenir à détourner sur elle cette cruauté. Enfin le roi ordonne que le tronc de l'enfant fixé à une lance soit exposé en plein air. Cet ordre est exécuté.

Brahmadatta, le roi féroce, était Dêvadatta; Dharmapâla était Çakyamuni; la reine, cause innocente et involontaire des souffrances et de la mort de son enfant, était Gautamî, la tante du Buddha.

On voit que la donnée essentielle a été traitée fort diversement et a donné lieu à deux courants bien distincts au Nord et au Sud. Nous ne savons s'il existe une troisième version, mais c'est peu probable.

3. Le 19e récit du *Mahâ-vastu Avadâna* est intitulé *Dharmapalasya jâtaka;* il est totalement différent des récits dont il vient d'être question, mais il correspond au *Mahâ Dharmapâla* du Jâtaka pâli.

4. ÇIVI (34)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, en ce temps-là, à Çrâvastî, il se tenait deux (grandes) réunions des Bhixus, l'une à la pleine lune (du mois) d'Âṣaḍha[1], à l'entrée de la saison des pluies; l'autre à celle (du mois) de Kartika[2]. Là, les Bhixus récurent leurs vases à aumônes, font la lessive de leurs manteaux, recousent leurs haillons.

Or, un des Bhixus désireux de recoudre son manteau, ne pouvait parvenir à enfiler son aiguille et, avec des paroles lamentables, désolées, entrecoupées[3], il disait : « Qui, dans le monde, aspire aux mérites religieux[4] ? » Bhagavat, non loin de lui, se promenait dans le promenoir. Alors Bhagavat avec une voix profonde, douce, claire, pénétrante comme la voix du coucou (Kalavinka), et telle que le son de la timbale, étendit son bras semblable à la trompe de l'éléphant en disant : « C'est moi, Bhixu, qui aspire aux mérites religieux dans le monde. » Alors le Bhixu, entendant la voix de Bhagavat

[1] Le huitième mois.
[2] Le douzième mois.
[3] *Ou* traînantes.
[4] Le tibétain répète cette phrase une deuxième fois.

douée de cinq intonations[1], fut tout éperdu ; vivement, vivement, il saisit la main de Bhagavat, la posa sur sa propre tête et dit : « Bhagavat, c'est par cette main[2], la tienne, que pendant trois Asankhyeya-kalpas tu as accumulé le don, la moralité, la patience, l'héroïsme, le Dhyâna, la science. » Alors Bhagavat répéta encore : [« C'est moi, Bhixu, qui dans le monde, aspire aux mérites religieux, n'est-ce pas ce que j'ai déclaré ? » Et Bhagavat reprit :][3] « Bhixu, je suis insatiable de mérites ; j'en ai savouré la douceur, Bhixu ; c'est pour cela que je ne suis pas rassasié de mérites. »

Alors les Bhixus eurent un doute et questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « C'est une merveille, ô vénérable, (dirent-ils), que Bhagavat ne soit pas rassasié des sanskâras composés de mérites religieux. » Bhagavat répondit : « Qu'y a-t-il ici d'étonnant, Bhixus, si maintenant le Tathâgata, ayant écarté les attachements (17)... *Perfection morale du Buddha*... n'est pas rassasié des sanskâras composés de mérites religieux[4] ? Écoutez ceci, et fixez-le bien et dûment dans votre esprit ; je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un roi appelé Çivi[5] exerçait la royauté dans sa capitale Çivighosâ. Or, le roi Çivi était croyant (8)... Il se levait dès l'aurore, entrait dans l'aire du sacrifice, puis donnait de la nourriture à ceux qui avaient besoin de nourriture, des vêtements à ceux qui avaient besoin de vêtements ; il faisait abandon de ses richesses, de ses grains, de son or et de son argent, de ses joyaux, de ses perles, de ses lapis-lazuli, de ses conques, de ses pierreries[6], de son corail, et jamais il ne venait à être rassasié des sanskâras composés de mérites religieux. Il entrait dans le gynécée et donnait à la population du gynécée des aliments et des vêtements ; il en donnait aux jeunes princes, aux ministres, aux soldats, aux officiers de l'armée, aux habitants des villes et aux gens de la campagne.

[1] Le mot du texte est « membre » (*añga* tib. *yan-lag*).

[2] Expression singulière, évidemment figurée, pour désigner l'effort personnel, volontaire. Le Ms. porte *prâṇinâ*, qui signifie « être vivant » et est impossible. Seulement *prâṇinâ* ferait songer à *prâṇena* « par la vie » ; ce qui serait assez séduisant : mais le tibétain a *phyag* « main ». D'ailleurs le geste du Bhixu indique qu'il faut lire *pâṇinâ* « par la main ».

[3] Ce qui est entre crochets manque dans le Ms. et se trouve seulement dans le tibétain ; il doit y avoir une omission dans le Ms. sanskrit.

[4] *Puṇyamayai : samskarai :.*

[5] Le tib. rend ce nom par *ji-ldan* « qui possède le calme », ailleurs (dans le Karma-Çataka) par *jiñ-ldan*, ce qui pourrait correspondre à un sanskrit *xetravatî*.

[6] Ou « de ses cristaux », c'est le mot *çilâ*, rendu en tibétain par *man-çel*, « verre, cristal ».

Le roi Çivi se dit alors : Par ce (moyen) tous les êtres humains sont rassasiés, mais il reste les petits êtres. Comment s'y prendre pour les rassasier ? Il avait sacrifié tout son bien ; il n'avait pour tout vêtement qu'un langouti[1]. Il lui vint à l'esprit qu'il lui restait son corps ; il fit donc cette réflexion : « Aux petits animaux, je livrerai mon propre corps. » Et avec un instrument tranchant, il se taillada son propre corps ; puis, choisissant un lieu où il y avait des moustiques piquants, il vint y exposer sa personne et resta là, les nourrissant de son sang comme il eût fait son fils unique et bien-aimé.

Or Çakra, le roi des dieux, a le privilège de voir et de connaître tout ce qui se passe au-dessous (de son ciel). Il se dit en lui-même : « Qu'est-ce que le roi Çivi fait donc ainsi en faveur des êtres ? Est-ce par pitié ? Il faut que je tâche de le savoir. » Il prit donc la forme d'un vautour de la couleur de l'encre qu'on obtient en broyant de l'anjana, se présenta devant le roi Çivi et se mit à l'attaquer à coups de bec. Le roi ne trembla pas ; bien plus, regardant le vautour avec des yeux agrandis par l'amour *(maitri)*, il lui dit : « Mon cher, tout ce que tu veux avoir de mon corps, prends-le, je te le donne. » A ces mots, Çakra, le roi des dieux, gagné[2], prit la forme d'un brahmane et se tenant devant le roi dit : « Bien ! maître de la terre, donne-moi tes deux yeux. » Le roi répondit : « Grand Brâhmane, prends ce qui est à ta convenance ; il n'y a nul empêchement de ma part. »

Alors Çakra, réjoui dans une mesure plus grande encore, dépouilla la forme de brahmane et, paraissant sous sa forme propre, il exhorta le roi en lui disant : « Bien ! bien ! maître de la terre ; ta pensée est ferme, ton vœu *(praṇidhi)* est inébranlable ; ta compassion envers les êtres a atteint le but, puisque tu es intrépide dans les lois (conditions) qui produisent la terreur. Il ne se passera pas longtemps avant que tu revêtes, grâce à cette fermeté dans tes déterminations, la Bodhi suprême au-dessus de laquelle il n'en existe pas. » [A ces mots, Çakra, le roi des dieux disparut][3].

Bhagavat reprit : Que pensez-vous, Bhixus ! Celui qui, en ce temps-là, à cette époque, fut le roi Çivi, c'était moi. Déjà alors, je ne me rassasiais pas

[1] Je rends par cette expression indo-chinoise le mot *Çâṭaka* auquel on donne la signification de « jupe, jupon ». La traduction tib. dit : *gos* (manteau, vêtement), *ya-cig* (la moitié d'une paire), *ya cig* est sans doute un artifice pour traduire plus énergiquement le sanskrit *eka* « un seul ».

[2] *Avarjita* : que le tibétain rend par *dga-var gyur-te*, réjoui.

[3] Cette phrase ne se trouve que dans le Dvâviṃçati-avadâna.

des sanskâras formés par les mérites religieux, à plus forte raison maintenant.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre ; faisons des dons et réalisons des mérites religieux. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

I. Ce texte se trouve textuellement reproduit dans le Dvâvimçati-Avadâna, ou plutôt à la suite de ce recueil dans l'Épilogue dont il forme le commencement. Seulement il y est réduit à la deuxième partie, au récit du temps passé Le texte qui sert de préambule au récit du temps présent dans l'Avadâna-Çat. n'y figure pas; il est remplacé par l'introduction habituelle : « Alors Bhagavat interpella le Bodhisattva Mahâsattva Maitreya : « Écoute, Maitreya, je dirai les avantages (et le) fruit du don. — Bien, Bhagavat. — Bhagavat reprit, etc... »

II. Le texte du Kalpalatâ-av. intitulé Subhâsita-jâtakam, le neuvième de notre recueil, est une version assez abrégée du Çivi; elle compte trente-cinq vers.

III. Il existe une autre version sanskrite du Çivi-jâtaka ; elle se trouve dans le Jâtakamâlâ dont elle forme le deuxième texte.

IV. Le Çivi-Jâtaka fait partie du grand recueil pâli, dont il est le quatre cent quatre-vingt-dix-neuvième texte, et du petit recueil Cariya-pitaka, dont il est le huitième. On le trouve encore dans le livre extra-canonique Milinda-prasna.

V. Au commencement du Dzang-lun (sage et fou) du Kandjour, se trouve l'histoire d'un roi de Çi-vi (Çi-vyi) auprès duquel s'était réfugié un pigeon poursuivi par un faucon. Le rapace réclame sa proie, et le roi de Çivi, pour le satisfaire, en sauvant la victime, lui donne sa propre chair à manger. Ce pigeon était Viçvakarma et le faucon était Indra, le roi de Çivi étant naturellement le Bodhisattva.

VI. Les deux avant-derniers récits du Karma-Çâtaka sont aussi intitulés Çivi ; le deuxième n'est qu'une version plus abrégée et un peu différente du premier. Indra, sous la forme d'un Râxasa se présente au roi de Çivi qui est le Bodhisattva pour éprouver sa sagesse. Tout se passe en entretiens qui font éclater la science du futur Buddha.

VII. On voit que la rencontre du roi de Çivi et d'Indra est un thème susceptible de toutes sortes de variations. L'idée fondamentale est l'épreuve du Bodhisattva par Indra.

5. SURÛPA[1] (35)

— Beau —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jètavana, dans le jardin d'Anathapindada.

Lorsque Bhagavat, s'étant relevé de sa rêverie, enseignait aux quatre assemblées sa loi douce, douce comme le miel, le miel des abeilles, et que des assemblées de plusieurs centaines de personnes écoutaient, de toutes leurs oreilles, avec des sens que rien n'ébranle, la loi douce, douce (qui s'écoulait) de la bouche de Bhagavat, alors les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Vois, vénérable, comme ces êtres, devenus des vases du joyau de la loi, apprécient avec respect ce qu'il leur faut entendre. »

Bhagavat répondit : « Écoutez, Bhixus, jusqu'à quel point le Tathâgata a écouté avec respect et saisi la loi, et fixez-le bien et dûment dans votre esprit; je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, un roi nommé Surûpa, exerçait la royauté ; il gouvernait (10)... *Roi puissant.* Et ce roi était croyant (8)... *Homme croyant...*

La (première épouse) de ce roi, la reine nommée Sundarikâ était belle, admirable, charmante, certes, bien pourvue de tous ses membres et de tous ses organes ; et il avait un fils unique appelé Sundaraka, aimé, choyé, chéri, agréable, patient, incomparable.

Par la suite, le désir de la loi naquit chez le roi Surûpa. Il convoqua donc tous ses ministres et leur dit : « Chefs du pays, cherchez-moi la loi ; c'est la loi qui me plaît. » — Alors les ministres, faisant l'añjali, donnent au roi leur avis : « C'est une chose difficile à obtenir, grand roi, que de (pouvoir) entendre la loi; grand roi, c'est de l'apparition des Buddhas dans le monde que procède l'apparition de la loi. »

Alors le roi, ayant attaché une corbeille d'or[2] au sommet d'un étendard,

[1] Le titre donné est *svarûpa :* mais la forme vraie *surûpa* est la seule qui se présente dans le récit.

[2] *Suvarṇapiṭaka*, ce que le tibétain rend par *gser'bum yod-pai snod* « une corbeille de cent mille d'or », c'est-à-dire valant ou renfermant cent mille unités monétaires (voir ci-dessous, Dharmagaveṣi).

fit faire à son de cloche cette proclamation dans tout son royaume : « Celui qui me dira la loi, je lui donnerai ce vase d'or, et je lui accorderai de grands honneurs. » Bien des années se passèrent, sans qu'on trouvât aucun docteur de la loi ; et le roi se consumait de chagrin à cause de la loi.

Cependant Çakra, le roi des dieux, a le privilège de voir et de connaitre tout ce qui se passe au-dessous (de lui). Il voit le roi qui se meurt à cause de la loi. Cette pensée lui vint alors à l'esprit : « Si j'éprouvais le roi Surûpa ? » Alors prenant la forme d'un Yaxa, changeant ses mains, ses pieds, ses yeux, (il aborda) le roi au milieu d'une assemblée nombreuse et lui dit : « Ton Excellence n'est-elle pas désireuse de la loi ? Je te dirai la loi. » — Alors, (à la pensée) d'entendre la loi, le roi se réjouit d'une grande joie et dit au Yaxa : « Parle, Guhyaka, j'écouterai les lois. — Le Guhyaka reprit : « Les lois, grand roi, les lois exigent le bien-être[1], j'ai faim, donne moi à manger. » — A ces mots, le roi appela ses gens et dit : « Qu'on lui apporte différentes sortes d'aliments et de mets ! » — Le Yaxa dit : « Oh ! c'est à l'instant même qu'il me faut manger de la chair et du sang ! Oh ! donne moi Sundara, ton fils unique ! » — A ces mots, le roi fut dans une extrême consternation : « A la fin, dit-il, une fois, aujourd'hui, une parole de la loi est arrivée jusqu'à moi ; mais cette (loi) est à un prix qu'on ne peut payer. »

Cependant le jeune prince Sundara, qui avait (tout) entendu, tomba aux pieds de son père, et donna son avis au roi : « Résigne-toi, seigneur, que la demande du dieu[2] soit satisfaite ; donne moi en pâture au Guhyaka. » — Alors le roi (abandonnant) son fils unique, aimé, chéri, choyé, agréable, patient, incomparable, à cause de la loi, le livra au Yaxa. Aussitôt le Guhyaka, déployant la force de la puissance surnaturelle, détacha un à un, sous les yeux du roi et de l'assemblée, les membres principaux et secondaires (du prince) et les mangea à mesure qu'il les détachait ; quant au sang, il le buvait. A ce spectacle, le roi, qui désirait la loi, ne perdit point contenance.

1 *Sukhitasya vata dharmâ abhilaṣanti*, « dolere carentis quidem leges sunt appetentes. » La construction de *abhilaṣanti* avec le génitif ne paraît pas régulière. Le *Dvâvimçati-av.* au lieu de *vata* met *tava* qui ne s'explique guère. Le tibétain a : *dé-jiñ* (illum agrum) *'khod-pa* (constituere) *ni* (quidem) *chos smra-var byed-kyi* (hujus qui legem dicit). — On n'y trouve la traduction ni de *sukhitasya*, ni de *abhilaṣanti*, et le mot *dharma* y est représenté par une expression complexe qui n'en est pas la traduction. Le texte semble altéré.

2 J'applique le mot « dieu » *(dêva)* au Yaxa ; mais il pourrait s'appliquer au roi : et la phrase signifierait : « que le roi obtienne ce qu'il demande (c'est-à-dire la loi), en se soumettant à la condition exigée. »

Le Guhyaka dit ensuite au roi : « Je ne suis pas rassasié, ô chef de la terre, donne moi encore (à manger). » — Alors le roi lui livra son épouse chérie, qui fut mangée de la même manière.

Le Guhyaka, reprenant la parole, dit au roi : « O chef de la terre, aujourd'hui, je ne puis me rassasier. » — Le roi répondit au Yaxa : « Mon cher, je t'ai abandonné mon fils unique et mon épouse chérie, que demandes tu de plus ? » — Le Guhyaka reprit : « Donne-moi ton propre corps, c'est ainsi que je serai rassasié. » — Le roi dit : « Si je te livre mon propre corps, comment ensuite entendrai-je la loi ? Dis moi d'abord la loi ; et, ensuite, ayant saisi la loi, je t'abandonnerai mon corps. » Là-dessus le Guhyaka, ayant fait prêter serment au roi, enseigna la loi en présence de l'assemblée composée de plusieurs centaines de personnes (et dit) :

C'est par ceux qu'on chérit que l'on a du chagrin ;
c'est par ceux qu'on chérit que l'on a de la crainte.
Pour ceux qui sont entièrement délivrés des objets qui leur sont chers,
il n'y a pas de chagrin ; d'où viendrait (alors) la crainte?

En entendant (prononcer) cette stance, le roi avait l'esprit plein de joie ; la satisfaction et le contentement pénétrèrent ses sens, et il dit au Yaxa : « Voici mon corps, Guhyaka, fais selon ton désir. »

Alors Çakra, le roi des dieux, voyant que le roi était inébranlable comme le Méru, dans (son attachement à) la Bodhi parfaite, au-dessus de laquelle il n'y en a pas, dépouilla sa forme de Yaxa, se présenta sous sa forme propre et, les yeux dilatés par la joie [1], tenant d'une main le fils et de l'autre l'épouse, il exhorta le roi avec énergie en lui disant : « Bravo ! bravo ! homme de bien, tu as une armure solide ; avant (qu'il soit) longtemps, tu obtiendras, grâce à cette fermeté, la Bodhi parfaite au-dessus de laquelle il n'y en a pas, et voici que (maintenant) tu es réuni à ceux que tu regrettes. » Alors le roi répondit à Çakra, le premier des dieux : « Bravo ! bravo ! Kauçika, notre désir de la loi est satisfait, (nos vœux sont) comblés. »

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là, fut le roi appelé Surûpa, c'était moi ; le jeune prince Sundara

[1] *Prasâda* rendu par *dga*.

était Ânanda ; quant à Sundarikâ, c'était précisément Yaçodharâ. Alors même, Bhixus, à cause de la loi, j'ai fait le sacrifice de mes proches bien-aimés, j'ai fait le sacrifice de ma propre vie. Désormais donc, Bhixus, voici ce que vous devez apprendre : nous honorerons, nous vénérerons, nous respecterons, nous adorerons la Loi ; nous résiderons dans l'habitude d'honorer, de vénérer, de respecter, d'adorer la Loi. Voilà, Bhixus, ce que vous devez apprendre. »

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

1. Le Surûpa se trouve reproduit dans les mêmes termes, sauf quelques variantes, dont une seule a de l'importance, dans le Dvâviṁçati-Avadâna, dans l'Epilogue intitulé Dâna-gâthâ [1], qui est en réalité un 23e chapitre, comme l'indique la mention finale de ce chapitre, qui vient à la suite de notre texte et ainsi conçue : « Tel est dans le récit du Dvâviṁçati-Avadâna (littéralement des Avadânas en vingt-deux chapitres) le 23e chapitre (!) ». — Car le Surûpa termine le Dâna-Gâthâ dont il forme le troisième texte, et vient à la suite du Çivi (voir ci-dessus).

2. Je ne saurais rien affirmer sur l'absence ou la présence de ce récit dans le Jâtaka pâli. Le nom *Sundarî* se présente bien dans le Ummanga Jâtaka qui est le 542 ; mais il y a dans ce récit un très grand nombre de personnages. Le Buddha y joue le rôle du ministre. — Il est donc probable que ce récit manque au recueil pâli. Toutefois il peut se faire qu'on l'y découvre.

3. L'analogie entre le Surûpa et le Çivi est très grande, et, vu la variété des versions qui existent pour le Çivi, on pourrait presque considérer le Surûpa comme une nouvelle rédaction du même thème. Dans tous les cas, le plan est identique, la donnée ne diffère pas ; l'idée fondamentale est la même. Il est donc naturel que le Dvâviṁçati et l'Avadâna-Çataka s'accordent pour mettre ces deux récits à la suite l'un de l'autre, faisant par là mieux ressortir encore ce qu'il y a entre eux de commun.

6. MAITRAKANYAKA (36)

— Ami des jeunes filles —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Là, Bhagavat adressa la parole à ses Bhixus en ces termes : Bhixus, Brahmâ est avec les familles (III). *Sûtra sur la piété filiale.*

[1] Il faut sans doute lire *Dâna-Kathâ.*

Lorsque Bhagavat eut prononcé le Sûtra, les Bhixus ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui ôte tous les doutes : « C'est une chose merveilleuse, ô vénérable, que Bhagavat sache si bien célébrer l'obéissance due aux père et mère ! »

Bhagavat dit : « Qu'y a-t-il de merveilleux si le Tathâgatha (17)... *Perfection morale du Buddha*... célèbre l'obéissance due aux père, mère et guru ? C'est que, dans le temps passé..., pour avoir fait à ma mère une bien petite offense, j'ai subi de grandes douleurs. Écoutez (comment) cela (est arrivé), et fixez-le bien et profondément dans votre esprit. Je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans les temps lointains du passé, il y avait, dans la ville de Bénarès, un grand marchand [1], riche (9)... Il épousa une femme [2] de la même tribu que lui (6). *Mariage stérile*... il ne lui naissait pas d'enfants (11)... *Manière d'obtenir des enfants*... Quelqu'un lui avait donné ce onseil : S'il te naît un fils, il faudra lui donner un nom de fille ; par ce moyen, il aura une vie plus longue. Sans fils, désireux d'un fils, il invoquait Çiva, Varuṇa... après huit ou neuf mois, elle accoucha.

Un fils naquit, beau, admirable, plein de charmes, blond, de la couleur de l'or, avec une tête comme un parasol, des bras pendants, un front large, des narines saillantes, des sourcils réunis, un nez élevé, doué, en un mot, de toutes les qualités extérieures de la beauté.

A sa naissance, on célébra une grande fête de naissance, et on procéda à l'adoption d'un nom. Quel sera le nom du jeune garçon, messeigneurs ? Les parents dirent : Ce jeune garçon est le fils de Mitra et (d'une ?) jeune fille (Kanyâ). Ainsi, Messeigneurs, que Maitrakanyaka [3] soit le nom du jeune garçon.

Le jeune Maitrakanyaka fut confié à huit nourrices (7)... *Education brillante et prospère.*

Quant au père, il se rendit sur l'Océan et y trouva la mort.

Quand Maitrakanyaka fut devenu grand, il dit à sa mère : « Mère, du fruit de quel travail notre père vivait-il ? » La mère répondit : « Mon fils, ton père

1 Son nom (Mitra) est donné plus bas. — Le Divya-av. l'appelle *Minda*, puis *Mitra ;* l'Avadâna-kalpalatâ l'appelle Maitra.

2 L'Avadâna-kalpalatâ l'appelle *Vasundharâ*.

3 Ce nom doit signifier « qui a l'amitié des jeunes filles » ; ce que justifie la suite du récit.

était marchand de l'intérieur (?)[1]. » Elle s'était dit : Si je lui avoue que c'était un marchand qui naviguait sur l'Océan, il pourrait bien quelque jour descendre aussi sur l'Océan et y trouver la mort. C'est pour cela qu'elle fit de lui un marchand de l'intérieur. Le premier jour, il gagna quatre kârṣâpaṇa et les mit entre les mains de sa mère, en lui disant : « Mère, avec cela assiste les Çramaṇas, les Brâhmanes, les malheureux, les mendiants. »

Cependant quelqu'un lui dit : « Ton père tenait une boutique de parfums. » Et lui, quittant l'état de marchand de l'intérieur, prit une boutique de parfumerie ; il gagna huit kârṣâpâṇa et les remit aussi à sa mère.

Quelqu'un lui dit alors : « Ton père était orfèvre *(hairaṇika)*. » Et lui, quittant sa boutique de parfumerie, en prit une d'orfèvrerie. Dès le premier jour, il gagna seize kârṣâpaṇa et les remit aussi à sa mère ; le deuxième jour, il en gagna trente-deux et les remit toujours à sa mère.

Cependant les orfèvres devinrent jaloux et, comme ils connaissaient toutes les professions du pays, ils lui dirent : « Maitrakanyaka, pourquoi exerces-tu une profession contrairement à la loi ? Ton père était un négociant maritime. Qui t'a engagé dans une profession inférieure ? »

Excité par les paroles des orfèvres, il vint trouver sa mère et lui dit : « Mère, voici ce que j'ai appris ; notre père était un négociant maritime : avoue-le. Moi aussi je naviguerai sur l'Océan. » La mère lui répondit : « C'est vrai, mon fils ; mais que (veux-tu), enfant ? Tu es mon fils unique, ne m'abandonne pas pour aller sur l'Océan ! » Mais lui, entraîné par des compagnons méchants que l'envie dominait, ne revint pas sur son dessein.

Alors, sans tenir aucun compte des paroles de sa mère, il fit publier à son de cloche, dans la ville de Bénarès, l'avis suivant : « Écoutez, respectables marchands qui habitez la ville de Bénarès, le marchand Maitrakanyaka va partir pour une expédition. Que ceux d'entre vous qui se sentent la force de venir à la mer avec le marchand Maitrakanyaka, apportent avec eux, sans être tenus de payer aucuns droits de douane, de fret ou de passage, les marchandises propres à un voyage maritime. »

Là-dessus, après avoir accompli tous les actes de félicité, de bénédiction, de prospérité pour les voyages, il se dirigea vers l'Océan, entouré de cinq

[1] *Okkarika*, tib. *yul tsoṅ-pa*, « marchand du pays, de la terre ferme ».

cents marchands, en y faisant porter les marchandises propres à une expédition maritime, des chars, des voitures, des seaux, des corbeilles, des chameaux, des bœufs, des ânes. Sa mère, le cœur troublé par l'affection, le visage inondé de larmes, embrassant ses pieds, lui disait : « Mon fils, ne m'abandonne pas pour descendre sur l'Océan ! » Mais elle avait beau le supplier par des paroles dont l'émotion arrêtait l'expression ; sa résolution était prise. Du pied, il frappa sa mère à la tête, et, suivi des marchands, il se mit en route, pendant que sa mère lui disait : « Mon fils, puisse le fruit de cette action ne pas mûrir pour toi ! »

Voyant successivement passer sous ses yeux les villages, les bourgs, les capitales royales, les villes, il arriva à la mer. Pour 500 purâṇas, il obtint un transport ; et, prenant un équipage quintuple, consistant en pompiers, rameurs, pêcheurs, vigie, pilote, après trois proclamations, il s'avança sur l'Océan. Cependant, Makara, de la race des poissons, apporta la calamité à l'embarcation, et Maitrakanyaka, s'attachant à une planche, atteignit la terre ferme.

Alors, furetant sur la terre ferme et voyant, à peu de distance, une ville appelée Ramaṇaka, il se dirigeait vers elle, quand quatre Apsaras en sortirent, belles, admirables, charmantes ; elles lui disaient : « Viens, Maitrakanyaka, sois le bienvenu ; voici notre maison d'aliments, notre maison de breuvages, notre maison de vêtements, notre maison de nuit, pleines de toutes sortes de pierreries, de lapis-lazuli, de conques, de cristal, de corail, d'or et d'argent. Entre, nous nous livrerons au plaisir. » — Lui, goûta le plaisir avec elles, pendant plusieurs années, comme un homme qui a fait des actions pures, qui a pratiqué des vertus (en rapport avec ces jouissances). Elles l'empêchent de continuer son chemin vers le sud ; mais lui, lorsqu'il se voit arrêté dans sa marche vers le sud, considérablement affligé, se remet en marche.

En continuant son voyage vers le sud, il aperçoit la ville de Sadâmattam[1]. Arrivé à la porte, il en voit sortir huit Apsaras, plus belles, plus admirables, plus charmantes (que les précédentes). Elles lui disent : « Viens, Maitrakanyaka, sois le bienvenu ! Viens, etc... » Elles l'empêchent de continuer sa marche vers le sud. Du moment où il en est empêché, il éprouve un profond chagrin et se met en marche.

[1] Écrit ici *Sadâryattam*, plus loin *Sadâmantam*. La vraie leçon *Sadâmattam* est rendue en tibétain par *rtag-tu myoṅ* « toujours en joie » et par *rtag-tu-myos* « toujours ivre ».

En allant dans la direction du sud, il aperçoit une ville nommée Nandana. Arrivé à la porte, il en voit sortir seize Apsaras, plus belles, plus admirables, plus charmantes (que les précédentes). Elles lui disent : « Viens, Maitrakanyaka ! Sois le bienvenu ! Viens, etc... » — Elles l'arrêtent ainsi dans sa marche vers le sud. Lui, quand il se voit arrêté, dans sa marche vers le sud, se fatigue de ce séjour et repart.

En avançant toujours dans la direction du midi, il aperçoit un palais appelé Brahmottara. Arrivé près de la porte, il en voit sortir trente deux Apsaras plus belles, plus admirables, plus charmantes (que les précédentes). Elles lui disent : « Viens, Maitrakanyaka, sois le bienvenu. Viens, etc... » Elles l'arrêtent dans sa marche vers le sud. Du moment où il se sent arrêté dans sa marche vers le sud, il se fatigue de ce séjour et se remet en route.

A mesure qu'il avançait dans la direction du sud, son désir s'accroissait. Enfin, en avançant toujours, il aperçoit une ville en fer, il y pénètre ; à peine y est-il entré, et la porte est-elle refermée sur lui que, allant plus avant, il voit un homme de grande stature, sur la tête duquel repose une roue en fer, rougie au feu, brillante, semblable à une flamme. Le pus et le sang qui dégouttent de la tête de cet homme forment sa nourriture.

Maitrakanyaka questionna cet homme : « Eh ! homme, lui dit-il, qui es-tu ? » — Il répondit : « Je suis un homme qui a offensé sa mère. » — A peine eut-il prononcé ces paroles que l'action de Maitrakanyaka se dressa devant lui : « Moi aussi, se dit-il, j'ai offensé ma mère ; c'est par cette action que j'ai été entraîné jusqu'ici. »

A ce moment, dans cette ville, une voix sortie des airs se fit entendre : « Que ceux qui sont liés soient délivrés, que ceux qui sont libres soient liés ! » — A peine ces paroles furent-elles prononcées que le disque disparut de dessus la tête de cet homme et parut sur la tête de Maitrakanyaka.

Alors, cet homme, ayant vu que c'était Maitrakanyaka qui mettait fin à ses douleurs, lui dit :

Après avoir passé par Ramaṇaka, par Sadâmatta et Nandana,
Et par le palais de Brahmottara, comment es-tu venu ici ?

Maitrakanyaka dit :

Après avoir passé par Ramaṇaka, par Sadâmatta et par Nandana,
Et par le palais de Brahmottara, je suis venu ici par curiosité.
Car le Karma nous entraîne bien loin,
Le Karma fait sentir son action de loin.
Le Karma entraîne irrésistiblement au moment où l'acte est mûr
C'est parce que l'acte a mûri que cette roue se meut sur ma tête,
Cette roue rougie au feu, enflammée, le fléau de ma vie.

L'homme dit :

Animé d'une pensée coupable, tu as maltraité ta mère.
Tu lui as frappé du pied la tête; et voici le fruit de ton action.

Maitrakanyaka dit :

Combien d'années posera-t-il sur ma tête,
ce disque brûlant, enflammé, fléau de ma vie?

L'homme dit :

Pendant soixante mille et soixante fois cent ans,
Ce disque brûlant sera sur ta tête.

Maitrakanyaka dit :

O homme, quelque autre viendra-t-il ici?

L'homme dit :

Celui qui aura commis une action semblable (viendra après toi).

Alors Maitrakanyaka, vaincu par la douleur, (mais) faisant naître en lui-même la compassion envers les êtres, dit à l'homme : « O homme, je désire porter cette roue sur ma tête à cause de tous les êtres ! Que nul autre, auteur d'un acte pareil, ne vienne ici ! » A peine ces paroles furent-elles prononcées, que la roue, s'élevant au-dessus de la tête du Bodhisattva Maitrakanyaka, à la hauteur de sept arbres Tâla, resta suspendue en l'air; quant à lui, étant mort, il renaquit dans le séjour des dieux du Tuṣita.

Bhagavat dit : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut Maitrakanyaka, c'était moi. Parce que j'avais déposé les kârṣâpaṇa entre les mains de ma mère et les lui avait remis, par la maturité

de cet acte, j'ai goûté le bien-être dans quatre grandes villes ; parce que j'avais fait subir à ma mère ce mauvais traitement, j'ai, par la maturité de cet acte, enduré de si grandes souffrances.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre ; c'est ceci : Nous respecterons nos père et mère et nous ne leur ferons pas d'injures ; ainsi, nous n'aurons pas les torts de Maitrakanyaka, homme vulgaire, et nous aurons la multitude des avantages de ce même (être) devenu fils de dieu. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Pourquoi cela ? C'est que, Bhixus, un père et une mère se donnent du tourment pour leur fils ; ils le font boire, le font manger, lui donnent du lait, lui font connaître les richesses du Jambudvîpa. Si un fils prenait sa mère dans un bras et son père dans l'autre et qu'il les portât pendant cent ans, ou que, sur cette grande terre, en faisant les plus grands efforts, il les établît dans la majesté et le pouvoir suprême sur les provinces du Sud (Dekkhan) où abondent les perles, le lapis-lazuli, les conques, l'or, l'argent, l'émeraude, le corail, le galva ; s'il leur apportait, en un mot, tout ce qu'un fils peut apporter de bienfaits et de soulagement à son père et à sa mère, il ne ferait pas plus que celui qui, ayant un père et une mère incrédules, les amène à la foi, les y convertit, les y introduit, les y établit solidement ; qui, ayant des parents peu moraux, ou envieux, ou doués de peu de connaissance, les amène à la moralité, à la libéralité, à la générosité, à la perfection de la connaissance, les y convertit, les y introduit, les y établit solidement ; oui, celui-là fait pour son père et sa mère autant que celui qui leur apporte le plus de bienfaits et de soulagements.

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

1. Le Maitrakanyaka est le dernier récit du Divya-Avadâna et le 24e de l'Avadâna-Kalpalatâ, très développé et luxuriant dans le premier de ces recueils (il occupe les pages 586-609 dans l'édition Cowell-Neil), très resserré dans le deuxième (il y compte environ 60 vers). Nous ne pouvons insister sur les différences, non plus que sur certains épisodes de ce récit qui se retrouvent dans des récits d'ailleurs différents. Mais il faut bien dire quelques mots de la version pâlie de ce Jâtaka.

2. Maitrakanyaka, sous le nom de *Mittavindaka*, est le sujet de quatre Jâtakas pâlis, sel 82, 104, 369, 439. Les trois premiers ne sont que des abrégés à divers degrés du

quatrième. Mittavindaka, fils de deux Srota-âpanna, manifestait de très mauvaises dispositions, qui ne firent qu'empirer après la mort de son père. Il répondait grossièrement aux exhortations de sa mère, refusait de faire des dons, n'allait à la prédication de la loi que pour y dormir. Enfin il s'embarque en repoussant brutalement sa mère qui voulait le retenir. En mer, le sort étant tombé sur lui dans un moment difficile, on le jette à l'eau; il s'accroche à une planche, atteint la terre ferme, passe par les quatre villes et arrive à un enfer brûlant, où il prend la place d'un homme dont un disque tranchant coupe incessamment la tête. Un fils de dieu visitant l'enfer lui fait connaître la cause de son supplice qui durera autant que sa vie, sans lui en préciser la durée.

Le récit pâli, tout en reproduisant le récit sanskrit, en diffère sur bien des points, et notamment par cette variante que Mittavindaka est non pas le Bodhisattva, comme Maitrakanyaka, mais un Bhixu du Buddha; c'est le « fils de dieu », visiteur des demeures infernales, qui était alors le Bodhisattva, c'est-à-dire le futur Buddha Çâkyamuni.

7. ÇAÇA (37)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jètavana dans le jardin d'Anâthapindada.

Or, à Çrâvastî, il y avait un Çresṭhì riche (9)... *Description d'un homme riche*... Il épousa une femme (6)... *Mariage fécond*... Après huit ou neuf mois, elle accoucha. Un fils naquit qui fut élevé avec soin, se développa et devint grand. Mais le père vint à perdre ses richesses, vint à perdre son opulence. Comme il avait beaucoup d'amis, une nombreuse parenté, il envoyait son fils chez ses parents, quelque temps (chez l'un), puis ensuite quelque temps (chez un autre). Le fils fut ainsi soigné par ces parents, si bien que son affection pour eux devint très grande.

Par la suite, étant sorti, il se rendit à Jètavana; il vit alors le bienheureux Buddha (16)... *Description du Buddha*. A cette vue, il fut rempli de joie [1], salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Bhagavat lui fit un exposé de la loi pure des attachements du Samsâra, (exposé) tel que, après l'avoir entendu, ayant une vue claire des défauts du Samsâra et des qualités du Nirvâṇa, il demanda la permission de ses père et mère, et se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. Ainsi initié, il n'en continuait pas

[1] *Prasâda* tib. *dga*.

moins à vivre en cohabitation avec ses parents. Alors Bhagavat le détacha de ce contact des gens de maison et le fixa dans la forêt. Mais l'(initié) ne s'y plaisait pas, et il fallut que Bhagavat le détachât jusqu'à trois fois de ce contact des gens de maison. « Mon fils, lui dit-il, cette cohabitation est entachée de plusieurs défauts ; il y a (là) les formes que l'on perçoit avec l'œil, formes désirées, aimées, chéries, séduisantes, étroitement unies aux désirs (amoureux), sources d'attachements inévitables ; il y a les sons qu'on perçoit par l'oreille, les odeurs qu'on perçoit par le nez, les saveurs qu'on perçoit par la langue, les choses tangibles qu'on perçoit par le corps ; il y a les lois qu'on perçoit par l'esprit, lois désirées, aimées, chéries, séduisantes, étroitement unies aux désirs (amoureux), sources d'attachements inévitables, véritables épines. » Il lui dépeignit de plusieurs manières les qualités de la forêt où l'on acquiert, si l'on y tient, l'intelligence des lois vertueuses. Enfin, l'(initié) se rendit auprès de Bhagavat, l'ami de (la) vertu et habitant constamment dans la forêt (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*... l'état d'Arhat se manifesta pour lui... Se rappelant ses naissances antérieures, voyant clairement les choses extrêmement difficiles accomplies par le bienheureux (Buddha), il s'approcha de Bhagavat et, respectueusement, lui donna, par des louanges, les plus grands témoignages de considération.

Les Bhixus, ayant un doute, questionnèrent celui qui ôte tous les doutes, le bienheureux Buddha : « Vois, ô vénérable, comment ce fils de famille a été retiré jusqu'à trois fois, par Bhagavat, de la limite des lieux habités pour être enfin établi dans la dignité d'Arhat.

Bhagavat dit : Qu'y a-t-il d'étonnant Bhixus (17)... *Perfection morale du Buddha*... si j'ai tiré jusqu'à trois fois ce fils de famille de la limite des lieux habités pour l'établir enfin dans la dignité d'Arhat, puisque, dans la voie du passé, quand j'étais en proie aux attachements. . . . . . . j'ai, par le sacrifice de ma propre vie, tiré ce fils de famille de la limite des lieux habités et lui ai fait adopter définitivement le séjour de la forêt. Écoutez et mettez bien et dûment dans votre esprit (ce que vous entendrez) ; je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, une caverne de montagne[1] où il

[1] Ou « une gorge entre deux montagnes » *(giri-kandara)*, la traduction tibétaine *ri-i sul* répond à ce sens.

y avait une source, des fleurs, des fruits, des racines, était habitée par un Rĭṣi qui vivait misérablement, (mangeant) des fruits et des racines, (buvant) de l'eau, vêtu d'écorce de Jina[1], faisant des offrandes au feu. Ce Rĭṣi avait pour compagnon un lièvre à voix humaine qui, chaque jour, venait trois fois auprès du Rĭṣi. Aussitôt arrivé, il entamait la conversation et se réjouissait des discours variés (qu'il entendait). Tous deux s'aimaient d'une affection ancienne, ils étaient entre eux comme le père et le fils. Cependant, par la suite, il survint une grande sécheresse ; les sources des fleuves n'avaient presque plus d'eau, les arbres étaient dépourvus de fleurs et de fruits. Le Rĭṣi ne se plaisait plus dans son ermitage privé des faveurs d'Indra[2] ; il se mit à jeter son vêtement d'écorce, son manteau de Jina. Le lièvre le voyant agir ainsi, lui fit cette question : « Grand Rĭṣi, où vas-tu ? » — « Je vais, dit le Rĭṣi, dans la limite des lieux habités ; là, je me sustenterai avec des aumônes, (des aliments) cuits. » Quand le lièvre eut entendu ces paroles du Rĭṣi, il commença à être consumé de chagrin, et se considérant comme un (enfant) séparé de ses père et mère, il tomba aux pieds du Rĭṣi et lui dit : « Ne m'abandonne pas ; l'habitation dans les maisons est troublée par une foule d'imperfections ; une foule de qualités recommandent l'habitation dans la forêt. » Mais il avait beau dire, le (Rĭṣi) ne se laissait pas détourner (de son projet). Alors le lièvre reprit : « S'il faut absolument que tu partes, eh bien ! attends encore un jour ; demain, comme il te plaira, tu pourras partir. » Le Rĭṣi se dit : « Certainement, il veut me prêter quelques aliments ; car ces êtres qui ont des corps d'animaux ont du penchant à mettre de côté. » Il promit donc de faire (ce qui lui était demandé).

Alors, après avoir vaqué à ses occupations journalières, l'heure du repas arrivée, le (lièvre) s'approcha du Rĭṣi, fit autour de lui le pradaxiṇa et se mit à implorer son indulgence en disant : « Pardonne-moi, grand Rĭṣi, si, étant privé de sens et de jugement, vu que je suis né parmi les animaux, j'ai commis quelques torts envers toi. » A ces mots, il fit soudainement un saut

[1] *Jina-valkala-vâsî.* Le tibétain donne pour équivalent : *ri-dags-kyi gyañ-gji* (« peau de gazelle » Jina ?) *daṇ* (« et ») *çiñ-çun* (« écorce d'arbre ») *gyon-pa* (« ayant revêtu »).

[2] *Indra (dro-)pabhogavirahât*, « à cause du retrait des jouissances d'Indra », c'est-à-dire de la pluie et des biens qui en dérivent. Le tibétain a simplement *vza-va-med-pas*, « parce qu'il n'avait pas à manger ». On pourrait lire *anno...* au lieu d'*indro...* « à cause de la privation des avantages de la nourriture ».

et tomba dans le feu. Alors le Rĭṣi, éperdu, les traits bouleversés, comme s'il se fût agi d'un fils unique et bien-aimé, le retira (du feu) et lui dit : « Mon cher, que veux-tu faire ? Le lièvre répondit : Grand Rĭṣi, par amour pour la forêt, (je veux que) tu te nourrisses chaque jour de ma chair. Il n'y a absolument plus, dans la forêt, ni pois, ni sésame, ni riz pour le vieux[1] lièvre ; mon corps que voici a été consacré au feu ; disposes-en aujourd'hui (c'est-à-dire mange-le), pour habiter le bois des austérités.

Après avoir entendu les paroles du lièvre, le Rĭṣi tout ému dit : S'il en est ainsi, par amour pour toi, je ferai volontiers ici le sacrifice de ma vie et je n'irai point dans les limites des lieux habités.

Après avoir entendu ces paroles, le lièvre fut rempli de joie ; il leva la tête, regarda le ciel et fit une prière en ces termes :

Depuis que je suis venu dans la forêt mon esprit se plaît dans la solitude ;
Si cette parole est vraie, que le grand Indra fasse tomber la pluie !

Ces paroles n'eurent pas été plutôt prononcées que, par la puissance du Bodhisattva, la demeure du grand Indra fut ébranlée. Les déités ont la vue et la connaissance de ce qui se passe au-dessous d'elles. « Qu'a-t-on fait ? » disent-elles. Elles regardent et disent : « C'est (un effet de) la puissance du Bodhisattva ». Ainsi, Çakra, le roi des dieux, fit tomber une pluie du grand Indra, si bien que tout l'ermitage se trouva rempli de nouveau en abondance d'herbes, de plantes, de simples, de fleurs et de fruits.

Alors ce Rĭṣi, étant venu auprès du lièvre (comme auprès d'un) ami de (la) vertu et demeurant là, eut la vue claire et distincte des cinq connaissances supérieures. Puis le Rĭṣi dit au lièvre : « O lièvre, par ce dessein d'une exécution si difficile, et par ce développement de la compassion (en toi-même), à quel but tends-tu donc ? » L'(autre) répondit : Dans le monde aveugle et sans guide, puissé-je être un Buddha (21)... *Vœu pour la Bodhi.*

Alors, le Rĭṣi, ayant entendu ces paroles, dit au lièvre : « Quand tu seras (un) Buddha, entraîne-nous (jusqu'à toi). Le lièvre répondit : « Qu'il en soit ainsi ! »

Bhagavat reprit : Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à

1 *Vṛddhasya;* le tibétain a *sems-pa* « intelligent » (?).

cette époque-là, fut le lièvre, c'était moi, et le Risi, c'était ce fils de famille. En conséquence, Bhixus, voici ce que vous devez apprendre : c'est que nous résiderons avec un ami de (la) vertu (IV)... *Sûtra sur la fréquentation d'un ami vertueux.*

Ainsi parla Bhagavat ; l'âyusmat Ânanda et les autres Bhixus ravis se réjouirent vivement des paroles de Bhagavat.

Rapprochements et remarques

1. Le Çaça est un des Jâtakas les plus célèbres. Il en existe une autre rédaction sanskrite dans la collection du Népal, le Jâtaka-mâlâ. — Dans le recueil pâli, il est le 316e texte, et compte quatre stances. — Le Cariya-pitaka nous offre aussi ce Jâtaka ; il est le dixième, compris naturellement dans le Dâna (sacrifice). — Dans les deux recueils pâlis, ce Jâtaka porte le titre de Sasa-pandita (le lièvre savant).

Il est probable que les versions du Çaça ne se bornent pas aux quatre que nous venons de citer et qu'il en existe d'autres.

8. DHARMA GAVESI (38)

— Qui se réjouit de la Loi —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapindada.

Voici quelle était la coutume d'Anâthapindada le maître de maison : il se levait de bonne heure, venait voir Bhagavat et balayait lui-même Jêtavana. Or, une fois Anathapindada eut un empêchement[1] quelconque. Alors Bhagavat, pour faire voir aux êtres affamés de mérites religieux le (véritable) chemin du mérite religieux[2], prit lui même un balai et se mit à balayer Jêtavana. En voyant Bhagavat, les grands auditeurs eux aussi, le fils de Çâradvatî[3], Maudgalyâyana, Kâçyapa, Ânanda, Revata et les autres se mirent à balayer. Quand les Çrâvakas eurent balayé Jêtavana, Bhagavat entra dans la salle des conférences et s'assit en face de l'assemblée des Bhixus sur un siège préparé pour lui. Une fois installé, il interpella les Bhixus : « Voici, dit il,

1 *Vyâpexa*, tib. *brel-pa*.
2 *Punya-tîrtha*.
3 *Çâradvatî-putra*, communément appelé Çâriputra. Le Ms. a *Çârdvatî*...

Bhixus, les cinq avantages du balayage : Quels sont ces cinq? On réjouit[1] son propre esprit; on réjouit l'esprit des autres; les dieux eux-mêmes ressentent de la joie, les racines de vertu s'accumulent à plaisir[2], et quand le corps se brise, (on va) dans la bonne voie, on renaît chez les dieux, dans le monde du Svarga.

[Tels sont les cinq avantages du balayage.

Alors, quand les quatre assemblées eurent entendu de la bouche de Bhagavat les cinq avantages de ce qu'on appelle le balayage, elles furent intérieurement satisfaites; joyeuses, contentes, l'esprit rassis, elles se levèrent de leur siège, et faisant l'añjali (en se tournant) du côté où était Bhagavat, elles dirent à Bhagavat : « Nous, Bhagavat, servantes de Bhagavat, nous désirons balayer toujours Jêtavana tout entier; accorde-nous (cette) faveur ! » — Bhagavat acquiesça à leur demande par son silence. Alors les quatre assemblées comprenant l'acquiescement de Bhagavat prirent des balais et se mirent à balayer tout Jêtavana. Après avoir balayé tout Jêtavana jusqu'à l'extrême limite du jardin, elles s'assirent à peu de distance de Bhagavat pour entendre la loi dans un sentiment de respect.]

Cependant Anâthapiṇḍada le maître de maison vint en ce même lieu, et apprit que Bhagavat, accompagné des grands auditeurs, avait balayé lui-même Jêtavana. [Après avoir pris connaissance des cinq avantages du balayage exposés par Bhagavat, il eut du regret et fit les réflexions suivantes : Eh quoi! dans ce vihâra que j'ai donné à Bhagavat[3], dans ce champ de mérites religieux, la semence déposée aujourd'hui a porté du fruit aujourd'hui même; une petite semence a produit un fruit infini ! Oui, sur le terrain où l'on a le Tathâgata en face de soi, qui est habité par tous les Çrâvakas, et qui réjouit le cœur au plus haut degré, lieu de ravissement pour tous les Dêvas, Asuras, hommes, Gandharvas, Garuḍas, Kinnaras, Mahoragas, où nul esprit (bhûta), preta, piçâca, yaxa, râxasa, être infernal ou nuisible ne circule, où n'apparaît nul Mâra, nul dieu ni homme de la suite de Mâra, où toute supériorité est brisée, où n'osent s'introduire les êtres entachés de passion, de haine,

[1] *Prasîdati*, tib. *dga-var 'gyur*.

[2] *Prasâdikam*, tib. *mgu-var*. — Le sanskrit intercale ici mal à propos la conclusion : « tels sont les cinq avantages du balayage ». Je l'ai rejetée à la fin du discours; elle n'est pas dans le tibétain.

[3] *Mamagavato vihâre*, texte évidemment fautif.

d'égarement, d'égoïsme, de jalousie, d'orgueil, de perversité, (ni ceux) qui pratiquent le mal par la puissance du savoir [1], lieu désagréable à ceux qui sont tombés aux mains des amis du mal, demeure sur laquelle ceux qui sont dépourvus de foi, qui sont privés de la loi du sacrifice, ne portent ni leurs regards ni leurs pensées, qui ne va point au cœur des immoraux à la conduite méprisable, où ceux qui ne savent pas développer en eux la compassion, les (hommes) colères, ceux qui sont violents en paroles ne mettent pas le bout du pied, que les gens inertes, bas, habitués à l'usure désertent, se gardant bien d'y paraître, lieu bien éloigné pour eux, lieu de ténèbres pour ceux qui étant déchus du Dhyâna ont perdu la mémoire (?), pour ceux qui suivent des vues méprisables, qui sont engagés dans des voies méprisables, lieu enfin où ne peuvent arriver ni pénétrer ceux qui ont de fausses connaissances, une intelligence dépravée, une science superficielle, (mais au contraire) lieu d'extrêmes délices pour ceux qui donnent, habitation ravissante pour ceux qui sont fidèles à la moralité, où ceux qui pratiquent la patience sont assurés d'être reçus avec égard, où ceux qui possèdent l'héroïsme peuvent en tout temps pénétrer, demeure où peuvent s'absorber sans entraves ceux qui se plaisent dans le Dhyâna, champ qui n'est jamais privé de la vigilance et de la clarté des porteurs de la connaissance, c'est dans un tel vihâra, théâtre des jeux du Buddha, que j'ai négligé de balayer ! jamais cela ne se reproduira ! »

Ayant pris cette détermination, il se rendit auprès de Bhagavat et s'assit à une petite distance; venu là pour entendre la loi] [2], il fit de nouvelles réflexions : Voici ! se dit-il; Bhagavat, en compagnie de ses grands auditeurs, a fait lui-même le balayage ; comment viendrai-je au-dessus de cette (difficulté) [3] ? » Alors Anathapiṇḍada, avec l'attitude d'un homme qui se détourne de honte, le cœur pénétré de confusion [4], se tint debout là sur place sachant (?) que les bienheureux Buddhas sont questionneurs [5]. Celui-ci interrogea les Bhixus :

[1] *Ou* de la règle (qu'ils suivent), *vidi* (ou *vidhi ?*).

[2] Tout ce qui est entre crochets manque dans le tibétain : cela ne suffirait peut-être pas pour conclure à une interpolation. Mais le développement inutile de cette portion du texte, les redites maladroites qui en résultent autorisent à croire qu'elle ne faisait pas partie du texte primitif.

[3] « De ce balayage », dit le tibétain, il faut peut-être traduire : comment marcherai-je sur ce (terrain balayé par de telles mains).

[4] *Lajjâparigatarhdaya*, tib. *ts'e-daṅ-ldan-pai sems-kyis :* « avec un esprit d'âyuṣmat » (?).

[5] Le texte est : *jâtavân pṛchakân buddham bhagavanta* : (ou-*tam)* — Le tibétain donne : *sangs rgyas vcom-ldan-das rnams ni mkhyen vjin-du 'dri-va-ste.* « Les bienheureux Buddhas étant savants questionnent. » Tout ce passage est fort obscur, et le texte doit être altéré.

« Qui est celui-ci ? » dit-il — Les Bhixus répondirent : « Vénérable ! c'est Anathâpiṇḍada ; il est dans l'attitude d'un homme confus en présence de Bhagavat, et son cœur est pénétré de honte. Aussi n'ose-t-il pas s'avancer, poser le pied sur le sol en présence de Bhagavat, précisément parce que Bhagavat, en compagnie de ses grands auditeurs, a balayé lui-même Jètavana. » — Bhagavat lui dit : « Maître de maison, au moment où la parole du Buddha se fait entendre, entre vite[1] ! Car les bienheureux Buddhas ont l'autorité de la bonne loi, puisque c'est la loi qui est le guru des Arhats. » Alors Anathapiṇḍada fit retentir des gâthas en chantant [et, ce faisant, s'approcha de Bhagavat ; arrivé près de lui, il salua les pieds de Bhagavat et s'assit en face de lui pour entendre la loi. Alors Bhagavat l'instruisit, l'orna (intérieurement), l'éclaira, le réjouit par un discours sur la loi. Ainsi instruit, orné, éclairé, réjoui par le discours sur la loi que Bhagavat lui avait adressé, il se retira de la présence de Bhagavat][2].

Alors les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui détruit tous les doutes : « C'est une merveille, ô vénérable, que Bhagavat prononce l'éloge de la loi avec un tel respect pour la loi, avec une telle autorité. Vois, vénérable, comme ces êtres, devenus des vases du joyau de la loi, se sont mis avec respect à balayer tout Jètavana et pensent à l'obligation d'entendre la loi. »

Bhagavat répondit : « Qu'y a-t-il ici de merveilleux, Bhixus, si aujourd'hui le Tathâgata (17)... *Perfection morale des Buddhas*..., plein de respect pour la loi, avec une autorité innée en lui, prononce l'éloge de la loi, puisque dans la voie du passé j'ai, à cause de la loi, fait le sacrifice de ma vie ? Or, c'est par le Tathâgata, par le respect inné en lui, qu'on entend la loi et qu'on parvient à l'excellence[3]. Écoutez cela et fixez-le bien dans votre esprit ; je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, le roi appelé Brahmadatta exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste*. Et ce roi était croyant (8)... *Homme vertueux*...

[1] *Srâpatîrravesṭavyam*, tibétain : *sangs-rgyas-kyi bka-ra thon-gyis-la nañ-du çôg çig.*

[2] Toute cette partie ne se trouve que dans le tibétain ; il est vrai que l'équivalent est ailleurs dans le texte sanskrit, mais il y est mal placé et d'ailleurs indiqué deux fois. Bref, le récit tibétain est plus sobre, plus suivi, mieux lié que le récit sanskrit.

[3] *Tathâgatena hi... âdarajâtena dharmaçrutâçrî* (ou *çro*) *agahîtâçca*... L'équivalent n'est point dans le tibétain.

Plus tard, le roi se divertit avec la reine, se livre au plaisir, s'empresse autour d'elle ; à force de se divertir, de se livrer au plaisir, de s'empresser autour d'elle, au bout d'un certain temps, la reine devint enceinte. Or, il lui survint une envie : « Puissé-je entendre une bonne parole ! » disait-elle. Elle le fit savoir au roi qui appela des devins et les questionna. Ceux-ci lui dirent : « O roi, c'est (un effet de) l'influence de l'être (qu'elle porte dans son sein). » Alors le roi, pour (obtenir) cette bonne parole, fit circuler une corbeille d'or dans sa capitale, dans ses villes, ses bourgs, ses villages, et il ne put obtenir cette bonne parole. Cependant, quand neuf mois furent accomplis, la reine accoucha d'un fils beau, admirable, charmant, de la couleur de l'or, avec une tête en forme de parasol, les bras longs, le front large, la voix haute, les sourcils joints, le nez élevé, doué de tous les membres principaux et secondaires. A l'occasion de sa naissance, on fit une fête de naissance et on se mit en devoir de lui donner un nom. « Quel sera, dit-on, le nom de cet enfant ? » Les ministres répondirent : « Puisque cet enfant, avant même d'être né, recherchait une bonne parole, que le nom de ce jeune garçon soit donc *Subhâṣita-gaveṣî* (« qui recherche une bonne parole »).

Le jeune Subhâṣita-gaveṣi fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante et prospère.*

Lorsque, graduellement, il fut devenu grand, il chercha la bonne parole ; mais il ne l'obtint pas. A la mort de son père, il fut établi dans la royauté ; il donna alors cet ordre à ses ministres : « Chefs (du pays), c'est la bonne parole qui est ma (grande) affaire ; cherchez-moi la bonne parole. » Alors, les ministres firent voir des corbeilles d'or[1] dans tout le Jambudvîpa, à cause de la bonne parole ; mais ils n'obtinrent pas la bonne parole. Alors, ils en informèrent le roi qui, à cause de la bonne parole qu'il désirait entendre, s'affligeait et se consumait de chagrin.

Or Çakra, le roi des dieux, a la connaissance et la vue de tout ce qui se passe au-dessous de lui ; il voit le roi qui dépérit par le désir d'entendre la bonne parole. Il se dit en lui-même : « Si j'éprouvais le roi ! » Alors Çakra, le roi des dieux, revêtit la forme d'un Guhyaka, changeant ses mains, ses pieds, ses yeux, et prononça cette stance en présence du roi :

[1] *Hiraṇyapiṭakâ* : tib. *gser bye-va*, dix millions d'or (voir ci-dessus, page 128, note 2).

(Qu'on marche) selon la loi, en suivant la bonne conduite,
Qu'on ne suive pas la mauvaise conduite.
Celui qui marche selon la loi est heureux
dans ce monde-ci et dans l'autre.

Alors le roi, à qui l'étonnement faisait ouvrir de grands yeux, dit : « Parle, parle, Guhyaka ! toutes les stances que tu me diras, je les écouterai. »

Alors, le Guhyaka dit au roi : « Si tu fais pour moi ce que je te dirai, moi à mon tour, j'exécuterai tout ce que tu me commanderas. » Le roi répondit : « Que m'ordonnes-tu ? » Le Guhyaka dit : « Entretiens un brasier pendant sept jours et sept nuits avec du bois de Khadira (mimosa catechu), puis ensuite jette-toi toi-même (dans ce brasier) ; alors je te dirai encore des stances. »

En entendant ces paroles, le roi rempli de joie dit au Guhyaka : « Qu'il en soit ainsi ! »

Alors le roi, ayant fait la promesse et donné sa parole au Guhyaka, fit faire une proclamation à son de cloche par tous ses États : « Dans sept jours, le roi, pour entendre la bonne parole, se précipitera dans un brasier ; que ceux qui désirent voir des merveilles viennent (s'y rendre) ! » Alors plusieurs centaines de milliers d'êtres vivants se rassemblèrent, et, dans l'air, plusieurs centaines de milliers de déités se rassemblèrent également ; tous, comprenant la pensée élevée du Bodhisattva, descendirent (en ce lieu) pour voir une merveille. Alors, le Guhyaka, s'étant élevé dans l'air, dit au Bodhisattva : « Grand roi, fais ce que tu as promis. » Le roi, ayant établi son fils aîné dans la royauté par l'aspersion, réclamé le pardon des ministres, des citadins, des paysans, et consolé toute la foule, s'approcha du brasier et prononça cette stance :

Ce brasier ardent, effrayant, semblable au sang du soleil de feu,
je m'y précipite à cause de la loi, sans hésitation ni crainte de perdre la vie.
Ce brasier de feu va devenir, par la puissance des mérites religieux que m'ont acquis mes vertus,
une eau fraîche habitée par des lotus (au parfum de) santal, un vrai étang de lotus plein de lotus.

A ces mots, le Bodhisattva se précipite dans le brasier. A peine y fut-il tombé que le brasier de feu devint un étang de lotus. Alors, à la vue de cette merveille, de ce prodige qui entraîne la foi des dieux et des hommes, Çakra,

le roi des dieux, dépouilla sa forme de Yaxa, parut sous sa forme propre et prononça cette stance :

> Qu'on pratique la loi, et qu'on ait une bonne conduite,
> Qu'on n'ait pas une mauvaise conduite.
> Celui qui se conduit bien est heureux
> dans ce monde-ci et dans l'autre.

Alors le Bodhisattva recueillit soigneusement cette stance et la fit écrire sur des feuilles d'or qu'il fit ensuite colporter dans tout son Jambudvìpa, dans les capitales, villes, bourgs, villages de son royaume.

Bhagavat reprit : Que pensez-vous, Bhixus? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le roi, c'était moi. Alors déjà, pour entendre une bonne parole, j'ai fait le sacrifice de ma vie ; à combien plus forte raison (ne le ferais-je pas) maintenant ?

Voici donc Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre : nous respecterons la loi égale (pour tous)[1], nous la vénérerons, nous la considérerons, nous l'adorerons, nous passerons notre temps à respecter, vénérer, considérer, adorer la loi égale (pour tous) ; c'est là, Bhixus, ce que vous devez apprendre.

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

I. On a pu voir par les notes, que le texte sanskrit et la traduction tibétaine diffèrent sensiblement, certaines portions qui sont dans l'un n'étant pas représentées dans l'autre et réciproquement.

II. Le Dharmagaveṣî a avec le Surûpa un trait commun, la corbeille d'or, qui représente la recherche, ou qui est le prix de la loi *(dharma)*, ou de la bonne parole *(subhâṣita)*.

III. Le deuxième texte de notre Avadâna-Kalpalatâ, le Subhâṣita-gaveṣî-Jâtakam, qui compte 72 vers, a évidemment le même héros et le même thème. Mais le sujet est traité tout différemment.

[1] Ou « (toujours) égale à elle-même » — *sama-dharmam; sama* n'est pas représenté dans le tibétain.

9. ANÂTHAPINDADA (39)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çràvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, Bhagavat, s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entra dans Çrâvastî pour mendier, si bien que, en circulant toujours, (il finit par arriver dans la Grand'rue[1]. Là, dans la Grand'rue, il rencontra un brahmane. Celui-ci aperçut le bienheureux Buddha (16)... A sa vue, il le regarda) de nouveau, le considéra pendant un assez long temps, puis traça une ligne sur le terrain et dit à Bhagavat : « O Gautama, tu ne franchiras pas cette ligne avant de m'avoir remis cinq cents Purâṇas[2]. »

[Alors le bruit se répandit dans Çrâvastî que Bhagavat avait été arrêté dans la Grand'rue, par un brahmane, à cause de cinq cents Purâṇas[3]].

Dès que le roi de Koçala, Prasenajit, eut appris (la chose), il se rendit, entouré de ses ministres, au lieu où était Bhagavat, et, quand il y fut arrivé, il parla ainsi à Bhagavat : « Que Bhagavat aille (librement) ; je paierai. » Bhagavat répondit : « Non, grand roi, ce n'est pas à toi de payer, c'est à un autre de payer. » Pareillement, Viçâkhâ, mère de Mṛgâra, les deux gardiens du gynécée Rĭddhidatta[4] et Purâṇa, Çakra, Brahmâ et les dieux, Vaiçravaṇa et les autres gardiens du monde, prirent de l'or et de l'argent[5] et se rendirent auprès de Bhagavat. A eux aussi, Bhagavat dit : « Ce n'est pas à vous de payer. »

Cependant, le maître de maison Anâthapiṇḍada, informé de ce (qui se passait), remplit d'or et d'argent un bassin [d'or][6], mit dessus cinq cents purâṇas

[1] *Râjamârge*, « route royale. »

[2] Rendu en tibetain par le mot sanskrit *kârṣâpaṇa*.

[3] Cette phrase est dans le tibétain seul ; le Ms. sanskrit doit être ici très défectueux ; non seulement il y a une omission ; mais la phrase suivante commence par *tato bhagavan koçalo*, au lieu de Bhagavân, il faut lire *Prasenajit*.

[4] *Rĭṣidatta*, d'après le tibétain. Le manuscrit porte *Vidhidatta*, faute évidente ; mais, au récit 72 (VIII, 2), le même nom est écrit *Rĭddhidatta*, leçon confirmée par le Kalpa-druma-av. Toutefois, dans le récit 72, comme dans celui-ci, le Kandjour traduit *drañ-sroñ-sbyin* = *Rĭṣidatta* que nous sommes autorisé à considérer comme une variante à retenir.

[5] *Hiraṇya-suvarṇa*.

[6] Dans le tibétain seul.

et se rendit auprès de Bhagavat : « Que Bhagavat prenne cela ! » dit-il. Bhagavat dit : « Maître de maison, remets toi-même cette (somme) au brahmane. » Et ainsi le maître de maison Anâthapiṇḍada remit son bassin d'or entre les mains du brahmane.

Les Bhixus, ayant un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Bhagavat, ce brahmane a barré le chemin à Bhagavat et Anâthapiṇḍada a payé les Kârṣâpaṇas ; Bhagavat, d'où vient à ce brahmane la puissance de barrer le chemin ? » Bhagavat dit : « Bhixus, vous désirez le savoir ? » — « Oui, vénérable », répondirent les Bhixus. Bhagavat reprit : « Écoutez donc, (ce que vous entendrez) et mettez-le bien et dûment dans votre esprit ; je vais parler. »

Jadis, le Tathâgata, dans ses existences antérieures (12 *bis*)... *Le fruit des œuvres du Tathâgata.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, un roi nommé Brahmadatta exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste.*

Le fils aîné de ce roi était associé à l'empire. Un jour, dans la saison du printemps, quand les arbres sont tout en fleurs, que la forêt retentit du cri de l'oie, du héron, du paon, du perroquet, de la chouette, du coucou, du faisan, ce prince (s'y rendit) avec une suite (composée) de fils de ministres, se mit à jouer, à se divertir. Un de ses compagnons, le fils d'un ministre, se mit à jouer aux dés avec un autre homme [habile au jeu d'échecs]. Or, le fils du ministre perdit, contre cet homme, cinq cents purâṇas, et le fils du roi fut établi sa caution. Pour n'avoir pas payé la dette[1] acceptée par moi, j'ai été, pendant mon samsâra (c'est-à-dire mes transmigrations), en déficit (perpétuel), et maintenant que je suis un parfait et accompli Buddha, ma Bodhi a été insultée par ce (brahmane)[2].

Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le fils aîné du roi, l'associé à l'empire, c'était moi. Celui qui fut le fils

[1] *Adattâdânena* « pour avoir retenu ce qui n'avait pas été donné », par suite de ce *vol ;* car l'expression employée ici désigne le vol dans la nomenclature bouddhique.

[2] Au lieu de cette fin, nous trouvons dans le tibétain une phrase qui se traduit ainsi : « le fils du roi s'était constitué son garant ; il était solvable *(mthu-daṅ-ldan) ;* mais il se dit : « je suis le fils du « roi », et il ne paya rien. » — Cette phrase semble nécessaire, et son omission dans le Ms. sanskrit doit être une lacune ; la phrase sanskrite non reproduite dans le tibétain est moins importante : elle peut être une lacune du Kandjour ; elle peut être aussi une adjonction dans le Ms. népâlais. — Le texte paraît avoir varié dans cette partie, probablement à cause de la difficulté de qualifier le mauvais cas du Bodhisattva.

d'un ministre, c'était cet Anâthapiṇḍada, le maître de maison. Quant à l'homme, c'était ce brahmane.

En effet, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et noirs.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

La ligne tracée devant les pieds du Buddha par un brahmane rappelle un épisode de l'histoire romaine, le cercle décrit autour du roi de Syrie, Antiochus Epiphane, par l'ambassadeur romain Popilius Lenas. — Il paraît que c'était la forme employée dans l'Inde pour réclamer une dette et contraindre le débiteur à payer. Un trait du drame *Mṛcchakaṭikâ* (le Chariot d'argile) et un passage de la relation du voyage de Lud. Barthema sont en parfait accord avec notre épisode et lui apportent autant de confirmation qu'ils en reçoivent de lui. Le passage du voyageur est un simple exposé d'une coutume et est relatif à toute espèce de dette ; l'épisode du drame est comme celui de notre texte uniquement relatif à une dette de jeu (Voyez *Revue critique* du 28 juin 1879, article *Variétés*, pages 491-2).

II. Nous avons eu à signaler certaines différences entre le texte sanskrit et la traduction tibétaine, ce qui prouve que la rédaction a dû varier.

III. Ce Jâtaka diffère un peu des autres ; il se rapproche davantage des Avadânas de la deuxième décade.

IV. Il se distingue aussi par cette particularité que le Bodhisattva y est représenté comme étant en faute. Nous avons déjà eu un exemple de cette situation fâcheuse dans le récit 6 de cette décade (Maitrakanyaka) où le Bodhisattva maltraite sa mère. Ici le cas est moins grave ; il se rend solidaire d'un mauvais débiteur.

10. SUBHADRA (40)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kuçinagari, sur le territoire des Mallas, dans un bouquet d'arbre Sàla.

Or Bhagavat, sentant approcher l'heure, le moment de son Parinirvâṇa, interpella Ânanda en ces termes : « Prépare, Ânanda, pour le Tathâgata, entre les deux arbres Sâla, un lit dont la tête soit tournée vers le nord. Aujourd'hui, au milieu de la nuit, le Tathâgata subira le Parinirvâṇa au sein de l'élément du Nirvâṇa qui n'a plus aucun reste d'Upadhi. » — « Oui, vénérable », répondit l'âyuṣmat Ânanda ; et, obéissant aux instructions de Bhagavat, il prépara entre les deux arbres Sâla un lit dont la tête était tournée

vers le nord. Il se rendit ensuite près de Bhagavat : quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat, se plaça à peu de distance de lui, et, se tenant là à peu de distance, l'âyuṣmat Ânanda adressa ces paroles à Bhagavat : « Il est préparé entre les deux arbres Sâla, ô vénérable, le lit du Tathâgata, avec la tête tournée vers le nord. » — Alors Bhagavat se dirigea vers le lit; quand il y fut arrivé, il se coucha sur le côté droit, plaçant avec soin ses pieds l'un contre l'autre, ayant la conscience de sa clarté intérieure, sa mémoire (et) sa connaissance profonde (dans toute leur énergie), fixant dans son esprit la conscience du Nirvâṇa.

Or, dans ce temps-là, le parivrâjaka Subhadra demeurait à Kuçinagarî; vieux, cassé, décrépit, âgé de cent vingt ans[1]. Les Mallâs habitant Kuçinagarî le respectaient, le vénéraient, le considéraient, lui rendaient hommage, le mettaient au rang des Arhats. Le parivrâjaka Subhadra apprit que le Parinirvâṇa du Çramaṇa Gautama dans l'élément du Nirvâṇa sans aucun reste d'Upadhi allait s'accomplir à la veille du milieu de la nuit; il se dit alors en lui-même : J'ai, à l'égard des lois, des doutes[2] et des espérances (contraires); le bienheureux Gautama est capable de faire disparaître ces doutes. » Ayant donc pris de nouvelles informations, il sortit de Kuçinagarî et se dirigea vers les deux arbres Sâla.

En ce moment, l'Âyuṣmat était en dehors du Vihâra, en plein air, sur le promenoir, allant et venant. Le parivrâjaka Subhadra aperçut l'âyuṣmat Ânanda. Du plus loin qu'il le vit, il tourna ses pas du côté où était l'âyuṣmat Ânanda. Arrivé près de lui, il échangea avec l'âyuṣmat Ânanda des discours variés, éloquents, agréables, attachants, puis se plaça à peu de distance de lui. Une fois placé à peu de distance, le parivrâjaka Subhadra parla ainsi à l'âyuṣmat Ânanda : « J'ai entendu dire, ô Ânanda, que le Parinirvâṇa du Çramaṇa Gautama dans l'élément du Nirvâṇa où il n'y a aucun reste d'Upadhi va avoir lieu cette nuit, dans la veille du milieu. Or j'éprouve, au sujet des lois, un doute (ou un désir) et j'ai une espérance; le bienheureux Gautama est de force à dissiper ces doutes (ou ces désirs). Si cela ne faisait pas grief à son excellence Ânanda, nous entrerions, nous demanderions une petite place[3];

[1] *Saviṃçatiçaṅkobhâtyâ*... tib. : *Lo-brgya-ñi-çu-lon-te*...

[2] *Kâṅxâyitatvam*, « désir » ou « doute », rendu en tibétain par *som-ñi*, qui signifie « doute ».

[3] *Kañcid* (écrit *Karicid) evapradeçaṃ.*

peut-être (Bhagavat) nous accordera-t-il un instant de réponse à notre question[1]. » Ânanda répondit : « Chut! Subhadra, n'importune pas Bhagavat! il est bien fatigué, Bhagavat; il est bien las, le Sugata.

Deux fois même, trois fois même, le parívrâjaka Subhadra parla ainsi à l'âyuṣmat Ânanda : « J'ai entendu dire, ô Ânanda, que le Çramaṇa Gautama doit entrer cette nuit à la veille du milieu, dans le Parinirvâṇa, dans l'élément du Nirvâṇa où il n'y a aucun reste d'Upadhi. Or, j'éprouve à l'égard des lois (certain) doute et j'ai une espérance, et le bienheureux Gautama est (seul) capable de dissiper ce doute. Si donc cela ne faisait pas grief à son excellence Ânanda, nous entrerions, nous demanderions une petite place[2]; peut-être (Bhagavat) nous accorderait-il un instant pour répondre à notre question. » Deux fois même, trois fois même, l'âyuṣmat Ânanda répondit au parivrâjaka Subhadra : « Chut ! Subhadra, n'importune pas le Tathâgata ! il est bien fatigué, Bhagavat ! il est bien las, le Sugata. »

Le parivrâjaka Subhadra adressa de nouveau la parole à l'âyuṣmat Ânanda, en ces termes : « J'ai entendu dire, Ânanda, aux anciens parivrâjakas, aux (plus) vieux, aux (plus) âgés, aux grands précepteurs de morale, que, parfois, de temps à autre, les Tathâgatas, Arhats, parfaits et accomplis Buddhas apparaissent dans le monde; il en est comme de la fleur de l'Udumbara. Et aujourd'hui, ce bienheureux Gautama va entrer cette nuit, à la veille du milieu, dans le Parinirvâṇa, au sein de l'élément du Nirvâṇa où il n'y a aucun reste d'Upadhi. Or, j'éprouve à l'égard des lois un doute, j'ai une espérance; le bienheureux Gautama est (seul) capable de faire disparaître ce doute. Si cela ne faisait pas grief à son excellence Ânanda, nous entrerions, nous demanderions une petite place; peut-être (Bhagavat) nous accorderait-il un moment pour répondre à notre question par des éclaircissements. » — Et l'âyuṣmat Ânanda répondit encore une fois au parivrâjaka Subhadra : « Chut, Subhadra, n'importune pas le Tathâgata ! Il est bien fatigué, le Tathâgata, il est bien las, le Sugata. »

[1] Phrase répétée trois fois et avec variantes, dont voici le texte : *saced bhavata: Ânandasyâguru prativiçema (praviçema*, une fois) *pṛchema (praxema*, une fois) *kañcidera pradeçam* (écrit une fois *karicid*, etc., et une autre fois *kañcidevâ* sans plus) *saced avakâçam kuryât (kuryâ :* une fois), *praçnavyâkaraṇâya (praçnasya vyâkaraṇâya*, une fois).

[2] Le Ms. sanskrit a ici deux variantes : *çrutvâca puna*... « après avoir entendu... » qui ne se comprend pas, et *prachema kañcidera*, « nous ferions quelques questions »; mais le mot *avakâçam* doit avoir été oublié. La version tibétaine n'a pas de variantes.

La conversation qui se prolongeait et s'animait [1] ainsi entre l'âyuṣmat Ânanda et le parivrâjaka Subhadra (n'échappa pas à) Bhagavat; (il) l'entendit de son oreille divine et parfaitement pure, bien supérieure à l'oreille humaine, et l'ayant entendue, il adressa à son tour la parole à l'âyuṣmat Ânanda; « Assez, Ânanda, n'arrête pas plus longtemps le parivrâjaka Subhadra ! qu'il entre, et me questionne s'il le désire si fort! cet entretien sera le dernier tête-à-tête [2] que j'aurai avec des parivrâjakas Tìrthikas étrangers (à mon école) : et le dernier de mes auditeurs reconnus qui aura été initié et reçu Bhixu, ce sera précisément le parivrâjaka Subhadra. »

Alors le parivrâjaka Subhadra, ayant reçu de Bhagavat la facilité (de le voir), fut rempli d'allégresse, de joie et d'entrain. Ayant donc conçu une vive satisfaction et un grand contentement d'esprit, il s'avança vers le lieu où était Bhagavat; quand il y fut arrivé, il lia avec Bhagavat une conversation animée, agréable, attachante, variée, et s'assit à peu de distance. Une fois assis à peu de distance, le parivrâjaka Subhadra parla ainsi à Bhagavat : « O Gautama, ces colonnes [3] des Tìrthikas qui sont dans le monde du commun, par exemple : Pùraṇa Kâçyapa, Màskarì fils de Goçâlì, Sanjaya, fils de Vairaṭì, Ajita Keçakambala, Kakuda Katyâyana, Nigrantha fils de Jñâta, fais-moi connaître, je te prie, ce que tu penses de leurs doctrines respectives.

Alors Bhagavat, à cette heure-là, prononça une (?) stance :

J'avais vingt-neuf ans d'âge quand je quittai le monde, Subhadra, pour chercher ce qui est la vertu.
Et, quand cinq années [4], eurent passé sur cette (détermination), je fus vraiment initié, Subhadra.
La moralité, la contemplation (Samâdhi), la bonne conduite, la science (la puissance de) fixer l'esprit sur un seul point furent largement développées en moi.
Je proclamai l'emplacement de la loi sublime.
Excepté moi, il n'y avait pas alors d'autre Çramaṇa.

1 *Antarâkathâviprakṛtâ* : en tibétain : *skabs-su gtam gleṅs-va*. — *Antarâ* peut désigner un intervalle de temps ou de lieu : on pourrait le traduire par : « qui se tenait à distance », au lieu de « qui se prolongeait. »

2 Je rends ici par « tête-à-tête » l'expression *antarâkathâ* qui revient encore; il faudrait peut-être dire : « conversation suivie ».

3 *Ayatanâni* que le tibétain rend par *gnas* « lieu », immédiatement suivi de *tha-dad-pa*, traduction de *pṛthag* que je rends par « du commun » et qui, dans le texte sanskrit, se trouve en rapport de composition avec *loke*, « dans le monde ».

4 Le tibétain dit : « Cinq années », *lo-ni-lṅa*. — La durée admise est six ans, ce que semble confirmer le passage évidemment corrompu du manuscrit sanskrit : *yañcâçadvarṣâṇi samâdhikâni*.

Çar, Subhadra, lorsque (la voie dans) la discipline de la loi, cette voie sublime à huit branches n'est reçue (par personne), on ne connaît ni premier Çramaṇa, ni deuxième, ni troisième, ni quatrième Çramaṇa. Mais lorsque (la voie) dans la discipline de la loi, cette voie sublime à huit branches est reçue, Subhadra, alors on connaît un premier Çramaṇa, un deuxième, un troisième, un quatrième Çramaṇa. Oui, Subhadra, lorsque la voie dans la discipline de la loi, cette voie sublime à huit branches est reçue, on connaît ici-bas un premier Çramaṇa, ici-bas un deuxième, ici-bas un troisième, ici-bas un quatrième Çramaṇa. Les Çramaṇas ou les brahmanes ne sont plus désormais des troupes de chiens[1] qui se disputent ; pour les Çramaṇas comme pour les brahmanes, je fais retentir au milieu de l'assemblée ma voix de lion dans toute sa puissance. »

Pendant que cette déduction de la loi était prononcée, l'œil de la loi sans poussière et sans tache naquit, à l'égard des lois, pour le parivrâjaka Subhadra. Alors le parivrâjaka Subhadra, ayant vu la loi, ayant obtenu la loi, ayant connu la loi, plongé en plein dans la loi, voyant ses désirs satisfaits, ses doutes éclaircis, ne dépendant plus d'autrui, n'ayant plus à se laisser conduire par un autre, ayant obtenu une confiance entière au sujet des lois enseignées par le Maître, se leva de son siège et, rejetant son manteau sur une épaule, fit l'añjali en s'inclinant du côté où était l'âyuṣmat Ânanda et dit à l'âyuṣmat Ânanda : « (Le) vénérable Ânanda a fait un beau gain lorsque Bhagavat, le précepteur par excellence, a sacré Ânanda dans la dignité de serviteur (préféré) du précepteur par excellence. Nous aussi, puissions-nous obtenir un beau gain, à savoir la collation de l'initiation à la discipline de la loi bien enseignée, la réception solennelle et la condition de Bhixu ! — Alors l'âyuṣmat Ânanda dit à Bhagavat : « Vénérable, ce parivrâjaka Subhadra aspire à l'initiation à la discipline de la loi bien enseignée, à la réception solennelle, à la condition de Bhixu. » A ce moment, Bhagavat interpella le parivrâjaka Subhadra : « Viens, Bhixu, choisis la conduite pure (Brahmacarya) ». — Telle fut l'initiation de cet âyuṣmat, telle fut sa réception, telle fut son entrée dans la condition de Bhixu.

[1] *Çunyâ* peu clairement représenté en tibétain par *stoṅ-ste* (« mille » ou « vide »). Il semble qu'il y ait eu confusion du sanskrit *çunyâ* (troupe de chiens) avec *çûnya* (vide) et du tibétain *stoṅ-pa* (vide) avec *stoṅ* (mille).

Cet âyusmat en était un qui vivait retiré, vigilant, appliqué, plein d'entrain. Etant un âyusmat qui vivait retiré, vigilant, appliqué, plein d'entrain[1], (il obtint) ce qui détermine les fils de famille à se raser les cheveux et la barbe, à revêtir des habits jaunes, à quitter avec une foi parfaite les lieux habités pour se rendre dans les lieux déserts, à savoir : l'achèvement parfait du Brahmacarya au-dessus duquel il n'y a rien ; — en sorte que, ayant vu la loi, ayant fait spontanément apparaître et acquis les connaissances surnaturelles, ils font cette déclaration : « La naissance a péri pour moi, j'ai revêtu le Brahmacarya, je ne connais pas d'autre existence que celle-ci. » Quand cette déclation fut faite, (Subhadra) devint un Arhat entièrement délivré.

Lorsque l'âyusmat Subhadra eut acquis la qualité d'Arhat et proclamé le bonheur de sa délivrance, il fit cette réflexion : « Il ne serait pas convenable à moi de voir entrer le maître dans le Nirvâṇa ; si j'entrais moi-même dans le Nirvâṇa avant lui ? » Alors l'âyusmat Subhadra entra le premier dans le Nirvâṇa ; Bhagavat n'y entra qu'après lui.

Dans le temps où Bhagavat, pour la dernière fois étendu sur son lit, sous l'empire de la sensation qui fait obstacle à la vie[2], les liens (vitaux) étant coupés, les attaches étant déliées, établit Subhadra dans la qualité d'Arhat, et rattacha à la loi une foule de Mallas, habitants de Kuçînagarî, en ce temps-là, les Bhixus ayant un doute questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes : « C'est une chose merveilleuse, ô vénérable, que le parivrâjaka Subhadra ait été, par Bhagavat, qui a coupé les liens et délié les attaches, délivré des rets de la transmigration, et finalement établi dans la situation suprême et définitive, le Nirvâṇa[3]. »

Bhagavat répondit : « Qu'y a-t-il d'étonnant, Bhixus, si (17)... *Perfection morale du Buddha*..., j'ai délivré le parivrâjaka Subhadra des rets de la transmigration, jusqu'à l'établir dans le Nirvâṇa qui est la fin des fins, puisque moi déjà, dans la voie du passé, étant né dans une matrice d'animal privé de sens et de jugement, j'ai, en faisant le sacrifice de ma vie, sauvé Subhadra et les Mallas habitants de Kucinagarî? Écoutez

[1] Cette répétition n'existe pas dans le tibétain.

[2] Le mot du Ms. que je rends par « vie », puis par « liens », *dharma*, est une faute pour *marma:* cela est évident pour « liens », le manuscrit portant *marmasu* dans la répétition du même passage un peu plus bas, et très probable pour « vie ». Le tibétain met toujours *gnad*.

[3] Voir ci-dessus p. 116, note 2.

et fixez bien et dûment dans votre esprit (ce que vous entendrez). Je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans une gorge de montagne, habitait le chef d'un troupeau de gazelles, entouré de plusieurs milliers de gazelles, sage, perspicace, prudent. Un chasseur ayant dépisté ce troupeau en dénonça l'existence au roi. Le roi alors sortit avec un corps d'armée composé de quatre membres et entoura[1] le troupeau de gazelles tout entier. Le chef du troupeau se dit alors : Si, dès à présent, je ne les mets pas à l'abri, aujourd'hui même, tous, ils auront cessé d'exister. Alors le maître du troupeau se mit à regarder de tous côtés : En quel lieu, se dit-il, cette tribu de gazelles pourrait-elle bien trouver un refuge? — Il voit que, dans cette gorge de montagne, il y a un cours d'eau; le torrent roulait des rochers, il avait un courant impétueux; les gazelles étaient faibles. Soudain le chef du troupeau descendit dans le cours d'eau et, se tenant au milieu, il fit entendre ces paroles : « Venez, messieurs, sautez du bord où vous êtes en appuyant les pieds sur mon dos et passez de là sur l'autre bord. Par ce moyen, je vous verrai encore en vie; autrement, vous êtes morts. » Les gazelles firent comme il avait été dit. Les cornes (de leurs pieds) en tombant sur son dos lui déchirèrent la peau, et il ne fut bientôt plus qu'(une masse de) chair, (de) sang et d'os[2]; mais il ne fut pas pour cela détourné de sa résolution, animé qu'il était de compassion pour ces gazelles. Quand toutes eurent sauté, il se mit à regarder par derrière : « Pourvu, se dit-il, qu'il ne s'en trouve pas qui n'ait sauté ! » Or il aperçoit un petit de gazelle qui n'avait point sauté. Le chef du troupeau, dont les liens (vitaux) étaient coupés et les attaches déliées, au mépris de la vie à laquelle on tient tant (d'habitude), passe sur la rive, met le petit de gazelle sur son dos, franchit le cours d'eau et dépose (son fardeau) sur le bord opposé. Quand il vit que tout le troupeau avait franchi (le torrent), étant sur le point de mourir, il fit ce vœu (pranidhi) : « De même que, au prix de ma vie, (cette vie) à laquelle on tient tant, j'ai mis à l'abri et sauvé de la ruine ces gazelles et ce petit de gazelle, ainsi puissé-je, dans la voie à venir, en atteignant la Bodhi parfaite et accomplie au-dessus de laquelle il n'y en a pas, les délivrer encore des rets de la transmigration ! »

1 *Kalaxmîtî-kṛtam*, le tibétain dit : *khoṅs-su* (dans le milieu) *vcug-go* (il mit).

2 Le tibétain, enchérissant encore, dit que c'est à peine s'il lui restait de la chair, du sang et des os.

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le chef du troupeau, c'était moi ; les gazelles étaient ces Mallas habitants de Kuçinagarî ; et le petit de gazelle était précisément ce Subhadra. »

Les Bhixus ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes Subhadra avait-il faits pour être le dernier des Çravâkas directs (sâxât-çrâvaka) ? »

Bhagavat reprit : « Bhixus, Subhadra, dans d'autres existences antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa où nous sommes, quand les créatures vivaient vingt mille ans, le Buddha appelé Kâçyapa (14)... *Apparition d'un Buddha,* parut dans le monde. Étant entré à Bénarès, il résidait à Rïsipatana, dans le bois des gazelles.

Or, le parfait et accompli Buddha, le bienheureux Kâçyapa, avait un neveu nommé Açoka qui, aspirant à la délivrance finale, se fit initier en présence de Bhagavat. Croyant que la délivrance ne dépend que d'elle-même, il ne faisait pas de grands efforts. Plus tard, longtemps après, Açoka faisait sa saison d'été [1] dans la campagne, quand le bienheureux, parfait et accompli Buddha Kâçyapa, ayant terminé toute l'œuvre dévolue à un Buddha, semblable à un feu qui n'a plus d'aliment, vint se mettre sur sa couche pour la dernière fois. Le Bhixu Açoka était sous un arbre açoka, absorbé dans une profonde contemplation. Or, la divinité qui avait sa demeure dans cet arbre açoka, ayant entendu parler du Parinirvâṇa du parfait et accompli Buddha Kâçyapa, se mit à pleurer ; les larmes qu'elle répandait en abondance tombèrent en gouttes sur le corps d'Açoka. Açoka, levant la tête, dit à la divinité en larmes : « Divinité, pour quel motif pleure-t-on ? » — La divinité répondit : « Aujourd'hui, dans la veille du milieu de la nuit, doit se produire le Parinirvâṇa du parfait et accompli Buddha Kâçyapa. » En entendant ces paroles de la divinité, Açoka tomba comme s'il était frappé au cœur [2], et se mit à pleurer pitoyablement, oh ! pitoyablement. Alors la divinité lui fit cette question : « Pourquoi pleures-tu ? » — Açoka répondit : « (C'est) parce que je vais être séparé d'un parent [3] ; Kâçyapa le parfait et accompli Buddha est

[1] Ou des pluies *(varṣa).*

[2] Marmaviddha, tib. *gnad-du phoj-pa.*

[3] « Séparé d'un précepteur », ajoute le Kandjour, phrase dont l'absence dans le Ms. est sans doute

mon oncle. Comptant sur mes mérites, je ne faisais point d'efforts : or, il est loin (d'ici), et moi, je suis un homme du vulgaire, dénué de ressources au plus haut degré[1]; je ne pourrai pas atteindre l'excellence[2]. » La divinité reprit : « Mais, si j'amenais ton honorable personne en présence de Bhagavat, qu'est-ce qui deviendrait possible ? [Atteindre l'excellence][3] ? » — Açoka reprit : « Oui, certes ! c'est une pensée mûrie dans mon esprit que, à la seule vue de Bhagavat, j'atteindrais l'excellence. »

Alors la déesse, par la force de sa puissance surnaturelle, transporta Açoka en la présence de Bhagavat. La vue de Bhagavat fit naître en lui une profonde joie[4]. Quand cette joie fut née en lui, Bhagavat lui fit un tel exposé de la loi que, après l'avoir entendu, il vit se manifester pour lui la qualité d'Arhat. L'âyuṣmat Açoka entra le premier dans le Nirvâṇa complet; le bienheureux Kâçyapa, le parfait et accompli Buddha, y entra après lui. Alors la divinité, ayant vu le Parinirvâṇa de l'âyuṣmat Açoka, ressentit une vive satisfaction et elle pensa ainsi en elle-même : l'excellence, quelle qu'elle soit, obtenue par cet âyuṣmat, c'est en venant à moi (qu'il l'a acquise) ; moi aussi puissé-je, dans la voie de l'avenir, lorsque celui que le bienheureux Kâçyapa a déclaré en propres termes le premier de ses disciples, en lui disant : « Toi, jeune homme, quand les créatures vivront cent ans, tu seras le Tathâgata, Arhat, parfait et accompli Buddha Çâkyamuni », sera étendu sur sa couche pour la dernière fois, (puissé-je) être le dernier de ses auditeurs directs, (reçu par cette parole) : « Viens, Bhixu », et entrer dans le Nirvâṇa complet avant Bhagavat, le bienheureux Câkyamuni y entrant après moi.

Bhagavat reprit : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui fut cette divinité, c'était ce Subhadra.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre. (IV) *Sûtra de la fréquentation d'un ami vertueux*...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

due à une négligence du copiste, quoiqu'elle puisse être une interpolation dans le texte sur lequel a été faite la traduction tibétaine.

[1] *Prakṛṣṭatvâd adhano*, « extrêmement pauvre » ; mais la traduction tibétaine semble indiquer qu'il faut lire *adhvano* au lieu de *adhano* et traduire : « à cause de la longueur du chemin ».

[2] *Viçeṣa.*

[3] Cette réponse anticipée n'est pas dans le tibétain. Il semble que ce soit une glose introduite dans le texte.

[4] *Prasâda*, en tibétain *dga*.

CONDITIONS ANTÉRIEURS DU BUDDHA

SELON LA QUATRIÈME DÉCADE

I. — ROI

NOMS	CONDITIONS	ACTES ACCOMPLIS
Brahmadatta (1)	roi de Bénarés.	jeûne en abandonnant sa ration dans une famine.
— (8)	—	se jette dans le feu pour connaître la loi.
Çivi (4)	roi de Çivi.	se fait sucer le sang par les moustiques et donne ses yeux pour connaître la loi.
Padmaka (1)	roi de Bénarés.	se donne en pâture sous forme de poisson pour la guérison des malades.
Surûpa (5)	roi de Bénarés.	livre son fils unique, sa femme et lui-même en pâture pour connaître la loi.

II. — FILS DE ROI

Anonyme (9)	fils aîné de Brahmadatta roi de Bénarés.	garant d'une dette de jeu non payée.
Dharmapâla (3)	fils aîné de Brahmadatta roi de Bénarés.	se laisse égorger avec plaisir par obéissance filiale

III. — MARCHAND

Maitrakanyaka (6)	exerce plusieurs professions. .	donne un coup de pied à sa mère.

IV. — ANIMAL

Gazelle	chef de troupeau	fait passer le troupeau sur son corps dans un pressant danger.
Lièvre	ermite.	se jette dans le feu pour nourrir son compagnon de solitude.

CINQUIÈME DÉCADE

PRÉAMBULE

La cinquième décade est relative aux Prêtas et à la punition de l'avarice, de l'égoïsme, de la jalousie. C'est véritablement un *Prêta-vastu*, un recueil d'histoires de Prêtas; et quelques-uns de ces récits, trois, à notre connaissance, peut-être davantage, se retrouvent, sous une forme un peu différente, dans le recueil pâli, beaucoup plus considérable, qui porte ce même titre (Pêta-vatthu).

Les Prêtas sont mâles et femelles (Prêta-Prêtî); quelquefois ils vont en troupe. Ils sont tous décrits de la même manière, le plus souvent avec certaines particularités individuelles. Leurs traits généraux et essentiels sont un ventre énorme, une bouche très petite, une faim insatiable et une soif inextinguible. Certains d'entre eux peuvent arriver à une sorte de divinisation et sont appelés Prêtamaharddhikas (ceux qui ont la grande puissance surnaturelle des Prêtas).

L'économie de la plupart des récits de cette décade est la suivante : Un disciple du Buddha, Maudgalyâyana ordinairement (1, 2, 3, 4, 5), Nandaka (7) et Nâlada (9), chacun une fois va se promener chez les Prêtas, est témoin des souffrances d'un Prêta ou d'une Pretî, et lui en demande la cause. Le patient ou la patiente le renvoie à Bhagavat qui donne l'explication en racontant l'histoire du misérable.

Les femmes paraissent fournir un bon contingent à cette classe d'êtres; il y en a six qui sont les héroïnes de nos textes : quatre maîtresses de maison (2, 3, 4, 9), une épouse de Çresṭhî, mère d'un Bhixu (6); une fille de Çresṭhî, devenue Bhixuṇî (7); les hommes sont : un fils de brahmane (10); un marchand devenu Bhixu (8); un employé

d'usine (1); un groupe de marchands (5). L'origine d'un groupe de Prêtas (10) n'est pas précisée.

Les actions punies sont : le refus de donner l'aumône, accompagné d'injures (2, 5, 6); le refus de donner un peu d'eau à un Pratyêkabuddha (3); l'acte de donner à un Pratyêkabuddha de l'urine pour breuvage (1), des excréments pour nourriture (4); de blâmer les libéralités, de trouver à redire à tout, de se relâcher dans l'étude (7); d'avoir insulté par jalousie un Arhat qui recevait une hospitalité bienveillante (10); d'avoir fait avorter une femme par jalousie (9); pour plusieurs, les torts se compliquent de mensonge (6); de faux serments et d'imprécations contre soi-même (9), etc.

Le relèvement des Prêtas est indiqué pour quelques-uns seulement, par la renaissance chez les dieux Trayastriṁçat (5, 10); chez les Prêtamaharddhikas (6, 7); par l'élévation au rang d'Arhat (10).

Le relèvement de deux héros de nos textes (2, 3), où il n'en est pas question, est indiqué dans les récits parallèles fournis par d'autres recueils.

1. GUDAÇÂLÂ (41)

— L'Usine à sucre —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Râjagṛha dans l'enclos du Kalandaka.

Lorsque Bhagavat eut été investi de la Bodhi parfaite et accomplie, au-dessus de laquelle il n'en existe pas, les deux âyuṣmat Çâriputra et Maudgalyâyana[1] prirent cet engagement : « Nous ne prendrons pas de nourriture[2] aussi longtemps que nous n'aurons pas délivré un être du Naraka, de l'animalité, ou de la condition de Prêta. » A dater de ce moment, les deux âyuṣmats faisaient de temps en temps une promenade, tantôt dans le Naraka, tantôt parmi les animaux, tantôt parmi les Prêtas. Ils virent[3] là les cris pénibles des êtres frappés de supplices divers. Revenus de leur tournée[4] ils firent part (de leurs observations) aux quatre assemblées qui, après les avoir entendus, furent dans un grand émoi. Puis, les deux (âyuṣmat) firent à ce sujet un exposé de la loi

[1] Ce nom est toujours écrit Mauṅgalyayana dans le manuscrit. Un simple point fait toute la différence de ces deux leçons.

[2] *Piçukam*, rendu en tibétain par *zan*, traduction ordinaire de *bhakta*.

[3] « Ils entendirent » dit la traduction tibétaine avec plus d'à propos.

[4] Le tibétain porte : *Rgyu-va-las* (« de la promenade »); *slar 'khor-te* (« étant revenus »). Le manuscrit népâlais donne : *tân âgatya* (« étant allé vers eux »).

tel que, après l'avoir entendu, beaucoup d'êtres atteignirent l'excellence (viçeṣa) et devinrent des vases du discours et de l'audition de la loi.

Par la suite l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, faisant une promenade chez les Prêtas, vit un Prêta dont la face était comme le sommet d'une montagne, le ventre semblable à l'Océan, la bouche telle que le trou d'une aiguille ; ses cheveux le couvraient entièrement ; il était embrasé, complètement en flammes, ne formant qu'une seule flamme. Il poussait des cris[1], faisant entendre des cris de détresse, éprouvant des sensations douloureuses, aiguës, cuisantes, pénibles et désagréables. Partout où la terre était couverte d'urine et d'excréments, c'est là qu'il allait, c'est là qu'il s'asseyait.

Le Sthavira questionna alors le Prêta : Oh ! quel acte as-tu donc fait pour ressentir une sensation de cette nature, douloureuse, aiguë, cuisante, pénible, désagréable ? Le Prêta répondit : « Quand le soleil est levé, point n'est besoin de lampe. — Questionne Bhagavat à ce sujet, il te révélera l'acte qui nous a valu (ce sort). »

Alors l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana se rendit au lieu où était Bhagavat. A ce moment Bhagavat, s'étant relevé de la méditation où il avait été absorbé, enseignait aux quatre assemblées la loi douce, douce comme le miel, le miel d'abeilles, et l'assemblée, par centaines, écoutait avec une attention inébranlable la loi douce qui émanait de Bhagavat.

C'était le moment où les bienheureux Buddhas au parler antique[2], au doux parler[3], adressent la parole de bienvenue en disant : « Viens », après avoir préalablement souri. Alors Bhahavat dit à l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana : « Viens, Maudgalyâyana, sois le bienvenu ! d'où arrives-tu maintenant ? » Maudgalyâyana répondit : « Je viens, ô vénérable, d'une promenade chez les Prêtas ; là, j'ai vu un Prêta qui avait la bouche comme le trou d'une aiguille, le ventre semblable à une montagne, couvert entièrement par sa chevelure, exhalant une mauvaise odeur, une odeur extrêmement mauvaise[4]. »

[1] Le manuscrit porte *dhyâyantam* (« méditant » !). » Cette expression revient plusieurs fois, avec la variante *pyâyantâṁ :* ces deux leçons sont fautives ; il faut évidemment lire *styâyantaṁ*, qui, je dois le dire, ne se présente pas une seule fois. — Le tibétain a *ts'ig-ciṅ*.

[2] *Pûrvalâpina :* « parlant de choses anciennes » ou « à l'ancienne » ; tib. : *gsoṅ-por*, « droitement ».

[3] *Priyalâpina :* expression qui manque dans le texte, mais est rendue dans la traduction. Elle se trouve d'ailleurs plus loin dans des passages qui reproduisent celui-ci.

[4] « Odeur d'excréments », dit le tibétain, ajoutant que « les excréments forment sa nourriture ».

Et il ajouta : « La gorge et les lèvres desséchées, souffrant beaucoup, se dressant comme un roc, ne sachant où se réfugier [1], la face enveloppée par ses cheveux, n'ayant pour vêtement que l'air, la bouche semblable au trou d'une aiguille très fine, maigre, nu, couvert (seulement) par sa chevelure, se dressant comme un squelette, (meurtrissant) son crâne (avec) sa main (d'une manière) horrible [2]; il court en se lamentant : épuisé de faim et de soif, tourmenté par l'infortune, poussant des cris de détresse, il éprouve une sensation douloureuse. Quel terrible péché avait-il donc commis dans le monde des mortels ? » — Bhagavat répondit : « C'est un pécheur que ce Prêta, Maudgalyâyana. Tu désires entendre l'action qui lui a valu son sort ? » — « Oui, vénérable. » — « Eh bien ! écoute, Maudgalyâyana, fixe bien et dûment dans ton esprit (ce que tu entendras) ; je vais parler [3]. »

Autrefois, Maudgalyâyana, dans la ville de Râjagṛha, vivait un Çresṭhî riche (9)... *Homme riche*... Il possédait jusqu'à cinq cents pressoirs [4] où l'on exprimait le jus de la canne à sucre. Or, quand il n'y a pas de naissance de Buddhas, il naît dans le monde des Pratyêkabuddhas, miséricordieux pour les petits et les misérables, habitués à coucher et à s'asseoir hors (des villes), dignes des bienfaits du monde. Or il y eut un Pratyêkabuddha compatissant pour les petits et les misérables, habitué à coucher et à s'asseoir hors des limites (des villes), qui, s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entra dans Râjagṛha pour mendier. Or, ce vénérable était atteint d'une maladie mortelle, et le médecin lui avait ordonné du jus de canne à sucre. Il se présenta devant le Çresṭhî en entrant dans l'usine. Le Çresṭhî aperçut le Pratyêkabuddha au corps charmant, à l'esprit charmant. En le voyant, il lui dit : « Qu'y a-t-il pour le service de l'Ârya ? » — Le Pratyêkabuddha répondit : « Maître de maison, du jus de canne ! » Alors le maître de maison donna cet ordre à un de ses serviteurs : « Fournis du jus de

1 *Cañcitaçraya :* (?) Ce terme n'est pas rendu dans le tibétain qui ne coïncide pas tout à fait avec le sanskrit dans cette partie, soit par les termes qu'il emploie, soit par la place qu'il leur donne.

2 *Kapâlapâṇighora :* je lis *ghora :* quoi qu'il y ait *gheri* (peut-être même *dyeri :).* Le composé est peu satisfaisant, et je ne suis pas sûr du sens. Le tibétain donne : *thod-pa* (« le crâne ») *thogs-çiṅ* (« plumant, cueillant ») ; *mi-vrad-la* (d'une manière insupportable »).

3 Ce développement revenant souvent dans cette décade, nous ne le répéterons plus en entier et nous renverrons ici chaque fois qu'il se présentera.

4 *Kuçâlaçatâni* : le mot *kuçâla* existe-t-il ? ou est-ce une faute pour *Guḍaçâlâ ?* le tibétain le rend par les mêmes termes, et d'ailleurs le sens ne saurait être douteux.

canne à l'Arya »; puis, appelé au dehors par une affaire quelconque, le maître de maison s'en alla. Quant au serviteur, il laissa naître en lui, quoiqu'il s'agît du bien d'autrui, un sentiment d'avarice[1], et il se dit : « Si je donne du jus à celui-là, il reviendra encore. » Cet homme, déjà penché sur l'abîme de la triple voie qu'on ne désire pas, qui se fermait la double voie à laquelle tous aspirent, et se retirait loin, bien loin des lois sublimes[2], ayant donc conçu une mauvaise pensée, dit au Pratyêkabuddha : « Allons, Bhixu, donne ton vase, je te donnerai du jus. » — Les Çrâvakas, les Arhats, les Pratyêkabuddhas n'ont pas la vue de la connaissance tant qu'ils ne sont pas plongés dans la méditation[3]. Mû par sa compassion pour les humbles et les affligés, le (Pratyêkabuddha) se dit : « C'est un homme à gages, il faut lui complaire », et il lui tendit son vase. Alors cet (homme) aux actions méchantes, au cœur sans pitié, ayant pris le vase, se retira dans un lieu écarté, remplit le vase d'urine qu'il recouvrit de jus de canne, et le présenta au Pratyêkabuddha. Celui-ci s'aperçut fort bien (de ce qu'il en était), et se prit à penser : « Ce malheureux[4] a commis un grand péché. » Puis, faisant quelques pas, il le quitta et s'en alla.

Bhagavat ajouta : « Que penses-tu ? Maudgalyâyana, celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le serviteur, c'était ce Prêta. A cause de la maturation de cet acte, il a subi dans Samsâra une douleur sans fin, et maintenant encore, sous forme de Prêta, il souffre de douleurs encore plus insupportables[5]. En conséquence, Maudgalyâyana, il faut faire des efforts pour renoncer à la ladrerie *(mâtsaryam)*, afin de ne point commettre de faute comme ce Prêta.

C'est que, Maudgalyâyana, les actes entièrement noirs, etc. (5)... *Actes blancs et noirs.*

Ainsi parla Bhagavat ; l'âyuṣmat Maudgalyâyana ravi, ainsi que les autres Dêvas, Asuras, Garuḍas, etc., se réjouirent vivement du discours de Bhagavat[6].

1 Ou d'égoïsme *(mâtsarya)*.

2 *Ou* « des chemins sublimes » ; le sanskrit a *dharmêbhyas* (lois), mais le tibétain *la-rnams* (chemins).

3 *Asamanvâhṛtya*, tib. : *ma gdoṅs-kyi var-du*.

4 *Tapasvinâ* en tibétain *ñon-moṅs, dis*.

5 *Pratikṛṣṭataram*, tib. : *mi vzad-pa*.

6 Cette fin étant celle de tous les récits de cette décade, nous ne la répéterons pas, sauf en cas de variante.

Rapprochements et remarques

Ce récit est le cinquième du Kalpa-dr.-av. : il y porte le titre de *Bhṛtaka-preta* « le Prêta serviteur » ou « le serviteur (devenu) prêta ». Il occupe les feuillets 19-23 ; En voici l'analyse :

Vœu de Çâriputra et de Maudgalyâyana, et résultats de leurs efforts. — Apparition d'un Prêta à Maudgalyâyana ; — description du Prêta (correspondant très exactement à celle de l'Avadâna-Çataka). Question du Buddha à Maudgalyâyana. Récit et question du disciple. Réponse du maître : Description du Çrêṣṭhî de Bénarès et du Pratyêka-buddha malade qui lui demande du jus de canne. Ordre donné par le Çrêṣṭhî à l'un de ses gens. Naissance d'une mauvaise pensée dans le cœur de cet homme ; il prend le vase du mendiant, le remplit d'urine, met du jus de canne par dessus et rend le vase au Pratyêkabuddha, qui s'éloigne en disant : C'est un grand péché. — Le Buddha complète ce récit par des imprécations contre l'auteur du méfait, l'énoncé de la punition qu'il encourt, et une exhortation à son disciple de se garder du vice de l'égoïsme avare.

Après cette relation, Upagupta, le narrateur reprend la parole et adresse à son auditeur, le roi Açoka, un interminable sermon, un discours presque aussi long que le récit qu'il vient de faire, — sur les Pâramitâ, la moralité, le don, la patience, l'héroïsme, le Dhyâna. — Le don occupe naturellement la plus large place dans cette mercuriale ; et l'orateur ne manque pas de répéter la punition sévère infligée à ceux qui négligent cette règle essentielle.

2. BHAKTAM (42)

— La Nourriture —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

En ce temps-là, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana était assis sous un arbre pour y passer le jour. Or, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana entendit la voix d'une Prêti qui poussait des cris de détresse, qui éprouvait une sensation douloureuse, aiguë, cuisante, pénible, désagréable, et cherchait de la nourriture : « J'ai faim, ô mes amies, j'ai soif, ô mes amies ! », disait-elle.

Alors le Sthavira Mahâ-Maudgalyâyana vit cette Prêtî et l'interrogea : « Quel péché as-tu commis, lui dit-il, pour subir de telles souffrances ? » — La Prêtî répondit : « Quand le soleil est levé, pas n'est besoin de lampe ; questionne Bhagavat à ce sujet, il te révélera l'action dont nous avons obtenu (le fruit) ».

Alors l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana se rendit au lieu où était Bhagavat...

(Répétition du texte précédent contenant la description ci-dessus des souffrances de la Prêtî [1])...

«Quel terrible péché avait-elle donc commis dans le monde des mortels ?» — Bhagavat répondit : « C'est une pécheresse que cette Prêtî, Maudgalyâyana, Tu désires entendre l'action qui lui a valu son sort ?» — «Oui, vénérable.» — Eh bien ! écoute, Maudgalyâyana, fixe bien et dûment dans ton esprit (ce que tu entendras), je vais parler.

Autrefois, Maudgalyâyana, dans la voie du passé, quand les créatures vivaient vingt mille ans, le parfait et accompli Buddha nommé Kâçyapa (14)... *Buddha ancien...* parut dans le monde. Étant entré dans la ville de Bénarès, il résidait à Ṛṣipatana dans le Mṛgadâva.

Or, dans (cette ville de) Bénarès il y avait une épouse de maître de maison pleine d'avarice et de ladrerie [2]; tenant ferme ce qu'elle possédait, elle n'aurait pas pu se résoudre à donner quelque chose même à un corbeau ; à plus forte raison, quand elle voyait un nécessiteux, Çramaṇa, brahmane, misérable, mendiant, endurcissait-elle son cœur. Un jour, un mendiant (officiel) [3] entra dans sa maison ; à la vue de cet (homme) l'égoïsme naquit en elle : elle endurcit son cœur, et se dit en elle-même : « Si je lui fais du bien il reviendra. » — Alors, sans tenir compte de la crainte de l'autre monde si redouté (de tous), elle interpella le Bhixu, lui ferma sa porte, et lui coupa les vivres ; et elle ajouta beaucoup de paroles de blâme, lui disant : « Voilà, Bhixu, le mauvais traitement qu'on te fait ; (j'espère bien que) tu ne remettras plus les pieds dans cette maison. » C'est pour être ainsi attachée à l'avarice, l'avoir développé en elle-même, l'avoir manifesté à plusieurs reprises [4] qu'elle a pris naissance chez les Prêtas et endure de telles douleurs. En conséquence,

[1] Voir plus haut pages 163-4.

[2] *Kuṭukuñciṁka*, mot qui revient dans quelques-uns des textes suivants, écrit encore *kuṭukuñcaka*, *kuṭukuñcika* et toujours joint à *mâtsari*. Son équivalent tibétain *djuṅs-pa* est rendu dans le Dictionnaire tibétain-sanskrit par *kadarya*, « avare, misérable » ; *kuṭukuñcika*, doit être un dérivé de *kutuka*, « désir, inclination ».

[3] *Piṇḍapâtika* : « un homme qui vit d'aumônes » — Ce terme paraît désigner les mendiants bouddhistes à l'exclusion de tous autres.

[4] Je traduis d'après le tibétain ; d'après le sanskrit il faudrait dire : « C'est pour cet attachement à l'avarice, cette parole répétée plusieurs fois... » La différence vient de ce que le manuscrit népâlais porte *bhâṣitena*, que le tibétain rend par *vsgoms-te*. Or *vsgoms-te* suppose le sanskrit *bhâvitena* qui doit être la vraie leçon.

Maudgalyâyana, il faut s'évertuer pour renoncer à l'avarice et ne pas commettre de fautes telles que celles de cette Prêtî.

Ainsi parla Bhagavat; l'âyuṣmat Maudgalyâyana, etc.

Rapprochements et remarques

Ce récit se trouve dans le Kalpa-dr.-av., où il est le quatorzième du recueil sous le titre de Mâtsarya ou Mâtsarya-Caritra (folios 107-114). En voici l'analyse :

Grands honneurs rendus au Buddha, à Çrâvastî, par tous les êtres. — Retraite de Maudgalyâyana. Apparition d'une Prêtî (décrite comme dans l'Avadâna-Çat., avec un peu moins d'exubérance). Maudgalyâyana la questionne ; elle le renvoie au Buddha. Accueil fait au disciple par le maître; question du disciple et réponse du maître. Çrêṣṭhî de Bénarès, et caractère de sa femme (décrit comme dans l'Avadâna-Çat.) Arrivée d'un Çramaṇa en l'absence du mari. La femme le fait entrer, l'enferme, et lui donne, pour toute nourriture, une mercuriale en six çlokas, afin de lui apprendre à ne plus revenir. Le Bhixu se tait, reste calme, et relâché à jeun, va sous un arbre méditer, tandis que la femme du Çrêṣṭhî reste barricadée chez elle. Le Çrêṣṭhî revenant trouve la porte fermée, se la fait ouvrir avec peine, et demande des explications sur ce qui s'est passé. La femme les lui fournit. Foudroyante apostrophe du mari, qui maudit sa femme et cherche à lui faire sentir l'énormité de son crime et le mérite supérieur du don, dans un discours de soixante-huit vers. — Chassée de la maison conjugale, la femme coupable se retire chez sa mère, où elle continue à manifester le même égoïsme, si bien que son père la maudit et la chasse de la maison paternelle. Sa mère elle-même et ses parents ne veulent plus la voir. Repoussée de tous, elle traîne en vagabondant une misérable existence ; enfin elle meurt et renaît chez les Prêtas. — Cette femme était la Prêtî que Maudgalyâyana a vue. A ce récit, le Buddha ajoute une exhortation en six vers sur le don. Maudgalyâyana s'informe de la destinée de la Prêtî. Le Buddha la lui révèle : L'état de cette infortunée durera soixante mille ans et se perpétuera pendant cinq cents naissances. Alors, « son esprit étant consumé », et ses dispositions renouvelées, un Bodhisattva la tirera de sa condition malheureuse, elle ira en refuge dans les trois joyaux, puis atteindra Sukhavatî. Dernière exhortation du Buddha à éviter les transgressions dont la punition est inévitable.

Après ce récit, Upagupta adresse au roi Açoka un petit discours en dix-neuf çlokas sur l'égoïsme (ou la ladrerie) et le don.

On voit que ce récit, indépendamment des amplifications, ajoute certains détails à ceux de l'Avadâna-Çataka.

3. PÂNÎYAM (43)

— L'eau à boire —

Le bienheureux Buddha (1)..., étant entré à Râjagṛha résidait à Veṇuvana dans l'enclos du Kalandaka.

Or, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, faisant une promenade parmi les Prêtas, vit une Prêtî semblable à un tronc d'arbre embrasé, couverte (uniquement) par sa chevelure, avec une bouche semblable au trou d'une aiguille, un ventre semblable à une montagne; elle était en flammes, tout en flammes, elle flambait et ne formait qu'une seule flamme : elle poussait des cris, et, tourmentée par la soif, elle éprouvait une douleur aiguë, cuisante, pénible, désagréable. Sa seule vue fait dessécher les cours d'eau et les puits. Lorsque le Deva envoie la pluie, c'est une pluie de charbons et d'étincelles qui tombe sur elle.

Quand l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana la vit, il dit : « Quel péché as-tu commis pour subir une telle douleur ? » — La Prêtî répondit : « Je suis une péchesse, vénérable Mahâ-Maudgalyâyana, questionne sur ce point le bienheureux Buddha, il te dira l'acte dont nous avons obtenu le fruit; après l'avoir entendu, d'autres encore s'abstiendront ici-bas d'actes coupables. »

L'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana se rendit au lieu où était Bhagavat. Or, en ce temps-là, Bhagavat s'étant relevé de la méditation où il avait été absorbé, etc. [2]... *(Répétition des textes précédents et de la description ci-dessus de la Prêtî)* [3]... Bhagavat dit : C'est une pécheresse que cette Prêtî, Maudgalyâyana, tu désires entendre (raconter) l'acte (qui lui a valu ce) fruit, écoute et fixe [4] bien et dûment dans ton esprit; je vais parler.

Autrefois, Maudgalyâyana, dans la voie du passé, dans ce (même) Bhadra-Kalpa [5] où nous sommes, quand les créatures vivaient vingt mille ans, le

[1] Dans l'*Uddâna* (résumé), qui précède la cinquième décade, le présent récit est appelé *toyaṁ* (« eau ») équivalent de *pânîyaṁ*.

[2] Voir ci-dessus pages 163 et 164, note 3, 167, note 1.

[3] Il n'y a qu'une variante dans a description de la Prêtî; après « elle poussait des cris », il faut ajouter « faisant entendre des cris de détresse ».

[4] Il y a le pluriel : *kuruta*.

[5] « Age heureux », l'âge actuel.

parfait et accompli Buddha nommé Kâçyapa (14)... *Buddha ancien...*, parut dans le monde. Ce bienheureux Buddha, étant entré dans la ville de Bénarès, résidait à Ṛsipatana dans le Mṛgadâva.

Or, un Bhixu cheminait par là; il était tourmenté par la soif; il s'approcha d'un puits où se tenait debout une jeune fille qui venait de remplir sa cruche. Le Bhixu lui dit : « Ma sœur, je suis tourmenté par la soif; donne-moi de l'eau. » — Mais l'égoïsme (mâtsarya) naquit aussitôt en elle; et, tenant ferme ce qu'elle possédait, elle répondit au Bhixu : « Bhixu, quand tu devrais en mourir, je ne te donnerai pas d'eau; ma cruche en serait diminuée. » — Alors ce Bhixu, dévoré de soif, sans espoir, continua son chemin.

Pour avoir ainsi cultivé, développé, multiplié en elle-même l'égoïsme, cette jeune fille, après sa mort, renaquit chez les Prêtas, où elle éprouve des sensations de cette nature, douloureuses, aiguës, cuisantes, pénibles, désagréables.

En conséquence, Maudgalyâyana, voici ce que tu dois apprendre : Nous ferons des efforts énergiques pour renoncer à l'égoïsme; voilà, Maudgalyâyana, ce qu'il te faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat; l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, etc.

Rapprochements et remarques

I. Le *Pânîyam* se retrouve dans le Ratna.-av. mâlâ sous le titre de Prétika-avadânam. C'est le quatrième texte du recueil (f. 37-48). En voici l'analyse :

Le Buddha entre à Râjagṛha, et se rend à Vênuvana où il reçoit toutes sortes d'hommages. Maudgalyâyana va chez les Prêtas et avise une Prêtî, dont « la seule présence desséchait les rivières, etc. ». Il la questionne ; elle le renvoie à Bhagavat qui l'accueille fort bien. Il lui fait un récit très détaillé de ce qu'il a vu, et demande la cause du supplice de la malheureuse. Explication du Buddha :

A Bénarès, du temps de Kâçyapa, un Yati en marche, dévoré de soif, se dirige vers un puits, demande à boire à une jeune femme qui venait de remplir sa cruche ; elle lui répond (en trois çlokas) qu'elle le laissera mourir de soif, plutôt que de lui donner une gorgée. — Le Bhixu maltraité trouve ailleurs à étancher sa soif et va dans sa retraite, où il médite et pleure sur le sort de la jeune femme qui s'est préparé un si cruel châtiment (quatre çlocas). Rentrée chez elle, la jeune femme raconte tout à son mari qui lui répond par des malédictions et par une verte semonce (douze çlokas). — Elle riposte (en sept çlokas) d'une manière qui montre son endurcissement : « J'aime mieux renoncer à la vie que de faire des dons », dit-elle en terminant. Aussi ne donnait-elle jamais ; son

mari étant mort. elle ne donnait point davantage et finit par mourir misérablement pour aller dans le Naraka. C'est elle que Maudgalyâyana a vue. — A ce récit, le Buddha ajoute un discours de vingt vers sur le don. et spécialement sur le devoir de donner de l'eau (« le don de l'eau est un grand don, le don de l'eau n'a pas son égal »).

Là-dessus, Ananda se lève et fait une question sur la destinée ultérieure de la Prêtî. Le Buddha répond qu'elle est destinée à errer de Naraka en Naraka : mais si, à la fin d'une de ses existences, elle se rappelle les trois joyaux, le Seigneur des mondes viendra à son aide ; elle changera de condition. deviendra même un Bodhisattva Mahâsattva et atteindra ensuite la cessation (Nirvṛtti). Mais tant qu'elle ne se sera pas rappelé le Buddha, il n'y a rien à espérer. Le Buddha applique ensuite cette évolution à tous les êtres du Naraka et énumère les différents actes qui les font aller dans Sukhavatî. Toute cette félicité vient de ce que l'on se rappelle le Seigneur des mondes. En se souvenant de lui, on se met à l'abri de toute crainte. Ce long discours, dont l'étendue ne le cède guère à celle de l'Avadâna lui-même, produit la conviction chez Ananda et les autres auditeurs.

Upagupta en terminant invite le roi Açoka à se rappeler toujours le Seigneur du monde.

II. Cette histoire est très brièvement rapportée dans le Pâna-kathâ (Discours sur l'eau à boire), treizième section du Dvâviṁcati-av. — C'est, comme ailleurs, une leçon faite à Maitreya par Bhagavat. — Une jeune fille, portant sa cruche pleine, rencontre huit Bhixus de Kâçyapa qui lui demandent à boire. « Quand vous devriez en mourir, Bhixus, répond-elle, je ne vous donnerai pas d'eau ; ma cruche en serait diminuée. » — Pour ce fait, elle renaquit chez les Prêtas, semblable à un tronc enflammé, etc. — La plus grande partie du chapitre est consacrée à une autre héroïne, la fille du marchand Siṁhakêtu qui, non seulement donna de l'eau aux huit Bhixus, mais leur fit donner aussi par son père du sucre et d'autres douceurs, finit par rendre au Buddha de grands honneurs et mérita ainsi de renaître, aussitôt après sa mort, chez les dieux Trayastriṁçat.

4. VARCAGHATA (44) [1]

— La Cruche à excréments —

Le bienheureux Buddha (1)..., étant entré à Râjagṛha, résidait à Veṇuvana, dans l'enclos du Kalandaka.

Or l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entra dans Râjagṛha pour mendier. Après avoir

[1] Tel est le titre donné dans l'*Uddâna* (résumé) placé en tête de la décade ; le titre placé en avant du récit lui-même est *parvata-ghaṭa* (cruche-montagne?) qui ne se comprend pas. Le titre tibétain est la traduction de celui que donne l'Uddâna.

fait sa tournée pour les aumônes, il fit son repas, lequel terminé, la tournée achevée, ayant ajusté[1] de nouveau son manteau et son vase, il se dirigea vers le mont du Pic des Vautours. Quand il y fut arrivé, il pénétra dans la montagne du Pic des Vautours; et, s'étant approché du pied d'un arbre, il s'y assit pour y passer le jour.

Alors l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana vit une Prêtî semblable à un tronc embrasé, nue, couverte (seulement) par sa chevelure, avec une bouche comme le trou d'une aiguille; elle était en feu, tout en feu, elle flambait, ne formant qu'une seule flamme, criait poussant des cris de détresse : tourmentée par la soif, elle éprouvait des douleurs aiguës, cuisantes, pénibles, désagréables; elle exhalait une mauvaise odeur, une très mauvaise odeur, ressemblait à (un tas d') immondices, ne se nourissait que d'immondices, et encore avait-elle bien de la peine à obtenir cet (aliment). Après l'avoir regardée à deux fois, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana fut bouleversé et il questionna la Prêtî : « Quel mal as-tu fait, lui dit-il, que (tu en recueilles) un tel fruit ? » — La Prêtî répondit : « Je suis une pécheresse, vénérable Mahâ-Maudgalyâyana, questionne le bienheureux Buddha sur ce point, il te révèlera l'acte qui nous a valu notre sort; après l'avoir entendu, d'autres êtres encore s'abstiendront d'actions mauvaises. »

L'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana se rendit au lieu où était Bhagavat. Or, à ce moment-là, Bhagavat relevé de la méditation profonde où il avait été absorbé. *(Répétition analogue à celle des récits précédents)*[2]... Je vis une Prêtî semblable à un tronc embrasé, nue, couverte (seulement) par sa chevelure, avec une bouche comme le trou d'une aiguille, un ventre comme une montagne; elle était en feu, tout en feu, flambait, ne faisant qu'une seule flamme, poussant des cris de détresse, tourmentée par la soif, éprouvant des sensations douloureuses, aiguës, cuisantes, pénibles, désagréables; à sa seule vue les fleuves et les puits tarissent; quand le Dêva envoie la pluie, c'est une pluie de charbon et d'étincelles qui tombe sur elle; elle exhale une mauvaise odeur, une odeur excessivement mauvaise, elle ressemble à (un tas d')excréments, se nourrit d'excréments, et encore a-t-elle bien de la peine à se pro-

[1] *Pratisamarpya*, tib. *rjag-nas;* ce qui pourrait signifier aussi : « ayant déposé, remis en place ». Ce terme reparaît plusieurs fois dans la suite.

[2] Voir ci-dessus, p. 169, note 2. Je reproduis la description de la Prêtî, à cause des variantes.

curer cet (aliment). » Puis il ajouta aussitôt après : « Elle pousse des cris de détresse, éprouve des sensations douloureuses. (Partout) où il y a un dépôt d'excréments[1], elle y accourt péniblement[2] : « Je vois des excréments, je vais (donc) manger[3] », dit-elle. Mais cela même, elle ne l'obtient qu'à grand'peine. Quel mal a-t-elle fait? etc... *(Réponse du Buddha comme dans les récits précédents)...*

Autrefois, Maudgalayâyana, dans la ville de Bénarès se trouvait un Pratyêkabuddha compatissant pour les petits et les malheureux, aimant à s'asseoir et à se coucher à l'extrême limite (des lieux habités). Atteint par la maladie, il entra dans Bénarès pour les aumônes. Or, le médecin lui avait ordonné une nourriture bien assortie[4]. Comme il s'était dirigé vers la demeure d'un des Çrêṣṭhî (de la ville), le Çreṣṭhî, en le voyant, lui fit cette question : « De quoi (as-tu) besoin, Ârya? » — « De la nourriture bien assortie de (ta) famille, » (répondit-il). Alors le Çreṣṭhi donna cet ordre à sa bru : « Il faut fournir à l'Ârya une nourriture bien assortie. » Mais l'égoïsme se produisit chez la bru : « Si je lui donne de la nourriture aujourd'hui, se dit-elle, il reviendra demain. » — S'étant donc retirée à l'écart, elle lui remplit son vase d'excréments, mit de la nourriture par dessus, et le rendit au Pratyêkabuddha. Hors du moment où ils saisissent le calme absolu[5], les Çrâvakas et les Pratyêkabuddhas n'ont pas la vue claire de la connaissance. Il reçut donc le vase, et, (seulement) après l'avoir reçu, il s'aperçut combien (ce vase) sentait mauvais :

1 *Varcadhânâni :* existe-t-il un mot *dhânaṁ*, « dépôt, emplacement »? Je ne sais; l'expression ordinaire est *dhânî*, qu'il faut peut-être rétablir ici. On pourrait lire *sthânâni*, si l'on tient au pluriel. Le mot tibétain correspondant est *gnas* « lieu, place ». Dans le passage du Guḍaçâlâ (41) répondant à celui-ci il y a *bhûmi* « terrain, emplacement. »

2 *Du: khitâ*, tib. : *sdug vjin*

3 *Varca : paçyâmi bhoxe ca.* Le *iti* indicatif du discours direct manque et l'équivalent ne se trouve pas non plus dans le tibétain qui traduit ainsi *phyi-sa (varcas*, « des excréments ») *vza* (« manger ») *am* (« ou ») *vtuṅ* (« boire ») *sñam na* (« songeant »). Le texte original portait donc *pâsyâmi*, « je boirai », au lieu de *paçyâmi*, « je vois ». La leçon de notre Ms. peut être une faute, mais elle est défendable, et il est permis de voir ici une incertitude de lecture très ancienne.

4 Je rends de cette façon assez vague le mot *sâmpreyaṁ* répété deux fois et une troisième sous la forme *sâprema*. Je ne puis l'analyser ni l'expliquer. Le tibétain le rend par *'thun-pa* « réunir, amasser ». Le dictionnaire sanskrit-tibétain traduit *'thun-pa* par *samagra*, « plein, total ». Peut-être faut-il dire « nourriture bien préparée, solide ». Le Ratna-av.-mâlâ répète ce mot quatre fois, il l'écrit d'abord *sâmpreyam*, puis deux fois *sâmpeyam* et une fois *sâmpyeyam*.

5 Peut-être, faudrait-il dire : « Parce qu'ils n'ont pas saisi, etc. ». Dans le passage correspondant du Guḍaçâlâ, les Arhats sont cités avant les Çrâvakas; ils devaient, ce semble, figurer dans cette proposition. Néanmoins, le sanskrit et le tibétain étant parfaitement d'accord, on ne peut pas songer ici à une erreur de copiste, et la faute (si faute il y a) doit être ancienne.

« Ne me l'aurait-elle rempli d'ordures ? » se dit-il. Alors ce magnanime, l'ayant jeté n'importe où, continua son chemin.

Bhagavat reprit : « Que penses-tu, Maudgalyâyana ? Celle qui à cette époque, en ce temps-là, fut la bru du Çreṣṭhî, c'était précisément cette Prêtî. C'est par ce motif, pour avoir commis un tel péché que, désormais, elle renaît sans cesse dans les Narakas, chez les animaux, chez les Prêtas, et que sans cesse elle se nourrit d'excréments. Maudgalyâyana, il te faut faire d'énergiques efforts pour éviter l'égoïsme et n'avoir point de torts comme cette Prêtî.

Ainsi parla Bhagavat, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, etc.

Rapprochements et remarques

Ce récit se trouve dans le Ratna-av. mâlâ sous le titre de Prêtikâ. Il est le quinzième texte du recueil et occupe les folios 148-153. En voici l'analyse :

Honneurs rendus au Buddha pendant qu'il réside à Râjagṛha, à Veṇuvana. Maudgalyâyana, après avoir fait sa tournée, se rend au Gṛdhrakûṭa-parvata ; il y aperçoit une Prêtî décrite comme dans l'Avadâna-Çat., l'interroge, et est renvoyée par elle au Buddha. Il se rend près du maître qui l'accueille fort bien ; (mais, comme dans le texte précédent, le récit de cette réception est très bref, beaucoup plus bref que la partie correspondante de l'Avadana-Çat.). Il explique longuement ce qu'il a vu, et le Buddha lui donne la clef, l'explication du sort de la Prêtî. Un Pratyêkabuddha malade, à qui le médecin avait donné une nourriture qualifiée *sâmpreya*, s'adresse à un Çrêṣṭhî de Bénarès, qui se montre tout disposé à satisfaire à sa demande, et charge sa femme de donner à cet Arya ce qu'il lui faut. Mais cette femme, « dont les membres étaient consumés par le feu de l'envie, gonflée d'orgueil et d'égoïsme », ne songe qu'à repousser le mendiant pour toujours, prend le vase, va dans l'intérieur de la maison, remplit le vase à aumônes de « ses propres excréments » (*svavarcasâ* ; l'Avadânâ-Çataka n'atteint pas à cette précision), recouvre le tout d'aliments, et rend le vase à son propriétaire. Celui-ci le reçoit avec joie, mais l'odeur lui révèle la nature du mets qu'on lui apporte ; il va dans une autre maison, où il est bien nourri, et retourne enfin dans son ermitage où la santé lui revient. Cependant la femme ferme sa porte et, quand son mari rentre, lui annonce en riant ses hauts faits. Le mari se fâche, bat sa femme, la maudit (cinq çlokas) et la chasse. Abandonnée, errant çà et là, sans abri, mordue par les chiens, elle finit par mourir et descend dans la demeure de Yama qui lui assigne sa place parmi les Prêtas.— Il n'y a pas d'autre conclusion à ce récit que les développements habituels sur la nature des actes moraux et leurs inévitables conséquences.

Upagupta termine par une exhortation banale au respect de la loi et à la méditation des trois joyaux.

5. MAUDGALYÂYANA (45)

Le bienheureux Buddha (1)... étant entré à Râjagṛha, résidait à Veṇuvana, dans l'enclos du Kalandaka.

Or, en ce temps-là, entre Râjagṛha et Veṇuvana, il y avait cinq cents Prêtas semblables à des troncs embrasés, nus, couverts (seulement) par leur chevelure : leur ventre ressemblait à une montagne, leur bouche au trou d'une aiguille ; ils brûlaient, ils flambaient, ils étaient tout enflammés, ils n'étaient qu'une seule flamme. Ils poussaient des cris de détresse [1], éprouvaient des sensations douloureuses, aiguës, brûlantes, pénibles, désagréables ; ils circulaient dans l'air comme un tourbillon de vent [2] et ne prenaient place nulle part.

Cependant, l'Âyuṣmat Maudgalyâyana, s'étant levé de bon matin et ayant pris son vase et son manteau, se dirigeait vers Râjagṛha pour y mendier. Il aperçut les Prêtas ; ceux-ci, de leur côté, remarquèrent l'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyayâna. Alors, formant une seule et même troupe, ils s'approchèrent de l'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana ; quand ils furent près de lui, ils lui dirent tous d'une même voix lamentable, désolée, suppliante : Vénérable Maudgalyâyana, nous fûmes cinq cents Çresṭhìs à Râjagṛha ; mais nous étions égoïstes et ladres. Pourvus de tout le nécessaire, jamais nous ne faisions de dons, ni d'offrandes, et quand d'autres distribuaient leurs dons et offrandes, nous en étions malades [3] et nous interpellions beaucoup de ceux auxquels les dons étaient dus (daxiṇîyas) en les traitant de Prêtas. « On dirait que vous êtes nés parmi les Prêtas, (leur disions-nous), à vous voir ainsi prendre vos aliments dans les maisons d'autrui. » Et nous, après notre mort, nous sommes nés parmi des Prêtas de cette espèce (que tu vois). Vénérable Maudgalyâyana, fais connaître à (ceux de) nos parents qui habitent Râjagṛha le fruit que nous avons obtenu pour nos actes ; demande-leur un

[1] *Âvarttasvaram*, « voix qui attire, qui fait venir, cri d'appel » ; *ñams thag-pa*, le mot tibétain répondant à *âvartta*, exprime « la souffrance, la misère ».

[2] *Vâyumaṇḍalavat*, « comme un cercle de vent ». Ce que le tibétain rend ainsi : *khra khyus* (« par une troupe de faucons ») ; *ldiṅ-va* (volant) ; *vjin-du* (« comme »).

[3] *Vikṛtâ* : en tibétain *vgegs-byas-so* (« nous étions comme possédés d'un mauvais esprit »).

don spontané (ou intentionnel)[1] de libéralité, obtiens d'eux qu'ils nourrissent la confrérie des Bhixus, le Buddha en tête, et fais-leur faire en notre nom une manifestation de bienfaisance, afin que nous soyons délivrés de cette matrice de Prêtas. L'Âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana accueillit par son silence la demande des Prêtas.

Ensuite, sur la demande d'un don spontané (ou intentionnel) adressée aux parents, de maison en maison, par l'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, la confrérie des Bhixus, avec le Buddha en tête, fut invitée au repas du lendemain. On en informa les Prêtas : « Pour demain, (leur fut-il dit), Bhagavat avec la confrérie des Bhixus a été invité au repas ; il faut que vous y veniez. » On en informa aussi les parents, en disant : « Il faut que Vos Excellences y aillent ; là, dans le festin (offert) par les parents, nous verrons les Prêtas. » Puis l'Âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana lui-même se disposa à faire les apprêts du festin.

Or, les aliments étant prêts, aux premières lueurs de l'aurore, quand fut venue l'heure de donner le signal au son de la cloche[2], on ne vit point les Prêtas. Alors l'Âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana, avec son œil divin, se mit à chercher les Prêtas ; mais dans aucune portion de la région du Magadha, il ne parvint à les découvrir ; si bien que, par degrés, il en vint à contempler les quatre continents : là même il ne les aperçut pas ; il alla donc jusqu'à appliquer la vue de la connaissance *(jñanadarçanam)*, puis il se mit à contempler (le monde) ; même ainsi, il ne les aperçut point. Alors l'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana tout troublé vint le faire savoir à Bhagavat : « Bhagavat, dit-il, les seigneurs du don[3] ne paraissent pas. » Bhagavat dit : « Ne sois pas abattu pour cela, Maudgalyâyana ; les éléments du monde dépassent le domaine de tous les Çrâvakas et Pratyêkabuddhas, ils sont incommensurables ; ils sont mis en mouvement par le vent des actes *(ou* du Karma). Hé bien ! Maudgalyâyana, vois aujourd'hui la force du Tathâgata ; je vais te faire voir dans tout son développement la connaissance de celui qui sait tout ; je te montrerai les transformations prestigieuses (qu'opère) le Tathâgata :

1 *Chandaka-bhixaṇam kṛtvá* que le tibétain rend par *dad-pa dris-te*, « ayant demandé la foi » (un acte de) foi.

2 *Gaṇḍiḍeçakâle*, rendu en tibétain par *gdugs-tsod* (l'heure du repas) ; plus loin le mot *gaṇḍi* est transcrit.

3 *Dânapati.*

qu'on sonne la cloche ! » Alors, au son de la cloche, la confrérie entière des Bhixus se rassemble, les parents des Prêtas et d'autres curieux arrivent ; il y eut un (grand) rassemblement d'êtres pleins d'entrain pour voir les Prêtas.

Alors Bhagavat, au moyen de sa puissance surnaturelle, fit voir (ce prodige) que les Prêtas regardèrent manger le bienheureux Buddha avec la confrérie de ses auditeurs et recouvrèrent la mémoire : « C'est à cause de nous [1] (se dirent-ils), que nos parents nourrissent ainsi la confrérie des Bhixus avec le Buddha en tête. » Alors Bhagavat, avec sa voix aux cinq modulations, fit une leçon sur le festin d'aumône *(daxiṇâ)* :

Que les mérites dérivant du don fait ici atteignent ces Prêtas !
Que ceux-ci sortent promptement du monde effrayant des Prêtas !

dit-il, et s'appuyant sur ce texte, il fit une démonstration de la loi en rapport avec ce sujet, de sorte que, après l'avoir entendue, plusieurs centaines de milliers d'êtres, repoussant loin d'eux la souillure de l'égoïsme, eurent la vue de la vérité.

Après s'être réjouis dans leurs esprits en Bhagavat, ces Prêtas moururent et renaquirent dans la région pure des dieux Trayastriṁçat.

Or, c'est la règle (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha*... ces fils de dieux, anciens Prêtas, s'assirent en présence de Bhagavat pour entendre la loi.

Alors Bhagavat, connaissant à fond les dispositions, les tendances morales, les éléments et la nature intime de ces fils de dieux autrefois Prêtas, fit un autre exposé de la loi tel que, après l'avoir entendu, ces fils de dieux, anciens Prêtas, obtinrent (la) grande prééminence *(mahân viçeṣa :)*. Eux donc, comme des marchands qui ont fait des bénéfices, firent trois fois le pradaxiṇa autour de Bhagavat et disparurent à l'instant même.

Alors Bhagavat interpella l'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana : Bien, bien ! Maudgalyâyana ; elle a porté son fruit, ta tentative de conversion ; tu as complètement réussi en portant ta faveur sur ces dieux Prêtas. Car, cette nuit, ils sont venus en ma présence ; je leur ai enseigné la loi, et ils sont partis après avoir atteint le sommet, après avoir obtenu le gain.

[1] Le manuscrit sanskrit a *yuṣmad* « vous » ; le tibétain *vdag-cag* « nous ».

Alors l'Âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana le fit savoir aux parents. Ceux-ci, à cette nouvelle, furent dans un suprême étonnement; ils se réjouirent dans leurs esprits en présence de Bhagavat et lui rendirent hommage plus que jamais.

En conséquence, Mâudgalyâyana, il te faut renoncer à l'égoïsme et faire de grands efforts pour ne pas commettre des fautes comme celles de ces Prêtas.

Ainsi parla Bhagavat ; l'Âyuṣmat Mahâ -Maudgalyâyana, etc.

6. UTTARA (46)

Le bienheureux Buddha (1)... étant entré à Râjagṛha, résidait à Veṇuvana dans l'enclos du Kalandaka.

Or, il y avait à Râjagṛha un Çrêṣṭhî riche (9)... *Homme riche*... Il épousa une femme de même tribu que lui (6)... *Mariage fécond; naissance d'un fils*. Les parents dirent : Puisqu'il est né sous le Naxatra Uttara, que son nom soit Uttara. L'enfant Uttara fut élevé, se développa et devint grand. Or, son père mourut et Uttara devint le maître dans la maison. Il établit une boutique, acheta et vendit; c'est en achetant et vendant qu'il gagnait sa vie. Les jours se succédant, il lui arriva de se rendre en présence de Bhagavat : la vue de Bhagavat, l'audition de la bonne loi lui inspirèrent de bonnes dispositions[1] pour l'enseignement de Bhagavat ; la pensée de s'y faire initier lui vint à l'esprit, et il en demanda l'autorisation à sa mère. « Mère, autorise-moi à me faire initier aux enseignements de Bhagavat. » La mère dit : « Mon fils, tu es mon unique enfant ; tant que je vivrai, il ne faut pas que tu te fasses initier : quand je serai morte, tu feras ce que (tu jugeras) devoir faire. »

Tout ce qu'Uttara gagnait, il le remettait à sa mère en lui disant : « Avec cela, fais des dons aux Çramaṇas, aux Brahmanes, aux misérables, aux mendiants. » Mais la mère, cupide, avare[2], égoïste, incapable de lâcher ce qu'elle

[1] *Prasâda*, en tibétain *dad-pa* « la foi. »
[2] Le mot *mâtsariṇî* qui semblerait devoir être le plus important n'est pas rendu dans le tibétain.

tenait, cachait les pièces de monnaie, et quand des Çramaṇas, des Brahmanes, demandant une aumône, venaient à sa demeure, elle les injuriait en disant : « Vraiment, on dirait que vous êtes nés parmi les Prêtas ; vous ne mangez que ce que vous recevez dans les maisons des autres. » Puis elle trompait son fils en lui disant : « Aujourd'hui, j'ai donné à manger à tant de Bhixus. »

Enfin, elle mourut et renaquit parmi les Prêtas : quant à Uttara, n'ayant plus sa mère, il fit des dons, s'acquit des mérites, puis se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. Ensuite à force d'application (23)... *Arrivé à l'état d'Arhat*... il obtint l'état d'Arhat.

Il s'était fait une hutte de feuillage sur la rive du Gange et s'y livrait à la contemplation (Dhyâna). Or, sa mère qui avait repris naissance parmi les Prêtas, nue, semblable à un tronc embrasé, couverte seulement de sa chevelure et de ses poils, avec une bouche semblable au trou d'une aiguille, un ventre semblable à une montagne, tout en feu, enflammée, ne formant qu'une seule flamme, poussant des cris de douleur, s'avança vers l'Âyuṣmat Uttara, en sorte que l'Âyuṣmat Uttara l'aperçut et lui dit : « Qui es-tu, toi qui es ainsi faite ? » La Prêtî répondit : « Je suis ta mère chérie, de qui tu as reçu la naissance, mon fils. Je suis allée chez les Prêtas, privée de nourriture et de breuvage ; depuis vingt-cinq ans que je suis morte, je ne sais plus ce que c'est que l'eau potable, à plus forte raison (ce que c'est que) de voir de la nourriture. Vais-je vers des arbres chargés de fruits, ils deviennent privés de fruits ; vais-je vers des étangs pleins (d'eau), ils se trouvent secs (à l'instant). Il fait bon au pied de l'arbre du vénérable, elle est fraîche l'eau de son vase ; sois compatissant, car je suis bien misérable ; donne-moi de l'eau, car je suis tourmentée par la soif. »

Alors Uttara dit à sa mère : « Mère, est-ce que, autrefois, quand tu étais homme [1], tu ne faisais pas de dons et ne t'acquérais pas de mérites ? » La Prêtî dit : « Non, mon fils, j'étais livrée à l'avarice, je ne faisais pas de dons, je ne m'acquérais pas de mérites ; tout ce qui était propre à cet objet, je l'enfouissais profondément, animée que j'étais d'un mauvais esprit. Et maintenant, mon fils, va chez nos parents, fais-leur la demande d'un don intentionnel ; fais-leur donner, en mon nom, un repas à la confrérie des Bhixus avec le

[1] *Manuṣyabhûtayâ*, tib. *Mir gyur-pai ts'e.*

Buddha en tête ; décide-les à faire la manifestation d'un don lucratif *(daxiṇâ)*, fais-leur faire (cette) manifestation : peut-être alors serai-je affranchie de la matrice des Prêtas. »

Uttara répondit : « Qu'ainsi soit, mère ; mais (il faut) quelque chose de plus : il faut que toi-même tu te tiennes près du Buddha. » — « Soit, reprit la Prêtî, j'irai. »

Alors Uttara étant allé dans les maisons des parents et ayant fait la demande d'un don intentionnel, la confrérie des Bhixus, avec le Buddha en tête, fut invitée au repas du lendemain. A l'heure du son de la cloche, la confrérie des Bhixus se rassembla et la Prêtî se tint près du Buddha. Le désir de voir la Prêtî amena la réunion (en ce lieu) de plusieurs centaines de milliers d'êtres. Ceux-ci, en voyant la difformité de la Prêtî, furent dans une extrême émotion et inclinèrent leurs pensées en faveur de Bhagavat.

Puis l'Âyuṣmat Uttara, après avoir rassasié d'aliments purs la confrérie des Bhixus, avec le Buddha en tête, fit, au nom de la Prêti, une explication sur le don lucratif, et Bhagavat, à son tour, avec sa voix aux cinq modulations, fit à son tour une explication sur le don lucratif :

Oui, dit-il, que les mérites qui dérivent de ce don aillent à cette Prêtî ;
Qu'elle sorte promptement du monde effrayant des Prêtas !

Ensuite Bhagavat, s'appuyant sur ce texte, fit un enseignement sur la loi approprié à la circonstance, si bien que, après l'avoir entendu, plusieurs centaines de milliers d'êtres eurent la vue de la vérité, et elle, étant morte dans de bonnes dispositions d'esprit, renaquit chez les Prêtamaharddhikas (Prêtas à grande puissance surnaturelle).

L'Âyuṣmat Uttara avait compris qu'elle avait repris naissance chez les Prêtamaharddhikas. Aussi l'Âyuṣmat Uttara dit : « Mère, (si) tu en as maintenant le pouvoir, fais des dons, répands-les en abondance. La Prêtamaharddhikâ répondit : « Je ne puis, mon fils, je n'ai nul entrain pour le don. » Alors l'Âyuṣmat Uttara dit à la Prêtamaharddhikâ :

Aujourd'hui même, ton corps agrandi, mais décharné, n'a que la peau et les os,
parce que, ayant les yeux voilés par les ténèbres de la cupidité, tu l'as fait retourner dans le monde des Prêtas.

Il la réprimanda ainsi fortement. Plus tard, l'Âyuṣmat Uttara acquit une paire de vêtements en coton[1], il la donna à la confrérie ; le Bhixu qui en fit l'emplette, (et la reçut) du sein de la confrérie, la remit à son novice[2] ; mais cette Prêtî, étant venue de nuit, la vola. Alors le Bhixu en informa l'Âyuṣmat Uttara qui alla trouver la Prêtî, la réprimanda, reprit cette (paire de vêtements) et (la) rendit. Trois fois de suite, elle fut volée au Bhixu, reprise et rendue par l'Ayuṣmat Uttara. Enfin, le Bhixu la découpa et la cousit au tapis pour la confrérie des Bhixus des quatre régions (?)[3] ; la (Prêti) ne vola plus la (paire de vêtements).

Eh bien ! En voyant combien l'égoïsme rend les êtres ridicules, il faut profondément méditer sur le renoncement à l'égoïsme ; alors il n'y aura pas de fautes comme celles de cette Prêtî.

Ainsi parla Bhagavat ; les Bhixus remplis de joie et les autres, Devas, etc.

Rapprochements et remarques

I. Le vingt-deuxième récit du Pêta-Vatthu pâli intitulé Uttara-mâtu, correspond à celui qu'on vient de lire malgré de très grandes différences. Le Buddha n'y figure pas et ne peut y figurer : la scène se passe après le Nirvâna. Uttara, héros du récit, n'est pas le sthavira Uttara ; et le sthavira qui y joue un rôle est Rêvata. Du reste voici l'histoire.

Un des ministres du roi Udena étant mort, le roi donna de grandes fonctions au fils du défunt, nommé Uttara. Celui-ci, étant sorti de la ville pour affaire, aperçoit Mahâ-Katyâyana ; sa curiosité est excitée, il écoute son enseignement et invite les Sthaviras à déjeuner pour le lendemain. La réception faite aux Sthaviras est magnifique ; Uttara les reconduit et les prie de revenir. Tous les parents d'Uttara, dociles à ses leçons, acceptent volontiers ces relations ; mais sa mère se fâche et fait des imprécations contre son fils : elle lui souhaite de n'avoir dans l'autre monde que du sang pour nourriture et pour breuvage, parce qu'il donne à boire et à manger aux Çramaṇas ; tout ce qu'elle veut bien leur donner, c'est une queue de paon au grand jour de fête. Elle mourut et renaquit prêti. Sa queue de paon lui valut des cheveux noirs, gras, tortus, fins et long si elle en était couverte. Par suite de son souhait, l'eau se changeait en sang devant elle, a soif la dévorait. Ses souffrances durèrent cinquante-cinq ans : enfin elle rencontra Rêvata qui la questionna, et à qui elle raconta son histoire. Rêvata donna, en son nom;

[1] *Yamanî* plus loin *yamanalî*, traduit en tibétain par *ras zuṅ*.

[2] *Mânavakai* (ou *kê*) *sthâpitâ ;* le tibétain dit : « *gos-kyi gdaṅ-la vjag-go* » (la mit dans le vestiaire).

[3] *Bhixuṇâ sâ pâṭayitvâ câturdiçâya bhixusaṅghâya vilêpanikâyâṁ sîvitâ.* Le tibétain répondant à *vilêpanikâyâm* (dont je ne puis rendre compte) est *stan-la*, « au tapis ».

aux Bhixus, de l'eau, des aumônes recueillies par lui, et des vêtements composés de loques ramassées dans les tas d'ordures. — La prêtî obtint alors des « acquisitions divines » de vint ensuite trouver le Sthavira pour lui montrer ce qu'elle avait obtenu. Le Sthavira fit à cette occasion une importante leçon sur le don et les Pâramitâs. — Les « acquisitions divines » dont il est question et que la Prêtî vient montrer au Sthavira correspondent à l'épisode sanskrit de la Prêtî renaissant chez les *Prêtamaharddhikas*.

II. Il y a dans l'Apadâna un texte relatif au Sthavira Uttara ; il n'a guère d'autre rapport avec notre texte que le nom du personnage. Uttara, étant crocodile de la rivière Candrabhâgâ, eut le privilège de la faire traverser à celui qui devait être Siddhârtha ; il renaquit chez les dieux en qualité d'Indra et exerça trois fois la souveraineté l'un Cakravartin sur la terre. Finalement, il avait acquis toutes les perfections que peut acquérir un disciple du Buddha. — C'est lui-même qui raconte en vers cette histoire, dans le texte de l'Apadâna ; nous n'avons pas le commentaire de ce recueil.

7. JÀTYANDHA (47)

— Aveugle de naissance —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anathapiṇḍada.

Or, l'Ayuṣmat Nandaka s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, alla à Çrâvasti pour les aumônes ; après quoi il fit son repas. Le repas et la collecte des aumônes terminés, il se mit en route. Ayant donc repris son vase et son manteau, il alla faire une promenade chez les Prêtas.

L'Âyuṣmat Nandaka aperçut une Prêtî semblable à un tronc qui se consumait, aveugle de naissance, couverte de ses propres cheveux (et de ses propres) poils, avec une bouche telle que le trou d'une aiguille, un ventre comme une montagne, puante, semblable à (l'habitante d') un cimetière, déchirée par des corbeaux, des vautours, des chiens, des chacals qui, s'élançant contre elle de tous côtés, s'élançant encore, dévorent sa chair. Sous le coup de sensations internes [1], elle pousse des cris de détresse, éprouvant une sensation douloureuse, aiguë, cuisante, pénible, désagréable.

L'Ayuṣmat Nandaka, tout ému, demande : « Ma sœur, quel mal as-tu fait pour subir une telle douleur ? » La Prêtî répondit : « Quand le soleil est levé,

[1] *Marmavedanâ.*

certes, point n'est besoin de lampe. Questionne Bhagavat sur ce sujet, il t'expliquera ce que nos actes nous ont valu. Après l'avoir entendu, d'autres êtres aussi s'abstiendront peut-être du mal.

Alors l'Âyuṣmat Nandaka se rendit au lieu où était Bhagavat. Or, à ce moment-là, Bhagavat... *(même développement qu'aux récits 1, 2, 3, 4)*[1].

Alors Bhagavat dit à Nandaka : « Viens, Nandaka, sois le bienvenu ; d'où viens-tu maintenant, Nandaka? » Nandaka répondit : « Je viens, ô vénérable, d'une promenade chez les Prêtas, et là, j'ai vu une Prêtî semblable à un tronc, etc... » Et il dit (encore) : « Elle a la gorge desséchée, etc. »

Quel péché si terrible a-t-elle commis dans le monde des mortels pour endurer une douleur pareille qui fait frissonner ?

Bhagavat dit : « C'est une pécheresse, Nandaka, que cette Prêtî ; tu désires entendre l'acte dont elle recueille fruit ? » — « Oui, vénérable. » — « Eh bien ! Nandaka, écoute et mets-le bien et dûment dans ton esprit ; je vais parler.

Autrefois, Nandaka, dans le même Bhadrakalpa où nous sommes, quand les créatures vivaient vingt mille ans, le parfait et accompli Buddha Kâçyapa (14)... *Apparition d'un ancien Buddha...*, parut dans le monde ; étant entré dans la ville de Vârâṇasî, il résidait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva.

Or, il y avait à Bénarès une fille de Çreṣṭhî qui avait un vif désir de la loi. Ayant entendu la loi, elle en arriva à voir les défauts du Sâmsâra, à voir les qualités du Nirvâṇa. Ayant donc obtenu la permission de ses père et mère, elle se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. A cause d'elle, des membres de sa famille firent faire une habitation pour la saison des pluies, à l'usage des Bhixunîs. Elle demeurait avec des Bhixunîs, (les unes) instruites, (les autres) ignorantes. Mais, par négligence, elle en vint à se relâcher dans son enseignement, en sorte que les Bhixunîs la chassèrent en la traitant d'« immorale ». Alors elle se mit à leur retrancher[2] les offrandes intentionnelles qu'on leur destinait dans les maisons des Seigneurs du don et à déblatérer contre les (Bhixunîs) instruites et les (Bhixunîs) ignorantes. Aussi, les Bhixus qui étaient doués de moralité, fermaient les yeux en l'aperçevant.

Que penses-tu, Nandaka ? Celle qui fut la fille du Çreṣṭhî, c'est précisément cette Prêtî.

[1] Voir ci-dessus page 164, note 3, et pages 169, 172, 173.
[2] Mot omis dans le sanskrit : le tibétain à *gcod-du vcug*.

C'est pour s'être livrée à l'avarice[1] dans la résidence de la saison des pluies qu'elle a repris naissance parmi les Prêtas.

C'est parce qu'elle a retranché la permanence (des dons)[2] qu'elle est harcelée par les corbeaux, les vautours, les chiens[3].

C'est parce qu'elle a déblatéré contre les Bhixunîs instruites et les (Bhixunîs) ignorantes, qu'une mauvaise odeur s'est attachée à sa personne.

C'est parce qu'elle obligeait les Bhixus vertueux à fermer les yeux en la voyant qu'elle est née aveugle.

Ainsi, Nandaka, les actions complètement noires (5)... *Actes blancs et actes noirs.*

Voilà, Nandaka, ce qu'il te faut apprendre.

Pendant que cette explication de la loi était prononcée, cent milliers de créatures eurent la vue de la vérité.

Alors Bhagavat s'adressa aux Bhixus : Ceux-ci et d'autres, leur dit-il, ont reconnu qu'il n'y a que calamité dans l'avarice et les mauvaises paroles [et ont renoncé à l'avarice et aux mauvaises paroles][4]. Il faut donc lutter pour renoncer à l'avarice et aux mauvaises paroles. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat ; les Bixus transportés de joie et les autres dieux, etc.

8. LE ÇRÊṢṬHÎ (48)

Le bienheureux Buddha (1)..., résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait à Çrâvaṣṭî un homme riche (9)...

Plus tard, il sortit pour se rendre à Jêtavana ; il y vit le bienheureux Buddha (1)... *Description physique du Buddha...*

A cette vue, il salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour enten-

1 Plus haut, on lui reproche la « négligence » *(pramâda)*; ici « l'avarice » *(mâtsarya)*; sans doute parce qu'elle n'a pas voulu faire part à d'autres de sa science.

2 *Naityakasamuccheda :* en tibétain *nar-ma vcad-pa.* On pourrait encore traduire : « parce qu'elle a refusé constamment (ce qu'elle devait) ».

3 Le tibétain ajoute : « les renards ».

4 Manque dans le sanskrit, par inadvertance du copiste.

dre la loi. Bhagavat lui donna un enseignement sur la loi propre à enlever les passions du Samsâra; si bien que, après l'avoir entendu, il vit les défauts du Samsâra, il vit les qualités (qui sont) dans le Nirvâṇa et se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. Une fois qu'il fut initié, il devint illustre, grand par ses mérites, comblé de vêtements, aliments, lits, remèdes (contre la fatigue), médicaments, d'un appareil (complet). Une fois qu'il tenait tous ces objets, il accumulait les dons qu'il avait reçus sans en donner une part à ses collègues dans l'exercice de la pureté. Grâce à cette avarice qu'il cultivait avec soin, qu'il développait, qu'il multipliait, ses possessions s'accrurent notablement. Il mourut et renaquit dans sa propre demeure au sein (de la race) des Prêtas.

Alors ses collègues dans l'exercice de la pureté, ayant fait retentir la cloche funèbre [1], firent porter le corps au dehors; puis, après avoir rendu au corps les honneurs qui lui sont dûs, ils rentrèrent au Vihâra. Ayant ouvert la porte de sa cellule, ils se préparaient à reprendre (pour les distribuer de nouveau) son vase et son manteau, quand ils voient le Prêta avec des pieds, des mains, des yeux difformes, et un corps objet de suprême dégoût, qui se tient là muni de son vase et de son manteau. A ce spectacle hideux, les Bhixus bouleversés en informèrent Bhagavat; et Bhagavat, pour procurer le bien de ce fils de famille, pour effrayer (salutairement) la troupe de ses disciples, et pour faire voir les fruits peu dignes d'envie de l'avarice, entouré d'une troupe de Bhixus, suivi de la confrérie des Bhixus, se rendit en ce lieu.

Alors il vit le bienheureux Buddha (16)... *Description physique du Buddha...* Dès qu'il le vit, il éprouva de bonnes dispositions envers Bhagavat et eut honte (de sa conduite passée). Alors Bhagavat, de sa voix (semblable à celle) d'un tambour, grave comme le bruit du nuage (orageux et) plein d'eau, réprimanda le Prêta. « Quand tu avais une mine de félicité, c'est pour ta propre ruine que tu acquérais vases et vêtements ; c'est pour cela que tu as repris naissance parmi les Prêtas. Hé bien ! produis dans ton cœur de bonnes dispositions à mon égard, détache ton cœur de cet appareil; sinon [2], en mourant, tu renaîtras dans les Narakas. » Il dit, et le Prêta, se défaisant de son vase

[1] La dernière (?) cloche *muṇḍikâmgaṇḍiparâhatya;* le tibétain qui transcrit *gaṇḍî* rend *muṇḍikâm* (rasé) par *mdjug-med-pa*, « sans queue » ou « sans suite ».

[2] *Mâhaiva...*, tibétain : *legs-so,* « c'est bien ! tu renaîtras... » ; ce qui ne se comprend guère.

et de son manteau au milieu de la confrérie, tomba aux pieds de Bhagavat et confessa ses transgressions.

Alors Bhagavat indiqua un don expiatoire[1] au nom du Prêta ; puis il dit :

Que le mérite dérivant de (ce) don vienne au Prêta !
Que ce (Prêta) sorte promptement du monde effrayant des Prêtas !

Ensuite ce Prêta, ayant créé dans son cœur de bonnes dispositions envers Bhagavat, mourut et reprit naissance parmi les Prêtamaharddhikas.

Ensuite le Prêtamaharddhika, portant des pendants d'oreilles mobiles et irréprochables, les membres ornés de guirlandes de perles et de guirlandes à soixante-quatre fils, ayant sur la tête un diadème formé de perles et de joyaux divers, le corps tout frotté de safran, de feuilles de Tamâla, de Sprikkâ, ayant cette nuit même rempli son giron de (fleurs) divines de lotus, de lotus rouges, de lotus bleus, de lotus blancs, de Mandârava, et éclairant tout Jêtavana[2] de sa splendeur, couvrit Bhagavat de fleurs et s'assit devant Bhagavat pour entendre la loi. Bhagavat lui fit un enseignement de la loi approprié à sa situation; et, après l'avoir entendu, il éprouva de bonnes dispositions envers Bhagavat, puis s'en alla.

Du commencement à la fin de la nuit[3] les Bhixus s'étaient tenus éveillés, s'appliquant à l'union intime[4]. Ils avaient aperçu en présence de Bhagavat une magnifique clarté. Cette vue leur avait causé un doute; et ils questionnèrent Bhagavat[5] : « Bhagavat, est-ce que cette nuit, Brahmâ, le maître du monde, Çakra le roi des dieux, les quatre gardiens du monde sont venus voir Bhagavat ?

Bhagavat répondit : « Non, Bhixus, ni Brahmâ le maître du monde, ni Çakra le roi des dieux, ni même les quatre gardiens du monde ne sont venus me voir. C'est ce Prêta qui après être mort a repris naissance parmi les Prêtamaharddhikas, c'est lui qui est venu cette nuit en ma présence[6].

1 *Daxiṇâ*, tib. *yon-gyi rabs*.
2 Le tibétain dit : *Veṇuvana*.
3 *Pûrvarâtropararâtram*. Le tibétain dit simplement : « à l'aurore ».
4 *Yoga* rendu en tibétain par *vrtson*, traduction ordinaire de *vîrya* (héroïsme).
5 Le tibétain dit : le bienheureux Buddha.
6 Ce développement se retrouvera plusieurs fois, et nous ne le donnerons plus dans son entier. Nous renverrons ici chaque fois qu'il se présentera.

En conséquence, Bhixus, il faut s'évertuer pour renoncer à l'avarice; alors on n'aura pas les torts qu'a eus ce Çresṭhî devenu Prêta; voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat; les Bhixus ravis et les autres, Dêvas, etc.

9. PUTRA (49)

— Les enfants —

Le bienheureux Buddha (1)..., s'étant rendu à Râjagṛha, résidait à Veṇuvana dans l'enclos du Kalandaka.

Cependant l'âyuṣmat Nâlada, s'étant levé de bon matin et ayant pris son vase et son manteau, entra dans Râjagṛha pour les aumônes. Après avoir circulé dans Rajagṛha pour les aumônes, il fit son repas; puis, la question du repas et des aumônes réglée, il se mit en route. Ayant repris son vase et son manteau, il s'en alla faire une promenade parmi les Prêtas.

Aux abords de la montagne du Pic des Vautours, il aperçut une Prêtî semblable à une Râxasî de Yama, couverte de gouttes de sang, tout entourée de squelettes, comme si elle était au milieu d'un cimetière. Nuit et jour elle accouche de cinq enfants, et telle est la douleur qu'elle éprouve que, malgré toute sa tendresse maternelle, la faim la contraint de manger ses enfants.

Alors le Sthavira Nâlada lui demanda : « Quel mal as-tu fait pour subir une telle douleur ? » — La Prêtî répondit : « Certes, quand le soleil est levé, point n'est besoin de lampe. Questionne Bhagavat sur ce sujet, il t'expliquera avec autorité l'acte dont nous recueillons le fruit. En l'entendant raconter, d'autres êtres aussi s'abstiendront des actions méchantes. »

L'âyuṣmat Nâlada se rendit au lieu où était Bhagavat. En ce moment Bhagavat... *(Même développement que dans les récits précédents)*[1]...

Alors Bhagavat interpella l'Âyuṣmat Nâlada : « Viens, Nâlada, sois le bienvenu; d'où viens-tu, maintenant ? » Nâlada repartit : « Je viens, ô vénérable, d'une promenade chez les Prêtas ; j'y ai vu une Prêti semblable à une

[1] Voir ci-dessus page 164, note 3, et pages 169, 172, 173, 183.

Râxasî de Yama, etc..., et elle m'a dit : Je dévore cinq enfants pendant la nuit; pendant le jour j'en dévore cinq autres, après leur avoir donné le jour, et jamais je n'en suis rassasiée. Quel terrible péché a-t-elle commis dans le monde des mortels pour endurer de telles douleurs, (des douleurs aussi) épouvantables ? »

Bhagavat reprit : « C'est une pécheresse, Nâlada, que cette Prêtî; tu désires entendre (raconter) l'acte qui lui vaut ce salaire ? » — « Oui, vénérable. » — « Eh ! bien, Nâlada, écoute et fixe-le bien et dûment dans ton esprit ; je vais parler.

Autrefois, Nâlada, dans la voie du passé, il y avait dans la ville de Bénarès, un Çresṭhî riche (9)... *Homme riche...* Il épousa une femme (6)... *Mariage stérile... Moyen d'obtenir des enfants* [1].

C'est ainsi qu'il était tout entier aux invocations. Mais il ne naissait ni fils, ni fille. Alors cette idée lui vint : « Je prendrai une deuxième épouse ; peut-être deviendra-t-elle enceinte ». Il épousa donc une deuxième femme de même tribu que lui (6)... *Mariage fécond...* Au bout d'un certain temps, elle se trouva enceinte ; transportée, ravie, elle en informe son seigneur (11)... *Moyen d'obtenir des enfants* [2]... on avait soin qu'aucun son désagréable n'arrivât à ses oreilles.

En la voyant honorée et traitée en favorite, l'ancienne maîtresse, la première épouse, fut en proie à la jalousie et se mit à réfléchir ainsi : « Si elle donne naissance à un fils, elle me suscitera des tourments ; c'est immanquable. Il faut donc absolument imaginer un moyen, un expédient. » Or, comme on dit, celui qui caresse (ses propres) désirs ne recule devant aucune mauvaise action. Se précipitant donc en aveugle dans l'abîme de la voie qui n'est pas désirable, elle commença par gagner la confiance (de sa rivale) ; elle lui donna une drogue abortive appropriée : la femme vertueuse ne l'eût pas plus tôt absorbée que son fœtus périt.

Alors, la deuxième épouse assembla toute sa parenté, et la première épouse fut appelée à comparaître en jugement : « Toi, lui dit-elle, après avoir gagné ma confiance, tu m'as donné une drogue abortive qui a fait périr mon fœtus. » Alors la première épouse se mit à faire un serment au milieu de la

[1] Première moitié du développement.
[2] Deuxième moitié du développement.

parenté : « Si j'ai fourni une drogue abortive, je veux être Prêtî et dévorer mes enfants à mesure qu'ils naissent. »

Que penses-tu, Nâlada? Celle qui fut l'épouse du Çrêṣṭhî, c'est précisément cette Prêtî (dont tu parles).

Parce que, cédant à la jalousie, elle a donné un abortif, c'est à cause de cela qu'elle a repris naissance parmi les Prêtas ; parce qu'elle a fait un faux serment, par suite de la maturité de cet acte, elle mange nuit et jour les cinq enfants dont elle accouche.

En conséquence, Nâlada, il te faut faire des efforts pour renoncer aux péchés de parole, afin de n'avoir pas de torts comme ceux de cette Prêtî. Voilà, Nâlada, ce qu'il te faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat ; l'Âyuṣmat Nâlada, transporté de joie ainsi que les autres, Devas, etc...

Rapprochements et remarques

Le sixième récit du Pêta-Vatthu pâli (Pancakhâda) correspond à celui qu'on vient de lire. Comme le précédent, il est conçu un peu différemment. Le Buddha n'y figure pas, si ce n'est à la fin pour donner une instruction à propos de ce qui est arrivé. La scène se passe entre la Prêti et les Sthaviras. Voici l'histoire :

Un propriétaire dont la femme était stérile est pressé par ses parents de prendre une autre femme. Il s'y refuse, mais sa femme elle même l'engage à prendre ce parti. Il suit le conseil ; mais, quand la seconde femme est enceinte, la première épouse, dominée par la jalousie, la fait avorter. La victime révèle le fait à sa mère qui convoque les parents et fait comparaître la coupable. Celle-ci nie, puis prête un faux serment. Elle en est punie par une renaissance chez les Prêtas et un supplice qui, selon son propre souhait, consiste à enfanter, puis dévorer cinq enfants soir et matin et à être couverte de mouches puantes. Elle se montre aux Sthaviras ; Sangha l'interroge, elle lui apprend ce qui lui est arrivé et le prie d'aller trouver son ancien mari pour qu'il fasse des dons à la Confrérie, au nom et pour les mérites de la prêtî (Daxiṇâ). On suit ses instructions ; elle-même participe à ces dons, obtient « des acquisitions magnifiques » et va ensuite se montrer à son ancien mari.

Les Sthaviras vont raconter la chose au maître qui en prend sujet de faire une leçon très salutaire qu'on ne nous donne pas.

Le septième récit du Pêta-Vatthu (Sattakhâdaka) est calqué sur celui-ci : seulement, il s'agit d'une femme féconde et fière de ses deux enfants, qui, à cause de cela, méprisait son mari. Le mari épouse une seconde femme et, quand celle-ci est enceinte de trois mois, (celle du récit précédent ne l'était que de deux), elle la fait avorter. La mère de la

victime en est informée et l'histoire continue comme dans le récit précédent, si ce n'est que le nombre des enfants incessamment mis au monde et dévorés est de sept. Il n'est plus question des mouches.

10. JÂMBÂLA (50)

— Fangeux —

Le bienheureux Buddha (1)... étant entré à Vaiçâlî, résidait sur le bord de l'étang des singes (Markaṭahrada), dans une salle de la maison à étages (Kuṭâgâra-çâlâ).

Or, en ce temps-là, à Vaiçâlî, dans un fossé, habitaient cinq cents Prêtas, vomissant leurs aliments, rendant [1] leurs aliments, vivant d'excréments et d'urine, horribles. Leur nature était de souffrir, et ils disaient : Nous vomissons ce que nous mangeons, nous rendons ce que nous mangeons, nous vivons d'excréments et d'urine, notre nourriture est faite de pus et de sang, notre nature est horrible : c'est la souffrance.

Or, dans cette ville de Vaiçâlî, résidait un brahmane qui épousa une femme de même tribu que lui (6)... *Mariage fécond.*

L'épouse devint enceinte, et une mauvaise odeur s'exhalait d'elle. Ce Brahmane fit venir des devins et les questionna. Ils répondirent : « C'est l'influence de l'enfant qu'elle porte dans son sein. » Après neuf mois écoulés, elle accoucha : un fils naquit, d'une vilaine couleur, d'un aspect repoussant, désordonné dans ses mouvements [2] (?), le corps souillé d'impuretés, puant. En cet état, son père et sa mère, unis à lui par les cordages de l'amour, l'élevèrent avec le plus grand soin, quoiqu'il fût un objet de suprême dégoût ; il se plaisait dans les lieux impurs, il choisissait le tas d'ordures, le réceptacle d'immondices, pour y mettre sa chevelure en désordre ; il enfonçait dans sa bouche des saletés. Aussi donna-t-on à cet enfant le nom de « Fangeux » (Jâmbâla).

Pendant qu'il vaguait çà et là, Pûraṇa Kâçyapa l'aperçut et se dit : « S'il se plaît en de tels lieux, ne serait-ce pas parce que c'est un homme privi-

[1] *Ujritâ* (?)... tib. : *vor-pa.*
[2] *Avahoṭimaka*, tib. : *byed ñan-po.*

légié ; si je l'initiais ? » Et il l'initia. (Jâmbâla) alors, courut le pays tout nu, s'appliquant à de bonnes actions.

En parcourant le pays, il aperçut les cinq cents Prêtas dans le fossé de Vaiçâlî. En raison de l'identité du fruit de ses anciennes actions, il descendit dans le fossé de la ville, se rencontra avec les Prêtas, se réjouit avec eux et se lia avec eux d'une amitié intime.

Dans la suite, le jeune Jâmbâla, les ayant quittés pour une affaire quelconque, était entré dans Vaiçâlî ; et Bhagavat arriva à ce fossé de la ville. Les Prêtas aperçurent le bienheureux Buddha (16)... *Description physique du Buddha.*

Aussitôt qu'ils le virent, ils tombèrent aux pieds de Bhagavat. Bhagavat leur dit : « Qu'est-ce qui vous tourmente[1] ? » Ils répondirent : « Bhagavat, nous avons soif. » Alors Bhagavat fit jaillir de ses cinq doigts cinq filets d'une eau douée de huit qualités, et les cinq cents Prêtas s'y désaltérèrent.

Puis ils moururent après avoir éprouvé de bonnes dispositions envers Bhagavat et renaquirent chez les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat.

Or c'est la règle (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha.*

Ces dieux, anciens Prêtas... (22), obtinrent le fruit de Srota-âpatti. Après avoir vu les vérités, semblables à des marchands qui ont fait des bénéfices, à des laboureurs qui ont rentré leurs grains, à des héros vainqueurs dans le combat, à des malades délivrés de tout malaise, conservant la même majesté avec laquelle ils étaient venus en présence de Bhagavat, ils firent trois fois le pradaxiṇa autour de Bhagavat et retournèrent dans leur demeure.

Or, Jâmbâla, de retour au fossé de la ville, ne vit plus les Prêtas et se mit à leur poursuite ; il se fatigua à les chercher sans pouvoir les atteindre.

Cependant, rien n'échappe aux Buddhas (18)... *Pénétration, puissance et miséricorde des Buddhas.*

Alors Bhagavat, en vue du bien du fils de famille Jâmbâla, s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entouré d'une troupe de Bhixus, suivi de la confrérie des Bhixus, entra dans Çrâvastî pour les aumônes. En avançant toujours dans sa tournée pour les aumônes, il se trouva dans une (certaine) rue ; Jâmbâla, qui rôdait çà et là sans savoir où il allait,

[1] Ou « vous manque » *kim... vâdhata iti;* tib. : *cis 'phoṅs.* Comparez p. 39, note 4.

se trouva en face de Bhagavat. Alors il vit le Buddha (16)... *Description physique du Buddha.*

En même temps qu'il le vit, son esprit fut rempli de bonnes dispositions envers Bhagavat ; en vertu de ces bonnes dispositions, il tomba aux pieds de Bhagavat en faisant l'anjali et dit : « Bhagavat, s'il y a pour des êtres tels que moi une initiation à la loi (et à la) discipline, puissé-je recevoir l'initiation à la loi (et à la) discipline bien enseignée ! » Alors Bhagavat, dont le cœur était pénétré d'une grande compassion, qui connaissait les pensées et les sentiments des êtres, sachant parfaitement l'heureuse destinée de ce personnage, étendit son bras (de la couleur) d'or, semblable à la trompe de l'éléphant; et lui dit : « Viens, Bhixu, pratique la pureté. » A peine ces paroles furent-elles prononcées que, en sept jours, ses cheveux[1] étaient rasés ; il se tint dans l'attitude d'un Bhixu qui aurait été reçu depuis douze ans[2], les mains occupées par son vase à aumônes et son pot à eau.

Au mot « Viens » prononcé par le Tathâgata,
rasé, le corps enveloppé du double vêtement *(sâṅghâti)*,
il se tint là à l'instant même, les sens rassis,
se tenant sous ce costume avec les pensées d'un Buddha[3],

Alors Bhagavat lui donna (une leçon) à fixer dans son esprit. Lui donc (23)... *Arrivée à l'état d'Arhât.*

Bien que Arhat, il se plaisait dans les ordures. Alors Bhagavat, s'adressant à ses Bhixus dit : « Bhixus, voici le premier d'entre ceux de mes Bhixus auditeurs qui ont du goût pour les ordures; il n'est autre que Jâmbâla. »

Alors les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quelle action le Sthavira Jâmbâla a-t-il faite pour subir une telle douleur ? »

1 « Et sa barbe », ajoute le tibétain.

2 Le tibétain dit : « cent ans ».

3 Ou bien « n'ayant pour parure que les désirs d'un Buddha. » Le texte est *nevasthito buddhomanorathena*, écrit ailleurs *népathyasthito buddhamanorathena*, qui a l'inconvénient d'avoir une syllabe de trop, mais est plus intelligible. *Nepathya* désigne un costume riche et appartient à la langue du théâtre (!), en sorte qu'on pourrait entendre que le personnage en question « jouait le *rôle* d'un Buddha. » La traduction tibétaine est : *saṅs-rgyas-kyi ni dgoṅs-pas* (= Buddhamanorathena); *go vgos-nas.* = nepathyasthito). — *Go* a bien des sens, entre autres, celui de « cuirasse, armure » ; *go vgos-nas* signifierait donc « ayant revêtu une cuirasse », et je traduirais volontiers : « cuirassé par les pensées d'un Buddha (contre les désirs mondains) ». — Ces mêmes vers se retrouveront dans le récit 61.

Bhagavat dit : « Bhixus, Jâmbâla, dans ses naissances antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce Bhadrakalpa où nous sommes (encore), alors que les créatures vivaient quarante mille ans, le parfait et accompli Buddha Krakucchanda (14)... *Apparition d'un Buddha ancien...*, parut dans le monde. Étant venu dans la ville royale de Çobhâvatî, il y résidait. Dans cette capitale, un maître de maison avait fait faire un vihâra où les Bhixus habitant différentes régions pouvaient aller, venir, séjourner comme il leur semblait bon. Dans ce vihâra était à demeure un Bhixu du commun qui était au plus haut degré avare et égoïste à l'endroit de sa résidence ; quand il voyait un Bhixu de passage, il le maudissait, se mettait en colère, le vexait, se montrait malveillant, manifestait de l'humeur. Quand des Bhixus quittaient ce vihâra, il éprouvait une joie intense en les voyant partir et, rentré chez lui, il glosait sur eux.

Par la suite, un Bhixu Arhat arriva de la campagne. Or, le propriétaire du vihâra était un Anâgâmî; il reconnut (l'étranger) à son maintien : « C'est un Arhat », dit-il, et, pénétré de bonnes dispositions envers lui, il l'invita pour le lendemain au repas du matin et au bain de vapeur[1], avec la confrérie des Bhixus ; le Bhixu résident y fut aussi. Le lendemain, tout ayant été arrangé pour le bain, le repas étant prêt, le Bhixu résident arriva. Entré dans la salle de bain, il voit le propriétaire du vihâra vêtu d'une simple langouti[2] qui s'empresse autour du Bhixu de passage pour le servir. Alors l'égoïsme naquit en lui et, d'un esprit pervers, il se livra aux actes d'une parole violente : « Il vaudrait mieux que ton corps fût tout enduit d'impuretés, Bhixu, que de te voir accaparer ainsi les bons offices d'un seigneur de la libéralité tel que celui-ci. » L'Arhat accueillit ces paroles par le silence : Que ce malheureux, pensa-t-il, n'ait point part (aux conséquences) de cet acte extrêmement grave! Puis, quand on fut venu au lieu et à l'heure de la réunion générale[3], le Bhixu résident entendit ces paroles : « Tu as perverti ton esprit à l'égard d'un Arhat. » A l'ouïe de ces mots, le repentir se produisit en lui. Alors, frappé (intérieurement), il tomba

1 *Jentâkasnâtra*, mot qui revient plusieurs fois, toujours avec des variantes.

2 Voir ci-dessus, p. 127, note 1.

3 *Sâmagrîdeçakâle.*

aux pieds du Bhixu et lui dit : « Pardonne la parole violente que j'ai proférée contre toi. »

Alors, pour accroître les bonnes dispositions de ce Bhixu, l'Arhat s'éleva dans l'air et se mit à faire voir divers prodiges. Par suite, le repentir se développa chez le (Bhixu) avec une intensité nouvelle, en sorte que, en présence de l'(Arhat), il raconta sa transgression, la déclara ouvertement, la proclama bien haut. Toutefois, il ne tenta pas d'atteindre à la connaissance suprême (naiṣṭhikam jñânam). Mais plus tard, il se mit à faire un vœu : « Si j'ai souillé mon esprit envers un Arhat, si j'ai proféré (contre lui) une parole violente, puissé-je ne pas ressentir le fruit de cette action ! si, au contraire, j'ai lu, murmuré les textes, fait des dons et rendu de bons offices à la confrérie, puissé-je, par la maturation de cet acte, m'attacher aux Buddhas et ne pas m'éloigner d'eux ! »

Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là, fut le Bhixu résident, c'était ce Jâmbâla.

Parce qu'il avait commis l'acte d'une parole violente contre un Arhat, il a, par la maturité de cet acte, subi dans le Samsâra une douleur incessante, et c'est encore par la puissance de cet acte qu'il a, dans sa dernière existence, une mauvaise odeur, une odeur extrêmement mauvaise, et une tendance si forte à habiter les endroits remplis d'excréments et de saletés.

Au contraire, parce qu'il a lu, murmuré les textes, médité la science des Skandhas, la science des éléments, la science des Ayatanas, la science de l'enchaînement des causes et des effets, la science du lieu et du non-lieu, à cause de cela il s'est fait initier à mon enseignement et a rejeté tous les Kleças, en sorte que l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre, c'est qu'il faut faire tous ses efforts pour renoncer à l'égoïsme ; par ce moyen on n'aura pas les torts de Jâmbâla, homme du commun, tandis qu'on aura la multitude des qualités de ce (même) Jâmbâla arrivé à l'état d'Arhat. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat, les Bhixus ravis ainsi que les autres, Dèvas, etc.

Rapprochements et remarques

I. Le récit de l'existence passée de Jâmbâla, sa jalousie à l'égard du Bhixu de passage ressemblent beaucoup au récit d'une des existences passées de Lolakatiṣya, le héros du quarante-deuxième jâtaka pâli.

II. Le quarante-troisième récit du Pêta-Vatthu (Gûdhakhâda) est dans un rapport étroit avec le récit qu'on vient de lire, malgré les différences de détail et d'arrangement. Ainsi la scène y est mise à Çrâvastî. Le Buddha n'y figure comme précédemment qu'en dehors et à la suite ; tout l'épisode des cinq cents Prêtas en est absent. La scène se passe entre le Prêta et Maudgalyâyana; seulement, il y a une complication étrangère au récit de l'Avadâna-Çataka par la présence d'un autre Prêta, qui remplace pour ainsi dire les cinq cents du récit sanskrit. Voici l'histoire :

Un propriétaire fait construire un Vihâra et y loge un Bhixu de ses amis ; le Vihâra, ouvert à tous les allants et venants, est très fréquenté. Le bhixu résident voit d'un mauvais œil tous ces étrangers ; il en parle avec mépris au propriétaire fondateur qui, partageant ces mauvais sentiments, maltraite en paroles le résident et les étrangers. — Ces injures consistaient à leur dire qu'ils n'étaient bons qu'à manger des excréments.

En punition de ces méfaits, le Bhixu résident meurt et renaît Prêta dans les latrines du Vihâra; le propriétaire-fondateur meurt à son tour et renaît Prêta, il est posé sur la tête de l'autre ; il reçoit les déjections des habitants du couvent pour sa nourriture, et ses propres déjections nourrissent le patient placé sous ses pieds.

Maudgalyâyana, apercevant celui des deux qui est au-dessus, le questionne et le Prêta lui explique sa situation, celle de son compagnon et la cause de leur supplice. Maudgalyâyana va tout raconter à Bhagavat qui fait une belle et salutaire instruction ; mais on ne la reproduit pas. Il n'est pas non plus question du relèvement des deux Prêtas.

Le récit suivant (quarante-quatrième du Pêta-Vatthu) est identique à celui-ci, si ce n'est que les héros en sont un Upâsaka et une Upâsikâ.

PERSONNAGES DE LA CINQUIÈME DÉCADE

I

DÉSIGNATIONS		PARTICULARITÉS	ACTES COMMIS
Hommes :	Jâmbâla fils de Brahmane (10)	goût pour les ordures. .	Caractère inhospitalier; injures verbales.
—	Çresṭhî initié (8)	toujours muni de son vase et de son manteau. . .	Accumulation pour lui tout seul des dons reçus.
—	Employé d'usine (1)		Urine donnée à boire pour jus de canne.
Femmes :	Bru d'un Çresṭhî (4)		Excréments donnés pour nourriture.
—	Épouse de Çresṭhî (9)	dévore ses enfants. . .	Avortement provoqué par jalousie.
—	Epouse de maître de maison (2)		Refus d'aumônes avec injures.
—	Fille de Çresṭhî initiée (7)	Cécité.	Négligence, médisance, avarice; fait fermer les yeux aux gens vertueux.
—	Jeune fille ou femme (3)		Refus de donner de l'eau à boire.
—	Mère d'Uttara (6)	Manie du vol.	Avarice, mensonge et vol.
Tribus :	Cinq cents marchands de Râjagṛha (5)		Refus de donner l'aumône.
—	Cinq cents prêtas dans les fossés de Vaiçâlî (10) (Origine non expliquée)	Amis de Jâmbâla.	

II. RELÈVEMENT

Çresṭhî (5)..	Renaît chez les Prêtamahard-dhikas.
Jâmbâla (10)..	Devient Arhat.
Mère d'Uttara (6).	Renaît chez les Prêtamahard-dhikas.
Cinq cents marchands (5)..	Renaissent chez les dieux Trayastriṃçat.
Cinq cents prêtas de Vaiçâlî (10)	Renaissent chez les dieux Trayastriṃçat.

III. VISITEURS DES PRÊTAS

Maugdalyâyana (1-5).
Nâlada (9).
Nandaka (7).

SIXIÈME DÉCADE

PRÉAMBULE

La sixième décade pourrait êtrc intitulée : *comment on devient dieu (Deva)* : car les héros des dix récits qui la composent deviennent tous habitants du ciel d'Indra. Mais il pourrait être intitulé aussi : *Comment on devient animal.* Car la moitié d'entre eux partent de l'animalité ou passent par elle. Bref, ce récit nous présente plusieurs des évolutions que les êtres subissent en transmigrant.

Cinq personnages seulement, trois femmes et deux hommes passent simplement et très lestement de l'humanité à la divinité. Les femmes sont : une reine, Çrîmatî, veuve de Bimbisâra (3) tuée pour avoir, malgré la défense royale, honoré le Buddha ; une fille de Çreṣṭhî (2) qui lui avait offert des fleurs et qui meurt aussitôt après, par accident ; une jeune fille très pauvre (5) qui, dans une quête, donne son unique vêtement et meurt plus tard de mort naturelle. Les hommes sont : Candra, Brahmane (2), excellent fils et plein de respect pour le Buddha, dont il devient le disciple ; un messager (7) qui, envoyé à la recherche du Buddha, se montre plein de déférence pour lui et lui offre son char. Tous les deux meurent d'une mort prématurée.

Les héros de ces récits appartenant à l'animalité sont : un perroquet (6), un buffle (8), un groupe de cinq cents oies (10). Le perroquet recommande aux habitants d'une forêt traversée par Bhagavat, de ne pas troubler le voyage de cet hôte auguste et est saisi par un faucon pendant qu'il continue ses assiduités auprès du Buddha. Le buffle, très méchant animal, se laisse dompter par le Buddha qui le rencontre dans la forêt. Les oies, données en présent au roi de Koçala et offertes par lui au Buddha, reçoivent de celui-ci la nour-

riture matérielle et morale, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. Un quatrième personnage est présenté tout d'abord comme un homme : c'est un vieil avare de Râjagiha, qui devient serpent venimeux, gardien d'un trésor, mais est dompté par le Buddha.

Tous ces personnages en mourant vont directement au ciel d'Indra; et leur premier soin est d'en descendre pour aller rendre hommage au Buddha et y retourner avec la qualité de Srota-âpatti

Il est un dixième personnage, Upoṣadha (9), qui apparait tout d'abord comme *deva* ou dieu, descend du ciel pour faire sa visite au Buddha et y retourne avec le grade de Srota-âpatti. Mais l'explication de sa destinée, donnée par le Buddha, fait connaître que, avant d'être dieu, il avait été Nâga et que, avant d'être Nâga, il avait été homme. Des explications données sur le passé du perroquet, du buffle et des oies, il résulte que ces animaux avaient été jadis des hommes et même des bouddhistes: le perroquet, Upâsaka d'un bouddha ancien; le buffle, un Bhixu du nom de *Tripiṭa;* les oies, des initiés qui entraient dans la carrière bouddhique. L'insolence et la brutalité de langage de Tripiṭa, la mollesse et la négligence des autres étaient la cause de leur renaissance parmi les animaux; mais leur docilité envers le Buddha leur avait valu la renaissance parmi les dieux.

A côté de ces héros principaux, il y a des personnages secondaires, tels que le père de Candra (2) trois fois sauvé de la mort par son fils, dans des existences antérieures, et amené par lui, dans celle-ci, à l'état de Srota-âpatti; cinq cents gardiens de buffles (8) amenés à l'état d'Arhat; enfin, Anâthapiṇḍada qui fait une quête en vue d'acquérir des mérites aux pauvres (5), mais sur la destinée passée et future duquel on ne donne aucun détail.

1. KṚṢṆASARPA (51)

— Le Serpent noir —

Le bienheureux Buddha (1)..., étant entré dans Râjagṛha, résidait à Veṇuvaṇa, dans l'enclos du Kalandaka. Il y avait (alors) à Râjagṛha, à la porte de la ville, un maître de maison riche, etc. (9)... *Description d'un homme riche*... Mais il était égoïste, ladre, tenant ferme ce qu'il possédait; il ne pouvait pas même se résoudre à donner des miettes à un corbeau. Quand il voyait des Çramaṇas, des Brahmanes, des misérables[1], des mendiants, il pervertissait son esprit; il avait déposé dans son jardin un grand monceau d'or et d'argent; il était vieux et, pendant qu'il était fixé là[2], il mourut. Après sa mort il renaquit serpent venimeux juste au-dessus de ce (trésor); c'était un grand ser-

[1] Ce terme est dans le tibétain seulement, il fait habituellement partie de l'énumération.

[2] *Vṛddhodhyavasita :* la traduction tibétaine semble signifier « il s'y attacha et mourut de l'excès de sa passion ». Le Kalpa-dr. av. a *vṛddho rogî*... « vieux, malade... ».

pent noir au regard empoisonné. A partir de ce moment, tous les individus qui entraient dans ce jardin, il les privait de la vie, par son seul regard. Or, ce bruit se répandit partout dans la ville de Râjagṛha : « Tous ceux qui entrent dans ce jardin y trouvent la mort » ; et la foule le fit savoir au roi Bimbisâra.

Alors le roi Bimbisâra se dit en lui-même : « Qui est capable de le dompter, si ce n'est le bienheureux Buddha ? » Et le roi Bimbisâra, entouré d'une foule nombreuse se rendit au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat et s'assit à peu de distance. Quand une fois le roi Bimbisâra fut assis à peu de distance, Bhagavat l'endoctrina, l'instruisit, l'éclaira, le réjouit par un discours sur la loi. Après l'avoir endoctriné, instruit, éclairé, réjoui par un discours sur la loi présentée de plusieurs manières, il garda le silence.

Alors le roi Bimbisâra s'étant levé de dessus son siège, ayant rejeté sur une épaule la partie supérieure de son manteau et mis en terre la rotule du genou droit, fit l'añjali en se tournant du côté où était Bhagavat, et parla ainsi à Bhagavat : « Ici, Bhagavat, dans la ville de Râjagṛha, dans tel jardin, habite un serpent venimeux, un grand serpent noir, dont le regard est un poison; il fait une grande destruction d'hommes. Bien ! Bhagavat pourrait le dompter et témoigner ainsi sa compassion. » Bhagavat accueillit par son silence (la proposition) du roi Bimbisâra. Alors le roi Bimbisâra comprenant, par le silence de Bhagavat, son acquiescement, salua avec la tête les pieds de Bhagavat, se leva de dessus son siège et se retira.

Ensuite, dans la nuit même, dès qu'elle fut finie, de grand matin, Bhagavat s'étant levé, prit son vase et son manteau et se dirigea vers ce jardin. Quand Bhagavat y fut arrivé, il lança des rayons de la couleur de l'or dont l'éclat surpassait celui de mille soleils, en sorte que le jardin en fut tout éclairé; il lança aussi des rayons d'amour dont le contact seul réjouissait vivement le corps. Alors le serpent venimeux se mit à regarder de côté et d'autre : « Qui est celui dont la puissante influence cause à mon corps ce grand plaisir ? » se dit-il; et il aperçut le bienheureux Buddha (16). . *Description physique du Buddha...*

En le voyant, il éprouva dans son esprit de bonnes dispositions envers Bhagavat; et, quand il eut l'esprit bien rassis, Bhagavat lui enseigna la loi

(en lui montrant) la marche et l'origine (de sa destinée) : « O toi, qui as une mine fortunée, lui dit-il, tu as acquis ces richesses qui ont produit pour toi la voie des serpents venimeux. Bien! produis dans ton esprit de bonnes dispositions envers moi et détache tes affections de ce trésor, afin de ne pas renaître dans les Narakas lorsque tu mourras ici. » Quand Bhagavat lui eut rappelé sa naissance, il se mit à pleurer.

Alors, à cette heure même Bhagavat prononça ces gâthâs :

> Que ferai-je maintenant que tu es allé dans une matrice d'animal,
> que tu es tombé dans une situation calamiteuse? Pourquoi pleures-tu, vraiment?
> Bien! Crée dans ton esprit de bonnes dispositions pour le Jina à la grande compassion.
> Si tu rejettes ici les attachements (qui te valent) la matrice d'un animal, tu arriveras ensuite au Svarga [1].

Enfin Bhagavat le mit dans son vase et l'emporta à Venuvaṇa.

Cependant le roi de Magadha et toute la population apprirent comment Bhagavat avait dompté ce serpent venimeux. Quant à ce serpent venimeux, détestant sa propre nature, il réussit à se priver d'aliments [2]. Il mourut dans de bonnes dispositions d'esprit en faveur de Bhagavat et reprit naissance chez les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat.

Or c'est une règle (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha.*

Ensuite le fils de dieu, autrefois serpent venimeux, comme un marchand qui a réalisé un bénéfice, etc..., déployant toujours la même majesté avec laquelle il était venu en présence de Bhagavat, se rendit aussi cette même nuit auprès du roi Bimbisâra et toute la demeure royale fut éclairée d'une magnifique clarté. Il réveilla le roi en lui parlant ainsi : « Grand roi, lève-toi, pourquoi dors-tu? » Le roi réveillé regarde; en voyant cette magnifique clarté et le fils de dieu, le roi fut tout réjoui : « Qui es-tu ? » lui demanda-t-il. « J'étais, répondit l'autre, le serpent au regard empoisonné. Depuis, Bhagavat m'a dompté dans le jardin, et, après ma mort, j'ai repris naissance chez les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat. J'ai été m'assoir près de Bha-

[1] Ces vers sont la répétition de la prose qui précède: particularité dont le récit précédent nous offrait déjà un exemple et qui est très commune dans les livres bouddhiques du sud.

[2] *Nâhâratâm pratipanna :* c'est un véritable suicide dont on trouvera d'autres exemples.

gavat; il m'a fait voir les vérités; et maintenant je te réveille : va dans ce jardin ; à telle place tu trouveras le grand trésor, prends-le pour nourrir en mon nom Bhagavat avec la confrérie de ses auditeurs, et pour faire la manifestation d'un don méritoire (daxiṇâ). »

Le roi Bimbisâra accueillit la proposition du fils de dieu en gardant le silence. Et le fils de dieu, ancien serpent venimeux, comprenant au silence du roi son acquiescement, disparut à l'instant même.

Cependant, cette nuit même, le roi Bimbisâra informa les citadins et les paysans Magadhains de ce qui s'était passé, se rendit à ce jardin, y trouva le trésor et nourrit pendant trois mois Bhagavat avec la confrérie de ses auditeurs. Après quoi, il questionna Bhagavat : « Bhagavat, quels actes ce fils de dieu, ancien serpent venimeux, avait-il faits pour naître parmi les serpents venimeux ? Quels actes a-t-il faits pour renaître parmi les dieux ?

Bhagavat répondit :

Il a fait naître en lui une cupidité excessive et de mauvaises dispositions d'esprit envers les Çramaṇas, les Brahmanes, les mendiants ; c'est pour cela qu'il naquit parmi les serpents venimeux.

Il a fait naître en lui de bonnes dispositions envers moi, c'est pour cela qu'il est né parmi les dieux.

Il avait été Upâsaka sous le parfait et accompli Buddha Kâçyapa, et, en cette qualité, il était allé dans le refuge et avait saisi les bases de l'enseignement ; c'est pour cela qu'il a obtenu la vue de la vérité.

En conséquence, grand roi, il faut s'évertuer pour rejeter l'avarice ; alors on n'aura pas les torts du serpent venimeux et on aura la troupe de qualités de ce (serpent) devenu fils de dieu : voilà, grand roi, ce qu'il te faut apprendre.

Alors le roi Bimbisâra, s'étant réjoui du discours de Bhagavat et l'ayant félicité, adora avec sa tête les pieds de Bhagavat, se leva et partit.

Ainsi parla Bhagavat ; les Bhixus ravis et les autres, Devas, Asuras, Garudas, Kinnaras, grands serpents, se réjouirent vivement du discours de Bhagavat.

Rapprochements et remarques

Le Kṛṣṇasarpa-avadâna est le sixième texte du Kalpadruma-av. (f[os] 23-32) ; il suit, comme toujours le texte de l'Avadâna-Çataka, le reproduisant quelquefois mot pour mot,

mais, comme toujours aussi, entrant dans quelques digressions assez longues et développant certains points indiqués seulement dans le récit de notre recueil. En voici l'analyse :

Description assez sobre du maître de maison de Râjagṛha ; — ses richesses, — sa mort, — sa renaissance et ses méfaits, sous forme de serpent. — Les habitants implorent l'assistance du roi (en quatre çlokas). — Le roi va trouver le Buddha et réclame son secours (cet épisode est à peu près de même longueur que celui de l'Avadâna-Çataka, mais traité un peu différemment, avec plus de sobriété et d'à-propos). Bhagavat va trouver le serpent et lance ses rayons ; étonnement et humiliation du monstre. Longue leçon du Buddha au serpent ; elle absorbe une trentaine de çlokas et développe ce que l'Avadâna-Çataka exprime en deux phrases ; — émotion du serpent. Bhagavat lui adresse la gâthâ qui est dans l'Avadâna-Çataka, puis l'emporte dans son vase. Étonnement et reconnaissance des habitants de Râjagṛha qui chantent (en onze çlokas) les louanges du Buddha. Réflexions du serpent, sa mort et sa renaissance dans le Svarga (plus développé que dans notre récit, dix çlokas).

Visite du serpent devenu dieu au Buddha, son arrivée au grade de Srota-âpatti, son Udâna et son retour dans le Svarga.

Immédiatement après, visite au roi, pour lui faire connaître la place où est le trésor et l'usage qu'il veut qu'on en fasse. Le roi suit ses instructions et invite le Buddha.

Entrée du Buddha à Râjagṛha ; longue énumération des prodiges qui signalent cet événement (douze çlokas).

Description des mets donnés par le roi au Buddha et à ses disciples, qui font très bonne chère. Le roi explique au Buddha la cause de cette hospitalité qu'il lui offre (détail bien placé, qui n'est pas dans l'Avadâna-Çataka), puis lui demande l'origine des fortunes du serpent devenu dieu. Bhagavat lui répond.

Longue description (en seize çlokas) du caractère du maître de maison de Râjagṛha. Sa mort et sa renaissance comme serpent, puis comme dieu (relatées brièvement en trois çlokas) — ses relations méritoires avec Kâçyapa (quatre çlokas). — Longue leçon sur le *don*, les autres Pâramitâs et les conséquences qui en résultent pour l'acquisition de la Bodhi (dix-neuf çlokas) — ensuite le Buddha retourne à son Vihâra.

Le texte se termine par une nouvelle leçon sur l'avarice, la nécessité d'y renoncer et de rechercher la Bodhi, adressée par Upagupta, le narrateur de ces récits, au roi Açoka, et qui, par conséquent, est proprement en dehors de notre avadâna.

Nota. — Le suicide du serpent noir par privation d'aliments (voir page 200, note 2) est exprimé d'une manière aussi brève et peut-être plus claire que dans l'Avadâna-Çataka par le çloka :

Après avoir fait en lui-même toutes ces réflexions,
Se rappelant le Sugata à plusieurs reprises,
Il mourut d'inanition *(nirahâro mṛta :)* et s'en alla
Au Svarga par la puissance du Buddha.

Seulement le texte n'indique pas suffisamment que cette mort est volontaire.

2. CANDRA (52)

— Lune —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anathapiṇḍada.

Or, il y avait, à Çrâvastì, un brahmane laboureur qui épousa une femme de même tribu que lui (6)... *Mariage fécond*... Un fils naquit, beau, admirable, charmant, qui faisait la joie des yeux et du cœur de tout le monde... « Quel sera, dit-on, le nom de cet enfant ? » Les parents dirent : « Puisque, à sa naissance, il a réjoui les yeux de tout le monde, que le nom de cet enfant soit Candra[1]. » Ce Brahmane (ne) l'avait obtenu (qu') avec peine, et n'avait pas d'autre fils ou fille[2].

L'enfant fut élevé et devint grand. Comme il faisait la joie de tout le monde, les brahmanes maîtres de maison lui faisaient parcourir toute la ville : à cette pensée, l'amour du brahmane (pour son fils) s'accroissait et s'affermissait ; et, soit que l'(enfant) fût en marche, arrêté ou couché, il s'appliquait constamment à le surveiller avec soin.

Or, la maison du Brahmane était voisine (de celle) d'Anâthapiṇḍada. L'enfant, s'étant attaché à Anâthapiṇḍada, se rendit à Jêtavana et entendit la parole du Buddha. Il éprouva de bonnes dispositions[3] pour l'enseignement du Buddha, puis, étant mort à un âge peu avancé, il renaquit chez les dieux Trayastriṃçat.

Or, c'est une règle (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha.*

Les Bhixus, s'étant appliqués à la méditation de la veille du commencement à la fin de la nuit, avaient vu la magnifique clarté qui avait brillé devant Bhagavat. Cette vue leur ayant donné un doute... (Question des Bhixus sur cette visite et réponse du Buddha[4]).

Cependant, le Brahmane, après avoir déposé dans le cimetière son fils

« Lune ».
[2] Le tibétain met cette phrase plus haut, avant celle qui relate l'imposition de nom.
Ou « de la foi » *(prasâda*, tib. *dad)*.
[4] Voir au récit 48 (Çreṣṭhî), page 186 note 6.

unique, désiré, choyé, chéri, doux à son cœur, patient, incomparable (le pressait) contre sa poitrine, en disant d'une voix lamentable, (bien) lamentable : « Ah ! mon fils ! mon fils unique[1] ! » Ses parents avaient beau faire tout leur possible pour dissiper son chagrin, ils ne réussissaient pas à le faire lever ; il restait là, entouré de corbeaux, d'orfraies, de chiens, de chacals, de vautours, accompagné de femmes aux cheveux épars, contemplé par une foule considérable.

Alors le fils, devenu dieu, de ce (brahmane), voyant le désespoir de son père, eut le cœur ému de compassion ; il se transforma, prit la tenue d'un ṛṣi et vint se placer près du cimetière, exposé à la chaleur de cinq (feux).

Alors le brahmane interrogea ce ṛṣi : « O grand ṛṣi, que cherches-tu à obtenir au moyen de cette mortification ? » Le ṛṣi répondit : « C'est la royauté que je désire obtenir ; (je veux) que mon char soit bigarré de pierreries diverses, que le soleil et la lune soient les roues du char et que les quatre gardiens du monde y soient attelés pour le traîner ; alors, je monterai sur le char et je parcourrai cette grande terre. »

Le brahmane dit :

> Quand tu te livrerais à des mortifications ininterrompues pendant une centaine d'années complète,
> tu n'obtiendras pas cette condition, non pas même par les plus excellentes mortifications.

Le ṛṣi reprit : « Et toi aussi, avec ce corps mort, ce cadavre impur, d'une odeur repoussante, qui n'est plus qu'une matière inerte, que te proposes-tu d'atteindre ? »

Le brahmane répondit : « (Mon fils) chéri, mon fils unique est mort ; c'est lui que je me propose d'obtenir. »

Le ṛṣi repartit :

> Quand tu pleurerais cent ans durant sans interruption,
> tu ne retrouveras pas ce fils : car est-ce en pleurant qu'on arrive à un tel résultat ?

Alors le brahmane réfléchit : il se rangea à l'avis du ṛṣi ; de bonnes dispositions naquirent en lui, et ayant de bonnes dispositions, il dit : « Qui es-tu ? »

[1] Le tibétain dit : « Ah ! mon fils ! Ah ! mon fils aimé ! Ah ! mon fils unique ! »

— Alors le ṛṣi, faisant évanouir sa forme (d'emprunt) et paraissant sous sa forme propre, dit à son père : « Je suis ton fils unique ; après avoir reçu dans mon cœur de bonnes dispositions pour Bhagavat, je suis mort et j'ai repris naissance chez les (dieux) purs, (les) dieux Trayastriṁçat ; c'est pour dissiper ton chagrin que je suis venu ici. Viens, toi, cher père, prends ton refuge dans le bienheureux Buddha, tu parviendras ainsi à franchir le Samsâra. »

Alors le brahmane, abandonnant le corps mort, se rendit au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Alors (22)... il obtint le fruit de Srota-âpatti. Après avoir ainsi atteint l'élévation, avoir obtenu le gain, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat, fit trois fois le pradaxiṇa autour de Bhagavat et se retira.

Alors, les Bhixus ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes. « Vois, Bhagavat, comment ce fils de dieu a réussi à dissiper le chagrin de son père et l'a établi dans la vue de la vérité. »

Bhagavat répondit : « Bhixus, qu'y a-t-il ici de merveilleux si, maintenant, après avoir vu la vérité, il a sauvé son père, puisque, dans la voie du passé, n'étant qu'un homme vulgaire, il a, jusqu'à trois fois, sauvé la vie à son père qui allait être mis à mort. Écoutez cela et mettez-le bien et dûment dans votre esprit ; je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, il y avait un homme adonné à l'adultère, dont le fils, vertueux et ayant des inclinations droites, était extrêmement respecté de tout le monde. Le père, ayant commis un vol, le roi avait donné cet ordre : « Qu'on le mette à mort ! » Alors le fils, ayant jusqu'à trois fois imploré le roi, conserva à son père la vie si désirée.

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus, celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut l'adultère, c'était ce brahmane-ci, et le fils de l'adultère d'alors, c'était ce fils de brahmane (que vous avez vu). »

Les Bhixus reprirent : « Quel acte le père et le fils avaient-ils fait tous les deux, pour avoir ainsi la vue de la vérité ? »

Bhagavat répondit : « Sous le parfait et accompli Buddha Kâçyapa, ils furent tous les deux Upâsakas ; ils allèrent dans le refuge et saisirent la base de l'enseignement ; c'est pour cela que maintenant ils ont vu la vérité.

En conséquence, Bhixus, tous les Sanskâras étant impermanents, toutes les lois étant sans individualité, le calme (n') étant (que) dans le Nirvâṇa, il faut faire des efforts en vue du Nirvâṇa : voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat ; (les) Bhixus ravis, etc. *(comme au précédent...)*.

Rapprochements et remarques

Le Candra-avadâna est le quinzième récit du Kalpa-dr.-av. (f°s 114-126). En voici l'analyse :

Brahmane laboureur de Çrâvastî ; il lui naît un fils qu'on appelle Candra. Candra grandit, accompagne Anâthapiṇḍada à Jêtavana. Description de ce lieu et de ce qui s'y trouve (treize çlokas). La curiosité de Candra est éveillée et les réponses qu'Anâthapiṇḍada fait à ses questions l'excitent encore davantage. Leçon faite par le Buddha à ses auditeurs à l'intention de Candra (dix-huit çlokas). Profonde impression faite sur le jeune homme, qui en rend compte à ses parents. Maladie de Candra soins, remèdes, médecins, invocations aux dieux, tout est inutile ; il meurt en se rappelant les Trois-Joyaux. — Lamentations du père, lamentations plus longues encore de la mère, discours de consolation des parents. — Candra est porté au cimetière ; les parents ne peuvent se décider à brûler le corps et restent dans le cimetière.

Visite de Candra devenu dieu au Buddha et son retour dans le ciel.

Sa visite à son père, sous la forme d'un ṛṣi : son père le questionne ; il lui fait connaitre son vœu. Le brahmane s'en moque, et, questionné à son tour sur l'objet de son attente, déplore la mort de son fils. Le prétendu ṛṣi cherche à lui faire entendre raison ; mais, n'y parvenant pas, il prend la forme d'un dieu. Le Brahmane étonné lui demande qui il est ; le personnage lui répond qu'il est son fils et l'engage à ne plus s'attacher à un corps inanimé. Voyant que son père hésite et se croit dupe d'une illusion, il lui explique comment il a été converti et lui fait une petite leçon. — Le père, converti à son tour, va trouver le Buddha, devient son disciple et amène toute sa famille au même état que lui. Doute et question des Bhixus : Bhagavat leur répond : « Il y avait à Bénarès un brahmane qui avait toutes sortes de vices et fut un jour condamné à mort pour vol. Son fils, arrivant au moment où on le conduisait au lieu de l'exécution, supplia le roi et obtint sa grâce. Ce fait se répéta trois fois. »

Les Bhixus ne sont pas satisfaits : nouvelle question sur la cause des mérites de ces deux hommes. Le Buddha donne la clef de l'énigme ; c'est qu'ils avaient déjà été disciples de Kâçyapa.

Nota. — Les cinq feux (page 204, l. 10) sont quatre feux au milieu desquels se place le patient, avec le soleil en plus. Le Kalpa.-dr.-av. explique très bien cette mortification, simplement indiquée dans l'Av.-çat. par le mot Pañcatapas, et que la traduction tibétaine a le tort d'appeler « les cinq mortifications ».

3. SÂLA (53)

— Les fleurs de Sâla. —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anathapiṇḍada.

Or on célébrait, en ce temps-là, à Çrâvastî, la fète appelée Sâlabhañjikâ (« cueillette des Sâla [1] » ?) ; là, plusieurs centaines de milliers d'ètres jouent, s'amusent, se donnent du plaisir. A la fin, une fille de Çresṭhî, toute chargée de fleurs de Sâla, rentrait à Çrâvastî au moment même où Bhagavat, entouré d'une troupe de Bhixus, en sortait après y avoir circulé pour les aumônes. La jeune fille vit le bienheureux Buddha (16)... *Description physique du Buddha.*

A cette vue, de bonnes dispositions [2] naquirent en elle et elle couvrit Bhagavat de fleurs de Sâla, puis, lui ayant fait le *pradaxiṇa*, elle revint sur ses pas, en disant : « J'en reprendrai d'autres pour la maison. » Elle monta donc sur un arbre Sâla ; mais elle tomba, mourut au moment où elle venait de rendre à Bhagavat de bons offices, et renaquit parmi les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat.

Elle fit donc son entrée dans l'assemblée des dieux, ornée de fleurs de Sâla qui lui formaient un char [3]. A ce moment, Çakra, le roi des dieux, était à Sudharmâ, dans l'assemblée des dieux et au milieu de la troupe des dieux, faisant l'éloge du Buddha, l'éloge de la Loi, l'éloge de la Confrérie. Çakra aperçut cette jeune fille des dieux, ornée de fleurs de Sâla qui lui faisaient un char, brûlante (*ou* brûlée?) par ses racines de vertu [4]. En la voyant, il lui adressa ces stances :

> Pourquoi tes membres sont-ils ainsi façonnés, semblables à l'or, brillants
> comme une fleur de lotus?

[1] Le sanskrit fait de *Sâlabhañjikâ* un nom de montagne, *parvata ;* le tibétain un nom de fête. Il a dû y avoir une confusion entre *parvan* (fête) et *parvata* (montagne).Le Ratna-av.-mâlâ, en mettan *giri* confirme la leçon *parvata;* mais le Dvâviṁçati-av. en mettant *parvan* justifie la traduction tibétaine.

[2] *Prasâda,* tib. *dga.*

Le tibétain traduit : « le corps et le char ornés des fleurs de Sâla ».

[4] *Ultaptakuçalamûla.* Uttapta « brûlé » est rendu en tibétain par *var-va* « brûler »

Une clarté incomparable, produite par la beauté de tes membres, s'échappe de ton corps.
Pourquoi ton visage ressemble-t-il à un lotus épanoui et a-t-il l'éclat de l'or
Dis-moi, toi, déité, de quel acte est né le fruit dont tu jouis.

La déité répondit :

J'ai couvert de fleurs de Sâla, sans poussière et excellentes,
le soleil des hommes doué de signes parfaits, lui et ses auditeurs.
A cause de cela il brille d'un éclat supérieur,
Mon beau visage, dont l'éclat pur est celui de la lune ou du lotus [1].

Çakra reprit :

O champ composé uniquement de qualités, parfaitement pur de tout défaut,
dans lequel tu as déposé la semence enviée pour l'élévation au Svarga !
Qui n'honorerait le Buddha, jaune comme un monceau d'un or excellent,
et dont les yeux ressemblent aux longues feuilles d'un lotus épanoui,
quand un tel privilège donne tant d'éclat à des visages de femmes belles aux yeux allongés comme des (feuilles de) lotus ?

Or, c'est une loi (14)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha.*

Les Bhixus qui s'étaient appliqués à la méditation... *Question des Bhixus sur cette visite et réponse du Buddha* [2]. La personne que vous avez vue, c'est la jeune fille qui, sur le chemin, m'avait couvert de fleurs de Sâla. Comme elle avait produit dans son esprit de très bonnes dispositions envers moi, elle a repris naissance parmi les dieux Trayastriṁçat après sa mort. Elle est venue cette nuit en ma présence ; je lui ai enseigné la loi, et après avoir vu les vérités, elle est retournée dans sa demeure.

Voici donc, Bhixus, ce que vous devez apprendre : nous honorerons le maître, etc. (3)... *Le culte du maître.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

[1] Le mot du texte est *jalaja* (né dans l'eau) ; *indu* (goutte, lune). Le tibétain traduit *padma* (lotus) ; *zla-va* (lune). Est-ce un composé (dvandva)? ou s'agit-il d'une espèce de lotus appelé « lune »? J'aurais traduit volontiers : « l'image de la lune dans l'eau » en ne prenant pas *jalaja* dans le sens de lotus. Mais le Kandjour est contraire à cette interprétation.

[2] Voir ci-dessus p. 203 note 4.

Rapprochements et remarques

I. Le récit de notre texte est le cinquième du Ratna-av.-mâlâ, où il a le titre de Sâlapuṣpa « fleur de Sâla » (f°s 48-53). En voici l'analyse :

Des jeunes gens, filles et garçons, vont cueillir des fleurs « au mont Sâlabhañjikâ » près Çrâvasti. — Une fille de Çreṣṭhî, revenant de la montagne, rencontre le Buddha. — Réflexions que cette rencontre lui suggère (treize çlokas). Elle jette ses fleurs sur le Buddha qui s'en retourne à son Vihâra après l'avoir regardée. Elle va chercher d'autres fleurs, monte sur un arbre, tombe et se brise les membres en invoquant le Buddha. Elle renaît chez les dieux, toute remplie de la pensée du Buddha, et fait son entrée avec tout l'appareil de la magnificence dans l'assemblée des dieux.

Elle y arrive au moment où Çakra parle aux dieux du Buddha : alors s'établit entre Çakra et la jeune fille, le dialogue donné dans l'Avadâna-Çat.; les vers sont les mêmes; seulement les derniers vers prononcés par Çakra sont augmentés de six autres hémistiches. Les paroles de Çakra reportent la pensée de la jeune fille avec plus d'énergie sur le Buddha; elle se décide à aller le voir, arrive à Jetavana, entend une leçon complète qui la fait arriver au degré de Srota-âpatti, puis s'en va après avoir prononcé l'Udâna.

Les Bhixus, qui avaient vu la lueur, questionnent Bhagavat; il leur fait connaître la nature de la visite qu'il a reçue et les exhorte à servir et invoquer les trois joyaux.

Suit une petite exhortation d'Upagupta au roi Açoka.

Le récit du Ratna-av. mâlâ est, on le voit, très sobre, suivant de près le récit de l'Avadâna-Çataka, faisant fort peu de digressions, et surtout ne les faisant pas longues.

II. La quinzième section du Dvâviṁçati-avadâna intitulé Puṣpa-kathâ, « discours sur les fleurs » est composée d'un récit qui correspond au Sâla de l'Avadâna-Çat.; quoique, par une portion au moins, il lui soit identique, il en diffère notablement : 1° par l'économie du récit, intervertissant l'ordre des épisodes; 2° par l'adjonction d'un épisode tout à fait nouveau ; 3° par la différence de rédaction même de certaines parties communes. Il est à remarquer que les diverses parties du récit ne sont pas très bien liées entre elles, au point que l'on est obligé de supposer des lacunes.

4. CRÎMATÎ (54)

Le bienheureux Buddha (1)..., étant entré à Râjagṛha, résidait à Veṇuvana, dans l'enclos du Kalandaka.

Dans la ville de Râjagṛha, le roi Bimbisâra exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste.*

Lorsque le roi Bimbisâra eut gagné, par la présence de Bhagavat, la vue

des vérités, il se rendait de nuit auprès de Bhagavat, avec le personnel de son gynécée.

Or, une fois, dans la saison du printemps, quand les arbres sont tout en fleurs, que la forêt retentit du cri de l'oie[1], de la grue, du paon, du perroquet, de la chouette, du coucou, du faisan, le roi Bimbisâra, accompagné de la reine, entouré du personnel de son gynécée, sortit pour aller au parc. Là, les personnes du gynécée firent au roi cette proposition : « Seigneur, nous ne pouvons de jour aller trouver Bhagavat ; hé bien ! que Sa Majesté établisse, dans le gynécée même, un Stûpa pour les cheveux et les ongles du Tathâgata, où nous puissions, non pas une seule fois, lui rendre un culte au moyen de fleurs, de parfums, de guirlandes, d'onguents, de parasols, de bannières, d'étendards. »

Le roi Bimbisâra fit cette proposition à Bhagavat : « Nous demandons des (rognures de) cheveux et (d') ongles pour établir un Stûpa du Tathâgata au milieu du gynécée », et Bhagavat finit par donner des (rognures d') ongles et de cheveux, en sorte que le roi Bimbisâra, avec de grandes démonstrations de respect, secondé par les personnes du gynécée, établit un Stûpa d'ongles et de cheveux du Tathâgata au milieu du gynécée, et les personnes du gynécée y offraient leurs hommages avec des lampes, de l'encens, des fleurs, des parfums, des guirlandes, des onguents.

Au contraire, lorsque le roi Ajâtaçatru, subjugué par Devadatta, eut privé de la vie son père attaché à la loi, roi de la loi, et se fut établi lui-même dans la royauté, alors tous les dons conformes à l'enseignement de Bhagavat furent supprimés et le roi rendit cet édit : « Que nul ne fasse des cérémonies au Stûpa du Tathâgata! »[2] A partir de ce moment, quand on arrivait à la quinzaine de la lunaison, personne ne balayait le Stûpa des cheveux et des ongles, n'y faisait des dons en lampes, encens, fleurs. Et alors les personnes du gynécée, songeant à l'état où se trouvait le Stûpa et se rappelant le roi Bimbisâra, se mirent à pleurer d'une manière lamentable, bien lamentable : « Ah : malheur (à) nous (qui), par la perte du roi de loi, sommes destituées de mérites religieux ! » Mais il y avait une femme du gynécée appelée

[1] L'oie n'est pas citée dans le tibétain.

[2] Le manuscrit sanskrit a ici : « Il y avait une femme du gynécée, nommée Çrîmatî », phrase qui n'est pas dans le tibétain et qui se trouve répétée plus bas. Elle provient d'une inadvertence du copiste qui a oublié de la biffer.

Çrîmatî qui, sans tenir compte de sa propre vie, se rappelant les qualités du Buddha, balaya le Stûpa de cheveux et d'ongles et y plaça une guirlande de lumières.

Cependant Ajâtaçatru, étant venu sur la terrasse de son palais, remarqua cette clarté resplendissante : « Qu'y a-t-il là ? » demanda-t-il. Une des femmes lui répondit : « C'est que Çrîmatî a placé une guirlande de lumières sur le Stûpa de cheveux et d'ongles. » Alors il fit venir Çrîmatî : « Pourquoi, lui dit-il, transgresses-tu l'ordre du roi ? » Elle répondit : « Si j'ai transgressé ton ordre, du moins je n'ai pas transgressé l'ordre du roi de la loi, de Bimbisâra. » Alors furieux, il lança son disque sur elle et lui ôta la vie. Elle mourut dans de bonnes dispositions[1] envers Bhagavat et reprit naissance parmi les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat.

Juste à ce moment, l'assemblée des dieux était réunie. Alors Çrîmatî, la jeune fille divine, resplendissant d'une clarté qui se projetait sur tout un yojana à la ronde, s'avança dans l'assemblée des dieux. Aussitôt, Çakra, le roi des dieux, voyant cette magnifique splendeur et cette clarté divine qui s'étendait sur tout un yojana, fit cette question :

Pourquoi ton corps est-il ainsi façonné, semblable à l'or, semblable à la fleur du lotus?
La félicité (éclate dans) ta personne, tu es d'une nature incomparable; quelle clarté s'échappe de ton corps!
Pourquoi ton visage est-il semblable au lotus épanoui, brillant comme l'or?
Dis-le moi, toi, déesse ; quel acte a produit le fruit que tu goûtes ?

La divinité répondit :

J'ai contemplé le protecteur des trois mondes, le flambeau du monde, le Buddha en qui abondent les signes excellents;
et j'ai offert une lampe au meilleur des parleurs, ce qui dissipe les ténèbres à celui qui fait fuir les ténèbres du kleça.
En voyant son éclat semblable aux rayons de la lune, j'éprouvai de bonnes dispositions au fond du cœur envers le Muni,
et, contemplant cette clarté avec ravissement, je m'inclinai devant le maître, le meilleur des parleurs.
C'est cette action qui a produit l'éclat supérieur que je possède, qui a donné à mon visage semblable au pur lotus *indu* un aspect si charmant.

[1] « Dans un esprit joyeux » selon le tibétain qui rend *prasannacitta* par *sems dgá*.

Çakra reprit :

O champ (uniquement) formé de qualités, exempt de tout défaut,
où tu as déposé la semence désirée qui fait obtenir le Svarga,
qui n'honorerait celui qui est jaune comme un monceau d'or excellent, le Buddha
dont les yeux sont comme les longues feuilles de lotus épanoui,
puisque les hommages que lui rendent les meilleures des femmes donnent tant
d'éclat à leurs visages et à leurs yeux allongés comme des lotus [1].

Or, c'est la règle (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha.*

Les Bhixus qui s'étaient appliqués à la méditation... *Question des Bhixus sur cette visite et réponse du Buddha* [2]. C'est une femme du gynécée du roi Bimbisâra qui, ne tenant pas compte de sa propre vie et se souvenant des qualités du Buddha, a fait l'offrande d'une guirlande de lumières. A cause de quoi, le roi Ajâtaçatru, en colère, lui ôta la vie. Comme elle mourut en dirigeant sa pensée vers moi, elle reprit naissance chez les (dieux) purs, (les) dieux Trayastrimçat ; c'est elle qui est venue me voir cette nuit. Je lui ai enseigné la loi, et, après avoir vu les vérités, elle est retournée dans sa demeure.

En conséquence, Bhixus, voici ce qu'il vous faut apprendre, c'est que nous honorerons le maître (3)... *Le culte du maître*...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Le *Çrîmatî-Avadâna* qui, d'après l'arrangement des textes des différents recueils, devrait se trouver dans le Ratna-av.-mâlâ, fait partie du Kalpa-dr.-av., où il occupe une place considérable (trente-deux feuilles) ; c'est la plus longue section du recueil. Toutefois cette section qui porte le titre de Çrîmatî-avadâna renferme autre chose que ce récit ; elle se compose de trois récits successifs qui se tiennent ensemble par le personnage dont ils relatent les actions, le roi Ajâtaçatru.

Le premier (f°s 160-166) fait connaître le caractère, les actions, la conversion et les anciennes conditions du roi Ajâtaçatru.

Le deuxième (f°s 167-179) expose en grands détails le meurtre de Bimbisâra par Ajâtaçatru.

[1] Tous ces vers, sauf naturellement la réponse de l'héroïne, sont répétés du récit précédent : le texte sanskrit ne s'en distingue que par de légères variantes. (Voir ci-dessus pages 207-8).

[2] Voir pages 186, note 6, et 203, 208.

Le troisième (f[os] 175-191) renferme l'histoire de Çrîmatî, c'est la partie qui nous intéresse. En voici l'analyse :

Regrets qu'Ajâtaçatru éprouve de son parricide. Inquiétudes de Devadatta (en treize çlokas). Discours adressé par lui à Ajâtaçatru pour l'exciter contre le Buddha (quatre-vingt-douze çlokas). Ajâtaçatru résiste d'abord et finit par céder. Il défend de rendre des hommages au Buddha, puis, se déchargeant du fardeau de la royauté sur un de ses conseillers, se livre aux plaisirs du gynécée. L'interdiction portée par le roi est publiée. Joie des Tîrthikas; douleur des Bouddhistes (exprimée en soixante-dix çlokas). Hommages de tout genre rendus en secret au Buddha ; les uns vont le trouver de nuit, les autres lui rendent un culte chez eux.

Les fleurs offertes au Buddha vont d'elles-mêmes former un baldaquin au-dessus de sa tête. Grande fureur des Tîrthikas et de Devadatta qui obtient du roi un redoublement de sévérité. Le culte secret n'en continue pas moins, et dans le gynécée même on rend hommage au Buddha sur un stûpa de ses ongles et de ses cheveux. Le roi met un terme à ces manifestations et les veuves de Bimbisâra se désolent.

L'une d'elles, Çrîmatî, nettoie le Caitya et y met une guirlande de lumières ; le roi, de la terrasse de son palais, voit cette clarté, envoie une servante, s'informe de ce que c'est, l'apprend, fait venir Çrîmatî, la questionne et la tue. Çrîmatî renaît chez les dieux Trayastriṁçat, vient rendre visite au Buddha, reçoit instruction et s'en va. (Toute cette partie reproduit très fidèlement et presque mot à mot le texte de l'Avadâna-Çâtaka ; les vers de ce recueil y sont donnés sans changements.)

II. Le Tîrthika-paribodhana-prâtihârya, qui vient à la suite de ce récit et raconte des faits immédiatement postérieurs à l'aventure de Çrîmatî, correspond au Prâtihârya (II, 5), de l'Avadâna-Çataka et indique le rapport chronologique qui existe entre les quinzième et cinquante-quatrième récits de ce recueil.

5. VASTRAM (55)

— Le Vêtement —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jètavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

A l'époque où le maître de maison Anâthapiṇḍada offrit Jêtavana à la confrérie des Bhixus qui avait le Buddha à sa tête, et donna par degrés cent koṭis pour l'enseignement de Bhagavat, à cette époque-là cette pensée lui vint à l'esprit : Que fais-je là de (si) merveilleux ? Je fais des dons qui m'acquièrent des mérites ! Si, pour contribuer au bien des gens pauvres, je recueillais, parmi la foule des habitants de Çrâvastî, des offrandes intention-

nelles[1], et que je rendisse hommage de cette façon à Bhagavat et à la confrérie des auditeurs, par ce moyen, je ferais du bien à une nombreuse population et je produirais une grande abondance de mérites religieux[2].

Alors le maître de maison Anâthapiṇḍada déclara au roi son intention, et le roi fit faire à son de cloche dans tout Çrâvastî la proclamation suivante : « Écoutez, Messieurs, habitants de Çrâvastî (et) gens du palais; dans sept jours à partir d'aujourd'hui, le maître de maison Anâthapiṇḍada, monté sur le dos d'un éléphant, se propose d'offrir au Tathâgata et à l'assemblée des Bhixus qui l'accompagne un don intentionnel et des aumônes[3]. Que chacun de vous abandonne ce dont il est disposé à faire le sacrifice dans la mesure où il peut le faire. »

Donc, sept jours après, le maître de maison Anâthapiṇḍada, monté sur le dos d'un éléphant, commença à mendier, en faveur du Tathâgata et de la confrérie des auditeurs qui l'accompagne, les offrandes intentionnelles. Et chacun de donner ce qu'il avait, selon ses ressources. Les uns offrent un collier, d'autres un bracelet, d'autres un brassard, d'autres une guirlande d'or, d'autres un anneau avec cachet, d'autres un collier de perles, d'autres de l'or, d'autres de l'argent, d'autres se bornent à donner un kârṣâpaṇa. Le maître de maison, pour procurer le bien d'autrui, reçoit même (cela).

Or il y avait une femme excessivement pauvre qui, en trois mois, avait, avec bien de la peine, acquis une pièce d'étoffe; elle s'enveloppa de cette pièce d'étoffe et descendit dans la rue. De loin elle aperçut Anâthapiṇḍada qui arrivait au son des trompettes et des tambours, et questionnant un Upâsaka : « Si pourtant ce maître de maison est riche, lui dit-elle, s'il a de grand biens, de l'opulence, s'il voit des trésors cachés sous terre, qu'a-t-il besoin de circuler ainsi pour recevoir des aumônes dans les maisons des autres ? » — L'Upâsaka repartit : « C'est en vue de faire du bien aux autres, à ceux qui ne sont pas en état de nourrir Bhagavat avec la confrérie de ses auditeurs; c'est à ceux-là qu'il veut faire du bien. Comment (s'est-il

[1] Voir ci-dessus 45-46. Le terme *Chandaka-bhixaṇam* (le manuscrit a *bhixuṇam*) est rendu ici par *dad-pa sdud-pa*, « collecteur de la foi, des actes de foi ».

[2] *Bahuvaraṇapuṇyam* : le mot *varaṇa* n'est pas rendu dans le tibétain, il est remplacé dans le Dvâvîṃçati-av. par *arcana*, « honneurs » : *varaṇa* pourrait signifier; « nourriture » offerte aux Bhixus ou « protection » pour le donateur.

[3] *Chandaka-bhixùṇam* comme ci-dessus. Le Dvâviṃçati écrit *chandaka* sans plus.

dit) plusieurs, en se réunissant, arriveraient-ils à faire des offrandes à Bhagavat ? »

Alors cette pensée vint à l'esprit de la jeune femme : Je n'ai point fait d'action méritoire, et je ne suis pas capable, à moi seule, d'offrir un repas à Bhagavat et à la confrérie des Bhixus qui l'accompagne. Si je lui faisais une offrande quelconque ? — Elle examina ses ressources ; elle ne vit rien sauf la pièce d'étoffe. Elle se dit donc en elle-même : Si j'offre une pièce d'étoffe en restant ici, je me trouverai nue ; (ne ferais-je pas mieux de) monter sur le toit de la maison et de jeter de là cette pièce d'étoffe ? — Elle monta donc sur le toit de la maison, et se dépouillant de la pièce d'étoffe, la laissa tomber sur Anâthapiṇḍada. Le maître de maison la remarqua : Il faut que ce soit là toute sa richesse, dit-il, puisqu'elle s'est placée sur le toit d'une maison pour jeter (cet objet). Il donna donc cet ordre à ses gens : « Allez, Messieurs, voyez qui a jeté la pièce d'étoffe. » — Ils finirent par la trouver assise sur une jambe [1], et l'interrogèrent. Elle répondit : « Tout ce que j'avais de bien, (je l'ai donné) après avoir entendu célébrer les qualités de Bhagavat : quoique effrayée par la crainte de la pauvreté, je l'ai offert à la confrérie des Bhixus qui a le Buddha à sa tête. » Ils rapportèrent la chose à Anâthapiṇḍada ; et le maître de maison Anâthapiṇḍada, rempli d'étonnement, fit couvrir la jeune fille de divers habits et ornements.

Elle mourut peu avancée en âge et renaquit chez les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat. A peine y eut-elle repris naisssance que (sur sa personne) apparurent des vêtements tels que nul autre fils ou fille de dieu n'en portait.

Or c'est une loi (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha.*

Les Bhixus qui s'étaient appliqués à la méditation... *Question des Bhixus au sujet de cette visite et réponse du Buddha* [2]...

C'est la jeune fille pauvre qui, lorsque le maître de maison Anathapiṇḍada fit la quête des offrandes volontaires, donna une pièce d'étoffe. Elle est morte et a repris naissance chez les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat. C'est elle qui est venue me voir cette nuit ; je lui ai enseigné la loi, et elle est retournée dans sa demeure, après avoir vu les vérités. Voici, Bhixus, ce qu'il vous faut

[1] *Utkuṭukâ niṣaṇṇâ*, tib. : *tsog-tsog 'dug-pa :* manière de s'asseoir sur une jambe passée en dessous pour supporter le poids du corps.

[2] Comme ci-dessus. (Voir pages 186, note 6, et 203, 208, 212).

apprendre, c'est que nous rendrons hommage au Buddha, à la Loi, à la Confrérie, et nous ne leur refuserons pas nos hommages; voilà Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. La quatorzième section du Dvâviṁçati-avadâna (f[os] 52-55) est intitulée *Vastrakathâ*, « discours sur le vêtement »; mais le récit qu'elle renferme n'est pas celui que l'on vient de lire : il coïncide avec un autre récit de l'Avadâna-Çat., le Çuklâ (VIII, 3) qui nous occupera plus tard.

II. Néanmoins, le récit de notre texte se retrouve dans le Dvâviṁçati-av.; il commence l'appendice ou épilogue intitulé *Dânagâthâ*, placé à la suite du recueil et qui renferme trois récits; nous avons déjà parlé du second (Çivi, f[os] 86-7) et du troisième (f[os] 88-90), qui répondent respectivement aux récits IV, 4, et IV, 5 de l'Avadâna-Çat. Le premier (f[os] 82-86) est précisément notre *Vastra*, dont il est la reproduction textuelle; seulement, il est précédé d'un préambule que nous traduisons ici :

Alors les Bhixus parlèrent ainsi à Bhagavat : Bhagavat, je *(sic)* désire entendre une autre chose faite autrefois; toi qui es le meilleur des discoureurs, dis-nous le, pour l'accroissement du mérite des mondes. A ces mots, Bhagavat, lion des Çâkyas, mine de compassion, parla ainsi : « Écoutez, Bhixus, une action méritoire pour l'accroissement du mérite des mondes. — Ce qu'on appelle don conduit à un grand trésor, le don n'a rien de commun avec le vol etc.; (le don) fait rejeter l'esprit d'avarice, de cupidité, les fautes, les passions ; — le don écarte la lassitude causée par les mouvements du Saṁsâra. Le don, c'est le bien-être; il sourit par les nombreuses félicités qu'il procure, il est bien préférable à un ami vertueux. Que ce soit la production de l'opulence ou les lumières, la troupe des connaissances, ou l'habitation de la ville des dieux, ou les qualités d'une beauté resplendissante, tout ce que l'on désire, on l'obtient par le don. Qui donc, en se disant cela, s'il veut atteindre le but calculé (*ou* une des choses énumérées), ne fera des dons ?

La foi est la mère de la vertu; de même que les gens de bien doivent faire entrer dans leur esprit l'intelligence, (ainsi) celui qui est destitué de foi n'est pas capable de saisir le trésor des joyaux de la bonne loi. Comme, en perdant l'opulence, on ne peut obtenir la puissance souveraine, ainsi, quand on perd les organes de la foi, on ne peut obtenir la Bodhi. L'homme doit donc attacher constamment son esprit et son application aux bons tels que le Sugata, etc.; car, pour l'apaisement des fautes sans exception, il n'y a pas autre chose, puisque la foi brûle complètement la troupe des fautes.

Le don a été proclamé quadruple même pour un enfant pauvre;
C'est dans un bon vase et dans un bon champ qu'est l'excellence, le don le meilleur et le plus parfait.

Les gens bas, les misérables, les iniques, les égarés qui se distinguent par des crânes pour vases à boire
font voir au monde un fruit correspondant, (celui du refus du don.) (?)

Se dressant chacun comme des troncs embrasés, semblables à des Prêtas, mendiant, poursuivis par une faim dévorante, ils errent et se lèvent en disant : Je souffre, donne-moi. — Étendre de loin les mains et les bras vers un lac qui se dérobe, telle est leur tenue habituelle. Ceux-là n'ont donné à personne, pas même une seule fois, un peu de nourriture.

Qu'on songe à cela et qu'on fasse des efforts pour le don ; il n'y a pas de parent supérieur au don, dans la demeure de l'existence. Autrefois, Bhixus, dans un certain temps, etc. (... suit notre récit de l'Avadâna-Çataka...).

III. Le *Vastra-avadâna*, étant le cinquième récit d'une décade, devrait se trouver par là même exclu des deux recueils qui reproduisent ensemble les quatre premiers récits de chaque décade de l'Avadâna-Çataka ; il est néanmoins le dix-septième du Ratna-av.-mâlâ. Cela tient, sans doute, à ce que, le *Çrîmatî* ayant été transporté dans le Kalpa-dr.-av., il en a pris la place et a été traité comme le quatrième récit de la sixième décade de l'Avadâna-Çat. — Voici l'analyse du récit du Ratna-av.-mâlâ.

Pendant qu'une foule d'êtres honorent le Buddha à Jêtavana, Anâthapiṇḍada, pensant en lui-même, énumère tout ce qu'il a fait pour le bien du Buddha et de sa confrérie, tout ce que le Buddha a fait pour parvenir au but qu'il a atteint et procurer le bien des êtres, soit dans les existences passées, soit dans l'existence présente, les hommages qu'il reçoit de toutes les sortes de gens : mais, voyant que les pauvres ne peuvent rien donner, il songe à faire une quête à laquelle tous participeraient, avec le produit de laquelle on nourrirait le Buddha et sa confrérie, au nom de tous, sans exception, riches et pauvres, de manière à leur acquérir des mérites.

Il va trouver le roi, qui lui accorde l'autorisation, rentre chez lui et fait part à sa femme de cette heureuse nouvelle. La quête est annoncée par une proclamation dans toute la ville. — Anâthapiṇḍada monte sur un éléphant, convoque les habitants au son du tambour et de la trompette, et les harangue, sollicitant leurs dons.

L'appel est compris : les dons affluent, chacun donne ce qu'il a, les plus pauvres et les plus avares même font des offrandes. Une jeune fille très pauvre, vêtue d'une robe qu'elle venait de finir après trois mois de travail, aperçoit de loin Anâthapiṇḍada ; elle demande à un passant ce qu'il y a. Le quidam lui expose le dessein d'Anâthapiṇḍada. — Désespoir de la jeune fille que son dénûment absolu empêche de prendre part à cette quête générale. Enfin, il lui vient à l'esprit de donner son unique vêtement, elle monte sur la terrasse de sa maison, se dépouille de sa robe et la jette aux pieds d'Anâthapiṇḍada, en faisant un vœu pour la bonne voie. Anâthapiṇḍada intrigué envoie son suivant s'informer qui a jeté cet objet. Celui-ci pénètre dans la maison et trouve la jeune fille assise dans la position *utkuṭuka*, le visage défait *(vibhedita)* par la pudeur, et qui répond à ses questions en exprimant son chagrin de n'avoir rien à donner et son admiration pour le Buddha ; elle « demande pardon de l'offense qu'elle a pu commettre, en jetant cette étoffe par fantaisie ».

Émerveillé par le récit de son suivant, Anâthapiṇḍada comble cette jeune fille de riches habits et de meubles précieux ; et la jeune fille rend hommage au Buddha et à Anâthapiṇḍada.

Cependant Anâthapiṇḍada va à Jêtavana, invite le Buddha au repas qu'il a préparé avec des dons recueillis de toutes parts. Le Buddha accepte par son silence comme toujours. Grands préparatifs dans la maison d'Anâthapiṇḍada ; on va avertir le Buddha que l'heure est arrivée ; il vient et le repas terminé, donne, à la demande d'Anâthapiṇḍada, quelques explications sur les mérites acquis à ceux qui ont contribué à l'organisation de ce repas. Puis le Buddha s'en retourne dans sa résidence, laissant « les mondes » joyeux de son enseignement.

Mort de la jeune fille qui se rend dans le Svarga et, se rappelant le passé, les causes de son séjour dans cette demeure, va rendre visite au Buddha. Elle entend ses instructions, arrive à l'état de Srotta-apâtti, puis, après avoir célébré les louanges du Buddha, s'en retourne dans le Svarga « où elle demeura longtemps, goûtant avec les troupes des déesses un bien-être divin ».

Les Bhixus, qui avaient veillé la nuit et aperçu quelque chose, questionnent le Buddha sur la visite qu'il a reçue ; il leur apprend que la personne venue jusqu'à lui est la jeune fille qui avait donné sa robe et qui, après sa mort, est allée au Svarga ; il en prend occasion pour exhorter à faire des dons à la confrérie.

6. ÇUKA (56)

— Le Perroquet —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, dans la ville de Râjagṛha, le roi Bimbisâra exerçait la royauté, (une royauté) florissante (10)... *Roi puissant et juste*... Et ce roi était croyant (9)... *Homme vertueux*. Il finit par être tourmenté du désir de voir Bhagavat ; la joue appuyée sur sa main, il restait là, plongé dans ses réflexions. Alors ses ministres lui dirent : « Seigneur, pourquoi (Sa Majesté) prend-elle du chagrin ? » Le roi répondit : « Voilà longtemps que je n'ai vu le Sugata ; j'ai un vif désir de voir Bhagavat. »

Bhagavat, dans le lieu où il était (en ce moment) retiré pour y passer le jour, entendit cela de son oreille divine, pure, qui surpasse celle de l'homme ; (il entendit ce mot :) « Le roi Bimbisâra est tourmenté (par le chagrin).

Car il n'est rien qui échappe à la vue, à la science, à la connaissance pro-

fonde des bienheureux Buddhas. Or, c'est la règle (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas...*

Alors Bhagavat, en vue de procurer le bien du roi Bimbisâra, une fois les trois mois de pluie passés, prit son manteau, attacha son manteau, et muni de son vase et de son manteau, commença un voyage à travers le pays. En continuant sa marche successivement, il finit par arriver à une vaste forêt. Dans cette forêt habitait un perroquet à voix humaine ; il aperçut de loin Bhagavat. Alors, en hâte, en toute hâte, il adressa la parole à Bhagavat : « Que Bhagavat vienne, que Bhagavat soit le bienvenu, qu'il nous accorde la faveur de séjourner une nuit, une seule, dans cette forêt ! » Alors Bhagavat, en vue du bien de ce perroquet, étendit un tapis d'herbes sous l'arbre où était la demeure du perroquet et s'assit dessus, les jambes croisées ; les grands auditeurs (firent de même) sous les autres arbres. Alors, le perroquet passa la nuit entière à parcourir la forêt dans tous les sens, en disant : « Que nul, soit homme, soit être non-humain, soit Yaxa, soit Râxasa, soit Prêta[1], soit bête féroce, animal sauvage en fureur, ne moleste Bhagavat et la confrérie d'auditeurs qui l'accompagne. » Puis, au point du jour, il fit trois fois le pradaxiṇa autour de Bhagavat ; après quoi il se mit à implorer son indulgence : « Sois indulgent (pour moi), Bhagavat ; je suis né dans une matrice d'animal et je n'ai pas de biens avec lesquels je puisse honorer Bhagavat, mais je marche en avant pour annoncer au roi Bimbisâra l'arrivée de Bhagavat. » — « Qu'ainsi soit », (répondit Bhagavat). Le perroquet se retira donc de la présence de Bhagavat et finit, en avançant toujours, par arriver en présence du roi.

A ce moment, le roi était sur la terrasse de son palais et là, avec des femmes, des instruments de musique[2], il jouait, s'amusait, se divertissait. Alors le perroquet à voix humaine adressa la parole au roi : « O roi, sache que Bhagavat, avec la confrérie de ses auditeurs, est arrivé dans tes États. Sa Majesté doit donc préparer le repas. »

Alors, en hâte, en toute hâte, le roi descendit (de la terrasse) de son palais, fit préparer des sièges à l'intention de Bhagavat ; puis, avec des parasols, des bannières, des étendards, toutes sortes de parfums, de fleurs, d'en-

[1] *Prêta* n'est pas dans le sanskrit, à moins qu'on ne doive remplacer *çvâpataç* que je lis *çvâpadaç* et traduis « bête féroce », par *vâpretovâ;* mais il est plus probable qu'il y a là un oubli du copiste.

[2] *Nispurusena tūryeṇa.* Le tibétain, réunissant ces deux mots par la conjonction « et », rend le premier par *bud-med 'va-çig*, « une seule femme ». *Nispurusa* a aussi le sens de « eunuque ».

cens, il alla au devant de Bhagavat. Ensuite le roi, avec les plus grands honneurs, introduisit Bhagavat ainsi que la confrérie de ses auditeurs, et les rassasia d'aliments purs.

Alors le perroquet se dit en lui-même : « Toute cette haute dignité dont Bhagavat jouit avec la confrérie de ses auditeurs, il faut que j'y arrive moi (aussi) [1]. » En constatant cela, il fut joyeux, satisfait, content, éprouva une vive allégresse et une grande satisfaction intime ; mais un faucon, qui était auprès du roi et rôdait çà et là, le saisit et le fit rentrer dans les cinq éléments. Comme il mourut après avoir conçu de bonnes dispositions envers Bhagavat, il renaquit parmi les dieux purs, (les dieux) Trayastriṃçat.

Or, c'est la règle (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha.*

Les Bhixus qui s'étaient appliqués à la méditation... *Question des Bhixus au sujet de cette visite et réponse du Buddha* [2].

(Ce que) vous avez vu, (c'est) le perroquet qui nous a invités à passer une nuit dans cette forêt. — [« Oui, vénérable, dirent les Bhixus [3] ». Bhagavat reprit :] « C'est lui, Bhixus, qui après sa mort, a repris naissance chez les dieux purs, (les dieux) Trayastriṃçat.

Les Bhixus dirent : « Vénérable, quels actes ce fils de dieu, autrefois perroquet, avait-il faits pour naître parmi les perroquets ? Quels actes a-t-il faits pour renaître parmi les dieux et obtenir la vue de la vérité ?

Bhagavat reprit : « Ce fils de dieu, ancien perroquet, Bhixus, a fait et accumulé des actes (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa (où nous sommes), quand les créatures vivaient vingt mille ans, le parfait et accompli Buddha nommé Kâçyapa (14)... *Apparition d'un ancien Buddha...* parut dans le monde.

Étant entré dans la ville de Bénarès, il y résidait. Un de ses Upâsakas apportait de la mollesse à l'étude, et par la maturité de cette action, rena-

[1] *Sâ sarvâ mamâgamyeti* (illa tota mihi adeunda). Le tibétain rend *mamâgamyâ* par *vdag-gi* (de moi) ; *yon-tan* (qualité) ; *yin-no* (est) ; ce qui suppose une leçon différente dans laquelle se trouverait le mot sanskrit *guṇa*, et peut signifier, soit : « (Cette dignité) vient de moi » ; soit : « je participe (à cette dignité. ») — Cette dernière interprétation se rapproche de celle que nous donnons, mais ne coïncide pas avec elle.

[2] Voir pages 186, note 6, et 203, 208, 212, 215.

[3] Cette phrase paraît être une interpolation. Celle qui précède n'appelle pas de réponse ; le sens se suit très bien, si on la supprime avec celle qui indique la reprise de Bhagavat.

quit parmi les perroquets ; (mais), pour avoir éprouvé de bonnes dispositions envers moi, il est né (de nouveau) parmi les dieux. C'est pour avoir complètement appris, et (soigneusement) gardé les bases de l'enseignement, qu'il a vu les vérités.

Ainsi, Bhixus, les actions complètement noires (5)... *Actes blancs et actes noirs.*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

7. DÛTA (57)

— Le Messager —

Le bienheureux Buddha (1)..., étant venu à Râjagṛha pendant la saison des pluies, résidait à Veṇuvana, dans l'enclos du Kalandaka.

Or, le maître de maison Anâthapiṇḍada se rendit au lieu où était le roi Prasenajit de Koçala. Quand il y fut arrivé, il souhaita victoire et longue vie au roi Prasenajit et lui fit cette déclaration : « Sache-le, certes, ô Majesté, il y a longtemps que nous n'avons vu Bhagavat ; nous avons soif de la vue de Bhagavat, nous désirons voir Bhagavat. » — Le roi dit au maître de maison Anâthapiṇḍada : » Maître de maison, as-tu quelque indication sur le lieu où Bhagavat se trouve maintenant pour passer la saison des pluies ? » — Anâthapiṇḍada répondit : » J'ai entendu dire, ô Majesté, que Bhagavat est à Râjagṛha, pour y passer la saison des pluies. »

Alors, le roi Anâthapiṇḍada, et bien d'autres, gens de la ville et de la campagne, ministres, donnèrent à un individu le nom de Messager, et lui dirent : « Va, toi, ô homme, rends-toi dans le lieu où est Bhagavat. Quand tu y seras arrivé, salue avec la tête en notre nom les pieds de Bhagavat, et demande lui s'il ne souffre pas, s'il n'a pas d'inquiétudes, s'il peut facilement se lever, marcher, s'il a des forces, s'il éprouve du bien-être, si rien ne lui répugne, s'il n'a pas d'éloignement pour les contacts qu'il éprouve, et parle-lui ainsi : Vénérable, le roi de Koçala et les habitants de Çrâvastî, les gens de la ville [et des alentours][1] ont un ardent désir de voir Bhagavat, et ils

[1] Je rends ainsi *jânapadâ*, qui se trouvait plus haut et qui manque ici. Le tibétain dans les deux endroits est : *pho-brañ* (palais); '*khor* (cercle); *gyi* (de); *mi-rnmas* (les hommes) les gens de la cour (ou de la capitale).

ont dit : Voilà longtemps que nous n'avons vu Bhagavat ; nous avons soif de la vue de Bhagavat, nous désirons voir Bhagavat. Bien ! que Bhagavat vienne à Çrâvastî par compassion (pour nous) ! » — « Oui, Seigneur », répondit l'homme. Après avoir reçu les instructions du roi Prasenajit de Koçala, des ministres, des citadins, des paysans, il partit de Çrâvastî[1] et, marchant toujours en avant, atteignit la ville de Râjagṛha.

Il commença[2] par examiner la ville de Râjagṛha, puis se rendit au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat et s'assit à une petite distance ; alors, il s'adressa à Bhagavat en ces termes : « Vénérable, le roi Prasenajit de Koçala et les habitants de Çrâvastî, les gens de la ville [et de la campagne][3], en saluant avec la tête les pieds de Bhagavat, s'informent s'il est en bonne santé, s'il n'a point d'inquiétudes, s'il peut facilement se tenir debout et marcher, s'il a des forces, s'il éprouve du bien-être, si rien ne lui répugne, s'il n'a pas d'éloignement pour les contacts (auxquels il peut être soumis), et ils ont dit : Voilà longtemps que nous n'avons vu Bhagavat, nous avons soif de la vue de Bhagavat, nous désirons voir Bhagavat. Bien ! que Bhagavat vienne à Çrâvastî par compassion (pour nous) ! ».

Bhagavat répondit : « O homme, j'irai, si le roi Bimbisâra m'en donne la permission. »

Alors, le Messager, ayant sollicité la permission du roi Bimbisâra, dit à Bhagavat : « Bhagavat, tu as la permission du roi Bimbisâra, dont Bhagavat actuellement croit devoir respecter les convenances[4]. » — Bhagavat accueillit par son silence la proposition de cet homme.

Or, quand les trois mois de pluie furent passés, Bhagavat mit son manteau, ajusta son manteau ; puis, muni de son vase et de son manteau, entouré d'une suite nombreuse, il se mit en marche dans la direction de Çrâvastî. Le Messager, monté sur un char, se mit en marche également. Il aperçut le

[1] *Çrâvastîto*. Le tibétain dit : *rgyal-poi khab-du soṅ-nas* « étant parti... pour *Râjagṛha* ». Cela est admissible, mais la leçon du manuscrit népalais semble préférable, et l'altération ne doit pas être de ce côté.

[2] Je rends ainsi *pûrvam* qui n'est pas représenté dans le tibétain où, par contre, on trouve *thams-cad* (tout) qui n'est pas dans le sanskrit ; le traducteur tibétain a sans doute lu *sarvaṃ* au lieu de *pûrvaṃ*.

[3] Je prends sur moi d'ajouter ce terme qui n'est ni dans le sanskrit, ni dans le tibétain.

[4] Le tibétain ajoute : « je te prie de venir ».

Buddha qui cheminait à pied, descendit de son char et, faisant l'anjali en se tournant vers Bhagavat, il lui dit : « Que Bhagavat prenne notre char, par compassion (pour nous). » — Bhagavat répondit :

> Pour moi, sur le char de la base de la puissance surnaturelle roulant avec une activité parfaite,
> Je parcours la terre entière qui disparaît sous les épines du Kleça [1].

Le Messager reprit : « Quand bien même Bhagavat peut se mettre en mouvement au moyen des bases de la puissance surnaturelle, qu'il veuille bien néanmoins m'accorder cette faveur par compassion ! »

Alors Bhagavat, en vue du bien de ce messager, se tint au-dessus du char au moyen de la puissance surnaturelle; puis Bhagavat, monté sur le char, atteignit Çrâvastî, et le messager alla en informer le roi.

Alors le roi avec ses ministres, avec les gens de la ville et de la campagne, alla au devant de Bhagavat; et là, il s'établit de nuit à Jêtavana pour entendre la loi. Quant au messager qui était peu avancé en âge, il mourut dans la nuit même, après avoir entendu la loi ; une fois mort, il renaquit parmi les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat.

Or c'est une loi (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha...*

Cependant le roi Prasenajit monté sur la terrasse de son palais avait vu cette magnifique clarté; le lendemain, au point du jour, il questionna Bhagavat... *Question du roi au sujet de cette visite et réponse du Buddha* [2].

C'est ton messager qui est mort après avoir éprouvé de bonnes dispositions envers moi et qui a repris naissance parmi les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat; il est venu me voir cette nuit, je lui ai enseigné la loi, et il est retourné dans sa demeure après avoir vu les vérités.

Alors le roi tout étonné dit : « Oh ! le Buddha ! Oh ! la Loi ! Oh ! la Confrérie ! Un (si) petit acte accompli pour eux est capable de produire un (si) grand fruit ! » Puis le roi Prasenajit de Koçala, réjoui et satisfait des paroles de Bhagavat, salua avec la tête les pieds de Bhagavat, se leva de son siège et partit.

[1] *Axatakleçakaṣṭakair;* d'après le tibétain, *kaṣṭakair* doit être corrigé en *kaṇṭakair*. Le mot *axata*, rendu en tibétain par *mi-snang-pa* (sans briller), doit sans doute être remplacé par *adṛṣṭâṁ*.
[2] Voir ci-dessus pages 106, note 6, et 203, 208, 212, 215, 220.

Alors Bhagavat adressa la parole aux Bhixus : (1) *Sûtra sur les trois proclamations de supériorité.*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

8. MAHISA (58)

— La Buffle —

Le bienheureux Buddha (1)..., en faisant un voyage dans les campagnes du Koçala, arriva dans une profonde forêt. Là, dans cette forêt profonde, habitait un grand troupeau de buffles et les gardiens des buffles étaient au nombre de cinq cents.

Or, parmi ces buffles, il y en avait un qui était fort[1], doué d'une force supérieure. Dès qu'il flairait l'odeur d'hommes autres (que ses gardiens), il suivait leur piste en courant.

Bhagavat arriva donc en ce lieu : du plus loin que les gardiens des buffles aperçurent Bhagavat avec la confrérie de ses auditeurs, ils lui crièrent : « Bhagavat, évite ce chemin; un buffle méchant habite par là. » — Bhagavat répondit : « Ne vous donnez pas tant de tracas, Messieurs, nous saurons agir ici selon le besoin. »

Or, le buffle méchant, du plus loin qu'il aperçut Bhagavat, redressa sa queue et s'élança du côté où était Bhagavat. Alors Bhagavat fit apparaître sur le devant cinq lions à la crinière flottante, pleins de férocité[2], au flanc droit et au flanc gauche deux amas de feu, au-dessus une grande pierre en feu. Le buffle, voyant partout de grands sujets de crainte, vint aux pieds de Bhagavat [lécha les pieds de Bhagavat][3] et regarda Bhagavat d'un air contrit. Alors Bhagavat, avec un langage dont le point de départ et le point d'arrivée étaient appropriés à ce (buffle), lui enseigna la loi en trois points. « Dis-toi bien, ô toi au visage fortuné, que la durée n'appartient à aucun sanskâra, le moi à aucune loi (ou condition d'existence), que (le) calme (est seule-

[1] Le tibétain répète le mot « fort ».
[2] *Paṭudhâriṇa :* le tibétain a : *ral-pa-gyeṅs pa*, « secouant leur crinière ».
[3] Se trouve dans le tibétain seulement.

ment dans) le Nirvâṇa[1] » ; et il lui rappela sa naissance. En l'entendant, (le buffle) se mit à pleurer.

Alors Bhagavat prononça à cette heure deux stances :

> Que ferai-je maintenant que tu es allé dans une matrice d'animal,
> et que tu as rencontré la calamité ? pourquoi pleures-tu inutilement ?
> Bien ! aie de bonnes dispositions envers moi, le compatissant Jina ;
> tu dépouilleras ici l'animalité, et tu iras alors dans le chemin du Svarga.

Le buffle méchant, blâmant sa condition présente[2], réussit à se priver de nourriture[3]. Or les êtres vivants qui sont allés dans des matrices d'animaux sont des feux enflammés[4]. Celui-là ne tarda pas à mourir et reprit naissance parmi les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat.

Or, c'est la règle (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha.*

Or, les gardiens des buffles avaient vu la magnifique clarté. Cette vue avait excité leur curiosité ; ils questionnèrent Bhagavat : « Bhagavat, quel est celui qui pendant la nuit est venu en présence de Bhagavat en répandant un éclat divin ? » — Bhagavat répondit : « Messieurs, c'est ce buffle qui est mort après avoir éprouvé de bonnes dispositions envers moi ; il a repris naissance parmi les dieux purs, (les dieux) Trayastriṁçat. Il est venu me voir cette nuit, je lui ai enseigné la loi, et il est retourné dans sa demeure après avoir vu les vérités. »

Alors les gardiens des buffles furent dans un extrême étonnement. « C'est une merveille, dirent-ils, que celui-ci précisément, né dans une matrice d'animal, pour avoir rencontré Bhagavat l'ami de la vertu, ait repris naissance parmi les dieux et obtenu de voir les vérités ! Comment donc nous, qui avons une existence humaine, n'atteindrions-nous pas à l'excellence ? » — Alors ils rassasièrent de mets purs le bienheureux Buddha accompagné de la confrérie de ses auditeurs, puis ils se firent initier en présence de Bhagavat. A force d'application, d'efforts, d'énergie, ils rejetèrent tout le Kleça, et l'état d'Arhat se manifesta pour eux.

Les Bhixus ayant conçu un doute questionnèrent Bhagavat celui qui ôte

[1] Voir la conclusion du récit 2 de cette décade (52) page 206.
[2] *Svâçrayam*, « sa retraite, sa demeure » et, comme dit le tibétain, « son corps ».
[3] Voir ci-dessus page 200, note 2.
[4] *Dîptagnaya* : en tibétain : *me-i drod che-vas*.

tous les doutes : « Vénérable, quels actes ce fils de dieu, autrefois bufle, avait-il faits pour naître parmi les buffles ? Et ces gardiens de bufles quel acte ont-ils fait pour que l'état d'Arhat se soit ainsi manifesté pour eux ?

Bhagavat répondit : « Ceux-là autrefois, Bhixus, dans des existences précédentes (11)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa où nous sommes, quand les créatures vivaient vingt mille ans, un parfait et accompli Buddha nommé Kâçyapa (14)... parut dans le monde.

Étant entré dans la ville de Bénarès, il y résidait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva.

Or, une fois les Bhixus étaient en discussion sur certains points à déterminer. Le Bhixu Tripiṭa entouré de cinq cents (disciples) cherchait à élucider la question.

Il y avait des Bhixus étudiants et non étudiants *(çaixâçaixâs)*; ils posèrent une question à Tripiṭa qui ne put répondre, se fâcha, et laissa échapper une parole violente : « Ces buffles ! qu'est-ce qu'ils comprennent ? » — Les disciples répondirent : « Ces gardiens de bufles ! qu'est-ce qu'ils comprennent ? »

Bhagavat reprit : Que pensez-vous, Bhixus ? Le Tripiṭa de ce temps-là, c'était ce buffle, et ceux qui furent les disciples étaient les gardiens de buffles. Par suite de cet acte, il est né parmi les buffles pendant cinq cents naissances, et ceux-là ont été cinq cents gardiens de buffles. Parce qu'il a éprouvé envers moi de bonnes dispositions, à cause de cela, il a repris naissance parmi les dieux et a obtenu de voir les vérités.

En conséquence, Bhixus, il faut s'évertuer pour rejeter les mauvais actes de la parole, afin de n'avoir pas les torts de ce buffle et de ces gardiens de buffles, et d'avoir au contraire la troupe de qualités de ce même buffle devenu fils de dieu. Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat (2)...

9. UPOSADHA (59)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jètavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, dans ce temps-là, un fils de dieu, de la région des dieux Trayastriṁçat, nommé Uposadha, vint bien des fois en présence de Bhagavat pour entendre la loi.

Plus tard donc, il arriva que le fils de dieu nommé Uposadha se dirigea avec un entourage de cinq cents (personnes) vers le lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat, et s'assit à peu de distance de lui pour entendre la loi. Alors Bhagavat voyant les bonnes dispositions du fils de dieu Uposadha (22)... *(Arrivée à l'état de Srota-âpatti).*

Ayant vu les vérités, il prononça trois fois l'Udâna (20)... Ensuite, s'étant incliné, avec son collier pendant sur ses épaules, il salua les deux pieds (de Bhagavat) et, ravi, fit le pradaxiṇa autour du vainqueur de l'ennemi (Jitâri) : puis, se dirigeant vers le monde des dieux, il retourna dans le ciel...

Alors les Bhixus qui avaient veillé... *(Question des Bhixus au sujet de cette visite et réponse du Buddha* [1]*)...*

C'est le fils de dieu de la région des dieux Trayastriṁçat, nommé Uposadha, qui, avec une suite de cinq cents personnes, est venu pour me voir cette nuit. Je lui ai enseigné la loi, et il s'en est retourné dans sa demeure après avoir vu les vérités.

Les Bhixus ayant conçu un doute questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quelle est l'origine du fils de dieu Uposadha et d'où vient son nom ? »

Bhagavat répondit : « Vous désirez l'entendre, vous, Bhixus ? » — « Oui » vénérable. — Hé bien ! Bhixus, écoutez et fixez bien et dûment dans votre esprit (ce que vous aurez entendu); je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa où nous sommes, quand les créatures vivaient vingt mille ans, un parfait et

[1] Voir pages 186, note 6, et pages 203, 208, 212, 215, 220.

accompli Buddha nommé Kâçyapa (14)... parut dans le monde. Étant entré à Bénarès, à Ṛṣipatana, il résidait à Ṛṣipatana dans le Mṛgadâva.

Il arriva que, plus tard, le roi Kṛkî vint pour voir Bhagavat, et lui rendre hommage. Sur ces entrefaites, deux Brahmanes arrivèrent à Jetavana pour une affaire quelconque; ils virent le roi avec le prestige de sa royauté, avec sa grande puissance royale, et le désir de la royauté naquit en eux. Ils questionnèrent donc un des Upâsakas : « O Upâsaka du Buddha, dirent-ils, que faut il faire pour que tout ce que l'on pense, tout ce que l'on se propose, tout cela réussisse ? » — L'Upâsaka répondit : « Celui qui observe dans toute sa pureté le jeûne aux huit membres, celui-là, tout ce qu'il pense, tout ce qu'il se propose, tout cela lui réussit ». Alors, ces deux Brahmanes observèrent[1] ce jeûne sous la direction du maître de maison Âsâḍha. Un seul (d'entre eux) l'observa dans toute sa pureté ; il mourut, obtint de devenir le fils du roi Kṛkî et reçut le nom de Sujâta. A la mort de son père, il fut établi dans la royauté. L'autre rompit le jeûne et, après sa mort, renaquit parmi les Nâgas ; sept fois[2] par jour (une pluie de) sable brûlant tombe sur lui, en sorte qu'il n'est bientôt plus qu'un squelette. Il se dit en lui-même : « De quelle œuvre ceci est-il le fruit ? Quel est l'acte dont le fruit a mûri de telle sorte que j'endure une telle douleur ? » — Il examine (et reprend) : « J'ai entrepris le jeûne à huit membres et j'ai mis de la mollesse dans l'observation de la discipline ; voilà pourquoi je suis en proie à une si grande douleur : au contraire celui qui, l'ayant entrepris (comme moi), l'a rigoureusement observé, celui-là a obtenu la royauté. » Il fit encore cette réflexion : « Si maintenant j'entreprenais le jeûne à huit membres, je serais sans doute délivré de cette matrice de Nâga. »

Alors, dépouillant sa forme de Nâga et prenant la forme empruntée d'un Brahmane, il vint en la présence du roi. Quand il y fut arrivé, il lui souhaita tout d'abord victoire et longue vie ; puis lui dit : « Grand roi, il me faut un jeûne à huit membres; ta majesté doit me le trouver ; si tu ne me le trouves pas, inévitablement la tête de Sa Majesté se fendra en sept morceaux. » A ces mots il disparut.

[1] Le verbe de la phrase sanskrite est représenté par *upoṣitad*, qui doit être une leçon corrompue, (probablement pour *upoṣitavo upoṣitau*). Le tibétain a *vlaṇs-te* (ayant reçu) *vsruṅs-so* (ils gardèrent); le mot *vlaṅs-te* est construit avec l'ablatif *las* correspondant au sanskrit *sak içât*.

[2] « Sept fois » n'est pas dans le texte sanskrit, sans doute par la faute du copiste.

Alors le roi effrayé, tremblant, bouleversé, en proie à l'horripilation, attacha un vase d'or en haut d'une bannière[1] et fit publier, à son de cloche, dans toute l'étendue de ses États, l'avis suivant : « Celui qui me fera voir un jeûne à huit membres, celui-là, je lui donnerai un vase d'or et je le comblerai d'honneurs. »

Sur ces entrefaites, une vieille femme, fille d'un maçon[2], montra au roi une colonne : « Ici, lui dit-elle, sur cette colonne mon père a plus d'une fois rendu un culte avec des parfums, de l'encens, des fleurs. Enlève-la et vois. » — Alors le roi donna à ses gens cet ordre : « Qu'on enlève cette colonne ! »— Aussitôt les gens du roi enlevèrent la colonne ; et au dessous on trouva gravé sur une tablette d'or le jeûne à huit membres avec les cinq bases de l'enseignement des Upâsakas et les trente-sept lois relatives à la Bodhi.

Alors le roi donna au Nâga une copie du jeûne à huit membres. Les douze mille Ṛṣis qui habitaient Ṛsipatana eurent devant les yeux les trente-sept lois relatives à la Bodhi. Quant au Nâga, il observa inviolablement le jeûne à huit membres, atteignit le terrain solide[3] et rejeta son corps (de Nâga). Ayant réussi à se priver de nourriture[4], il mourut et, avec une suite de cinq cents personnes, renaquit parmi les dieux purs, (les dieux) Trayastriṃçat.

Telle est l'origine, Bhixus, de là vient le nom de Upoṣadha.

Ainsi parla Bhagavat (2)...

10. HAṂSA (60)

— Les Oies —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, à Çrâvastî, le roi Prasenajit de Koçala exerçait la royauté (1)... *Roi puissant et juste.*

[1] Voir IV, 5.

[2] *Palagaṇḍa*, « maçon, plâtrier », le tibétain traduit par : *çiṅ-mkhan*, « versé dans le bois, charpentier ».

[3] *Sthala* (tib. *thaṅ* « plaine »). Image qui désigne soit un homme qui est parvenu au sommet d'une montagne, soit un homme qui, étant sur mer, a débarqué sur la terre ferme.

[4] Voir ci-dessus pages 200, note 2, et 225, note 3.

Or, par la suite, le roi Prasenajit de Koçala se rendit à Jêtavana[1] pour voir Bhagavat et lui rendre hommage, et le roi de Pañcâla envoya cinq cents oies en présent au roi Prasenajit de Koçala. C'est au moment où le roi entrait à Jêtavana que les oies lui furent offertes. Alors le roi Prasenajit leur donna la sécurité, et là même, à Jêtavana, il les lâcha.

Quand Bhagavat, le Jina, entouré de ses grands auditeurs, était assis pour le repas[2], ces oies s'approchaient de lui, et Bhagavat leur offrait une bouchée, les grands auditeurs aussi ; après avoir mangé, elles se tenaient là, rassasiées, les sens en bon état. Lorsque Bhagavat, s'étant relevé de sa profonde absorption, enseignait la loi aux quatre assemblées, alors ces oies venaient en présence de Bhagavat et écoutaient la loi. Elles moururent peu avancées en âge et renaquirent chez les dieux purs, (les dieux) Trayastriṃçat.

Or, c'est la règle (13)... *Renaissance chez les dieux et visite au Buddha.*

Les Bhixus s'étant appliqués à la méditation... *Question des Bhixus à propos de cette visite et réponse du Buddha.*

« Vous avez vu, Bhixus, ces cinq cents oies que le roi Prasenajit de Koçala a relâchées ici ? » — « Oui, vénérable. » — « Eh bien ! comme elles avaient éprouvé de bonnes dispositions envers moi, après leur mort, elles ont repris naissance chez les dieux purs, (les dieux) Trayastriṃçat, puis sont venues en ma présence se faire reconnaître de moi[3]. Je leur ai enseigné la loi et elles sont retournées dans leur demeure après avoir vu les vérités.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes ces fils de dieux, qui jadis étaient des oies, ont-ils faits pour naître parmi les oies ? Quels actes ont-ils faits pour renaître parmi les dieux ?

Bhagavat dit : « Bhixus, ils ont fait des actes (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus, dans ce même Bhadrakalpa (où nous sommes), quand les créatures vivaient vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa (14)... *Apparition d'un Buddha ancien*... parut dans le monde.

[1] Ici et dans la phrase suivante, le sanskrit dit « sortir » *(Jetavanânnirgata :)* au lieu de « se rendre, aller à ».

[2] *Jina*, n'est pas représenté dans le tibétain; par contre, « pour le repas » n'est pas dans le sanskrit, à moins que *upaniṣîdati* n'emporte le sens de « s'assoir pour le repas ».

[3] Le manuscrit porte *upasañjñâtâni*, mais le tibétain dit tout simplement, *lhags-nas* « étant venus. »

Étant entré à Bénarès, il y résidait à Ṛṣipatana, dans le Mṛgadâva. Là, ceux-ci, s'étant fait initier, mirent de la mollesse dans l'étude. C'est pour cela qu'ils renaquirent parmi les oies. Mais, parce qu'ils ont ressenti de bonnes dispositions envers moi, ils ont, à cause de cela, repris naissance chez les dieux, et parce qu'ils ont appris complètement les bases l'enseignement, ils ont obtenu de voir les vérités.

C'est que, Bhixus, les actes blancs (5)... *Les actes blancs et les actes noirs.*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Il peut paraître oiseux et même ridicule de chercher à établir un lien historique ou chronologique entre ces contes. Cependant il est constaté qu'un tel lien existe entre le troisième récit de cette décade (Çrîmati) et le cinquième de la deuxième décade (Prâtihârya). On peut aussi en supposer un entre le récit qu'on vient de lire (l'histoire des oies) et le récit huitième de la première décade. Les oies offertes à Prasenajit seraient un témoignage de reconnaissance du roi de Pancâla envers le roi de Koçala, pour le service que ce roi lui avait rendu en faisant intervenir le Buddha pour la cessation de la guerre dont il souffrait. (Voir ci-dessus : pages 43-44.)

PERSONNAGES DE LA SIXIÈME DÉCADE

NOMS ET DÉSIGNATIONS	ÉVOLUTION	ACTES ACCOMPLIS
Dieu : Upoṣadha (9)	Brahmane, puis Nâga, puis Deva	Vœu pour le jeûne mal observé, puis bien observé.
Femmes : Çrîmatî reine (4)	devient Devi.	Honneurs rendus au Buddha, au péril de sa vie.
— Jeune fille (3)	devient Devi.	Offre ses fleurs au Buddha.
— Jeune fille très pauvre (5)	devient Devî.	Donne dans une quête son unique vêtement.
Hommes : Candra fils de Brahmane (2)	devient Deva.	Dévouement envers son père, fidélité au Buddha.
— Messager	devient Deva.	Bons offices envers le Buddha.
— Vieil avare (1)	devient serpent, puis Deva.	Avarice et méchanceté, puis soumission au Buddha.
Animaux : Buffle (8)	bhixu Tripiṭa, puis buffle, puis Deva.	Insultes verbales ; soumission au Buddha.
— Oies (cinq cents) (10)	initiés de Kâçyapa, puis oies, puis Devas. . . .	Mollesse dans l'étude ; docilité envers le Buddha.
— Perroquet (6)	Upâsaka de Kâçyapa, puis perroquet, puis Dêva. .	Mollesse dans l'étude ; zèle pour le Buddha.

SEPTIÈME DÉCADE

PRÉAMBULE

Cette décade, de même que les trois suivantes, pourrait être intitulée : Comment on devient Arhat. En effet, les héros de ces quarante récits deviennent tous des Arhats; seulement, chaque décade se distingue par quelque chose de spécial.

Les traits distinctifs de la septième sont les suivants : La scène de tous les récits est Kapilavastu; les héros sont tous des Çâkyas, nés de parents riches, remarquables par une qualité physique ou morale qui se manifeste dès leur naissance, et que leurs vertus et l'enseignement du Buddha font arriver à l'état d'Arhat. Tous, dans une de leurs existences passées, avaient honoré d'une façon ou d'une autre le Stûpa du Buddha Vipaçyi.

On voit que ces récits se distinguent par leur uniformité, sinon par leur monotonie. Aussi est-il assez étonnant que cette décade soit qualifiée : *Citra-avadâna* « Avadânas variés ». Il est à remarquer que la septième décade est, avec la quatrième, la seule qui ait un titre. Celui de la quatrième s'explique, comme nous l'avons dit, par son caractère exceptionnel. Mais pourquoi a-t-on fait le même honneur à la septième décade, où il n'y a certes pas une « variété » exceptionnelle? Est ce parce qu'elle est consacrée à des compatriotes du Buddha?

La « variété » de ces dix récits consiste uniquement dans celle des phénomènes qui ont signalé la naissance de chacun des personnages et dans celle des hommages qu'ils avaient rendu au Stûpa de Vipaçyi. Et, même dans cette diversité, il y a encore beaucoup d'uniformité.

Deux de ces Çâkyas se distinguent par une pierre précieuse fixée à leur tête : un saphir (6) pour l'un, une pierre semblable au soleil (9) pour l'autre ; trois se distinguent par une qualité physique extraordinaire : couleur d'or (1) ; odeur de lotus s'exhalant de la bouche, odeur de santal sortant du corps (2); voix semblable au son de la timbale (7) ; deux par des qualités physiques moins extraordinaires : une grande force (4), et une beauté remarquable (3). Deux se distinguent par des manifestations extérieures, l'un par l'affection générale dont il est l'objet (5), l'autre par la joie que manifestent les dieux en dressant des étendards (10). La naissance la plus extravagante est celle de cent enfants qui sortent d'une même boule de chair dont leur mère était accouchée (8).

Ces particularités remarquables sont dans un rapport étroit avec les hommages rendus dans des existences antérieures au Stûpa de Vipaçyi par le héros de ces récits.

Deux pierres précieuses fixées à ce Stûpa, l'une par un négociant qui l'avait rapportée de ses voyages (6), l'autre par un individu qui l'avait gagnée au jeu (9) expliquent la singularité qui signala leur naissance ultérieure. Un miroir tombé du Stûpa, relevé et rattaché au monument (1), des parfums, des fleurs et de l'encens offert au Stûpa (2), des concerts de musique donnés près du monument (7) rendent compte de la couleur d'or, de la bonne odeur et de la voix de tambour qui distinguèrent trois des compatriotes du Buddha. Le nettoyage du Stûpa à coups de balai (3), ou avec de l'huile parfumée (4), avait valu à l'un la beauté et à l'autre la force. Si l'un de ces Çakyas était si cher au peuple, c'est qu'il avait appelé tout le monde à l'aide pour orner le Stûpa (5); et si les dieux avaient dressé des étendards à la naissance d'un autre, c'est que lui-même avait fixé au Stûpa un étendard gagné à la lutte (10). Enfin cent individus, s'étant détachés un jour d'une fête pour honorer en commun le Stûpa de Vipaçyi, avaient ainsi mérité de renaître en commun tous jumeaux, et de sortir, en une boule de chair, du sein d'une seule femme (8).

1. SUVARNÂBHA (61)

— Brillant comme l'or —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha.

Il y avait à Kapilavastu un Çâkya riche (9)... *Description d'un homme riche.* Il épousa une femme (6)... *Mariage fécond...* Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, dont l'éclat surpassait celui de l'homme sans atteindre au bel éclat[1] des dieux, semblable (en un mot) à l'or du fleuve

[1] *Suvarṇa* qui signifie aussi « or » ; sorte de jeu de mot par allusion au nom qui sera donné à l'enfant.

Jambû[1]. Par cet éclat de l'or qui lui était propre, il fit resplendir toute la ville de Kapilavastu. Cette vue excita la curiosité de son père, de sa mère et (de bien) d'autres êtres. En proie à un étonnement suprême, ils se disaient : « D'où vient cet être exceptionnel ? » On fit une fête à l'occasion de sa naissance et on lui imposa un nom. « Quel sera le nom du jeune garçon ? » demanda-t-on. Les parents dirent : « Puisque, en naissant, il a fait resplendir toute la ville de Kapilavastu par l'éclat de l'or qui lui est propre, que son nom soit donc Suvarṇâbha (« brillant comme de l'or »).

Le jeune Suvarṇâbha fut confié à huit nourrices (1) *Éducation brillante*...

Il était savant (paṇḍita), croyant (8)... *Homme vertueux*.

Par la suite, ivre d'orgueil à cause de sa beauté, il était à jouer hors la ville, quand une foule de Çâkyas, se rendant au jardin du Nyagrodha, (vint à passer). Suvarṇâbha les vit et les interrogea : « Où vont Vos Excellences ? » demanda-t-il.

Ils répondirent : « Nous allons au jardin du Nyagrodha pour voir le bienheureux Buddha. » A ce nom de Buddha qu'il n'avait pas encore entendu prononcer, tous les poils de Suvarṇâbha se hérissèrent; une immense curiosité s'empara de lui et il se dit en lui-même : « Si j'allais moi aussi pour voir le bienheureux Buddha ! » Il se rendit donc au jardin de Nyagrodha. Alors le jeune Suvarṇâbha vit le bienheureux Buddha doué des trente-deux signes (16)... *Description physique du Buddha*.

Aussitôt qu'il l'eut vu, l'enivrement de sa beauté s'évanouit; il salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Bhagavat lui enseigna la loi ; et, après avoir entendu la loi, il eut un ardent désir d'être initié. Ayant donc obtenu l'autorisation de ses père et mère, il vint en présence de Bhagavat. Dès qu'il y fut arrivé, il salua avec sa tête les pieds de Bhagavat, et s'inclinant vers Bhagavat en faisant l'añjali, il adressa ces paroles à Bhagavat : « O vénérable, puissé-je obtenir l'initiation à la discipline et à la loi bien enseignée, la réception (dans la confrérie), la condition de Bhixu et pratiquer la conduite pure en présence de Bhagavat ! »

Alors Bhagavat, étendant son bras de la couleur de l'or, semblable à la

[1] *Jârû*, d'après le manuscrit du Dvâviṃçati-av. — Mais le Kandjour et le Kalpa-dr.-av. confirment la leçon *Jambû*. D'ailleurs, l'expression de notre texte *Jâmbûnada* est donnée par les Dictionnaires comme un des noms de l'or.

trompe de l'éléphant, parla ainsi au jeune Suvarṇâbha : « Viens, jeune homme, pratique la pureté. »

Au mot « Viens » prononcé par le Tathâgata,
rasé, couvert du double vêtement (Sanghâṭi),
il se tint là, à l'instant même, les sens rassis,
se tenant sous ce costume avec les pensées d'un Buddha[1].

Si bien que, au bout de sept jours, il se tint devant Bhagavat, les cheveux et la barbe entièrement rasés, dans l'attitude digne d'un (bhixu) reçu depuis douze ans, tenant à la main le pot à eau et le vase aux aumônes[2]. Bhagavat lui donna une leçon à bien fixer dans son esprit. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...* Devenu Arhat...

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes. « Vénérable, quels actes Suvarṇâbha avait-il faits pour être ainsi beau, admirable, charmant, et pour que, à la suite de son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour lui ? »

Bhagavat répondit : « Bhixus, Suvarṇâbha, autrefois, dans d'autres existences (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans le quatre-vingt-onzième kalpa, parut dans le monde un Buddha nommé Vipaçyî (15)... *Le buddha Vipaçyî...* Une fête du stûpa fut instituée.

Un maître de maison, se trouvant dehors comme on célébrait cette fête du stûpa, aperçut un miroir brillant comme l'or tombé de ce stûpa ; il en fit un pendant d'oreilles[3] et le fixa au stûpa. Puis, après avoir fait des offrandes de parfums, d'encens, de fleurs, il tomba sur ses deux pieds (ou genoux) et fit un vœu (praṇidhâna) : « Puissé-je obtenir de semblables qualités, me concilier un tel maître et ne pas me l'aliéner. »

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ! Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là, fut le maître de maison, c'était précisément ce Suvarṇâbha.

[1] Reproduction de la stance du Jâmbâla (50). — Le commencement du quatrième pada est ici *nepathyasthito* (au lieu de *nevasthito).* Le Dvâviṁçati-av. n'a ni l'un ni l'autre, et il écrit *eva sthâto* au lieu de *eva tasthau*, la fin du troisième pada. — C'est évidemment un passage difficile et obscur.

[2] Voir ci-desus (page 192). On remarquera que les parties en prose et en vers sont interverties : dans le Jâmbâla, la prose précède et les vers suivent, selon l'habitude ; ici, ce sont les vers qui précèdent, la prose qui suit. Dans le Kandjour, les deux passages sont identiques ; l'ordre observé est celui du Jâmbâla, la prose d'abord, les vers ensuite.

[3] *Avataṁsaka*, tib. : *rna-vai-goṅ-rgyan.*

C'est pour avoir offert ses hommages au parfait et accompli Buddha Viçpaçyin qu'il est d'une beauté exceptionnelle. C'est pour avoir fait le praṇidhâna que, dans cette présente naissance, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

Bhixus, les actes entièrement blancs (5)... *Actes blancs et actes noirs*...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Le Suvarṇâbha se trouve reproduit dans le Dvâviṁçati-av., où il forme la vingtième section : c'est la première qui porte un nom d'homme dans ce recueil ; toutes celles qui précèdent portent des noms de choses (par exemple : discours sur les fleurs, discours sur les habits, etc.). Cependant, dans le résumé final, au nom de *Suvarṇâbha* on a substitué le mot *avataṁsaka* « pendant d'oreilles », variante qui s'explique d'elle-même.

Sauf quelques variantes, insignifiantes au point de vue de la rédaction, le texte du Dvâviṁçati-av. est identique à celui de l'Avadâna-Çataka. Il est seulement accompagné d'un préambule qui lui appartient en propre. Le voici :

« Alors donc le Bodhisattva Mahâsattva Maitreya parla ainsi à Bhagavat : Bhagavat, quel est le fruit qui résulte du culte rendu à l'image d'un Caitya ? Dis tout cela, pour éclairer tous les mondes, toi, le prince des orateurs. Bhagavat répondit : Écoute, Jina [1], et fixe bien et dûment dans ton esprit (ce que tu entendras) ; je vais dire le mérite supérieur des hommages rendus aux Stûpas. Voici ce que l'on raconte : Autrefois, Maitreya, dans un certain temps, [Bhagavat] résidait [2] avec une nombreuse confrérie dans la grande ville de Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha. Il y avait alors à Kapilavastu un Çâkya riche, etc., etc. »

II. Suvarṇâbha fait partie du Kalpa-dr.-av. dont il est le septième texte (fol. 32-39), sous le titre Suvarṇâbha-Kumâra. En voici l'analyse :

Description de Kapilavastu et du jardin du Nyagrodha. Naissance et éducation de Suvarṇâbha (racontée comme ci-dessus, d'une façon un peu plus verbeuse). En jouant, il voit passer des troupes de Çâkyas et leur demande où ils vont. Réponse des Çâkyas (en dix Çlokas), sur ce qu'est le Buddha. — Suvarṇâbha se joint à eux et se rend à Venuvana [3]. Son émotion en présence du Buddha ; respect qu'il lui témoigne. Le Buddha donne une instruction qui est reproduite et occupe dix-huit Çlokas. Suvarṇâbha (en douze Çlokas) témoigne sa joie, révèle le changement qui s'est opéré en lui, et demande l'initiation. Le Buddha exige la permission des père et mère. Suvarṇâbha la demande (en cinq Çlokas). Les parents font des difficultés et tâchent de le dissuader par un discours

[1] Il y a *vijita*, mais *vi* est biffé ; reste *jita*, que je lis *jina*.

[2] Le verbe est à la troisième personne sans sujet exprimé ; il faut suppléer « Bhagavat », ou changer la troisième personne en première. — Le copiste peut très bien avoir oublié le mot Bhagavat.

[3] Dans tout ce développement le jardin du Nyagrodha est cité une fois et Veṇuvana trois fois comme l'on était à Râjagṛha.

de cinquante-sept Çlokas, lui dépeignant les misères auxquelles il va s'exposer, les biens qu'il abandonne et lui faisant entrevoir le Naraka après sa carrière de moine, tandis que le séjour du Svarga peut couronner une carrière ordinaire. Suvarṇâbha, très respectueusement, mais avec fermeté et conviction, répond à son père et exprime son aspiration au Nirvâṇa (dix-huit Çlokas). Le père et la mère finissent par céder, en donnant tous les signes du plus profond chagrin. Suvarṇâbha va trouver le Buddha, est initié et devient Arhat. Ici la brièveté du récit correspond (comme dans l'Avadâna-Çat.) à la rapidité des événements. Les Bhixus étonnés questionnent le Buddha qui raconte (comme dans l'Avadâna-Çat.) l'apparition de Vipaçyî, son Nirvâna, les fêtes de son Stûpa, et l'acte du chef de maison qui replaça sur le monument le miroir d'or qui en était tombé. On ne dit pas qu'il en fit un « pendant d'oreille » (?) et le mot *avatamsaka*, qui figure dans l'autre texte et sert même de second titre au récit dans le Dvâviṃçati-avadâna, ne se trouve pas dans le Kalpa-dr.-av. Il n'est pas à regretter, car il n'offre pas une dée bien claire. L'expression qui se trouve dans le préambule du récit du Dvâviṃçati-avadâna « le culte de l'image d'un Caitya » *(Caitya-bimbasya bhajanam)* semble indiquer que le miroir avait été adapté à l'image qui ornait le monument. Le Kalpa dr.-av. dispense de toute préoccupation à ce sujet et présente le miroir comme un ornement adapté au Stûpa d'une manière quelconque.

Après avoir identifié le maître de maison à Suvarṇâbha, le Buddha donne une instruction morale correspondant à celle qui termine le récit de l'Avadâna-Çataka.

2. SUGANDHI (62)

— Bonne odeur —

Le bienheureux Buddha (1)..., résidait à Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha.

Or, à Kapilavastu demeurait un fils de famille riche (9)... *Homme riche*... Il épousa une femme de la même tribu que lui (6)... *Mariage fécond*... Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, dépassant l'éclat humain sans atteindre l'éclat des dieux. De la bouche de ce fils s'exhalait un parfum de lotus bleu, de tout son corps un parfum de (bois de) santal.

A sa naissance on fit une fête, et on lui donna un nom. Quel sera le nom de cet enfant ? — Les parents dirent : « Puisque de sa bouche s'exhale une odeur de lotus bleu et de son corps une odeur de santal, que le nom de cet enfant soit Sugandhi (bonne odeur).

Le jeune Sugandhi fut confié à huit nourrices (7). *Éducation brillante*...

Par l'effet d'une cause antérieure, il était croyant (8)..., plein d'ardeur pour la loi.

Quand le jeune Sugandhi, orné de ses anneaux, de ses colliers, de ses bracelets, descendait dans la rue, toute la ville était remplie d'un parfum de santal, et la foule percevant cette odeur divine était dans l'étonnement : « Oh! disait-on, c'est l'efficacité des mérites religieux! »

Plus tard le jeune Sugandhi alla au jardin du Nyagrodha. Alors il vit le Buddha (16)... En le voyant, il éprouva de bonnes dispositions envers Bhagavat; et, vu ces bonnes dispositions, il salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Bhagavat connaissant ses pensées, ses aspirations, sa nature, lui fit un tel exposé de la loi, démonstratif des quatre vérités, que, après l'avoir entendu (22)..., l'état de Srota-âpatti se manifesta pour lui.

Ayant vu les vérités, il obtint la permission de ses père et mère et se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat.*

Les Bhixus ayant un doute questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes Sugandhi avait-il faits pour qu'un parfum de lotus bleu s'échappe de sa bouche et de tout son corps un parfum de santal?

Bhagavat répondit : « Autrefois, Bhixus, dans des naissances antérieures Sugandhi (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois (15)... *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyi*, etc.

Là, un maître de maison, qui éprouvait de bonnes dispositions, oignit[1] (le monument) de parfums divers et fit une offrande de fleurs et d'encens. Après quoi il fit un praṇidhâma : Par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du don, puissé-je recevoir de telles qualités, me concilier un tel maître [et ne pas me l'aliéner]!

Bhagavat reprit : « Que pensez-vous, Bhixus? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le maître de maison, c'était ce Sugandhi. C'est parce qu'il a rendu hommage au Stûpa du parfait et accompli Buddha Vipaçyi qu'il a ainsi une bonne odeur; c'est parce qu'il a fait le praṇidhâna que, dans cette naissance-ci, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

1 *Pulepañcadado*, dont je ne puis rien faire, je lis *vilepanadado;* le mot *byug-pa* du tibétain correspondant à *vilepana*.

C'est que, Bhixus, les actions complètement noires (5)... *Actes blancs et noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Le Sugandhi se trouve dans le Kalpa-dr.-av., où il occupe la seizième place (fol. 126-133). En voici l'analyse :

Le Buddha est près de Kapilavastu, dans le bois des Bambous, dans le jardin du Nyagrodha. L'emploi constant de l'expression Veṇuvana oblige d'admettre qu'il y avait un bois de Bambous près de Kapilavastu, comme il y en avait un près de Râjagṛha; ce qui, après tout, est fort admissible.

Naissance et éducation de Sugandhi racontée comme ci dessus; son parfum se développe avec lui; à sept ans il a atteint le terme de la science. Longue description de l'effet produit sur la foule par le parfum qui s'exhale de sa personne. Questions qu'on lui adresse. Réponse incertaine; il ne sait d'où lui vient cette particularité; le Buddha seul peut le lui dire. Il propose à ceux qui le questionnent, de venir avec lui le consulter. Tous vont trouver le Buddha; sa vue rend Sugandhi plus modeste. Discours du Buddha; (en seize Çlokas). Sugandhi demande l'initiation. Renvoyé à ses parents pour obtenir, la permission, il leur fait connaitre ses aspirations. Les parents perdent connaissance. Discours du père (en douze Çlokas) pour le détourner. Réponse de Sugandhi (cinquante-deux Çlokas); il exalte la puissance du mérite religieux *(puṇyam)*. Le père cède avec douleur, la mère également, et Sugandhi promptement initié devient bientôt Bhixu, puis Arhat. — Les Bhixus étonnés demandent la cause de ce merveilleux progrès, et le Buddha répond en racontant, comme dans l'Avadâna-Çataka, les hommages rendus par Sugandhi, dans une autre existence, au Stûpa de Vipaçyî.

On voit que la principale différence consiste dans deux développements propres au récit du Kalpa-druma-avadâna : 1° les entretiens sur l'étrangeté et l'origine du parfum qui s'exhalait de Sugandhi, pour amener la visite au Buddha; 2° l'entretien du père et du fils sur les bons et les mauvais côtés du monachisme bouddhique, principalement le plaidoyer du fils en faveur du Bouddhisme et de l'Institution monastique.

II. Il y a, dans l'Apadâna pâli, un Sugandha (IV, 10) et un Cula-Sugandha « petit Sugandha » (IV, 10). Ces deux textes commencent et finissent de même; l'éloge du Buddha occupe dans l'un et dans l'autre une place importante sans être exprimé dans des termes identiques. Le premier Sugandha déclare être né fils de Cresṭhi à Bénarès du temps de Kâçyapa. Il se fit initier et devint un prédicateur de la Loi (dhammakathiko). L'éloge qu'il avait fait du Buddha, de la Loi, de la Confrérie, lui avait valu de renaître parmi les hommes, avec une bonne odeur (Sugandhito). Son haleine avait le parfum du lotus. L'autre Sugandha (que nous pouvons appeler le petit) naquit aussi du temps de Kâçyapa à Bénarès « dans une grande famille, au milieu des grains et des richesses, sur un tas de joyaux variés. » Après avoir vu et entendu le Buddha, il lui rendit hommage toute sa

vie en soignant surtout la chambre des parfums (gandhakuṭi). A cause de cela, en vertu d'un vœu qu'il avait fait et d'une prédiction conforme du Buddha, après être rené chez les Trayastrimçat, il eut le privilège, « quand il renaquit chez les hommes, que, lorsqu'il était dans le sein de sa mère, elle avait une bonne odeur, et que, lorsqu'il en sortit, Çrâvastî fut embaumée de toutes sortes d'odeurs; il y eut une pluie de fleurs odoriférantes et une odeur divine et délicieuse : des encens précieux se répandirent en nuages : les dieux couvrirent de toutes sortes de fleurs divines la maison où il était né. » Il se fit initier, etc.

On voit que, s'il y a des rapports entre le Sugandhi de l'Avadâna-Çataka et ceux du texte pâli, surtout le second, l'identification est loin d'être complète et certaine. Il semble que nous puissions compter au moins trois Sugandhi (ou Sugandha).

3. VAPUSMÂN (63)

— Qui a un joli corps —

Le bienheureux Buddha (1)..., résidait à Kapilavastu dans le jardin du Nyagrodha.

Or, il y avait à Kapilavastu un Çâkya riche (9)...

Il épousa une femme de la même tribu que lui (6), .. il lui naquit un fils qui dépassait la beauté humaine sans atteindre à la beauté divine, dont le corps, remarquable par sa délicatesse, était irréprochable en tout[1].

A sa naissance, on fit une fête, et on lui donna un nom : « Quel sera, dit-on, le nom de cet enfant ? » — Les parents dirent : « Puisque cet enfant a un corps divin[2], que son nom soit Vapuṣmân.

L'enfant Vapuṣmân fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante...*

Il était croyant (8)... *Homme vertueux...*, plein d'ardeur pour la loi, digne, dans tous les mondes, d'adoration, de respect, de considération. S'il se

[1] Texte sanskrit très obscur et sans doute très altéré : *asya vapu : sûxmatvadmaheçâkhya : prâptau chandakâyaçca :* le Dvâviṃçaty-avadâna donne : *asya vaṣus : çûxmatvadmaheçâkhya : prâpto chuddhakâyaçca*. Le tibétain ne paraît pas suivre de très près le texte, et n'est pas clair non plus. On peut, je crois, le traduire ainsi : « les proportions de son corps étaient incomparables et charmantes ; la partie antérieure de son corps était élevée ; il commandait l'admiration. » — Ni la suite du récit, ni les termes du récit parallèle du Ratna-av.-mâlâ n'aident pour résoudre les difficultés de ce passage ; ils font seulement comprendre qu'il s'agit d'une grande beauté.

[2] *Divyam*, « céleste, beau, surnaturel », rendu par l'expression tibétaine *dpe-med*, « incomparable », qui, dans le passage ci-dessus, parait correspondre à *sûxmatvât*.

rend dans des endroits dont les hommes ont fait des fumiers[1], ces endroits mêmes deviennent purs sous ses pas : telle est la puissance de ses mérites.

Enfin, par la suite, il se rendit au jardin du Nyagrodha (16). *Description physique du Buddha... Initiation... Arrivée à l'état de Srota-âpatti* (22)... *Arrivée à l'état d'Arhat* (23)[2].

Les Bhixus ayant conçu un doute questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes Vapuṣmân avait-il faits pour qu'il ait ainsi obtenu un tel corps et conquis l'état d'Arhat ? »

Bhagavat répondit : (12) *Le fruit des œuvres et la transmigration...* (15) *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyi, sa fin, son monument...*

Le roi Bandhumat avec sa famille[3], avec ses ministres, institua une fête pour ce stûpa.

Or, un jour, un homme pauvre, étant entré dans l'enceinte du stûpa, vit que les fleurs en étaient fanées, que le monument était sale et couvert de poussière. Lui donc, se rappelant les qualités du Buddha et animé de bonnes dispositions, prit un balai, balaya le stûpa et le nettoya complètement. Quand il vit la poussière enlevée et le stûpa bien propre, il éprouva un nouveau mouvement de foi, tomba sur ses deux pieds et fit un praṇidhâna : « Par cette vertu, par cette production d'intelligence, puissé-je recevoir de telles qualités, me concilier un tel maître et ne pas me l'aliéner ! »

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut l'homme pauvre, c'était ce Vapuṣmân. Parce qu'il a balayé le stûpa, il a eu la beauté en partage, parce qu'il fait le praṇidhâna, la qualité d'Arhat s'est, dans l'existence présente, manifestée pour lui.

Bhixus, les actions entièrement noires (5)... *Actes blancs et actes noirs.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

I. Le Vapuṣmân-avadânaka forme la vingt et unième section du Dvâvimçati-av., qui reproduit textuellement (f°s 77-80), dans un cadre spécial, le récit de l'Avâdana-Çat. J'en donne ici le commencement et la fin :

[1] *Pâṁçubhûta*. Le tibétain ne rend pas ce terme ; il se borne à dire : « tous les lieux où il pose le pied deviennent purs ».

[2] Le tout comme dans les récits précédents.

[3] Le sanskrit emploie le mot *putra*, « enfants », et le tibétain le mot *gñen*, « parents ».

Le prince des Munis, le lion des Çâkyas, mine de qualités, prit encore la parole en regardant la troupe des Bhixus (pour dire) l'Avadâna de Vapuṣmân.

Les Bhixus dirent : Bhagavat, maître qui sais tout, après avoir entendu nos paroles favorables relatives aux actes méritoires envers un Buddha, tu dois nous parler encore.

Bhagavat dit : Écoutez, Bhixus ! Dans la grande ville de Kapilavastu habitait une fois un Çâkya riche... (suit l'histoire, et, après le développement sur les actes blancs et noirs, le texte reprend ainsi :)

Ceux qui, ayant nettoyé énergiquement et purifié complètement,
Se réfugient auprès du parfait Buddha pour l'honorer avec des sentiments de respect,
ceux-là sont délivrés du chagrin des Kleças, admirables ; leurs sens sont dans une situation prospère;
ils possèdent la félicité et ont un visage de lotus, grâce à l'eau de la Bodhi.

A ces mots, les Bhixus manifestèrent leur joie en disant : Oui ! et ils furent pleins d'ardeur pour rendre un culte aux Stûpas.

II. Cette histoire est la septième du Ratna-av.-mâlâ (f° 59-65). En voici l'analyse :

Le Buddha est dans le jardin du Nyagrodha où il a toutes sortes d'auditeurs et reçoit toutes sortes d'hommages. Un Çâkya devient père d'un fils si beau que, dans la fête célébrée à l'occasion de sa naissance, on lui donne à cause de son « corps divin » *(divyavapu :)* le nom du *Vapuṣmân*, « qui a un joli corps ». Confié à huit nourrices, cet enfant devient remarquable par ses lumières et ses vertus ; il purifie tous les lieux où il pose le pied. Un jour, en se promenant avec ses camarades, il porta ses pas jusqu'à Jetavana [1]. Ce qu'il y vit excita son admiration ; il demanda aussitôt l'initiation : mais le Buddha le renvoya à ses parents pour avoir leur permission.

Vapuṣmân va donc trouver ses parents et leur expose son dessein; ils perdent connaissance en l'entendant, et quand ils reviennent à eux, ils déploient toute leur éloquence pour le retenir (quinze Çlokas). Mais Vapuṣmân sait ce que valent les plus grands succès de ce monde; il est décidé à échapper aux Kleças. — Le père cède ; la mère insiste, elle demande au moins qu'il ne se fasse initier qu'après sa mort. Mais Vapuṣmân n'écoute rien ; il se rend à Veṇuvana [2], demande et obtient l'initiation, puis presque aussitôt arrive à l'état d'Arhat.

Les Bhixus étonnés questionnent leur maître qui rend ainsi compte de ces faits merveilleux.

Le Buddha Vipaçyi étant entré dans le Nirvâna à Bandhumatî et Bandhumat lui ayant élevé un Stûpa, qu'on honorait par des fêtes et qu'on ornait de fleurs, un homme pauvre vit un jour que les fleurs étaient fanées, flétries ; il les enleva et balaya avec soin l'enceinte du Stûpa, de manière qu'elle fût propre et qu'on n'y vît rien qui choquât la

1 Notez que Jetavana est à Çrâvastî, et que le lieu de la scène de ce récit est Kapilavastu.
2 Il semble qu'on soit maintenant à Râjagṛha.

vue. En même temps, il fit un vœu pour devenir un jour le disciple d'un Buddha tel que Vipaçyi.

Cet homme pauvre n'était autre que Vapuṣmân : le soin qu'il avait pris de la propreté du Stûpa lui avait valu sa naissance dans une famille riche et cette beauté qui le distinguait. Le vœu qu'il avait fait lui avait valu la qualité d'Arhat.

4. BALAVÂN (64)

— Le Fort —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha.

Or, il y avait un Çâkya riche (9)... *Homme riche*... (6)... *Mariage fécond.*

Il lui naquit un fils... dont la force dépassait celle de l'homme. A sa naissance, on fit une fête et on lui donna un nom. Les parents dirent : « Puisque cet enfant est fort, que son nom soit Balavân (le fort). »

Le jeune Balavân fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante.* Il était croyant (8)... *Homme vertueux*..., plein d'ardeur pour la loi.

Plus tard, il se rendit au jardin du Nyagrodha (16)... *Description physique du Buddha... Initiation...Arrivée à l'état de Srota-âpatti* (22)..., *d'Arhat* (23) [1].

Les Bhixus... dirent : « Quels actes Balavân avaient-il faits et accumulés pour avoir un corps aussi fort et avoir conquis l'état d'Arhat ? »

Bhagavat répondit : (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration*... (15) *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyi, sa fin, son monument.*

Là, comme une grande foule célébrait une fête sur le stûpa avec des danses et des chants, le stûpa fut souillé de poussière. Un maître de maison, étant entré dans l'enceinte du stûpa, vit comme il était sale et poudreux. Alors ce maître de maison, se rappelant les qualités du Buddha, éprouva de bonnes dispositions et offrit un composé de parfums *(Gandhakâyo)* [2] mélangé d'huile.

[1] Comme dans les deux précédents récits.

[2] Le tibétain rend le sanskrit *kâya* par *gu*, qui signifie « espace, emplacement » et semble désigner ici le Stûpa.

Après quoi, il fit un praṇidhâna : « Puissé-je obtenir des qualités pareilles[1], puissé-je me concilier un tel maître et ne pas me l'aliéner ! »

Bhagavat reprit : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le maître de maison, c'était ce Balavân. C'est parce qu'il a rendu ces hommages au stûpa qu'il est fort ; c'est parce qu'il a fait le Praṇidhana que, maintenant, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

Bhixus, les actes complètement noirs (5)... *Actes blancs et noirs.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

I. Ce récit ne diffère du précédent que par d'insignifiants détails : il suffit de changer quelques mots à l'histoire de Balavân pour avoir celle de Vapuṣmân.

II. Ce récit est le dix-huitième du Ratna-avadâna-mâlâ, qui lui donne le titre de Balavat-Kumâra. Le récit du Ratna-av.-mâlâ suit naturellement le récit de l'Avadâna-Çataka, mais présente certaines différences de détail assez importantes (sans compter le développement obligé de l'épisode de l'autorisation des parents). En voici l'analyse :

Résidence du Buddha près de Kapilavastu. Auditoire aussi nombreux que varié. — Un Çreṣṭhi de Kapilavastu a un fils doué de force et d'héroïsme, qu'on appelle pour cela Balavân ; son éducation : on l'envoie à la « salle d'écriture » ; il y fait de rapides progrès. Au jeu comme à l'étude, il est le premier. Tout en jouant, il arrive à la résidence du Buddha, l'écoute, est touché, arrive à l'état de Srota-âpatti, et demande l'initiation ; le Buddha exige la permission des parents. Balavân va leur faire sa demande. Refus du père, il lui explique (en dix Çlokas) les motifs de son refus : réponse de Balavân (en trente et un Çlokas) ; le père cède, la mère aussi après quelques lamentations (cinq Çlokas). Balavân se fait initier aussitôt et devient Arhat. Questions des Bhixus et réponse du Buddha : Apparition de Vipaçyi, ses relations avec Bandhumat. Son Nirvâna : monument que le roi lui élève à Bandhumatî. Le monument ayant été sali dans une fête, un homme pauvre (comme dans le récit précédent, et non un maître de maison comme dit l'Avadâna-Çataka) balaye le monument et le frotte ensuite d'huile parfumée. (La seconde opération est décrite avec une certaine prolixité ; mais la première, indiquée en un hémistiche, méritait d'être mentionnée et il est extraordinaire que l'Avadâna-Çataka l'ait omise).

L'homme pauvre était le futur Balavân.

[1] *Evamvidhânâm karmaṇâm lâbhi...*, dit le Ms. népâlais; mais *karmaṇâm* est une faute pour *guṇânâm*, dont l'équivalent tibétain *yon-tan* se trouve dans le Kandjour.

5. PRIYA (65)

— Cher —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha.

Or, il y avait à Kapilavastu, un Çâkya riche (9)... *Homme riche*... (6)... *Mariage fécond.*

Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, dont l'aspect imposait et commandait l'affection [1]. A sa naissance, toute la ville de Kapilavastu fut remplie de gloire [2]. On fit une fête à l'occasion de sa naissance et on lui donna un nom. « Quel sera le nom de cet enfant ? » — Les parents dirent : « Puisque, au moment de sa naissance, il a été cher à toute la population, que son nom soit Priya (cher). »

L'enfant Priya fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante et prospère*... Il était croyant (8)... *Homme vertueux*... pratiquant largement le renoncement. Il s'attachait, par diverses distributions de dons, les Çramaṇas, les Brahmaṇes, les malheureux, les mendiants.

Plus tard, il se rendit au jardin du Nyagrodha ; là, il vit le Buddha (16)... *Description physique du Buddha*... *Initiation*... *Arrivée à l'état de Srota-âpatti* (22)..., *à l'état d'Arhat* (23) [3].

Les Bhixus ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte les doutes : « Vénérable, quels actes Priya avait-il accomplis pour mériter cette grande gloire qui le rendait cher et agréable, et pour, après son initiation, avoir obtenu l'état d'Arhat ? »

Bhagavat répondit : « Bhixus, Priya, dans d'autres existences antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration*... (15)... *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyi, sa fin, son monument.*

Or, plus tard, au temps de la saison du printemps, quand les fleurs épanouies se montrent avec leurs nuances diverses, un maître de maison vint

[1] Je rends ainsi *priya*, mot qui devient le nom de l'enfant, et que le tibétain rend par *dga-va* « joie » ; tandis qu'il traduit le nom lui-même par *sdug-gu*, « cher petit ».

[2] *Yaçasâ.*

[3] Comme aux récits précédents.

faire au roi cette ouverture : « Je désire, avec le concours de Sa Majesté[1], dresser des fleurs sur le stûpa de Vipaçyi. » — « Qu'ainsi soit ! » répondit le roi. Donc, ce maître de maison, avec le concours du roi, de ses ministres et de ses gens[2], fit annoncer, à son de cloche, qu'il ferait une collection de fleurs variées pour dresser des fleurs sur le stûpa de Vipaçyi. Il en résulta que plusieurs centaines de milliers de créatures vivantes éprouvèrent de bonnes dispositions et que des racines de vertu poussèrent en elles.

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le maître de maison, c'était ce Priya. C'est pour avoir, avec le concours d'un grand roi, fait pousser des racines de vertu qu'il est cher et agréable au peuple d'un grand roi[3], c'est par cette cause aussi qu'il est admirable, charmant, et qu'il a obtenu l'état d'Arhat.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)...

Ainsi parle Bhagavat... (2).

Rapprochements et remarques

On remarquera, dans ce récit, l'absence du Pranidhâna qui vaut aux héros des précédents la conquête de l'état d'Arhat. Priya doit cet avantage à la même cause que lui a valu des biens d'un ordre inférieur.

6. PADMAXA[4] (66)

— Qui a des yeux de lotus —

Le bienheureux Buddha... résidait à Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha.

Or, il y avait à Kapilavastu, un Çâkya riche, etc. (9)... *Homme riche*... Il épousa... (6) *Mariage fécond*... Il lui naquit un fils, beau, admirable,

[1] *Devasahîya*, que le tibétain rend par *lha* (dieu = *Deva*) *dañ-lhan cig-tu* (« avec » = *sahîya*).

[2] *Râjâmatyapauruṣaisahîyena* se rapportant à *gṛhapatinâ*. Le tibétain ne tient pas compte de *sahîyena* et fait de tous ces mots *gṛhapatinâ-râjâ-âmâtya-pauruṣa* autant de sujets.

[3] La traduction tibétaine parle non du grand roi, mais de la grande foule : ce qui semble préférable. Elle dit : « C'est pour avoir, avec le concours d'une grande foule d'hommes, fait pousser des racines de vertu qu'il est devenu cher et agréable à une grande foule d'hommes ».

[4] Le manuscrit donne pour titre *Padma;* mais le récit montrera que ce doit être *Padmâxa*, dont le tibétain *Padma-i-mig* est la traduction très exacte.

charmant, qui avait des yeux de lotus bleu (à cause) d'un joyau, d'une pierre précieuse d'Indranîla (saphir) fixée à sa tète. La ville de Kapilavastu en devint couleur d'Indranîla.

On fit une fète à l'occasion de sa naissance, et on lui donna un nom. Les parents dirent : « Puisque les yeux de cet enfant sont semblables au lotus, que le nom de l'enfant soit Padmâxa (aux yeux de lotus). »

L'enfant Padmâxa fut confié à huit nourrices (7) *Éducation brillante*... Il était croyant... (8) *Homme vertueux*..., pratiquant largement le renoncement : partout où il va, les dieux comme les hommes l'honorent et le révèrent.

Plus tard, il se rendit au jardin du Nyagrodha ; il y vit le Buddha (16)... *Description physique du Buddha... Audition de la loi...* (22)... *Arrivée à l'état de Çrota-apâtti*[1].

Quand il eut vu les vérités, il fit des dons, de grandes largesses, rassasiant les Çramanas, les Bhrahmanes, les malheureux, les mendiants, tous ceux qui souffraient.

Après avoir obtenu la permission de ses père et mère... *Initiation* (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*[2].

Lorsqu'il entrait (en ville) pour (recueillir) des aumônes, la foule le regardait avec un sentiment de honte (respectueuse).

Or, Padmâxa vint trouver Bhagavat et fit à Bhagavat cette ouverture : « Bien ! Que Bhagavat fasse en sorte que mon joyau, ma pierre précieuse disparaisse ! » Bhagavat répondit : « C'est un produit des actes, il n'est pas possible de le faire disparaître. Néanmoins, je ferai que les croyants le voient et que les incroyants ne le voient pas. » Et Bhagavat fit ainsi.

Les Bhixus ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes Padmâxa avait-il faits pour être ainsi recommandable et obtenir l'état d'Arhat.

Bhagavat répondit : « Bhixus, Padmâxa dans les naissances antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration*... (15)... *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyi, sa fin; son monument.*

Là, plusieurs centaines de mille personnes lui rendaient un culte, toutes préoccupées du Svarga et de la délivrance. Or, un négociant, heureusement

[1] Comme au récit 62.
[2] Comme au récit 62 (Sugandhi).

revenu d'un voyage sur le grand Océan, en rapportait un grand joyau, une pierre d'Indranîla. En voyant le stûpa de Vipaçyi, il se rappela les qualités du Buddha et fixa ce joyau, cette pierre précieuse sur la gouttière du stûpa. Par la puissance de cet (acte), les points principaux et intermédiaires de l'horizon prirent une teinte d'Indranîla. Ensuite, après avoir fait une offrande avec des lotus, (le marchand) fit un praṇidhâna. « Puissé-je recevoir de telles qualités ! puissé-je me concilier un maître tel (que celui-ci) et ne pas me l'aliéner ! »

Bhagavat reprit : « Que pensez-vous Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque, fut le marchand, c'était ce Padmâxa. C'est pour avoir mis le joyau, la pierre précieuse sur le stûpa ds Vipaçyi que, par la maturité de cet acte, on voit sur sa tête un joyau, une pierre précieuse.

C'est pour avoir fait une offrande avec des lotus, qu'il a des yeux de lotus bleu. C'est pour avoir fait le praṇidhâna que, dans cette présente naissance, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et noirs.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

7. DUNDUBHISVARA (67)

— Voix de Timbale —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha.

Il y avait à Kapilavastu un Çâkya riche (9)... Il épousa... (6) *Mariage fécond*... Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, qui jouissait de grands privilèges ; il avait la voix séduisante du Kalavinka, (une voix telle que) le son de la timbale (6)... *Fête de naissance ; imposition du nom.*

Les parents dirent : « Puisque cet enfant a une voix semblable au son de la timbale, que son nom soit Dundubhisvara (son de la timbale).

L'enfant Dundubhisvara fut confié à huit nourrices (9)... *Éducation brillante.* Il était croyant... (8) *Homme vertueux*..., pratiquant largement le renoncement.

Plus tard, le jeune Dundubhisvara alla au jardin du Nyagrodha. Il y vit le

Buddha (16)... *Description physique du Buddha... Audition de la loi* (22) *Arrivée à l'état de Srota âpatti*[1]...

Quand il eut vu les vérités, il fit des dons et des largesses, rassasiant les Çramaṇas, les brahmanes, les misérables, les mendiants, (tous) ceux qui souffraient.

Il demanda la permission de ses père et mère et se fit initier (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Les Bhixus ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui détruit tous les doutes : « Vénérable, quels actes Dundubhisvara avait-il faits pour être beau, admirable, charmant, et pour obtenir la qualité d'Arhat ?

Bhagavat répondit : « Bhixus, Dundubhisvara, dans les naissances antérieures (22)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...* (15)... *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyî, sa fin, son monument...*

Plusieurs centaines de milliers d'êtres vivants lui rendaient hommage, l'esprit tourné vers le Svarga et la délivrance.

Or, un maître de maison fit enseigner[2] à des hommes divers instruments de musique, puis les envoya[3] au stûpa où chaque jour ils honoraient le monument par les meilleurs morceaux de musique.

Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut ce maître, c'était Dundubhisvara lui-même. C'est parce qu'il a offert au stûpa (le concert de) divers instruments de musique, que sa voix a l'harmonie de la timbale ; c'est par la même cause que maintenant la qualité d'Arhat s'est manifestée pour lui.

C'est que, Bhixus, les actions entièrement noires (5)... *Actes blancs et actes noirs.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

[1] Voir le récit 62.

[2] D'après le tibétain, c'est lui qui aurait appris la musique.

[3] *Niryâtitâ :* mot rendu par le tibétain *phul-nas* « ayant donné en offrande ». Ce terme revient plus bas appliqué aux instruments de musique.

8. PUTRA (68)

— Les fils —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha.

Or il y avait à Kapilavastu un Çâkya riche (9)... Il épousa (6)... *Mariage fécond*... Sa femme devint enceinte. Quand huit ou neuf mois furent écoulés, elle accoucha, et il naquit une grosse boule de chair. A la vue de cet (objet), le père et la mère furent consternés aussi bien que les autres habitants de la maison, serviteurs et parents. « Qu'est-ce qu'un nouveau-né de ce genre ? » disaient-ils. Enfin, le maître de maison entra dans son boudoir et, la joue appuyée sur sa main, il resta absorbé dans ses réflexions : « Qui consulterais-je bien ? Qui pourra savoir ce que c'est ? » se disait-il. Alors cette pensée lui vint à l'esprit : « Ce bienheureux Buddha sait tout, voit tout ! C'est le bienheureux Buddha que je consulterai, c'est lui qui saura ce que c'est (que cela). » — Il se rendit donc au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il questionna Bhagavat.

Bhagavat lui dit : « Ne crains rien, toi, maître de maison, ne crains rien ! place cette boule de chair dans du coton bien préparé; trois fois par jour essuie-la bien [1] de tes propres mains, puis arrose-la de lait largement. Au bout de sept jours, elle s'ouvrira, et il (te) naîtra une centaine de fils qui tous seront d'éminents et puissants personnages. » — A l'ouïe de ces paroles, le maître de maison fut dans un suprême étonnement, et il se dit : « J'ai fait un bien beau gain, puisqu'il me naîtra de tels fils. » — Il fit comme (il lui avait été dit), et le septième jour, la boule de chair s'ouvrit : il en naquit cent jeunes gens, tous beaux, admirables, charmants, doués de tous les membres principaux et secondaires, ayant la force des grands héros. Avec le temps, ils furent élevés, se développèrent, devinrent grands et bientôt ils furent tous enivrés par l'orgueil de la jeunese. En errant çà et là, ils allèrent au jardin du Nyagrodha : là, ils virent le bienheureux Buddha (16)... *Description physique du Buddha*.

[1] Ou « pétris-la bien » ; le verbe est *apamṛjya*, rendu par le tibétain *brams-te* qui ne se trouve pas dans les dictionnaires.

Quand ils eurent vu les vérités, ils obtinrent la permission de leur père et mère, et se firent initier (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*[1]...

Les Bhixus, ayant eu un doute, questionnèrent Bhagavat celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes ces cent jeunes gens avaient-ils faits pour avoir ainsi la force des grands héros et former une société de frères ? »

Bhagavat répondit : « Ceux-ci, Bhixus, dans d'autres existences précédentes (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration* (15)... *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyi, sa fin et son monument*...

Là, plusieurs centaines de milliers d'êtres offraient leurs hommages, l'esprit tourné vers le Svarga et la délivrance. Or, une centaine de gens en fête, s'étant détachés de la troupe virent le stûpa, et se rappelant les qualités du Tathâgata, comme s'ils n'étaient qu'un seul homme, n'avaient qu'un seul corps et qu'une seule âme, tous, formant un même groupe, l'esprit rasséréné, la joie au cœur, animés d'un même esprit, ils offrirent sur ce stûpa des fleurs, de l'encens, des parfums, des guirlandes, des onguents, des mets succulents et raffinés, des dons de toutes sortes [2], des tentures, des bannières, des parasols. L'offrande achevée, formant toujours un seul corps, ils chantèrent un hymne d'une seule voix, et firent cent mille fois le pradaxiṇa, respectueusement inclinés. Après quoi, d'une même âme et d'un même esprit, ils firent ce praṇidhâna : « Puissent, grâce à cette racine de vertu qui est en nous, naître pareillement des êtres qui aient une même âme, un même esprit, un même corps, une même loi, les mêmes mérites, un même Nirvâṇa. » Là même, sur ce stûpa, leur existence s'arrêta pendant qu'ils étaient appliqués à cette dévotion. C'est par cette cause que maintenant ils sont nés en une même boule de chair, ayant une même forme, la substance d'un même corps, une même âme et un même esprit, une même force, une même énergie, un même héroïsme, une même conduite, une application (identique) aux mêmes lois, qu'ils ont simultanément obtenu le fruit de Srota-âpatti et obtenu simultanément la dignité d'Arhat. Ainsi Bhixus, les actions entièrement noires (5)... *Actes blancs et actes noirs*.

Ainsi parla Bhagavat (2).

[1] La première partie du développement, complète dans le tibétain, est écourtée dans le Ms. népâlais, j'ignore si c'est à dessein, ou par suite de la négligence du copiste.

[2] *Sarvopahârâṇicopaḍhokitâni.*

Rapprochements et remarques

I. La fin de notre récit, telle qu'elle est dans le Kandjour ne répond pas exactement au texte du Manuscrit népâlais. Elle est plus brève, et plus correctement conçue dans la forme ordinaire des récits du recueil, surtout elle ne reproduit pas l'abondance des termes par laquelle le texte sanskrit exprime l'identité des cent personnages; redondance peut-être inutile, mais qui, étant donné le sujet traité, n'est cependant pas trop déplacée. Voici comment s'exprime le Kandjour :

« Or, cent personnes de la fête, s'étant détachées du groupe, virent le Stûpa. Les qualités du Tathâgata se présentèrent à leur mémoire. Toutes ensemble elles brûlèrent de l'encens et honorèrent le monument avec des fleurs, des guirlandes, des lampes. Après quoi, elles firent ensemble ce praṇidhâna : « Partout où nous naitrons, puissions-nous être une société de frères, nés d'un même sein, obtenir l'énergie des puissants et des forts, en même temps que la beauté physique, et, dans l'avenir, nous concilier de parfaits et accomplis Buddhas, et ne pas nous les aliéner ! » Que pensez-vous, Bhixus? Ceux qui étaient en ce temps-là, à cette époque-là, les gens de la fête, c'étaient précisément ces grands personnages. C'est parce qu'ils ont ensemble rendu des hommages au Stûpa qu'ils sont ainsi nés ensemble et qu'ils ont obtenu l'énergie des puissants et des forts ; c'est pour avoir fait le praṇidhâna que, ensemble, d'un commun accord, ils se sont fait initier, et, après l'initiation, ont obtenu l'état d'Arhat.

Ainsi Bhixus les actes entièrement noirs...

On peut croire que cette version est la plus ancienne, et que l'autre, celle du texte sanskrit est un remaniement effectué pour mettre en relief une certaine idée : toutefois, nous ne voudrions rien affirmer ; les deux textes pourraient avoir existé lorsqu'on entreprit la traduction tibétaine, pour laquelle il aurait fallu faire un choix.

II. Nous avons ici le célèbre épisode de la naissance des cent fils de Dhṛtarâṣṭra (Mahâbharata-Adi-Parva, 4489-4520) [1] accommodé au Bouddhisme. Il est inutile de discuter ici sur l'origine de cette fable et de rechercher si elle a été empruntée par les Bouddhistes aux Brahmanes, ou par ceux-ci aux Bouddhistes. Nous croyons que les Bouddhistes sont les emprunteurs et qu'ils ont voulu avoir l'épisode du Mahâbharata approprié à leur usage et façonné d'après leur système. Mais il serait bon, dans tous les cas (qu'on veuille ou non rechercher l'origine de cette fable), de savoir si la littérature bouddhique offre une autre mention de cette histoire, si, par exemple, elle se retrouve dans le Tipiṭak-pâli. Jusqu'à présent nous ne connaissons que la seule et unique version de l'Avadâna-Çataka.

III. Il existe une autre légende bouddhique sur une femme accouchant d'une boule de chair. Le pèlerin chinois Fa-hian la raconte au sujet de la ville de Vaiçâlî, dans le vingt-cinquième chapitre de sa relation. La première épouse d'un roi avait mis au monde cette boule qui, par suite de la jalousie d'une concubine, fut placée dans un coffre qu'on

[1] Trad. Fauche, I, page 478 et suivantes.

jeta dans le Gange. Le courant entraîna ce coffre dans les États d'un autre roi qui l'aperçut, le fit recueillir et ouvrir; il y trouva mille petits enfants qu'il fit élever. Sp. Hardy raconte la même légende d'une manière un peu différente; les enfants issus de la boule de chair sont, dans son récit, un garçon et une fille qui devinrent la souche des Licchavi[1]. Mais ils n'est pas question de mille ni même de cent fils.

On voit que cette légende réunit deux traditions; la suite de l'histoire en fait intervenir une troisième dont nous aurons l'occasion de parler plus tard.

9. SÛRYA (69)

— Soleil —

Le bienheureux Buddha (1) résidait à Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha.

Or il y avait à Kapilavastu un Çâkya riche (9)... *Homme riche*... Il épousa (6)... *Mariage fécond*.

Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, d'un air imposant, à la tête duquel était fixé un joyau de pierrerie[2]. De ce joyau jaillissaient dans toutes les directions des rayons semblables à ceux du soleil; et sa clarté, pénétrant tout Kapilavastu, le faisait briller pendant la nuit comme le soleil. Le père et la mère, tous les habitants de la maison, serviteurs et parents, les Çâkyas qui demeuraient à Kapilavastu furent étonnés à la vue de ce prodige et vivement réjouis.

A la naissance de cet enfant on fit une fête, et on lui donna un nom. Les parents dirent : « Puisque sur la tête de cet enfant a apparu un joyau de pierre précieuse dont l'éclat, comme celui du soleil, a éclairé toute la maison[3], que son nom soit donc Sûrya (soleil). »

L'enfant Sûrya fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante*... Il était croyant (8)... *Description d'un homme vertueux*... Plus tard Sûrya alla au jardin du Nyagrodha. Il y vit le bienheureux Buddha (16)... *Description physique du Buddha*... A l'instant même où il le vit, son

[1] Voir *Foĕ-kouĕ-ki*, p. 242 et suivantes. — Samuel Beal, *Travels of Fa-hian*, etc. p. 95 et suivantes, — Sp. Hardy, *A manual of Budhism*, p. 235, note 2.

[2] Comparer avec *Padmâxa* (66).

[3] Le Kandjour dit : « Puisque, aussitôt que cet enfant fut né, toute la ville de Kapilavastu a resplendi comme le soleil ».

esprit fut incliné à de bonnes dispositions, et faisant choix du joyau de pierre précieuse qui était sur sa tête, il l'offrit à Bhagavat en s'inclinant. Puis, comme il était plein de bonnes dispositions, il salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Bhagavat, pour témoigner sa compassion envers Sûrya, accepta ce joyau de pierre précieuse et connaissant ses dispositions, ses pensées, ses inclinations et ses sentiments intimes, il lui fit un exposé de la loi démonstratif des quatre vérités tel que... (22)... *arrivée à l'état de Srota-apâtti...*

Quand il eut vu les vérités, il fit des dons et des largesses, rassasia les Çramaṇas, les Brahmanes, [les malheureux], les mendiants et tous ceux qui souffrent ; puis ayant obtenu la permission de ses père et mère, il fut initié à l'enseignement de Bhagavat... (23) *Arrivée à l'état d'Arhat.*

Les Bhixus ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes l'enfant Sûrya avait-il faits pour qu'un joyau de pierre précieuse soit né sur sa tête, qu'il ait un air si imposant et ait obtenu l'état d'Arhat ? »

Bhagavat répondit : « Bhixus, Sûrya, autrefois, dans d'autres existences... (12) *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus,... (15). *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyi, sa fin, son monument.*

Là, il y avait une fête du stûpa. Des Brahmanes et des maîtres de maison croyants rendaient hommage (à ce monument) avec divers parfums, guirlandes, onguents, parasols, étendards, drapeaux. Or, un homme, ayant joué aux dés avec le roi, avait gagné un joyau de pierrerie brillant comme le soleil ; étant plein de bonnes dispositions, il le fixa à la gouttière du stûpa. Après quoi, étant tombé sur ses deux genoux [1], il fit un praṇidhâna : « Par cette vertu, par cette production d'intelligence, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, puissé-je recevoir de telles qualités, (puissé-je aussi) me concilier un tel maître et ne pas me l'aliéner, et que ce soit avec un joyau de pierre précieuse pareil à celui-ci, fixé sur le sommet de ma tête, que je sorte du sein de ma mère ! »

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là,

[1] *Padayo :* « sur (ou à) ses deux pieds ». Quels pieds? ceux du Stûpa?

à cette époque-là, fut le joueur aux dés [1], c'était ce Sûrya. C'est parce qu'il avait attaché un joyau au stûpa de Vipaçyi qu'un joyau de pierre précieuse a apparu sur sa tête. C'est par cette même cause qu'il est beau, admirable, charmant, et que l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et noirs.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

10. MALLAPATAKA (70)

— Étendard de lutteurs —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kapilavastu, dans le jardin du Nyagrodha.

Or, il y avait à Kapilavastu, un Çâkya riche (9)... *Homme riche.* Il épousa... (6) *Mariage fécond.*

Il lui naquit un fils, beau, admirable, charmant, qui dépassait la condition humaine, sans atteindre à la condition divine. Quand cet enfant naquit, partout les dieux dressèrent des étendards divins, firent résonner des instruments de musique divins, semèrent des fleurs divines de lotus, de lotus rouge, bleu, blanc, de mandâra, si bien que toute la ville de Kapilavastu fut remplie de gloire. Dans toutes les maisons, on dressa des étendards en son nom.

A sa naissance, on célébra une fête de naissance et on lui donna un nom. « Quel sera le nom de cet enfant ? » Les parents dirents dirent : « Puisque, au moment de sa naissance, le monde entier a été rempli de sa gloire, que le nom de cet enfant soit donc Viditayaças [2]. »

L'enfant Viditayaças fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante.*

Il était croyant (8)... *Description d'un homme vertueux...*, pratiquant largement le renoncement.

Visite au jardin du Nyagrodha (16)... *Vue du Buddha... Audition de*

[1] L'expression du texte *axadhûrtta* et son équivalent tibétain indiquent un « tricheur », un homme qui trompe au jeu.

[2] « Qui connaît la gloire », le correspondant tibétain *sñan grags* signifierait plutôt « dont la gloire est connue, célébrée ». Ce nom signifie donc « le glorieux, celui qui a la gloire ». Il est constamment écrit *Viditayaçasâ*, forme extraordinaire qui est celle de l'instrumental.

la loi (22)... *Arrivée à l'état de Srota-âpatti* (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*[1].

Le manteau qu'il portait était le produit de la mendicité ; ce dont il faisait usage sans avoir mendié était peu de chose. En fait d'aliments, de lit, de siège, de rafraîchissements, de remèdes, tout ce dont il se servait était le produit de la mendicité ; ce dont il faisait usage sans avoir mendié était bien peu de chose.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes Viditayaças avait-il faits pour que, aussitôt sa naissance, les divinités aient dressé des étendards, que sa gloire ait rempli le monde entier et que l'état d'Arhat se soit manifesté pour lui après son initiation.

Bhagavat répondit : « Bhixus, Viditayaças a fait des actes (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration*... (15)... *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyi, sa fin et son monument.*

Enfin, le roi Bandhumat fit célébrer une fête du stûpa. Au cours de la fête du stûpa, des étendards furent dressés pour des exercices de lutteurs[2]. A la fin, un lutteur du roi vainquit un (autre) lutteur du roi et gagna les étendards des lutteurs. Il les prit; puis, entouré de plusieurs centaines de milliers d'êtres, au son de divers instruments de musique, il se dirigea vers le stûpa de Vipaçyi. Quand il y fut arrivé, il fit aussitôt la commémoration des qualités de Bhagavat, puis attacha les étendards à la pointe qui surmonte le stûpa. Il fit ensuite un praṇidhâna : « Puissé-je recevoir des qualités de ce genre, me concilier un maître tel que celui-là et ne pas me l'aliéner ! »

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le lutteur, c'était ce Viditayaças. C'est parce qu'il a rendu hommage au stûpa de Vipaçyi qu'il a éprouvé, dans le Samsâra, un bien-être sans fin, et c'est par cette cause aussi que l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actions entièrement noires (12)... *Actes blancs et actes noirs*...

Ainsi parla Bhagavat (2).

[1] Le tout comme dans les récits précédents.

[2] *Mallâmâmadhve* (pour *mallânâm adhve* ou *yudhe?*) que le tibétain rend par *gyad 'gyed-pa rnams-kyi*.

PERSONNAGES DE LA SEPTIÈME DÉCADE

NOMS ET DÉSIGNATIONS	TRAITS CARACTÉRISTIQUES	ACTES ACCOMPLIS sur le monument de Vipaçyî.
Balavân (4)	force extraordinaire.	Nettoyage au moyen d'huile parfumée.
Dundubhisvara (7)	voix comme le son de la timbale. .	Concerts de musique.
Padmâxa (6)	tête ornée d'un saphir, yeux d'un bleu de lotus.	Offrande de saphir et de lotus.
Priya (5)	chéri de tous et très charitable. . .	Offrande de fleurs avec concours du roi et du peuple.
Sugandhi (2)	odeur de Lotus et de Santal. . . .	Offrande de fleurs, de parfums et d'encens.
Sûrya (9)	pierrerie radieuse comme le soleil. .	Offrande d'une pierre précieuse brillant comme le soleil.
Suvarṇâbha (1)	couleur de l'or.	Remise en place d'un miroir tombé du Stûpa.
Vapuṣmân (3)	beauté remarquable.	Nettoyage à coups de balai.
Viditayaças (10)	étendards dressés par les dieux. . .	Offrande d'étendards gagnés à la lutte.
Cent frères (9)	sortis d'une seule boule de chair. . .	Riches dons offerts et hymne chanté en commun.

HUITIÈME DÉCADE

PRÉAMBULE

Tous les héros de la huitième décade sont des femmes qui parviennent à l'état d'Arhat. Aussi ce chapitre pourrait-il être intitulé : Comment on devient Arhatî (Arhat-femelle). A une exception près, ces héroïnes sont toutes des jeunes filles qui, à une exception près également, sont toutes des filles de bonne maison. Il y a, en effet, trois filles de rois (6, 9, 10), une fille de brahmane (4), deux filles de Çreṣṭhîs (1, 7), la fille d'un riche Çâkya (3), celle d'un maître de maison qui est le célèbre Anâthapiṇḍada (2). La jeune fille qui fait exception est une danseuse (5) et l'héroïne qui n'est pas une jeune fille est une pauvre vieille esclave décrépite (8).

Parmi les huit jeunes filles de bonne maison, une des filles de roi ne se distingue que par sa laideur ; toutes les autres se distinguent par quelque particularité ou perfection soit physique, soit morale. Trois ont un signe en naissant, savoir : un joyau fixé à la gorge (1), un vêtement blanc enveloppant le corps (3), une guirlande de perles à la tête (7); deux autres ont le privilège, la première, de parler en naissant pour encourager le don (2), la deuxième, d'acquérir toute jeune une science extraordinaire (4). Les filles de rois sont les moins bien loties, sans parler de la laide ; l'une a pour elle sa grande beauté (6), l'autre n'a rien d'extraordinaire que de naître au camp, pendant la guerre (9).

A une exception près, toutes les jeunes filles de bonne maison ont un trait commun : l'horreur pour le mariage, et une horreur invincible. Quand vient le moment de prendre un époux, ces demoiselles regimbent et se montrent récalcitrantes. Elles diraient volontiers comme Armande : « Ah ! fi ! ». Cependant leur aversion se manifeste avec moins

d'éclat : mais elle n'en est que plus sincère et plus profonde. Enfin, elles réussissent à esquiver le lien conjugal, pour devenir nonnes. Celle qui fait exception, c'est la laide (10) ; elle ne repousse pas le mariage, mais tout le monde la repousse : aucun épouseur ne veut d'elle. Elle trouve pourtant un mari, grâce à la dignité royale et surtout à une ruse de son père ; ce qui ne l'empêche pas de devenir nonne et Arhatî, tout comme celles qui étaient mieux partagées qu'elle.

Restent la danseuse et la vieille. La danseuse (5) a toutes les séductions qui sont le propre des personnes de sa condition ; elle aurait rendu fous tous les hommes du pays, si le Buddha ne l'avait soudain convertie avec la troupe de danseurs dont elle faisait partie. Quand à la vieille (8), elle est prise, en voyant le Buddha, d'un accès de tendresse maternelle inattendu et si violent que deux ruisseaux de lait jaillissent de ses seins.

Le Buddha donne l'explication de tous ces phénomènes extraordinaires : des ornements dont une femme s'était dépouillée pour décorer un Stûpa (1), des dons de vêtements à la Confrérie (3), une guirlande de perles mise sur la tête d'un Buddha (7) avaient valu à trois de ces héroïnes, le joyau à la gorge, le vêtement blanc, la guirlande de perles : la libéralité exercée largement en faveur de la Confrérie avait valu à une quatrième le don de parler en naissant pour la prêcher. La savante (4) devait à une initiation suivie d'études approfondies le don de si bien apprendre ; une initiation qui n'avait pas eu des suites aussi brillantes n'avait assuré à une autre héroïne que l'avantage de devenir nonne et Arhatî (9). Quant à celle qui avait la beauté en partage, c'était la récompense du don d'un vihâra fait jadis à un Buddha (6). L'injure « laid ! » jetée à un Pratyekabudda était la cause des difformités de la laide (10).

Les séductions de la danseuse n'étaient que la continuation d'avantages anciens, de même que sa conversion définitive reproduisait une conversion opérée autrefois au milieu d'une danse (5). Quant à la vieille, son étrange manifestation venait de ce qu'elle avait été la mère du Bodhisattva ; mais elle avait compromis cette haute fortune en ne remplissant pas tous les devoirs qu'elle lui imposait (8).

L'histoire de la danseuse (5) se classe naturellement parmi les Jâtakas : on pourrait, à la rigueur, en dire autant de celle de la vieille (8) ; mais il n'y a pas de raison pour classer de même l'histoire de la « belle de Kâçî » qu'une mention, quelque peu obscure et incorrecte d'ailleurs, comme nous le montrerons, semble attribuer au groupe des Jâtakas (6).

1. SUPRABHÂ (71)

— Bel éclat —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or il y avait à Çrâvastî un Çresṭhî riche (9)... *Personnage riche*... Il épousa une femme... (6)... *Mariage fécond*...

Il lui naquit une fille belle, admirable, charmante, parée d'un ornement divin, un joyau de pierre précieuse fixé à sa gorge, et d'où s'échappait une clarté qui illuminait tout Çrâvastî. On fit une fête à l'occasion de sa naissance et on lui donna un nom. — « Quel sera le nom de cette enfant? » — Les parents dirent : « Puisque, à peine née, elle a éclairé tout Çrâvastî avec un joyau de pierre précieuse, que son nom soit donc Suprabhâ (bien éclatante). »

La jeune Suprabhâ fut confiée à huit nourrices (7)... *Éducation brillante*... Elle était croyante... (8) *Personne vertueuse*... A tous ceux qui venaient lui demander, elle offrait cet ornement ôté de sa gorge; et, quand elle l'avait donné, un autre apparaissait à la place.

A la fin, par succession de temps, elle devint grande et beaucoup (de jeunes gens) la demandèrent; (c'étaient) des fils de rois, des fils de Çresthis. Persécuté par eux, le père, la joue appuyée sur sa main, resta plongé dans ses réflexions : « Quel que soit celui d'entre eux auquel je la donnerai (se disait-il), les autres deviendront mes ennemis ». Enfin la jeune fille, voyant son père pensif, lui dit : « Cher (père), pourquoi es-tu pensif? » — Il lui en expliqua tout au long la cause. La jeune fille reprit : « Cher (père), ne te fais pas de chagrin : moi-même, dans sept jours, je recourrai au Svayamvara ». — Alors le Çresthî, après en avoir parlé au roi Prasenajit, fit faire à son de cloche cette proclamation dans Çrâvastî : « Dans sept jours, la jeune Suprabhâ recourra au Svayamvara; qu'ainsi chacun de vous fasse ce qu'il croit devoir faire (pour la circonstance) ! » — Le septième jour arrivé, la jeune Suprabhâ parut en public, montée sur un char, tenant un étendard en étoffe jaune sur lequel était tracée l'image du bienheureux Buddha, et chantant des hymnes. Alors, pendant que les fils de rois, les fils de ministres, les fils de Çresthis la regardaient avec chagrin, elle s'expliqua devant eux par divers discours : « Ce n'est pas du tout, disait-elle, que j'éprouve pour vous aucune espèce de mépris; mais l'amour n'est pas le but (de mes efforts), je suis allée en refuge dans le Buddha; je veux me faire initier en sa présence. » Les (jeunes gens) s'en retournèrent déçus[1].

Ensuite de cela, la jeune fille se rendit en présence de Bhagavat, fit le salut des pieds de Bhagavat, puis s'assit devant lui pour entendre la loi.

[1] *Nirbhartsitâ*, « blâmés, refusés, éconduits », mot qui n'est pas rendu dans le tibétain.

Alors Bhagavat, connaissant ses pensées, ses aspirations, sa nature, lui fit un exposé démonstratif de la loi tel, qu'après l'avoir entendu... (22)... elle atteignit l'état de Srota-âpatti, et manifesta (la possession des) connaissances supérieures [1].

Cependant la jeune Suprabhâ s'étant levée de son siège, ayant rejeté sur une épaule (le pan de) son manteau et fait l'anjali en s'inclinant du côté où était Bhagavat, dit à Bhagavat : « Vénérable, puissé-je recevoir l'initiation à la loi et à la discipline bien enseignée, et la consécration ! Puissé-je revêtir la condition de Bhixunî et pratiquer la conduite pure en présence de Bhagavat ! » Alors Bhagavat, devinant (se dit) : « Il faut qu'elle en attire beaucoup à cet enseignement par les conversions qu'elle fera ». — Bhagavat lui dit donc : « Va, jeune fille, regarde l'assemblée ». Suprabhâ sortit alors de Jetavana ; quand elle fut arrivée (devant la foule), chacun se dit en soi-même : « Il faut l'enlever de force » ; et ils s'avancèrent pour la saisir. Mais au moment où ils l'approchaient, comme le roi des cygnes, déployant ses ailes, elle s'éleva dans les régions aériennes et fit voir divers prodiges. Par cette manifestation de puissance surnaturelle, les gens simples furent promptement amenés à la foi. A la vue de ce prodige, de cette merveille qui amène à la foi les dieux et les hommes, leurs poils se hérissèrent, et, comme des arbres déracinés, tombant à ses pieds, ils se mirent à lui faire l'exhortation suivante : « Descends, descends, notre sœur, toi qui nous as manifesté la loi ; il serait déplacé, certes, que tu fusses (condamnée) à jouir des plaisirs de l'amour ».

Alors la jeune Suprabhâ, étant descendue des régions aériennes, se tint devant la foule et fit une explication de la loi telle que, après l'avoir entendue, plusieurs centaines de milliers d'êtres eurent la vue de la vérité. Puis Bhagavat lui fit enseigner le renoncement par Mahâprajâpati, qui l'initia et la consacra. Elle donc, à force d'application... (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat, celui qui ôte tous les doutes : Vénérable, quels actes la jeune Suprabhâ avait-elle faits pour être belle, admirable, charmante, pour qu'un joyau de pierre précieuse

[1] *Abhi [jñâ] nirhâraçca kṛta :* Ce terme revient, sans lacune, au récit soixante-dix-neuvième. Le tibétain rend ici *nirhâra :* par *bsgrags*, « célébré », et plus loin par *bsgrubs*, « acquis, réalisé ». Je traduis *nirhâra :* par « manifestation ».

ait apparu à sa gorge, et que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour elle ?

Bhagavat dit : Suprabhâ, dans des naissances antérieures... (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...* (15)... *Apparition de l'ancien Buddha Vipaçyî, sa fin, son monument...*

Or, la (première) épouse du roi Bandhumat était vieille ; elle dépouilla son corps de ses divers ornements pour les donner au Stûpa, puis, tombant sur ses genoux, elle fit un praṇidhâna : « Par cette racine de vertu, par cette production d'intelligence, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, puissé-je obtenir l'état d'Arhat ! »

Bhagavat ajouta : Que pensez-vous Bhixus ? Celle qui, en ce temps là, à cette époque-là, fut l'épouse du roi Bandhumat, c'était cette Suprabhâ. — C'est parce qu'elle a placé sur le Stûpa de Vipaçyî des ornements variés qu'elle est belle, admirable, charmante, parfaite dans ses membres principaux et secondaires ; c'est parce qu'elle a fait le praṇidhâna que l'état d'Arhat vient de se manifester pour elle.

C'est que, Bhixus, les actions noires... (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Le Suprabhâ-avadâna est le huitième récit du Kalpa-dr.-av. : il y occupe seize feuillets (f°s 39-54), place considérable exigée par le développement exubérant de certains épisodes. En voici l'analyse :

Un riche maître de maison de Çrâvastî se marie, a une fille fort belle avec une gemme à la gorge : on l'appelle Suprabhâ. Éducation, progrès, science, générosité de Suprabhâ; tout ce qu'on lui demande, elle le donne. Un brahmane cupide vient lui dire qu'il est dans un grand besoin et qu'il a recours à sa libéralité reconnue de tous. Suprabhâ promet de lui accorder ce qu'il lui faut. Il demande la gemme qui orne la gorge de Suprabhâ. Suprabhâ est prête à l'accorder, mais il lui faut l'autorisation de son guru et de ses parents. Elle va trouver son guru qui lui fait observer la gravité d'un tel don ; on peut le faire, mais seulement à des gens si dignes ! mieux vaut encore ne pas donner une chose qu'on tient de naissance et qui est le fruit des mérites acquis. Et, comme cette réponse désole Suprabhâ, il l'engage à consulter ses parents. Elle va les trouver. Refus formel du père qui menace de retrancher à sa fille toute espèce de biens, si elle abandonne sa gemme. Et, comme Suprabhâ lui avoue qu'elle se sent liée par un serment, le père déclare qu'un ser-

ment insensé n'a pas de valeur, qu'il prend sur lui l'effet de la malédiction que peut provoquer son manque de parole, que d'ailleurs, il saura bien apaiser le brahmane. La mère ajoute aussi quelques paroles pour faire comprendre à Suprabhâ que le don de sa gemme n'a pas de raison d'être et ne peut rien ajouter aux mérites qu'elle acquiert par l'exercice de la bienfaisance. Suprabhâ répond en objectant la parole donnée, et fait sur ce sujet une immense tirade ; elle donnera sa gemme. La mère se trouve mal. Suprabhâ éperdue cherche à la ranimer ; dans sa détresse, elle invoque le Buddha pour savoir ce qu'elle doit faire. Le Buddha lui envoie à elle et à sa mère une bonne vision (sudṛṣṭi) pour leur faire savoir qu'elle « doit donner ce qu'il faut donner : l'objet reparaîtra[1]. » Suprabhâ, remplie d'admiration, déclare qu'elle tiendra sa parole et se fera ensuite initier. Nouvelle douleur de la mère qui fait un long discours contre le don de la gemme et contre l'initiation. Mais Suprabhâ est inflexible ; elle a entendu une voix qui lui dit de tenir sa parole, elle la tiendra. — La mère veut au moins palper cette gemme ; Suprabhâ l'arrache de sa gorge et, pendant qu'elle la donne à sa mère, il en repousse une autre. Admiration et reconnaissance de ces deux femmes. Suprabhâ destine la gemme au Buddha, puis en arrache d'autres pour sa mère, pour son père, pour son guru. Le père, appelé participe à la joie de sa femme et de sa fille, la Laxmî de sa maison (Kulalaxmi). Suprabhâ arrache encore une gemme et la donne au brahmane qui l'avait bien méritée. On comprend que les mendiants se pressèrent autour d'elle ; elle fut également libérale envers tous ; la gemme renaissait sans interruption. (Tout cet épisode occupe sept ou huit feuillets, près de la moitié du récit ; le seul discours de Suprabhâ sur la fidélité à la parole donnée prend plus de deux feuillets.)

Devenue grande, Suprabhâ est recherchée par beaucoup de jeunes gens. Sérieuses inquiétudes du père ; Suprabhâ lui demande la cause de son chagrin : il la lui fait connaître. Suprabhâ le calme et demande l'autorisation de choisir elle-même. Avec l'agrément du roi, le choix solennel de Suprabhâ est annoncé publiquement. Réflexions des jeunes gens de toute condition qui espèrent être choisis par Suprabhâ. Enfin elle paraît montée sur un char, tenant une bannière jaune. La foule se récrie sur ses perfections et proclame heureux celui dont elle sera la femme. Elle s'avance « tenant une étoffe sur laquelle était l'image du Buddha bien dessinée, bien peinte, ornée de pierres précieuses », et célébrant les louanges du Buddha. Elle déclare alors à l'assistance sa ferme résolution de se faire initier et de vivre sans mari. La plupart se retirent désappointés ; quelques-uns se promettent de l'enlever de force. Suprabhâ va trouver le Buddha qui lui fait un discours (40 çlokas) sur l'effet des passions et le moyen d'y échapper. A la suite de ce discours, elle demande l'initiation ; mais le Buddha lui commande de voir l'assemblée. Elle sort donc de Jetavana et se présente devant la foule. Quelques-uns s'avancent pour l'enlever de force ; mais elle s'élève en l'air, fait divers prodiges, puis redescend pour leur faire une leçon (en 11 çlokas) suivie de nombreuses conversions. — Alors elle va trouver le Buddha pour obtenir l'initiation. Le Buddha la renvoie à Gautamî. Gautamî l'initie, et elle arrive à l'État d'Arhat.

[1] *Deyam idam hi dâtavyam puna : prâdur bhaviṣyati.*

Sur la demande des Bhixus, le Buddha explique le passé de Suprabhâ. Étant jadis la première épouse du roi Bandhumat, elle s'était dépouillée de ses ornements pour en couvrir le Stûpa de Vipaçyi et avait fait un praṇidhâna en vue d'obtenir un jour l'initiation et l'état d'Arhat. — Le don au Stûpa lui avait valu ses qualités extérieures et la gemme qu'elle avait à la gorge, le praṇidhâna lui avait valu l'état d'Arhat.

2. SUPRIYÂ (72)

— Bien chère —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, en ce temps-là, l'épouse du maître de maison Anâthapiṇḍada devint enceinte. Quand huit ou neuf mois se furent écoulés, elle accoucha d'une fille belle, admirable, charmante, douée de tous ses membres et de tous ses organes, excessivement chère à toute la foule des habitants de Çrâvastî. On fit une fête à l'occasion de sa naissance et on lui donna un nom. « Quel sera, demanda-t-on, le nom de cette enfant ? » — Les parents dirent : « Puisqu'elle est chère à tout le monde, que le nom de cette enfant soit Supriyâ. »

Elle ne fut pas plutôt née que, se rappelant ses naissances (antérieures), elle prononça une stance *(gâthâ)*.

Une fois qu'il a été fait, le don, considérable ou petit,
s'étend si la supériorité du champ s'y ajoute.
Qu'ainsi le sage n'épargne pas ses efforts pour donner
au Buddha, Seigneur des dieux (des) rois du monde[1].

En entendant cette émission de voix, son père, sa mère, et tous les autres habitants de la maison furent effrayés, épouvantés, bouleversés ; leurs poils se hérissèrent. Ils dirent : « Cette enfant serait-elle une Piçâcî ? » — Elle répondit : « mère, je ne suis pas une Piçâcî, ni une Râxasî non plus, je suis une enfant ; mais je demande qu'on fasse des dons. » La mère fit dire alors au

[1] D'après le tibétain, il faudrait traduire : « Qu'ainsi dans le monde le sage n'épargne pas ses efforts pour donner avec foi au Buddha Seigneur des dieux et des hommes » — « Avec foi » *(dad-pas)*, n'est pas dans le sanskrit : on l'obtiendrait en lisant *çraddhayâ* pour *buddhâya*, mais l'équivalent de *buddhâya* est dans le tibétain.

maître de maison Anàthapiṇḍada[1] : « L'enfant a parlé ainsi ». — Alors, ce maître de maison ravi, content, plein de joie, offrit un repas dans sa maison à Bhagavat accompagné de la confrérie de ses Bhixus, et fit au nom de l'enfant une désignation de l'application des mérites de ces actes de bienfaisance.

Quand l'enfant fut arrivée à l'âge de sept ans, elle obtint la permission de ses père et mère et se fit initier à l'enseignement de Bhagavat; toutes les Bhixunîs la recherchaient, l'aimaient, la chérissaient, se plaisaient avec elle.

Or, à cette époque, il y eut une grande famine : (c'est) comme (si l'on eût été) au kalpa de la famine; les êtres privés d'aliments et de boisson mouraient par centaines de mille. Alors Bhagavat, s'adressant à l'âyuṣmat Ananda : « Va, Ânanda, parle de ma part à Supriyâ (et dis-lui) : C'est à toi de fournir pendant trois mois les quatre Assemblées de manteaux, de boulettes de riz, de lits, de sièges, de rafraîchissements, de remèdes et (autres) objets utiles ».

L'âyuṣmat Ânanda alla trouver Supriyâ et lui parla ainsi : Voici ce qu'a dit Bhagavat : c'est à toi de fournir pendant trois mois les quatre Assemblées de manteaux, etc...

Alors Supriyâ fit l'anjali, se pénétra bien de l'ordre de Bhagavat et répondit : « Qu'ainsi soit[2] ! » Puis elle se mit en marche pour Çrâvastî afin d'examiner le terrain[3], si bien que [le maître de maison[4]] Anathâpiṇḍada, informé du fait, se hâta d'aller au-devant de Supriyâ. Il lui dit : « Où vas-tu ? » — Elle répondit : Bhagavat a parlé : pendant trois mois, je suis tenue de remplir les fonctions de servante ». — Anâthapiṇḍada reprit : « Ne te mets en peine de rien : je me charge de fournir tout ». — Supriyâ répartit : « Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que mon père[5], ayant vu les vérités, fournisse (tout) ? il sait bien découvrir les trésors les mieux cachés ; eh bien ! moi, je fournirai aux pauvres gens ce dont ils ont besoin ! »

[1] D'après la phrase précédente, le père aurait été présent quand l'enfant parla; on ne comprend donc pas le message qui lui est envoyé. Le tibétain concorde avec le sanskrit.

[2] *Evam astu :* mais ces expressions simples sont trop faibles pour le tibétain qui dit : *Vka-vjin-ts'al :* « il sera fait selon les ordres ».

[3] *Gocara* rendu en tibétain par *spyod-yul gyi-groṅ :* « la ville du lieu de l'exercice ».

[4] Ajouté par le tibétain.

[5] Ce terme n'est que dans le tibétain; mais c'est peut-être seulement par suite d'une faute de copiste qu'il manque dans le sanskrit. La phrase renferme un mot *tato* assez inutile qui pourrait être corrigé en *pitâ*.

Dans cette circonstance, cinq cents Upasâkas lui ôtèrent toute inquiétude [en la secondant][1], ainsi que la reine Mâlikâ, la xatryenne Çaryâkârâ, les deux préposés au gynécée Ṛddhidatta[2] et Purâṇa, Viçâkhâ mère de Mṛgâra et le roi Prasenajit.

Elle se rendit dans la forêt, où des êtres non-humains qui avaient un extérieur humain lui vinrent en aide. Grâce à cette assistance, elle put pendant trois mois, fournir à Bhagavat et à la Confrérie de ses Bhixus, vêtements, boulettes de riz, lits, sièges, rafraîchissements, remèdes et autres objets.

A force de s'appliquer pendant ces trois mois (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Ensuite les trois mois étant écoulés, Bhagavat mit son manteau, ajusta son manteau, prit son vase et son manteau, puis, partant de Çrâvastî, se mit en marche pour Râjagṛha avec la confrérie de ses auditeurs.

Alors Supriyâ débarrassa Bhagavat de tout souci pendant le trajet[3] jusqu'à ce qu'il arrivât à une forêt où il y avait une source[4]. A l'heure où c'est le moment de sonner la cloche, comme il n'y avait rien à manger, Supriyâ fit asseoir Bhagavat avec la confrérie de ses auditeurs. Puis, prenant son vase dans la main gauche, elle s'écria à haute voix : « S'il y a des mérites religieux qui aient mûri pour moi, que mon vase se remplisse de mets et de breuvages en rapport avec ces (mérites) ! » A ces mots, une divinité le remplit d'une liqueur divine. Alors Supriyâ, allant de l'un à l'autre à la ronde, remplit les vases de toute la confrérie des Bhixus. Au moment, où Bhagavat adressa la parole à ses Bhixus : Bhixus, leur dit-il, la première de mes Bhixunîs, de mes auditrices « signalées par leurs mérites religieux[5] », c'est précisément la Bhixunî Supriyâ.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes Supriyâ avait-elle faits pour naître dans une famille riche, (pour être) belle, admirable, charmante,

1 Ne se trouve que dans le tibétain.

2 Voir ci-dessus p. 149, note 4. Le Kalpa-druma a *Ṛddhidatta* comme l'Avadâna Çat. en cet endroit.

3 Le tibétain s'exprime autrement : il dit : Alors Supriyâ vint rejoindre Bhagavat sur le chemin et lui dit : « tu n'es pas fatigué? »

4 Je traduis ainsi le tibétain *khuṅ chuṅ-da-ldan-pa*, « ayant de l'eau dans un trou, dans une cavité ». Le Ms. népalais porte : *yâvad asaudikâm aṭavim anuprâpta:* et doit avoir une lacune. — Le Kalpa-dr.-av. ne donne pas de qualificatif à *aṭavîm*, « forêt ».

5 *Agrâ kṛtapuṇyânâm.*

honorée de tous, et pour que l'état d'Arhat se soit manifesté pour elle après son initiation ? »

Bhagavat répondit : Supriyâ, Bhixus, dans d'autres naissances antérieures, (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration*...

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa (où nous sommes), quand les créatures vivaient vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa (14)... *Apparition d'un Buddha ancien*... parut dans le monde. Étant entré dans la ville de Bénarès, il résidait à Ṛsipatana dans le Mṛgadâva.

Or, le parfait et accompli Buddha Kâçyapa, s'étant levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau, entouré d'une troupe de Bhixus, suivi de la confrérie de ses Bhixus, entra dans la ville de Bénarès pour mendier. Dans le même temps, un des Çresṭhìs de la ville de Bénarès était allé au parc avec sa suite ; on y portait force provisions de bouche. [Une jeune esclave s'y rendait avec une corbeille de riz cuit [1].] Bhagavat avec la confrérie des ses auditeurs se trouva sur le chemin de la jeune esclave. En le voyant, elle éprouva des dispositions favorables et une pensée lui vint à l'esprit : Mon maître (se dit-elle) me rendra-t-il deux fois esclave ? Hé bien ! si je donnais à manger à Bhagavat ! » Alors sans s'inquiéter des liens ni des coups [2], elle ouvrit le panier et offrit divers aliments à Bhagavat et à la confrérie de ses Bhixus jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. Ensuite, elle alla en présence du Çresṭhî. Le Çresṭhî lui dit : « Jeune fille, où est le panier ? » Elle répondit : « J'ai fait l'aumône à Bhagavat, le parfait et accompli Buddha Kâçyapa » — A l'ouïe de ces paroles, le Çresṭhî fut dans un extrême étonnement. Et ravi, satisfait, plein de contentement, il lui dit : « Va, jeune fille, à partir d'aujourd'hui, tu n'es plus esclave ; tu veilles quand je suis endormi ». Alors, faisant l'añjali, elle déclara son intention au maître de maison : « Autorise-moi, lui dit-elle, à me faire initier à l'enseignement de Bhagavat. » — Le Çresṭhî lui donna alors un vase et un manteau.

[1] Cette phrase n'est que dans le tibétain : c'est sans doute, par suite d'une inadvertance de copiste qu'elle manque dans le Manuscrit népâlais.

[2] C'est-à-dire du châtiment auquel son action l'exposait ; le Manuscrit porte : *bandhanataḍata-magayitrâ*, à quoi correspond dans le tibétain : *gsad-pa daṅ* (« le meurtre ») ; — *rciṅ-pa daṅ* (« les liens ») ; — *rdeg-pa daṅ* (« les coups ») ; — *rsos-nas* (« ayant écarté [par la pensée] »). D'après le tibétain, il y aurait un substantif omis dans le sanskrit. Quand au verbe, le tibétain est quelque peu obscur, le sanskrit est fort douteux. *Agayitrâ* m'est inconnu ; je lis *agaṇagitrâ*.

Elle donc, avec le vase et le manteau à elle appartenant[1], se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. D'après les prescriptions du bienheureux Kâçyapa, elle (lui) a, pendant dix[2] mille ans, fait office de serviteur[3] et offert des dons d'aliments, de gâteaux de farine, de gruau de riz, de lampes et de guirlandes perpétuelles, de manteaux (Kaṭhina cîvara). Après ces offrandes libéralement prodiguées, elle fit un praṇidhâna : Puisque j'ai pu, non sans peine, offrir au bienheureux Kâçyapa des dons que j'ai libéralement prodigués, puissé-je, par cette racine de vertu, par cette production d'intelligence, par cet abandon conforme à la loi de la pitié, être initiée en présence du bienheureux Çâkyamuni et obtenir l'état d'Arhat !

Bhagavat reprit : Que pensez-vous, Bhixus ? Celle qui fut la jeune esclave, c'était cette Supriyâ. — C'est parce qu'elle a offert des aliments au bienheureux Kâçyapa qu'elle est née dans une maison riche, qu'elle est belle, admirable, charmante, honorée de tous ; — c'est parce qu'elle a fait un praṇidhâna que l'état d'Arhat s'est manifesté pour elle.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs. (12)... *Actes blancs et actes noirs*...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Le Supriya-avadâna se trouve dans le Kalpa-druma-avadâna, où il occupe la dix-septième place (folios 133-144). En voici l'analyse :

Le Buddha prêche la loi à Jetavana ; une foule considérable vient l'écouter. — Éloge d'Anâthapiṇḍada ; son mariage ; il lui naît une fille qui, à sa naissance, rit en regardant sa mère et prononce une gâthâ sur les avantages du don : (cette gâthâ est précisément celle qu'on a vue dans l'Avadâna-Çataka, elle n'en diffère que par une variante légère). Étonnement de la mère et du père ; car la jeune fille répète la gâthâ devant lui, elle la répète encore devant les parents assemblés qui se demandent quel être extraordinaire peut bien être une telle enfant. Mais elle-même rassure sa famille, déclare qu'elle est de la race humaine, seulement qu'elle se rappelle ses existences passées et qu'il faut pratiquer le don. Alors on fait une fête de naissance ; on lui donne le nom de Supriyâ à

[1] *Svakena :* Le tibétain dit avec beaucoup plus de raison : « donnés par son maître ».
[2] Le tibétain dit : « neuf ».
[3] *Vaiyâpratyaṅkṛtaṁ* (sic). — L'expression tibétaine : *jal-ta-pai* (« de serviteur ») ; *las* (« œuvre ») *byas-pa* (« faite ») ; est beaucoup plus satisfaisante.

cause des bonnes paroles qu'elle a prononcées ; on la confie à huit nourrices et on l'élève avec le plus grand soin.

Anâthapiṇḍada va, au nom de sa fille, inviter le Buddha, qui accepte en gardant le silence, est appelé à l'heure du repas et traité magnifiquement. Le repas fini, Anâthapiṇḍada présente sa fille au Buddha, donne un manteau à chaque membre de la Confrérie, et déclare que c'est au nom de l'enfant que toutes ces libéralités ont été faites. Le Buddha répond en rappelant, en peu de mots, le passé, et en annonçant l'avenir de cette enfant vouée à l'observation de la loi ; de retour dans son Vihâra, il parlait encore des propos de Supriyâ.

Instruite et vertueuse, Supriyâ songe à l'initiation et demande la permission à sa mère qui refuse. Supriyâ perd l'appétit et tombe en langueur. La mère prévient Anâthapiṇḍada qui cherche à donner un autre cours aux pensées de sa fille. Mais dans une longue réponse (31 çlokas) elle expose ses vues sur la vie et la destinée humaine et se montre inflexible. Le père embarrassé ne voit rien de mieux à faire que de consulter le Buddha et lui amène sa fille. Le Buddha aussitôt s'en saisit et la fait initier suivant l'usage par Gautamî.

Grande famine causée par un Mâra pervers (Duṣṭa-Mâra). Le Buddha fait dire à Supriyâ par Ananda qu'il la charge de nourrir la Confrérie pendant trois mois. Ananda fait cette commission qui réjouit vivement Supriyâ. Pour voir comment elle s'y prendra, elle se rend à Çrâvastî et rencontre son père en chemin. Sur sa demande, elle lui expose ce qu'elle est chargée de faire, en annonçant son intention de faire participer à son œuvre jusqu'aux plus pauvres. Anâthapiṇḍada lui souhaite un heureux succès.

Cinq cents Upâsakas, informés de ce qui se passe, viennent trouver Supriyâ pour l'aider. Elle promet de ne pas les oublier, va d'abord quêter parmi les pauvres, puis s'adresse aux cinq cents Upâsakas ; elle est aussi aidée par la reine Mâlikâ, les chefs du Gynécée, Ṛddhidatta et Purâṇa, Viçâṣâ *(sic)* mère de Mṛgâra et le roi Prasenajit lui-même. Enfin elle se tient au milieu de la rue, invitant les pauvres à la bienfaisance et leur faisant connaître le mérite de leurs actes. Elle va partout, même dans les forêts où des êtres humains et non humains lui donnent des fruits. Elle se rend ensuite auprès du Buddha, lui offre tout ce qu'elle avait recueilli, et, quand il a accepté, prépare un repas copieux et sain qui rassasie la confrérie. Puis elle recommence : cela dure trois mois, pendant lesquels elle arrive à l'état d'Arhat.

Les trois mois écoulés, le Buddha, avec sa confrérie, fait un voyage à Râjagṛha ; on traverse une forêt, il n'y a rien à manger. Mais Supriyâ obtient, par ses mérites, qu'une divinité de la forêt lui remplisse son vase d'aliments divins qui rassasient la confrérie. Bhagavat déclare que c'est le fruit des mérites acquis autrefois par elle. Les Bhixus veulent naturellement savoir en quoi consistent ces mérites, et le Buddha l'explique.

Le Buddha Kâçyapa étant à Bénarès, un Çreṣṭhî va à son parc et charge sa femme de lui envoyer son repas. Pendant que les serviteurs portent des mets, le Buddha apparait sur le chemin ; une servante, touchée, émerveillée à sa vue, désire lui faire un don ; mais elle n'a rien, elle n'est qu'une esclave. Après avoir examiné le pour et le contre, elle se décide à donner au Buddha et à la Confrérie les mets qu'elle porte à son maître, et reçoit les bénédictions de la troupe.

Arrivée au parc, la jeune fille ose à peine se présenter devant son maître qui lui demande ce qu'elle lui apporte. Elle avoue humblement ce qu'elle a fait en demandant pardon. — Loin de se fâcher, le Çresthì la remercie de ce qu'elle l'a réveillé de sa torpeur et l'affranchit. Mais elle demande à n'user de sa liberté que pour se faire initier ; ce qu'elle obtient. Elle devient une bonne Bhixuṇî de Kâçyapa qui la charge de nourrir la confrérie pendant une grande famine ; et, après dix mille ans passés à rendre des services aux Bhixus, elle fait le vœu d'être un jour une bonne Bhixuṇî de Çâkyamuni.

L'esclave du Çreṣṭhî était la future Supriyâ.

3. ÇUKLA (73)

— Blanche —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kapilavastu, dans le jardin de Nyagrodha.

Or, parmi les Çâkyas, demeurait un Çâkya du nom de Rohiṇa, riche (9). *personnage riche*... Il épousa (6)... *mariage stérile*...

Il n'avait ni fils, ni fille. La joue appuyée sur sa main (11)... *Manière d'obtenir des enfants*[1]...

Pendant qu'il était tout entier aux supplications, une jeune fille[2], se détachant d'une des corporations de dieux, vint dans le sein de cette dame qui le fit savoir à son (seigneur et) maître. Le maître en fut donc informé ; le maître lui dit alors : « Vertueuse, si tu mets au monde un fils, c'est bien ; mais si (tu me donnes) une fille, je te chasse avec elle de la maison. »

Plus tard, quand huit ou neuf mois furent écoulés, la dame accoucha. Il lui naquit une fille belle, admirable, charmante, dépassant l'éclat des hommes sans atteindre celui des dieux, couverte de vêtements blancs non contaminés[3] par les souillures du fœtus.

Quand Rohiṇa reçut cette nouvelle : « Ta dame est accouchée, c'est une fille qui est née », il arriva tout en colère. Alors sa dame lui présente la petite fille couverte de vêtements blancs. A la vue de cette enfant, le Çâkya Rohiṇa fut confondu d'étonnement.

[1] Il n'y a que la première partie du développement, les trois premiers paragraphes.

[2] Le tibétain dit : « un être », ce qui me paraît préférable.

[3] L'incorrection du Ms. népalais ne permet pas de savoir exactement si « contaminé » se rapporte à « vêtement » ou à « fille ».

On fit une fête à l'occasion de sa naissance. « Quel sera, dit-on, le nom de la jeune fille? » Les parents dirent : « Puisqu'elle est couverte de vêtements blancs, que le nom de cette enfant soit donc Çuklâ (Blanche) ».

La petite Çuklâ fut confiée à huit nourrices (7)... *Éducation brillante...*

A mesure que la petite Çuklâ grandissait, ses vêtements grandissaient avec elle : ils ne se salissaient pas et la salissure n'avait pas prise sur sa personne.

Quand la jeune Çuklâ fut, par succession de temps, devenue grande, beaucoup de solliciteurs se présentèrent, des fils de rois et des fils de ministres. Importuné par eux, le père de la jeune fille resta plongé dans ses réflexions, la joue appuyée sur sa main : « Si je la donne à l'un d'eux, se disait-il en lui-même, les autres deviendront mes ennemis ».

Enfin la jeune fille, voyant que son père était plongé dans les réflexions, lui dit : « Cher (père), pourquoi es-tu pensif ? » — Il expliqua la chose en détail. — La jeune fille reprit : « Cher (père), il ne faut pas prendre du chagrin ; je n'aspire pas à la satisfaction des désirs ; je veux me faire initier à l'enseignement de Bhagavat. Accorde m'en la permission, cher (père). » — Enfin elle obtint la permission de ses père et mère, se fit initier à l'enseignement de Bhagavat et, avec les vêtements dont elle était couverte à sa naissance, elle se forma un habillement complet de cinq manteaux (de religion). A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes Çuklâ avait-elle faits pour naître dans une famille riche, (pour être) belle, admirable, charmante et pour que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour elle.

Bhagavat répondit : Bhixus, Çuklâ, dans d'autres existences précédentes (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois Bhixus... Kâçyapa... (14)... *Apparition d'un ancien Buddha...* parut dans le monde.

Étant entré à Bénarès, il y résidait, à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva. Or, l'épouse d'un Çresṭhî, croyante, ayant des inclinations vertueuses et honnêtes, vint, pour une cause quelconque, à Ṛsipatana. Elle vit alors le Buddha (16)... *Description physique du Buddha...*

Elle ne l'eut pas plus tôt vu qu'elle salua les pieds de Bhagavat et s'assit de

vant lui pour entendre la loi. Alors le bienheureux Kâçyapa lui enseigna la loi. Cette femme, ayant reçu de bonnes dispositions, nourrit dans sa maison Bhagavat avec la confrérie de ses Bhixus, et offrit des manteaux[1] à la confrérie des Bhixus; finalement, après avoir obtenu l'autorisation de ses père et mère, elle se fit initier à l'enseignement de Bhagavat.

Que pensez-vous, Bhixus ? Celle qui fut alors l'épouse du Çresṭhî, ce fut précisément cette Bhixunî Çuklâ.

C'est parce qu'elle a donné des manteaux à la confrérie des Bhixus qu'elle est née couverte d'un vêtement blanc; c'est parce qu'elle a soigneusement gardé la persévérance dans une conduite pure que l'état d'Arhat s'est manifesté pour elle.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Le Çuklâ-avadâna est reproduit dans le Dvâviṁcati-av (f°s 52-55) où il forme la section quatorzième, intitulée Vastrakathâ (Discours sur le vêtement). Le texte est identique à celui de l'Avadâna-çataka; seulement il est précédé d'un préambule et suivi d'un épilogue qui appartiennent en propre au Dvâviṁcati-av.

Voici le début :

Alors le Bodhidattva Mahâsattva Maitreya parla ainsi à Bhagavat :

Je désire l'entendre de toi, ô protecteur
Dis le discours véritable des vêtements, ô grand maître!

Bhagavat répondit :

Écoute, Maitreya, je ferai l'éloge du don de vêtements.
(Je dirai) comment, en donnant des manteaux, on naît avec des vêtements.

Dans une ville, dans la grande ville de Kapilavastu, il y a un jardin ravissant appelé Nyagrodha.

Or dans cette grande ville de Kapilavastu, la meilleure des villes, parmi les Çâkyas, demeurait un Çâkya du nom de Rohiṇa : riche, etc.

[1] *Kaṭhinacîvaram*, « un manteau d'étoffe grossière, rude »; il y a le singulier, et cela est répété plus bas et confirmé par le Dvâviṁcati-av., qui, seulement, écrit *kathina;* mais le Ratna-av.-mâlâ dit et répète *pratyêkaṁ cîvaram*, « un manteau pour chacun », leçon bien plus satisfaisante.

(La suite est comme dans l'Avadâna-çataka).

Après le récit, le texte reprend ainsi :

Les grands avantages du don de vêtement, dans les mondes des hommes et dans le monde des dieux, sont que, etc., etc.

II. Le Çuklâ-avadâna se trouve dans le Ratna-Avadâna mâla, où il occupe la neuvième place (f°s 69-80). En voici l'analyse :

Pendant que le Buddha, entouré d'hommages, prêche sa loi dans le jardin du Nyagrodha, un riche et vertueux Çâkya du nom de Rohiṇa se désole de n'avoir point d'héritier. Ses amis le questionnent sur son chagrin, et, en ayant appris la cause, l'engagent à s'adresser aux divinités. Le moyen ne réussit pas d'abord; mais enfin l'épouse de Rohiṇa devint grosse ; il lui recommande de se bien soigner, la félicitant par avance de la naissance d'un fils, menaçant de la chasser si elle donne naissance à une fille. Enfin, le terme étant arrivé, il naît une fille couverte de vêtements blancs et si belle que le père, accourant pour manifester sa colère, est rempli d'admiration. On fait la fête habituelle et on lui donne le nom de Çuklâ à cause de ses vêtements blancs. Çuklâ, confiée d'abord à huit nourrices, instruite ensuite par des maîtres savants, devient une personne si distinguée qu'elle est demandée par des jeunes gens de toutes classes et en grand nombre. Sérieuses inquiétudes de Rohiṇa impuissant à contenter tant de solliciteurs. Sa fille lui demande la cause de son chagrin, et Rohiṇa lui répond par des imprécations contre elle ; elle réitère doucement sa demande pour obtenir une réponse plus claire ; et, quand elle est informée de ce qui se passe, elle déclare son aversion pour le mariage et son goût pour l'initiation. Mais alors le père cherche à combattre sa résolution ; il l'engage à garder la maison et à se marier par un Svayamvara. Çuklâ reprend la parole, fait un long discours sur les funestes effets de l'amour et déclare persister dans sa résolution (42 çlokas). — Le père cède, la mère fait un effort pour la retenir, mais en vain : elle se rend auprès du Buddha qui la fait initier par Gautamî. A ce moment, l'habit blanc avec lequelle elle était née se partage et il s'en forme cinq manteaux de religieuse. Presque aussitôt Çuklâ atteint l'état d'Arhat.

Les Bhixus questionnent leur maître sur cette destinée singulière. Voici ce qu'il leur apprend.

Pendant que le Buddha Kâçyapa était à Bénarès, une épouse de Çresṭhi, pénétrée d'admiration pour sa personne, écouta ses enseignements. Enivrée de « l'Amṛta de la loi », elle invita le Buddha et sa confrérie, le rassasia et donna à chacun un vêtement. Après quoi, ayant obtenu la permission de ses parents, elle se fit initier.

Cette femme de Çresṭhi, c'était Çuklâ. Le don d'un manteau fait par elle lui a valu le vêtement blanc avec lequel elle est née.

III. Il existe, dans le recueil pâli, un Sukkâya-bhikkhuṇiyâ-apadâna (IV, 3) qu'on est porté naturellement à rapprocher du Çuklâ-avadâna, *Sukkâ* étant la forme pâlie du sanskrit *Çuklâ*. Mais, il se trouve que les héroïnes sont distinctes; car Sukkâ, racontant la série de ses existences, ne parle pas de dons qu'elle aurait faits du temps de Kâçyapa ; elle ne parle pas non plus du vêtement blanc avec lequel elle serait née, elle parle même d'une autre particularité. De plus, elle se dit native de Râjagṛha, tandis que

l'Avadâna-Çat. fait naître Çuklâ à Kapilavastu. Ces points importants sont établis dans la stance significative :

Maintenant, dans ma dernière existence,
dans l'excellente ville de Giribbaja,
je naquis dans une grande famille de Çresṭhî,
au milieu d'un « amas de joyaux ».

Cet « amas de joyaux » ne peut pas être confondu avec le « vêtement blanc ». Quant à Giribbaja (= Sk. Girivraja)[1], c'est un autre nom de Râjagaha (= Sk. Râjagṛha), comme le prouve la suite du texte, notamment le passage où Sukkâ dit :

Un Yakkha (= Yaxa) me témoigna ses bonnes grâces.
Il vint à Giribbaja.
— Pourquoi es-tu seule dans Râjagaha ? (me dit-il).

Puisqu'il est évident que Sukkâ n'est pas Çuklâ, bien que portant le même nom, je me dispense de donner la traduction de son apadâna.

4. SOMÂ (74)

— Lune —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait à Çrâvastî un brahmane riche (9)... Il avait lu d'un bout à l'autre les trois Vedas, (connaissait) les vocabulaires, les prédictions[2], la division des lettres et cinquièmement les Itihâsas qu'il savait expliquer *pada* par *pada*. Il faisait lire les Mantras à cinq cents jeunes brahmanes.

Pour devenir père, il épousa une femme de même tribu que lui (6)... *Mariage fécond...*

Il lui naquit une fille belle, admirable, charmante, pourvue de tous ses membres et de tous ses organes.

On fit une fête à l'occasion de sa naissance, et on lui donna un nom... — « Quel sera, dit-on, le nom de cette enfant?... » — Les parents dirent : « Ordi-

[1] Dans l'épisode de Jarâsandha du Mahâbhârata (Sabhâ-parva Çl. 514-982), la capitale du Magadha, entourée de cinq montagnes, est appelée Girivraja (Fauche, II, p. 367-418, principalement 398, 399).
[2] *Kaiṭabhânâm* rendu en tibétain par *çes-gsal*, « science brillante ».

nairement, nous donnons à nos enfants et petits-enfants des noms (tirés de celui) de la lune. Que le nom de cette petite fille soit donc Somâ ».

La petite Somâ fut élevée et grandit : grâce au lait, au caillé, au beurre frais, au beurre clarifié, à l'extrait de beurre clarifié, et à d'autres aliments chauds et de premier choix, elle se développa rapidement comme un lotus dans un étang.

Quand, par succession de temps, elle fut devenue grande, elle était savante, décidée, prudente, active, douée de mémoire, retenant ce qu'elle avait entendu. Lorsque son père faisait lire les Mantras à ses disciples, elle ne les avait pas plus tôt entendus qu'elle les avait déjà saisis ; et, après avoir entendu les Çâstras, elle en donnait l'explication du commencement jusqu'à la fin [1]. Aussi sa gloire rayonnait autour de Çrâvastî ; chaque jour des Tîrthikas venaient pour la voir et déterminer avec elle certains points.

Lorsque Bhagavat eut acquis la Bodhi parfaite et accomplie au-dessus de laquelle il n'y en a pas, il se rendit à Çrâvastî. Tous ceux qui étaient savants, réputés savants, tous ceux-là allaient en foule voir Bhagavat. Ne les voyant plus venir (à elle), Somâ dit à ses domestiques : « Messieurs, par quelle raison les hommes versés dans les Çâstras ne viennent-ils plus ? — Les (domestiques) répondirent : « Le bienheureux omni-scient nommé Çâkyamuni est venu ici, et tous se sont tournés vers lui. » — A ce mot de « Buddha [2] » qui n'avait pas encore frappé ses oreilles, tous ses poils se hérissèrent ; et, pour avoir entendu le nom de Buddha, cette jeune fille se rendit en présence de Bhagavat.

Elle vit donc le Buddha (16)... *Description physique du Buddha...*

Elle ne l'eut pas plus tôt vu qu'elle fit le salut des pieds de Bhagavat, et s'assit devant lui pour entendre la loi. Alors Bhagavat connaissant les pensées de la jeune Somâ, ses aspirations, sa nature, lui fit un exposé de la loi démonstratif des quatre vérités, tel que, après l'avoir entendu (22)... *Arrivée à l'état de Srota-âpatti...*

Après avoir vu les vérités, elle fut initiée en présence de Mahâprajâpati (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

1 *Pûrvâparena* représenté en tibétain par *lta-og-d ui-sbyor-jiù*, ce qui paraît signifier « conformément à la vue (c'est-à-dire à la doctrine), exactement, avec justesse ».

2 Il est à remarquer que le mot Buddha n'a pas été prononcé dans la réponse qui lui a été faite. Ce mot ne se trouve ni dans le texte sanskrit ni dans la traduction tibétaine.

Quand Bhagavat donna cet ordre aux Bhixus : « Vous, Bhixus, faites chaque demi-mois l'exposé du Prâtimoxa-sûtra, alors Mahâprajâpati dit : « Que Bhagavat expose le Prâtimoxa, que le Sugata expose le Prâtimoxa ! » — Bhagavat répondit : « Non, Bhixunîs, les Tathâgatas, Arhats, parfaits et accomplis Buddhas, n'enseignent pas la loi point par point, si quelqu'une de vous n'est en état de la retenir après qu'elle a été dite une fois. A cette condition seulement, je pourrais faire l'exposé (que vous demandez). »

A ce moment-là, la Bhixunî Somâ était dans l'assemblée, assise au milieu de la réunion. Or, cette Bhixuṇî se leva de son siège et, faisant l'añjali du côté où était Bhagavat en s'inclinant, parla ainsi à Bhagavat : « Que Bhagavat expose le Prâtimoxa, que le Sugata expose le Prâtimoxa ! il suffit qu'il soit dit une fois pour que je le retienne ». — Alors Bhagavat fit cet exposé tout au long ; et Somâ, après l'avoir entendu une fois, le garda.

Alors Bhagavat, s'adressant à ses Bhixus, leur dit : Bhixus, la première des Bhixuṇîs mes auditrices qui ont entendu beaucoup et bien retenu [1], c'est précisément cette Bhixuṇî Somâ.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes la Bhixunî Somâ avait-elle accumulés pour naître dans une famille riche, pour être belle, admirable, charmante, et savoir si bien retenir ce qu'elle a entendu ? »

Bhagavat dit : « Bhixus, Somâ, dans les existences précédentes (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration* (14)... *Apparition d'un Buddha ancien, Kâçyapa.*

Étant entré dans la ville de Vârâṇasî, il demeurait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva. Or, la fille d'un brahmane se fit initier à l'enseignement du bienheureux Kâçypa. Là, elle exposa, elle lut la doctrine des Skandhas, [la doctrine des éléments, la doctrine des Âyatanas] la doctrine de l'enchaînement des causes et des effets, la doctrine du lieu [et du non-lieu] [2] ; mais elle ne put parvenir à produire la connaissance dernière ; et celle qui avait été son guide spirituel, et sous la direction de qui elle avait été initiée, fut proclamée par le bienheureux Kâçyapa la première de celles qui retiennent bien.

1 *Agrâ bahuçrutânâm çrutadhâriṇâm.*
2 Les mots entre parenthèse manquent dans le texte sanskrit, par suite de la négligence du copiste très probablement.

Ensuite, Somâ, au moment de sa mort, fit un praṇidhâna : « De même que (celle qui fut) mon guide spirituel a été déclarée par le bienheureux Kâçyapa la première de celles qui retiennent, ainsi puissé-je, dans la voie de l'avenir, être initiée à l'enseignement de ce disciple appelé « supérieur (Uttara) [1] », auquel le bienheureux Kâçyapa a fait cette déclaration solennelle : « Toi, disciple, quand les créatures vivront cent ans, tu seras le Tathâgata, Arhat, parfait et accompli Buddha Çâkyamuni ! Et puissé-je être déclarée par Çâkyamuni la première de celles qui retiennent ! »

Que pensez-vous, Bhixus? celle qui fut la fille du brahmane, c'était précisément cette Bhixunî Somâ.

C'est parce qu'elle a fait le praṇidhâna qu'elle a été déclarée la première de celles qui retiennent.

C'est parce qu'elle a fait, dans ce temps-là, des exposés, des lectures, des récitations que l'état d'Arhat s'est maintenant manifesté pour elle.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs*...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Cet avadâna est reproduit dans le Ratna-avadâna-mâlâ où il occupe la dix-neuvième place (f°s 180-192). En voici l'analyse :

Existence à Çrâvasti d'un riche Brâhmane « qui connaissait toutes les parties de ce qui est écrit, était versé dans le sens de tous les Çâstras, éclairé, instruit dans les Vedas, lecteur des Purânas, savant : il faisait lire à cinq cents Brahmanes les Mantras des Vedas. » Il se marie, il lui naît une fille qui excite l'admiration et qu'on appelle Somâ parce que son visage ressemblait à la pleine lune. (La raison invoquée n'est pas la même que dans l'autre récit.)

Éducation soignée de Somâ ; promptitude de son intelligence ; tout ce qu'elle avait entendu une seule fois, elle le savait et le répétait. On disait : C'est la déesse Sarasvatî en personne. Une foule de gens viennent la voir, particulièrement des savants qui se retirent émerveillés de sa science et de son esprit.

Arrivée du Buddha à Jêtavana où il prêche sa loi à des auditeurs innombrables de

[1] Le Manuscrit ajoute *nâma* (nommé); ce que ne fait pas le Ratna-av.-mâlâ : et *nâma* n'est pas représenté en tibétain. On peut donc se demander si *Uttara* est un *nom* ou un *titre*. Si je n'avais pour me guider que le Ms. de l'Avadâna-çat., je le prendrais pour un nom; mais les autres textes m'obligent à le considérer comme un titre. Ce passage reviendra dans plusieurs des récits subséquents.

toute nature et condition. La foule des curieux et des gens désireux de s'instruire afflue vers lui. Somâ abandonnée questionne ses domestiques sur ce changement; ils lui expliquent assez longuement (11 çlokas) la présence, la manière d'agir et les procédés du Buddha. Somâ part aussitôt pour le voir, s'approche de lui avec respect et, après l'avoir entendu, devient Srota-âpannâ. Mais ce n'est pas assez; il lui faut l'initiation : le Buddha exige la permission des parents. Somâ va la leur demander en 7 çlokas où elle décrit les qualités physiques et morales du Buddha. Le père refuse et fait un long discours sur les maux de la vie monastique (12 çlokas). Réponse bien plus longue encore de Somâ (33 çlokas) sur les maux de l'existence et les moyens d'y échapper. Insistance du père qui pense que cela peut se faire à la maison. — Somâ déclare que cela est impossible « dans une maison troublée par les Kleças (et la) Mâyâ » (ou « par la magie des Kleças »). Le père cède enfin ; mais au moment où Somâ se lève pour partir, la mère éclate en sanglots et la conjure de rester à la maison (6 çlokas). Somâ lui expose (6 çlokas), les graves raisons qui l'obligent à persister dans sa détermination, puis elle se rend auprès du Buddha qui l'accueille et l'envoie « se prosterner devant la mère Gautamî. » Elle est initiée, elle arrive à l'état d'Arhat. Ses nombreuses qualités. (Il n'est pas question du Prâtimoxa.)

Les Bhixus étonnés demandent pourquoi Somâ est ainsi devenue « savante, arhatî, pratiquant la pureté ». Le maître l'explique. Quand Kâçyapa était à Bénarès prêchant la loi, une fille de Brahmane désira et obtint l'initiation. Tout ce que le maître lui enseignait, elle le saisissait très bien : « Ce fut alors que l'Arhatî, pratiquant la pureté qui lui servait de précepteur, fut proclamée par Kâçyapa la première de celles qui gardent ce qu'elles ont entendu. Dans le même temps, ce bienheureux Kâçyapa, s'adressant au ferme disciple supérieur (Uttara)[1], lui dit: Toi, disciple, quand le temps sera venu, tu seras le parfait Buddha, Arhat, Tathâgata, Roi de la loi, Maître Çâkyamuni. » En mourant, la Bhixunî regretta de n'avoir pu atteindre la science finale (Naisṭhikaṁ jñanam) ; elle fit vœu de l'obtenir au temps de Çâkyamuni et d'être déclarée par lui « la première de celles qui retiennent ce qu'elles ont entendu et parlent bien dans son école. » C'est cette Bhixunî de Kâçyapa qui est la Somâ actuelle.

La « mère » Gautamî prit alors la parole pour demander au Buddha l'exposé du Prâtimoxa que nul autre ne pouvait donner. Il répond qu'il ne peut le faire que si quelqu'un, après l'avoir entendu une fois, est en état de le redire après lui : Somâ se déclare prête à remplir la condition. Le Buddha expose donc le Prâtimaxa. Somâ le répète, et est déclarée la première de celles qui retiennent. C'est au praṇidhana qu'elle avait fait au temps de Kâçyapa qu'elle doit cet avantage.

On voit que, en ce qui touche le Prâtimoxa, l'économie de ce récit diffère un peu de celle du récit de l'Avadâna-Çataka ; mais la disposition des parties seule diffère. Les mêmes développements se trouvent dans l'un et l'autre texte.

[1] Voir ci-dessus, p. 278, note.

5. KUVALAYÂ[1] (75)

— Lotus —

Le bienheureux Buddha (1)..., étant entré à Râjagṛha résidait à Veṇuvana, dans l'enclos de Kalandaka.

Or, en ce temps-là, dans la ville de Râjagṛha, on célébrait la fête appelée Girivalgusamâgama[2]. De toutes les six villes une foule immense était venue s'y rassembler. Un maître de danse s'y rendit aussi, venant du midi ; il avait une fille belle, admirable, charmante, bien pourvue de tous ses membres et organes, (mais) qui était enivrée de l'orgueil de la santé, de la jeunesse et de la beauté[3]. Quand elle s'avance sur la scène, tous les spectateurs la regardent fixement, tout tristes (de ne pas la posséder), et elle attire puissamment le cœur de ceux chez qui la réflexion n'abonde pas.

Lorsque la fête dont il s'agit fut célébrée, les six docteurs, Pûraṇa en tête, s'y rendirent également.

Alors la jeune Kuvalayâ dit à la foule « Messieurs, y a-t-il dans la ville de Râjagṛha un être humain qui me soit égal ou supérieur en beauté ? » La foule répondit : « Il y a le Çramaṇa Gautama avec son entourage ». — Kuvalayâ reprit : « Est-ce un être humain ou un dieu ? » — « C'est un être humain et il est tout-sachant ».

Alors Kuvalayâ, après avoir entendu cette parole, se rendit couverte de tous ses ornements auprès de Bhagavat : puis se tenant au devant de Bhagavat, dansa, chanta, fit de la musique ; elle exhiba devant lui les parties sexuelles de la femme, les traits caractéristiques de la femme, les signes de la

1 Dans le tibétain, le titre de ce récit est *Utpala*, synonyme de *Kuvalaya* : ces deux termes désignent les Nénuphars en général. Dans la suite du récit tibétain, l'héroïne est toujours appelée Utpala.

2 « L'assemblée de la belle montagne » ou « l'assemblée du mont Valgu » ou encore « la belle assemblée de la montagne. » Mais le tibétain, qui traduit fidèlement les trois éléments de ce composé, le fait précéder de *Klu-i rgyal-po* (= *Nâgarâja*, « roi des Nâgas ou serpents »), déterminatif de *giri*, qui devient ainsi un nom propre ; et, comme il rend *valgu* par *yid-oṅ*, « qui va au cœur », le sens du composé serait : La rencontre de Giri (roi des Nâgas) et de sa belle ». On peut voir dans cette fête la commémoration d'une légende mythologique. — Comme au récit 53 (Voir ci-dessus p. 207, note 1), le Manuscrit népâlais a *parvata* « montagne » au lieu de *parva* « fête », mais ici, ce doit être une erreur de copiste plutôt qu'une variante du texte.

3 « Beauté » n'est pas dans le tibétain.

femme[1]. Et ceux des Bhixus qui n'étaient pas exempts de passions furent tout remués par elle[2].

Alors Bhagavat, pour convertir ceux des Bhixus en qui les passions abondaient et pour ôter de Kuvalayâ l'ivresse de la jeunesse et de la beauté, produisit de telles combinaisons de la puissance surnaturelle, que Kuvalayâ fut à l'instant transformée en une vieille décrépite, à tête grise, à dents ébréchées, voûtée comme la charpente d'un toit recourbé.

Quand Kuvalayâ se vit ainsi devenue hideuse, l'enivrement que lui causaient sa jeunesse et sa beauté disparut complètement ; et les Bhixus chez qui la passion augmentait furent confus. Alors Kuvalayâ, dont l'enivrement était dissipé, adora avec la tête les pieds de Bhagavat et fit à Bhagavat cette ouverture : « Bien ! que Bhagavat m'enseigne la loi de telle sorte que je sois délivrée sans trop de peine de ce cadavre puant ! »

Alors Bhagavat, connaissant le principe des pensées et des dispositions, la nature de Kuvalayâ et de ces Bhixus débarrassés des passions, fit un enseignement de la loi tel que, après l'avoir entendu, les uns (22)... devinrent Srotaapannâ, d'autres Sakṛdâgâmi ; d'autres, s'étant fait initier et ayant abandonné tous les Kleças, devinrent Arhats. Kuvalayâ elle-même ayant reçu de bonnes dispositions fut initiée en présence de Bhagavat. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Les danseurs aussi, sans même quitter leur costume, renoncèrent à tous les Kleças et atteignirent l'état d'Arhat.

Alors les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui ôte tous les doutes : « C'est une merveille, ô vénérable, que,

[1] Il y a trois termes dans le sanskrit et quatre dans le tibétain ; mais les deux premiers du tibétain ordinairement joints et juxtaposés, doivent correspondre ensemble à la première expression sanskrite; *lingâni*, qui me paraît désigner les parties sexuelles. Les autres termes *cinhâni nimittâni* seraient des synonymes ou désigneraient certaines parties du corps qui ont chez les femmes un développement particulier, comme les seins, les hanches. Il résulte de là que la danseuse se serait montrée nue ou à peu près au Buddha ; à moins qu'on ne veuille voir dans les trois termes l'expression de certaines poses ou de certains tours dans lesquels les danseuses excelleraient, non les danseurs. On traduirait alors : « les traits distinctifs, les talents particuliers, les jeux particuliers des femmes ». — Le deuxième terme *cinha* est employé dans le Vadrika pour désigner les « symptômes » d'une maladie. Voir page 39, note 1.

[2] *Sankrâmitâ* « lui furent livrés. » L'expression correspondante *ci-bya-gtol-med* « ne sachant que faire » rendant les mots sanskrits *trâsita*, *vitrâsita* dans d'autres passages de ce recueil, il est permis d'en conclure que *sankrâmitâ* est une faute et qu'il faut lire *santrâsitâ* : « effrayés, épouvantés. »

au moyen de la vieillesse, Bhagavat ait ainsi ébranlé la jeune danseuse Kuvalayâ dans l'orgueil de sa beauté et de sa jeunesse et l'ait ainsi établie dans le Nirvâṇa qui est la fin suprême. » Bhagavat répondit : « Qu'y a-t-il d'étonnant Bhixus, à ce que, étant maintenant affranchi de l'attachement... (17) *Perfection morale du Buddha...* j'aie tout à l'heure[1], au moyen de la vieillesse, ébranlé la jeune Kuvalayâ dans l'orgueil de sa beauté et de sa jeunesse, pour l'établir dans le Nirvâṇa, qui est la fin suprême, puisque déjà, au temps jadis, alors que j'étais encore en proie à l'attachement... j'ai établi la jeune Kuvalayâ dans les cinq terrains du vœu (pañcasu vratapradeçeṣu). Écoutez et fixez bien et dûment dans votre esprit (ce que vous aurez entendu) : je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé dans la ville de Bénarès, un roi du nom de Brahmadatta exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste.*

Or ce roi joue avec sa reine, etc... (6)... il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, blond de la couleur de l'or, avec une tête comme un parasol, de longs bras, un front large, la voix haute, les sourcils réunis, le nez saillant, parfait dans tous ses membres et organes.

On fit une fête à l'occasion de sa naissance et on lui donna un nom. « Quel nom donnerons-nous à cet enfant ? » Les parents dirent : « Puisque son père est roi de Kâçi et que cet enfant est beau, admirable, charmant, que le nom de l'enfant soit Kâçisundara (le beau de Kâçi) ». L'enfant Kâçisundara fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante.*

Quand il fut devenu grand, il fut sacré roi de la jeunesse ; mais voyant que la dignité royale est entachée de bien des défauts, qu'elle est une source de calamités, il se fit initier parmi les Ṛṣis. Retiré dans une grotte de l'Himavat, il ne vivait que de fruits, de racines, d'eau, ne portait que des vêtements de peaux de gazelles ou d'écorce d'arbre[2] et rendait au feu un culte constant. Plus tard il se rendit dans une autre grotte de (la) montagne [pour avoir] des fruits [et des racines]. Là, une fille de Kinnara vit le[3] jeune Ṛṣi ; poussée par la passion, elle se mit à danser, à chanter, à faire de la musique ; elle fit voir

[1] Le tibétain *zin-pai-ts'e*, dont l'équivalent ne se trouve pas dans le sanskrit, désigne le passé, mais s'applique à un événement si récent qu'on peut le considérer comme étant dans le présent. L'expression tibétaine qui designe un passé éloigné est *'das-pai ts'e*.

[2] Voir IV, 7, page 140, note 1.

[3] Les mots entre crochets ne sont pas dans le sanskrit, sans doute par omission involontaire.

les parties sexuelles de la femme, les signes des femmes, les jeux des femmes[1]. Alors le Ṛṣi Kâçisundara lui donna cet enseignement sur la loi : « Tu es vieille, ma sœur ; les premiers sons de ta voix sont doux et onctueux ; les derniers sont traînants et sans force. » Quand la fille de Kinnara eut entendu cet enseignement de la loi, l'enivrement qui la possédait disparut. Elle éprouva de bonnes dispositions et fit un praṇidhâna : « Dans le temps où tu arriveras à la possession de la Bodhi parfaite et accomplie au-dessus de laquelle il n'en existe pas, puissé-je alors être au nombre de tes auditeurs ! »

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus, celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le jeune Ṛṣi, c'était moi, et la fille de Kinnara, c'était cette Kuvalayâ. »

Les Bhixus questionnèrent le Buddha : « Vénérable, quels actes Kuvalayâ avait-elle faits pour être belle, admirable, charmante ? quels actes avait-elle faits, pour que l'état d'Arhat se soit manifesté pour elle ? »

Bhagavat répondit : « Bhixus, Kuvalayâ, dans d'autres existences anciennes (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, quand les créatures vivaient quarante mille ans, le parfait et accompli Buddha nommé Krakucchanda (14)... parut dans le monde. Il entra dans la ville de Çobhâvatî et y résida. Or, un maître de danse y arriva par le chemin du sud. Le roi Çobha, en fréquentant Bhagavat, avait obtenu la vue des vérités, et il donna aux danseurs l'ordre suivant : « Il faut que vous exécutiez en ma présence une danse bouddhique[2] ». Ceux-ci, prenant sur leur tête l'ordre du roi, répondirent : « Oui, vénérable » ; alors tous les danseurs s'appliquèrent à exécuter une danse bouddhique digne d'examen, si bien que le roi, entouré de la troupe de ses ministres ne put s'empêcher de prendre part à la danse[3]. Là, le maître de danse lui-même apparut en tenue de Buddha, et les danseurs se présentèrent en tenue de Bhixu. Ensuite le roi ravi, content, joyeux, couvrit d'un grand amas de richesses la troupe des danseurs avec le maître de danse en tête. Ceux-ci, ayant reçu de

[1] La correspondance des termes sanskrits et tibétains ne coïncide pas avec celle qu'on a vue plus haut. Les termes tibétains sont les mêmes que ci-dessus ; les termes sanskrits diffèrent par la suppression de l'un des précédents (*linjâni*) et l'adjonction d'un nouveau (*vikrîḍitâni*).

[2] *Bauddham nâṭakam.* Je dis « danse » ; peut-être vaudrait-il mieux dire : « drame » ou « pantomime ».

[3] Si bizarre que cela paraisse, je ne vois pas le moyen de traduire autrement *Yâvad râjâ amâtyagaṇaparivṛto naṭam nâṭayitum âbuddha :* — Mais il n'y a rien de semblable dans le tibétain ; il dit seulement : « la danse fut exécutée en présence du roi accompagné de la troupe de ses ministres. »

bonnes dispositions pour l'enseignement de Bhagavat, distribuèrent des dons largement, puis firent un praṇidhâna parfait : « Par cette racine de vertus, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, puissé-je me concilier les Buddhas à venir et ne pas me les aliéner ! ».

Que pensez-vous, Bhixus ? — Les danseurs d'alors étaient précisément ceux qui avaient Kuvalayâ à leur tête. C'est parce qu'ils avaient fait ce praṇidhana, qu'ils ont obtenu la manifestation de l'état d'Arhat.

C'est que, Bhixus, les actions entièrement noires (5)... *Les actes blancs et les actes noirs.*

Ainsi parla Bhagavat... (2)

Rapprochements et remarques

Nous avons dit, dans le préambule, et le lecteur a pu juger lui-même, que ce récit est un véritable Jâtaka. C'est peut-être là ce qui explique la mention *Jâtakamadhvani* mise dans le Ms. népâlais devant le titre du récit suivant. *Jâtakamadhvani*, expression très peu correcte (il faudrait *jâtakasya* ou *jâtakânâm adhvani)* doit signifier « dans la voie du (ou des) Jâtaka ». C'est vraisemblement une remarque, une note, une glose mise à la suite du Kuvalayâ ; elle aura été maladroitement incorporée dans le texte, plus maladroitement encore ajoutée au titre du Kâçika-sundarî (qui n'est pas un Jâtaka), au lieu de rester soudée à la conclusion du Kuvalayâ (qui peut à bon droit être considéré comme tel).

6. KÂÇIKASUNDARÎ (76)

— La belle de Kâçi —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Bénarès, à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva.

Or, dans la ville de Bénarès, le roi Brahmadatta exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste...*

Cependant ce roi joue avec sa reine etc... (6)... Une fille naquit, belle, admirable, charmante, bien pourvue de tous ses membres et organes. Une fête fut instituée à l'occasion de sa naissance, et on lui donna un nom... Les parents dirent : puisque c'est la fille du roi de Kâçi et qu'elle est bien belle (surûpâ), que le nom de cette enfant soit donc Kâçisundarî (la belle de Kâçi).

La petite Kàçisundarî fut confiée à huit nourrices (7)... *Éducation brillante...*

Quand, avec le temps, la jeune Kàçisundarî fut devenue grande, les six rois voisins [1] envoyèrent un messager à Brahmadatta avec cette invitation : « Nous avons appris qu'il t'est né une fille ; il faut que tu l'accordes à un de nos fils. » Alors le roi entra dans son boudoir et, la joue appuyée sur sa main, resta plongé dans ses réflexions ; il se disait : « Si je la donne à l'un d'eux, j'aurai des difficultés avec les autres ».

Cependant la jeune Sundarî, parée de tous ses ornements, vint trouver son père, le voyant tourmenté par le chagrin, et l'interrogea : « Cher (père), pourquoi te fais-tu du chagrin ? » — Son père lui expliqua ce qu'il en était. — Alors Kâçîsundarî dit à son père : « Cher père, qu'un messager soit envoyé aux rois voisins pour leur dire : dans sept jours, la jeune Kâçisundarî recourra au Svayamvara ; que chacun de vous fasse donc ce qu'il a à faire. »

Quand le septième jour fut arrivé, les rois voisins se réunirent. Kâçisundarî, montée sur un char, arborant un étendard jaune et tenant en main une image du Buddha, s'avança vers l'assemblée des rois et dit : « Écoutez, messieurs les rois voisins, je ne fais cas ni de votre beauté, ni de votre jeunesse, ni de vos richesses et de vos jouissances, ni de votre souveraineté ; je n'aspire pas à la satisfaction des désirs (charnels). Voici l'image, reproduite par le dessin, du bienheureux Buddha ; je suis de ses auditeurs, je veux être initiée à son enseignement ».

Étant donc allée à Ṛṣipatana, elle salua les pieds de Bhagavat et parla ainsi à Bhagavat : « Vénérable, puissé-je recevoir l'initiation à la discipline de la loi bien enseignée, la consécration, la condition de Bhixu, et pratiquer la pureté en présence de Bhagavat. Alors Bhagavat la confia à Mahâprajâpati qui l'initia et la consacra. Elle donc (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Alors, ces fils de rois songeant à tout ce qu'il y avait en elle de beauté, de jeunesse, d'éclat, troublés par l'ivresse de la passion, prétendirent la demander quoiqu'elle fût initiée. Se voyant demandée par eux, semblable au roi des cygnes qui étend ses ailes, elle s'éleva dans les régions de l'air et com-

[1] Je rends ainsi *prâtisoma* (« qui est contre la lune »?) traduit en tibétain par *ñi og* « sous le soleil. » — Je suppose que ces termes indiquent une position astronomique des lieux qui les montre comme voisins ; ils reviennent fréquemment dans les textes sanskrits et tibétains.

mença à faire voir divers prodiges. La puissance surnaturelle fait bien vite croire les gens simples : quand les fils de rois virent ces merveilles, ces prodiges qui amènent à la foi les dieux et les hommes, tous leurs poils se hérissèrent; ils tombèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon : « Pardonne, ô notre sœur, lui dirent-ils, toi qui as manifesté de telles lois, il serait déplacé que tu goûtasses (la satisfaction) des désirs (charnels) ».

Alors Kâçisundarî descendit des régions aériennes et, se tenant devant la foule, fit une explication de la loi appropriée (à la circonstance). Après l'avoir entendue plusieurs centaines de milliers d'hommes atteignirent la grande supériorité ou l'excellence *(mahân-viçesa)*.

Alors les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui ôte tous les doutes : Vénérable, quels actes Kâçisundarî avait-elle faits pour être belle, admirable, charmante, et pour que, après son initiation, l'état d'Arhat lui ait été manifesté ?

Bhagavat répondit : Bhixus, Kâçisundarî, dans d'autres existences passées, (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa où nous sommes, quand les créatures vivaient trente mille ans, le parfait et accompli Buddha Kanakamuni (14)..., apparut dans le monde...

Or, il y avait là une fille de roi, croyante, vertueuse, ayant de bonnes inclinations, appliquée à son propre bien et au bien d'autrui ; elle fit faire un Vihâra qu'elle remplit de tous les meubles (nécessaires), et l'offrit à Bhagavat et à la confrérie de ses auditeurs.

Et (plus tard) s'étant fait initier à l'école du parfait et accompli Buddha Kâçyapa[1], elle développa en elle l'amour (maitrî) pendant dix mille ans.

Que pensez-vous, Bhixus ? Celle qui fut la fille du roi, c'était précisément cette Sundarî.

C'est parce qu'elle a donné un Vihâra, qu'elle est belle, admirable, charmante ; c'est parce qu'elle s'est fait initier sous le Buddha Kâçyapa et a développé l'amour en elle-même pendant dix mille ans, que maintenant l'état d'Arhat s'est manifesté pour elle.

[1] Le Manuscrit népâlais porte *Kanakamuni;* mais on lit dans le Kandjour *od-sruṅ*, traduction du du mot Kâçyapa, qui représente évidemment la vraie leçon.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

7. MUKTÂ (77)

— Perle —

Le Bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapindada.

Or, il y avait à Çrâvastî un çresthi nommé Pusya, riche (9)... *Description d'un homme riche*...Il épousa une femme... (6) *Mariage fécond...*

Il lui naquit une fille belle, admirable, charmante à cause d'une guirlande de perles attachée à sa tête. On fit une fête à l'occasion de sa naissance et on lui donna un nom. « Quel sera, dit-on, le nom de cette enfant ? » — Les parents dirent : « Puisque, dès sa naissance, une guirlande de perles est apparue sur sa tête, que son nom soit donc Muktâ (perle) ! » La petite Muktâ fut confiée à huit nourrrices (7)... *Éducation brillante...*

Avec le temps, la jeune Muktâ devint grande. (Chaque fois que) la guirlande de perles tombait (de sa tête), il en paraissait une autre. Aussi, quand la jeune fille voyait des malheureux et des mendiants, elle leur faisait part de ses richesses.

Quand elle fut en âge d'être mariée, beaucoup de solliciteurs la demandèrent, des fils de roi, des fils de ministres, des fils de Çresthis. Alors le père, entrant dans son boudoir et appuyant sa joue sur sa main, resta plongé dans ses réflexions ; il se disait : « Si je la donne à l'un d'eux, les autres deviendront mes ennemis ».

Alors la jeune fille fit à son père cette observation : « Cher (père), pourquoi es-tu affligé ? » — Il lui expliqua ce qui se passait. La jeune fille lui dit alors : « Cher (père), je n'aspire pas à la satisfaction des désirs (charnels), je me ferai initier à l'enseignement de Bhagavat ».

Cependant le plus jeune fils d'Anâthapindada, appelé Supriya, fit à son père cette ouverture : « Demande pour moi cette jeune fille ». — Alors Anâthapindada envoya au maître de maison Pusya un message pour lui dire :

« Accorde la jeune Muktâ à mon fils ; en contractant cette alliance nous assurons notre bonheur pour la vie ».

Aussitôt le maître de maison Puṣya fit savoir à sa fille de quoi il s'agissait. Elle répondit : S'il est disposé à poursuivre la maturation de ses sens[1] et à se faire initier avec moi à l'enseignement de Bhagavat, je veux bien, à cette condition, le prendre pour époux ». — Il y consentit ; et tous deux, quittant la maison, se firent initier ensemble à l'enseignement de Bhagavat.

A force d'application... (23) *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Les Bhixus, ayant un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui détruit tous les doutes. Vénérable, quels actes Muktâ avait-elle faits pour avoir une guirlande de perles sur sa tête, et pour que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour elle ?

Bhagavat répondit : Bhixus, Muktâ, dans des existences antérieures (12). *Le fruit des œuvres et la transmigation...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, quand les créatures vivaient vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa (14)... parut dans le monde. Étant entré dans la ville de Bénarès, il y résidait à Ṛṣipatana, dans le Mṛgadâva.

Or, un négociant, ayant fait un voyage sur l'Océan, était revenu heureusement et à bon port ; il rapportait (entre autres choses) une guirlande de perles d'un éclat supérieur. Or, il avait une femme belle, admirable, charmante; il lui attacha (cette guirlande) sur la tête.

Cependant il y avait à Bénarès un maître de maison croyant (8)... *personnage vertueux*. Cette pensée lui vint à l'esprit : « Si je faisais une quête intentionnelle pour faire un séjour de cinq ans à l'école du bienheureux Kâçyapa ? » — Il fit part de son dessein au roi Kṛkì[2]. « Je désire, lui dit-il, faire une quête intentionnelle pour faire un séjour de cinq ans à l'école de Bhagavat. — « Qu'ainsi soit », répondit le roi. Alors ce maître de maison monta sur le dos d'un éléphant, se mit à parcourir les rues, les promenades, les carrefours, les places de la ville de Bénarès, en demandant l'aumône pour sa quête intentionnelle. Or, l'épouse du marchand, détachant de sa tête la

[1] Le texte sanskrit en cet endroit est fort douteux, et la version tibétaine n'est pas claire ; elle est d'ailleurs incomplète ; on n'y trouve pas l'expression « maturation complète des sens ».

[2] Le Manuscrit népâlais a *Kṛṣṭi* orthographe fautive du nom de *Kṛkî* déjà rencontré (récit 59, page 228), et qui se retrouvera plus loin.

guirlande de perles, la donna pour cette quête intentionnelle. Le marchand étant survenu vit que la guirlande avait été ôtée de la tête (de sa femme); il l'interrogea : « Vertueuse, où est la guirlande de perles ? » — « Fils d'Ârya, répondit-elle, réjouis-toi et éprouve de bonnes dispositions intérieures ! je l'ai donnée pour une quête intentionnelle, à propos de l'enseignement de Bhagavat ». Le marchand alors racheta cette guirlande pour un grand prix et l'offrit à sa femme ; mais celle-ci ne voulut pas la reprendre : « J'en ai fait l'abandon », dit-elle. L'époux reprit : « Vertueuse, je l'ai achetée pour une très forte quantité d'or et d'argent ; pourquoi la refuses-tu ? » — Alors cette jeune femme la prit, rassembla un grand nombre de fleurs, se munit de parfums et de guirlandes, puis se rendit à Ṛsipatana. Alors elle arrangea une chambre parfumée[1], fit des onctions de parfums, sema des fleurs à profusion, puis plaça la guirlande de perles sur la tête de Bhagavat; et, au moment où cette guirlande fut placée sur la tête de Kâçyapa, éprouvant de bonnes dispositions, elle fit ce praṇidhâna : Puissé-je recevoir de telles qualités, me concilier un tel maître et ne pas me l'aliéner !

Que pensez-vous, Bhixus ? Celle qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut l'épouse du négociant, c'était cette Muktâ.

C'est parce qu'elle a rendu des honneurs au bienheureux Kâçyapa qu'elle est belle, admirable, charmante, et qu'une guirlande de perles est apparue sur sa tête ; c'est par cette cause aussi que l'état d'Arhat s'est maintenant manifesté pour elle.

C'est que, Bhixus, les actions entièrement noires... (5) *Actes blancs et actes noirs*...

Ainsi parla Bhagavat (2).

[1] *Gandhakuṭṭâm* (sic), en tibétain *dri-gtsaṅ khaṅ;* ce terme se retrouve plus loin dans le récit 94 (Le kuncika) écrit plus correctement *Gandhakûṭim*.

8. KACANGALA[1] (1) (78)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait avec la confrérie de ses auditeurs à Kacaṅgala, dans la forêt kacangalienne.

Dans (ce pays de) Kacaṅgala, il y avait une vieille du nom de Kacaṅgalâ qui, s'étant munie d'une cruche, vint à un puits pour y prendre de l'eau.

Alors Bhagavat, s'adressant à Ânanda, lui dit : « Va, Ânanda, dis à cette vieille : Bhagavat a soif, donne lui à boire ».

Quand Ânanda lui eut dit ces paroles, elle répondit : « Je vais lui en porter moi-même ».

Kacaṅgalâ, ayant donc rempli sa cruche, se rendit en la présence de Bhagavat. Elle vit le bienheureux Buddha (16)... *Description physique du Buddha...*

A l'instant même où elle l'aperçut, l'affection maternelle naquit en Kacaṅgalâ ; un flux de lait s'échappa de ses deux mamelles, et, levant les bras, elle se mit à embrasser Bhagavat en disant : « Mon fils ! mon fils ! » — Les Bhixus veulent la retenir. Mais Bhagavat leur dit : Ne retenez pas cette vieille, vous, Bhixus ! — Pourquoi cela ? — C'est que, pendant cinq cents existences successives, elle a été ma mère :

C'est par tendresse maternelle
qu'elle s'attache à ma personne pour l'embrasser.
Si on l'empêche de s'attacher à ma personne pour l'embrasser,
voici que, à l'instant même, le sang jaillira tout chaud de sa gorge.

Me souvenant d'elle avec reconnaissance,
à la vue de cette manifestation d'amour maternel,
ému de pitié et de compassion,
je me prête à ses embrassements.

Enfin, quand son accès de tendresse maternelle fut passée, elle s'assit devant Bhagavat pour entendre la loi.

[1] J'écris Kacaṅgala d'après le tibétain. Car, bien que le *v* et le *c* se ressemblent beaucoup dans le Manuscrit népâlais, le mot est écrit très distinctement *Kavaṅgala*. Du reste, les Dictionnaires donnent Kacaṅgala et ne donnent pas Kavaṅgala.

Bhagavat, voyant ses dispositions, ses aspirations, sa nature, lui fit un exposé de la loi démonstratif des quatre vérités tel que, après l'avoir entendu (22)... *Arrivée à l'état de Srota-âpatti...*

Quand elle eut vu les vérités, elle prononça cette stance :

Ce que doit faire un fils
pour sa mère, en accomplissant des choses difficiles [1],
Bhagavat l'a fait pour moi ;
il a tourné mes pensées vers la délivrance.

Tu m'as arrachée aux voies mauvaises,
tu m'as établie dans le Svarga et la délivrance.
Tu as déployé tous tes efforts
pour faire une chose excellente et bien grande [2].

Enfin, ayant obtenu la permission de son maître, elle se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Quand Bhagavat, après avoir exposé la doctrine aux Bhixuṇis en peu de mots, se retirait pour s'absorber dans une méditation paisible, Kacaṅgalà expliquait (cette doctrine) aux Bhixuṇîs (en la développant).

Alors Bhagavat, s'adressant aux Bhixus, leur dit : « Bhixus, la première parmi celles qui font la fonction de distribuer les derniers mots de la doctrine[1] à mes Bhixuṇîs et auditrices, c'est assurément Kacaṅgalâ.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes :

Vénérable, quel acte Kacaṅgalâ avait-elle fait pour avoir été initiée dans un âge si avancé ? — Quel acte avait-elle fait pour avoir été esclave ? — Quel acte avait-elle fait pour qu'elle n'ait pas conservé Bhagavat la dernière fois qu'il devait être à l'état de fœtus, pour que, après son initiation, l'état d'Arhat ait été manifesté pour elle et qu'elle ait été déclarée la première de celles qui font fonction de dispenser les derniers mots de la doctrine.

[1] Cette expression qui s'applique excellemment au Buddha est rapportée à « fils » dans le texte sanskrit; mais, à l'aide d'une correction facile, on pourrait la faire rapporter à « mère ». Ce rapport est ainsi établi dans le tibétain. Le contexte me paraît être en faveur de la leçon du manuscrit népâlais.

[2] *Viçeṣa : sumahân* — *Viçeṣa* ne paraît pas avoir ici l'acception qu'il a ordinairement dans ce recueil.

[3] Ou le Sutrânta (fin du Sûtra), *Sutrântavibhâgakartṛînâm agra.*

Bhagavat répondit : Bhixus, Kacaṅgalâ, dans d'autres existences passées (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, quand j'étais Bodhisattva, elle fut ma mère pendant cinq cents existences sans interruption. Chaque fois que je voulais me faire initier, elle me retenait : c'est par la maturation de cet acte qu'elle (n') a été initiée (que) dans sa vieillesse. Chaque fois que je voulais faire des dons, elle venait à la traverse pour que je ne donnasse pas : c'est pour cela qu'elle est pauvre. Bref, elle n'a fait aucun de ces actes éclatants, mémorables, qui font les Mahâmâyâ ; c'est pour cela qu'elle ne m'a pas conservé pour la dernière fois que j'étais appelé à subir la condition de fœtus. De plus, ayant été initiée sous le bienheureux Kâçyapa, elle maltraitait les Bhixuṇîs instruites et non instruites en les appelant : « esclaves ! » C'est pour cela qu'elle a été dans la condition d'esclave. Mais parce qu'elle a lu et relu la théorie des Skandhas, [la théorie des Dhâtus, la théorie des six Âyâtanas], la théorie de la connexion des effets et des causes, la théorie du lieu et du non-lieu, à cause de cela, elle a obtenu maintenant la manifestation de l'état d'Arhat et a été déclarée la première de celles qui font la fonction de dispenser le complément du sûtra (sutrânta).

C'est que, Bhixus, les actions entièrement noires (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Le quatorzième texte du XIII[e] volume de la section Mdo du Kandjour (f[os] 503-511) intitulé Mahallikâ-paripṛcchâ « Questions de la vieille » se rapproche de notre récit par certaines parties. La « questionneuse » de ce Sutra est évidemment la même que notre vieille décrépite. Seulement, le sujet est traité tout différemment. Le Buddha lui fait une leçon de métaphysique, sur sa demande. Puis, s'adressant à Ananda qui le questionne à son tour, il lui explique le passé et l'avenir de cette vieille. Pour ce qui est de l'avenir, elle deviendra un Buddha ; ce qui ne concorde nullement avec la version de l'Avadâna-Çataka et est même en contradiction avec elle. Car, dans l'Avadâna-Çataka, elle devient Arhatî et est par là virtuellement en possession du Nirvâṇa. Mais l'explication du passé de la vieille répond à celle qui est donnée dans l'Avadâna Çat. Je ne la reproduis pas ici : on la trouvera à la page 369 du tome V des *Annales du Musée Guimet*, où la traduction du sûtra tibétain est donnée dans son entier.

II. Nous avons cité, à propos du récit 68 (les cent enfants sortis d'une seule boule de chair), une légende, d'ailleurs très différente, rapportée par le voyageur chinois Fa-hian, et dans laquelle il s'agit de mille fils nés de la même manière. Quand les mille, devenus adultes, viennent, en conquérants, attaquer leur ville natale où règne leur père qu'ils ne connaissent pas, leur mère se fait reconnaître d'eux en faisant jaillir de chacun de ses seins cinq cents ruisseaux de lait et les amène ainsi à poser les armes.

9. XEMÂ (79)

— Heureuse —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, en ce temps, le roi Prasenajit de Koçala et le roi Brahmadatta eurent entre eux un différend ; si bien que le roi Prasenajit s'avança jusqu'à la frontière du Koçala, y établit son camp et s'y installa, Le roi Brahmadatta de son côté rassembla une armée formée de quatre corps, un corps d'éléphants, un corps de cavalerie, un corps de chars et un corps d'infanterie ; puis il établit son camp sur le bord d'un cours d'eau et s'y installa.

Or, le roi Prasenajit de Koçala fit venir sa première épouse ; il joue avec elle, s'amuse avec elle, s'empresse autour d'elle ; le roi Brahmadatta joue aussi avec sa reine, s'amuse avec elle, s'empresse autour d'elle. Il en résulta que, précisément le même jour, une fille naquit au roi Prasenajit de Koçala et un fils au roi Brahmadatta. Il y eut alors [de bruyantes réjouissances à la cour des deux rois, on fit des dons aux mendiants. Or, le roi Prasenajit fit à ses gens cette question : « Que se passe-t-il donc à la cour de Brahmadatta[1]] qu'on fasse une telle fête ? » — Ils répondirent : « C'est qu'il est né un fils au roi Brahmadatta ». Le roi Brahmadatta fit une question pareille. On lui répondit : « C'est qu'il est né une fille au roi Prasenajit ».

Alors le roi Brahmadatta envoya un messager au roi Prasenajit pour lui dire : « J'ai appris que ton bonheur s'est accru par la naissance d'une fille. A nous aussi, il nous est né un fils ; eh bien ! donne (ta) fille à mon fils. En formant ce lien entre nous, nous supprimerons toute (cause d') inimitié pour

[1] Il y a ici, dans le Manuscrit népâlais, une lacune qui le rend à peu près inintelligible. Le tibétain est sans lacunes et très clair.

tout le temps de notre vie ». Le roi Prasenajit accepta en disant : « Qu'ainsi soit ! »

Après qu'ils se furent mutuellement réjouis et félicités, le roi Brahmadatta fit une fête à l'occasion de la naissance de son fils et lui donna le nom de Xemankara ; le roi Prasenajit de Koçala fit aussi une fête à l'occasion de la naissance de sa fille et lui donna le nom de Xemâ. Tous deux furent élevés et devinrent grands avec le temps.

Cependant le jeune homme envoya à la jeune fille des colliers, des demi-colliers, des guirlandes, des colliers magnifiques [1], lorsque la jeune fille fut devenue grande. Elle questionna ceux (qui les lui apportaient) : » D'où viennent ces présents ? » — Les envoyés lui expliquèrent tout au long de quoi il s'agissait. Après les avoir entendus, elle fit à son père cette déclaration . « Je n'aspire pas à la satisfaction des désirs ; je veux me faire initier à l'enseignement de Bhagavat. Accorde m'en la permission, cher père ». Le roi lui répondit : « Non, ma fille, je ne le puis ; car ta naissance a été une félicité pour moi ».

Alors le roi Prasenajit de Koçala envoya un messager au roi Brahmadatta pour lui dire : « La jeune fille a le désir de se faire initier, viens et prends-la ». — Le roi Brahmadatta prit jour et répondit : « Je viendrai dans sept jours ; fais ce que le devoir et les convenances exigent [2] ».

Quand Xemâ reçut cette nouvelle : « Le mariage aura lieu dans huit jours », effrayée, tremblante, bouleversée, en proie à l'horripilation, elle monta sur la terrasse de sa demeure et la face tournée vers Jetavana, elle se mit à prier le bienheureux Buddha. Elle dit : « O toi qui t'appliques au Dhyâna par lequel on demeure dans la pitié et la compassion, Grand Ṛsi, qui connais les règles par lesquelles on apaise les (passions) et l'on convertit, qui enlèves le mal, qui as un esprit de calme, délivre-moi du mal selon la règle ; car je suis allée en refuge auprès de toi, protecteur ; tu es le protecteur de ceux qui sont sans protecteur ».

Cependant rien n'échappe (18)... *Toute-puissance, toute-science et miséricorde des Buddhas...*

[1] *Bandhan kaṇṭhe guṇâvṛtân.* Les expressions tibétaines correspondantes signifient « des pendants d'oreilles, des ornements pour la gorge ».

[2] *Kṛtyam̃ vâ... karaṇiyam̃ vâ.* Le tibétain traduit : « ce qu'il faut faire et ce qu'il faut préparer ».

Cependant Bhagavat, ayant reconnu que le temps de la conversion de Xemâ était arrivé, se rendit près d'elle en vertu de sa puissance surnaturelle. Quand il y fut arrivé, il lui fit un tel exposé démonstratif de la loi que, après l'avoir entendu, Xemâ obtint le fruit d'Anâgâmi et manifesta (la possession des) connaissances supérieures[1]. Alors Xemâ dépassa la région des désirs et, ayant trouvé un appui, fut désormais à l'abri de la crainte. Quand le septième jour fut arrivé, l'heure du mariage étant proche, le fils du roi accompagné de plusieurs centaines de jeunes gens nés en même temps que lui, s'avança vers l'autel; le brahmane Purohita offrit les grains de riz rôtis, le beurre clarifié, les grains de sénevé, (toutes) les parties (du sacrifice). Déjà la jonction des mains se faisait entre le jeune homme et la jeune fille, quand Xemâ, à la vue de plusieurs centaines de milliers d'êtres, semblable au roi des cygnes qui étend ses ailes, s'éleva dans les régions de l'atmosphère et commença à faire voir divers prodiges. Alors le roi Prasenajit de Koçala, le roi Brahmadatta, Xemaṅkara le prince royal, et d'autres êtres, remplis de curiosité, furent dans l'étonnement. Ils tombèrent à ses pieds et se mirent à lui faire cette déclaration : « Pardonne, ô notre sœur, tu nous à manifesté de telles lois ! Il serait déplacé que tu dusses goûter la satisfaction des désirs (charnels) ».

Alors Xemâ descendit des régions atmosphériques, se tint devant la foule, et fit un tel exposé de la loi que, après l'avoir entendu, plusieurs centaines de milliers d'êtres obtinrent la vue de la vérité.

Ensuite la jeune Xemâ, avec la permission de son père, se rendit en présence de Bhagavat; Bhagavat la confia à Mahâprajâpati, qui l'initia et la consacra. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Alors Bhagavat dit aux Bhixus : « Bhixus, voilà la première des Bhixuṇîs mes auditrices, remarquables par leur grande science, leur vaste instruction[2]; elle n'est autre que la Bhixuṇî Xemâ. »

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui résout tous les doutes : « Vénérable, quels actes Xemâ avait-elle faits pour être la première de celles qui ont une grande science, une vaste instruction ? »

[1] Voir 71, page 262, note.

[2] *Mahâprâjñânâm mahâpratibhânâm agrâ.*

Bhagavat répondit : Bhixus, Xemâ, dans d'autres existences antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce (même) Bhadrakalpa où nous sommes, quand les créatures vivaient vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa (14)... parut dans le monde. Étant entré dans la ville de Bénarès, il résidait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva. Or une fille de Çreṣṭhî se fit initier à l'enseignement du bienheureux Kâçyapa et fit largement des dons au bienheureux Kâçyapa ; pendant douze mille ans, elle garda soigneusement la persévérance dans la conduite pure. Et néanmoins elle n'atteignit pas toutes les qualités (ou vertus).

Celle qui avait été son guide spirituel, et en présence de qui elle avait été initiée, avait été déclarée savante par le bienheureux Kâçyapa. Alors elle fit un praṇidhâna : « De même que une seule, mon guide spirituel, a été déclarée la première des savantes, ainsi moi puissé-je, dans la voie de l'avenir, quand le disciple déclaré supérieur[1] auquel le bienheureux Kâçyapa a fait cette prédiction : Toi, disciple, quand la race humaine vivra cent ans, tu seras le Tathâgata, Arhat, parfait et accompli Buddha Çakyamuni, — puissé-je, dis-je, initiée à son enseignement, être la première des savantes ».

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celle qui, en ce temps-là, à cette époque, fut la fille du Çreṣṭhî, c'était précisément la Bhixunî Xemâ. C'est parce qu'elle a fait des dons, qu'elle est née dans une famille riche ; c'est pour avoir gardé pendant douze mille ans la persévérance dans une conduite pure (Brahmacarya) que la qualité d'Arhat s'est manifestée pour elle.

C'est que, Bhixus, les actions complètement noires (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)..,

Rapprochements et remarques

Il y a, dans l'Apadâna pâli, un *Khema-bhikkhuṇiyâ-apadâna* (II, 8). Le pâli *Khema* est le correspondant exact du sanscrit *Xema;* mais la correspondance des deux textes se réduit à cette identité de nom. Il s'agit de deux héroïnes différentes. En effet Khemâ dit en parlant de Kâçyapa

[1] Voir ci-dessus Soma, VIII, 4 (p. 278, note).

Dans ce (présent) Kalpa, le parent de Brahmâ, le glorieux
Kassapa, comme on l'appelle, parut, lui, le meilleur des parleurs.
L'assistant du grand sage était alors un souverain,
Kiki, roi de Kâsi, dans l'excellente ville de Bénarès.
Je fus sa plus jeune fille, célèbre sous le nom de Samaṇi.

Plus loin, parlant de son existence actuelle, elle dit :

Maintenant, dans ma dernière existence, dans l'excellente ville de Sâgalâ,
je fus la jeune fille du roi Madda, choyée, aimée, chérie.
Au moment de ma naissance, la félicité (Khemam) fut dans la ville ;
Alors Khemâ fut le nom favorable qu'on me donna.
Quand j'eus atteint la jeunesse, joyeuse de ma beauté et de ma richesse (?),
il (Madda) me donna alors au roi Bimbisâra...

L'héroïne de l'Avadâna pâli est, on le voit, l'épouse de Bimbisâra, appelée aussi Xemâ, mais bien distincte de la Xemâ de l'Avadâna-Çataka

L'épouse de Bimbisâra est, dans le Kandjour, sous le nom de Xemavatî, le sujet d'un Vyâkaraṇa ; Çâkyamuni lui prédit la Bodhi. La traduction de ce texte a été donnée dans les *Annales du Musée Guimet*, tome V, pages 375-381.

10. VIRÛPÂ (80)

— Laide —

Le bienheureux Buddha résidait à Çrâvastî, dans le jardin d' Anâthâpiṇdada.

Or, en ce temps-là, le roi Prasenajit de Koçala exerçait la royauté (10)..., *Roi puissant et juste.*

Or le roi joua avec une de ses reines (6)..., il lui naquit une fille douée de dix-huit membres difformes [1]. On fit une fête à sa naissance et on lui donna le nom de Virûpâ (laide) [2].

Quand, avec le temps, elle fut devenue grande, tous ceux à qui on voulait la donner disaient : « Elle est laide » et refusaient de la prendre. Enfin un

[1] Le mot *aṅgai :* « membre » employé ici est rendu en tibétain par *sna-graṅs*, et non par *yan-lag*, l'expression habituelle. Ce terme parait désigner non pas précisément les membres, mais certaines particularités de conformation. *Daurvarṇikai :* « de mauvaise couleur » que je traduis par « difforme » est rendu en tibétain par *mi-sdug-pa* « désagréable ».

[2] D'après le tibétain on l'aurait appelée *rastha*. La suite du récit semble justifier cette leçon ; mais, ainsi qu'on le verra, elle pourrait bien n'être qu'une correction maladroite.

négociant appelé Ganga vint du Midi ; il était fort riche. Une idée s'offrit à l'esprit du roi Prasenajit : « Ce Ganga le négociant ne sait rien des défauts (physiques) de la jeune fille ; si je la lui donnais ! » Alors, quand la nuit fut venue, dans le temps où la voie des yeux est obstruée[1], le roi manda Ganga par un exprès et donna pour épouse à Ganga la jeune fille parée de tous ses ornements (en sorte que depuis cet événement) elle fut appelée Gangarasthâ[2]. Le lendemain, à l'aube du jour, le négociant Ganga vit la jeune fille ; elle était repoussante au suprême degré[3] ; mais, ne pouvant la renvoyer par respect pour le roi, il la tint renfermée[4] chez lui.

Plus tard, comme on célébrait une fête, le négociant Ganga vint se mêler aux gens de la fête. Or, les gens de la fête firent le commandement suivant : Quiconque ne se rendra pas en compagnie de sa femme dans tel parc, paiera aux gens de la fête une amende de 500 Purânas.

Alors Ganga rentré chez lui s'enferma dans son boudoir, et, la joue appuyée sur sa main, resta plongé dans ses réflexions. Cette pensée lui vint alors à l'esprit : Mieux vaut pour moi payer l'amende que de la leur montrer ; dès qu'ils l'auront vue, je serai bafoué. Alors il ferma sa porte et muni des 500 purânas qui étaient (le taux de) l'amende, il se rendit au milieu des gens dela fête.

Alors la jeune femme éprouva un grand dégoût : « A quoi bon, se dit-elle, une vie telle que la mienne, qui n'apporte de satisfaction ni à mon mari, ni à moi-même ? Le moment de la mort n'est-il pas arrivé ? je vais me tuer ». Elle dit et, prenant une corde elle entra dans la cave pour se pendre.

Or, il n'est rien que les Buddhas ne voient (18)... *Toute science, toute puissance et miséricorde des Buddhas*... Alors Bhagavat, qui se trouvait à Jêtavana, fit jaillir (de lui même une clarté de la couleur de l'or qui pénétra dans la maison avec la splendeur de mille soleils ; et, survenant au moyen de sa puissance surnaturelle, il détacha le lien qui retenait le cou de la jeune

[1] Entre chien et loup. — Le tibétain dit simplement : « à la nuit, dans l'obscurité du crépuscule ».

[2] Le tibétain dit : « Comme Rastha avait eté donnée à Ganga, elle fut appelée Gangarastha ». Or, on peut tenter une explication de *Rasthâ*. *Ra* a le sens de « celérité, promptitude », et le composé *Gangarasthâ* signifierait « celle qui a été lestement unie à Ganga ». Ce nom aurait donc été donné à l'occasion du mariage. Le tibétain le dit positivement, et semble par là justifier notre interprétation contraire à son assertion que la fille de Prasenajit aurait porté dès sa naissance le nom de Rasthâ.

[3] Le tibétain ajoute qu'il en eut peur. Un mot aurait-il été oublié dans le Manuscrit népâlais ?

[4] L'expression sanskrite *dhârayati* n'a peut-être pas cette extension ; mais le contexte l'exige, et le tibétain dit : « il la tint dans sa maison solitaire ».

femme et la fit revenir à elle. Il y a dans le monde six conditions *(sthâna)* produites par des manifestations de prodiges : le Tathâgata ; la discipline et la loi [1] révélées par la Tathâgata ; l'humanité ; (la position sur) le terrain de l'Ârya qui produit l'immutabilité en dépit des organes des sens dûs à la naissance [2] ; le choix libre et volontaire des lois de la vertu. — Voilà ce qui, dans le monde, est produit par des manifestations de prodiges. Or, Bhagavat fit à cette jeune femme un tel exposé de la loi que, après l'avoir entendu, cette jeune femme (22)... arriva à l'état de Srota-âpatti.

Puis, comme elle avait éprouvé de bonnes dispositions, elle offrit à Bhagavat des aliments pour sa nourriture et des étoffes pour son habillement [3]. Alors la laideur de cette jeune femme s'évanouit ; elle parut belle comme une fille des dieux et la cave en fut resplendissante. Quand à Bhagavat, il s'en alla.

Cependant, cette pensée vint à l'esprit des gens de la fête : « Sa femme ne serait-elle pas d'une beauté supérieure ? il est d'un naturel jaloux et il aime mieux payer l'amende, parce qu'il ne veut pas nous la montrer. Si nous l'énervions par des breuvages enivrants (et) interdits [4] et lui ôtions ainsi l'usage de ses sens [4], pour nous rendre chez lui et voir sa femme ? » — Alors ils lui firent prendre des breuvages enivrants (et) interdits tant et plus, l'énervèrent, lui ôtèrent l'usage de ses sens [5], se rendirent à sa demeure, en ouvrirent les portes et virent la jeune femme. A cette vue, ils furent remplis d'admiration et se dirent : « Il avait bien lieu de ne pas nous la montrer ». — Étant donc revenus, ils réveillèrent Ganga du sommeil où l'avait plongé son ivresse, et lui dirent : « Ganga, tu as fait un bien beau gain par l'acquisition d'une femme aussi admirable » — Alors Ganga fut encore bien plus affligé et mécontent : « J'ai pourtant payé l'amende, dit-il, ah ! je suis né pour être bafoué ! » Puis

[1] Deux conditions *(sthâna)*, d'ap ès le sanskrit, une seule d'après le tibétain.

[2] Une seule condition *(sthâna)* d'après le sanskrit, deux d'après le tibétain qui distingue : « la naissance sur le terrain de l'Arya ; — la pureté ou la purification des sens ».

[3] *Paṭena râ* (pour *cà*) *châditu :* rendu en tibétain *vza yang phul-lo* « elle offrit aussl des aliments » ; *vza* n'a pas un sens essentiellement différent de *vços* qui est dans le membre de phrase précédent où il traduit *bhaktena* « nourriture » ; il faut supposer une erreur dans le Kandjour, car le texte sanskrit, sauf une lettre fautive, doit être exact.

[4] Je rends ainsi *viruddhai :* Mais je ne suis pas sûr que ce mot ne doive pas se prendre au sens actif « qui empêche, qui paralyse » — La traduc ion tibétaine *mi-'thun-pa* ne m'éclaire nullement.

[5] *Tâunâ* (ou peut-être *tâḍanâ*) suivi de *(â) d iya* et de *(â) pahṛtya*, rendu chaque fois en tibétaln par *lṅa mig-rnams* « les cinq yeux »

il s'en alla chez lui tout chagrin, ouvrit la porte et vit sa femme ; elle était comme une divinité des bois, resplendissante au milieu des fleurs. Il lui fit cette question : « Vertueuse, qu'est-ce que cela ? Comment s'est produite cette excellence de beauté ? — Alors, elle expliqua à son maître ce qui s'était passé, et celui-ci, après l'avoir entendue, reçut la foi en Bhagavat.

Enfin, avec le temps, cette jeune femme ayant obtenu la permission de son mari, se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat.*

Cependant les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui détruit tous les doutes : « Vénérable, quels actes Gangarasthâ avait-elle faits pour être laide et que pour l'état d'Arhat lui ait été manifesté ?

Bhagavat répondit : « Bhixus, Gangarasthâ, dans des existences précédentes (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, était une épouse de Çresṭhi qui avait le langage brutal et grossier des Caṇḍâlas.

Quand il n'y a pas de Buddhas dans le monde, il y naît des Pratyekabuddhas, compatissants pour les petits et les misérables, habitués à ne s'asseoir et se coucher qu'à la limite (des lieux habités), uniquement dignes des offrandes du monde.

Or, un Pratyekabuddha entra dans la maison de cette femme ; il était laid. Après bien des reproches, elle le chassa de sa demeure en disant : « Pourquoi ce laid est-il entré chez moi ? » Alors ce Pratyekabuddha, pour lui faire du bien, semblable au roi des cygnes qui étend ses ailes, s'éleva dans les régions aériennes et se mit à faire voir divers prodiges. Alors, l'épouse du Çresṭhî éprouva du repentir, si bien que, lui disant : « Pardonne ! », elle lui offrit des aumônes, puis fit ce pranidhâna : « Il est vrai que j'ai injurié ce Pratyekabuddha ; mais puissé-je ne pas subir la maturité de cette action ! puissé-je (au contraire) recevoir de telles lois et me concilier un maître encore plus éminent (que celui-ci) ! »

« Que pensez-vous, Bhixus ? — Celle qui fut l'épouse du Çresṭhi, c'était cette Gangarasthâ. C'est pour avoir offert des aumônes au Pratyekabuddha, que, par la maturité de cet acte, elle est revenue au monde riche, dans une famille royale. C'est pour l'avoir chassé de chez elle, en l'apostrophant par le

mot « laid » qu'elle est née difforme. — Plus tard, elle fut initiée à l'école du bienheureux Kâçyapa ; elle lut, elle parcourut avec soin la doctrine des Skandhas [la doctrine des Dhâtus], la doctrine des Âyatanas, la doctrine de l'enchaînement des effets et des causes, la doctrine du lieu et du non-lieu ; elle garda soigneusement la persévérance dans la conduite pure. C'est pour cela que l'état d'Arhat s'est maintenant manifesté pour elle.

C'est que, Bhixus, les actions entièrement noires (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2).

PERSONNAGES DE LA HUITIÈME DÉCADE

A. HÉROINES

NOMS	SIGNES DISTINCTIFS	ACTES ACCOMPLIS JADIS
Çulkâ (3)	Vêtement blanc.	Couvertures données à la Confrérie.
Kacangalâ (8)	pauvre esclave décrépite.	Mère du Bodhisattva le contrariant.
Kâçisundarî (6)	Grande beauté	Don d'un Vihâra.
Kuvalayâ (5)	Danseuse.	Convertie jadis au milieu d'une danse lascive.
Muktâ (7)	Guirlande de perles.	Guirlande de perles mis sur la tête d'un Buddha.
Somâ (4)	Grande science.	Initiation et application à l'étude.
Suprabhâ (1)	Joyau à la gorge	Parure ôtée et déposée sur un Stûpa.
Supriyâ (2)	parle en naissant en faveur du don. . .	Grande libéralité.
Virûpâ (10).	laideur repoussante	Injure à un Pratyêkabuddha traité de laid.
Xemâ (9)	Née dans le camp d'un roi en guerre. . .	Initiation et pratique modérée de la vertu.

B. AUTRES PERSONNAGES

Ganga (10)	mari de Virûpâ.	Gagné au Buddha.
Kâçi-Sundara (5).	le Bodhisattva..	Se fait ermite.
Rohiṇa (3)	Çâkya, père de Çuklâ.	Consent à garder sa fille.
Supriya (7)	fils d'Anâthapiṇḍada	Demande la main de Muktâ et devient Arhat.
Xemankara	fils de Brahmadatta.	Fiancé à Xemâ devient bhixu.

C. TITRES DES HÉROINES

Kacangalâ	est la première des auditrices qui font le partage du Sûtrânta.
Somâ	est la première de celles qui ont beaucoup entendu et bien retenu.
Supriyâ	est la première de celles qui ont fait des actes méritoires.
Xemâ	est la première de celles qui ont une grande science, une vaste instruction (ou des savantes).

NEUVIÈME DÉCADE

PRÉAMBULE

La huitième décade nous présentait deux classes d'Arhatîs ; les unes, qui sont comme poussées par un vent favorable, les autres, qui semblent vouées à une infortune irrémédiable.

Ces deux classes sont fort inégales, quant au nombre des héroïnes : la première en contient huit, la seconde, deux seulement. La même distinction existe pour les hommes ; seulement elle donne lieu à un développement beaucoup plus vaste. Il y a toute une décade pour chacune de ces deux classes. La neuvième est consacrée à la première des deux ; elle ne comprend que des héros, auxquels il n'y a rien ou presque rien à redire, et sur lesquels ne pèse aucune fatalité pénible, qui n'ont à recueillir que le fruit de leurs bonnes actions passées.

Sur les dix héros de cette décade, sept naissent avec une particularité physique extraordinaire. Çobhita est la cause d'une splendeur qui éclaire la ville (7), Hiraṇyapâṇi a une pièce de monnaie à chaque main (3), Sumanâ a l'odeur de la fleur de ce nom (2), Tripiṭa parle en naissant et il a déjà la tenue d'un bhixu (4), Upapâduka naît en dehors des voies naturelles (6), Yaçomitra met fin par sa naissance à une sécheresse et de deux de ses dents jaillissent des sources d'eau (5). La naissance en mer de Samudra (1) ne peut pas être considérée comme un prodige. Les trois autres héros n'ont d'autres particularités que d'avoir une haute situation : Kapphina est un roi très puissant (8), Bhadrika est élevé à la royauté (9), Raṣṭhrapâla appartient à la famille royale de son pays.

Tous ces personnages avaient jadis accompli des actes en rapport avec leur fortune présente. Des offrandes à des stûpas sont la principale cause des avantages dont ils jouissent, offrande de fleurs de Sumanâ par Sumanâ au stûpa de Vipacyî (2), offrande de fleurs par Çobhita au stûpa de Krakucchanda (7), offrande de deux pièces d'or au stûpa de Kâçyapa par Hiranyapâṇi (3). La lecture du Tripiṭaka, tout entier avait valu à Tripiṭa son nom, son costume natal et son parler précoce (4). Yaçomitra, ayant distribué de l'eau pendant 12.000 ans à la confrérie d'un Buddha antérieur (6), et Upapâduka, ayant fait vœu de ne plus jamais entrer dans le sein d'une mère (6), avaient ainsi mérité les avantages qui les distinguaient.

Les actions des autres héros sont presque aussi remarquables. De grands honneurs rendus au Buddha Kâçyapa par le fils du roi d'alors, avaient valu à Râṣṭhrapâla sa qualité d'Arhat. Bhadrika avait fait moins et moins bien : il avait volé un beignet à une jeune fille ; mais il l'avait donné à un Pratyekabuddha, libéralité bien méritoire dans laquelle se perdait le vol peu grave qui avait été commis (9). Kapphina avait plusieurs titres : tout d'abord, un Vihâra offert à Vipaçyi par un négociant ; puis de bons traitements faits à un Pratyekabuddha ; enfin, une initiation sous Kâçyapa. Quant à Samudra (1), il était voué à la navigation, car déjà, dans un voyage maritime accompli lors d'une de ses existences passées, il avait pu échapper au naufrage par l'invention d'un Ṛṣi rencontré au bord de la mer. Ce Ṛṣi était le futur Çâkyamuni, qui lui rendit le même service dans sa dernière existence avant de lui faire passer la mer de la transmigration. Le rôle joué par Çâkyamuni dans le récit du temps passé fait de ce récit, qui est le premier de la décade, un véritable Jâtaka.

1. SAMUDRA (81)

— Mer —

Le bienheureux Buddha (1)..., résidait à Çrâvastî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait à Çrâvastî un négociant qui épousa une femme d'une tribu semblable à la sienne. Il joue avec elle, il se livre au plaisir, il s'empresse autour d'elle. Pendant qu'il joue avec elle, se livre au plaisir, s'empresse autour d'elle, cette pensée lui vient à l'esprit : « Si je n'amasse pas de biens pendant ma jeunesse, savourerai-je le bien-être plus tard, quand je serai devenu vieux[1] ? » Alors ce négociant, accompagné de cinq cents marchands,

[1] La phrase sanskrite n'est pas nette ni bien construite ; elle doit être défectueuse : il faut sans doute retrancher la négation qui se trouve dans le premier membre de phrase. Cette négation n'est pas dans le tibétain, qui dit : Il me faut, pendant que je suis jeune, amasser des richesses, pour ensuite, quand je serai devenu vieux, jouir de mes biens, dans le bien-être.

se procura une embarcation et, emmenant avec lui sa femme, descendit sur l'Océan. Or, sa dame (Prajâpatî) devint enceinte, si bien qu'elle accoucha là, au milieu de la mer, et donna naissance à un fils beau, admirable, charmant. On fit une fête à l'occasion de sa naissance et on lui donna un nom : « Puisqu'il est né au milieu de la mer, dit-on, que son nom soit Samudra (mer). » Enfin, le négociant revint de la mer, ayant effectué son voyage avec bonheur et succès.

Quand le jeune Samudra fut devenu grand, son père l'établit dans la profession de négociant et le fit partir pour l'Océan avec une compagnie de cinq cents marchands. En suivant son chemin, il vit défiler devant lui les villages, les villes, les bourgades, les royaumes, les capitales, les grandes villes, et atteignit enfin le bord de la mer. Là, il acheta un transport pour cinq cents purânas, prit un équipage divisé en cinq parties : cuisiniers, mariniers, pompiers, vigies, pilote, puis, après trois[1] sonneries de cloches, il s'embarqua sur l'Océan.

Ils étaient au milieu de la mer, quand le navire, poussé par le vent de Kâlikâ[2], se mit à errer de çà et de là. Or, le négociant Samudra était un adhérent des Tirthikas. Effrayé à la pensée d'une mort prématurée, il se mit à implorer les six docteurs ; mais le navire n'en continuait pas moins à être ballotté par le vent. Alors d'autres marchands se mirent à prier les mille divinités : « Çiva, dirent-ils, Varuna, Kuvera, Vâyu, Agni, Grand Indra, Nâgas de l'intérieur de la terre[3], Viçvadevas, Grands Ṛṣis, voyez ! le danger de la mort nous menace, mais nous sommes pleins de confiance en vous ; qu'il vous plaise de sauver ces marchands en détresse » ! Mais ils avaient beau se lamenter, nul sauveur n'apparaissait.

Cependant, il y avait un Upâsaka qui se trouvait sur ce navire ; il dit : Messieurs, que vous feront les six docteurs [4] et les autres divinités[5] ? Le bienheu-

[1] « Trois » ne se trouve pas dans le tibétain.

[2] *Kâlikâvâta* rendu en tibétain par *srin-po* (« Râxasa ») *nag-po* (« noir ») *rluṅ* (« le vent »). On verra plus loin que *Kâlikâ* désigne, comme l'indique le tibètain, une *Râxasi*.

[3] Les mots sanskrits que le tibétain rend ainsi (car c'est d'aprés le Kandjour que nous traduisons) sont *uttravicatu visadyo* dont je ne puis rien tirer. L'expression tibétaine n'est pas à la place occupée par ce terme.

[4] Il y a dans le texte *yâthâsâraṁ* (« selon l'essence, selon la moelle, efficacement »), dont on pourrait tirer un sens : mais le tibétain porte *ston-pa-drug* les « six docteurs » comme s'il y avait *ṣaṭ-çâstâra* : — Nous traduisons ainsi sans trancher la question de savoir si la leçon de notre Manuscrit est une simple faute ou une variante.

[5] Le tibétain ajoute ici les mots *yaṅ med-kyis* qu'on pourrait traduire : « puisqu'ils n'existent pas » : je ne sais si nous devons conclure à une lacune dans le Manuscrit népâlais ; une expression ayant cette

reux Buddha est une divinité visible; allez véritablement en refuge auprès de lui, il sera votre sauveur. Alors les cinq cents marchands, Samudra en tête, déclarèrent d'une seule voix qu'ils prenaient leur refuge en Bhagavat.

Cependant, il n'est rien que les Buddhas (18)... *Toute science, toute-puissance et miséricorde des buddhas*...

Alors Bhagavat, qui se trouvait à Jetavana, lança des rayons de la couleur de l'or et dont l'éclat dépassait (celui de) mille soleils, de sorte que ces marchands furent de toutes parts enveloppés de lumière. Il lança aussi des rayons d'amour, qui s'étaient développés pendant mille Kalpas, et les vents de Kalikâ tout réjouis se retirèrent. Enfin Samudra, après avoir fait un heureux voyage, rentra chez lui sain et sauf. A cause du trouble que la menace de la mort lui avait causé, il fit des dons, de grandes largesses, releva le courage de sa parenté, rassasia les brahmanes, les çramaṇas, les malheureux, les ascètes, puis, accompagné de cinq cents marchands, il se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*...

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui ôte tous les doutes: C'est une chose merveilleuse, ô vénérable, que Bhagavat, après avoir revêtu de la vie désirée ces cinq cents marchands, Samudra en tête, et les avoir entièrement sauvés de leur détresse, les ait établis dans le Nirvâna, qui est la condition dernière.

Bhagavat répondit: Qu'y a-t-il ici de merveilleux, Bhixus, à ce que maintenant, moi qui suis affranchi de la passion (17) *perfection morale du Buddha*... j'aie revêtu de la vie désirée ces cinq cents marchands, Samudra à leur tête, à ce que je les aie entièrement sauvés de leur détresse et les aie établis dans le Nirvâna, qui est la condition dernière, puisque déjà, dans la voie du passé, quand j'étais en proie à la passion (17)... j'ai délivré ces mêmes marchands. Écoutez et fixez bien et dûment dans vos esprits ce que vous aurez entendu, je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, sur un point du rivage de la mer, demeurait un Ṛṣi doué des cinq connaissances supérieures, (vivant) miséra-

signification ferait opposition à *pratyaxadevatam* « divinité visible, présente ». Mais cette négation brutale de l'existence des dieux serait bien hardie et peu conforme d'ailleurs aux habitudes bouddhiques.

blement[1], ne se nourrissant que de racines et de fruits, (ne buvant que) de l'eau, vêtu de peaux de bêtes et d'écorce d'arbres, sacrificateur au feu. Il était compatissant, magnanime, passionné pour la loi, ami des créatures, sauveur de ceux qui étaient tombés dans la détresse.

Or, à Bénarès, cinq cents marchands eurent le désir de descendre à la mer ; ils se mirent en route et, allant successivement de pays en pays, ils atteignirent le bord de la mer. Ayant vu ce Ṛṣi, ils éprouvèrent de bonnes dispositions à son égard, tombèrent à ses pieds, et ils firent cette proposition : « Bhagavat, s'il nous survient quelque détresse quand nous serons au milieu de la mer, Bhagavat nous sauvera ? » — Il approuva en disant : « Qu'il en soit ainsi ! ». —

Ensuite ces marchands, après avoir pris des joyaux, s'étaient mis en marche dans la direction du Jambudvîpa, lorsque la Râxâsî Kâlikâ[2] se mit à les épouvanter ; mais le Ṛṣi les sauva et ils revinrent après un heureux voyage.

Ils allèrent trouver le Ṛṣi et lui dirent : « O grand Ṛṣi, que demandes-tu pour cette chose difficile, pour ce grand effort, pour cette (manifestation d'une) compassion poussée si loin ? » — Il répondit : « Puissé-je être dans ce monde aveugle et sans guide (21)... *Vœu pour la Bodhi*... » — Ils répondirent : « Quand tu seras Buddha, puisses-tu nous prendre à toi, nous aussi. » — Le Ṛṣi repartit : « Qu'il en soit ainsi[3] !

Que pensez-vous, Bhixus? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là, fut le Ṛṣi, c'était moi ; et ceux qui étaient les marchands, c'étaient ceux qui avaient Samudra à leur tête et que j'ai sauvés. Plus tard, ils furent initiés sous le bienheureux Kâçyapa, et alors ils mûrirent entièrement leurs sens : c'est à cause de cela que maintenant la qualité d'Arhat s'est manifestée pour eux.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs*...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

[1] *Kṛṣṭayâ.* L'expression tibétaine plus correcte, plus développée et plus accentuée, signifie : « livré aux plus pénibles austérités. »

[2] « La Râxasî noire »; c'est la « divinité » désignée plus haut par le simple mot *Kâlikâ.*

[3] *Samancâharethâ* : Le tibétain traduit : *dgoṅs-par gsol* (« nous te prions de te souvenir de nous »).

Rapprochements et remarques

I. Le Samudra-avadâna se retrouve dans le Kalpa dr.-av., dont il forme le neuvième récit ; il y occupe quatorze feuillets (f°s 54-68).

Un négociant de Çrâvastî, sage et avisé, se marie : pendant qu'il est tout aux douceurs de cette union, il songe qu'll est nécessaire de s'enrichir quand on est jeune pour jouir du bien-être dans la vieillesse. Il annonce donc à sa femme que « la loi de sa famille » l'oblige à partir pour l'Océan et les mines de diaments.

Sa femme le supplie de ne pas la quitter. — Il lui expose les raisons sérieuses qui lui imposent ce voyage comme un devoir. — Lamentations, supplications de l'épouse qui cherche à lui faire entendre qu'il peut bien s'enrichir en restant chez lui (quinze çlokas) — Réplique du mari qui expose avec plus de force et de développement les raisons de son départ (trente-sept çlokas).

Sa femme alors, lui exposant les tristesses et les dangers de sa solitude, le pric de l'emmener avec lui (vingt-deux çlokas). Le mari examine le pour et le contre et se décide à céder : toutefois, il énumère à sa femme les dangers et les souffrances d'un voyage maritime. Sa femme se déclare prête à tout endurer.

Le marchand, accompagné de sa femme, s'embarque donc avec cinq cents marchands ; ils atteignent les mines de joyaux (Ratnâkara). Là, l'épouse devient enceinte et donne naissance à un fils. — Joie du père qui voit dans cet événement un fruit de ses bonnes actions. — Félicitations des marchands qui attribuent aux Buddhas tous leurs succès et proposent pour l'enfant le nom de Samudra. Ce nom lui est donné dans la fête célébrée à l'occasion de sa naissance. Tous reviennent chez eux chargés de richesses.

Samudra, devenu grand, était partisan des six docteurs Tîrthikas et négligeait le Buddha. Par le conseil de son père, il entreprend un voyage aux îles. Cinq cents marchands l'accompagnent. On s'embarque. Au milieu de l'Océan le vent de Kâlikâ se met à souffler. Les marchands éperdus recourent à Samudra qui recourt au capitaine du navire. Celui-ci ne sait que recommander la fermeté et la confiance aux dieux. Alors Samudra invoque ses six docteurs Tîrthikas ; d'autres Çiva etc. Longue liste de dieux invoqués et forme de la prière qui leur est adressée. Inefficacité de ces requêtes. Plaintes diverses des marchands qui se voient exposés à une mort inévitable.

Un Upâsaka, qui était sur le navire, engage ses compagnons de détresse à s'adresser au Buddha, dont il fait un éloge assez long. — Son avis est suivi. — Prière adressée au Buddha. Toute science et miséricorde des Buddhas ; le buddha Çâkyamuni envoie ses rayons qui, en touchant le navire et les hommes montés dessus, reconforte ceux ci et fait avancer le navire jusqu'aux mines de joyaux où tous s'enrichissent. Ils font un acte d'adoration au Buddha.

Les marchands expriment leur reconnaissance à l'Upâsaka. Celui-ci répond par un éloge du Buddha et un exposé des conséquences qu'entraîne soit le respect, soit le manque de respect au Buddha, à sa Loi et à sa Confrérie (quarante deux çlokas).

Au moment où ils débarquent, avant de se séparer, l'Upâsaka leur conseille de rendre

visite au Buddha. Ils acceptent, vont se présenter devant le Buddha, lui offrent des joyaux et se retirent après avoir entendu exposer les quatre vérités, la voie à huit branches et les « dix bannières de la vertu » (*daçakuçalaçûlâni)*.

Samudra rentre chez lui avec le désir de se faire initier et s'en ouvre à ses parents. Désespoir des parents qui font tous leurs efforts pour le retenir. Mais il ne se laisse pas ébranler et expose les motifs qui lui ont inspiré cette décision bien arrêtée (vingt çlokas). — Les parents finissent par céder. Il fait part de son dessein à ses anciens compagnons et les engage à le suivre.

Ils vont trouver le Buddha qui leur prêche la loi. Samudra lui demande de les initier de leur faire traverser l'Océan de l'existence comme, sur mer, il leur a fait traverser l'erreur. — Ils sont initiés et deviennent des Bhixus modèles.

Étonnement des Bhixus ; ils questionnent leur maître et reçoivent l'explication suivante :

Un Rṣi vivait sur le bord de la mer, livré à la vie la plus mortifiée. Cinq cents marchands, s'embarquant près de là, se recommandent à lui ; au milieu de la mer, le vent de Kâlikâ vient battre leur esquif. Les marchands invoquent le Rïṣi qui lance un regard de compassion en sorte que « le vent s'arrête comme effrayé ». A leur retour ils vont trouver le Rïṣi, lui adressent leurs remercîments, lui offrent des joyaux et demandent ce qui peut encore lui être agréable. — Il répond que son unique vœu est de devenir un jour un Buddha. Et les marchands pleins de joie répondent que le leur est d'être établis par lui dans la Bodhi, à l'époque où il sera Buddha. Le Rïṣi en accepte l'augure.

Ce Rïṣi, c'était le futur Buddha Çâkyamuni ; ces marchands étaient Samudra et ses compagnons.

II. Il est évident, par la teneur même du récit, que cet Avadâna peut être rangé dans la classe des Jâtakas.

2. SUMANÂ (82)

Le bienheureux Buddha (1)..., résidait à Çravasthî, à Jêtavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait à Çrâvastî un maître de maison riche (9)... *homme riche*... Il épousa une femme d'une famille semblable à la sienne. Il joue avec elle, il se livre au plaisir, il s'empresse autour d'elle. Par suite de ce jeu, de ce plaisir, de cet empressement, des enfants naissaient, puis mouraient.

Dans cette maison[1] le sthavira Aniruddha était venu visiter la famille. Alors cette pensée vint à l'esprit du maître de maison : « Ce sthavira Aniruddha est

[1] *Tasmiñgṛhe*; — le tibétain a *dei ts'e* « dans ce temps-là, dans ces circonstances. »

grandement renommé par les mérites qu'il a mûris. Aussi je veux lui demander ceci : c'est que, s'il me naît un fils, je le lui donne pour être un çramana attaché à sa personne[1] » Alors ce maître de maison invita le sthavira Aniruddha à prendre le repas chez lui. Après lui avoir fait prendre des aliments, il lui adressa sa demande : Sthavira, s'il me naît un fils et qu'il vive, je l'offre pour être un çramana à la suite du sthavira. » — Le sthavira Aniruddha répondit : « Qu'il en soit ainsi ; seulement, souviens-toi de ta promesse ! ».

Plus tard, il joue avec sa femme, se livre avec elle au plaisir, s'empresse autour d'elle. A force de jouer, de se livrer au plaisir de s'empresser autour d'elle, l'épouse se trouva enceinte : son corps exhalait une odeur pleine de charme. Enfin, quand neuf mois furent écoulés, elle accoucha et donna naissance à un fils beau, admirable, charmant, couvert d'un duvet[2] de sumanâ[3] divin. On fit une fête à l'occasion de sa naissance, et on lui donna le nom de Sumanâ.

Puis, le sthavira Aniruddha ayant été invité à venir prendre le repas dans la maison, l'enfant lui fut présenté[4]. Alors, le sthavira Aniruddha lui fit prendre des vêtements jaunes et prononça cette parole de bénédiction : « Vis longtemps ! »

Quand l'enfant eut sept ans, ses père et mère le donnèrent[5] au Sthavira. Alors le sthavira Aniruddha l'initia et lui apprit à bien garder dans son esprit ce qu'il avait entendu.

A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*...

Il avait les sens aiguisés, et lorsqu'il confectionnait son vêtement formé de lambeaux ramassés dans la poussière, à chaque point de son aiguille, il atteignait les huit délivrances et s'élevait (jusqu'à elles).

Or, il arriva que plus tard le sthavira Aniruddha lui dit : « Va, mon fils,

[1] *Asya paçcât-çramaṇam*. Cette expression est rendue en tibétain par *'di-i slob-ma* (« son disciple »); le terme qui rend ordinairement *çramaṇa* ne se trouve pas. Peut-être faudrait-il lire *Çravaṇa* : mais le même terme revient plus loin sous cette même forme. D'ailleurs *Çravaṇa* serait peu correct.

[2] *Kañcaka*, tib. : *ral-chuṅ*.

[3] *Sumanâ*, nom d'une fleur (jasminum grandiflorum).

[4] *Niryâtita* proprement « remis, livré ». — Le tibétain est *phul-lo*. La suite prouve qu'il ne s'agit pas ici d'une remise effective, mais d'une simple présentation, d'une promesse de livrer, d'une tradition fictive.

[5] *Datta* : C'est ici qu'il s'agit de la remise effective. Le tibétain emploie le même mot que pour rendre *niryâtita* ci-dessus.

apporte-moi de l'eau de la rivière Ajiravatî. » — Le disciple[1] Sumanâ prit une cruche et descendit sur le bord de l'Ajiravatî. Après s'être baigné et avoir rempli sa cruche, il se mit en marche dans l'air : devant se mouvait la cruche, à la suite venait le disciple Sumanâ[2].

En ce moment, Bhagavat, réveillé de son absorption, enseignait la loi aux quatre assemblées. Alors, Bhagavat, interpellant l'âyuṣmat Çâriputra, (lui dit) : Vois, Çâriputra, ce disciple qui arrive avec sa cruche remplie d'eau ; il a de la mémoire, ses sens sont reposés, il a renoncé à la passion, à la haine, à l'ignorance[3]. La tenue de son corps indique l'absence de passion ; (comme) il est beau ce porteur d'eau[4] !

Lorsque Bhagavat loua ainsi et exalta le disciple Sumanâ en présence de la confrérie des Bhixus, un doute naquit dans l'esprit des Bhixus : Vénérable, dirent-ils, quels actes Sumanâ avait-il faits et accumulés pour naître beau, admirable, charmant, couvert du duvet d'une fleur divine de Sumanâ, pour avoir les sens aiguisés et pour obtenir l'état d'Arhat.

— Bhixus, Sumanâ, dans d'autres existences antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans le 91me kalpa, le Buddha nommé Vipaçyi parut dans le monde (14)... *Apparition d'un Buddha ancien.*

Étant entré dans la ville capitale Bandhumatî, il y résidait.

Or, un des marchands (de cette ville) avait eu, dans son jeune âge, la pensée de se faire initier ; mais il n'avait pas exécuté son projet. Devenu vieux, il en eut du regret : « Je n'ai pas fait une belle chose, se disait-il, en ne me

[1] L'expression employée ici est synonyme de celle qu'on a vue plus haut, mais en diffère : c'est *Çravaṇoddeça* : tibétain *dge-ts'ul*. Je remarque les termes *çravaṇa-çramaṇa*, qui se trouvent dans l'un et l'autre passage. *Çravaṇoddeça* est dans le Kalpa-dr.-av ; son équivalent tibétain *dge-ts'ul* est la traduction ordinaire de *Çramaṇera* « novice ». On est étonné de le voir appliqué à un Arhat.

[2] Ceci est fort bizarre. La version tibétaine l'est peut-être encore plus ; car, soit qu'il y ait une variante, soit qu'il y ait omission dans le Manuscrit népâlais, la coïncidence n'est pas exacte. Le tibétain peut se traduire ainsi : « tantôt c'était la cruche qui se détachait en avant et le disciple Sumanâ venait à la suite ; tantôt le disciple Sumanâ était en avant, et la cruche isolée venait à la suite. » — Le Kalpa-dr. concorde avec l'Avadâna-Çat.

[3] Il y a dans le tibétain *ma rig-pa* et dans le sanskrit, *abhidyâṁ* (pour *avidyâm*). Le mot que l'usage exigerait ici est *moha*. On ne comprend pas *avidyâ* qui s'applique à des conditions tout autres.

[4] Le texte sanskrit est très peu satisfaisant et doit être altéré. Le voici : *virâgayaṁ dhârayaṁti maṁ dehaṁ çobhate udakaharaka* : D'après le tibétain, *virâgayaṁ* aurait pour complément le terme *avidyâṁ (abhidyâm)* qui le précède immédiatement ; le membre de phrase *lus-kyi* (corporis) ; *tha-ma* (finem) ; *'dzin-pa* (tenet) ; suppose le sanskrit *dhârayantam* (ou *dhârayati*) *antimam deham*, « il porte son dernier corps ». Mais le Kalpa-dr.-av., au lieu de *deham*, a *veçam*, « ornement, parure (c'est-à-dire la cruche) » et *abhidhâm*, au lieu de *abhidyâm*, complément de *virâgayan*.

faisant pas initier à l'enseignement de Bhagavat » — Alors il plaça une fleur de Sumanâ sur le stûpa des cheveux et des ongles (de Bhagavat) et offrit des aliments au parfait et accompli Buddha Vipaçyi en même temps qu'à la confrérie de ses Bhixus. Après quoi, il tomba à ses pieds et fit un praṇidhâna. Par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, puissé-je me concilier les parfaits et accomplis Buddhas de l'avenir [et ne pas me les aliéner][1] et, quand je me ferai initier à l'enseignement de l'un d'eux, que ce soit étant encore jeune garçon que j'adopte les lois des Âryas.

Plus tard, il fut initié sous le bienheureux Buddha Kâçyapa ; là, il observa pendant dix mille ans la persévérance dans la pureté. C'est à cause de cela que l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Le Sumanâ-avadâna est le dix-huitième récit du Kâlpa-dr.-av., où il occupe les feuillets 142-152. — En voici l'analyse.

Un maître de maison à Çrâvasti se marie, et a un premier enfant qui meurt en naissant ; joie des parents aussitôt remplacée par une douleur qui s'exprime en cinq çlokas. — Nouvelle grossesse de l'épouse signalée, comme la première, par la maigreur et la pâleur ; nouvelle naissance, et mort non moins rapide du deuxième enfant. — Troisième grossesse ; troisième naissance, troisième décès. — Lamentations des parents (quatorze çlokas).

Cependant Aniruddha se présente à la porte en mendiant. Le maître de maison, après avoir consulté sa femme, accueille le Bhixu, le traite bien et, lui exposant ce qui leur est arrivé, lui offre le premier enfant à naître pour Çramana à sa suite (paçcât-çramaṇa) — Aniruddha accepte, et ajoute à son « oui » un long discours sur la mort et les enseignements qu'elle donne (vingt çlokas).

Quatrième grossesse de l'épouse. — Elle est maigre et jaune comme toujours ; mais un parfum de Sumanâ s'exhale de son corps. Naissance d'un fils « exhalant l'odeur du Sumanâ, couvert d'un duvet de Sumanâ ». Joie des parents ; fête, on appelle l'enfant Sumanâ. — Aniruddha est invité, et bien traité ; on lui offre l'enfant. Il le prend, lui donne un manteau, le bénit et annonce qu'il le fera entrer dans la confrérie à l'âge de sept ans.

Sumanâ est élevé et instruit avec soin. Quand il arrive à l'âge de sept ans, son père

[1] Ce membre de phrase se rouve dans le tibétain seulement.

lui fait un long discours sur la nécessité où il est de le remettre à Aniruddha, les causes de cet acte et les devoirs que l'enfant devra remplir envers son guru (cinquante sept çlokas).

Aniruddha est invité ; l'enfant lui est remis. Il l'emmène, lui fait faire une préparation excellente, le conduit au Buddha qui l'initie et, le reprenant avec lui, lui fait faire de telles études que l'enfant devient Arhat. Quand il recousait ses haillons, les « huit délivrances » couraient avec son aiguille.

Aniruddha l'envoie chercher de l'eau de l'Ajiravatî. Sumanâ fait la commission, rapporte à travers les airs sa cruche pleine, et, après avoir bu, Aniruddha le proclamme « le meilleur des auditeurs du Sugata ». Mais le Buddha l'avait aperçu et avait fait son éloge aux quatre assemblées. — Les Bhixus ayant un doute, interrogent le Buddha qui leur explique la chose.

Vipaçyî étant à Bandhumatî, un négociant de cette ville part pour les mines de joyaux avec cinq cents marchands. Le voyage dure longtemps ; il mène joyeuse vie au-delà des mers. Quand il revient, il se trouve vieux et se lamente (dix çlokas). Le joyau de la loi vaut mieux que tous ceux de l'Océan. Il se met donc à rendre des honneurs au stûpa de Vipaçyî, il l'orne « de guirlandes de fleurs Sumanâ odoriférantes », reçoit le Buddha lui-même et le rassasie lui et sa confrérie. Enfin il fait le vœu de s'attacher à un Buddha de l'avenir et d'arriver à la Bodhi, en se faisant initier dès sa jeunesse.

Ce négociant, c'était Sumanâ ; il dut à son vœu d'être initié sous Kâçyapa ; il fut un Yati et observa pendant dix mille ans le Brahmacarya : c'est pour cela qu'il obtint la dignité d'Arhat.

II. Il existe, dans l'Apadâna pâli, deux textes dont le héros est un Sumanâ, l'un appelé Sumanâ sans plus (VII, 9) ; l'autre Sumanâveliya « Sumanâ à la couronne », ou « faiseur de couronnes » (XXXIII). Il y a six stances sur le premier, huit sur le deuxième ; les deux textes se ressemblent tellement que nous croyons bien faire de les donner ici parallèlement.

APADÂNA DE SUMANÂ

1 Je m'appelai alors Sumanâ.
J'étais faiseur de guirlandes ;
je vis le Buddha sans passion
recevant les hommages du monde.

2 A deux mains je saisis
la meilleure fleur Sumanâ,
et je l'offris au Buddha
Sikhi le parent du monde.

APADÂNA DE SUMANÂVELIYA

1. Au bienheureux Vessabhû,
un tel aîné du monde,
tout le peuple, venant en foule,
offrait des dons magnifiques.

2. Une couronne de Sumanâ
fut alors attachée par moi
au siège de lion.
Toute la foule se rassemblant

3 s'écrie : (oh!) la fleur excellente !
la fleur que tu as donnée en l'honneur
d'un tel excellent Buddha.

. . . .

3 Par cette offrande de fleur,
par mes dispositions d'esprit et mon vœu,
je ne connais pas la mauvaise voie,
Voilà le fruit du culte rendu au Budnha.

4 Par cette bonne disposition d'esprit,
j'ai obtenu le Nirvâṇa ;
j'ai obtenu le fruit de mon acte,
l'acte accompli par moi avec cette fleur.

5 Tout ce que je n'obtiens pas,
soit divin, soit humain,
tout cela m'est indifférent (?) ;
tel est le fruit de l'offrande de fleur.

4 C'est dans le trente et unième Kalpa passé
que j'ai offert la fleur.
Je ne connais pas la mauvaise voie ;
tel est le fruit du culte rendu au Buddha.

6 C'est dans le trente et unième Kalpa passé
que j'ai offert la fleur.
Je ne connais pas la mauvaise voie ;
tel est le fruit du culte rendu au Buddha.

5 Dans le vingt-sixième Kalpa passé,
j'eus la gloire de la roue, une grande gloire,
possédant les sept joyaux
d'un roi Çakravartin

7 Dans le onzième Kalpa passé
je fus mille (fois) xatriya,
possesseur des sept joyaux,
Cakravartin à grande opulence.

8 Les quatre distinctions, etc.

8 Les quatre distinctions, etc.

Rien n'empêche, après tout, d'admettre que le même personnage ait fait une première offrande de Sumanâ à Vipaçyî, une deuxième à Çikhi, une troisième à Viçvabhu et ait ensuite été un bhixu de Kâçyapa. Mais cela ne paraît pas probable ; et nous avons tout lieu de croire que nos textes se rapportent à trois personnages distincts portant le même nom comme nous l'avons déjà constaté pour Sugandhi (62).

3. HIRAṆYAPÂṆI (83)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jètavana, dans le jardin d'Anathapiṇḍada.

Or il y avait à Çrâvastî un maître de maison riche (9)...

Il n'avait ni fils, ni fille. Mettant sa joue dans sa main, il restait plongé dans ses réflexions (11)... *Manière d'obtenir des enfants*...

Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, dont chaque main, en vertu de la maturité des actes, portait une pièce de monnaie en or avec empreinte. Si on l'enlève, une autre paraît à sa place.

A l'occasion de la naissance de cet enfant, on célébra une fète, et on lui

donna un nom : « Quel sera, dit-on, le nom de cet enfant ? » — Les parents dirent : « Puisque, dès l'instant de sa naissance, en vertu de la maturité des actes, une pièce de monnaie d'or avec empreinte s'est montrée sur chacune de ses mains, que le nom de cet enfant soit donc Hiraṇyapâṇi (« Mains d'or » ou « Or aux mains »).

L'enfant Hiraṇyapâṇi fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante et prospère...* Et il était croyant (8). . *Homme vertueux...*

Quand il est dans la rue, s'il rencontre des Çramaṇas, des brahmanes, des mendiants, il leur tend ses deux mains. Alors, des pièces d'or et d'argent portant une empreinte apparaissent en grand nombre et il leur en donne à satiété. Aussi tout Çrâvastî était rempli de sa gloire.

Plus tard le jeune Hiraṇyapâṇi se rendit à Jetavana. Là, il vit le Buddha (16)... *Description physique du Buddha...* Dès qu'il le vit, son esprit fut bien disposé envers Bhagavat; il fit le salut des pieds de Bhagavat, et s'assit devant lui pour entendre la loi. Alors Bhagavat lui enseigna la loi.

(Le jeune homme) dit ensuite à l'âyuṣmat Ânanda : « Maître, je désire offrir un repas à Bhagavat et à la confrérie de ses auditeurs. — Le sthavira Ânanda lui répondit : « Mon cher, il faut (pour cela) des pièces de monnaie[1] ». — Alors Hiraṇyapâṇi, se plaçant devant la confrérie des Bhixus qui avait le Buddha en tête, tendit ses deux mains et produisit un si grand tas de pièces d'or et d'argent que, à ce spectacle, le Sthavira de la confrérie *(Sanghasthavira)*, les autres Bhixus et le sthavira Ânanda furent remplis d'étonnement.

Ensuite, le jeune Hiraṇyapâṇi, ayant offert un repas à l'assemblée des Bhixus qui avait le Buddha en tête, s'assit devant Bhagavat pour entendre la loi ; et Bhagavat, connaissant ses dispositions intérieures, son repentir, son caractère et sa nature, lui fit un tel exposé de la loi (22)... *Arrivée à l'état de Srota-âpatti...*

Après avoir vu les vérités, il fit entre ses parents le partage de ses biens, rassasia les Çramaṇas, les brahmanes, les misérables, les mendiants ; puis, après avoir obtenu la permission de ses père et mère, il se fit initier à l'ensei-

1 Je ne saurais dire si la phrase signifie d'une manière absolue que c'est de l'argent qu'on demande ou si elle se réfère au dessein de Hiraṇyapâṇi, et signifie que pour offrir un repas, il faut faire de grandes dépenses. J'adopte le dernier sens qui est du reste justifié par le Kalpa-dr.-av. plus explicite.

gnement de Bhagavat. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes.

Vénérable, quels actes Hiraṇyapâṇi avait-il faits pour qu'une paire de pièces de monnaie avec empreinte soit née sur ses deux mains et que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour lui ?

Bhagavat répondit : « Bhixus, Hiraṇyapâṇi dans d'autres existences antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa (où nous sommes), quand les créatures vivaient vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa parut dans le monde (14).. *Apparition d'un ancien Buddha...*

Étant entré à Bénarès, il y résidait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadava. Or, Kâçyapa, le parfait et accompli Buddha, après avoir accompli toute la tâche d'un Buddha, semblable à un feu dont le combustible est épuisé, se reposa complètement dans l'élément du Nirvâna sans aucun reste d'Upadhi. Le roi Kṛkî[1] ayant rendu à ses restes les hommages dûs aux restes (d'un Buddha), lui éleva un stûpa qui avait un yojana dans tous les sens et un kroça en hauteur.

Comme on célébrait une fête à ce stûpa, un joueur[2] déposa sur le monument deux pièces d'or (renfermées) dans un bâton. Alors tombant aux pieds (de ce stûpa) il fit ce praṇidhâna : « Partout où je naîtrai, que ce soit avec de l'or aux deux mains ! »

Que pensez-vous, Bhixus? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là fut le roi, c'était cet Hiranyapâni.

C'est pour avoir déposé deux pièces d'or sur le stûpa qu'il jouit d'un privilège semblable. C'est pour avoir fait le praṇidhâna que l'état d'Arhat s'est maintenant manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)..

1 Le Manuscrit népâlais a *Kṛṣi*, le Kandjour *Krikri*, le Ratna-av.-mâlâ *Kṛkî*. Je n'hésite pas à adopter cette dernière leçon qui se trouve ailleurs dans notre manuscrit lui-même.

2 *Dyûtakara* (écrit *Dyutakara*) que le tibetain rend par *rgyal-po* « roi »; ce qui ne se comprend guère. L'équivalent *Kitava* (« joueur » et même « tricheur »), employé par le Ratna-av.-mâlâ, ne laisse pas de doute sur la véritable interprétation.

Rapprochements et remarques

Cet avadâna se trouve dans le Ratnâvadanâ-mâla dont il est le vingtième récit (fol. 81-92). En voici l'analyse.

Un maître de maison de Çrâvasti, riche et vertueux, n'a pas d'enfants. Ses lamentations (douze çlokas), sa tristesse provoque les questions de ses amis ; il leur en fait connaître la cause. Conseil qu'ils lui donnent de s'adresser aux dieux ; ils se conforme à leurs avis, implore les dieux, mais sans aucun succès. Un de ses amis, Upâsaka du parfait, Buddha l'engage à s'adresser au Buddha en lui énumérant les avantages qui en résulteront (dix çlokas). Supplication au Buddha ; grossesse immédiate de l'épouse, sa joie, soins qu'on lui donne ; naissance d'un fils d'une beauté merveilleuse. Etonnement de la mère en lui voyant aux deux mains la marque d'une pièce d'or. Le père n'est pas moins surpris. Est-ce bon ou mauvais signe ? On fait venir les devins qui déclarent la circonstance heureuse ; l'enfant n'aura qu'à étendre les mains pour produire une pluie d'or, il pourra donner autant d'or qu'il voudra. Fête de naissance ; on donne à l'enfant le nom d'Hiraṇyapâṇi.

Education soignée d'Hiraṇyapâṇi, ses progrès, ses vertus, sa libéralité ; il distribue les pièces d'or avec une abondance inépuisable ; et tout le monde célèbre sa générosité. Ici se place un épisode qui n'est pas dans l'Avadâna-Çat. Un brahmane avide et orgueilleux cherche à lui ravir sa gloire. Il vient à lui, disant qu'il a une demande à lui faire ; Hiraṇyapâṇi répond qu'il l'accordera. Le brahmane demande l'or des deux mains d'Hiraṇypâṇi. Longs discours du père du jeune homme (13 çlokas) pour le détourner de faire ce don. Hiraṇyapâṇi reconnait la justesse de ces observations ; mais il est lié par sa parole, et, il donne au brahmane ce qu'il lui avait promis. Mais le donateur recouvre immédiatement ce qu'il a perdu. Cet épisode en contradiction avec les détails qui précèdent, puisque, conformément à la prédiction des devins, Hiraṇyapâṇi faisait une pluie d'or avec ses mains, semble être une reprise de celui du Suprabhâ-avadâna (VIII, 1, voir ci-dessus). En tout cas, il n'est pas à sa place, et devait venir plus tôt.

Hiraṇyapâṇi veut que le Buddha et sa confrérie aient part à ses libéralités ; il se rend à Jetavana. Heureuse impression produite sur lui ; il s'adresse à Ananda, et désire offrir un repas aux confréries sur place. « Mais dit Ananda, il faut des kârṣâpanas » Qu'à cela ne tienne ! Hiraṇyapâṇi étend ses mains, et l'or abonde. On prépare le repas : quand il est fini, Hiraṇyapâṇi écoute de nouveau la prédication de la loi et devient Srota-âpanna. Il sollicite l'autorisation de ses parents qui commencent par refuser. Discours du père, réponse du fils. Le père « tout éclairé » consent. Mais la mère le supplie de rester. Le fils ébranlé un instant démontre, dans long discours (dix-huit çlokas) la nécessité où il est de persister dans sa résolution. La mère, éclairée à son tour, finit par consentir.

Hiraṇyapâṇi se dépouille de tous ses biens, va à Jetavana, est initié, et arrive à l'état d'Arhat. Etonnement des Bhixus qui questionnent le Buddha et reçoivent l'explication suivante.

Le Buddha Kâçyapa était entré dans son Nirvâna à Bénarès. Le roi Kṛkî lui élève un stûpa auprès duquel il institue des fêtes : « Un joueur nommé Kandala y dépose, dans l'ensemble des offrandes, deux pièces d'or renfermées dans un bâton, puis, tombant à genoux, il fait un Pranidhâna ». L'auteur de cette libéralité n'était autre que Hiraṇyapâṇi.

4. TRIPITA (84)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, en ce temps-là, à Çrâvastî, le roi Prasenajit de Koçala exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste...*

Cependant, il joue avec sa reine, se livre au plaisir, s'empresse autour d'elle ; à force de jouer, de se livrer au plaisir, de s'empresser autour d'elle, l'épouse devint enceinte. Quand huit ou neuf mois furent passés, elle accoucha et donna naissance à un fils couvert de vêtements jaunes, ayant la tenue d'un Çramana et le souvenir des existences (antérieures). A peine né, il fit cette question : « Bhagavat est-il ici à Çrâvastî (aussi bien que) Çâriputra, Maudgalyâyana, Kâçyapa, Ânanda, et les autres grands auditeurs ? » — La mère, tout étonnée et ravie, lui dit : « Mon fils, Bhagavat est ici à Çrâvastî et les grands auditeurs y sont aussi ».

La chose fut annoncée au roi Prasenajit : « Ton fils [1] (lui dit-on) est couvert de vêtements jaunes, il a la tenue d'un Çramana et se rappelle les existences (antérieures), il demande des nouvelles de Bhagavat et des grands auditeurs ». Alors, le roi Prasenajit de Koçala, pour le bien de son fils, invita Bhagavat avec la confrérie de ses auditeurs au repas (de midi).

Bhagavat, donc, entourée d'une troupe de Bhixus, suivi de la confrérie des Bhixus, se rendit à la salle à manger du roi Prasenajit. Quand il y fut arrivé, il s'assit en tête de la confrérie des Bhixus sur un siège préparé pour lui ; alors le roi Prasenajit de Koçala, prenant son fils dans ses bras, le présenta à Bhagavat : « Voici mon fils, Bhagavat ! A peine né, il se souvient de Bhagavat et des grands auditeurs ». — Alors Bhagavat s'adressant à l'enfant (royal) : « Bonne santé, Tripiṭa ! » lui dit-il ; — « Salut, Tathâgata

[1] Ces mots ne sont pas dans le sanskrit, sans doute, par oubli. — Il faut les rétablir.

Arhat, parfait Buddha ! », répondit l'enfant. Le roi Prasenajit fut dans un suprême étonnement.

Lorsque (l'enfant) eut sept ans, il se fit initier à l'enseignement de Bhagavat ; il était (déjà) vêtu d'habits jaunes[1]. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*...

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui détruit tous les doutes : « Quels actes, ô vénérable, Tripiṭa avait-il faits pour naître couvert d'habits jaunes, avec la tenue d'un Çramaṇa et le souvenir des existences (antérieures), et pour que, après son initiation, l'état d'Arhat ait été manifesté pour lui ? »

Bhagavat répondit : « Bhixus, Tripiṭa, dans d'autres existences antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration*...

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, quand les créatures vivaient vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa parut dans le monde (14) *Apparition d'un ancien Buhdha*...

Étant entré à Bénarès, il résidait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva.

Or le fils du roi Kṛkî[2] vint à Ṛsipatana. Il y vit donc le Buddha (16)... *Description physique du Buddha*...

Dès qu'il le vit, de bonnes dispositions naquirent en lui ; en raison de ces bonnes dispositions, il salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Bhagavat, connaissant ces dispositions natives, son repentir son caractère propre et son naturel, lui fit une instruction sur la loi, si bien propre à dégoûter du Samsâra que, après l'avoir entendue, pénétré des défauts du Samsâra, pénétré également des qualités du Nirvâna, il fit au roi cette demande : « Permets, cher (père), que je me fasse initier à l'enseignement de Bhagavat ». — Le roi répondit : « Il ne m'est pas possible de le faire ; le jour n'est pas loin où tu dois être sacré jeune roi ». — Le prince répartit : « Merci bien de la royauté, où les défauts abondent, où la loi est pervertie ! Il faut absolument que je me fasse initier à l'enseignement de Bhagavat ».

[1] La phrase est très laconique dans le sanskrit (*tai : ca kaṣâyai : prâvṛta :*) Le tibétain est plus explicite et la construction qu'il donne à toute la phrase est plus significative : « ayant un manteau de religieux, vu qu'il était vêtu de ces (habits) mêmes, il se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. »

[2] Il y a ici *Kṛmî* dans le Manuscrit népâlais : le Kandjour a toujours Krikri. Je rétablis *Kṛkî* par les raisons déjà données.

N'ayant pu obtenir l'autorisation de son père, il jeûna une première fois, puis une deuxième et une troisième fois, enfin il jeûna jusqu'à six fois. Alors ses compagnons[1] firent au roi cette demande : « Seigneur [nous t'en supplions], autorise le jeune prince à se faire initier, de peur qu'il ne meure ». — Alors le roi donna son consentement à son fils, et, lui faisant faire une promesse, lui dit : « Ne te présente plus devant nous, tant que tu n'auras pas lu entièrement les trois corbeilles[2] ».

Lui donc, ayant la permission de son père, fut initié à l'enseignement de Bhagavat. A force d'application, d'énergie, d'activité, il eut bientôt lu entièrement les trois corbeilles[3]. Il n'avait (plus d'autre) désir que celui de l'application (à la vertu) et de la délivrance, (ne parlait pas d'autre chose que) de la loi ; cette pensée lui vint alors à l'esprit : « Si je dégageais ma promesse antérieure ! » Il vint donc en la présence de son père qui lui demanda : « Qu'est-ce mon fils ? As-tu lu quelque chose ? » — « Les trois corbeilles », répondit-il. — Il fit alors à son père un tel exposé de la loi que, après l'avoir entendu, le roi fut transporté. Des dispositions favorables naquirent en lui, et il dit : « Mon fils, que te faut-il ? » — « Je désire, répondit le fils, inviter Bhagavat avec la confrérie de ses Bhixus et les couvrir des six ustensiles (pariṣkârâ). — Le roi répondit : « Fais selon ton désir ; la résidence royale est assez vaste ».

Alors Tripiṭa, avec des aliments purs, rassasia Bhagavat et les vingt mille personnes qui l'accompagnaient ; (en même temps) chacun des Bhixus fut couvert des six ustensiles. Ensuite, tombant aux pieds (de Bhagavat, Tripiṭa) fit un praṇidhâna : « Puisque maintenant, non sans grande peine, j'ai obtenu l'initiation et rendu hommage au Tathâgata, ainsi qu'à la confrérie des auditeurs, puissé-je par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, puissé-je, à chaque nouvelle naissance, où qu'elle se produise, être couvert d'habits jaunes, avoir la tenue d'un Çramaṇa, et le souvenir des existences (antérieures).

Bhagavat ajouta : « Que pensez vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là,

[1] « Ses égaux par l'âge, » le tibétain dit : « ses commensaux ».

[2] *Traya : piṭakâ :* le corps complet des écritures bouddhiques, le *Tripiṭaka*.

[3] *Yuktamuktâbhilâṣi*, expression singulièrement faite, où le mot *yukta* surtout nous embarrasse : le tibetain le rend par *rig-ḫa* (« science », qui traduit ordinairement *vidyâ*. Le mot correspondant à *abhilâṣi* est *smra-va* (« parlant de »), répondant sans doute à la leçon *abhilâpi*.

à cette époque-là, fut le fils de Kṛkî[1], c'est ce Tripiṭa. C'est par cette cause qu'il est né dans la maison d'un roi opulent, fils beau, admirable, charmant, ayant le souvenir des existences antérieures.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Le Tripiṭa-avadâna est le vingtième récit du Ratna-av-mâlâ (fol. 192-202). En voici l'analyse.

Règne heureux de Prasenajit : sa passion pour la reine. Naissance d'un fils d'une beauté supérieure, vêtu d'habits jaunes, ayant la tenue d'un Çramaṇa et la mémoire des naissances. Il s'informe du Buddha et de ses disciples ; la mère répond à ses questions et reste confondue. Elle fait avertir le roi et, quand il est venu, lui montre l'enfant. Qu'est-que cet enfant ? Est-ce un Deva, un Dânava, etc., etc. ? Mais le roi est aussi embarrassé que sa femme, qui lui conseille de consulter le Buddha. Après avoir donné huit nourrices à l'enfant, il va avec une nombreuse suite inviter le Buddha et sa confrérie à dîner. Pendant qu'il fait préparer le repas, le Buddha arrive avec sa suite. Réception qui lui est faite. Après le repas, le roi montre son fils au Buddha et lui demande ce que signifient les particularités que le distinguent. Le Buddha souhaite bonne santé à l'enfant qu'il appelle Tripiṭa et qui répond par un salut au Buddha, chacun s'exprimant en un çloka sous une forme plus verbeuse que dans l'Avadâna-Çataka.

Le Buddha recommande au roi de bien garder son enfant pendant six ans afin que, arrivé à sa septième année, il soit initié, et devienne un saint. Le roi répond en demandant pardon d'une offense qui n'est pas spécifiée (tout ce développement ne se trouve que dans le Ratna-av.-mâlâ et paraît être une réminiscence du Sumanâ-avadâna).

Après avoir bien profité pendant six ans, l'enfant arrivé à sa septième année demande à ses parents la permission de se faire initier. Désespoir des parents : le père voudrait bien refuser et ne peut retenir quelques paroles contre l'initiation dans un âge si tendre ; mais les circonstances de la naissance et les paroles du Buddha lui dictent sa réponse ; il consent. Tripiṭa va trouver le Buddha ; description détaillée de son initiation, et de son arrivée à l'état d'Arhat.

Doute et question des Bhixus. — Réponse du Buddha.

Le Buddha Kâçyapa était à Bénarès. Le fils du roi Kṛkî rencontre le Buddha et s'approche de lui : discours du Buddha (sept çlokas). Le prince déclare prendre son refuge en Buddha, et Kâçyapa lui annonce qu'il ne peut se faire initier sans la permission de ses père et mère. Le prince s'empresse de solliciter l'autorisation de son père. Celui ci refuse et oppose à l'initiation les avantages, même religieux, qu'on peut obtenir

[1] Il y a bien ici *Kṛkî* dans le Manuscrit népâlais.

par la royauté (dix çlokas). Désespoir du prince; ses réflexions. « Il passe une journée à se rappeler le Jina en renonçant à toutes les jouissances. » Un de ses amis lui demande la cause de son chagrin. Le prince lui expose les motifs qui le poussent à demander l'initiation et le prie d'obtenir la permission de son père (sept çlokas). — L'ami du prince exécute le message et tâche de fléchir le roi en faveur de son fils qui « est resté un jour sans manger ». Le roi, décidé à sacrer son fils comme jeune roi, demeure inflexible. L'ami du prince, en lui rendant compte de sa démarche infructueuse, l'engage à se soumettre et à ajourner le moment de son initiation. Mais le jeune homme désespéré jeûne encore ce jour-là, puis le troisième et jusqu'au sixième jour. Les amis du prince fort inquiets vont ensemble trouver le roi, lui apprennent la situation de son fils et sollicitent pour lui la permission désirée. Kṛkî cède, mais déclare qu'il ne veut pas revoir le prince, tant qu'il n'aura pas lu les trois corbeilles.

Le prince se rend au Mṛgadâva, résidence du Buddha, se fait initier, est bientôt versé dans les trois corbeilles, et va trouver son père pour l'instruire. Le père réjoui demande ce que son fils désire; celui-ci demande la faveur de recevoir le Buddha avec sa confrérie à dîner et de faire don à tous les Bhixus des six ustensiles. Le roi consent. Kâçyapa arrive avec une suite de 20.000 personnes. Le prince les nourrit, donne à chacun les six ustensiles et, se prosternant devant le Buddha, fait le vœu de naître toujours avec la tenue d'un Çramaṇa, ayant le souvenir des existences antérieures.

Tripiṭa n'est autre que ce fils du roi Kṛkî.

5. YAÇOMITRA (85)

— Ami de la gloire —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait à Çrâvastî un négociant riche (9)... *Personnage riche...*

En ce temps-là, une famine cruelle désolait (le pays); le mendiant obtenait difficilement son aumône. Et les devins avaient fait cette déclaration : « le ciel n'enverra pas de pluie ».

Cependant l'épouse du marchand devint enceinte. Après huit ou neuf mois écoulés, elle accoucha et donna naissance à un fils beau, admirable, charmant. Le jour où l'enfant naquit, ce jour-là même, la sécheresse prit fin; et tout Çrâvastî fut rempli de la gloire de cet (enfant). On fit une fête à l'occasion de sa naissance, et on lui donna un nom : « Quel sera, dit-on, le nom de cet enfant? » — Les parents dirent : « Puisque sa gloire s'est répandue partout, que le nom de cet enfant soit donc Yaçomitra (Ami de la gloire) ».

L'enfant Yaçomitra fut confié à huit nourrices (7)... *Éducation brillante.*

Quand l'enfant Yaçomitra fut devenu grand, une affaire quelconque l'amena à Jetavana. Il y vit le Buddha (16)... *Description physique du Buddha...*

Il ne l'eut pas plus tôt aperçu que de bonnes dispositions[1] naquirent en lui. En vertu de ces bonnes dispositions, il salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Bhagavat lui fit un exposé de la loi si bien propre à détourner des passions du Samsâra que, après l'avoir entendu, voyant les défauts du Samsâra et les qualités du Nirvâṇa, il sollicita l'autorisation de ses père et mère et se fit initier à l'enseignement de Bhagavat.

A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

De ses deux dents principales[2] coule une eau formée de huit éléments[3], en sorte que jamais il ne souffre de la soif. Au temps des chaleurs, quand les Bhixus, dévorés de soif, descendent, pour avoir de l'eau, au lieu de réunion de la confrérie[4], lui, il ne descend pas. Alors les Bhixus qui le connaissent le mieux[5] lui disent : « D'où viens-tu que tu ne souffres point de la soif ? » — Lui leur répond : « De ces deux dents principales que j'ai là coule une eau formée de huit éléments, grâce à laquelle je ne souffre pas de la soif. »

A ces mots, les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes : « Quels actes, ô vénérable, Yaçomitra avait-il fait pour être beau, admirable, charmant, pour qu'une eau formée de huit éléments coule de ses dents principales, et que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour lui.

Bhagavat répondit : « Yaçomitra, Bhixus, dans ses existences antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa où nous sommes, le Buddha nommé Kâçyapa (14)... *Apparition d'un Buddha ancien...* parut dans le monde. Le bienheureux Buddha, étant entré dans la ville de Bénarès, résidait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva.

[1] *Prasâda*, tib. *dad-pa* « foi ».
[2] *Daṃṣṭrâbhyâm*, les canines supérieures (?).
[3] *Aṅga* (« membre »), en tibétain *yan-lag*.
[4] Littéralement : « ils descendent dans la confrérie » : le texte n'emploie que le mot *sanghaṃ* (tib. : *dge 'dun*); et ce terme désigne une réunion de personnes, et non un lieu, proprement.
[5] *Supremakâ*, tib. : *vçes-pa*.

Or, un fils de Çresthi fut initié en présence d'un vieux Bhixu. Il était indolent, et n'avait aucune prévenance pour ceux avec qui il se trouvait. Ses compagnons dans l'exercice de la pureté le désignèrent pour le poste d'honneur auprès du Sthavira. Mais lui, s'imaginant que c'était lui-même qui avait la place éminente, prenait pour soi les hommages rendus (à son maître) par les plus vieux Bhixus. Ses racines de vices étaient infinies[1].

Enfin, par la suite, il tomba en langueur. Le Sthavira, par ordonnance du médecin, lui fit prendre du beurre clarifié. Pendant la nuit, il eut soif; bien embarrassé, il se dirigea vers son réservoir en se disant « je boirai de l'eau »; mais il le trouva sec : il alla de même à celui des docteurs et des précepteurs, et jusqu'à celui de la confrérie; mais il le trouva également à sec. Enfin il se rendit à l'eau du fleuve; le fleuve lui-même était à sec. Tout consterné, et, pour consterner également ses compagnons dans l'exercice de la pureté, afin de (leur) montrer toute la valeur du don qui doit être fait avec foi, il avisa un arbre qui était de l'autre côté du lit du fleuve et, y fixant une bande (d'étoffe) de coton, il monta dessus. « Mes actes sont à moi », se dit-il, et il resta là occupé à revenir (par la pensée) sur ses actions.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, il fit savoir à ses compagnons dans l'exercice de la pureté ce qui lui était arrivé. Ses compagnons dans l'exercice de la pureté, ayant appris son cas, furent consternés, et en répandirent le bruit de côté et d'autre. Alors son précepteur lui fit apporter de l'eau; mais il ne la vit pas non plus. Tout bouleversé, le (précepteur) en informa le bienheureux Kâçyapa.

Le bienheureux Kâçyapa dit : Qu'on fasse résonner la gaṇḍi. — Alors le gardien (du Vihâra) fit résonner la gaṇḍi; (aussitôt) la confrérie des Bhixus, se réunit ayant le Buddha à sa tête. Le bruit s'en répandit de toutes parts dans la ville de Bénarès, et plusieurs centaines de milliers d'êtres y accoururent en foule.

Cependant le précepteur fit asseoir le (Bhixu) sur un siège honorable[2], et, lui mettant entre les mains une calebasse pleine d'eau, lui dit : « Mon fils,

[1] Le tibétain déplaçant la négation dit : « ses racines de vertu étaient épuisées. »

[2] Ou « élevé ». *Vṛddhâte*, terme qui s'est déjà présenté dans le 46me récit où il était écrit *buddhânte*. On pourrait supposer *Buddhântike* (« en face du Buddha »); mais le tibétain traduit *gral-dpon* (« siège supérieur »); je lis *vṛddhâsane*.

distribue cette eau à la confrérie ». Lui donc, voyant comme devant ses yeux le fruit (de son action), sous le coup même de cette émotion[1], éprouva de bonnes dispositions[2] envers le Buddha et ses auditeurs, et, avec le plus grand entrain, se mit à distribuer l'eau à la confrérie. Alors Bhagavat, avançant son bras semblable à la trompe de l'éléphant, lui fit la grâce de prendre de l'eau avec cette main qui rassure les (plus) épouvantés[3]; les grands Çrâvakas en prirent aussi : et elle ne s'épuisa pas. Finalement cette eau fut distribuée parmi toute la confrérie, et néanmoins elle ne s'épuisa pas.

A la vue de cette merveille, de ce prodige qui incline à la foi les dieux et les hommes, des centaines de milliers d'êtres obtinrent la vue des vérités, et des racines de vertu furent renouvelées dans le terrain de la nature morale de ce (Bhixu). Lorsqu'il fut sorti de sa langueur, la confrérie des Bhixus avec le Buddha en tête n'eut plus à avoir aucun souci pour l'eau à boire; car ce fut lui qui, pendant douze mille ans, fit à la confrérie la distribution de l'eau. Quand fut arrivée l'heure, le moment de sa mort, il fit ce praṇidhâna : « Puissé-je par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, quand celui que le bienheureux Kaçyapa a déclaré son disciple supérieur (uttara), en disant : au temps où les créatures vivront cent ans, tu seras, disciple, le Tathâgata, Arhat, parfait et accompli Buddha appelé Çâkyamuni, puissé-je me concilier sa (faveur) et ne pas me l'aliéner; et puisse de mes dents principales sortir une eau douée des huit qualités ! »

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-ià, était devenu bhixu, c'était ce (Yaçomitra)[4]. C'est pour avoir pendant deux mille ans distribué de l'eau à la confrérie et avoir fait le praṇidhâna que, dans sa naissance actuelle, une eau formée de huit éléments sort de ses dents principales; et c'est par cette cause aussi que l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

[1] *Samvegena;* le correspondant tibétain *skyo* (« tristesse ») indique la nuance de « repentir. »

[2] *Prasâda*, rendu en tibétain par *dad-pa* (« foi »).

[3] Il n'y a pas de superlatif dans le texte sanskrit; mais le tibétain a *thams-cad* (tous), qui en tient lieu.

[4] Il y a dans le Manuscrit népâlais : *yo... bhixurâsîd aham sa :* « Celui... qui fut le bhixu, c'était moi », leçon absurde due évidemment à l'inattention d'un copiste. Ayant à écrire *Yaçomitro ayamsa :* il a omis *Yaçomitro* et écrit *ahaṁsa :* qui revient assez fréquemment dans les phrases analogues à celle-ci et ne diffère que par une lettre de *ayamsa :*

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat (2)...

6. UPAPÂDUKA[1] (86)

— Celui qui est né d'une façon merveilleuse —

Le bienheureux Buddha (1)..., entouré de la confrérie de ses auditeurs, s'était rendu pendant la saison des pluies chez les dieux Trayastriṁçat, sur la pierre Pâṇḍukambala non loin de l'arbre céleste Kovidâra ; et il y enseignait la loi à la mère qui l'avait enfanté et aux autres dieux. Précisément, dans le même temps, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana se rendit pendant la saison des pluies à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Cependant les quatre assemblées se rendirent au lieu où était l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, et, après avoir salué avec la tête les pieds de Mahâ-Maudgalyâyana, s'assirent à une petite distance. Quand elles furent assises à une petite distance, l'âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana, par un discours sur la loi, enseigna, instruisit, éclaira, ravit les quatre assemblées au moyen de divers développements. Après les avoir ainsi, par ce discours de la loi, enseignées, instruites, éclairées, ravies, il garda le silence.

Alors (ceux qui formaient) les quatre assemblées, s'étant levées de dessus leurs sièges, ayant rejeté leur vêtement supérieur sur une épaule, et s'inclinant vers l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, en faisant l'anjali, dirent à l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana : « As-tu entendu dire quelque chose, vénérable Mahâ-Maudgalyayana ? Où Bhagavat est-il allé maintenant dans la saison des pluies ?

Mahâ-Maudgalyâyana répondit : « Messieurs, Bhagavat est allé passer la saison des pluies chez les dieux Trayastriṁçat, sur la pierre Pâṇḍukambala, non loin de l'arbre céleste Kovidâra ; il enseigne la loi à la mère qui l'a enfanté et aux autres dieux Trayastriṁçat.

[1] Ce nom, qui paraît dans le texte sous sa forme vraie, est donné dans le titre sous a forme *Draupa pâduka* et, dans le résumé qui précède la décade, il est écrit *Apapâdau*.

Alors les quatre assemblées, satisfaites et réjouies des paroles de l'âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana, saluèrent ses pieds avec leurs têtes, se levèrent de dessus leurs sièges et partirent.

Quand les trois mois (de la saison) des pluies furent passés, les quatre assemblées se rendirent au lieu où était l'âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana. Quand elles y furent arrivées, elles saluèrent avec la tête les pieds de l'âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana, et s'assirent à peu de distance de lui. Alors l'âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana, par un discours sur la loi, enseigna, instruisit, éclaira, ravit les quatre assemblées au moyen de divers développements. Après les avoir enseignées, instruites, éclairées, ravies, il garda le silence.

Alors (ceux qui formaient) les quatre assemblées, s'étant levés de dessus leurs sièges, ayant rejeté leurs manteaux sur une épaule, et s'inclinant vers l'âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana en faisant l'anjali, parlèrent ainsi à l'âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana : « Sache-le bien, vénérable Maudgalyâyana, il y a longtemps que nous n'avons vu Bhagavat ; nous avons soif de la vue de Bhagavat, nous désirons voir Bhagavat. Si le vénérable Mahâ-Maudgalyâyana n'y voyait pas d'inconvénient, il serait bon que le vénérable Mahâ-Maudgalyâyana se rendit au lieu où est Bhagavat, que, après y être arrivé et lui avoir salué les pieds avec la tête, tu t'informasses s'il a peu de tourments, peu d'inquiétudes, s'il se lève et marche sans trop de peine, s'il a des forces et éprouve du bien-être, s'il n'essuie pas de mépris et a d'agréables contacts. Après quoi, parle-lui ainsi : Vénérable, dans le Jambudvîpa, les quatre assemblées aspirent ardemment à la vue de Bhagavat et elles ont dit : Il n'existe certes pas, pour la population du Jambudvîpa, un procédé de la puissance surnaturelle, un pouvoir spécial qui permette à la population du Jambudvîpa de monter chez les dieux Trayastriṁçat pour y voir Bhagavat, se rencontrer avec lui, s'asseoir près de lui. Il existe au contraire pour les dieux Trayastriṁçat un procédé de la puissance surnaturelle, un pouvoir spécial, qui permet aux dieux Trayastriṁçat de descendre dans le Jambudvîpa, pour voir Bhagavat, se rencontrer avec lui, s'asseoir près de lui. Hé bien ! que Bhagavat descende (de la demeure) des dieux Trayastriṁçat dans le Jambudvîpa, par compassion (pour nous) ! » — L'âyusmat Mahâ-Maudgalyâyana accepta la proposition des quatre assemblées (et le témoigna) par son silence.

Alors les gens qui formaient les quatre assemblées, comprenant l'accepta-

tion de l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana par son silence, saluèrent avec la tête les pieds de l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, puis, s'étant levés de dessus leurs sièges, se retirèrent.

Peu de temps après, quand l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana eut constaté le départ des quatre assemblées, il fut absorbé dans une contemplation telle, que, son esprit étant parfaitement appliqué et reposé, en autant de temps qu'il en faut à un homme fort pour tendre son bras plié et pour plier son bras tendu, il disparut de Çrâvastî et apparut chez les dieux Trayastriṃçat sur la pierre Pâṇḍukambala, non loin de l'arbre céleste Kovidâra. Il vit là Bhagavat assis devant une assemblée de plusieurs centaines de personnes auxquelles il enseignait la loi : à cette vue, il laissa voir un sourire : « Même ici, se dit-il, Bhagavat réside entouré d'auditeurs [1], tout comme, dans le Jambudvîpa, (il réside entouré) de quatre assemblées ». Alors, Bhagavat, comprenant par sa pénétration la pensée de l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, dit à l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana : « Ceux-là, certes, ne s'appartiennent pas à eux-mêmes [2], Maudgalyâyana ; mais lorsque cette pensée me vient à l'esprit : « qu'ils viennent ! », ils arrivent ; quand cette autre pensée me vient à l'esprit : « qu'ils partent ! », alors ils s'en vont ; ainsi, connaissant ma pensée par leur pénétration, ils arrivent et partent. »

A ce moment, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana s'approcha de l'endroit où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat [et s'assit à peu de distance de lui] [3] ; assis à une petite distance, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, regardant toute l'assemblée des dieux, parla en ces termes à Bhagavat : « Elle est variée, cette assemblée des dieux assise, réunie ici ; dans cette assemblée des dieux, il y a des divinités qui, ayant connu [4] le Buddha, ont éprouvé de bonnes dispositions envers lui et, après leur mort, sont revenues à la vie ici ; il y en a qui, ayant connu la Loi, ayant connu la Confrérie, il y en a qui, doués des moralités

[1] Le Manuscrit porte *âtîrṇo* qui ne semble pouvoir signifier que « venu, arrivé » ; ce mot est représenté dans le tibétain par *'khor* (« cercle ») ; *maṅ-po* (« nombreux ») ; *daṅ* (« et », « avec »).

[2] Je traduis d'après le tibétain : *'di-dag-la*, (« illis »); *ni* («quidem»); *raṅg-dbaṅ* (« sui potestas »); *med-de* (« non est »). — Il y a dans le sanskrit *nakhalu M... saṃskârame...*

[3] Manque dans le Manuscrit népâlais.

[4] Il y a dans le sanskrit *cetya;* le tibétain le représente par *çes nas*, plusieurs fois répété, *cetya*, ne l'étant pas, mais peut-être étant sous-entendu.

chères aux Aryas, après avoir été séparés de leurs corps, ont repris naissance ici[1]. »

Alors Bhagavat, abondant dans le sens de l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, parla en ces termes à l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana : « Il est ainsi, Maudgalyâyana, il est ainsi. Elle est variée, l'assemblée des dieux assise (ici), réunie (ici). Il y a parmi elle des divinités qui, ayant connu le Buddha et éprouvé de bonnes dispositions, après avoir été séparées de leurs corps, ont repris naissance ici. Il y en a qui, ayant connu la loi, la confrérie, douées des moralités chères aux Aryas, après avoir été privées de leurs corps, ont repris naissance ici ».

Alors, Çakra, le roi des dieux, abondant dans le sens de Bhagavat et de l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, parla en ces termes à l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana : « Cela est ainsi, vénérable Mahâ-Maudgalyâyana, cela est ainsi ; elle est variée, l'assemblée des dieux, etc... (comme ci-dessus).

Un des fils de dieux, abondant dans le sens de Bhagavat, de l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, de Çakra le roi des dieux, adressa ces paroles à l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana : « Cela est ainsi, vénérable Mahâ-Maudgalyâyana, cela est ainsi : elle est variée, l'assemblée des dieux, etc... (comme ci-dessus).

[Alors un fils de dieu s'étant levé de son siége, ayant rejeté son manteau sur une épaule et s'inclinant vers Bhagavat en faisant l'anjali, parla ainsi à Bhagavat : « Moi, vénérable, c'est pour avoir connu le Buddha et avoir eu la foi que, après avoir été privé de mon corps, j'ai repris naissance ici. » D'autres dieux parlèrent également ainsi : « Nous, vénérable, c'est pour avoir connu la loi, la confrérie, la moralité chérie des Aryas que, après avoir été privés de notre corps, nous avons repris naissance ici[2] »].

(A la suite de ce discours), plusieurs milliers de divinités obtinrent chacune pour soi le fruit de Srota-âpatti en présence de Bhagavat, puis disparurent.

Alors l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, voyant que l'assemblée des dieux s'était retirée, rejeta son manteau sur une épaule et, incliné vers Bhagavat

[1] Le tibétain diffère ici légèrement. Je le traduis : « il y en a qui, ayant connu la foi, la confrérie, la moralité chère aux Aryas, ont éprouvé de bonnes dispositions (la foi), et, après avoir été privés de leurs corps, etc... »

[2] Ce paragraphe ne se trouve que dans le tibétain : il a sans doute été omis par le copiste du Manuscrit népâlais.

en faisant l'anjali, parla ainsi à Bhagavat : « Vénérable, les quatre assemblées qui sont dans le Jambudvîpa, après avoir salué avec la tête les pieds de Bhagavat, s'informent s'il a peu de soucis, peu d'inquiétudes, s'il peut facilement se lever et marcher, s'il se sent des forces et du bien-être, s'il n'essuie pas des mépris et a des contacts agréables. — Bhagavat répondit : « Maudgalyâyana, je souhaite le bien-être aux quatre assemblées qui sont dans le Jambudvîpa, et à toi aussi. — Maudgalyâyana reprit : « Vénérable, dans le Jambudvîpa, les quatre assemblées désirent voir Bhagavat, et elles ont dit : Il n'existe pas, ô vénérable, pour les habitants du Jambudvîpa, un procédé de la puissance surnaturelle, un pouvoir spécial qui leur permette de s'élever jusqu'aux dieux Trayastriṃçat pour voir Bhagavat, s'approcher de lui, s'asseoir près de lui ; au contraire, vénérable, il existe pour les dieux Trayastriṃçat un procédé de la puissance surnaturelle, un pouvoir spécial qui leur permet de descendre dans le Jambudvîpa pour voir Bhagavat, s'approcher de lui, s'asseoir près de lui. Eh bien ! que Bhagavat descende (de la résidence des dieux Trayastriṃçat dans le Jambudvîpa, par compassion (pour nous) ! — Bhagavat répondit : « Va donc, toi, Maudgalyâyana, rends-toi dans le Jambudvîpa, annonce aux quatre assemblées (cette nouvelle) : Messieurs, dans sept jours, Bhagavat descendra (de la demeure) des dieux Trayastriṃçat dans le Jambudvîpa, dans la ville de Sâṃkâça, dans l'enclos Âpajjura[1] au pied de l'Udumbara ».

L'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana, ayant entendu (cette réponse), salua avec la tête les pieds de Bhagavat et s'absorba dans une méditation telle que, son esprit étant bien appliqué et concentré, avec la même rapidité qu'un homme fort mettrait à étendre son bras replié, ou à replier son bras tendu, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana disparut du milieu des dieux Trayastriṃçat et reparut dans le Jambudvîpa.

De retour dans le Jambudvîpa, l'âyuṣmat Mahâ-Maudgalyâyana annonça (la nouvelle) aux quatre assemblées : Messieurs, dans sept jours, Bhagavat descendra (de la demeure) des dieux Trayastriṃçat dans le Jambudvîpa, dans la ville de Sâkṃâça, dans l'enclos Âpajjura, aux pieds de l'Udumbara ».

[1] Ce nom est transcrit en tibétain *a-rad-dsa-ra* et mis au génitif; ce qui indiquerait que *Âpajjura* est un adjectif dérivé d'un nom d'homme. Apajjura ou Âpajjura aurait été le propriétaire de l'enclos dont parle notre texte.

Quand Bhagavat fut descendu dans la ville de Kâçya[1], plusieurs milliers de centaines d'êtres se rassemblèrent pour voir Bhagavat. Là parut un Bhixu né d'une façon merveilleuse (Upapâduka) qui invita à un repas Bhagavat avec la confrérie des Bhixus, et aussi les Devas, les Asuras, les Garuḍas, les Kinnaras, les Mahoragas. A l'heure où la cloche donna le signal, avec la rapidité de la pensée, des sièges couverts d'étoffes magnifiques apparurent en même temps que des mets et des aliments divins. L'Upapâduka rassasia Bhagavat avec une nourriture divine et combla de soins et d'honneurs les Devas, les Asuras, les Kinnaras, les Mahoragas.

Alors Bhagavat, connaissant les pensées et les inclinations, les dispositions intimes et le naturel de ce (bhixu), lui fit une démonstration de la loi telle que, après l'avoir entendue, comprenant que ce cercle de la transmigration avec ses cinq conditions essentielles (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*...

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes l'Upapâduka avait-il faits pour être ainsi Upapâduka, pour qui, aussitôt qu'il a pensé, ce qu'il pense, ce qu'il demande, tout cela se réalise ?

Bhagavat répondit : « Bhixus, cet Upapâduka dans d'autres naissances antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration*...

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans le 91e kalpa, le Buddha nommé Vipaçyî (14)... *Apparition d'un Buddha ancien*... parut dans le monde. Étant entré dans la ville capitale Bandhumatî, il y résidait lorsque, dans un village, cinq Bhixus se retirèrent dans une forêt[2] pour y passer la saison des pluies. Là, un de ces Bhixus se fit le serviteur des quatre autres : ceux-ci, à force d'application, de courage, d'énergie, rejetèrent tous les kleças, et l'état d'Arhat se manifesta pour eux. Le cinquième Bhixu, tombant à leurs pieds, fit ce praṇidhâna : « Puisque c'est par mon concours que l'état d'Arhat s'est manifesté pour eux, puissé-je par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, n'être jamais en perplexité pour l'excellence des objets à offrir à un initié ! »

[1] Ainsi est écrit le nom de ville qu'on a vu plus haut sous la forme *sâṁkâça :* ici, comme plus haut le tibétain le rend par *snaṅ-ldan* (« possédant l'éclat »).

[2] *Anyatarasmiṁ grâmake araṇyâyatane :* Ce qui me paraît signifier : « dans une forêt dépendant d'un village ». D'après le tibétain, il faudrait traduire : « dans un lieu retiré où il n'y a point de ville (de lieu habité) ».

— [Que pensez-vous, Bhixus ? Le Bhixu qui, en ce temps-là, à cette époque-là, se fit le serviteur (des autres) c'était précisément cet Upapâduka.

Les Bhixus reprirent] : « Quel acte [l'Upapâduka][1] avait-il fait pour être Upapâduka ?

Bhagavat répondit : « Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, quand les créatures humaines vivaient vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa parut dans le monde (14)... *Apparition d'un ancien Buddha*...

Étant entré dans la ville de Bénarès, il y résidait à Ṛṣipatana, dans le Mṛgadâva.

Or il y avait là un Çreṣṭhî dont la femme en couches était vaincue par la souffrance : la douleur lui arrachait des cris ; elle gémissait. A l'ouïe de ce bruit, il éprouva une extrême émotion, il entra dans la chambre du chagrin et, la joue appuyée sur sa main, il resta plongé dans ses réflexions. Cette pensée lui vint alors à l'esprit : Si je me faisais initier à l'enseignement de Bhagavat et que je fisse un praṇidhi de manière à ne jamais subir le séjour de la matrice ! Par suite de ce même trouble, il fut initié à l'enseignement du bienheureux Kâçyapa, et il fit ce praṇidhâna : « Par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, puissé-je, chaque fois que je naîtrai, ne venir au monde que d'une manière surnaturelle ! que jamais je ne subisse le séjour dans une matrice !

Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là, fut le négociant, c'était l'Upapâduka. C'est pour avoir fait le praṇidhâna, qu'il est né d'une façon surnaturelle ; c'est parce qu'il a mûri ses sens complètement que l'état d'Arhat s'est maintenant pleinement manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs*...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

Le nom de Upapâduka pourrait s'appliquer fort bien aux héros de trois autres récits de ce recueil : les Pratyékabuddhas Candana (III, 1) et Daçaçiras (III, 4) et le héros du récit

[1] Tout ce qui est entre crochets est dans le tibétain seul ; l'absence de cette partie du texte dans Manuscrit népâlais ne peut s'expliquer que par une étourderie de copiste.

intitulé Uposadha (VI, 9). L'explication du motif qui a fait obtenir ce genre de naissance est la même pour Daçaçiras et pour le héros du récit qu'on vient de lire.

7. ÇOBHITA[1] (87)

— Resplendissant —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kapilavastu dans le jardin du Nyagrodha.

Or, il y avait à Kapilavastu un Çâkya riche (9)... *Description d'un homme riche...* Il épousa (6)... *Mariage fécond...*

Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, qui dépassait la beauté humaine sans atteindre la beauté divine. A sa naissance plusieurs merveilles se manifestèrent, si bien que la ville de Kapilavastu tout entière en fut resplendissante.

On fit une fête à l'occasion de sa naissance et on lui donna un nom. — « Quel sera, dit-on, le nom de cet enfant ? » — Les parents dirent : « Puisque, à sa naissance, la ville de Kapilavastu a été resplendissante, que son nom soit donc Çobhita (le resplendissant). »

L'enfant Çobhita fut confié à huit nourrices (8)... *Éducation brillante et prospère...*

Quand il fut devenu grand, il se rendit au jardin du Nyagrodha pour voir Bhagavat. Là, il vit le Buddha (16)... *Description physique du Buddha...*

Il ne l'eut pas plus tôt vu que de bonnes dispositions[2] pour Bhagavat naquirent en lui. Poussé par ces bonnes dispositions, il salua les pieds de Bhagavat, et s'assit devant lui pour entendre la loi. Bhagavat, connaissant ses pensées, son repentir, son caractère et sa nature, lui fit un tel exposé de la loi démonstratif des quatre vérités que, après l'avoir entendu (22)... *Arrivée à l'état de Srota-âpatti...*

Après avoir obtenu la vue des vérités, il demanda la permission de ses

1 Titre encore altéré dans le Manuscrit qui écrit *Çohita;* mais, dans l'*Uddâna* qui précède la décade, il est bien écrit *Çobhita.*

2 *Prasâda*, tib. : *dga* « joie ».

père et mère et se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. A force d'application (12)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha (celui) qui ôte tous les doutes : « Vénérable, quels actes Çobhita avait-il faits pour naître beau, admirable, charmant, dépassant la beauté humaine sans atteindre la beauté divine, et pour que, à sa naissance, des apparitions merveilleuses se soient manifestées de manière à rendre toute la ville de Kapilavastu resplendissante ? »

Bhagavat répondit : « Dans des naissances précédentes, Bhixus, Çobhita (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans ce même Bhadrakalpa où nous sommes, quand les créatures (humaines) vivaient quarante mille ans, le Buddha appelé Krakucchanda parut dans le monde (14)... *Apparition d'un ancien Buddha...*

Étant entré dans la ville capitale Çobhavatî, il y résidait, et le roi Çobha lui éleva un stûpa pour ses rognures d'ongles et de cheveux. Comme on célébrait une fête, [quelques-uns de][1] ceux qui y prenaient part, ayant vu le stûpa, se mirent à y placer des fleurs. L'un des festoyants dit : Pour moi, je ne le fais pas, je n'en ai pas les moyens ». Il fut expulsé du milieu de l'assemblée qui faisait la fête ; puis il éprouva des regrets, forma un bouquet de fleurs variées et fit sur le stûpa une offrande de fleurs.

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous Bhixus ? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là, fut l'homme de la fête et, poussé par le repentir, fit une offrande de fleurs sur le Stûpa des rognures d'ongles et de cheveux de Krakucchanda, c'était précisément ce Çobhita. »

Bhixus, Çobhita a encore fait et accumulé d'autres actes.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, il y avait un Çresṭhî qui, ayant aperçu un Pratyèkabuddha malade, éprouva envers lui de bonnes dispositions[2], lui offrit des aumônes pour manger et des vêtements pour se couvrir. — Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là fut le Çresṭhî, c'était ce Çobhita.

Du temps du bienheureux Kâçyapa, il y avait un pauvre ramasseur de

[1] L'expression partitive « quelques-uns » n'est que dans le tibétain.
[2] *Prasâda*, en tibétain *dad-pa* « foi ».

bois[1] qui, étant entré dans une gorge de la montagne pour y trouver du bois, aperçut un stûpa. L'enceinte de ce stûpa était envahie par les herbes. Alors de bonnes dispositions naquirent en lui ; il arracha les herbes, et, prenant un balai, il balaya l'enceinte du stûpa. Ensuite, tombant à genoux, il se mit à faire ce praṇidhâna : « Puissé-je, par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, être beau, admirable, charmant, me concilier les buddhas futurs et ne pas me les aliéner[2].

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le ramasseur de bois, c'était précisément ce Çobhita. C'est pour avoir balayé l'enceinte du stûpa que, à chaque naissance, il est beau, admirable, charmant ; c'est pour cela aussi que, maintenant, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Rapprochements et remarques

Il existe, dans l'Apadâna pâli, un texte dont le héros porte le nom de Sobhita (= sk. Çobhita). Il n'est nullement démontré qu'il soit le même que notre Çobhita dont il est au moins l'homonyme. Je donne cependant cet apadâna qui n'est pas très long :

1. Le Jina nommé Padumuttara, aîné du monde, chef des hommes, — enseignait la base de l'Amṛta à une grande multitude de gens.

2. Ayant entendu sa parole prononcée d'une voix éclatante, — je lui fis l'anjali et j'eus alors l'esprit fixé sur un seul point.

3. Ceux qui sont semblables au Meru, la première des cimes, la pointe du rocher baignant dans l'Océan réceptacle des eaux, — ceux-là même, qui agissent en dominant leur esprit, ne parviennent pas au seizième de la connaissance du Buddha.

4. Après avoir établi la règle selon la loi, le Buddha compatissant, le Ṛṣi, — assis dans l'assemblée des Bhixus, prononça ces stances (gâthâ) :

5. « Celui qui a proclamé la connaissance selon le Buddha, guide du monde, — celui-là, pendant cent mille kalpas, n'ira pas dans la voie mauvaise.

6. Ayant consumé les Kleças, l'esprit fixé sur un seul point, bien établi dans le calme, — il sera auditeur du maître sous le nom de Sobhita. »

7. Les Kleças sont consumés pour moi, les existences sont extirpées ; — les trois sciences sont acquises ; j'ai accompli les commandements du Buddha.

[1] *Kâṣṭhahâraka.*

[2] Le tibétain, plus prolixe, dit ici : « et, dans l'avenir, me concilier les parfaits et accomplis Buddhas, et ne pas me les aliéner. »

8. Pendant cinquante mille Kalpas, je portai les armes étant dans un haut rang, — pourvu des sept joyaux, Cakravartin à la grande gloire.

9. Les quatre sciences analytiques...

•

8. KAPPHINA (88)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or en ce temps-là, dans les régions du Midi, un roi nommé Kalpa exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et riche...*

Plus tard, il joue avec la reine (6)...

Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, doué de tous ses membres et de tous ses organes. A l'occasion de la naissance de cet enfant, on fit une fête et on lui donna le nom de Kapphina[1].

L'enfant Kapphina fut confié à huit nourrices... (7) *Education brillante et prospère...*

Le même jour où naquit le prince Kapphina, dix-huit mille ministres eurent chacun un fils : tous avaient de grands signes sur le corps[2] et reçurent des noms appropriés.

Enfin le roi Kalpa subit la loi de la mort. Quand il eut trépassé, le prince Kapphina fut établi dans la royauté, et les dix-huit mille fils de ministres furent tous investis des fonctions de ministres.

Par la suite, le roi Kapphina-le-Grand[3], suivi des dix-huit mille ministres, sortit pour aller à la chasse. Il contemplait en avant et en arrière toute son armée qui se pressait comme les flots, et s'adressant à ses ministres : « Messieurs[4], leur dit-il, y a-t-il quelqu'un qui ait une armée semblable, à

[1] Contrairement à l'usage, on n'indique pas le motif qui a fait adopter ce nom ; le tibétain, dérogeant aussi à ses habitudes, ne le traduit pas et le transcrit *Ka-pi-na ;* ce qui indique que la signification en est inconnue, ou très incertaine. Il me semble inutile de la rechercher.

[2] *Mahônagnâ*, terme bref et obscur qu'on « traduit athlète », rendu en tibétain par une expression compliquée *mts'an-po* (« d'un signe? »); *chei* (« grand »); *stobs* (« la force ») ; *daṅ ldan-pa* (« possédant »); *ça-stag* (« uniquement »). Ce qui répond à *mahânagnabala* qui se trouvera plus loin et me paraît désigner à la fois une grande force musculaire et les signes particuliers révélateurs de cette force.

[3] *Mahâ-Kapphina.*

[4] Le Manuscrit a *Bhadanta* « vénérable », qui doit être une faute pour *Bhavantas :* ce mot n'est pas rendu dans le tibétain qui a seulement *kva-e* « oh ! hé ! »

flots[1] pressés, comme celle que j'ai actuellement ? » — « Nul autre », répondirent les ministres flatteurs.

Ensuite des marchands vinrent du pays du milieu dans la région du Sud ; ils offrirent des présents au roi Kapphina le Grand. Le roi leur dit : « Marchands, qui est le roi là-bas ? » — Les marchands répondirent : « Certains pays sont soumis au gouvernement de plusieurs, certains autres au gouvernement d'un roi[2]. » Alors le roi Kapphina envoya un messager dans les six grandes villes de Çrâvastî, etc. (pour dire aux rois :) « Levez-vous, point de retard, venez promptement : sinon je vous frapperai d'un châtiment terrible. »

A l'ouïe de cette parole, les rois qui résidaient dans les six grandes villes, épouvantés, tremblants, bouleversés, en proie à l'horripilation, se réunirent, se rassemblèrent et se rendirent en corps à Çrâvastî. Puis ils allèrent en présence de Bhagavat, et expliquèrent l'affaire dans tous ses détails à Bhagavat. Bhagavat les consola et leur dit : « Amenez ce messager en ma présence. » Ils en informèrent le messager en lui disant : « Nous avons un roi qui est au-dessus des rois, viens le voir. »

Alors Bhagavat, s'attendant à la venue du messager, transforma Jetavana en ville des dieux faite de quatre espèces de pierres précieuses et admirable à voir[3]. Ils y installa les quatre grands rois comme portiers, (y fit apparaître) des éléphants semblables à Airavata, des chevaux semblables à Bâlâhaka, des chars semblables à Nandìghoṣa, des hommes semblables au Yaxa Vyâḍa ; enfin Bhagavat lui-même se transforma en roi Cakravartin ; et un trône[4] d'or s'éleva à la hauteur de sept arbres tâla, sur lequel siégea Bhagavat.

Quand le messager vit une telle splendeur, il fut dans un suprême étonnement. Bhagavat écrivit une lettre et adressa au messager ces paroles : « Voici ce que tu dois dire de ma part à Kapphina : A la lecture de cette lettre[5], lève-

[1] Le mot « flot », n'est pas rendu en tibétain ; ici, il est plutôt destiné à exprimer la multitude qu'à faire image ; mais il est à propos de conserver l'image.

[2] *Gaṇâdhita*... « gouverné par une troupe » (état républicain)... *râjâdhîta*... « gouverné par un roi ».

[3] *Sudarçanam*, mot qui pourrait être un nom propre et qu'on donne même comme synonyme de *Amarâvatì*, nom de la ville d'Indra ; ce qui s'adapterait très bien : mais aucune des indications servant à faire reconnaître un nom propre ne se trouve ni dans le sanskrit ni dans le tibétain.

[4] *Siṁhâsanaṁ*, « siège de lion ».

[5] *Lekhavâvana*... que je lis... *vâcana*... Le tibétain le rend par *mthoṅ* (voir) « sur le vu de cette lettre... »

toi aussitôt, et, point de retard, viens promptement ; si tu ne viens pas, c'est moi qui viendrai avec les flots de mon armée. »

Le messager partit, fit à Kapphina le Grand les communications tant écrites que verbales dont il était chargé, et l'informa de tout. Alors le roi Kapphina, entouré de la troupe de ses dix-huit mille ministres, allant de pays en pays, finit par atteindre Çrâvastî. Les rois voisins *(prâtisomâ)* vinrent au-devant de lui et l'introduisirent avec de grands honneurs dans la ville de Çrâvastî.

Quand il fut remis des fatigues du voyage, on informa Bhagavat de son arrivée. Alors Bhagavat, comprenant qu'il allait venir, fit les mêmes transformations que ci-devant [1]. Ensuite le roi Kapphina le Grand entra dans Jetavana ; à ce spectacle, immédiatement, l'orgueil que lui donnait sa beauté, l'orgueil que lui donnait sa puissance disparurent ; mais il conservait encore l'orgueil de la force. Alors Bhagavat produisit une pensée mondaine : « Eh ! eh ! que Çakra le roi des dieux vienne ici avec l'arc d'Indra ! » — A l'instant même où cette pensée fut produite par Bhagavat, Çakra le roi des dieux, en tenue de cocher, apporta l'arc d'Indra. Bhagavat le remit à Kapphina le Grand, qui ne put pas même le soulever, à plus forte raison, le tendre. Alors Bhagavat fit apparaître par transformation sept tambours de fer, puis tendant lui-même l'arc en forme de demi-lune, y plaça une flèche, la lança et perfora les sept tambours.

Alors ces paroles retentirent :

Allons, dehors ! Appliquez-vous à l'enseignement du Buddha.
Détruisez l'armée de la mort, comme l'éléphant fait une hutte de roseaux.
Car celui qui ne sera pas négligent à l'endroit de la discipline de la loi,
sera débarrassé du Saṁsâra de la naissance et mettra fin à la douleur.

Et ces paroles montèrent jusqu'aux dieux Akaniṣṭhâs.

A ce moment, l'orgueil de la force que le roi Kapphina avait encore disparut complètement ; et il se dit en lui-même : « Qu'est-ce que cela ? »

[1] Je traduis ici le tibétain qui emploie une formule abrégée : *thams-cad* (« tout ») ; *sṅa-ma* (« antérieurement ») ; *vjin-du* (« comme ») ; *sprul to* (« il transforma »). Le texte sanskrit reproduit intégralement le passage où ces apparitions sont décrites et termine par ces mots : *sarvaṁ tathaiva nirmitaṁ* dont la phrase tibétaine n'est guère que la traduction.

Alors Bhagavat, devinant la manière de penser du roi Kapphina le Grand, dépouilla la forme de roi et prononça ce Sûtra : (V)... *Sûtra sur le Nidâna, la paresse et l'énergie...*

Pendant que cet exposé de la loi était débité point par point, le roi Kapphina le Grand, entouré de la troupe de ses dix-huit mille ministres (12)... *Arrivée à l'état de Srota-âpatti.*

Alors, ayant vu les vérités, il se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. A force d'application (83)... *Arrivée à l'état d'Arhat.*

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui détruit tous les doutes.

Vénérable, quels actes Kapphina avait-il faits pour être beau, admirable, charmant, pour avoir ce cortège d'une troupe de dix-huit mille ministres, cette force d'un grand signe sur sa personne [1], et (enfin) pour que, après son initiation, l'état d'Arhat lui ait été manifesté?

Bhagavat répondit : Bhixus, Kapphina, dans d'autres existences antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois Bhixus, dans la voie du passé, dans le quatre-vingt-onzième kalpa, le Buddha nommé Vipaçyi (14)... *Apparition d'un ancien Buddha...* parut dans le monde.

Etant entré dans la ville capitale Bandhumatî, il résidait dans le bois de Bandhumatî [2].

Or, un négociant avait rapporté de l'Océan une grande abondance de joyaux; pendant trois mois, il invita au repas le parfait et accompli Buddha Vipaçyi avec la confrérie de ses auditeurs, et fit construire un Vihâra qu'il offrit à la Confrérie des Bhixus des quatre régions. [Que pensez-vous, Bhixus [3]?] Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le négociant [4], c'était précisément ce Kapphina. Parce qu'il a invité à ses repas, dans l'intérieur de sa propre demeure, le parfait et accompli Buddha Kâçyapa avec la Confrérie de ses

[1] Voir la note 2 de la page 336. On n'avait pas dit qu'il eût ce signe ; on avait parlé seulement de celui que portaient les fils des ministres.

[2] Le tibétain dit seulement : « Étant entré dans la ville capitale B..., il y résidait ».

[3] Cette phrase n'est pas dans le sanskrit, sans doute par suite d'oubli.

[4] Le tibétain, au lieu de « fut le négociant », met « était devenu bhixu »; rien ne justifie cette leçon: il est question d'un négociant bien disposé pour les moines, mais resté négociant.

auditeurs, qu'il a fait construire un vihâra et l'a offert à la Confrérie des Bhixus des quatre régions [1]...

Bhixus, Kapphina a encore fait et accumulé d'autres actes.

Autrefois, Bhixus dans la voie du passé, dans la grande ville de Bénarès, le roi Brahmadatta exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste.*

Par la suite, comme on était dans la saison du printemps, que les arbres étaient en fleurs, que la forêt retentissait des chants de l'oie, du héron, du paon, du perroquet, de la chouette. du coucou, du Jîvanjivaka, (le roi) entouré d'une suite de dix-huit mille ministres, sortit pour aller au parc. Là, dans le parc, il vit un Pratyekabuddha malade de langueur : pendant trois mois, il lui fournit avec respect les aliments propres (à le reconforter) ; après le Nirvâna complet (de ce Pratyekabuddha), il fit élever un Stûpa pour ses reliques et, avec la troupe des ministres qui formaient sa société consacra (le monument) par une onction d'huile. C'est pour cela que la suite (de Kapphina) est pourvue de la force du grand signe [2].

Plus tard, il fut initié sous le bienheureux Kâçyapa; et alors, il effectua la maturité complète des sens. C'est à cause de cela que, maintenant, la qualité d'Arhat s'est manifestée pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs.*

Ainsi parla Bhagavat (2).

Rapprochements et remarques

Il y a dans l'Apadâna pâli, un texte relatif à Kapphina, qui est d'une assez grande longueur. Il ne compte pas moins de quarante stances. Je ne puis me dispenser de le donner; mais je supprime certaines stances dont l'importance est moindre ou qui sont obscures.

1-4. Le Jina appelé Padumuttara... instruisait par l'éclat de sa parole... effaçait la flétrissure du kleça... répandait la pluie de la loi.

5. J'étais alors, sous le nom de Assa(?), dans la ville qui a le nom du Haṁsa (Haṁsavatî); je vins et j'entendis la loi de celui qu'on appelle « le meilleur des lotus » (Padumuttara)...

7. Après l'avoir entendu, satisfait, content, j'invitai le Tathâgata avec ses disciples et les nourris. C'est alors que je fis une demande...

[1] Cette phrase est incomplète dans le Manuscrit népâlais et manque entièrement dans le Kandjour. — Le texte de tout ce paragraphe est évidemment mal établi et douteux.

[2] D'après le tibétain : « il possède une suite pourvue de la force du grand signe. » (Voir la note 2 de la page 336 et la note de la page 339.)

10. « Celui-ci, (dit le Buddha), après avoir goûté la félicité des premiers des dieux et la souveraineté parmi les hommes, obtiendra le Nirvâṇa.

11. « Dans le cent millième kalpa, un membre de la famille de Okkâka, appelé du nom de Gautama, sera le docteur dans le monde.

12. « L'héritier de celui-ci d'après les lois de (l'existence), légitime, façonné par la loi, sera sous le nom de Kappina un auditeur du maître. »

13. Alors moi, après avoir bien accompli mon œuvre selon l'ordre du Jina, j'abandonnai mon corps humain et je vins dans le Tuṣita.

14. J'exerçai vertueusement les royautés divine et humaine. Près de Bénarès, étant né dans une famille noble,

15. Avec une suite de cent mille personnes de mon âge, je me fis le serviteur de cinq cents Pratyekabuddhas.

16. Après les avoir nourris pendant trois mois, je leur donnai un triple vêtement. Transmigrant de là, nous fûmes transportés dans le Tridiva.

17. Déchus de là, nous revînmes tous dans l'humanité. Je naquis dans la ville de Kukkuṭa sur le penchant de l'Himavat.

18-19. Sous le nom de Kappina, j'étais un fils de roi à la grande gloire. Les autres, nés dans des familles de ministres, me faisaient cortège, — adonnés complètement aux grandeurs de la royauté, exclusivement (voués) au bien-être, à la satisfaction de tous les désirs, quand je reçus la nouvelle de l'apparition du Buddha, annoncée par des marchands.

20. « Le Buddha (disaient-ils) est apparu dans le monde, personnalité unique et sans égale; — il fait briller la bonne loi, l'Amṛta, le bonheur suprême.

21-23. Ses disciples sont bien appliqués et bien délivrés, sans souillures. » — Après avoir entendu cette bonne parole, ayant pourvu au bien des créatures, j'abandonnai la royauté et je partis dévoué au Buddha. Ayant vu un fleuve de belle apparence, plein, coulant à pleins bords, rapide, impétueux, emportant des ours et des lions, je commémorai les qualités du Buddha et je le passai heureusement (disant) :

24. « Si le Buddha a traversé le courant de l'existence, lui qui a atteint l'extrémité du monde, le maître, puisse, par cette parole de vérité, mon passage réussir !

25. « S'il y a une voie, un chemin, une délivrance, un bonheur suprême, puisse, par cette parole de vérité, mon passage réussir!

26. « S'il y a une confrérie, le dernier des trois (joyaux), champ de mérites religieux sans supérieur, puisse, par cette parole de vérité, mon passage réussir » !

27. Quand ces vérités excellentes eurent été prononcées, l'eau s'éloigna du chemin à dix (yojanas). Alors je passai à l'aise sur la rive agréable du fleuve.

28-29. Je vis le Buddha assis, tel que le soleil levant, resplendissant comme un rocher d'or, éclatant comme un arbre divin, comme la lune accompagnée des étoiles, à la tête de ses auditeurs, et comme Vâsava brillant dans la séance des dieux.

30. Avec mes ministres je le saluai et me plaçai à une petite distance. Connaissant nos dispositions, le Buddha enseigna la loi.

31. Ayant entendu la loi sans tache, nous dîmes au Jina : Initie-nous, grand héros! nous ne voulons pas nous éloigner du Nirvâṇa.

32. — Bhixus, la loi bien enseignée met fin à la douleur. Pratiquez le brahmacariya...

33. Aussitôt, tous nous devinmes des bhixus calmes, nous fûmes reçus solennellement. Nous étions entrés dans le courant de l'enseignement.

34. Le Jina, établi dans cette qualité, m'éleva à cette hauteur. Puis, étant allé à Jêtavana, il enseigna, lui, le guide.

35. Enseigné par le guide, j'obtins la qualité d'Arhat; puis, des milliers de Bhixus reçurent de moi l'enseignement. En pratiquant mes préceptes, ils devinrent exempts de souillures.

36. Le Jina, établi dans cette qualité, m'éleva à cette hauteur, lui, le premier de ceux qui font la leçon aux Bhixus...

37. L'acte accompli il y a cent mille (ans ?), il en a montré le fruit, lui qui est bien délivré... et (qui est) pour moi le destructeur du Kleça.

38 Oui, il est pour moi le destructeur du Kleça, toutes les existences ont été écartées. Comme un éléphant qui a coupé ses liens, je réside exempt de souillures.

39. J'ai été le bienvenu en présence du Buddha ; j'ai obtenu les trois sciences ; j'ai accompli l'ordre du Buddha.

40. Les quatre distinctions...

Il est à remarquer que, si l'on élague de ce texte tout le verbiage, il reste très peu de chose pour ce qui est proprement l'avadâna du héros : sa destinée d'autrefois. Et une grande partie est occupée par le tableau de l'existence actuelle, ce qu'on appelle dans les Avadânas le récit du temps présent. Il serait bon d'ailleurs d'avoir le commentaire ; car les textes de ce genre sont, par leur nature même, très peu intelligibles sans ce secours. Nous n'avons pas, il est vrai, le commentaire de l'Apadâna pâli ; mais un autre ouvrage du Tipiṭaka nous est ici d'un grand secours.

II. Le commentaire du vers 79 du Dhammapada est l'histoire du Kapphina ; ce commentaire n'est peut être pas identique à celui de l'Apadâna ; mais il doit lui avoir fait bien des emprunts, et il n'est pas douteux que beaucoup de traits sont communs à l'un et à l'autre. Cette histoire pâlie diffère notablement de l'histoire sanskrite que nous trouvons dans l'Avadâna-çataka ; mais elle se réfère incontestablement au même personnage. Du reste, à travers ces divergences on reconnaît quelque chose de commun. C'est un thème unique sur lequel on a fait plusieurs variations. Ces deux récits méritent donc d'être rapprochés tant pour leurs différences que pour leurs ressemblances. C'est à cause de cela que, malgré son étendue, nous donnons ici la version pâlie *in extenso*.

Autrefois, l'âyuṣmat Mahâ-kappina, qui avait, aux pieds du Buddha Padumuttara, exprimé un ardent désir (de la perfection), suivant le cours du Samsâra, naquit non loin de Bénarès, dans un village de tisserands, où il était le premier des tisserands.

Alors des Pratyekabuddhas au nombre de mille, après avoir séjourné huit mois dans l'Avanti, passaient dans la campagne les quatre mois de pluie.

Un jour, étant descendus non loin de Bénarès, ils dépêchèrent au roi huit Pratyekabuddhas en leur disant : « Demandez une main-d'œuvre pour nous procurer des sièges et des lits ».

C'était alors pour le roi la fête du labourage. Quand on vint lui dire : « Il est venu

des Pratyekabbuddhas », il sortit et, après s'être enquis du motif de leur arrivée : « Messieurs, dit-il, ce n'est pas aujourd'hui le moment favorable ; c'est demain pour nous la fête du labourage ; après demain, je ferai [1] (ce que vous désirez) et, sans plus leur adresser la parole, les congédia.

Les Pratyekabuddhas dirent : « Nous irons dans un autre village » et s'en allèrent.

A ce moment, la femme du chef des tisserands, qui se rendait à Bénarès pour une affaire quelconque, vit les Pratyekabuddhas, les salua : « Pourquoi, messieurs, leur demanda-t-elle, voyagez-vous à une heure indue, mes maîtres ? » — Ils lui contèrent la chose du commencement à la fin. Cette femme, douée de foi et de connaissance, leur dit : « Messieurs, demain, vous recevrez de nous l'aumône. » — « C'est que nous sommes nombreux, ma sœur ! » — « Combien êtes-vous, messieurs ! » — « Mille bien comptés, ma sœur » — « Messieurs, reprit-elle, dans ce village il y a juste mille artisans ; chacun d'eux donnera l'aumône à l'un (de vous) ; acceptez-vous l'aumône ? pour moi je me charge de vous obtenir un gîte ». Les Pratyekabuddhas acceptèrent.

Quand elle fut entrée dans le village, elle se mit à crier : « J'ai vu des Pratyekabuddhas au nombre de mille et je les ai invités ; préparez un lieu où les vénérables puissent s'asseoir : fournissez-leur du gruau de riz, du riz cuit, etc. » Ce disant, elle fit élever un pavillon au milieu du village, y installa des sièges et, le lendemain, y fit asseoir les Pratyekabuddhas, leur servit des mets excellents.

Le repas terminé, elle prit toutes les femmes (qui étaient) dans ce village ; et, avec elles, salua les Pratyekabuddhas, leur fit promettre de demeurer là trois mois, et se remit à crier dans le village : « Chers amis, que dans chaque maison un homme se munisse d'une hache et d'autres outils, et se rende à la forêt afin d'y prendre des matériaux pour faire une habitation à leurs Révérences. »

Les habitants du villages, placés sous la conduite de cette femme, travaillèrent chacun de son côté ; ils construisirent mille huttes avec une chambre pour la nuit et une chambre pour le jour, et dirent (chacun) : « La saison des pluies est arrivée, j'offre ma hutte aux Pratyekabuddhas, je les servirai avec respect, moi, je les servirai avec respect, moi ! » — Et ils les servirent.

L'époque du départ arrivée, (la femme) donna cet avis : « Le moment du départ des Pratyekabuddhas est arrivé ; préparez pour eux, chacun dans la hutte (que vous avez élevée), des étoffes pour manteaux ». Elle leur fit ainsi donner un manteau à chacun, mille en tout.

Les Pratyekabuddhas, quittant leurs habitations, remercièrent (leurs hôtes), puis s'en allèrent.

Les habitants du village, pour avoir fait cette œuvre méritoire, renaquirent, à leur mort, dans la demeure des *Trayaṣtriṃçat* sous le nom de « Fils des dieux de la troupe » (Gaṇadevaputtâ).

Après avoir goûté là la félicité divine, ils renaquirent, au temps du parfait et accompli Buddha Kâçyapa, à Bénarès, dans des maisons de propriétaires. Le premier des tisse-

[1] Ou « nous ferons. »

rands (d'autrefois) était le fils du premier des propriétaires et sa femme était la fille du premier des propriétaires. Quand tous eurent atteint la jeunesse, allant les uns chez les autres, ils fréquentaient la demeure de ceux-là.

Un jour l'audition de la loi retentissait dans le Vihâra. En apprenant cette nouvelle : « Le maître enseigne la loi », tous ces propriétaires dirent : « Nous entendrons la loi », et ils se rendirent au Vihâra avec leurs femmes.

Ils étaient arrivés au milieu du Vihâra quand la pluie se mit à tomber. Ceux qui avaient des amis ou des parents parmi les novices, etc., entrèrent dans leurs cellules. Ceux qui n'en avaient pas, n'osant, par ce motif, entrer nulle part, restèrent au milieu du Vihâra.

Alors le premier des propriétaires leur dit : « Voyez quel contre-temps nous (arrive) : il n'est pas convenable que tant de fils de famille subissent une telle déconvenue! — Eh bien! Maître, que ferons-nous? — (Il répondit) : « C'est faute d'une résidence d'intimes amis que nous éprouvons ce contre-temps ; recueillons tous de l'argent et faisons une cellule! » — Bien, Maître!

L'aîné donna mille ; les autres chacun cinq cents, les femmes deux cents. Après avoir recueilli l'argent, ils commencèrent, pour l'habitation du maître, ce qu'on appelle la grande cellule avec accompagnement de mille étages[1].

L'argent ne suffisant pas pour l'achèvement du nouvel ouvrage, ils donnèrent encore la moitié de l'argent donné primitivement. Quand la cellule fut achevée, ils en firent un grand Vihâra, et, après avoir offert un grand don pendant sept jours à la confrérie des Bhixus qui avait le Buddha à sa tête, ils préparèrent des manteaux pour deux mille Bhixus.

L'épouse du premier des propriétaires n'avait pas fait la même chose que tous les autres. Se reposant sur sa propre sagesse, elle s'était dit : « J'honorerai le maître en faisant beaucoup plus. » Elle prit donc, avec un habit qui valait mille et qui était de la couleur de la fleur anoja, un bouquet de fleurs anoja ; puis, au moment où l'on félicitait le maître, elle l'honora (en lui offrant) des fleurs anoja et, déposant l'habit à ses pieds, l'habit (qu'il avait apporté) elle fit cette demande : « Vénérable, quand je renaîtrai, puissé-je avoir un corps de la couleur de la fleur anoja et porter même le nom d'Anojâ »! Le maître répondit par le compliment : « Qu'ainsi soit! »

Tous ceux-là, après avoir vécu le temps (qui leur était alloué), être morts et avoir repris naissance dans le monde des dieux, quittèrent le monde des dieux pour revivre dans le temps du Buddha actuel. Le premiers des propriétaires, étant né dans une famille royale, dans la ville de Kukkuṭavati, fut, lorsqu'il eut atteint l'âge voulu, le roi appelé Mahâ-kappina. Les autres naquirent dans des familles de ministres. Quant à l'épouse du premier des propriétaires, elle naquit dans une famille royale, dans la ville de Sâkala, dans le royaume de Madhura[2]. Son corps avait la couleur de la fleur anojâ ; et on lui donna pour nom Anojâ. Quand elle eut l'âge (convenable) elle alla à la maison du roi

[1] Ou avec accompagnement d'étages pour contenir mille personnes.

[2] Ou à Sâgarakala, dans le royaume de Maddha. L'orthographe des noms varie avec les Mss.

Kappina sous le nom de reine Anojâ. Les autres femmes naquirent dans des familles de ministres et allèrent (comme épouses) dans les maisons des fils de ministres. Tous goûtèrent un bonheur semblable au bonheur d'un roi.

Quand le roi, paré de tous ses ornements, monte sur son éléphant pour se promener, alors tous se promènent de même. S'il se promène à cheval ou en char, tous se promènent de la même façon ; ainsi, en vertu des mérites acquis individuellement, il jouissent individuellement de la prospérité.

Le roi a cinq chevaux appelés Bala, Balavâhana, Puṣpha. Puṣphavâhana, Supatta. Parmi eux, c'est Supatta qu'il monte lui-même; les quatre autres, il les fait monter par ceux qui doivent lui apporter l'enseignement.

Le roi, les ayant fait manger de bon matin, leur dit : « Allez, marchez pendant deux ou trois yojana et, quand vous saurez quelque chose sur la vérité de l'apparition du Buddha, de la loi, de la confrérie, apportez-moi l'enseignement du bien-être. » C'est en ces termes qu'il les envoya. Ceux-là, étant sortis par les quatre portes, marchèrent pendant deux ou trois yojana et revinrent sans avoir reçu l'enseignement.

Un jour le roi, monté sur le cheval appelé Supatta, entouré de ses milles ministres, allait au parc, quand il aperçut des marchands au nombre de cinq cents, à l'air fatigué, qui entraient dans la ville. « Ils sont fatigués, se dit-il ; bon! j'apprendrai d'eux l'enseignement unique et fortuné ! » Il les appela et leur dit : « D'où venez-vous ? » — Seigneur, il y a à la distance de vingt (fois) cent yojanas une ville appelée Çrâvasti ; c'est de là que nous venons. » — Est-ce que, dans votre pays, il s'est produit quelque enseignement (nouveau) ? » — « Seigneur, il n'y a pas autre chose que l'apparition du parfait et accompli Buddha ».

Le roi reçut alors en sa personne l'impression de la joie aux cinq nuances et, ne pouvant se rendre compte de la chose avec un esprit calme, il resta un moment (pensif) et reprit : « Chers amis, que dites-vous ? » — « Seigneur, le Buddha est apparu » — Une deuxième fois encore, une troisième fois même le roi resta (pensif) quelques instants; puis, une quatrième fois, il répéta sa question : « Que dites-vous, chers amis ? » — A la réponse : « Seigneur, le Buddha est apparu », il dit : « Chers amis, je vous donne cent mille (kârṣâpanas) » ; et il fit une nouvelle question : « Y a-t-il quelque autre enseignement ? » — « Seigneur, la Loi est apparue » fut-il répondu.

Le roi, ayant entendu cette réponse, resta (pensif) trois fois comme précédemment. Quand on répéta pour la quatrième fois cette phrase : « La Loi est apparue » il dit : Pour le coup, je vous donne cent mille kârṣâpanas ». Et il leur demanda : « Y a-t-il un encore un autre enseignement ? » — « Seigneur, le joyau de la Confrérie est apparu ».

Le roi à cette réponse, resta encore (pensif) trois fois, et lorsque pour la quatrième fois on eut prononcé le mot « la Confrérie », il dit : « Pour ceci, je vous donne cent mille karṣâpaṇas », et se tournant vers ses mille ministres : « Chers amis, dit-il, que ferez-vous ? — Et vous, Seigneur, répondirent-ils, que ferez-vous ? — Moi, chers amis, après avoir entendu dire : « Le Buddha est apparu, la Loi est apparue, la Confrérie est apparue », je ne retournerai pas (dans mon palais), j'irai vers le maître et je me ferai initier en sa présence. » — « Nous aussi, Seigneur, nous nous ferons initier avec vous. »

Le roi fit tracer des caractères sur une tablette d'or et dit aux marchands : « Nous autorisons la reine à vous donner trois cent mille (pièces de monnaie), et vous lui direz en outre : « Le roi t'a remis le pouvoir souverain : jouis heureusement de la gloire ! » et, si elle vous fait cette question : « Et le roi, où est-il ? » répondez lui par cet avis : « Il est parti pour trouver le maître et se faire initier ». Les ministres envoyèrent de semblables messages à leurs épouses respectives.

Après avoir donné cette commission aux marchands, le roi entouré de ses mille ministres, se mit en marche à l'instant même.

Ce jour-là, au matin, le maître, regardant le monde, aperçut le roi Mahâ-Kappina avec sa suite et (et dit) : Ce Mahâ-Kappina, ayant su par des marchands que les trois joyaux sont véritablement apparus, après avoir récompensé avec respect leur parole par trois cent mille (kârṣâpaṇas) et quitté la royauté, se mettra en route demain entouré de ses mille ministres, pour venir me trouver dans l'intention de se faire initier ; accompagné de sa suite, avec l'aide des connaissances analytiques [1] , il obtiendra la qualité d'Arhat : j'irai au-devant de lui ». Le lendemain donc, comme un Çakravartin qui irait au-devant du chef d'un petit village, lui-même, ayant pris son vase et son manteau, s'avança jusqu'à la distance de vingt (fois) cent yojanas et s'assit sur le bord de la rivière Candrabhâgâ au pied d'un Nyagrodha, faisant jaillir (de son corps) des rayons de six couleurs.

Le roi, marchant toujours, arriva au bord d'une rivière : Quel est son nom ? demanda-t-il. On lui répondit : « Seigneur, son nom est Aravacchâ. » — « Quelle en est la mesure, chers amis ? » — « Un gâvuta en profondeur, deux gâvutas en largeur, Seigneur ? » — « Y a-t-il ici un navire ou un radeau ? » — « Il n'y en a pas, Seigneur ! » — « La naissance et la vieillesse viendraient nous atteindre pendant que nous attendrions des barques ou autres choses semblables ; pour moi, qui suis prêt (?) à vieillir et à mourir, parti pour voir les trois joyaux, je dis : « Que, par leur influence, cette eau ne soit pas comme de l'eau ! » Mettant ainsi en avant les qualités des trois joyaux, se rappelant le Buddha en disant : « Bhagavat (est) l'Arhat, le parfait et accompli Buddha », il s'élança avec sa suite, (montée) sur mille chevaux, sur la surface des eaux. Les chevaux du Sindh s'élancèrent comme s'ils eussent été sur la surface d'un rocher. L'extrémité de leurs sabots ne fut pas même mouillée.

Le roi, après avoir passé le cours d'eau, continua son chemin et vit une autre rivière : « Et celle-ci, dit-il, quel est son nom ? » — « Son nom est Nîlavahâ, Seigneur. » — « Quelle en est la mesure ? » — Un demi-yojana en largeur comme en profondeur, Sire. — *(Le reste comme ci dessus).* Ayant donc vu le cours d'eau, il dit : « La Loi de Bhagavat est bien enseignée » et c'est en se rappelant la Loi qu'il poussa en avant.

Cette rivière franchie, il en aperçut un autre « Celle-ci, quel est son nom ? demanda-t-il. — Elle a nom Candrabhâgâ, Sire, — Quelle en est la mesure? — Un yojana en profondeur comme en largeur, Sire. » — *(Le reste comme ci-dessus).* — A la vue de ce cours d'eau, il dit : « La Confrérie des auditeurs de Bhagavat est bien constituée »; et c'est en se rappelant le souvenir de la Confrérie qu'il poussa en avant.

[1] *Patisambhidâ.*

Cette rivière franchie (le roi), marchant toujours, vit les rayons à six nuances qui sortaient du corps du maître. Les branches, le tronc, les fruits de l'arbre Nyagrodha semblaient en or.

Le roi fit la réflexion suivante : Cette clarté n'est celle ni de la lune, ni du soleil, ni des dieux, des démons, de Brahmâ, des Nâgas, des Garudas, etc., c'est celle d'un autre : je marche dans la direction du maître ; le grand Buddha Gautama m'apercevra ». Cependant il descendit de cheval et, le corps incliné, s'avança vers le maître en suivant la direction des rayons. Quand il fut entré dans les rayons boudhiques comme (un pinceau) plongé dans le vermillon (manosilâ), il salua le maître et s'assit à une petite distance avec ses mille ministres. Le maître lui fit un discours suivi ; et, à la fin de cet exposé, le roi avec sa suite fut établi dans le fruit de Srota-âpatti.

Alors tous, s'étant levés, demandèrent l'initiation. Le maître songea alors à ceci : « Certainement un vase et un manteau, produit de la puissance surnaturelle, arriveront à ces fils de famille. — Ces fils de famille, se dit-il encore, ont donné un millier de manteaux à un millier de Pratyekabuddhas ; au temps du Buddha Kâçyapa, ils ont donné, vingt mille manteaux, produit de la puissance surnaturelle ». En vertu de cette connaissance (qu'il avait), il étendit la main droite en disant : « Allez, Bhixus, pratiquez la pureté (brahmacarya) pour mettre complètement fin à la douleur. » A ces mots, munis des huit objets nécessaires, transformés en sthaviras de cent ans, ils s'élevèrent en l'air, puis redescendirent, saluèrent le maître et s'assirent.

Cependant les marchands, s'étant rendus au palais du roi, firent connaître à la reine l'ordre envoyé par le roi : « Qu'ils viennent ! » dit-elle. Ils entrèrent, la saluèrent et se tinrent à distance respectueuse.

La reine les questionna : « Chers amis, pour quel motif êtes-vous venus ? — C'est le roi qui nous a envoyés vers vous ; donnez-nous trois cent mille écus. — Chers amis, pourquoi me faites-vous un compte aussi élevé ? Qu'avez-vous donc fait au roi ? Comment avez-vous mérité la faveur du roi au point qu'il vous donne tant de richesses ? — Reine, nous n'avons rien fait d'autre que de donner au roi une nouvelle [1]. — Chers amis, pouvez-vous me la faire connaître ? — Nous le pouvons, reine. — Hé bien ! parlez. — Reine, le Buddha est apparu dans le monde.

En entendant ces paroles, elle ressentit dans tout son corps le plaisir déjà décrit ; mais elle dut s'y reprendre à trois fois avant de bien comprendre ; à la quatrième, quand elle eut entendu le mot Buddha : Pour ce mot, chers amis, combien le roi vous donne-t-il ? — Cent mille écus, reine. — Chers amis, le roi n'a pas bien agi en vous donnant seulement cent mille écus, pour avoir reçu de vous un tel avis ; et moi je vous fais en mon nom un pauvre petit (?) présent de trois cent mille écus. Avez-vous appris au roi quelque autre chose ?

« Ceci et ceci » répondirent-ils, et lui communiquèrent les autres nouvelles. La reine ressentit dans (tout) son corps le plaisir déjà décrit, et dut s'y reprendre à trois fois pour

[1] Je traduis ainsi le mot *Sâsanam* « enseignement » qui a déjà paru plusieurs fois, et qui, dans tout ce récit, doit plutôt se prendre dans l'acception de « renseignement ».

bien comprendre la chose ; quand elle eut bien saisi, elle fit donner deux fois trois cent mille écus.

Les marchands prirent le million qui leur avait été offert.

La reine les questionna (de nouveau) : « Où le roi est-il allé ? — Reine, il est parti en disant : Je me ferai initier à l'école du maître. — Et quels ordres a-t-il donnés pour moi ? — Il vous confie tout son pouvoir souverain ; jouissez de la gloire et de la félicité royale, à votre souhait. — Et les ministres où sont-il allés ? — Reine, ils sont partis en disant : « Nous nous ferons initier avec le roi ».

La reine manda les épouses de ces ministres : « Mesdames, leur dit-elle, vos maris sont partis en disant : « Nous nous ferons initier avec le roi ». Que ferez-vous ? — Et quels ordres nous ont-ils adressés, reine ? — Ils vous ont confié la dignité et la gloire que chacun d'eux possède ; vous pouvez en jouir à votre gré. — Et vous, reine, que ferez-vous ? — Mesdames, aussitôt que le roi a reçu des nouvelles (des trois joyaux) il a pris l'attitude d'un voyageur, a donné trois cent mille (écus) pour honorer les trois joyaux, et, rejetant sa félicité comme un crachat. est parti pour se faire initier ; mais moi, en apprenant des nouvelles des trois joyaux, j'ai donné neuf cent mille écus pour honorer les trois joyaux ; et cette résolution n'a rien de douloureux pour le roi, elle n'a rien de douloureux pour moi. Qui se mettra à genoux pour recevoir dans sa bouche le crachat que le roi a rejeté ? Pour moi je n'aspire pas aux grandeurs, je vais au maître pour me faire initier. — Nous aussi, nous nous ferons initier avec vous, Reine. — Si vous en êtes capables, Mesdames, c'est fort bien. — Nous en sommes capables, Reine. — Alors, dit-elle, venez ».

Elle fit atteler mille chars, monta sur un d'eux, et se mit en marche avec ces femmes. Sur le chemin, elle aperçut le premier fleuve et fit les mêmes questions que le roi avait faites. Quand elle connut bien toutes les circonstances : Voyez, dit-elle, le chemin que le roi a suivi. — Reine, lui répondit-on, nous voyons la trace du pied de nos chevaux du Sindh. — Elle reprit : Le roi aura passé en faisant un acte de vérité, en disant : « C'est pour les trois joyaux que j'ai quitté ma demeure » ; moi aussi, c'est pour les trois joyaux que j'ai quitté ma demeure : que, par leur puissance s'exerçant pour moi, cette eau soit comme si elle n'était pas de l'eau ! Et rappelant les qualités des trois joyaux, elle fit avancer les mille chars. L'eau devint semblable à un rocher plat (ou à une surface rocheuse). La surface de l'extrémité de la circonférence des roues ne furent pas mouillées. C'est de cette manière qu'elle passa les deux autres cours d'eau.

Le maître, sachant qu'elle arrivait, fit en sorte qu'elles pussent s'asseoir en sa présence à l'insu des Bhixus. Elles avancent donc et. voyant les rayons émanés du corps du Maître, elles devinent la réalité, s'approchent du Maître, le saluent et se tiennent à une petite distance. (La reine) fit cette question : « Vénérable, Mahâ-kappina est parti pour venir à vous ; il est arrivé, je suppose. Où est-il ? montrez-le moi. — Asseyez-vous ; vous allez le voir ici à l'instant ». — Elles furent dans la joie, et disant : Nous allons nous asseoir ici pour les voir, elles s'assirent.

Le maître fit un discours suivi : quand l'exposé fut terminé, la reine Anojâ avec son entourage obtint le fruit de Srota-âpatti. Le Sthavira Mahâ-Kappina, entendant cet

exposé de la loi fait avec force (?), obtint lui et tout son entourage, l'état d'Arhat avec les connaissances distinctes.

En ce moment, le maître fit voir à ces femmes les Bhixus qui avaient obtenu l'état d'Arhat. Si, au moment de leur arrivée, elles avaient vu leurs maris habillés de jaune, la tête rasée, leur esprit n'aurait pas eu le calme et la concentration; et, par conséquent, elles n'auraient pas pu obtenir les fruits de la voie. C'est pour cela qu'il ne leur fit pas voir les Bhixus arrivés à l'état d'Arhat avant le moment où elles furent établies dans une foi inébranlable.

En les voyant, elles les saluèrent par les cinq parties du corps, et dirent : « Vénérables, vous avez fait déjà tout ce qu'il faut pour avoir l'initiation et vous l'avez. — Puis, saluant le maître, elles se tinrent à une petite distance et demandèrent l'initiation. — Oui, car qu'y a-t-il de meilleur? dit le maître; et il songea au zèle ardent d'Uppalavaṇṇâ. — Il est unique, dit-il. »

Le maître dit donc à ces Upâsikâs : « Allez à Çrâvastî; faites vous initier près de la Bhixunî. » — Elles donc, cheminèrent de proche en proche, recevant pendant le trajet les respects et les hommages de la foule. Après avoir fait un trajet de cent (fois) vingt yojana, elles furent initiées par la Bhixunî et obtinrent l'état d'Arhat.

Le maître prit les mille Bhixus, vint par les airs à Jetavana. Là, l'âyusmat Mahâ-Kappina se promenait dans les lieux où l'on passe la nuit, le jour, partout, en faisant entendre l'Udâna : ô bien-être, ô bien-être!

Les Bhixus en informèrent Bhagavat : Vénérable, Mahâ-Kappina se promène en faisant entendre l'Udâna « ô bien-être, ô bien-être ! » c'est le bien-être de sa royauté (passée) qui lui fait dire ces paroles, qui occupe sa pensée. Le maître le fit venir : Est-il vrai, Kapphina, lui dit-il, que le bien-être résultant des désirs, le bien-être de la royauté te faire proférer un Udâna. — Vénérable, Bhagavat sait si, en prenant cette (pensée) pour point de départ, je fais ou ne fais pas un Udâna.

Le Maître dit : Bhixus, ce n'est pas à propos du bien-être de la royauté que mon fils a proféré un Udâna; mais la satisfaction que cause la loi s'est produite chez mon fils; et c'est à propos du grand Nirvâṇa complet, de l'Amṛta qu'il a proféré cet Udâna A ces mots, faisant l'application et enseignant la loi, il prononça cette stance :

Celui qui s'abreuve de la loi est heureux avec un esprit parfaitement rassis.
Le sage se complaît constamment dans la loi, proclamée par l'Arya.

Ala fin de l'exposé, il y en eut beaucoup qui devinrent Srota-âpannâ, etc.

9. BHADRIKA (89)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastì, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Six ans après l'époque où il devint Buddha, douze ans après sa sortie de sa famille [1], Bhagavat vint à Kapilavastu. Alors Dronodana, Amṛtodâna et plusieurs milliers de Çâkyas eurent la vue des vérités. Le roi Çuddhodana seul fit exception.

Alors le roi Çuddhodanna, à la vue des brillants succès de son fils, fut dans un suprême étonnement. Cette pensée lui vint donc à l'esprit : « Si mon fils n'avait pas adopté la vie religieuse, ce serait un roi Cakravartin, conquérant des quatre extrémités [2] (du monde), fidèle à la loi, roi de la loi ; mais maintenant, entouré comme il l'est, d'initiés aux cheveux nattés, il n'a aucun éclat. Si donc je faisais initier un homme de chaque maison (ou famille) [4] des Çâkyas [3] ! » En conséquence, le roi Çuddhodana fit faire à son de cloche cette proclamation en ville : « Ordre à tous les Çâkyas de s'assembler ! » Les Çâkyas s'assemblèrent tous, et le roi leur dit : « Messieurs les Çâkyas, écoutez [4] ! Si le prince Sarvârthasiddha n'avait pas adopté la vie religieuse, vous auriez des ressources et des honneurs ; mais maintenant qu'il a adopté la vie religieuse, tout Çâkya homme de (bonne) maison [5] qui veut des ressources et des honneurs est obligé de se faire initier. »

Alors cinq cents jeunes gens, Bhadrika, Aniruddha, Revata, Devadatta et autres se firent initier. Leur barbier, nommé Upâli, voyant que de Upâsakas ils étaient devenus initiés [6], se mit à pleurer. Les Çâkyas lui demandèrent : « Pourquoi pleures-tu, Upâli ? » — Lui, d'un air piteux, abattu, pouvant à peine parler, répondit : « Vous êtes initiés ; qui m'entretiendra désormais de

[1] Le tibétain dit : « Douze années s'étant écoulées, douze années s'étant passées, depuis qu'il était devenu parfait et accompli Buddha. » Je dois ajouter que la mauvaise impression de notre exemplaire du Kandjour rend cette phrase peu lisible, surtout le mot que je rends par Buddha ; je crois bien cependant que tel est le sens du passage. La différence avec le texte sanskrit est grave ; mais l'exactitude de celui-ci ne peut faire l'objet d'un doute.

[2] *Añga* (« membre ») ; tib. : *mtha* (« extrémités »).

[3] Je traduis le tibétain qui est fort clair : *çâkya-rnams-las* (ex. Çâkyis) ; *khyim-re* (domum quamque) *mi-re* (virum quemque). Le sanskrit a : *çâkyakule viṣayâṁ vipâkayâ...*

[4] *Çṛṇvantu bhadanta : Çâkyâ :* la lecture *bhadanta :* doit-être une faute pour *bhavanta :* terme de politesse : le tibétain emploie la forme vulgaire et simple : « Vous, Çâkyas » sans doute parce que c'est le discours d'un supérieur à ses inférieurs.

[5] Le tibétain dit : « chaque homme de chaque maison ». C'est l'expression que nous avons déjà vue ; le texte sanskrit correspondant est *ekaikena kulapuruṣena çâkyena.*

[6] Le texte sanskrit est *Upâçakaçatân pravrajitân dṛṣṭvâ :* le tibétain traduit : « ayant vu qu'ils étaient initiés » et rend ainsi *tân pravrajitân dṛṣṭvâ :* mais on y trouve le terme *rsñen bkur-byed pa*, après celui qui signifie « barbier » ; c'est évidemment la traduction du mot écrit dans notre Manuscrit *Upâçakaça* que je lirais volontiers *upasthânaka* et traduirais par « serviteur ». La phrase serait donc : « Leur barbier et serviteur, nommé Upâli, voyant qu'ils s'étaient fait initier. »

nourriture et de vêtement ? » Les Çâkyas reprirent : « Upâli, étends une étoffe ! » — Il étendit une étoffe et les Çâkyas y entassèrent tous les objets qu'on met sur le corps (pour le parer), des guirlandes, des ceintures, des joyaux, des perles, des lapis-lazuli, des bracelets, des anneaux. Quand le barbier Upâli vit tout cela [1], quand il eut contemplé les ornements variés, une pensée conforme à l'exacte vérité [2] naquit (dans son esprit) : « Pourtant (se dit-il), tous ces Çâkyas ont en partage la noblesse, la beauté, la jeunesse, la richesse [3] ; et néanmoins ils ont rejeté, comme un crachat, leurs gynécées et tous ces ornements pour se faire initier. Et moi, chétif, j'emporterais chez moi ces ornements ! Loin de moi une telle (pensée) ! Si plutôt je me faisais initier à leur suite ? »

Là dessus, le barbier Upâli se rendit au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il tomba aux pieds de Bhagavat et s'adressa à Bhagavat en ces termes : « Bhagavat, si j'obtenais l'initiation de mes pareils, l'initiation à la discipline et à la loi bien enseignée, la réception, la condition de Bhixu, je je pratiquerais la conduite pure en présence de Bhagavat. » — Bhagavat lui dit : « Viens, Bhixu ! » et c'est ainsi qu'il fut initié.

Ensuite les cinq cents Çakyas, Bhadrika à leur tête, en tenue de Bhixus, vinrent présenter leurs hommages à l'assemblée des Bhixus qui avait le Buddha en tête ; mais, reconnaissant Upâli, ils ne voulurent pas, à cause de la noblesse, de la beauté, de la jeunesse dont ils étaient doués, présenter leurs hommages à Upâli. Ici, Bhagavat interpella l'âyusmat Badrika : « Bhadrika, il faut lui rendre hommage ; car cet enseignement, qui est le mien, ne tient compte ni de la puissance, ni de la pureté des quatre castes ».

A ces mots, semblables à des arbres déracinés, les cinq cents Çâkyas, Bhadrika à leur tête, prenant leur appui dans la loi, tombèrent aux pieds de (Bhagavat). A l'instant même où ils firent le salut des pieds (du Buddha), cette grande terre trembla de six manières. Alors Bhadrika, à force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat.*

[1] Le Manuscrit népâlais porte : *tân dṛṣṭvâ* « les ayant vus ». Que représente *les?* — Le tibétain traduit : « ayant vu qu'ils étaient initiés » ; il est très facile de supposer un mot *pravrajitân* oublié : seulement le sens, sans être choquant et quoique très admissible, est peu satisfaisant. Je préfère lire *tâni*, « ces objets », malgré le tibétain.

[2] *Yoniço manasikâra* expression souvent répétée qui désigne une pensée juste, conforme, adéquate à la réalité, au principe des choses.

[3] Le mot « richesse » n'est pas dans le sanskrit.

Il était magnanime, compatissant pour les petits et les malheureux.

Par la suite, s'étant (un jour) levé de bon matin, ayant pris son vase et son manteau il partit et prit la direction de Çrâvastî. Enfin, il entra, pour mendier, dans la hutte d'un Candâla. Or, dans le même moment, le roi Prasenajit de Koçala, monté sur l'éléphant par excellence [1] Ekapuṇḍarika [2], avec son cocher Dîrgha-Cârâyaṇa [3] (pour le diriger), était en marche pour rendre visite à Bhagavat.

Le roi aperçut Bhadrika, aux sens reposés, à l'esprit reposé, complètement maître de toutes ses pensées, jouissant d'un calme parfait, vêtu de lambeaux ramassés dans les ordures, au moment où il sortait de cette hutte de Caṇḍala après avoir reçu une misérable aumône. En le voyant, il s'adressa à son cocher Dîrgha-Cârâyaṇa : « Cârâyaṇa, (lui dit-il), ne serait-ce (pas) là le Bhixu Bhadrika ? » — « Comme tu le dis, Seigneur » [répondit le cocher.] [4]

A ces mots, le roi Prasenajit de Koçala fut tout bouleversé et il tomba à terre sans connaissance. Alors le cocher [Dîrgha] [5] Cârâyana lui jeta de l'eau (à la figure) pour le faire revenir à lui, et, après lui avoir fait reprendre connaissance, le replaça sur sa monture.

Ensuite le roi étant arrivé en présence de Bhagavat, fit le salut des pieds de Bhagavat, puis parla ainsi à Bhagavat : « Bhagavat, j'ai vu une chose prodigieuse [6] : ce Bhadrika, roi des Çâkyas [7], vêtu de haillons ramassés dans les ordures, accepte une misérable aumône et, avec une tenue dont le calme poussé à l'extrême amène à la foi les dieux et les hommes, il sort de la hutte d'un Caṇḍâla, emportant cette aumône. Et je me suis dit : « C'est un (vrai) prodige que la discipline rigoureuse de cet enseignement de Bhagavat, en vertu duquel des jeunes gens de cette qualité, nageant dans le bien-être, arrivent à avoir une conduite et une attitude si modeste ! »

Bhagavat répondit : « Ecoute, grand roi, une autre chose (non moins)

1 *Hastinâga* « l'éléphant des éléphants » (?). — Le tibétain traduit : « prince des éléphants ».

2 « Unique lotus blanc ».

3 Le tibétain rend *cârâyaṇa* par *brgyu-vai-bu*, « fils du marcheur » ou « fils de Cârayaṇa. »

4 Ces mots ne sont que dans le tibétain. Est ce par un oubli du copiste qu'ils manquent dans le sanskrit ? Cette lacune ne fait rien perdre au récit de sa clarté et lui fait gagner en rapidité.

5 Dans le tibétain seulement.

6 Je traduis d'après le tibétain : Il y a dans le sanskrit : « j'ai vu ceci » ou « voici ce que j'ai vu ». Cela vaut peut-être autant : mais il faut croire néanmoins que le copiste indien a passé un mot tel que *adbhutaṁ*.

7 Pour cette qualification, voir l'index I, au mot Bhadrika.

étonnante sur Bhadrika. Ce Bhadrika, grand roi, quand il s'est retiré soit dans la forêt, soit auprès d'un arbre, soit dans une maison abandonnée, prononce trois fois cet Udâna : Oh ! oh ! quel bonheur d'être initié ! Quand j'habitais la demeure des rois, j'avais beau être bien gardé par les ministres, les gens de la ville et de la campagne, protégé par des murailles, des fossés, des portes, des tours [1], le cœur en proie aux alarmes, agité, plein de défiance je ne pouvais trouver le sommeil : et maintenant, sans souci des affaires et de la vie, partout où je me trouve, j'y réside en paix.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui détruit tous les doutes : Quels actes, ô vénérable, Bhadrika avait-il faits dans d'autres existences passées, pour être beau, admirable, charmant, riche, pour être revenu à la vie dans une famille de roi et pour que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour lui ?

Bhagavat répondit : Autrefois, Bhixus, dans d'autres existences, Bhadrika (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, un mendiant [2] affamé, exténué, errait çà et là. Une jeune fille qui portait des beignets, vint à passer ; le mendiant, à cause des beignets, assaillit la jeune fille, lui enleva de force un beignet et prit la fuite. La jeune fille le poursuivit, s'attacha à ses pas ; et lui, sans hésiter, traversa un cours d'eau.

Quand il n'y a pas d'apparition de Buddhas, il paraît dans le monde des Pratyêkabuddhas compatissants pour les humbles et les misérables, voués à demeurer et coucher à la limite (des lieux habités) uniquement dignes des bienfaits du monde.

Alors donc, un Pratyêkabuddha se trouva en présence de ce mendiant (qui fuyait). En voyant le maintien calme du Pratyêkabuddha, le mendiant éprouva

[1] Ou « créneaux ». Le mot du texte est *Stûpa* représenté en tibétain par *gcan-zan* qui veut dire « bête féroce » et désigne, sans doute, des figures d'animaux féroces représentées sur les remparts pour épouvanter l'ennemi et protéger l'habitant par une puissance magique. Ce serait donc une variante ; car on ne peut tirer du mot sanskrit le sens indiqué par le tibétain.

[2] Le texte sanskrit emploie le terme *koṭṭamallaka*, et le répète toujours sous cette forme. *Koṭṭamallaka* devrait signifier « champion de forteresse », ce qui n'aurait guère d'à propos. Le tibétain *spraṅ-po* nous apprend qu'il s'agit d'un mendiant et qu'il faut lire *krodamallaka* : « portant une besace au côté ».

de bonnes dispositions à un haut degré[1]. Ne comptant plus pour rien sa propre détresse, il offrit le beignet au Pratyêkabuddha[2].

Pour faire naître en lui un ravissement complet[3], le (Pratyekabuddha), déployant ses ailes comme le roi des cygnes, s'éleva dans les plaines de l'air et se mit à faire voir différents prodiges. Alors le mendiant, en voyant ces merveilles, ces prodiges capables d'attirer à la fois les dieux et les hommes, tomba comme un arbre déraciné aux pieds (du Pratyêkabuddha) et se mit à faire un praṇidhâna : « Puisque j'ai offert un beignet à une personne aux vœux prospères, digne de l'offrande, puissé-je, par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, (puissé-je) à chaque naissance être d'une famille élevée, (puissé-je aussi) obtenir des lois telles (que celles de ce personnage, puissé-je, enfin) me concilier un maître encore plus distingué que lui et ne pas me l'aliéner !

Bhagavat reprit : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le mendiant c'était ce Bhadrika. C'est pour avoir offert un beignet à un Pratyèkabuddha, c'est par la maturité de cette action qu'il est revenu à l'existence chez un riche Çàkya.

Plus tard, il fut initié sous le bienheureux Kâçyapa et, pendant douze mille ans, observa soigneusement la conduite pure et chaste ; c'est à cause de cela que, maintenant, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs*.

Rapprochements et remarques

Il y a, dans l'Apadâna pâli, un texte relatif à un Bhaddiya (=Bhadriya), nom qui peut être considéré comme une variante de Bhadrika. Il est impossible d'affirmer l'identité des deux personnages ; mais elle paraît probable. Je donne ici les parties essentielles de l'Apadâna pâli.

1. Le parfait Buddha Padumuttara, le grand Muni. à l'esprit bienveillant, recevait des visites de toutes gens ; car il était le guide des chefs de tous les mondes...

[1] *Mahâprasâdo*, en tibétain *dga-va chen-po* « une grande joie ».

[2] Le tibétain répète ici l'équivalent de *mahâprasâdo* et dit : « à cause de... » répétition bien inutile, mais qui est dans le style de nos textes.

[3] *Tasya vipraharṣasaṃjananârthaṃ*. Le tibétain rend *vipraharṣa*, d'une façon qui ne nous semble pas heureuse, par les termes *dga-va-chen-po* qui rendent le sanskrit *mahâprasâdo* et reviennent ainsi trois fois de suite dans une seule ligne.

3. Moi aussi (me dis-je), je ferai des dons à un tel dieu des dieux. J'invitai le meilleur des Buddhas et sa confrérie incomparable...

5. Un palanquin (valant) cent mille (pièces de monnaie) en or, avec une triple couverture en laine frangée, avec des coussins de lin et de coton, — tel est le siège de grand prix que je préparai pour lui.

9. Padumuttara qui connaît le monde, qui reçoit les hommages, — assis dans l'assemblée des Bhixus, prononça ces stances :

10. « Celui qui a donné le siège d'or aux trois couvertures, je vous dirai sa (destinée); écoutez bien mes paroles.

11. « Soixante-quatorze fois, il exercera la royauté divine, jouissant de la gloire, environné d'Apasaras. Mille (fois), il exercera l'emploi de gouverneur de province.

12. « Cinquante et une fois il sera Cakavartin ; — dans toutes ses existences, il sera d'une grande famille.

13. « Enfin il se fera initier, poussé par la racine blanche de ses actes; et, sous le nom de Bhaddiya, sera un auditeur du maître »...

10. RASTRAPALA (90)

— Gardienne du royaume —

Le bienheureureux Buddha (1) étant entré à Sthûlakoṣṭhaka [1] résidait dans la forêt de Sthûlakoṣṭhaka.

Or, en ce temps-là un roi nommé Koravya exerçait la royauté à Sthûlakoṣṭhaka (10). *Roi puissant et juste...*

Le fils de son frère appelé Râṣṭrapâla était beau, admirable, charmant, doué de tous les membres et organes. Bhagavat, ayant vu que le temps de le convertir était arrivé, se leva (un jour), de bon matin, prit son vase et son manteau, et, entouré d'une troupe de Bhixus, suivi de la confrérie des Bhixus, entra dans Sthûlakoṣṭaka pour mendier.

Râṣṭrapâla vit le Buddha... (16) *Description physique du Buddha...* Aussitôt qu'il le vit, son esprit fut rasséréné en présence de Bhagavat, de bonnes dispostions naquirent en lui; il tomba aux pieds de Bhagavat et lui demanda l'initiation. Alors Bhagavat lui dit : « Mon fils, as-tu la permission de tes père et mère? » — « Non, vénérable! » répondit Râṣṭrapâla. —

[1] « Qui a de vastes greniers ». Le tibétain traduit : *yul* (pays) *gsus-po* (estomac) *che* (grand).
[2] Le tibétain traduit ce nom par *Sgra-mi-sñan* « voix désagréable ».

Bhagavat reprit : « C'est que, mon fils, ni les Tathâgatas, ni les auditeurs des Tathâgatas ne confèrent l'initiation et la réception sans l'autorisation des père et mère. »

Alors Râṣṭrapâla se rendit en présence de ses père et mère. Quand il y fut arrivé, il fit l'éloge du Buddha : « J'ai vu, dit-il, le bienheureux Çâkyamuni, le parfait et accompli Buddha; il a quitté les splendeurs de la royauté d'un Cakravartin et les soixante mille (femmes de son) gynécée, et rasé, couvert du double vêtement (des moines), il circule ici même, dans Sthûlakoṣṭaka, en quête d'aumônes. Il est digne de vous de me permettre de me faire initier à la suite de l'initié Bhagavat[1]. »

Le père et la mère de Râṣṭrapâla n'accordèrent pas la permission. Alors Râṣṭrapâla jeûna une première fois, puis une deuxième et une troisième, et ainsi de suite jusqu'à six fois.

Cependant le père et la mère de Râṣṭrapâla se rendirent au lieu où était le fils du maître de maison[2] Râṣṭrapâla ; et, quand ils y furent arrivés, ils parlèrent ainsi à Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison : il faut que tu le saches, cher Râṣṭrapâla ; — car tu es un jeune homme qui désires le bien-être, et tu ne connais pas la douleur : — il est difficile d'observer la conduite pure (brahmacaryam) ; il est difficile de vivre dans la retraite ; il est difficile de se résoudre à chercher les bois et les forêts, les lieux extrêmes pour y mettre son siège et son lit[3]. Cher Râṣṭrapâla, reste assis ici même, jouis des désirs, fais des dons, et accomplis des actes méritoires ! »

A ces discours, Râṣṭrapâla, le fils du chef de maison, resta silencieux.

Alors le père et la mère de Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison, lui dépêchèrent des parents : « Eh ! parents, dirent-ils, réveillez notre cher Râṣṭrapâla ! »

Là-dessus, les parents de Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison, se rendirent au lieu où était le fils du maître de maison Râṣṭrapâla ; et, quand ils y furent arrivés, ils parlèrent ainsi à Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison :

[1] Ou « du bienheureux initié ».

[2] Il n'y a ici dans le Manuscrit népâlais, que *gṛhapati*, « maître de maison » et, dans le tibétain que *bu* « fils ». Mais la qualification de « fils de maître de maison » revient plus loin dans les deux textes ; appliquée au neveu d'un roi, elle me paraît assez singulière.

[3] La phrase sanskrite est peu satisfaisante grammaticalement et se construit mal. Il y a une légère différence avec le tibetain qui ne reproduit pas les mots « siège et lit ».

« Il faut que tu le saches, cher Râṣṭrapâla; car tu es un jeune homme qui désires le bien-être, etc... *(Même discours que ci-dessus)*...

A ce discours, Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison, resta silencieux.

Alors le père et la mère de Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison, envoyèrent au fils du chef de maison Râṣṭrapâla des compagnons de son âge : « Eh! dirent-ils, jeunes gens, qu'on réveille notre cher Râṣṭrapâla! »

Là-dessus, les compagnons d'âge de Râṣṭrapâla, le fils du chef de maison, se rendirent au lieu où était le fils du chef de maison Râṣṭrapâla; et, quand ils y furent arrivés, ils parlèrent ainsi à Râṣṭrapâla le fils du chef de maison : « Gentil Râṣṭrapâla, il faut que tu le saches; car tu es un jeune homme qui désires le bien-être... *(Même discours*[1])...

A ce discours, Râṣṭrapâla, le fils du chef de famille, resta silencieux.

Alors les compagnons d'âge de Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison, se rendirent au lieu où étaient le père et la mère du fils du maître de maison Râṣṭrapâla; et, quand ils y furent arrivés, ils parlèrent ainsi au père et à la mère de Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison. Chers père et mère, permettez[2] au gentil Râṣṭrapâla de se faire initier avec une foi entière (en passant) des lieux inhabités dans les lieux habités. Que ferez-vous de lui (quand il sera) mort[3]? Car, chers (amis), s'il peut se délecter dans l'initiation, vous le verrez vivant; mais s'il ne se délecte pas (de cette façon), quelle autre voie restera-t-il à votre fils? — Nulle autre (que la mort); mais si vous consentez (à l'initiation), excepté auprès de son père et mère, il n'ira nulle part[4]. »

Les parents répondirent : Chers jeunes gens, nous accorderions bien la permission à Râṣṭrapâla, pourvu que, après son initiation, nous puissions le voir, nous rencontrer avec lui.

[1] Il n'y a qu'une petite variante. Au mot *tâta* « cher », employé, dans les deux premiers discours, par le père et la mère, et par les parents, les compagnons substituent le mot *saumya* qui est plus respectueux et que le tibétain rend par *des-pa* « brave, noble ». Je le traduis par « gentil » pris dans son acception véritable et primitive.

[2] Le tibétain dit : « Sachez-le, permettez, etc... » Le Manuscrit népâlais est ici particulièrement défectueux.

[3] *Kiṁmṛtena kariṣyatha.*

[4] Le texte sanskrit : *Kânyâ putrasya gatir nânyatra mâtâpitaceva*... est évidemment mutilé après *gatir*. Le tibétain doit être complet, mais il est obscur. Le voici : *bu* (filius, *ou* filio?); *'gro-vai* (viæ); *sa* ou *su* (quid?); *pha-ma* (patre matre); *ma gtogs-pa* (exceptis); *gjan* (aliud); *ma mchis-so* (non est); je pense que cette phrase comprend deux parties distinctes et que la deuxième se réfère à l'hypothèse du consentement des parents. C'est ce que paraît justifier le passage pâli parallèle; *kâ tassa aññâ gati bhavissati.* « Quelle autre voie aura-t-il (que celle de mourir de faim)? » — *Idheva pacchâgamissati.* « Il reviendra ici même (si on lui permet de se faire initier). »

Alors les compagnons de Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison, se rendirent au lieu où était le fils du maître de maison Râṣṭrapâla; et, quand ils y furent arrivés, ils parlèrent ainsi à Râṣṭrapâla : « Gentil Râṣṭrapâla, ton père et ta mère consentent à ce que tu sois initié, pourvu que, après ton initiation, ils puissent se rencontrer avec toi et voir ton visage. » — « Oh! ils se rencontreront avec moi », répondit Râṣṭrapâla.

Alors Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison, fit naître en lui par degrés l'énergie et la force du corps, puis il se rendit au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il fit avec la tête le salut des pieds de Bhagavat et se tint debout à une petite distance. Se tenant debout à une petite distance, Râṣṭrapâla, le fils du maître de maison, parla ainsi à Bhagavat : « J'ai la permission de mon père et de ma mère, Bhagavat! Puissé-je obtenir l'initiation et la réception dans la discipline et la loi bien enseignée avec la condition de Bhixu de manière à pratiquer la pureté (le brahmacarya) en présence de Bhagavat! »

Râṣṭrapâla obtint l'initiation et la réception dans la discipline et la loi bien enseignée avec la condition de Bhixu. Une fois initié... (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat*...

Alors Bhagavat interpella les Bhixus : Bhixus, voici « le premier de mes auditeurs Bhixus-ermites [1] »; il n'est autre que Râṣṭrapâla.

Alors les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui détruit tous les doutes : « Vénérable, dirent-ils, quels actes Râṣṭrapâla avait-il faits pour reprendre ainsi naissance dans une riche famille royale, pour être beau, admirable, charmant, et pour que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour lui? »

Bhagavat répondit : « Bhixus, autrefois, dans d'autres existences, Râṣṭrapâla... (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration*...

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un roi du Videha, entouré de sa suite, fuyant éperdu devant les forces (supérieures) de l'ennemi, atteignit une forêt et s'y enfonça. Au milieu du jour, brûlé par les rayons d'un soleil ardent, il errait çà et là avec le gros des forces qui l'accompagnaient sans trouver son chemin.

[1] Le mot « ermite » est omis dans le Ms. népâlais; il est représenté en tibétain par *dgon-pa-pa-rnams-kyi*. Le mot sanscrit oublié doit être *âraṇyânâm* ou *âraṇyakânâm* « habitants de la forêt ».

Or, quand il ne paraît pas de Buddhas dans le monde, il y paraît des Pratyêkabuddhas compatissants, etc... dignes des bienfaits du monde. Un Pratyêkabuddha donc habitait dans ce mauvais passage ; ému de pitié pour le roi du Videha, il lui enseigna son chemin et lui montra un étang d'eau potable où le roi [avec sa suite], put sauver sa vie, (cette vie) à laquelle on tient tant. Alors le roi, pénétré envers lui de sentiments pieux[1], l'emmena dans la ville et l'entretint pendant trois mois de toutes les choses nécessaires. Après le Nirvâṇa complet de ce personnage, il fit élever un monument pour ses reliques, et il émit ce vœu (praṇidhâna) : Puissé-je recevoir des qualités telles que celles de ce (Pratyêkabuddha), puissé-je me concilier un maître encore plus éminent que lui et ne pas me l'aliéner ! »

Bhagavat ajouta : Que pensez-vous, Bhixus, celui qui en ce temps-là, à cette époque-là fut le roi, c'était Râṣṭrapâla.

Râṣṭrapâla a encore fait et accumulé d'autres actions. Dans ce même Bhadrakalpa (où nous sommes), quand les créatures (humaines) vivaient vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa parut dans le monde (14)... *Apparition d'un Buddha ancien*... Étant entré dans la ville de Bénarès, il résidait à Ṛsipatana dans le Mṛgadâva. Or, en ce temps-là, dans la ville de Bénarès, un roi nommé Kṛkì exerçait la royauté (10)... *Roi puissant et juste*...

Le plus jeune fils de ce roi étant allé à Ṛsipatana, vit le Buddha (16) .. *Description physique du Buddha*...

A l'instant même où il le vit, son esprit fut rempli de bonnes dispositions[2] à l'égard de Bhagavat. En vertu des bonnes dispositions nées en lui, il fit le salut des pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Alors le bienheureux Kâçyapa lui exposa la loi et fit naître en lui de bonnes dispositions[3] tellement qu'il entretint le bienheureux Kâçyapa avec sa suite et adopta le refuge et les bases de l'enseignement. Quand le (Buddha) fut entré dans son Nirvâṇa complet, le plus jeune fils du roi fit dresser un dais sur son Stûpa. — Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui fut alors le fils du roi, c'était précisément en ce temps-là, à cette époque-là, ce Râṣṭrapâla actuel.

[1] *Prasâda* que le tibétain traduit ici par *dad* « foi ».
[2] *Prasâda* rendu ici en tibétain par *dga* « joie ».
[3] Encore le mot *prasâda* rendu par le tibétain *dad* « foi ».

Râṣṭrapâla a encore accompli, accumulé d'autres actions.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la grande ville de Bénarès, (demeurait) un brahmane qui vivait de racines[1]; en cherchant des racines, il gravit une montagne. Arrivé au terme de ses tours et détours, il aperçut un Pratyêkabuddha malade. Alors, éprouvant envers lui de bonnes dispositions[2], il lui donna ses soins; et, lorsque ce (Pratyêkabuddha) fut relevé de maladie, il lui donna des aumônes et fit un vœu (pranidhâna): « Puissé-je obtenir des qualités semblables aux siennes! puissé-je me concilier un maître plus éminent que celui-ci et ne pas me l'aliéner! »

Bhagavat ajouta : Que pensez-vous, Bhixus? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le brahmane vivant de racines, c'était précisément ce Râṣṭrapâla. — Par la maturité de cet acte, il n'endure jamais de souffrances dans le Saṁsâra, et maintenant il est revenu à la vie dans une riche famille royale, beau, admirable, charmant. C'est par cette cause aussi que l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que Bhixus, les actes entièrement noirs (5). *Actes blancs et noirs*...

Ainsi parla Bhagavat (2)...

Rapprochements et remarques

I. Il y a. dans la littérature bouddhique, plusieurs textes relatifs à Râṣṭhrapâla. Il n'entre pas dans notre plan de les étudier ni même de les énumérer. Nous dirons seulement un mot de l'un de ces textes, le Raṭṭhapâla-Suttantam du Majjhima-Nikâya (Majjhima-paññâsa IV, 2).

La première partie de ce texte correspond très exactement à la première partie de notre récit, c'est-à-dire au récit du temps présent, à la partie qui va jusqu'à l'arrivée de Râṣṭhrapâla à l'état d'Arhat. Ce n'est pas à dire que la coïncidence soit parfaite; il y a des différences de rédaction; mais elles sont de peu d'importance. Il serait trop long de les indiquer de même qu'il serait fastidieux de reproduire la version pâlie. Il suffit de dire que, dans l'ensemble, les deux récits se suivent parallèlement avec une parfaite ressemblance, et que la plus grande divergence consiste en ce que le récit pâli, au lieu de faire de Râṣṭhrapâla le neveu du roi, lui donne la qualification vague de fils de famille,

Si l'on pousse la comparaison plus loin et qu'on l'étende aux deux textes tout entiers, on voit clairement la différence d'un Sûtra et d'un Avadâna. Le sûtra pâli a pour sujet

[1] *Mûlika;* le tibétain traduit « qui arrachait des racines » ou même « dont l'occupation était d'arracher des racines ».

[2] *Prasâda* rendu en tibétain par *dad* « foi ».

une instruction motivée par un incident de la carrière ultérieure du nouvel Arhat, l'Avadâna sanskrit a pour sujet les actions d'autrefois qui ont mérité à Raṣṭhrapâla ses succès d'aujourd'hui.

II. Ces actions d'autrefois sont racontées en pâli dans le Raṭṭhapâla-apadâna, qui, par son titre et le sujet qu'il traite, correspond à la deuxième partie de notre récit sanskrit, mais ne lui correspond guère par les détails qui sont très différents. Malgré ces divergences, ou même à cause de ces divergences, je donne ici cet apadâna.

RAṬṬHAPÂLA-APADÂNA

1. Au bienheureux Padumuttara, un tel aîné du monde, j'avais donné un éléphant de choix aux défenses royales (?), large et magnifique.

2. Je lui avais offert un parasol blanc avec un éléphant (?) et un cornac. — Après avoir fait agréer tout cela, je fis un jardin pour la Confrérie.

3. Au bienheureux Padumuttara, un tel aîné du monde, j'avais préparé des résidences pendant cinquante quatre mille ans (*ou* valant cinquante quatre mille pièces de monnaie ?)

4. Ayant fait un grand parasol, je le remis au grand ṛṣi ; — il en fut satisfait le grand homme, existant par lui-même, suprême individualité.

5. Il réjouissait tout le monde en enseignant la base de l'Amṛta. Et le Buddha me fit cette prédiction, lui, le chef, le meilleur des lotus [1] ; assis dans l'assemblée des Bhixus, il prononça ces stances :

6. « Celui-ci a fait des résidences pendant cinquante quatre mille (ans). Je dirai la maturité (de cet acte) ; écoutez bien mes paroles :

7. Il habitera une maison à étages, pendant dix-huit mille (ans), dans les régions célestes où il renaitra ayant de l'or à souhait.

8. Cinquante fois souverain des dieux, il exercera la royauté céleste ; cinquante-huit fois, il sera roi Cakravartin,

9. Dans le cent millième kalpa, un rejeton d'Okkâka, appelé de son nom Gautama, sera le maitre (*ou* docteur) dans le monde (des hommes), venant du monde des dieux.

10. Poussé par la racine blanche (de ses actes) au milieu des jouissances d'une famille opulente, il renaîtra à cette époque-là ; puis il se fera initier.

11. Poussé par la racine blanche (de ses actes), sous le nom de Raṭṭhapâla, il sera docteur dans le monde, enseignant les dieux et les hommes.

12. Bien décidé, absolument calme, exempt d'Upadhi, ayant acquis la connaissance de toutes les souillures, il atteindra le Nirvâṇa sans souillure. »

13. Allant toujours de l'avant, ayant renoncé à la possession des jouissances, les estimant) comme un crachat, ce n'est plus dans les jouissances que je me déclare satisfait.

14. L'énergie, comme un bœuf patient, m'apporte le bien du Yoga (Nirvâṇa). Je porte mon dernier corps dans l'obéissance à la loi du Buddha parfait.

[1] *Jalajuttama*, synonyme de Padumuttara, nom de ce Buddha ; — jeu de mots.

15. Les quatre distinctions, etc.

Un commentaire de ce texte serait bien utile. Nous avons déjà dit que ce commentaire nous manque ; mais nous en trouvons ailleurs une portion. Le commentaire du Raṭṭhapâla-suttantam, dont il est question plus haut, voulant expliquer l'origine du nom de Raṭṭhapâla, raconte une histoire visiblement empruntée au commentaire en question. L'explication du nom du héros, qui est l'objet même du commentateur, ne sort pas lumineuse de ce récit. Mais nous y recueillons des détails intéressants sur la manière d'expliquer l'élévation du héros au rang des dieux. Si l'on trouve que ce commentaire ne cadre pas avec le texte de l'Apadâna autant qu'on s'y serait attendu, il ne faut pas oublier que les traditions varient et que, en pareille matière surtout, l'imagination peut se donner libre carrière.

Voici comment s'exprime le commentaire du Raṭṭhapâla-suttanta :

Lorsque parut Padumuttara, il y avait à Hamsavatî deux propriétaires croyants, rassérénés, généreux envers les misérables, les passants, les mendiants, etc. Alors cinq cents ascètes habitant la montagne arrivèrent à Hamsavatî ; les deux (propriétaires) partagèrent la troupe en deux pour lui donner leurs soins. Après un séjour de quelque temps, les ascètes s'en allèrent. Deux des plus vieux de la Confrérie restèrent ; et, tant qu'ils vécurent, les propriétaires en prirent soin. Quand les ascètes avaient mangé et manifestaient leur gratitude, l'un exaltait la demeure de Çakra, l'autre celle du roi des Nâgas qui possède la terre. L'un des propriétaires, ayant porté ses aspirations vers la demeure de Çakra, devint Çakra en naissant, l'autre eut, dans la demeure des Nâgas, le nom de Pâlitanâgarâja. Çakra, voyant celui-ci venu pour le servir, lui dit : Te plais-tu dans la matrice des Nâgas ? — Je ne m'y plais pas répondit l'autre. — Eh bien ! fais des dons au bienheureux Padumuttara et, dans cet instant même, adresse-lui une demande : nous habiterons heureux ensemble.

Le roi des Nâgas invita le maître et, pendant sept ou huit jours, fit de grandes largesses à Bhagavat entouré de la troupe de cent mille Bhixus. Voyant un Çramanera, le fils de Padumuttara aux dix forces appelé Uparevana, le septième jour, après avoir donné des vêtements divins à la Confrérie des Bhixus qui avait le Buddha à sa tête, il demanda la condition ultérieure du Çramanera. Bhagavat envisageant l'avenir, dit : Il sera le jeune Râhula, fils du parfait Buddha nommé Gautama. C'est ainsi que se réalisera ce que tu as demandé.

Le roi des Nâgas rapporta le fait à Çakra. Çakra, ayant entendu ses paroles, fit à son tour des dons pendant sept jours, reprit d'une main ferme le royaume divisé, et, voyant le fils de famille appelé Raṭṭhapâla initié à cause de sa foi, fit ce vœu :

Puissé-je dans le monde à venir, un bon Buddha tel que toi étant apparu, être capable de reprendre d'une main ferme, de protéger le royaume divisé, étant (moi-même) né dans une grande famille, comme ce fils de famille initié à cause de sa foi, qui s'appelle Raṭṭhapâla.

Le maître, sachant que ce souhait serait réalisé, prononça cette stance :

Lorsqu'il rejettera les quatre castes avec la royauté et y renoncera complètement, — alors celui-ci naîtra dans une (grande) famille sous le nom de Raṭṭhapâla.

III. L'histoire de Râṣṭrapâla, racontée en tibétain dans le Kandjour (Dul-va II, f° 214 et suivants), correspond au récit de l'Avadâna-çataka, mais sans coïncider. Elle se rapproche davantage du Suttanta pâli et nous donne le moyen de faire quelques rectifications. Le pays du héros y est appelé *Baṅ-mdzod-stug-po-can*, ce qui est la traduction exacte de *Sthûlakoṣṭhaka*; il est dit de plus que le Buddha, en arrivant dans ce pays, venait de celui de *Sgra-ṅan*, « voix mauvaise. » *Sgra-ṅan* est visiblement un synonyme de *Sgra-mi-sñan*, « voix non agréable, » que les Dictionnaires tibétains signalent, en effet, comme nom de pays, mais qui, dans l'Avadâna-çat. est le nom du roi de Sthûlakoṣṭhaka. Le compilateur de notre recueil aurait donc pris un nom de lieu pour un nom d'homme? La méprise, après tout, ne serait pas étonnante, *Kuru* (dont Koravya et Kauravya ne sont que des dérivés) étant, comme bien d'autres vocables, nom d'homme et nom de lieu en même temps. Quant au roi de Stûlakoṣṭhaka, que notre texte sanskrit appelle Koravya, le Dul-va en parle aussi bien que le Suttanta pâli; il transcrit ce nom sous la forme *Ko-u-rab-bya*. Toutefois ni le Dulva, ni le Suttanta pâli n'attribue une naissance royale à Râṣṭrapâla que le Dulva qualifie « fils de maître de maison » et le Pâli « fils de famille ». Il faut cependant reconnaître que l'Apadâna pâli semble favorable à la donnée de cette naissance royale qui est, du reste, comme indiquée par le nom même du héros. On dirait que la tradition a varié sur ce point, et que les textes du Nord et ceux du Sud ne s'accordent pas respectivement entre eux.

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES ARHATS DE LA NEUVIÈME DÉCADE

NOMS	PARTICULARITÉS	ACTES DE JADIS
Bhadrika (9)	Royauté des Çâkyas.	Offrande à un Pratyêkabuddha d'u beignet volé à une jeune fille.
Çobhita (7)	Grande splendeur dans la ville à sa naissance.	Offrande de fleurs au Stûpa de Krakucchanda.
Hiranyapâṇi (3)	Monnaie d'or à chaque main. . .	Offrande de deux pièces d'or au Stûpa de Kâçyapa.
Kapphina (8)	Grande puissance royale et force extraordinaire.	1° Vihâra offert par un négociant à Vipaçyi; 2° Bons traitements à un Pratyêkabuddha ; 3° Bhixu sérieux de Kâcyapa.
Râṣṭrapâla (10)	Jeûne pour obtenir la permission de ses parents.	Grands honneurs rendus à Kâçyapa par le plus jeune fils de Kṛkî. — Bons traitements à deux Pratyêkabuddhas.
Samudra (1)	Né en mer.	Sauvé autrefois par un Rîṣi qui devait être un jour Çâkyamuni.
Sumanâ (5)	Odeur de fleur Sumanâ	Offrande de fleurs Sumanâ sur le Stûpa de Vipaçyi.
Tripiṭa (4)	Naît en tenue de bhixu et parle en naissant.	Lecture du Tripiṭaka tout entier par un fils de Kṛkî bhixu de Kâçyapa.
Upapâduka (7)	Bhixu né en dehors des voies ordinaires.	Vœu de ne plus passer par une matrice.
Yaçomitra (5)	Sécheresse interrompue par sa naissance; source d'eau jailllissant de deux de ses dents.	Distribution d'eau à la confrérie de Kâçyapa pendant douze mille ans.

DIXIÈME DÉCADE

PRÉAMBULE

Les héros de cette décade, comme ceux des décades VII et IX, deviennent tous Arhats. Mais ils présentent cette particularité que neuf d'entre eux (le dixième fait exception) se distinguent, comme deux des héroïnes de la VIII[e] décade, par quelque défectuosité physique ou morale plus ou moins grave.

Ainsi l'un d'eux est extrait du corps de sa mère décédée, après une gestation de 60 ans (2), un autre naît couvert d'ulcères (6), un troisième aussi laid que l'héroïne du dixième récit de la VIII[e] décade (7). Un quatrième, laid et difforme, a surtout le désagrément de n'avoir de son premier à son dernier jour qu'une alimentation insuffisante (4). Deux naissent dans de bonnes conditions, mais ils parlent en naissant pour déplorer le malheur de leurs existences passées : l'un, était né sans mains (3), l'autre, cadavre puant (5), pendant cinq cents existences.

Les trois restants sont moins disgraciés : l'un est atteint à un certain moment de la monomanie du suicide (8), un autre a un penchant à la colère qu'il ne domine qu'avec les plus grands efforts (1); le dernier n'a d'autre malheur que de s'obstiner longtemps dans des erreurs que le Bouddha condamne (9).

Quelles fautes avaient attiré à ces neuf personnages les maux qui affligèrent leur dernière existence? Une parole outrageante adressée à un précepteur ou guide spirituel avait valu à l'un la naissance après 60 ans de gestation (2), à un autre la privation de ses mains (3), à un troisième la naissance à l'état de cadavre (5). Celui qui ne pouvait arriver à se nourrir avait laissé sa mère mourir de faim, et avait renversé méchamment et foulé

aux pieds le vase plein d'un Pratyêkabuddha (4). Une tentative de meurtre contre un rival, une horrible grimace faite à des Bodhisattvas avaient valu à l'un ses ulcères (6), à l'autre sa laideur (7). Celui qui cherchait à se suicider avait été voleur dans un cimetière ; mais, comme il avait une fois remis un objet volé à un Pratyêkabuddha, sur lequel s'acharnèrent en vain ceux qui le poursuivaient, ses tentatives de suicide ne réussissaient pas (8). Un langage venimeux, puni d'une renaissance parmi les Nâgas, était la cause de la mauvaise disposition d'esprit de celui qui était colère (1). Quant à celui qui semblait voué à l'erreur, il avait été chef de voleurs et avait, comme tel, ordonné la mort d'un Pratyêkabuddha. Heureusement pour lui la sentence ne fut pas exécutée, car il l'aurait payée cher (9).

Quels mérites, en dépit de ces méfaits, avaient valu à ces mêmes personnages, la délivrance finale, la qualité d'Arhat?

Ce sont : 1° De profondes études pour celui qui était né après 60 ans de gestation (2) et pour celui qui avait été privé de mains (3); 2° l'initiation et l'observation fidèle de la règle monastique sous Kâçyapa pour l'homme colère (1), le meurt-de-faim (4), l'enfant cadavre (5), l'homme aux ulcères (6), le monomane du suicide (8), le chef de voleurs (9); 3° le regret immédiat de la faute pour le laid (7), mais ce regret, ce repentir de la mauvaise action commise se retrouve aussi chez d'autres et a concouru à leur relèvement, savoir : l'homme sans mains (3), l'enfant cadavre (5), l'homme aux ulcères (6), le voleur dans les cimetières (8), le chef de voleurs (9); 4° le Pranidhâna pour l'homme colère (1), l'homme aux ulcères (6), le monomane du suicide (8), le général en chef des voleurs (9). Ce vœu (ou Pranidhâna) se confond d'ordinaire avec l'expression du regret ou la suit de si près qu'on ne peut guère les séparer; 5° dons et largesses mentionnés une seule fois et concourant avec l'initiation (1).

Il nous reste à parler du héros du dixième récit, qui se distingue de tous ceux de la dixième décade par l'absence de toute tache, et de tous les héros masculins et féminins des récits de la compilation tout entière par cette circonstance que son arrivée à l'état d'Arhat s'accomplit dans une existence postérieure de deux siècles à l'apparition du Buddha Çâkyamuni ; seulement le fait qui lui a valu ce précieux avantage appartient à une existence contemporaine de celle du Çâkyamuni, quoique l'acte lui-même soit postérieur au Nirvâna. En effet, peu après la disparition du Buddha, il avait offert à la confrérie en marche et exténuée de fatigue un bain rafraîchissant et réparateur, et cette bonne action fut récompensée par le don d'un jardin avec un étang qui ne le quittait pas et le suivait partout, lorsqu'il renaquit sous le règne d'Açoka pour clore la série de ses existences en obtenant l'état d'Arhat pour lequel il avait d'ailleurs fait un vœu.

1. SUBHÛTI (91)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Lorsque, Bhagavat étant arrivé à la Bodhi parfaite et accomplie au-dessus de laquelle il n'y en a pas, ses auditeurs furent répartis entre les différents pays pour le bien de ceux qui étaient susceptibles de conversion ; en ce temps-là, ceux qui étaient adonnés au Dhyâna s'installèrent dans une région (du plateau) du Méru pour s'y livrer au Dhyâna.

Cependant Suparṇi le roi des oiseaux enleva (du sein) de l'Océan le petit d'un Nâga, le porta dans (cette) région du Sumeru et se mit à s'en repaître. Au moment où il perdait la vie, le petit de Nâga disposa bien son esprit en faveur des grands auditeurs, et mourut (ainsi).

Lors de sa mort, il y avait à Çrâvastî un brahmane appelé Bhûti ; il entra dans le sein de la première épouse de ce (brahmane). Quand huit ou neuf mois furent écoulés, elle accoucha et donna naissance à un enfant beau, admirable, charmant... (6)... *Fête de naissance; imposition de nom.*

Les parents dirent : « Puisque le père est Bhûti, que le nom de cet enfant soit donc Subhûti (bon Bhûti). »

Le jeune Subhûti fut élevé, crut, devint grand ; par la vertu toute-puissante d'une cause antérieure il était excessivement irascible, colère, animé d'un esprit de contrariété presque constant. Son père et sa mère l'arrachèrent à l'Âtharvana[1] pour le faire initier à l'école des Ṛṣis. Là il se livra au Dhyâna ; étant donc entré dans une forêt il y résidait.

Dans cette même forêt habitait une divinité qui avait vu les vérités ; elle eut pitié de lui : « Ce fils de famille, pensa-t-elle, est dans un état de colère et d'esprit de contrariété presque continuel; ce qui l'empêche d'arriver à l'excellence (Viçeṣa). Si je lui faisais voir Bhagavat, moi ? » Alors cette divinité célébra les louanges du Buddha, de la Loi et de la Confrérie en présence de Subhûti. Un vif désir de voir Bhagavat se produisit chez Subhûti, et la divinité, en vertu de sa puissance surnaturelle, le transporta en présence de Bhagavat.

Il vit donc le Buddha (16)... *Description physique du Buddha...* A l'instant même où il l'aperçut, les dispositions violentes dans lesquelles il

[1] *Âtharvaṇâdvanidarvya.* — *Vanidarvya* (que je lis *vini..*) est rendu en tibétain par *phyung-ste* (ayant ôté) et représenté par *vinihṛtya* dans le Kalpa dr.-av. qui parle de l'*Atharvaṇa* comme d'un livre, apparemment le quatrième Veda, l'*Âtharvan*, compté comme un Veda par les Bouddhistes qui, pourtant, semblent ne connaître que trois Vedas.

était à l'égard des êtres s'évanouirent, de bonnes dispositions naquirent en lui ; il fit le salut des pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi, Bhagavat, connaissant ses inclinations, ses pensées, sa nature et son caractère, lui fit un tel exposé de la loi enveloppant l'explication des quatre vérités que, après l'avoir entendu... (22)... le fruit de Srota-âpatti se manifesta pour lui.

Ayant vu les vérités, il se fit initier à l'école de Bhagavat. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat.*

Alors l'Âyusmat Subhûti chercha à rappeler (ses souvenirs). «D'où suis-je venu en mourant (se dit-il) ? Où ai-je repris naissance ? En vertu de quel acte ? » Il voit que, pendant cinq cents naissances, il était sorti, par la mort. uniquement (du milieu) des Nâgas. Cette pensée lui vint alors à l'esprit. « J'avais au plus haut degré accumulé une telle série de sentiments haineux que, pendant cinq cents naissances, j'ai repris la vie uniquement au milieu des Nâgas, et j'ai, par cette cause, subi une grande détresse. Mais maintenant. je ferai en sorte que cette accumulation de sentiments haineux ne se produise pas pour d'autres; je veux leur épargner un sort semblable au mien, c'est-à-dire, la déchéance après qu'ils auront quitté leur corps, l'entrée dans la voie mauvaise, la perdition, la renaissance dans les Narakas. »

Il prit donc le chemin de la paix [1]. Chaque fois qu'il avait le désir de s'arrêter quelque part, en vue des aumônes, que ce fût dans la confrérie, ou dans un village, ou dans un lieu habité (quelconque) ou dans la campagne, il commençait par examiner le terrain [2] : « Pourvu (se disait-il) que personne n'ait de motif pour avoir de mauvais sentiments envers moi »; à la fin, même à cause d'une fourmi, ou d'un autre insecte, il abandonnait son attitude irritée (?) pour en prendre une nouvelle [3] : par ce moyen, ces êtres avaient de bonnes

[1] Ou de la forêt. Le texte est *soraṇyam̃ pratipadam̃ samâdâya:* le tibétain rend *araṇyam* par *ñon moṅs med-pa*, qui, plus loin, traduit *araṇa* et, en est d'ailleurs donné comme l'équivalent dans le Dict. tibétain-sanskrit.

Mais le Kalpa dr.-av. parle très clairement d'un séjour dans la forêt et contredit l'interprétation tibétaine. Je crois que, ici, et même ailleurs, on a fait une confusion entre *arayṇa* (forêt) et *araṇa* négatif de *raṇa* (passion ardente, bruit, bataille). *Araṇa* est même donné avec le sens de « forêt. »

[2] *Goracanam̃* (pour *gocaram* qui est dans le Kalpa-dr.-av.) tibétain : *Spyod-yul.*

[3] *Antata : kuntâpipîlakopîtasatamîryâpathamapaçṛtenâbhinimayati.* Le tibétain construit la phrase différemment, mais arrive au sens que je donne et que je tire aussi du texte sanskrit, quoique très incorrect.

dispositions d'esprit. → C'est ainsi que, même dans l'état d'Arhat, il éprouve encore de l'angoisse[1].

Alors cette pensée se produisit dans l'esprit de l'Âyusmat Subhûti : « Si maintenant je faisais quelque chose pour le bien de beaucoup de gens? » Alors, en vertu de sa puissance surnaturelle, il fit apparaître cinq cents Suparṇis ; et les Nâgas effrayés, tremblants, bouleversés couraient éperdus çà et là. Mais Subhûti les protégea par la force de sa puissance surnaturelle. Alors la loi d'amour (Maitrî) fut enseignée à ces Nâgas dont les esprits étaient bien disposés. De rechef, mais au rebours, il fit apparaître une forme gigantesque de Nâga : les cinq cents Garuḍas accoururent; ceux-là aussi eurent peur à leur tour, et la loi d'amour leur fut enseignée.

C'est ainsi qu'il convertit des tribus de cinq cents Nâgas et Garuḍas.

Bhagavat alors s'adressant aux Bhixus: « Bhixus, le premier des Bhixus mes auditeurs qui résident dans la paix *(araṇâvihârinâm)* est-il autre que le fils de famille Subhûti? »

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent Bhagavat celui qui détruit tous les doutes : « Vénérable, quels actes Subhûti avait-il faits pour (mériter) d'être désigné comme le premier de ceux qui résident dans la paix? »

Bhagavat répondit : Bhixus, Subhûti, dans des naissances antérieures... (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration.*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa où nous sommes, quand les créatures vivaient vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa... (14)... parut dans le monde...

Etant entré dans la ville de Bénarès, il y résidait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva. Là, ce (Subhûti) se fit initier ; il fit des dons et des largesses et pendant douze mille ans garda soigneusement l'habitation dans la pureté et la chasteté. Il fit aussi ce praṇidhâna : Par cette racine de vertu, par cette production de pensée, par cet abandon conforme à la loi du sacrifice, puissé-je,

[1] Je traduis d'après le tibétain *de-dgra-vcom-ñid-yin-du-zin-kyaṅ-de-lta-bui-ñam-ṅa-va.-myoṅ-go.* Le texte sanskrit *Evamvidhâm sârhaṇya'rayâṇâmanubharatiti* doit être incomplet et fautif. Le Kalpa-dr.-av. ne parle pas « d'angoisse » dans la phrase correspondante qui est *athasorhantrimâ-sânâm atyayâd bodhimânasa* :... Je donne plus loin la traduction de la portion du texte du Kalpa-dr.-av. correspondant à tout ce paragraphe dont l'interprétation est difficile quoique la pensée générale soit assez claire.

lorsque toi, disciple, que le bienheureux Kâçyapa a déclaré (son) disciple supérieur, à l'époque où la vie des créatures humaines durera cent ans, tu seras le Tathagata, Arhat, parfait et accompli Buddha Çâkyamuni, (puissé-je) me faire initier à l'école de ce (Buddha) et être (parmi ses disciples) le premier de ceux qui résident dans la paix (araṇâvihârinâm agra:).

Quels actes avait-il faits pour naître parmi les Nâgas ? C'est pour n'avoir pas renoncé aux Kleças, pour avoir suivi les égarements des sens, pour n'avoir pas mis une limite aux chemins du Karma, pour avoir eu de mauvais sentiments à l'égard des Bhixus, ceux qui étaient instruits comme ceux qui ne l'étaient pas, pour avoir tenu dans les conférences un langage à venin de serpent[1], c'est pour cela qu'il a pris naissance parmi les serpents.

C'est pour avoir fait des dons et des largesses, pour avoir habité dans la pureté et la chasteté que la qualité d'Arhat s'est manifestée pour lui maintenant et qu'il a été déclaré le premier de ceux qui résident dans la paix.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat... (2)...

Rapprochements et remarques

I. Le Subhûti est le dixième texte du Kalpa-dr.-av., où il occupe les feuillets 68-85, sous le titre de Subhûti-brâhmaṇa-avadâna. En voici l'analyse :

Le Buddha, étant à Çrâvasti, envoie des prédicateurs de sa doctrine dans toutes les directions. Ceux qui se livrent au Dhyâna vont dans un canton du Meru ; ils y étaient déjà quand le petit d'un Nâga, enlevé par un Garuḍa, les voit, et, au moment où son ravisseur le dévore, fait un vœu pour être comme ces contemplateurs. Il renaît dans le sein de l'épouse de Bhûti, brahmane de Çrâvasti, et reçoit le nom de Subhûti.

Son éducation ; violence de son caractère (décrite en 4 çlokas); ses études, grands progrès, vaste instruction. Après avoir tout lu, il se plaisait surtout dans l'Atharvam. Le père redoute une telle lecture pour son fils semblable au feu (*agnikalpa*), et lui adresse un long discours pour le détourner de cet Atharva propre seulement à développer « les Kleças de la Mâyâ, » et lui inspirer le goût de la retraite parmi les Ṛṣis (24 çlokas). — Subhûti entre dans les vues de son père et ne demande qu'à être initié. Le père

[1] *Âçîviṣavâpenâsamudrâcaritâs.* Je remplace *samudrâ* par *samvâdâ.* — Le Kalpa-dr.-av. a *âçîviṣavâdena vikrûṣyâbhâṇisaṁghike* « ayant vociféré dans les conférences de la Confrérie avec un langage empoisonné par un venin de serpent ».

s'empresse de l'envoyer aux Risis et lui recommande de vaincre sa colère, par une dernière exhortation de 6 çlokas.

Subhûti est initié; mais, sous la tenue de Muni, la violence de son caractère reparaît; il dispute avec tout le monde sur un ton très âpre, citant les livres qu'il a lus. Son Guru étonné se demanda la cause d'un si mauvais caractère dans un homme d'une si grande instruction et si bien doué. Il lui fait une leçon, un interminable discours de 211 çlokas, sur la vertu et le vice, les quatre castes et le cas qu'il convient d'en faire. La leçon produit son effet, et Subhûti, plongé dans le Dhyâna, finit par dompter sa colère.

Cependant, une divinité sylvestre qui le voit comprend que ce moyen ne suffit pas, qu'il faut une autre influence, que l'esprit de Bodhi peut seul vaincre les passions; elle lui propose de se réfugier dans les trois joyaux. Bonne volonté de Subhûti qui n'aspire qu'à voir le Buddha. La divinité le transporte, par sa puissance surnaturelle, en présence du Buddha. Dès qu'il l'aperçoit, Subhûti, plein de bonnes dispositions, se met en posture d'écouter la loi. Exhortation du Buddha en 6 çlokas; il recommande la compassion (*karuṇâ*), la joie (*muditâ*), l'indifférence (*upexâ*), et le bien-être (*sukhaṁ*), qui en est la conséquence.

Subhûti devient Srota-âpanna, puis se fait initier, entre dans la confrérie et arrive à l'état d'Arhat.

Réflexions de Subhûti sur son passé : il reconnait l'influence exercée par la colère et se résout à habiter la forêt pour y vivre d'une façon très sévère. Nous donnons ici la traduction du passage correspondant à un paragraphe obscur de l'Avadâna-çataka :

Ayant pris cette détermination dans son esprit, Subhûti, sans orgueil,
habitait dans des recoins retirés de la forêt, sans attachement, avisé.
Demeurant donc là seul, appliqué au quatrième Dhyâna,
Se contentant de fruits, de racines, d'eau, il était joyeux, le brahmacâri :
Alors soit dans la confrérie, soit au village, dans le pays (habité), dans les campagnes,
ou lorsqu'il avait le désir de s'arrêter pour recueillir les aumônes,
il commençait par examiner le terrain et faire ses observations.
Oh ! partout, dans (ces) pays, les gens sont dépourvus de qualités,
orgueilleux, aveuglés par le trouble de l'enivrement, méchants, égoïstes, trompeurs.
Comment donc irai-je ici, de maison en maison, pour recueillir des aumônes?
Ils auront de mauvais sentiments en me voyant en Yati ;
c'est là ce qui fait errer les gens dans les mauvaises voies,
pendant des milliers de koṭis de Kalpas, sans qu'ils soient délivrés de la mauvaise voie.
Aussi veux-je prendre des sentiments de pitié pour tous les êtres,
insectes, fourmis, etc., et demeurer dans le Dhyâna, m'y complaisant;
par ce moyen, tous les êtres éprouveront de bons sentiments.
En adoptant cette loi, un Yati obtiendra la délivrance.

Ayant bien gardé cela dans son esprit, Subhûti, l'intelligent,
habita dans un lieu retiré de la forêt, se plaisant dans le Dhyâna.
Alors après trois mois écoulés, cet Arhat, animé de l'esprit de Bodhi,
se mit à réfléchir ainsi...

Sa réflexion fut qu'il ne suffit pas de se perfectionner soi-même, qu'il faut aussi perfectionner les autres. Il fit donc apparaître cinq cents Garudas, dont le rassemblement soudain mit en fuite les Nâgas éperdus. Mais Subhûti calme les Garudas et protège les Nâgas, ce qui cause une admiration générale. Alors Subhûti, profitant de cette grande réunion d'êtres, leur fait une belle leçon sur la colère, l'amour et la réconciliation. La leçon est longue, elle occupe 133 çlokas, mais elle porte ses fruits : les races ennemies des Nâgas et des Garudas sont réconciliées.

Le Buddha déclare Subhûti le premier de ceux qui résident dans la paix. Les Bhixus veulent savoir quelles actions lui ont valu cet avantage.

Le Buddha explique que, du temps de Kâçyapa, il s'était fait initier; il était fort libéral et avait fait le vœu d'obtenir la qualité d'Arhat et le titre de premier des disciples qui résident dans la paix sous le Buddha Çâkyamuni. Sa naissance parmi les Nâgas s'explique par certains défauts, entre autres par les discours venimeux dont il assaisonnait sa conversation. Ici le Kalpa-druma-avadâna, tout en étant plus prolixe que l'Avadâna-Çataka, en reproduit les expressions, sans citer plus que lui des faits à l'appui de ses assertions.

II. Il existe, dans le recueil pâli Apadâna, un texte relatif à un Subhûti qui doit être notre personnage, quoique l'on n'aperçoive guère de coïncidence avec notre récit sanskrit. Ce texte pâli est très long; il y a beaucoup de redites et de développements. J'en donne ici l'essentiel :

1. Non loin de l'Himavat est une montagne appelée Nisabha; j'y avais un ermitage bien fait, une hutte de feuillage.

2. Sous le nom de Kosiya, ermite aux cheveux nattés... j'habitais seul, sans compagnon, sur le Nisabha.

3. Ma nourriture était de fruits, de racines, de feuilles... (Longue description du régime de l'ermite)...

22. Pendant que je résidais là, m'appliquant à la vigilance, trente mille années se passèrent pour moi sur la montagne.

23. Voyant que je pratiquais la vigilance et poursuivais le but suprême, le parfait Buddha Padumuttara vint se présenter à moi..... (Description et éloge du Buddha)..... Il s'avançait alors dans l'air.

29. Pur comme le Kailâça, tel que la lune mère des mois, tel que le soleil de midi, il s'avançait alors dans l'air.

30. En le voyant s'avancer dans l'atmosphère, je me dis en moi-même : Ce doit être un dieu, Çakra, ou un plus jeune.

31. Je n'ai jamais ouï dire qu'il existe ni vu un homme tel que celui-ci... Ce doit être le Maître.

32. En faisant ces réflexions, je disposai mon esprit en sa faveur : je rassemblai diverses fleurs et des parfums.

33. Je préparai un siège de fleurs, comme pour un Guru, (un siège) délicieux, (et m'adressant) au chef des hommes, au premier des hommes, je parlai ainsi :

34. Voici mon siège, héros! Il est préparé pour toi, convenable pour toi; égaye mon esprit et assieds-toi sur le siège de fleurs.

35. Alors Bhagavat s'étant assis, tel qu'un lion intrépide, resta, lui, le Buddha, pendant sept jours et sept nuits sur le siège de fleurs.

36. Et moi, l'adorant, je restai debout pendant sept jours et sept nuits, jusqu'à ce qu'il se relevât de son extase, le maître qui n'a pas de supérieur dans le monde.

37. Proclamant mon action, il prononça cette parole : Tu as développé la commémoration du Buddha; il n'y a pas de développement supérieur à celui-là. .

38. Puisque tu as développé cette commémoration, tu rempliras tes désirs; pendant trente mille kalpas, tu garderas les délices dans le monde des dieux.

39. Quatre-vingts fois, chef des dieux, tu exerceras la royauté divine; mille fois, comme Cakravartin, tu auras la royauté suprême.

40. Tes grands gouvernements de province ne pourront se compter; tu jouiras de tout cela (parce que c'est) le fruit de la commémoration du Buddha.

41. Transmigrant dans diverses existences, tu obtiendras de grandes jouissances. Il n'y aura pas de lacunes dans tes jouissances : c'est le fruit de la commémoration du Buddha.

42. Dans le cent millième kalpa, un rejeton de la race d'Okkâka, Gotama, tel est son nom, sera le maître dans le monde,

43. Après avoir disposé 80 kotis d'esclaves, une quantité de serviteurs, tu te feras initier à l'école du Bhagavat Gotama.

44. T'étant concilié le parfait Buddha Gotama, le premier des Çâkyas, tu seras, sous le nom de Subhûti, un auditeur du maître.

45. Siégeant dans l'assemblée des Bhixus, tu auras les avantages des qualités qui méritent des offrandes, et les mêmes qualités dans le vihâra : sur ces deux points, tu auras le premier rang.

46. A ces mots, le parfait Buddha, le meilleur des lotus, le chef s'en alla bravement par les airs comme le roi des cygnes...

47. Après avoir reçu ces ordres du protecteur du monde et avoir adoré le Tathâgata, toujours, pendant mon existence, je faisais la commémoration supérieure du Buddha.

48. Par suite de cette bonne action et des vœux de mon esprit, après avoir abandonné le corps d'homme, je vins chez les Trayastriṃçats.

49. Quatre-vingts fois chef des dieux, j'exerçai la royauté divine... (Répétition des stances 39-41 avec les variantes convenables)...

52. Dans le cent millième kalpa, accomplissant des actes et faisant des dons, je ne connais pas la mauvaise voie.

53. Les quatre connaissances distinctes, etc.

2. STHAVIRA (92)

Le bienheureux Buddha (1)..., étant entré à Ṛâjagṛha, résidait dans le bois de Bambous, dans l'enclos du Kalandaka.

Un Çresṭhî riche... (9) *Description d'un homme riche...* épousa une femme... (6) *Mariage...* A force de jeu, de plaisir, d'empressement, sa femme devint enceinte, mais elle n'accoucha pas. Il recommença à jouer avec elle (6)... un fils naquit ; mais le premier fœtus paraissait être resté dans le sein de la mère. Depuis, dix fils naquirent successivement; et néanmoins le premier fœtus était toujours dans le sein de la mère.

Enfin, l'épouse du maître de maison tomba en langueur. On eut beau lui prodiguer des soins (lui administrer) des racines, des tiges, des fleurs, des feuilles, des fruits, (toute sorte de) médicaments, son mal ne se calma pas. Quand les douleurs de l'agonie se manifestèrent chez elle et que l'on dit : « elle va mourir », elle parla à son mari en ces termes : Sache-le bien, fils d'Ârya, mon premier fœtus est toujours ici : Quand je serai morte, ouvre mon côté droit avec un instrument tranchant et retire l'enfant qui est venu le premier; puis elle ajouta :

Tout amas finit par la dispersion;
toute élévation finit par la chute;
toute union finit par la séparation;
et la vie finit par la mort[1].

Ces paroles prononcées, elle subit la loi de la mort.

Quand elle fut morte, on la plaça sur une civière ornée d'étoffes violettes, jaunes, rouges, blanches, et on la porta dans la forêt froide, au cimetière. (Puis) on manda Jîvika, le roi des médecins.

Ce bruit se répandit de toutes parts dans la ville de Râjagṛha : « il y a tant d'années, la femme une telle a eu un fœtus; il lui ẹst né dix autres enfants,

[1] Cette stance revient plus d'une fois dans les textes. (Voir l'analyse du Kandjour, *Annales du Musée Guimet*, t. II, p. 154, note.) Le Ms. de l'Avadâna-çat. nous la donne tronquée et altérée; celui du Kalpa dr -av. nous permet de la retablir. En voici le texte:

Xayântâ nicayâ : sarve | *patanântâs : amucchrayâ :* |
Samyogâ viprayogântâ | *maraṇântam̃ hi jivitam* |

mais le fœtus qui s'était formé le premier n'est pas sorti. Aujourd'hui Jìvika, le roi des médecins, va ouvrir avec un instrument tranchant le flanc de la morte pour en tirer l'enfant constitué le premier de tous. » — A l'ouïe de cette nouvelle, plusieurs centaines de milliers d'êtres, (poussés) par la curiosité, se rassemblèrent dans la forêt froide du cimetière, (parmi eux) les six (docteurs) fiers de leur science[1] Pûraṇa et les autres.

Alors Bhagavat, s'adressant à l'Âyuṣmat Ânanda, dit : « Va, Ânanda, dis aux Bhixus : Bhagavat a le désir de faire une promenade au cimetière ; que celui qui a le désir de voir des merveilles vienne (aussi) ! » Ensuite, Bhagavat, entouré d'Ajñâtâ Kauṇḍinya, de Vâṣpa, de Mahânâma, d'Aniruddha[2], de Çâriputra, de Maudgalyâyana, de Kâçyapa, d'Ananda, de Revata et des autres grands auditeurs se rendit à la forêt froide, au cimetière. La foule, apercevant Bhagavat, s'ouvrit (pour le laisser passer).

Alors Jìvika perça le côté droit de la femme; et un enfant[3] en sortit de lui-même, (enfant) à rides et à cheveux blancs, aux membres vieillis, aux sens émoussés, grêle et infirme. A peine sorti, il jeta un regard sur la foule et fit entendre ces mots : « Messieurs, ne laissez jamais échapper une parole dure contre vos gurus, ceux qui tiennent la place de vos gurus, vos pères et mères, vos précepteurs, afin de ne pas subir une situation telle que la mienne ; car, pendant soixante ans, j'ai demeuré entre l'intestin grêle et le gros intestin. » Ces mots prononcés, il garda le silence.

Alors Bhagavat interpella les Bhixus : « Bhixus, soyez rassasiés de toutes les productions de l'existence, soyez rassasiés de tous les appareils des productions de l'existence, puisque telle est la condition d'un être arrivé à sa dernière existence ! » — Bhagavat, s'adressant alors à l'enfant : « Enfant, tu es un vieillard *(Sthaviraka)* ? » — « Bhagavat, je suis un vieillard. » — « Enfant, tu es un vieillard ? » — « Je suis un vieillard, Sugata. » — Là-dessus on lui donna le nom de Sthaviraka.

[1] Je traduis ainsi *jñâstṛpratijñâs*, lisant *jñâna* au lieu de *jñâstṛ*... Ce terme n'est pas représenté, non plus que le reste de la phrase, dans le tibétain qui dit simplement : « les six, Pûraṇa à leur tête, se rassemblèrent par curiosité dans la forêt froide du cimetière. »

[2] Le Ms. népâlais porte *Vibuddha*, mais le Kandjour donne la traduction habituelle du nom de Aniruddha.

[3] Je traduis le tibétain *khyeu;* car il n'y a dans le sanskrit aucun terme, probablement par la négligence du copiste. Le Kalpa-druma-av. dit sans doute avec plus de raison : « Un homme exigu, un nain » (*puruṣo hrasvo*).

Alors Bhagavat fit, à ce propos, une démonstration de la loi telle que, après l'avoir entendue, les êtres, profondément émus, atteignirent par centaines la grande distinction *(mahâviçeṣa :)*.

Après dix années de séjour à la maison, âgé de soixante-dix ans, il se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. Il se retira sur la montagne du pic des vautours avec vingt-cinq Bhixus[1], pour y passer la saison des pluies. Le Sthavira de la confrérie fit cette recommandation : « Que nul ne se comporte en homme vulgaire ! »

Après trois mois écoulés, (les) vingt-quatre Bhixus avaient obtenu la qualité d'Arhat; Sthavira seul restait à l'état d'homme vulgaire. Alors le Sthavira de la confrérie, au moment de l'exercice, le chargea d'un blâme sévère et le mit hors de la réunion. Il se munit d'une arme tranchante, entra dans une caverne, et (là), pleurant, il se lamenta de plusieurs manières. Il disait :

Une forêt brûle en entier, les arbres sont détruits (?) [2],
mais cet esprit de péché, il n'y a pas moyen d'en être délivré, même aujourd'hui.
Les bruits des eaux et des montagnes viennent à se calmer, les eaux courantes finissent par s'épuiser;
mais cet esprit de péché, même aujourd'hui, il n'y a pas moyen d'en être délivré.
Ces oiseaux sortis de l'œuf se fatiguent et leur voix s'affaiblit;
mais cet esprit de péché, même aujourd'hui, il n'y a pas moyen d'en être délivré.
Ce feuillage a beau être vert, l'arbre perdra son feuillage;
mais cet esprit de péché, même aujourd'hui, il n'y a pas moyen d'en être délivré.
Les Sthaviras dispensateurs de la doctrine sont partis pour aller les uns d'un côté, les autres d'un autre;
mais cet esprit de péché, même aujourd'hui, il n'y a pas moyen d'en être délivré. [3]
C'est à l'arme tranchante que je me consacre; à quoi bon la vie?
Puisque je ne suis qu'un homme vulgaire, comment puis-je me rendre auprès du maître?

1 La suite montre qu'il faut entendre qu'il était lui vingt-cinquième avec vingt-quatre autres Bhixus.

2 *Paratâpiparikṛtâ;* Il y a, dans le Kalpa-druma-av. *parvatâ : pi palikṛtâ :* — Je prends *parvatâ* dans le sens de « arbres ». — La traduction tibetaine, *rc-rnams sem-por gyur-zin-na*, ne m'est d'aucun secours; elle ne m'offre pas un sens clair et en rapport avec le sanskrit.

3 Cette stance n'est pas dans le sanskrit; dans le Kalpa-dr.-av. elle est remplacée par celle-ci dont l'ancienneté me paraît plus que douteuse : Que ferai-je? où irai-je? Je ne puis être délivré de mon péché. Quand pourrai-je, délivré du péché, aller dans Sukhavatî?

pendant cinq cents naissances, il a été atteint de clous, dont il mourait [1], et c'est par cette même cause qu'il a un corps tel (que celui que vous avez vu). Plus tard, avec ses égaux et ses compagnons, il se fit initier sous le bienheureux Kâçyapa, et alors ils gardèrent fidèlement l'habitation dans la pureté. C'est à cause de cela que maintenant l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat... (2)...

Rapprochements et remarques

I. Eugène Burnouf a donné la traduction du dialogue de Guptika et de ses compagnons dans l'*Introduction à l'histoire du Buddhisme indien.* (Réimpression p. 453-4).

II. Il ne faut pas croire que l'enseignement donné par Guptika à ses compagnons et qui roule sur les « cinq aggrégats » (*pañca-skandha*) lui soit personnel. C'est une théorie du Buddha, qui revient nombre de fois dans les textes pâlis, notamment dans le Samyutta-Nikâya, et toujours formulée dans les mêmes termes. Guptika la tenait certainement de son maître, ou, s'il l'avait découverte par lui-même (ce que la teneur de notre récit sanskrit permet de supposer), il la devait à sa qualité d'Arhat, à sa possession de la Bodhi, qui est la possession même de la vérité. Du reste, un passage du récit (p. 405, l. 3 en remontant,) indique assez que cette doctrine émanait du Buddha.

II. Ces « cinq aggrégats, » comme on les appelle ordinairement (il vaudrait mieux dire « l'aggrégat des cinq »), sont un des sujets les plus importants de l'enseignement bouddhique. Le Buddha y revient toujours pour démontrer et affirmer qu'ils sont impermanents, qu'ils ne sont pas le *moi*. Mais il y a une chose dont il se met beaucoup moins en peine, c'est de nous dire en quoi consistent ces « cinq aggrégats », de nous en donner la définition. Je ne puis discuter ici ces différents termes et les interprétations qu'on en a données. J'ai traduit *Rûpa*, le premier des cinq, par « forme, » *Vedanâ*, le deuxième par « sensation, » *Sanjñâ*, le troisième par « connaissance complexe (ou synthétique) », *Samskâras*, le quatrième par « les composés », *Vijnânam*, le cinquième par « connaissance analytique ». Je crois que ces traductions rendent bien le sens propre de ces cinq termes. Je ne puis songer à les justifier ici; mais, comme j'ai rencontré un texte, le seul, à ma connaissance, qui donne une définition de chacun des termes du Panca-Skandha, je crois devoir en essayer ici une traduction. C'est un fragment du 79e Sûtra du *Khandha-*

[1] Le Ms. porte *kaṇâbhi : tudyamânu : kâlam kṛtavân*; je lis *gaṇḍâbhi :* au lieu de *kaṇâbhi.* — Mais le tibétain ne rend pas ce terme par un mot qui signifie « clou »; il emploie *lcags* (fer) qu'il faut peut-être lire *lcag* (coup) et dit : *lcags og-tu-çi-o :* « il mourait sous le fer » ou « sous les coups ». Peut-être cela est-il préférable. Il est possible que le texte ait varié en cet endroit.

Samyutta, première section de la troisième partie du *Samyutta-Nikâya*. Ce Sûtra est intitulé Khajjaniya. Voici le passage qui nous intéresse.

1. Bhixus, que diriez-vous qu'est la «forme » (*rûpa*)? — Le (sujet) est formé, Bhixus ; c'est pour cela qu'on dit « la forme. » — Par quoi est-il formé ? — Il est formé par le froid, il est formé par le chaud, il est formé par la faim, il est formé par la soif, il est formé par le contact des taons, des cousins, du vent, du soleil (brûlant), des serpents. — Il est formé, c'est pour cela qu'on dit « la forme ».

2. Que diriez-vous, Bhixus, qu'est la sensation (*Vedanâ*)? — Une sensation est éprouvée, c'est pour cela qu'on dit sensation. — Quelle sensation éprouve-t-on? — On éprouve une sensation de plaisir, une sensation de douleur, une sensation sans plaisir ni douleur; mais on éprouve une sensation, c'est pour cela qu'on dit « sensation ».

3. Que diriez-vous, Bhixus, qu'est la connaissance complexe (*Sanjnâ*) ? — Le (sujet) connaît bien. — Que connaît-il bien ? — Il connaît bien le noir, il connaît bien le jaune, il connaît bien le rouge, il connaît bien le blanc. Il connaît bien, c'est pour cela qu'on dit « connaissance complexe (ou complète?) ».

4. Que diriez-vous, Bhixus, que sont les composés *(Sanskâras)*? — Bhixus, ils composent le composé, c'est pour cela, Bhixus, qu'on dit les composés. — Et quel composé composent-ils? — Ils composent la forme composée selon la forme, ils composent la sensation composée selon la sensation, ils composent les composés, composés selon la composition, ils composent la connaissance analytique composée selon la connaissance analytique. Ils composent le composé, c'est pour cela, Bhixus, qu'on dit les « composés ».

5. Que diriez-vous, Bhixus, qu'est la connaissance analytique *(Vijñâna)*? — Le (sujet) connaît distinctement, Bhixus ; c'est pour cela qu'on dit connaissance analytique. — Que connaît-il distinctement? — Il connaît distinctement l'acide, il connaît distinctement l'amer, il connaît distinctement l'astringent, il connaît distinctement le doux, il connaît distinctement le fort, il connaît distinctement le salé, il connaît distinctement le non salé. Il connaît distinctement ; c'est pour cela, Bhixus, qu'on dit la « connaissance distincte ou analytique ».

D'après cela, le premier Skandha est ce qui subit l'action des agents extérieurs, le deuxième est la faculté de jouir et de souffrir, le troisième est la perception des couleurs, le cinquième la perception des saveurs, le quatrième (qui devrait venir le dernier) est une sorte de combinaison des quatre autres, en même temps qu'il a son objet propre. Le système qui voit, dans le premier Skandha, le corps, et dans les autres, des facultés de l'âme, semble par là justifié; mais il l'est d'une façon singulière et inattendue.

Du reste, pour bien se rendre compte de ces définitions, il faudrait avoir les explications du commentaire. Il faudrait surtout rencontrer d'autres définitions des cinq Skandhas pour voir si elles concordent entre elles et avec celle-ci. Le cas existe déjà pour le deuxième Skandha, la sensation *(Vedanâ)*. Ce que dit notre texte est répété bien des fois ; l'accord sur ce point est complet : c'est une présomption en faveur de son existence sur les autres. Mais cette présomption ne suffit pas. Je pourrais, malgré l'insuffisance des textes, me livrer à des réflexions sur ce sujet. Mais cela serait en dehors du plan que

je me suis tracé, et j'arrête ici cette digression déjà trop longue sur cette matière, très importante d'ailleurs, mais très difficile, des cinq Skandhas.

7. VIRUPA (97)

Le bienheureux Buddha (1) résidait à Çrâvastî, à Jètavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Il y avait un maître de maison [1] riche... (9) *Description d'un homme riche*. Il épousa une femme... (6) *Mariage fécond*... Il lui naquit un fils qui vint au monde avec un corps tout couvert de difformités. L'enfant était laid, repoussant, remarquable par dix-huit défectuosités physiques. En voyant combien tous ses membres étaient laids et repoussants, combien il était difforme, son père et sa mère furent absorbés dans leurs réflexions.

On célébra une fête à l'occasion de sa naissance, et on lui donna un nom. « Quel sera, dit-on, le nom de cet enfant? » — Les parents dirent : « Puisque, dès sa naissance, il est laid et difforme, que son nom soit donc Virûpa (« laid » ou « difforme »)! »

Quand il fut devenu grand, la honte qu'il éprouvait lui causa de grandes angoisses : « En quel autre lieu irais-je bien? (se dit-il), où pourrais-je résider? » — Après avoir délibéré, il se rendit dans un parc abandonné *(Sujîrna [2])*.

Or, Bhagavat, entouré de ses grands auditeurs, vint dans le parc abandonné [3]. Lui, apercevant Bhagavat, fut rempli de honte, et alla de côté et d'autre cherchant à fuir. Mais Bhagavat, par sa puissance surnaturelle, le fixa sur place si bien qu'il ne put s'enfuir. Bhagavat, avec ses grands

[1] Ce début n'est pas dans la forme habituelle; il semble qu'il y ait quelque chose d'omis. Le tibétain dit : « En ce temps-là, au pays de Bharga, il y avait un maître de maison, etc.

[2] *Sujirṇa* signifie « bien vieux ». Je l'avais d'abord pris pour un nom propre, et je ne suis pas bien sûr que ce n'en soit pas un; mais les indices habituels manquent, et le tibétain, en ajoutant l'article indéfini, en fait un véritable qualificatif; seulement, je ne puis compendre l'interprétation qu'il en donne. Il traduit par *duṅ-yag*, — *Yag* « bon » répond au sanskrit *su;* mais comment expliquer *duṅ* « écaille, trompette » peut-être « chancelant, vacillant »? — En lisant *dur* on aurait le sens de « tombe, sépulture », ce qui ferait considérer le parc dont il s'agit comme un cimetière; mais il est difficile d'arriver grammaticalement à ce sens, même en faisant cette correction que rien n'autorise d'ailleurs.

[3] Jusqu'ici tout ce commencement est rédigé d'une manière un peu différente dans le Kandjour. Les deux textes reprennent ensuite leur coïncidence ordinaire.

auditeurs, obtint alors l'état parfait d'obstruction (Nirodhasamâpatti). Quand il sortit de (cet état d') obstruction, il prit lui-même la forme de Virûpa : une fois transformé de la sorte, il se munit d'une écuelle remplie d'aliments, et quand il se vit près de Virûpa, il fut dans le ravissement et l'appela en ces termes : « Arrive, ami! d'où viens-tu? Arrête, nous sommes tous deux compagnons et camarades. » En disant ces paroles, Bhagavat lui offrit de la nourriture, et il eut les sens réjouis.

Alors Bhagavat se présenta (de nouveau) sous sa forme propre ; et Virûpa, voyant le bienheureux Buddha, lui dit : « Tu es maintenant beaucoup plus beau; par l'influence de quel acte? » Bhagavat répondit : « Je possède une science appelée « la mère qui enfante les bonnes dispositions d'esprit » (Cittaprasâdajâtajananî[1]) ; c'est par son influence. » Alors ce Virûpa éprouva de bonnes dispositions d'esprit envers Bhagavat et ces grands auditeurs qui avaient obtenu la demeure définitive[2]. Aussitôt la beauté parut dans sa personne[3]; puis il se fit initier et l'état d'Arhat se manifesta pour lui.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui détruit tous les doutes : Vénérable, quels actes Virûpa avait-il faits pour être laid, repoussant, remarquable par dix-huit difformités, et pour que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour lui?

Bhagavat répondit : Bhixus, Virûpa, autrefois, dans des naissances antérieures... (12) *Le fruit des œuvres et la transmigration*...

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, un Buddha nommé Puṣya... (14) *Apparition d'un ancien Buddha*... parut dans le monde. Par la suite, il entra dans une capitale, et y résida.

Le parfait et accompli Buddha, absorbé dans une méditation profonde, regarde. En ce moment deux Bodhisattvas étaient près de là, le bienheureux Çâkyamuni et Maitreya. Pour Maitreya, son caractère propre était complètement mûri [dans le sens de la purification], mais ceux qui devaient

[1] Le tibétain dit beaucoup plus simplement et brièvement « qui rend l'esprit joyeux »; et il traduit *vidyâ* « science » par *rig-sṅags* qui désigne ordinairement les incantations, les formules magiques (*mantras* et *dhâraṇis*).

[2] *Alayasamâpanna* ce que le tibétain rend par le terme dont il s'était servi plus haut pour traduire *nirodhasamâpattisamâpanna* : De cette répétition et des rapports qui existent entre les différentes parties du récit, nous devons conclure que *âlaya* est synonyme *nirodha-samâpatti*.

[3] Le tibétain dit : « il cessa d'être laid et devint beau » ou bien « sa laideur disparut et fit place à la beauté. »

être disciplinés [par le Maître] n'étaient pas complètement mûrs [1]; quant à Çâkyamuni, son caractère propre n'étaient pas complètement mûr, mais ceux qu'il avait à discipliner étaient complètement mûrs.

Alors Puṣya, le parfait et accompli Buddha, pour mûrir [2] complètement le caractère propre du Bodhisattva Çâkyamuni, gravit la montagne de l'Himavat, entra dans une caverne remplie de pierreries, s'y assit les jambes croisées, et atteignit (dans cette position) l'élément de la lumière.

A ce moment, le Bodhisattva Çâkyamuni gravit la montagne de l'Himavat pour y chercher des fruits et des racines. En rôdant çà et là, il aperçut Puṣya, le parfait et accompli Buddha... (16) *Description physique du Buddha...*

Aussitôt qu'il l'eut aperçu, il tomba dans une telle extase que, pendant sept jours et sept nuits, il se tint sur un seul pied, le louant par une seule stance :

> Ni dans le ciel ni sur la terre, ni dans ce monde, ni dans la demeure de Vaiçravana,
> Ni dans le palais du Meru, ni dans la résidence divine, ni dans les régions principales ou secondaires,
> Parcourût-on la terre entière, dans tous ses reliefs, (la terre) avec ses montagnes et ses forêts,
> On ne trouvera pas, ô le premier des hommes, un particulier, un grand Çramaṇa d'une vigueur semblable à la tienne [3].

Alors Puṣya, le parfait et accompli Buddha, voyant que le caractère propre du Bodhisattva Çâkyamuni était parfaitement mûr, lui donna son approbation en ces termes :

[1] Le tibétain distingue deux choses : *raṅ-gi-rgyud* « le caractère propre (?) » et *gdul-var-bya-rnams* « ceux qui sont à discipliner ». Ces expressions répondent au sanskrit *sva-santati* et *vaineyâ ;* mais le sanskrit rattache à la première, *pâvanârtha* (pour la purification) et à la deuxième, *çâstra* (par le Maître — ou les Livres), termes pour lesquels il n'y a pas d'équivalent dans le tibétain. Ces mots sont, peut-être, des gloses qui auront été incorporées dans le texte.

[2] Le Ms. népalais dit « pour purifier » *paripâvanârtha*, répétition du terme dont l'existence a été signalée (voir note 1) dans la phrase précédente.

[3] *Puruṣavṛṣabhakâstutulotpâlo mahâçramaṇa : kutuvî :* — Ce texte doit être fautif; il y a des ratures à *kâ* et à *lo* (2). — Je lis *kostitulyotpâlî* « qui a une santé (morale) semblable »? — Le tibétain ne rend pas *utpâlî* et dit simplement : « qui est semblable à toi ? » Quant au mot *kutuvî* il dépasse le nombre de syllabes voulu et n'est pas représenté dans le tibétain; je lis *kuṭumbî.*

Excellent ! Excellent ! homme de bien,
par cette force et cet héroïsme,
que tu as acquis, ô le meilleur des Dvijas,
tu as franchi [1] (d'un seul bond) neuf Kalpas,
puisque, aujourd'hui, tu as loué un Tathâgata.

Cependant Bhagavat, entouré d'illustres dieux [2], se tint dans cette grotte, si bien que la divinité qui l'habitait, ayant peu d'illustration, ne pouvait plus se mouvoir à l'aise dans la grotte. Alors, prenant un regard farouche, elle menace Bhagavat ; mais elle a beau menacer pendant longtemps, elle ne peut faire à Bhagavat aucun tort. Éprouvant alors de bonnes dispositions [3], elle (se) dit : « Ce Ṛṣi est plein d'éclat et a des vœux prospères » ; et, prenant un air bienveillant [4], elle tomba aux pieds de Bhagavat, implora son pardon et lui offrit des aliments.

Bhagavat ajouta : Que pensez-vous, Bhixus ? — Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut la divinité habitant la grotte, c'était ce Virûpa. C'est par suite de la maturation de cet acte qu'il a éprouvé dans le Saṁsâra une douleur sans fin et c'est par cette même cause que, maintenant encore, il s'est trouvé (si) laid... Mais, parce que, ensuite, son esprit est entré dans de bonnes dispositions [5], sa laideur l'a quitté, la beauté s'est montrée en sa personne, et, après son initiation, la qualité d'Arhat s'est manifestée pour lui.

Bhixus, les actes entièrement noirs (12). *Actes noirs et actes blancs*...

Ainsi parla Bhagavat... (2)...

Rapprochements et remarques

Nous avons annoncé qu'il y a une différence de rédaction entre le texte sanskrit et la version tibétaine. Voici ce que dit le Kandjour :

Il y avait en ce temps-là, au pays de Bharga [6], un maître de maison riche (9)... homme

[1] Le texte porte *prâvṛttâ :* avec la correction *râ* (en marge) relative à la première syllabe. Le tibétain traduit par : *dums-par-gyur* (unis, mis d'accord). J'entends ainsi la phrase : « cet acte à lui seul te vaut les mérites que tu aurais acquis pendant neuf Kalpas. »

[2] Le mot *lha* (dieu) du tibétain n'est pas dans le sanskrit, sans doute par oubli.

[3] *Prasâda* rendu en tibétain par *dad* « foi ».

[4] Le texte dit : *sâdhudâram rûpaṁ nirmâya*, ce qui semble indiquer une métamorphose. *Sâdhudâram* doit peut-être se lire *sâdhukâram ;* l'expression tibétaine correspondante est illisible.

[5] *Prasâda* rendu ici par *dga* « joie ».

[6] Ce nom, très indistinct, est à peine lisible à cause de la mauvaise impression de notre édition du Kandjour. Cependant, je crois qu'il y a bien Bharga.

riche. . (6) Mariage fécond... Il lui naquit un fils : c'était un enfant qui avait dix-huit difformités. Quand il vint au monde, son père et sa mère s'attachant à lui le soignèrent. Plus tard, quand il fut, par degrés, devenu grand, à cause de sa laideur, son père et sa mère le chassèrent de la maison. Partout où il allait, il déplaisait, et bien des gens le renvoyaient ; même les êtres qui avaient en partage la condition animale le méprisaient hautement, à combien plus forte raison les hommes!

Chassé de la ville il se rendit à un parc de la Bonne-Trompette (! *duṅ yag*). Tantôt il trouvait des fruits et des racines, et il les mangeait ; tantôt il ne trouvait ni fruits ni racines : il vivait de racines, de fleurs, de feuilles.

Ensuite Bhagavat, ayant vu que le moment de la conversion de Virûpa était arrivé, dit à ses quatre grands auditeurs : Bhixus, venez ; car je vais convertir Virûpa. — Puis, Bhagavat, entouré de ses grands auditeurs, se rendit au parc de la Bonne-Trompette En voyant Bhagavat, Virûpa honteux alla à droite et à gauche, cherchant à fuir...

8. GANGIKA (98)

Le bienheureux Buddha (1)... étant entré à Bénarès résidait à Ṛṣipatana, dans le Mṛgadâva.

Il y avait à Bénarès, un maître de maison riche (9)... *Description d'un homme riche*... Il épousa une femme... (6) *Mariage stérile*...

...Il n'avait ni fils ni fille... (11) *Manière d'obtenir des enfants*...

Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, doué de tous ses membres et organes. On fit une fête à l'occasion de sa naissance, et on lui donna le nom de Gangika [1].

Le jeune Gangika fut confié à huit nourrices... (7)... *Éducation brillante et prospère.*

Or, il était doué de racines de vertus dans lesquelles il n'y avait aucune lacune [2]; il ne se plaisait pas à la maison, et, tombant aux pieds de ses père et mère, il leur fit cette demande : « Chère mère, cher père, permettez-moi de me faire initier à l'enseignement de Bhagavat ». Mais, son père et sa mère se dirent : « C'est notre fils unique » ; et ils ne lui permirent pas.

[1] Contrairement à l'usage, le motif du nom donné à l'enfant n'est pas indiqué, et ce nom reste inexpliqué. Le tibétain le rend par *gaṅ-ga-va* qui n'est que la reproduction du vocable sanskrit et n'emporte aucune signification précise.

[2] *Nirbhedabhâgîyai :* que le tibétain traduit par *ṅes-pai* (vrai, certain) *cha* (portion) *daṅ mthun pa* (uni à) « qui a en partage la certitude, la vérité, la réalité » (?) ou simplement « ferme dans toutes ses parties ». — *Nirbheda* signifie proprement « sans fissure ».

Gangika fit alors cette réflexion : Il est difficile d'obtenir la condition humaine, il est difficile de voir l'apparition d'un Tathâgata, il est difficile aussi d'obtenir la perfection des organes des sens [1]. Quel moyen pourrais-je bien trouver pour me faire initier à l'enseignement de Bhagavat?

Cette pensée lui vint alors à l'esprit : « Si, après avoir fait un vœu (praṇidhâna), je m'ôtais moi-même la vie afin que, ayant obtenu (de nouveau) la condition humaine, je puisse aisément, facilement me faire initier ? » — Cette décision prise, il avala du poison, mais il n'en mourut pas ; il se précipita dans le feu, il se précipita (du haut) d'une montagne, il se jeta dans un cours d'eau : de cette façon encore il ne mourut pas.

Cette pensée lui vint alors à l'esprit : « A quel moyen pourrais-je bien avoir recours pour mourir? — Il se dit donc : En toute circonstance, ce roi Ajâtaçatru est furieux, emporté, cruel, violent ; si [me rendant à son palais] [2], je faisais de nuit une brèche à sa demeure ? » Il se rendit donc dans la ville de Râjagṛha ; et, la nuit venue, quand l'œil distingue à peine, il commença à faire la brèche. Les gardes le prirent vivant et le conduisirent au roi Ajâtaçatru : « Voici, dirent-ils, sire, un voleur, un méchant, un malfaiteur qui, de nuit, fait brèche dans la demeure du roi. » Le roi répondit : « C'est un criminel » ; puis le fit enchaîner et le livra (pour être mis à mort [3]). On lui fit revêtir un costume de couleur foncé, on attacha à son cou une guirlande (de fleurs) de Karavira ; des bourreaux, ayant les armes à la mains, le firent passer par les rues, les grandes voies, les carrefours, les places ; après avoir proclamé son crime dans les lieux où se font les proclamations, ils le firent sortir par la porte méridionale de la ville, et le conduisirent à la forêt (sombre et) froide du cimetière. Pendant qu'on l'y menait, il disait aux bourreaux : « Marchez vite, (marchez) vite, Messieurs, de peur que parfois le roi ne vienne à changer de résolution. » Les bourreaux firent savoir au roi cette circonstance. Le roi fit revenir le (patient) : « Quel motif te pousse au désir d'abandonner cette vie qu'on désire tant (conserver)? » — Il expliqua au roi l'affaire dans tous ses détails.

[1] Voir *Sutra en 42 articles*, XXXVI, 1, 2, 3.

[2] Ce membre de phrase est dans le tibétain seulement.

[3] Le tibétain dit la même chose, mais d'une manière plus claire et plus satisfaisante : « le roi le condamna à mort pour son crime. »

Cependant il n'est rien qui échappe aux Buddhas... (18)... *Toute-science, toute-puissance et miséricorde des Buddhas.*

Si bien que Bhagavat, s'étant absorbé dans la méditation, vint à lui en vertu de sa puissance surnaturelle et lui fit une telle démonstration de la loi que, après l'avoir entendue, l'Âyuṣmat Sthaviraka.. (23).. devint Arhat.

Sthavira, une fois arrivé à l'état d'Arhat, se mit à réfléchir profondément : « Qui pourrais-je bien convertir? » (se disait-il). Il aperçoit cinq cents marchands [sur mer] [1] troublés par les vents de Kâlikâ, ayant en face d'eux le danger et la mort. « Il faut, dit-il, que je les délivre de cette crainte. » « Par là, ajouta-t-il, il seront mes convertis. »— Alors Sthaviraka, survenant au moyen de sa puissance surnaturelle, les délivra de cette crainte. Et eux, remplis envers lui de bonnes dispositions, se firent tous initier; la fixation dans l'esprit leur fut accordée, et tous, à force d'application, d'énergie, d'efforts vertueux, s'étant débarrassés de tous les Kleças, obtinrent que l'état d'Arhat se manifestât pour eux.

Leurs qualités n'avaient aucun témoin. Un groupe de six se mit à les mépriser. Les cinq cents, après avoir été avec le vieux résidant (de la forêt), s'étaient approchés d'eux : « Ceux-ci (dirent-ils) ne seront pas disciplinés comme (les autres) [2]. »

Cependant l'Âyuṣmat Ânanda, plein de tendresse pour ceux qui pratiquent la pureté[3] toujours prêt à faire du bien aux autres, désireux d'aider au développement de l'Âyuṣmat nommé Sthaviraka, se rendit au lieu où était l'Âyuṣmat nommé Sthavira : quand il y fut arrivé, il commença par échanger avec le Bhixu nommé Sthavira des félicitations et des compliments; après qu'ils eurent tenu divers propos, il s'assit à peu de distance. Une fois assis à peu de distance, l'Âyuṣmat Ânanda parla ainsi au Sthavira nommé Sthaviraka : « Nous interrogerions sur quelque point l'Âyuṣmat, le Sthavira nommé Sthaviraka, si tu veux bien nous accorder la permission d'exposer notre demande.

[1] « Sur mer » n'est que dans le tibétain qui diffère ici légèrement et peut se traduire ainsi : Il voit sur mer cinq cents marchands qui étaient là enveloppés par le vent de Kâlikâ : « Ces gens, dit-il, sont en proie aux douleurs; il faut que je les délivre de la douleur : ainsi je les convertirai.»

[2] « Comme ceux-là » dit le tibétain qui suit de très près le texte sanskrit, reproduisant un enchevêtrement que j'y remarque dans la construction de la phrase. Malgré cette coïncidence, le paragraphe est d'un laconisme obscur. Je traduis plus loin la partie correspondante du Kalpa-dr.-av. un peu plus délayée, mais pas beaucoup plus claire (Voir page 383).

[3] *Brahmacârivatsala.* — Kalpa-dr.-av. : *Brahmavihârivatsala* :.

— Interroge, Âyuṣmat Ânanda, je (te) ferai connaître mon sentiment.

— Âyuṣmat Sthavira, quand un Bhixu s'est retiré dans la forêt, retiré au pied d'un arbre, retiré dans une demeure vide, quelles sont les lois qu'il doit assidûment réaliser dans son esprit?

(Sthaviraka) répondit : Âyuṣmat Ânanda, le Bhixu qui s'est retiré dans la forêt, retiré au pied d'un arbre, retiré dans une demeure vide, doit réaliser assidûment deux lois dans son esprit, le calme de l'esprit (çamatha) et la vue claire et distincte (vipaçyanâ).

— Sthavira, quand on a pratiqué assidûment, développé par la méditation, répété bien des fois le calme de l'esprit, quels avantages en reçoit-on? — Quand on a pratiqué assidûment, développé par la méditation, répété bien des fois la vue claire et distincte, quels avantages en reçoit-on?

Âyuṣmat Ânanda, quand on a pratiqué assidûment, développé par la méditation, répété bien des fois le calme de l'esprit en s'appuyant sur la vue claire et distincte, on possède la délivrance parfaite; quand on a pratiqué assidûment, développé par la méditation, répété bien des fois la vue claire et distincte en s'appuyant sur le calme de l'esprit, on possède la délivrance parfaite. Quand un auditeur de l'Ârya a complètement développé (en lui-même) par la méditation, le calme de l'esprit et la vue claire et distincte, Âyuṣmat Ânanda, quand il (en) a entendu (l'exposé), son esprit est complètement affranchi selon les éléments.

— Sthavira, quels sont ces éléments?

— Vois, Âyusmat Ânanda : (ce sont) l'élément de l'abandon, l'élément du défaut d'attachement, l'élément de l'empêchement.

— Sthavira, quelle est la chose dont l'abandon constitue ce qu'on appelle élément de l'abandon? Quelle est la chose pour laquelle le manque d'attachement constitue ce qu'on appelle élément du défaut d'attachement? Quelle est la chose dont l'empêchement constitue ce qu'on appelle l'élément de l'empêchement?

— Âyuṣmat Ânanda, c'est l'ensemble des Saṁskâras dont l'abandon constitue ce qu'on appelle l'élément de l'abandon; c'est l'ensemble des Saṁskâras pour lesquels le manque d'attachement constitue ce qu'on appelle l'élément du défaut d'attachement; c'est l'ensemble des Saṁskâras dont l'empêchement constitue ce qu'on appelle l'élément de l'empêchement.

L'Âyuṣmat Ânanda, satisfait et réjoui des paroles du Sthavira appelé Sthaviraka, se rendit au lieu où étaient les cinq cents Bhixus; et, quand il y fut arrivé, il adressa la parole en ces termes aux cinq cents Bhixus : Âyuṣmats, quand un Bhixu s'est retiré dans la forêt, retiré au pied d'un arbre, etc... *(comme ci-dessus* [1])...

L'Âyuṣmat Ânanda, satisfait et réjoui des paroles des cinq cents Bhixus, se rendit au lieu où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat et se tint à une petite distance. Se tenant ainsi à une petite distance, l'Âyuṣmat Ânanda parla ainsi à Bhagavat : Vénérable, quand un Bhixu s'est retiré dans la forêt, retiré au pied d'un arbre, etc... *(comme précédemment)... (Ananda reprend* [2] *:)*

C'est une chose merveilleuse que la manière dont les discours du maître et celui des disciples concordent et se répètent pensée pour pensée, phrase pour phrase, mot pour mot, et, pour ainsi dire, lettre pour lettre [3]. — Pourquoi cela? — C'est que, vénérable, je me suis rendu au lieu où était le bhixu, le Sthavira nommé Sthaviraka. Quand j'y fus arrivé, je questionnai le bhixu, le Sthavira appelé Sthaviraka dans le même sens, avec les mêmes phrases, les mêmes termes (que j'ai employés tout à l'heure), et il a répondu à ma question dans le même sens, avec les mêmes phrases, les mêmes termes dont Bhagavat vient de se servir. Moi, donc, satisfait et réjoui des paroles de l'Âyuṣmat, du Sthavira, du bhixu appelé Sthaviraka, je me rendis au lieu où étaient les 500 Bhixus. Quand j'y fus arrivé, je les questionnai dans le même sens, avec les mêmes phrases et les mêmes termes. Eux aussi, ils répondirent à ma question dans le même sens, avec les mêmes phrases et les mêmes termes dont Bhagavat vient de se servir. Eh bien ! vénérable, c'est une chose merveilleuse que la manière dont le maître et les auditeurs s'accordent et se rencontrent pensée pour pensée, phrase pour phrase, mot pour mot, et, pour ainsi dire, lettre par lettre.

[1] Le précédent dialogue d'Ananda et de Sthavira est reproduit ici dans des termes identiques, Ananda et les cinq cents Bhixus étant les interlocuteurs.

[2] Le dialogue déjà donné deux fois comme ayant eu lieu entre Ananda et Sthavira, entre Ananda et les cinq cents Bhixus, est reproduit une troisième fois, et dans des termes identiques, avec Ananda et le Buddha comme interlocuteurs.

[3] *Yadutâgrapadai :* ce que le tibétain rend par *ts'ig-gi* « des mots », *mchog-gis* « par les meilleurs », c'est-à-dire « par les meilleures expressions »; néanmoins, comme il y a ici une gradation visible, j'interprète *padai :* (les phrases) *agra* (extrêmes), c'est-à-dire considérées dans leurs éléments les plus simples.

Que penses-tu donc, Ânanda, du bhixu Sthaviraka? — Vénérable, le bhixu Sthaviraka est un Arhat, qui a supprimé les souillures, qui a fait ce qu'il avait à faire, qui a terminé son œuvre, rejeté le fardeau, obtenu son propre bien, entièrement détruit les attaches à l'existence, dont la science est parfaite et l'esprit complètement délivré ; et les cinq cents Bhixus aussi sont tous des Arhats, qui ont supprimé les souillures, etc., etc... dont la science est parfaite et l'esprit complètement délivré.

Lorsque l'Âyusmat Ânanda s'exprima ainsi au sujet de Sthavira et de ces Bhixus pour les exalter, les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha celui qui détruit tous les doutes :

Vénérable, quels actes Sthaviraka avait-il faits et accumulés pour être demeuré soixante ans dans le sein de sa mère ? Quels actes avait-il faits pour avoir (l'esprit) émoussé, émoussé au plus haut degré[1], et pour que, après son initiation, la dignité d'Arhat se soit manifestée pour lui ?

Bhagavat répondit : Bhixus, Sthaviraka, dans d'autres naissances antérieures... (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce Bhadra-kalpa où nous sommes, quand les créatures (humaines) vivaient dix mille ans, le bienheureux Buddha nommé Kâçyapa... (14)... parut dans le monde. Etant entré à Bénarès, il y résidait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva.

Là, un fils de Çreṣṭhî avait été initié par les soins d'un Sthavira. Or, ce Sthavira avait renoncé aux attachements. Un jour, il y eut une fête dans le pays ; le jeune Bhixu fit lever le Sthavira : « Lève-toi ! (lui dit-il), nous irons au village où se célèbre la fête. » « Mon fils, répondit le Sthavira, il est maintenant trop tôt. Va seul; mais prends bien la résolution de rester fidèle à la vertu. » Deux fois, trois fois le jeune Bhixu voulut faire lever le Sthavira, en disant : Lève-toi, nous irons au village où l'on célèbre la fête ; deux fois, trois fois, le Sthavira répondit : « Mon fils, il est maintenant trop tôt[2] ; va seul, mais prends bien la résolution de rester fidèle à la vertu. »

Alors le jeune Bhixu, poussé par la gloutonnerie, laissa échapper un

[1] *Dhanva* « émoussé » ; l'expression se retrouve dans le Kalpa-dr.-av. Le tibétain traduit *yid* (cœur, esprit) *rtul* (lourd, pesant, faible) et ne répète pas ce terme, comme fait le texte.

[2] Le texte se sert d'un mot *yuga* remplacé dans le récit 95 (qui reproduit ce passage) par *prâtar* « matin ». Le mot *yuga* se trouve aussi dans le Kalpa dr.-av. Quant au tibétain, il traduit *yuga* et *prâtar* par la même expression : *duṅ-sṅas*.

acte violent de la parole : « Hé bien ! toi, dit-il, ne sors pas de la maison pendant soixante ans ! quant à moi, je pars[1]. »

Bhagavat reprit : Que pensez-vous, Bhixus? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque là, fut le jeune Bhixu, c'était précisément ce bhixu Sthavira. C'est pour avoir éprouvé des dispositions perverses envers un Arhat et lui avoir adressé des paroles dures par un acte de méchanceté[2], c'est par la maturité de cet acte qu'il a passé soixante ans[3] dans le sein de sa mère. C'est pour avoir été chiche de la loi que l'acquisition de la connaissance lui a été (si) difficile, que ses sens ont été si péniblement mûris[4].

C'est parce qu'il a fait soigneusement les meilleures lectures et acquis ainsi la connaissance des Skandhas, la connaissance des Âyatanas, la connaissance des causes et des effets successifs, la connaissance du lieu et du non-lieu, c'est pour cela que, initié à ma doctrine, il a renoncé à tous les Kleças, en sorte que l'état d'Arhat a été manifesté pour lui.

En conséquence, Bhixus, il faut faire des efforts pour renoncer aux mauvais actes de la parole. Ainsi on n'aura pas les torts de Sthaviraka homme vulgaire ; au contraire, on aura la foule de qualités qui lui ont fait obtenir l'état d'Arhat.

Voilà, Bhixus, ce qu'il vous faut apprendre.

Ainsi parla Bhagavat... (2)...

Rapprochements et remarques

I. Le Sthaviraka-avadâna se trouve dans le Kalpa-druma-avadâna, où il occupe la 19e place et les feuillets 152-160. Voici l'analyse de ce récit :

Un maître de maison de Râjagṛha, riche et vertueux, se marie ; sa femme devient enceinte, mais elle est maigre et jaune ; le terme arrive, le fœtus reste dans le sein de la mère. Après un an écoulé, le mari, à la demande de sa femme, fait venir un médecin qui

[1] Tout ce passage est répété, avec une variante à la fin, dans le récit 95 (Saṁsâra).

[2] Le texte sanskrit depuis « Hé bien !... jusqu'à... méchanceté » manque dans le Ms. évidemment par suite d'une étourderie de copiste, étourderie regrettable qui nous prive de l'expression donnée dans le texte à la parole injurieuse du disciple. Le tibétain l'a sans doute rendue exactement ; mais il faut la combiner avec la version du Kalpa-dr.-av. pour l'avoir pleine et entière.

[3] Le texte sanskrit dit : « soixante *mille* (!) ans. » Si cette leçon était vraie, cela signifierait que le fait le serait renouvelé pendant mille naissances. Le chiffre ordinaire est cinq cents. Comme la traduction tibétaine ne confirme pas cette leçon nous pensons qu'elle est inexacte.

[4] Je ne vois pas dans le récit d'acte qui justifie ce reproche et la punition qui en fut la conséquence. Cette observation s'applique aussi au Kalpa-dr.-av.

déclare l'enfant formé et complet, mais annonce en même temps qu'il ne sortira pas de sitôt, sans dire la cause de ce prodige. Étonnement et anxiété des parents, qui cependant oublient leur chagrin et se livrent de nouveau au plaisir. Nouvelle conception, grossesse heureuse, naissance d'un enfant, le premier fœtus restant toujours dans la matrice. Dix fils naquirent ainsi, le premier fœtus n'était pas sorti. On emploie tous les remèdes, mais en vain. La femme devient malade et meurt en priant son mari d'extraire le fœtus une fois qu'elle sera morte. Mort de la femme conduite au cimetière en grand appareil. Jivaka, roi des médecins, est appelé et chargé de l'opération. Le bruit de cette aventure se répand dans la ville. Une grande foule se rend au cimetière. Pûrana et les autres docteurs Tîrthikas y viennent avec leurs disciples. Le Buddha fait prévenir ses Bhixus par Ananda, et toute la confrérie se rend au même endroit. En présence de cette foule, Jivaka ouvre le corps de la morte, et il en sort un nain décrépit, qui adresse aussitôt à la foule le précepte de respecter les pères et mères, les gurus et les maîtres. — Etonnement silencieux de la foule. — Le Buddha en prend occasion de recommander à ses Bhixus la satiété de l'existence, puis il interpelle ce personnage en le traitant de paresseux et l'appelant vieillard, d'où le nom de Sthaviraka (vieillard) par lequel on le désigna. Le personnage répond en se déclarant « vieux » et paresseux, et priant le Buddha de le sauver. Bhagavat alors fait une démonstration de la loi qui fait arriver ses auditeurs à divers degrés et établit Sthaviraka dans la loi. Après quoi il rentre dans son ermitage, et le père de Sthaviraka l'emmène chez lui et l'élève avec ses dix autres fils.

Au bout de 10 ans, Sthavira, âgé de 70 ans (il en avait passé 60 dans le sein de sa mère), résolut de renoncer aux passions et de se faire initier. Demande qu'il adresse à son père (12 çlokas). Refus du père invoquant la richesse et les jouissances qui sont à la portée de Sthaviraka (2 çlokas). Réplique de Sthaviraka (2 çlokas). Il vante l'excellence de la Loi. Le père finit par consentir. Initiation et réception de Sthaviraka racontées avec détails sous la forme habituelle. Le Bhixu Sthaviraka se retire sur la montagne de Gṛdhrakûta avec 25 Bhixus. Là, « le plus âgé de la troupe de la conférie et le Sthavira, le grand Yati[1], » donne aux Bhixus la formule de leur engagement *(kriyàkâram)*, qui est de ne pas vivre comme les gens du commun sous peine d'exclusion de la confrérie si on leur ressemble. Au bout de trois mois, tous, ayant rempli la condition, étaient devenus Arhats, à l'exception du seul Sthaviraka qui était resté homme du commun à cause de sa paresse et fut expulsé.

Il s'arme alors d'un couteau pour se tuer et entre dans une grotte où il se livre à ses réflexions. Long monologue de 18 çlokas, commençant par les vers de l'Avadâna-çataka, et finissant par une supplication au Buddha. Miséricorde du Buddha qui vient au devant de lui, lui enseigne la Loi et le fait arriver à l'état d'Arhat.

Désir de Sthavira de se faire des convertis. Il se présente à 500 navigateurs en détresse, les sauve du danger et les initie.

[1] Le texte est : *Tatra saṅghagaṇajyeṣtha : sthaviraçca mahâyati :* — Il s'agit ici d'un seul et même personnage qualifié « aîné, vieux, yati »; aussi la conjonction *ca* ne se justifie guères ; elle semble indiquer l'existence de deux personnages distincts.

Alors tous ces Bhixus habitèrent dans la forêt, sans asile.
Leurs qualités et lois n'avaient aucun témoin quel qu'il fût.
Alors, des Brahmacâris qui formaient un groupe de six, les ayant vus,
animés du désir de les censurer s'en approchèrent étourdiment.
Après avoir été avec le vieux résident (de la forêt),
les cinq cents aussi s'approchèrent d'eux (c'est-à-dire des six),
Ceux-ci (dirent les six) sont donc aussi disciples du Bhixu Sthaviraka;
Ils ne seront pas disciplinés bien que gardant le Brahmacarya.
Ces mots (firent) réfléchir le vieux qui se dirigea vers eux pour les attirer;
mais ils ne s'éloignèrent pas de là (?), ces Bhixus sans asile[2].

Cependant Ananda « l'ami de ceux qui résident dans la pureté » vint trouver Sthaviraka, et le questionna sur les conditions intellectuelles du Bhixu solitaire. Sthaviraka répond qu'un tel Bixu doit développer constamment en lui le calme et la vue distincte, que, par ce moyen, il est délivré selon les éléments de l'abandon, de l'absence d'attachement, de l'obstruction. Muni de cette réponse, Ananda va trouver les cinq cents Bhixus, puis Bhagavat, et reçoit d'eux exactement la même réponse que de Sthaviraka. (Tout ceci raconté brièvement et sans les répétitions de l'Avadâna-çataka).

Ananda exprime à Bhagavat l'étonnement que lui cause la parfaite concordance des réponses, puis, sur la demande du maître, fait de Sthavira une description conforme à celle de l'Avadâna-çataka.

Les Bhixus étonnés demandent pourquoi Sthaviraka a été soixante ans dans le sein de sa mère, pourquoi, avant d'être initié et de devenir Arhat, il a eu la tête si dure (ou l'esprit si émoussé, *dhanva*). Le Buddha raconte que, à Bénarès, du temps de Kâçyapa, un fils de Çresthî, initié par un Sthavira, voulut aller voir une fête et pria le Sthavira de l'accompagner. Celui-ci reproche à son disciple ses restes d'attachement mondain, mais doucement, et tout en lui permettant d'aller seul. Après avoir réitéré sa demande, le jeune Bhixu part en lui jetant cette injure : « Je vais en avant ; toi, reste comme dans un ventre » *(aham eva prayasyâmi tvam tistha yathodare)*. Voir ci-dessus page 381, ligne 1-2.

Ce jeune Bhixu était Sthaviraka. Cette parole lui valut le séjour de soixante ans dans le sein de sa mère ; son refus de communiquer la loi (qui n'est l'objet que d'une simple mention) fut cause de sa difficulté à acquérir la connaissance. (Voir page 381, note 4). — Son initiation à l'école de Kâçyapa et sa lecture assidue du « Sûtra du grand Véhicule » lui ont fait acquérir l'état d'Arhat.

II. Les histoires de naissances de vieillards ne sont pas rares. Dans les traditions persanes, nous avons celle de Sâm, fils de Zal et père de Rustem, venu au monde avec des cheveux blancs, et que son père, le prenant pour le fils d'un Div, fit exposer sur le mot Elbourz. Un personnage moins fabuleux, le célèbre philosophe Chinois Lao-tseu, « vieux fils », est le sujet d'un conte semblable à celui de Sthavira ; on prétend qu'il demeura quatre-vingts ans dans le sein de sa mère avant de voir le jour.

[1] Voir ci-dessus page 377, note 2. Je ne puis discuter ici les difficultés de ces dix vers.

3. HASTAKA (93)

Le bienheureux Buddha (1).... résidait à Çrâvastî, à Jetavana dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Or, il y avait à Çrâvastî un Çresṭhi riche... (9)... *Description d'un homme riche*... (6) *Mariage fécond*... Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, ayant la couleur de l'or, bien pourvu de ses membres et de ses organes, ayant le don de se souvenir des existences passées. Saisissant sa propre main, il l'embrasse, la baise, la couvre de baisers, et prononce ces paroles : O mes deux mains, j'ai mis bien du temps à vous obtenir ! O mes deux mains, j'ai mis bien du temps à vous obtenir !

A l'occasion de sa naissance, on célébra une fête et on lui donna un nom. « Quel sera (demanda-t-on) le nom de cet enfant ? » — Les parents dirent : « Puisque, à peine né, il s'est mis à embrasser, à baiser ses deux mains, que, pour ce motif, le nom de l'enfant soit Hastaka (celui qui a des mains) !

L'enfant Hastaka fut confié à huit nourrices (7)... *Education brillante et prospère*...

Quand il survient dans le pays quelque sujet de crainte, la foule effrayée court çà et là, éperdue, (chacun) cache sa vaisselle ; lui, il cache ses deux mains. Et il dit à la foule : « Messieurs, gardez-vous de tout sentiment mauvais envers ceux qui sont dignes de récompense ! Gardez-vous de prononcer des paroles violentes ! O mes deux mains, que j'ai mis de temps à vous obtenir ! O mes deux mains, que j'ai mis de temps à vous obtenir ! »

Par la suite, Hastaka alla à Jetavana. Il vit alors le bienheureux Buddha... (16) *Description physique du Buddha*... Il ne l'eût pas plus tôt aperçu que, dans son esprit, il éprouva de bonnes dispositions envers Bhagavat. En vertu de ces bonnes dispositions, il fit le salut des pieds de Bhagavat, et s'assit devant lui pour entendre la loi. Alors Bhagavat, connaissant ses pensées et ses inclinations, sa nature et son caractère, lui fit un tel exposé de la loi contenant l'explication des quatre vérités que... (22)... il obtint le degré de Srota-âpatti.

Ayant vu les vérités, après avoir obtenu la permission de ses père et mère,

il se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. A force d'application... (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Même étant devenu Arhat, il enseignait encore la Loi aux Bhixus de cette même façon : « Messieurs, gardez-vous de tout sentiment mauvais envers ceux qui sont dignes de récompense, ne laissez pas échapper des paroles violentes! O mes deux mains, il m'a fallu bien du temps pour vous obtenir! O mes deux mains, il m'a fallu bien du temps pour vous obtenir! »

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui détruit tous les doutes : Quels actes, ô vénérable, Hastaka avait-il faits, avait-il accumulés pour que, même après avoir obtenu l'état d'Arhat, il dise : « O mes deux mains, il m'a fallu bien du temps pour vous obtenir! »

Bhagavat répondit : « C'est un être responsable[1] qui voit comme devant ses yeux le fruit de ses actes; vous désirez [entendre] l'enchaînement (de ces faits)[2]? » — « Oui, vénérable. » — Bhixus, Hastaka, autrefois dans des naissances antérieures. (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadrakalpa où nous sommes, quand les créatures humaines vivaient vingt mille ans, le Buddha Kâçyapa... (14) *Apparition d'un Buddha ancien...* parut dans le monde. Etant entré à Bénarès, il résidait à Ṛṣipatana dans le Mṛgadâva.

Là, il y avait alors deux Bhixus étroitement unis par l'amitié[3], l'un Arhat qui avait beaucoup étudié, l'autre, ayant peu étudié n'était qu'un simple (bhixu). L'Arhat qui avait beaucoup étudié avait beaucoup de connaissances[4], de grands mérites acquis; il recevait force manteaux, aumônes, lits, sièges, remèdes, médicaments, objets utiles; il avait un grand nombre d'invitations, et, partout où il était invité, il emmenait avec lui le Bhixu son ami, comme auditeur à sa suite[5].

Un jour, l'Arhat reçut une invitation. Désireux de s'y rendre, il vint chercher l'auditeur (qui marchait d'ordinaire) à sa suite et ne le trouva pas. Faute de celui-là, il emmena un autre bhixu à sa place. Les jeunes Bhixus

[1] *Pudgala* (le Ms. a *pingala*), tibétain : *gaṅ-zag*.

[2] Le texte sanskrit doit être ici défectueux : on lit tout simplement : *icchatha yûyam sandhâyâyam ;* il y a dans le tibétain un mot *vstsams-te* qui doit correspondre à *sandhâyâyam :* mais je ne me rends pas mieux compte de l'un que de l'autre.

[3] *Saṃçitikau* tib. *gñis çig mdza jiṅ dag* (?)-*ste*.

[4] *Saṃjñâto*, tib. *kun-gyi çes*. — Je lis *kun-gyis* et pense qu'il s'agit ici des relations sociales.

[5] *Paçcât-çravaṇa* (au lieu de *-çramaṇa*). — Voir pages 310 et 311, note 1.

s'égayèrent à ce propos : « Voyez, vénérables! dirent-ils; aujourd'hui, il n'a pas emmené l'auditeur (qui marche d'ordinaire) à suite, il en a emmené un autre! » — Celui (qu'on raillait), dominé par la colère, éprouva envers l'Arhat des sentiments mauvais et se laissa entraîner à l'acte d'une parole violente [: « Si désormais, dit-il, je touche à son vase à aumônes pour le laver, je veux n'avoir plus mes deux mains. » — Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus, celui qui, en ce temps-là fut le Bhixu compagnon, c'était précisément ce Hastaka. Pour avoir, dans un accès de mauvais sentiments contre l'Arhat, laissé échapper l'acte d'une parole violente[1]], il est né sans mains pendant cinq cents naissances. Plus tard, quand il se fut repenti de cette imprécation, qu'il eut hautement reconnu ses torts, et fut revenu à de meilleurs sentiments, il recouvra ses deux mains. Ensuite, comme il a lu, médité, appris la théorie des Skandhas, [des Dhâtu], des Âyatanas, de la série connexe des causes et des effets, [du lieu et du non-lieu], à cause de cela, il s'est fait initier à mon enseignement et l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs. (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat... (2)...

Rapprochements et remarques

I. Ce récit est reproduit dans le Ratna-avadâna-mâlâ, où il occupe le onzième rang (f°s 92-101).

Un maître de maison de Çrâvasti, riche et opulent, prend femme et devient père. A peine né, l'enfant baise ses deux mains et se félicite de les avoir enfin recouvrées. Etonnement de la mère qui fait venir son mari. Celui-ci, non moins surpris, appelle ses parents. L'enfant, en leur présence, recommence le même jeu en y ajoutant la recommandation de ne pas mépriser ni insulter les Arhats. Les parents rassurent le père et donnent à l'enfant le nom de Hastaka.

Éducation soignée de l'enfant. Dans ses jeux il répétait à ses camarades ce qu'il avait

[1] Tout ce qui est entre crochets ne se trouve que dans la version tibétaine; l'absence de cette portion dans le Ms. népâlais s'explique trop bien par une inadvertance du copiste et est trop choquante pour qu'on songe à une différence de rédaction. Le scribe a sauté une ou deux lignes : la répétition du membre de phrase « laisser échapper l'acte d'une parole violente » aura, sans doute, été la cause de sa méprise. Mais cette lacune est fâcheuse; car elle nous prive des termes de l'imprécation du disciple contre le maître, selon le Ms. népalais. — Il est toutefois remarquable que l'injure soit supprimée dans deux récits consécutifs (voir page 381 note 2.) — Le copiste aurait-il craint de se compromettre en l'écrivant?

dit en naissant à ses parents; quand on l'envoya à l'école, où il réussit très bien, il redisait le même refrain, toujours cachant ses deux mains, comme s'il craignait de les perdre. Quand l'alarme se répandait dans le pays, chacun cachait ses richesses, lui, il cachait ses deux mains, tenant toujours le même langage.

Une promenade à Jetavana et la vue du Buddha firent sur lui un tel effet qu'il devint Srota-âpanna, et, rentré chez lui, demanda à ses parents la permission de se faire initier. Refus du père motivé dans un discours de 17 çlokas. Réplique du fils qui persiste dans son dessein (12 çlokas). Le père cède, mais la mère fait un dernier effort pour le retenir. (2 çlokas). Nouveau discours de Hastaka (20 çlocas); il insiste pour obtenir la permission demandée et justifie sa résolution. La mère donne enfin son consentement.

Hostaka fait le partage de ses biens, se fait initier et devient Arhat. Les Bhixus questionnent leur maître sur la cause de ce succès et de ces faits étonnants. Le Buddha raconte l'histoire suivante :

Du temps de Kâçyapa, à Bénarès, deux Bhixus étaient liés étroitement, l'un Arhat très honoré, l'autre homme simple et inconnu. L'Arhat, invité un jour par un donateur, voulut emmener son compagnon avec lui et, ne le trouvant pas, se fit accompagner par un autre. Le compagnon habituel de l'Arhat, ne le voyant plus dans l'ermitage, resta triste et désolé. Ce fait provoqua les remarques des Bhixus. Quant au délaissé, il se laissa emporter par le dépit au point de souhaiter à l'Arhat d'être sans mains quand il voudrait manger. L'Arhat n'ignora pas la malédiction prononcée contre lui; mais, ému de compassion à la pensée du châtiment qu'elle attirait à son auteur, il se livra à un Sâmâdhi (contemplation) profond pour en conjurer les effets. Le Bhixu coupable, subissant l'influence de cette méditation, éprouve un profond repentir et demande pardon. L'Arhat sort alors de sa méditation et adresse à son compagnon une longue exhortation (en 15 çlokas) comprenant l'énumération des dix actes qui doivent être évités.

Le compagnon touché prit son refuge dans les trois joyaux et devint un parfait disciple du Buddha. Ce compagnon, c'était Hastaka, privé de mains pendant 500 naissances à cause de la malédiction qu'il avait lancée, récompensé de son repentir par l'obtention de la qualité d'Arhat.

II. On remarquera que la malédiction, telle qu'elle est énoncée dans ce récit, ne coïncide pas exactement avec celle que nous avons traduite du tibétain du Kandjour [1], et qui semble être la plus naturelle.

III. Mais il y a une différence plus importante : c'est le rôle attribué à l'Arhat dans le repentir de son compagnon. L'Avadâna-çataka ne dit rien sur la façon dont ce repentir s'est produit; le Ratna-av.-mâlâ en donne la cause et la fait résider tout entière dans l'attitude de l'Arhat. Du reste, on verra plus loin des repentirs provoqués par l'offensé, selon l'Avadâna-çataka lui-même.

1 Voir ci-dessus page 386 et note.

4. LEKUNCIKA (94)

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada.

Il y avait à Çravastì un brâhmane riche... (9)... *Description d'un homme riche...* (6) *Mariage fécond...* Il lui naquit un garçon d'un vilain teint, laid à voir, repoussant. Il ne fut pas plus tôt né que le lait tarit dans les deux seins de sa mère. Alors le brâhmane fit venir une autre nourrice : à celle-là aussi le lait tarit à cause de la maturité des actes de cet enfant. Quand on vit qu'aucun des moyens employés pour lui procurer du lait ne réussissait, on le traita avec du *leha*[1]. ce qui lui fit donner le nom de Lekuncika.

Il avait peu de réputation[2], peu de mérites ; lorsqu'il fut devenu grand, il ne parvenait pas à remplir son ventre. Il voyait les Bhixus bien habillés bien couverts par leurs vêtements[3], munis de leurs vases semblables à des abeilles (noires[4]), qui entraient dans Çrâvastî pour les aumônes, et revenaient les vases remplis. Ce spectacle fit naître en lui le désir d'être initié à l'enseignement de Bhagavat. Ayant donc obtenu la permission de ses père et mère, il fut initié à l'enseignement de Bhagavat ; malgré cela, il ne réussit pas à se remplir le ventre. A force d'application... (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Par la suite, il lui arriva une fois de balayer la chambre parfumée (Gandhakutî) de Bhagavat. Après avoir balayé, il prit son vase et son manteau[5], puis entra dans Çrâvastî pour mendier ; il réussit à obtenir des aumônes abondantes et saines, de sorte que ses sens et ses esprits furent dans le contentement. Quand ses sens eurent été rassasiés, il passa la nuit tout entière recueilli dans le Dhyâna, dans (la méditation de) la délivrance parfaite, *(vimoxa)* dans la possession de l'égalité d'esprit *(samâpatti)*.

[1] Toute chose qu'on suce ou qu'on lèche. Le Ratna-av.-mâla dit *lehya*.

[2] Le Ms. porte *alpasaukhyo* « ayant peu de bonheur » ; mais le tibétain donne la traduction habituelle du mot *alpâçâkhya* qui revient, du reste, fréquemment.

[3] Ou « de bonne tenue ». Le Kandjour dit : « bien vêtus de leurs tuniques et de leurs manteaux. »

[4] Le Kandjour dit : « d'une couleur noire comme celle des abeilles. »

[5] Le mot *cîvara* est rendu ici par deux mots tibétains *çam-thabs* et *chos-gos ;* plus haut, ces deux expressions représentaient les participes *nivaçatân* (que je lis *nivâsitân)* et *prâvṛtân* (note 3).

Cette pensée lui vint alors à l'esprit : « Le moyen est excellent ; si je m'en ouvrais à la confrérie des Bhixus ? » Il s'en ouvrit donc à la confrérie des Bhixus tout entière : « Vénérables, dit-il, j'ai bien peu de mérites : mais, lorsque j'entre (en ville) pour mendier après avoir balayé la chambre parfumée, j'obtiens de quoi être rassasié. Que la confrérie ait donc pitié de moi et ne charge aucun autre de balayer la chambre parfumée de Bhagavat » ! Alors la confrérie fit ce règlement : « Que nul ne balaye la chambre parfumée de Bhagavat ! » Lui donc, avec confiance[1], balayait la chambre parfumée de Bhagavat ; après quoi il entrait dans Çrâvastî pour mendier.

Cependant Çâriputra[2], ayant passé la saison des pluies à la campagne, avec son entourage de 500 (disciples), rentra à Çrâvasti. Plein de respect pour le maître, il se mit à balayer la chambre parfumée. Le Sthavira Lekuncika s'en aperçut et lui dit : Sthavira, tu as porté un coup à mon ventre en balayant la chambre parfumée. — Le Sthavira répondit : « Comment ? » — Lekuncika reprit : « C'est que, Sthavira, quand je n'ai pas balayé la chambre parfumée, je ne puis pas obtenir d'aliments. »

Alors le Sthavira lui dit : « S'il en est ainsi, j'ai une invitation ailleurs, ne te tourmente pas, je te fournirai là des aliments. »

Le Sthavira Çâriputra partit donc avec les cinq cents qui formaient sa suite pour se rendre à son invitation ; Lekuncika se mit en marche avec eux. Quand on fut arrivé près de la demeure du maître de maison, une grande querelle naquit dans cette habitation, à cause de la maturité des œuvres de Lekuncika. Alors Lekuncika se dit en lui-même : « C'est à cause de mon peu de mérites que cette querelle s'est élevée » ; puis, revenant sur ses pas, il rentra au Vihâra et jeûna.

Le lendemain, le Sthavira Çâriputra lui dit : « Pourquoi n'es-tu pas venu ? » — Il répondit : « Le Sthavira sait bien quelle querelle s'est élevée là bas à cause de mon peu de mérites. »

Un autre jour, le Sthavira Çâriputra le mit en tête (de la troupe) et entra

[1] Ou « avec humilité, modestie » le mot de Ms. est *viçraddha* (pour *viçrabdha?)* rendu en tibétain par *bag*.

[2] *Çâradvatiputra* dans le Ms. népâlais ; « en vertu d'un vœu » ajoute le tibétain qui rend le sanskrit *janapada* par *rgyal-bu-rgyad* (pour *rgyal) byed* (= Jetavana), traduction qui ne s'explique que par une singulière étourderie du traducteur, ou par une faute non moins singulière du texte qu'il avait sous les yeux et qu'il aurait dû corriger.

dans cette maison. Quand il fut là au milieu de la confrérie, on fit les largesses consistant en aliments[1] ; mais, ceux qui servaient oublièrent (Lekuncika) qui, de cette manière, jeûna pour la deuxième fois au milieu même de la confrérie.

Enfin, l'histoire parvint aux oreilles du Sthavira Ânanda. Quand il en fut informé, il dit à Lekuncika : « Puisqu'il en est ainsi, reste ici à Jetavana, je t'apporterai des aumônes ». Mais pendant que le Sthavira Ânanda était occupé à se remémorer 80.000 éléments de la loi que lui avait enseignés Bhagavat, tandis que les autres Bhixus n'en avaient appris que 20.000, il arriva, à cause de l'obscurité des actes de Lekuncika, que le Sthavira Ânanda oublia (sa promesse), et ainsi (l'infortuné) jeûna pour la troisième fois.

Un (autre) jour, le quatrième, le Sthavira Ânanda[2] s'évertua si bien qu'on lui donna des aumônes ; mais, pendant qu'il s'en allait, les chiens les lui enlevèrent ; et ainsi (Lekuncika) jeûna pour la quatrième fois.

Le cinquième jour, le Sthavira Maudgalyâyana, qui avait appris (la chose), prit des aliments pour Lekuncika et il les lui apportait au moyen de la puissance surnaturelle[3], quand à cause de la maturité des œuvres de Lekuncika, Suparni, le roi des oiseaux, les précipita d'un coup d'aile dans l'Océan, si bien que Lekuncika jeûna pour la cinquième fois.

Le sixième jour, le Sthavira Çâriputra, qui avait entendu (raconter le fait), se dit en lui-même : « Si je recueillais moi-même, de mes propres mains, les aumônes de Lekuncika? » Le Sthavira Çâriputra, ayant donc recueilli les aumônes de Lekuncika, disparut de cette maison et se présenta à la porte de l'habitation de Lekuncika. Mais, à cause de la maturité des actes de Lekuncika, cette porte se trouva obstruée par des quartiers de roche. Alors le Sthavira Çâriputra se dit : « Je l'ouvrirai[4] bien par ma puissance surnaturelle. » A ces mots, il posa son vase à terre ; mais alors, à cause de la maturité des actes de Lekuncika, il (le vase) se trouva transporté à 80.000 yojanas de là, sur un sol formé d'une couche d'or[5]. Mais ensuite, le Sthavira Çâriputra,

[1] D'après le tibétain, « on offrit les aliments en faisant le salut à droite ».

[2] Le Ms. népalais porte : *Sthavirânâsthâm*, le nom de Ananda est en partie supprimé ainsi que le terme rendu en tibétain par *vsgrims-te* « s'étant évertué. »

[3] C'est-à-dire : à travers les airs.

[4] Le mot du texte est *moxâmi* que le tibétain traduit par *sgo* (la porte) *dvye-o* (j'ouvrirai).

[5] *Kâñcanaçayyâm pṛthivyâm :* ce que le tibétain rend par *gser-gyi* « d'or » *sa* (terre) *vji-od-pai*.

ayant, par sa puissance surnaturelle, enlevé (et rapporté) ces aliments, quand (Lekuncika) en approcha ses lèvres, sa bouche, par suite de la maturité de ses actes, ne forma plus qu'une masse compacte[1]. En voyant (jusqu'où allait) l'infortune de Lekuncika, l'Âyuṣmat Çâriputra fut consterné. Voilà comment ce vénérable jeûna pour la sixième fois.

En suite, le septième jour, Lekuncika, pour exciter les êtres, pour montrer combien les actes sont inépuisables, pour développer la force du Karma, remplit son vase de cendres; puis, s'étant assis en face de la confrérie des Bhixus qui avait le Buddha à sa tête, il les mélangea d'eau [et les but][2], après quoi, il entra dans le Nirvâna complet, dans l'élément du Nirvâna, où il n'y a aucun reste d'agrégat (Upadhi).

A cette vue, les Bhixus furent tout en émoi. Quand ils eurent rendu à son corps les derniers devoirs, comme un doute était né dans leur esprit, ils questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui détruit tous les doutes : « Vénérable, quels actes Lekuncika avait-il faits pour que, même après avoir obtenu la qualité d'Arhat, il ait misérablement[3] jeûné six jours, et que le septième, il soit entré dans Nirvâna complet, dans l'élément du Nirvâna où il n'y a aucun reste d'agrégat. »

Bhagavat répondit : Bhixus, Lekuncika autrefois, dans d'autres naissances antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, il y avait une femme de maître de maison, croyante, honnête, aux inclinations vertueuses, sans cesse occupée à faire des libéralités aux Çramanas, aux Brâhmanes, aux misérables, aux nécessiteux, aux mendiants.

Par la suite, son mari vint à mourir et son fils se trouva le maître dans la maison. C'était un homme égoïste, avare, tenant ferme ce qu'il possédait, qui ne pouvait pas même se résoudre à donner aux corbeaux leur pitance; chaque fois qu'il voyait des Çramanas, des Brâhmanes, des misérables, des

« quatre clartés » *steṅ-du* « sur ». Ce terme est représenté dans le *Ratna-avadâna-mâlâ* par le mot *Rasâtala* nom d'une région infernale.

[1] Cette histoire bizarre est assez peu claire. D'après le texte, c'est Çâriputra qui paraîtrait s'en aller à 80.000 yojanas : — le sens indique que ce doit être le vase; et il n'est pas nécessaire de changer beaucoup le texte pour en tirer cette interprétation. — Ce récit est bien plus clair dans le Ratna-Avadâna-mâlâ.

[2] « But » n'est pas dans le texte sanskrit, sans doute, par suite d'un oubli du copiste.

[3] Je rends ainsi le mot *kṛpa* placé devant le terme *bhakta-cheda* qui signifie « jeûne », mais non représenté dans le tibétain.

mendiants, il endurcissait son cœur. La mère, se conformant à ses antécédents, faisait des dons et des largesses aux Çramanas, aux Brâhmanes, aux nécessiteux. Mais le fils dominé par l'égoïsme lui disait : Mère, cela ne me plaît pas ; ne fais pas de largesses ! — Et la mère reprenait : « Mais mon fils, dans cette famille-ci, c'est la loi de la famille. »

Alors il la fit manger à part[1] ; malgré cela, elle faisait don de la moitié de ses aliments et mangeait elle-même l'autre moitié. Mais, lui, dominé par l'égoïsme, aveuglé par la colère, cherche de nouveau à l'empêcher. Voyant qu'il n'y peut parvenir par aucun moyen, il dit à sa mère : « Mère, il y a quelque chose à faire dans la cave ; entres-y ! » — Elle, avec la candeur qui lui était naturelle, entra dans la cave. Aussitôt il ferma la porte et la laissa jeûner [tout un jour]. Elle lui dit: « Mon fils, j'ai faim ! » — Alors il laissa échapper l'acte d'une parole dure : « Mange de la cendre », lui dit-il. Dans cette situation misérable, pénible, angoissante, poussant des cris lamentables, oui ! lamentables, elle fut privée de nourriture pendant six jours. Après quoi, n'étant pas délivrée, elle mourut. Quand au fils que l'égoïsme avait aveuglé, lorsqu'il se vit privé de sa mère, il n'éprouva pas[2] de regret.

Que pensez-vous Bhixus ? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le fils du maître de maison, c'était ce Lekuncika. Pour avoir fait une offense à sa mère, il renaquit pour tout un Kalpa dans le grand enfer Avìci, par la maturité du fruit de cet acte. Et c'est par cette même cause que, maintenant, après avoir obtenu l'état d'Arhat, il a jeûné six fois et est même entré dans le Nirvâna complet, n'ayant eu pour toute nourriture que de la cendre.

Bhixus, Lekuncika a encore fait et accumulé d'autres actes.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, il y avait dans la ville de Bénarès un brâhmane adorateur des dieux, objet du respect, de la vénération, de la considération, des hommages de tous les brâhmanes maîtres de

[1] *Pṛthagbhaktena sthâpitâ.* J'avais d'abord traduit : « il la rationna peur la nourriture » et je n'abandonne pas sans regret cette interprétation qui, je crois, est la vraie, bien qu'elle ne soit pas littérale ; mais le tibétain, quoique peu clair, et surtout le Ratna-av.-mâlâ, très affirmatif, m'ont décidé à changer ma traduction.

[2] Il n'y a pas de négation dans le sanskrit, et cela paraît devoir être satisfaisant : mais la même phrase revient plus bas, avec la négation. Toutefois il est remarquable que le Ratna-av-mâla, dans les passages correspondants, parle d'un repentir très sérieux.

[3] Le Ms. porte : *tasmi ilanâhâraeva...* « par suite sans avoir mangé, etc... » La traduction tibétaine dit : « ayant mangé de la cendre » ; rien n'est plus facile que de lire *bhasmâ* au lieu de *tasmâ* mais *bhasmâdanâhâra* n'est pas facile à justifier grammaticalement ; il faudrait, au moins *bhasmâhâra*'

maison habitant Bénarès. Tous, sans exception, l'honoraient. Or, c'est une loi que lorsqu'il n'y a pas d'apparition de Buddhas, il paraît dans le monde des Pratyêkabuddhas compatissants, etc.

Or, un Pratyèkabuddha était entré à Bénarès pour les aumônes. Comme il sortait les mains pleines, le vase rempli, le brâhmane l'aperçut et éprouva un sentiment d'égoïsme; il lui dit : « Apporte-moi ton vase, que je le voie. » La vue de la connaissance manque aux Çrâvakas et aux Pratyêkabuddhas, quand ils n'ont pas réfléchi profondément. Ce vénérable présenta son vase. Alors le brâhmane jeta le vase à terre et le broya sous son pied. Le Pratyêkabuddha fut donc réduit à jeûner, et le brâhmane ne se repentit pas[1].

Que pensez-vous Bhixus ? Celui qui fut le brâhmane, c'était précisément ce Lekuncika. Plus tard, il fut initié sous le bienheureux Kâçyapa, et dans cette condition observa soigneusement l'habitation dans la pureté. C'est pour cela que maintenant, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs... *(Actes blancs et actes noirs...)* Ainsi parla Bhagavat... (2)...

Rapprochements et remarques

I. L'Avadâna de Lekuncika se trouve dans le Ratna-avadâna-mâlâ (f° 202-212) où il occupe la vingt-unième place. En voici l'analyse :

Un Brahmane prudent et riche se marie et devient père. L'enfant était difforme et repoussant; quand sa mère voulut l'allaiter, il se trouva que les seins étaient vides de lait; on fit venir une nourrice, puis une autre, puis une troisième, jusqu'à dix, dans les seins desquelles le lait tarit complètement. Lamentation (en 6 çlokas) du père, qui se décide à élever son fils en lui donnant quelque chose à lécher et à sucer (*lehyacoṣyopacâreṇa*) et l'appela Lekuncika.

L'enfant grandit ainsi, mangeant beaucoup et toujours affamé. Ayant été témoin d'une tournée matinale des Bhixus, de l'empressement avec lequel on leur donnait et de l'abondance où ils étaient, il résolut de se faire initier. Le père y consentit à la suite de réflexions où entrèrent des sentiments plus élevés que ceux qui inspiraient le fils, car il entrevoyait pour lui la délivrance du péché et la réalisation de la perfection.

Initiation de Lekuncika racontée avec assez de détails; il arrive à l'état d'Arhat. Un jour, il balaie et nettoie bien la chambre parfumée du grand Muni, puis il prend son vase et son manteau et va mendier. Un maître de maison l'appelle, lui remplit son vase, si bien qu'il fit un repas comme il n'en avait encore jamais fait. Grande satisfaction.

[1] D'après le *Ratna-avadâna mâlâ*, au contraire, il se repentit comme nous l'annonçons plus haut.

Il expose son cas à la Confrérie et demande le privilège de balayer la chambre parfumée ; ce qui lui est accordé.

Cependant Çâriputra, rentrant d'une excursion avec cinq cents disciples, se met à balayer ladite chambre. Lekuncika, qui avait mendié [1], s'approche, le voit. Explication entre les deux personnages. Çâriputra promet à Lekuncika de l'aider. Il l'engage une fois à l'accompagner dans une maison où il était invité. On arrive ; une querelle éclate au dedans. Lekuncika, persuadé qu'il est la cause involontaire de ce désordre, rebrousse chemin, rentre au Vihâra et se plonge dans le Dhyâna au lieu de diner. Après s'être entretenu à ce sujet avec lui, Çâriputra lui promet de nouveau son concours. On se rend de nouveau à la maison, Lekuncika marche en avant. Quand on arrive, on le fait asseoir au milieu, mais les serviteurs l'oublient ; de honte il s'échappe, rentre au Vihâra et s'absorbe dans le Dhyâna. Ananda, ayant appris ces faits, lui conseille de ne pas sortir, promettant de lui apporter des aliments. Mais voilà qu'il oublie sa promesse ; le pauvre Lekuncika jeûne pour la troisième fois, et Ananda à son retour le trouve plongé dans le Dhyâna. Il lui promet d'avoir désormais plus de mémoire et tient parole ; il lui apporte en effet des aliments. Lekuncika veut manger sur le bord de l'étang et pose son vase à terre ; des chiens viennent dévorer ce qu'il renferme. Maudyalyâyana, ému de compassion, veut réparer le mal, va chercher des aliments il les apportait par sa puissance surnaturelle, quand Garuda par un choc les précipite dans l'eau, et Lekuncika n'a d'autre consolation que le Dhyâna. A cette nouvelle, Çâriputra tente un nouvel effort : il apporte de la nourriture à Lekuncika et trouve sa porte obstruée par des pierres ; pendant qu'il tente de l'ouvrir de force, le vase étant posé à terre, les aliments s'échappent dans les régions infernales ; Çâriputra y court à 80.000 yojanas pour les reprendre, ouvre la porte de la cellule ; mais voilà que la bouche de Lekuncika reste fermée et ne peut recevoir les aliments. La complète infortune du malheureux était démontrée.

Après six jeûnes consécutifs, Lekuncika, devant la Confrérie réunie, remplit son vase de cendres, y mêle de l'eau, puis ingurgite le tout. Après quoi « il s'en alla dans la cessation (le Nirvâna), en faisant la commémoration des trois joyaux. »

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, les Bhixus questionnent Bhagavat sur cette destinée extraordinaire. Bhagavat raconte l'histoire suivante :

Un chef de maison de Kâçi, marié à une femme vertueuse et libérale, a un fils qu'il appelle Kânta. Il meurt, et le fils devenu chef de famille se distingue par sa ladrerie : il s'oppose aux libéralités de sa mère et finit « par la faire manger à part dans un appartement (une maison, dit le texte) où il la confine. » Mais elle faisait deux parts de sa nourriture, mangeant l'une et donnant l'autre. Nouveaux reproches du fils qui, voyant sa mère passionnée par la libéralité, l'enferme par ruse dans le grenier de la maison et, ayant bien clos la porte, lui retranche la nourriture. La mère crie la faim. « Mange de la cendre ! » répond le fils, qui la laisse ainsi mourir misérablement. Regrets profonds du malheureux qui meurt en entrevoyant les souffrances de l'Avici et passa en effet un kalpa dans cet enfer.

[1] Le texte dit : qu'il avait déjà mendié : ce qui est fort peu satisfaisant. Il fallait dire qu'il se disposait à mendier.

Son crime expié, il renaît à Bénarès dans une famille de Brahmanes ; il était fort savant. Rencontrant un Pratyekabudda, qui revenait des aumônes, il éprouva un sentiment d'égoïsme, lui demanda à voir ce qu'il avait dans son vase, et, saisissant le vase, le jeta par terre et le broya sous ses pieds. Le Pratyekabuddha s'élève dans les airs sans rien dire, et le Brahmane, dévoré de chagrin, va, après sa mort, passer encore un kalpa dans l'Avîci où il se repent de ses crimes.

Revenu à la vie, après sa purification, dans la maison d'un Brahmane de Bénarès, il se montre savant et vertueux, se fait initier sous Kâçyapa, pratique la pureté et va à sa mort dans la demeure des Buddhas.

Enfin, il revint de nouveau dans ce monde, et naquit à Çrâvastî, dans la maison d'un Brahmane, où il fut Lekuncika. C'est pour avoir offensé sa mère qu'il a jeûné six jours ; c'est pour avoir broyé le vase d'un Bhixu que le lait tarissait dans le sein de ses nourrices ; c'est à cause de l'insulte faite à sa mère qu'il a mangé de la cendre avant d'entrer dans le Nirvâna. Enfin, c'est pour être venu en refuge auprès de Kâçyapa et pour avoir gardé la pureté, qu'il s'est fait initier sous Bhagavat et a obtenu l'état d'Arhat.

On remarquera que certains épisodes, tels que les jeûnes du quatrième et du sixième jour, et le dernier repas de Lekuñcika sont plus clairement racontés que dans l'Avadâna-çataka. Même observation sur les trois épisodes des existences passées ; ils sont mieux caractérisés ou même présentés un peu différemment, tels que le double séjour dans l'Avîci et l'épisode de la troisième existence. Enfin, le rapport des principaux incidents de la vie de Lekuñcika avec ses faits et gestes antérieurs est indiqué d'une manière plus précise et plus complète que dans l'Avadâna-çataka.

II. Le Jâtaka pâli 41, que nous avons rapproché du Maitrakanyaka, se rapproche tout aussi bien et peut-être mieux du Lekuñcika ; car le héros de ce récit est un Arhat qui meurt de faim en punition de ses péchés d'autrefois. Il se rapproche aussi, par une partie du récit, du Jâmbâla (50), la première partie correspondant au récit du temps présent du Lekuñcika, la deuxième au récit du temps passé du Jâmbâla, la troisième à certaines parties du Maitrakanyaka. Puisque ce texte touche à trois récits de l'Avadâna-çataka, nous croyons bien faire d'en donner ici une traduction complète.

JÂTAKA 41. *Lolakatissa* ou *Mittavindaka*

Le maître, résidant à Jetavana et prenant pour sujet de discours le Sthavira appelé Lolakatiṣya, prononça le Lolakâjataka qui commence par ce pada : Celui qui n'écoute pas ceux qui lui veulent du bien...

Qui était-il ce Sthavira Lolakatiṣya ? C'était un objet de reproche dans le royaume de Koçala, une cause de ruine pour sa propre famille, un Bhixu qui recevait peu d'aumônes. Ayant transmigré de sa résidence primitive, il avait pris attache dans le royaume de Koçala, dans un village de pêcheurs habité par mille familles, au sein d'une femme de pêcheur. Le jour où il prit attache, les mille familles cherchèrent du poisson dans le fleuve et dans les étangs ; elles ne prirent pas même un (pauvre) petit poisson. A partir de ce moment, ces pêcheurs n'eurent que du malheur ; une fois que ce (Lolakatiṣya) fut entré

dans le sein de sa mère, leur village eut sept incendies, il fut sept fois puni par le roi. Voyant les maux se succéder, ils se dirent : « Autrefois cela ne nous arrivait pas ; mais maintenant nous décroissons : il faut qu'il y ait parmi nous quelque fatalité. Partageons-nous en deux parties. » Aussitôt ils se divisèrent en cinq cents familles de part et d'autre. A partir de ce moment, la section où se trouvent le père et la mère de ce (Lolakatiṣya) décline, l'autre prospère. Ils divisent encore en deux cette section, puis encore en deux, et ainsi de suite, jusqu'à ce que cette famille se trouva seule. Connaissant par ce partage quels étaient ceux que poursuivait la fatalité, ils les battirent et les chassèrent.

La mère vécut péniblement jusqu'au moment où, étant venue à terme, elle accoucha en un certain lieu. On ne peut faire périr un être qui en est à sa dernière existence. Comme une lampe dans un vase, la prédisposition à la dignité d'Arhat brille dans son cœur. La (mère) veille l'enfant, le soigne avec empressement, l'entoure de soins assidus. Quand il fût en âge de marcher, lui mettant en main un vase : « Mon fils, lui dit-elle, entre dans une maison. » L'ayant ainsi formé, elle s'en alla.

Lui donc, dès ce moment, livré à lui-même, cherche çà et là des aumônes ; il couche en un lieu (quelconque), ne se baigne pas, ne prend pas soin de sa personne ; comme un Piçâca poudreux, il vit péniblement,

Arrivé, par succession de temps, à l'âge de sept ans, (se trouvant) à la porte d'une maison, dans un lieu où l'on jetait l'eau qui avait servi à laver les pots à faire bouillir le riz, il y recueillait une à une, comme un corbeau, les parcelles de riz bouilli et d'aliments pour les manger. A ce moment, le général en chef de la loi (Çâriputra), allant à travers Çrâvasti pour les aumônes, le vit et se dit : Cet être est dans une situation digne de pitié au plus haut degré. Quel village habite-t-il donc ? — Ses dispositions bienveillantes augmentant : Hé! lui dit-il, viens! — Lui, ayant salué le Sthavira, se tint devant lui. — Le Sthavira lui dit : Quel village habites-tu? Où sont ton père et ta mère ? — A cette question, il répondit : Vénérable, je suis sans appui. Mon père et ma mère m'ont renvoyé, en me disant : « Nous sommes épuisés, » et, après m'avoir abandonné, ils ont disparu. — Te ferais-tu bien Bhixu? lui demanda-t-il. — Sans doute, vénérable, je me ferais bien Bhixu ; mais qui ferait entrer dans la confrérie un misérable comme moi ? — Moi, reprit le Sthavira, je te ferai entrer. — Bien ! fais-moi entrer. — Et le (Sthavira) lui donna à manger, le conduisit au vihâra, le forma de sa propre main, le fit entrer (comme novice), et, au bout d'une année, le reçut solennellement.

Devenu vieux, ce (Bhixu) était appelé le Sthavira Lolakatiṣya ; il était sans mérites et recevait peu lors de la distribution du gruau de riz. Aussi, même dans les dons extraordinaires, quoiqu'il pût se rassasier, comme il n'avait pas l'habitude de recevoir beaucoup, il n'obtenait que juste de quoi entretenir sa vie. En effet, quand on avait mis dans son vase une seule mesure de gruau de riz, son vase paraissait plein et l'on se disait : son vase est plein. Si, plus tard, on lui donnait encore du gruau de riz, quelques-uns disent que, dans le temps où l'on mettait ainsi du gruau de riz dans son vase, le gruau de riz disparaissait (pour aller) dans les vases des autres. Voilà comment les choses se passaient pour les aliments solides et autres.

Plus tard, ce Sthavira, dont la vue était devenue plus distincte, arriva au plus haut

degré, celui d'Arhat; néanmoins, il recevait toujours peu. Cependant, les sanskâras de sa vie étant usés, il arriva au jour de son Parinirvâṇa. Le général en chef de la loi s'en aperçut et, comprenant qu'il en était à son Parinirvâṇa, se dit : Ce Sthavira Lolakatiṣya entrera aujourd'hui dans le Parinirvâṇa; il faut que je lui donne de la nourriture en suffisance. L'ayant donc pris avec lui, il entra dans la Çrâvastî pour mendier; mais le Sthavira (Çâriputra), tendant la main près de lui à beaucoup de gens dans Çrâvastî, ne reçut pas même un salut. Alors le Sthavira lui dit : Mon cher, va-t-en! assieds-toi dans la salle des séances. —Ainsi congédié (Lolakatisya) s'en alla ; à peine fut-il parti que les habitants dirent : Sire, tu es venu! et, faisant asseoir (Çâriputra), ils le nourrissaient. Le Sthavira, disant : « Donnez cela à Lolaka, » lui envoya la nourriture qu'il avait reçue. Les (messagers) la prirent et s'en allèrent; mais, ne voyant pas le Sthavira Lolaka, ils la mangèrent eux-mêmes.

Quand le Sthavira s'en alla et rentra dans le Vihâra, le Sthavira Lolakatiṣya s'avança en ce moment et salua le Sthavira. Le Sthavira, de retour, se tint près de lui : Mon cher, lui dit-il, as-tu reçu des aliments? — Vénérable, je ne reçois pas d'aliments. Le Sthavira fut troublé; il regarda l'heure. L'heure était passée. Le Sthavira reprit : Soit, mon cher, assieds-toi ici; et, faisant asseoir le Sthavira Lolaka dans la salle des séances, il se rendit dans la demeure du roi de Koçala. Le roi fit prendre le vase : Ce n'est pas l'heure du repas, dit-il; et il fit rendre le vase plein des quatre douceurs. Le Sthavira le prit; et, quand il fut de retour : Cher Tiṣya, dit-il, viens! (prends) ces quatre douceurs, mange! et tenant le vase, il resta près de lui Mais lui, confus à cause du respect que lui inspirait le Sthavira, ne mangea rien. Alors le Sthavira lui dit : Cher Tiṣya, va, je tiendrai ce vase; assieds-toi et mange. Si je laissais le vase quitter ma main il n'y aurait plus rien (dedans). Alors le Sthavira Ayuṣmat Lolaka mangea des quatre douceurs, le disciple principal, général de la loi, debout près de lui, tenant le vase. Grâce à la noble force surnaturelle du Sthavira, ces (quatre douceurs) ne disparurent pas. Alors le Sthavira Lolakatisya se remplissant le ventre mangea sa suffisance, et le jour même il entra dans le Parinirvâṇa par les éléments du Parinirvâṇa, sans aucun reste d'Upadhi. Le parfait Buddha, se tenant près de lui, soigna l'ensevelissement de son corps, en prit les restes (Dhâtu) et en fit un Caitya.

Alors les Bhixus, s'étant réunis en conférence sur la loi, tinrent séance en prononçant ces paroles : Hélas! le Sthavira Lolaka avait peu de mérites, il recevait peu. Comment un homme qui avait si peu de mérites, qui recevait si peu, a-t-il pu recevoir la loi sublime? —Le maître, étant venu dans l'assemblée de la loi, fit cette question : Bhixus, pour quel discours êtes-vous réunis en ce moment? Ceux-ci l'informèrent en disant : Vénérable, nous sommes réunis pour tel et tel sujet. — Le maître dit : Bhixus, c'est par lui-même que ce bhixu s'est rendu incapable de recevoir des aliments et capable de recevoir la loi sublime. Car, en se créant autrefois à lui-même un obstacle à recevoir, il est né impropre à recevoir beaucoup; tandis que, par la vue distincte de cette vérité : « La douleur est transitoire, elle n'est par le *moi*, » par la force d'une puissance de méditation constamment appliquée à la vue distincte, il est né propre à recevoir la loi sublime A ces mots, le (maître) raconta une histoire du temps passé :

Autrefois, dans le temps du Buddha Kâçyapa, un bhixu habitait dans un village, chez un propriétaire : il était exact dans l'accomplissement de ses devoirs, moral, appliqué, s'exerçant constamment à la vue distincte *(vipaçyanâ)*.

Cependant un Sthavira, qui avait anéanti les passions et n'avait pas de demeure fixe, finit par arriver de proche en proche au village où habitait ce propriétaire serviteur (des Bhixus). Le propriétaire, ayant pris plaisir à la tenue décente du Sthavira, le débarrassa de son vase à aumônes, le fit entrer dans la maison, le traita avec égards, lui donna à manger, écouta un petit discours sur la loi, salua le Sthavira et lui dit : Vénérable, allez dans notre Vihâra principal, ce soir nous irons vous voir.

Le Sthavira se rendit au Vihâra, salua le Sthavira qui y résidait, échangea avec lui des questions, puis s'assit près de lui. L'autre, liant conversation avec lui : « Mon cher, lui demanda t-il, tu as reçu des aumônes ? — Oui, j'en ai reçu. — Et où les as-tu reçues? demanda-t-il encore. — Dans votre village principal, dans la maison du propriétaire. » Après avoir prononcé ces paroles, il demanda un siège et un lit, prit soin (de sa personne), rangea son vase et son manteau, puis s'assit, occupé à goûter le bien-être du Dhyâna, le bien-être de la Voie.

Sur le soir, le propriétaire, muni de guirlandes odorantes et d'huile de lampe, se rendit au Vihâra. Après avoir salué le Sthavira résident : Vénérable, demanda-t-il, un Sthavira voyageur n'est-il pas venu ? — Si, il est venu. — Où est-il? demanda-t-il encore. — Il est à tel siège, tel lit. Lui donc étant allé en présence de l'étranger, l'ayant salué, s'assit près de lui ; et ayant entendu (l'enseignement de) la loi, à l'heure du froid, après avoir rendu son hommage au Caitya et à la Bodhi, avoir allumé les lampes et adressé une invitation à ces deux personnages, il partit.

Le Sthavira résident se dit : Ce propriétaire est tout d'une pièce ; si ce Bhixu habite le Vihâra, il ne me comptera plus pour rien. Et, ressentant du mécontentement à l'égard du Sthavira, il se dit : C'est à moi de faire en sorte qu'il n'habite plus ce Vihâra. En conséquence, à l'heure du service (Upasthâna), il ne parla plus avec lui. Le Sthavira qui avait détruit les passions, connaissant son dessein, se dit : Ce Sthavira ne comprend pas que je suis affranchi de tous les obstacles, que je ne suis lié ni par une famille, ni par une maison ; puis, s'étant rendu dans sa cellule, il jouit du bien-être du Dhyâna, du bien-être du fruit.

Le lendemain, le Sthavira résident, ayant touché la cloche avec le dos de l'ongle, ayant gratté la porte avec l'ongle, se rendit à la maison du propriétaire, qui lui prit son vase et le fit asseoir sur un siège préparé : Vénérable, où est le Sthavira étranger ? demanda-t-il. — Je ne sais pas ce qui arrive à ton protégé, répondit (le résident) ; j'ai eu beau frapper la cloche, heurter à la porte, je n'ai pu le réveiller ; sans doute, ayant mangé dans ta maison des aliments recherchés, il n'aura pu les digérer ; et maintenant il sera tombé dans le sommeil. Puisque tu accordes tes faveurs à de tels sujets, sois satisfait !

Cependant le Sthavira, qui avait détruit les passions, voyant que c'était l'heure d'aller aux aumônes, donna à sa personne les soins nécessaires, prit son vase à aumônes, s'éleva dans l'air et s'en alla.

Le propriétaire fit prendre au Sthavira résident un breuvage composé de beurre cla-

rifié, de miel et de sucre; puis, ayant bien nettoyé son vase avec une poudre odorante, le lui remplit de nouveau : Vénérable, dit-il, le Sthavira aura été fatigué du voyage. Portez-lui cela, ajouta-t-il, en le lui remettant. — L'autre le prit comme un homme qui n'ose pas refuser, et, tout en s'en allant, il se disait : Si le Bhixu prend ce breuvage, on aura beau le prendre à la gorge pour le mettre dehors, il ne s'en ira pas. Si je donne ce breuvage à un homme, mon action sera divulguée ; si je le verse dans l'eau, le beurre (en remontant) révèlera sa présence ; si je le jette à terre, le rassemblement des corbeaux me trahira. L'ayant donc jeté en un lieu quelconque et recouvert de charbons, il rentra au Vihâra. N'y trouvant pas le Sthavira, il se dit : Assurément ce bhixu est un de ceux qui ont détruit les passions; il aura vu mon dessein et sera allé ailleurs. Hélas! j'ai fait, par gourmandise, une mauvaise action! — Et un profond chagrin s'empara de lui.

Depuis ce temps, devenu Preta humain, il mourut peu après et alla dans le Niraya. Après plusieurs centaines de mille ans passés dans le Niraya, en raison de ce qui lui restait à accomplir pour mûrir ses œuvres, il devint Yaxa pendant cinq cents naissances; et, un jour il ne recevait pas assez d'aliments pour se remplir le ventre, un autre jour il recevait des excréments en suffisance pour se remplir le ventre. Ensuite, il fut chien pendant cinq cents naissances ; un jour, il recevait des aliments vomis en suffisance pour se remplir le ventre ; le reste du temps, il ne recevait pas ce qu'on appelle nourriture, de manière à avoir le ventre plein.

Déchu de la matrice de la race canine, il naquit dans le royaume de Kâçi, en un certain canton, dans un village, au sein d'une famille malheureuse. Depuis le moment de sa conception, la famille fut dans une extrême infortune ; depuis sa naissance, elle ne pouvait plus même obtenir un peu de vinaigre de gruau de riz. On lui avait donné le nom de Mittavindaka. Le père et la mère, ne pouvant supporter cette douleur (à la cause) mystérieuse, lui dirent : Va-t-en, maudit ! puis le battirent et le renvoyèrent.

Sans ressource, il arriva en voyageant à Bénarès. Le Bodhisattva était alors un docteur célèbre à Bénarès ; il instruisait cinq cents jeunes gens. Alors, les habitants de Bénarès, ayant donné des secours de route aux malheureux, (les) faisaient instruire dans la morale.

Ce Mittavindaka s'instruisit donc en présence de Bhagavat. Rude, impatient du blâme, il allait repoussant ceci, cela. Blâmé par le Bodhisattva, il n'acceptait pas le blâme ; en tant qu'il dépendait de lui les bénéfices (du maître) étaient médiocres. Disputant avec les disciples et n'acceptant pas le blâme, il s'enfuit. En courant à l'aventure, il arriva à un village de la frontière, où il gagna sa vie en travaillant pour un salaire. Là, il cohabita avec une femme misérable qui, de ses œuvres, mit au monde deux enfants. Les habitants du village se dirent : Il nous communiquera les avis bons ou mauvais; et, donnant une paye à Mittavindaka, ils le placèrent à la porte du village, dans une hutte. Une fois en contact avec Mittavindaka, les habitants du village frontière reçurent sept fois un châtiment de la part du roi ; sept fois leurs maisons brûlèrent, sept fois leur étang eut des fissures. Ils se dirent : Autrefois, avant l'arrivée de Mittavindaka, rien de pareil ne nous arrivait; depuis qu'il est venu nous décroissons. Là-dessus, ils le battirent et le renvoyèrent. Prenant sa femme et ses enfants, il alla ailleurs et entra dans une forêt habitée par

des êtres non humains. Les êtres non humains saisirent la femme et les enfants, les tuèrent et se nourrirent de leur chair. Quant à lui, il s'enfuit, erra çà et là, et arriva à un bourg nommé Gambhîra, juste un jour où il y avait un navire en partance ; il y monta. Pendant sept jours le navire s'avança sur la surface de la mer ; le septième jour, malgré tous les efforts, il s'arrêta, comme fixé sur place. Les gens du navire tirèrent au sort le (nom du) malheureux ; sept fois ils obtinrent (celui de) Mittavindaka. On lui donna une botte de bambous ; et, quand il l'eut à la main, on le jeta à la mer. A peine y eut-il été jeté que le navire se mit en marche.

Mittavindaka s'avança étendu sur un radeau de jones ; c'était au temps du Buddha Kâçyapa. Par la force de la moralité qu'il avait observée, (il rencontra) sur la surface de la mer, dans un palais de planches, quatre filles de dieux, qu'il eut en sa possession, et avec lesquelles il demeura sept jours, goûtant le bien-être. Les Pretis, habitantes de ce palais, goûtent le bien-être pendant sept jours. Partant pour endurer la souffrance pendant sept jours, elles lui dirent : Pendant notre absence, reste ici. Elles partirent. Mittavindaka, au moment de leur départ, monta sur un radeau de jones, et, poussant en avant, trouva huit filles de dieux dans un palais d'argent ; puis, allant plus loin, il trouva seize filles de dieux dans un palais de pierreries ; plus loin encore, trente-deux filles de dieux dans un palais d'or. Ne se conformant pas à leurs conseils, et allant de l'avant, il vit dans une île plus éloignée une ville de Râxasas. Là, se promenait une Yaxinî sous la forme d'une chèvre. Mittavindaka, ignorant que c'était une Yaxinî, se dit : Je vais manger de la viande de chèvre, et il la saisit par la patte. Elle, par sa puissance de Yaxa, l'enleva et le lança au loin. Lancé par elle, il passa par dessus la mer et vint tomber dans le pays de Bénarès, sur un buisson d'épines, dans un fossé, d'où, s'avançant, il arriva sur la terre (ferme).

En ce temps là, près de ce fossé, les chèvres du roi pâturaient. Des voleurs en avaient enlevé et les chevriers s'étaient dit : Nous prendrons les voleurs. Ils se tenaient donc cachés à une petite distance. Mittavindaka, s'étant dégagé et étant arrivé à terre, vit les chèvres et se dit : Dans une île de la mer j'ai saisi la patte d'une chèvre, elle m'a lancé et je suis tombé ici. Si maintenant je saisis une chèvre par la patte elle me lancera en avant, sur la surface de la mer, en présence des divinités des palais. Raisonnant ainsi d'une manière complétement fausse, il saisit une chèvre par la patte. La chèvre à peine saisie se mit à crier. Les chevriers accoururent de différents côtés : Voilà longtemps, s'écrient-ils, que ce voleur se nourrit de chèvres aux dépens du roi. — Ils le battent, le lient et le conduisent devant le roi.

En ce moment, le Bodhisattva, entouré de cinq cents jeunes gens, sortait de la ville pour se baigner. Ayant vu Mittavindaka et l'ayant reconnu, il dit aux hommes : Mes amis, c'est un de nos élèves ; pourquoi vous emparez-vous de lui ? — Seigneur, c'est un voleur de chèvres ; il a saisi une chèvre par la patte et c'est pour cela qu'il est pris. — Eh bien, reprit-il, faites-en notre esclave et donnez-le nous ; il vivra avec nous. — Bien, maître, répondirent-ils ; et, le laissant aller, ils partirent.

Alors le Bodhisattva le questionna : Toi, Mittavindaka, où as-tu demeuré pendant tout ce temps ? — Il fit connaître alors tout ce qu'il avait fait. Le Bodhisattva dit : Si l'on

ne suit pas les avis de ceux qui sont animés d'intentions bienveillantes, on obtient la douleur. Puis il prononça cette stance (Gâthâ) :

Celui qui, sans égards pour ceux qui désirent ses succès et ont pour lui des sentiments bienveillants, — repris par eux n'exécute pas leurs ordres, — celui-là a du chagrin, comme Mittavindaka, après qu'il eut saisi la patte d'une chèvre.

Par cette stance, le Bodhisattva enseigna la loi : c'est pour avoir offensé le Sthavira qu'il (Mittavindaka) a passé par ces épreuves, que, dans trois (séries d') existences individuelles, il n'a eu pour se remplir le ventre que des aliments déjà reçus ; — que, étant Yaxa, il n'a eu un jour que des excréments ; — que, devenu chien, il a eu un jour des aliments vomis ; — que, au jour de son Parinirvâṇa, il a, par la (seule) puissance du général en chef de la loi, reçu les quatre douceurs, de manière à se remplir le ventre. — Ainsi, il faut savoir que c'est un grand péché d'empêcher un autre de recevoir... Le maître ajouta : Bhixus, c'est ainsi que celui-là a été le propre auteur de la double condition (à laquelle il fut soumis) de recevoir peu d'aumônes, de recevoir la Loi de l'Arya.

Il y aurait bien des remarques à faire sur ce récit. Nous nous bornerons à signaler le peu d'importance du rôle *actif* joué par le Bodhisattva. Ce récit est un Jâtaka, mais il est aussi peu Jâtaka que possible. C'est surtout un Avadâna. On peut le considérer comme le type de la forme donnée dans la littérature pâlie aux récits dénommés Avadâna dans la littérature sanskrite bouddhique.

5. SAṂSÂRA (95)

Le bienheureux Buddha (1) résidait à Çrâvastî à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapindada.

Il y avait à Çrâvasti un maître de maison riche... (9)... *Description d'un homme riche*... Il épousa une femme... (6) *Mariage fécond*... Il lui naquit un fils beau, admirable, charmant, pourvu de tous ses membres et organes.

A peine né, (l'enfant) regarda la maison[1] et proféra ces mots : « le Saṃsâra est la douleur, Messieurs[2], le Saṃsâra est la suprême douleur ! » Ces paroles prononcées, il resta silencieux.

On fit une fête à l'occasion de sa naissance, et on lui donna un nom. — Quel sera le nom de cet enfant? demanda-t-on. — Les parents dirent :

[1] « Les gens de la maison » dit le tibétain

[2] *Bhadanta*, que je lis *bhavanta* : et qui n'est pas représenté dans le tibétain.

Puisque, à peine né, il a fait entendre le mot « Saṁsâra », que le nom de cet enfant soit donc Saṁsâra.

L'enfant Saṁsâra fut confié à huit nourrices... (7) *Education brillante et prospère...*

Quand l'enfant Saṁsâra fut par degrés devenu grand, comme il avait, par sa nature, le souvenir des existences passées, il enseignait la loi à la foule en disant : « Messieurs, ne laissez pas échapper des paroles violentes contre vos gurus, ou ceux qui en tiennent la place, vos pères, vos mères, vos maîtres, vos précepteurs; le Saṁsâra (n')est (que) douleur. »

Plus tard, en circulant de côté et d'autre, il arriva jusqu'à Jetavana. Alors, il vit le Buddha (16)... *Description physique du Buddha.*

A l'instant même, où il le vit, il éprouva de bonnes dispositions envers Bhagavat. En vertu de ces bonnes dispositions, il salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Bhagavat lui fit un exposé de la loi propre à détacher (des passions) du Saṁsâra, (exposé) tel que, après l'avoir entendu, le jeune Saṁsâra, ayant vu les défauts qu'il y a dans le Saṁsâra, se fit initier à l'enseignement de Bhagavat, après avoir obtenu la permission de ses pere et mère. A force d'application (23)... *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Quoique devenu Arhat, il enseignait la loi aux Bhixus en disant : « Âyuṣmats, ne laissez point échapper des paroles violentes contre vos gurus, ou ceux qui en tiennent la place, vos pères, mères, maîtres et précepteurs ; le Saṁsara (n')est que douleur; le Saṁsâra est la suprême douleur. »

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha qui ôte tous les doutes.

Vénérable, quels actes Saṁsâra avait-il faits, accumulés pour que, pendant cinq cents naissances, il soit sorti du sein de sa mère comme un cadavre en putréfaction[1], et que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour lui ?

Bhagavat répondit : Bhixus, Saṁsâra, dans des existences antérieures... (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

[1] Rien n'a été dit pour faire connaître cette particularité qui n'est pas très claire. S'agit-il d'un enfant vieillard, comme Sthavira (92)? S'agit-il d'un enfant mort-né? On verra que la suite du récit laisse subsister le doute.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans ce même Bhadra-kalpa, où nous sommes, quand la vie des créatures humaines était de vingt mille ans, le Buddha nommé Kâçyapa parut dans le monde... (14) *Apparition d'un ancien Buddha...*

Etant entré à Bénarès, il y résidait à Ṛsipatana, dans le Mṛgadâva.

Il y avait, dans la ville de Bénarès, un fils de Çresthî qui avait été initié par un Sthavira. Ce Sthavira était un Arhat qui avait renoncé aux passions. Or, il y eut une fête dans le pays. Alors le jeune Bhixu chercha à faire lever le Sthavira : « Lève-toi, lui dit-il, allons au village où se tient la fête! » — Le Sthavira répondit : « Mon fils, maintenant il est trop matin ; va pourtant! mais garde bien le parti de la vertu. »

Deux fois, trois fois, le jeune Bhixu essaya de faire lever le Sthavira. Deux fois, trois fois, le Sthavira répondit : « Mon fils, il est maintenant trop matin ; va pourtant! mais garde bien le parti de la vertu. » Alors le jeune Bhixu, avide de mangeaille, laissa échapper cette parole violente : « Puisses-tu, pendant cinq cents naissances, ne jamais sortir d'un corps vieux [1] ! Quant à moi; je pars. »

Bhagavat ajouta : Que pensez vous, Bhixus? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là fut le jeune Bhixu, c'était Saṁsâra.

C'est pour avoir conçu de mauvais sentiments à l'égard d'un Arhat et avoir laissé échapper une parole violente, c'est par la maturation de cet acte, que, pendant cinq cents naissances, il est sorti du sein de sa mère comme un cadavre puant. Maintenant que les cinq cents naissances sont écoulées, il a atteint la qualité d'homme ; et alors, se souvenant de ce fait, il dit : Le Saṁsâra n'est que douleur, le Saṁsâra est la suprême douleur. Mais parce qu'il a éprouvé du regret, qu'il a confessé sa transgression au Sthavira, et gardé soigneusement l'habitation dans la pureté *(brahmacaryavâsa)*, à cause de cela, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

[1] Je traduis ainsi : *Mâ... jirṇakâyânirgaccha;* ce qui revient à dire : « habite toujours un corps vieux, un corps de vieillard! » Le tibétain traduit *gson-por* (à l'état de vivant) *khyim-nas* (de la maison) *phyr ma vyuṅ-ẓig* (ne parais pas dehors), c'est-à-dire « ne sors pas vivant de la demeure ». La demeure dont il s'agit me paraît être la matrice. Cette phrase signifierait donc : « ne sors pas vivant du sein de ta mère! » Pour faire concorder le sanskrit avec le tibétain il faudrait lire *jîvakâyo* ou *jivo kâyân* au lieu de *jirṇakâyân.* Mais il y a désaccord entre le sanskrit et le tibetain. L'omission signalée, dans le Ms. népâlais, à l'endroit correspondant du récit 92, nous prive d'une ressource pour a solution de la difficulté. (Voir ci-dessus p. 381, note 2.)

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat... (2)...

Rapprochements et remarques

Ce récit a tout l'air d'une variante du récit 92 (Sthavira). Le thème est identique, le récit du temps passé diffère à peine. Il n'y a que le récit du temps présent qui soit arrangé de manière à donner l'impression de deux individualités distinctes. La dernière naissance des deux héros s'accomplit dans des circonstances qui ne permettent pas de les confondre; mais leurs naissances antérieures se laissent moins facilement déterminer. Sthaviraka a dû naitre 500 fois après un séjour de 60 ans dans la matrice; quant à Samsâra il a dû, 500 fois, ou bien naître sous la forme d'un vieillard, ce qui ne le ferait différer de Sthavira que par la durée du séjour dans la matrice, ou bien sortir mort du sein de sa mère. Cette seconde hypothèse est celle qui établit la plus grande différence entre les deux héros, et c'est celle que nous adoptons. C'est d'ailleurs celle qui paraît être la meilleure interprétation du texte.

6. GUPTIKA (96)

— Caché —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Çrâvastî, à Jetavana, dans le jardin d'Anâthapindada.

Lorsque Bhagavat, invité par Stavakarṇika[1], attira à sa discipline beaucoup de gens dans la ville de Saupâraka[2], et inspira à la grande foule des habitants de Saupâraka des dispositions favorables pour le Buddha et sa Loi, et de l'empressement pour la Confrérie, il y avait dans la ville de Saupâraka un maître de maison riche (9)... *Description d'un homme riche* .. Il épousa

[1] Je prends *Stavakarṇika* pour un nom propre d'homme, quoique ce ne soit pas clairement indiqué. *Stava* signifie « louange », *karṇika* « qui a des oreilles »; d'où l'interprétation « qui a les oreilles pleines (ou avides) de louange ». L'équivalent tibétain est *rgya-skegs-kyi rna-va-can*. Les trois derniers éléments du composé répondent à *karṇika;* mais comment interpréter *rgya-skegs?* Le mot *skegs* signifie « mal, dommage »; en lisant *rgyun* « couler », on aurait « mal qui coule », et l'ensemble pourrait se traduire « qui a un écoulement des oreilles ». Le mot sanskrit devrait alors se lire *Srava* (ou *snava*) *karṇika*. Mais la leçon sanskrite *stava* est aussi claire que la leçon tibétaine *rgya*.

[2] Ce nom est écrit chaque fois d'une manière différente. Nous avons : *Saupariraka*, *Sarvapâraka*, *Saupâraka*, *Çauparika*. La traduction tibétaine est *slob-ma-can* « possédant des écoliers (ou des étudiants) ». — Je ne puis rendre compte de ce nom et j'écris Saupâraka.

une femme... (6) *Mariage fécond*... Il lui naquit un fils, qui vint au monde le corps tout couvert et gonflé de clous. Quand les clous se furent ouverts, il ne fut plus qu'une masse de chair (vive) ; le pus et le sang sortaient de son corps goutte à goutte, une odeur forte et fétide s'en exhalait. Le père, comptant sur la force (que lui donnait) son opulence, lui prodiguant les drogues [1], les mantras, les herbes médicinales, les serviteurs, le soigna lui-même ; mais il eut beau faire l'office de médecin, la maladie ne s'adoucissait pas, à cause de la puissance du Karma attaché après le (malade). Voyant donc que le corps restait dans le même état, il en eut honte et l'enveloppa d'habits complètement de manière à le cacher ; de là vient qu'on donna à l'enfant le nom de Guptika (« caché »).

Quand l'enfant Guptika fut devenu grand, (quelques-uns de) ses contemporains, nés en même temps que lui, à Çrâvastî, vinrent (s'établir) dans la ville de Saupâraka. Ils dirent à son père : « Très cher, si on le conduisait à Çrâvastî, il serait possible de le délivrer de cette maladie; car on y trouve aisément des médecins, des médicaments, etc. » — A l'ouïe de ce discours, le père, donnant force joyaux et serviteurs, le fit partir pour Çrâvastî. Celui-ci, avançant toujours en compagnie de ses contemporains, atteignit Çrâvastî. Mais la maladie née de ses actes ne put se guérir en dépit de l'abondance des médecins, des drogues [2], des herbes médicinales, des serviteurs.

Par la suite, étant sorti, il vint à Jetavana. Il vit alors le Buddha... (16)... *Description physique du Buddha*... Il ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il éprouva de bonnes dispositions [3] envers Bhagavat. En vertu de ces bonnes dispositions, il salua les pieds de Bhagavat et s'assit devant lui pour entendre la loi. Bhagavat, connaissant son état d'esprit, son repentir, son caractère et sa nature, lui enseigna les cinq agrégats de la prise de possession [4] (de l'existence), (argumentant) de la maladie, des ulcères, de la souffrance, du péché [5], de l'impermanence, de la douleur, du vide, du non-moi [6]. — Lui

[1] *Dravya* que le tibétain rend par *nor* ; peut-être faut-il traduire : « l'argent ».

[2] Encore le mot *dravya* rendu par le tibétain *nor* qui, peut-être, désigne plutôt l'argent employé à payer les frais de cette cure difficile.

[3] *Prasâda* rendu en tibétain par *dga* « joie ».

[4] *Pañcopâdânaskandha*.

[5] *Apata*, tib. *sdig-pa*.

[6] Ces deux derniers termes « vide » et « non-moi » ne sont pas dans le tibétain.

donc, ayant compris l'impermanence des Sanskâras[1] se fit initier à l'enseignement de Bhagavat. A force d'application... (23) *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Les compagnons de Guptika s'étaient fait initier du même coup. Il se rendirent au lieu où était l'Âyuṣmat Guptika; quand ils y furent arrivés, ils parlèrent ainsi à l'Âyuṣmat Guptika : Âyuṣmât Guptika, qu'est-ce qui, dans le monde, dans ce monde-ci[2], est soumis à la loi du dépérissement? Qu'est-ce qui, dans le monde, dans ce monde-ci, n'est pas soumis à la loi du dépérissement? — Âyuṣmats, la forme *(rûpa)* est soumise à la loi du dépérissement; de la suppression de ce qui est soumis à la loi du dépérissement (résulte) le Nirvâna qui n'est pas soumis à la loi du dépérissement. La sensation *(Vedanâ)*, Âyuṣmats, la connaissance complexe *(Sañjñâ)*, les composés *(Sanskâras)*, la connaissance analytique *(Vijñânam)*, sont soumis à la loi du dépérissement. De la suppression de ce qui est soumis à la loi du dépérissement (résulte) le Nirvâna qui n'est pas soumis à la loi du dépérissement. — Que pensez-vous, Âyuṣmats? la forme est-elle permanente ou impermanente?

— Elle est impermanente, Âyuṣmat Guptika.

— Eh bien! ce qui est impermanent est-il douleur, oui ou non?

— Il est douleur, Âyuṣmat Guptika.

— Eh bien! ce qui est impermanent, douleur, soumis à la loi du changement, est-ce que l'auditeur de l'Ârya qui a bien entendu (et compris) pourrait le considérer comme étant de son moi (et dire) : Ceci est de moi, je suis ceci, ceci est (mon) moi?

— Il n'en est point ainsi, Âyuṣmat Guptika.

— Que pensez-vous, Âyuṣmats? La sensation, la connaissance complexe, les composés, la connaissance analytique, tout cela est-il permanent ou impermanent?

— Il est impermanent, Âyuṣmat Guptika.

— Eh bien! ce qui est impermanent est-il douleur?

— Il est douleur, Ayuṣmat Guptika.

— Eh bien! ce qui est impermanent, douleur, soumis à la loi du changement, est-ce que l'auditeur de l'Ârya qui a bien entendu (et compris) pourrait

[1] Le Ms. népalais a *saṃsâra* (la transmigration) et le tibétain *'du-byed (sanskâra)*.

[2] Je rends ainsi *apraloke* que je lis *atra loke* et dont l'équivalent n'est pas dans le tibétain.

le considérer comme étant de son moi (et dire) : Ceci est de moi, je suis ceci, ceci est (mon) moi ?

— Non, Âyuṣmat Guptika.

— Alors donc, Âyuṣmats, tout ce qui est forme, quel qu'il soit, présent, futur ou passé, interne ou externe, grand ou petit, vil ou précieux, proche ou éloigné, rien de cela n'est de moi, je ne suis pas cela, ce n'est pas (mon) moi. Ainsi doit considérer et parler celui qui connaît complètement les choses telles quelles sont. (De même) la sensation quelle qu'elle soit, la connaissance complexe, les composés, la connaissance analytique quelle qu'elle soit, présente, passée ou future, interne ou externe, grande ou petite, vile ou précieuse, éloignée ou proche, rien de cela n'est de moi, je ne suis pas cela, cela n'est pas moi. Ainsi doit considérer (et parler) celui qui a la connaissance complète de la réalité.

Quand il considère ainsi (les choses), Âyuṣmats, l'auditeur de l'Ârya qui a bien entendu (et compris) a horreur de la forme, de la sensation, de la connaissance complexe, des composés, de la connaissance analytique. En ayant horreur, il s'en détache; en étant détaché, il est délivré. Cette délivrance est (pour lui) la vue de la connaissance. La naissance a péri pour moi, dit-il, j'ai revêtu la pureté (brahmacaryam), j'ai fait ce que j'avais à faire, je ne connais pas d'autre existence que celle-ci.

Pendant que cet exposé de la loi était prononcé, l'œil de la loi sans poussière et sans tache naquit pour les contemporains (de Guptika) à l'égard de (toutes les) lois.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui détruit tous les doutes : « Vénérable, (dirent-ils), quels actes Guptika avait-il faits pour qu'une maladie si cruelle et d'une odeur repoussante ait envahi son corps ? Quel acte avait-il fait pour avoir une intelligence si vive, si pénétrante, et pour que, après son initiation, il ait obtenu l'état d'Arhat ? »

Bhagavat répondit : Bhixus, Guptika, dans d'autres existences antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, il y avait un Çreṣṭhî qui était brouillé avec un autre Çreṣṭhî. Il offrit au roi des sommes considérables en lui faisant cette ouverture : « Sire, ce Çreṣṭhî est un criminel, il faut lui appliquer un châtiment ». — Le roi y consentit, et

le chargea même d'infliger la punition [1]. Il fit donc amener chez soi, et battit de verges[2] (son ennemi) ; puis, pendant que son corps ruisselait de sang, on lui fit prendre, en grande quantité, une poudre d'un poison énergique, en sorte que son corps ne fut plus qu'une seule masse [3], une boule de chair (vive).

Cependant les compagnons de ce Çresṭhî apprirent quel traitement l'(adversaire) lui avait infligé, et, unissant leurs efforts, grâce à des procédés d'une efficacité supérieure, ils le délivrèrent de cette maladie. Lui, du même coup, quitta sa maison, renonça au monde [4], et développa sans maître [5], dans son esprit, les lois des trente-sept parties de la Bodhi, en sorte que la Pratyekabodhi se manifesta pour lui.

Alors cette pensée lui vint à l'esprit : « Ce Çresṭhî, par sa conduite envers moi, s'est acquis bien des démérites ; si j'allais à lui pour lui faire peur ? » Il se présenta donc devant lui, s'éleva en haut dans les airs, et se mit à faire voir divers prodiges. La puissance surnaturelle incline les gens simples à croire promptement. Comme un arbre déraciné, il tomba à ses pieds, et, faisant la salutation des mains, il adressa cette supplique au bienheureux (Bhagavat) : « Descends, descends, ô toi qui es digne d'un grand salaire, j'ai commis un crime contre toi, mais je suis revenu (à de meilleurs sentiments), et je veux te rendre mes devoirs. » Après avoir ainsi demandé pardon au Pratyêkabuddha, il lui fournit des aliments et le revêtit d'étoffe, puis lui exprima ce souhait [6] : « Si, dominé par la colère, j'ai commis une offense contre toi, puissé-je ne pas recueillir le fruit de cet acte ! Si je t'ai rendu hommage, puissé-je, à cause de cela, recevoir des qualités telles (que les tiennes), m'attacher à un maître encore plus éminent, et ne pas me l'aliéner ! »

Bhagavat ajouta : « Que pensez-vous, Bhixus ? Celui qui en ce temps-là, à cette époque-là fut le Çresṭhî, c'était ce Çresṭhî. Par l'influence de cet acte,

[1] Je traduis d'après le tibétain ; le Ms. népâlais porte simplement : *tato jñâtasyevânujñâta:*

[2] *Latâhistâtrita :* (pour *Latâbhistâḍita) :* ce que le tibétain rend par *lcag-gis* (avec des coups) *vjus-so* (il le fit fondre).

[3] *Ekaghana*, expression qui n'est pas rendue par le tibétain.

[4] Je rends ainsi *pravrajita :* dont la traduction ordinaire « initié » ne convient pas ici.

[5] Le sanskrit porte : *tenâcâryakena*, ce que le tibétain rend par *des* (par lui) *slob-dpon-med-par* sans avoir de maître). Je traduis selon cette indication ; mais le sanskrit doit être fautif, et il faut sans doute lire : *tenânâcâryakena.*

[6] Proposition qui n'est pas dans le sanskrit, sans doute, par suite d'un oubli du copiste.

Alors les poils du roi Ajâtaçatru se hérissèrent comme la fleur du Kadamba; avec des larmes dans la voix, le visage inondé de pleurs, il prononça (cet) Udâna : « Oh! ils sont parfaitement mûrs, le jugement et le caractère de cet (homme)[1]; il a bien saisi les défauts du Saṁsâra et sa foi est parfaite, puisque, en vue d'être initié, il est bien décidé à renoncer à la vie si désirée (de tous). » — Puis, le roi, après l'avoir consolé, lui dit : « Mon fils, je suis le maître de ta vie; va maintenant, fais-toi initier à l'enseignement de Bhagavat! »

Envoyé en ces termes par le roi, il se fit initier à l'enseignement de Bhagavat; à force d'application (23)... *Arrivé à l'état d'Arhat...*

Alors Bhagavat interpella ses Bhixus : « Bhixus, le premier des Bhixus mes auditeurs initiés par foi, n'est autre que Gangika de Bénarès, le fils de Çresṭhî. » — A ces mots, les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui détruit tous les doutes : Quels actes, ô vénérable, Gangika avait-il faits, pour que ni le feu, ni le poison, ni le fer n'aient prise sur son corps, qu'il n'ait pas pu périr dans l'eau, et qu'il ait obtenu la qualité d'Arhat?

Bhagavat répondit : Bhixus, Gangika, dans des naissances antérieures... (2)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, il y avait un homme de caste vile (Mâtanga), qui faisait métier de voler dans les cimetières. Une fois qu'il avait terrassé un passant[2] et s'était saisi d'un objet, des voleurs[3] se mirent à sa poursuite. Or, dans un cimetière[4], se trouvait un Pratyekabuddha absorbé dans la méditation de l'obstruction[5]. L'homme de caste vile adonné au vol dans les cimetières lui offrit l'objet volé, et se tint là caché. Les voleurs, n'apercevant que le Pratyekabuddha, se mirent à lancer contre lui le fer et le feu, mais sans réussir à faire mouvoir

1. Le Ms. offre cette leçon qui ne peut être correcte : *buddhisantatisva*. — Le tibétain a : *blo-i rgyud*, faisant du premier terme le complément du second : la question est donc de savoir si nous avons deux expressions distinctes *buddhi : santatiçca* ou un composé *buddhisantati* : — La traduction tibétaine est en faveur de la seconde interprétation; le texte du Ms. semble exiger la première.

2. Le Ms. porte *panthânam* « un chemin »; le tibétain traduit : *'dron-po-dag* « des voyageurs ».

3. *Taskarâ* rendu en tibétain par *mi-rgod*, expression qui désigne des sauvages malfaisants, et parfois des êtres imaginaires.

4. Le tibétain dit : « dans une région du cimetière ».

5. *Nirodhasamâdhi* = *Nirodhasamapatti* (comparer ci-dessus, page 412, l. 1, et note 2).

même le bord de son manteau; en sorte qu'il demeurait absorbé dans sa méditation de l'obstruction.

Quand les voleurs lassés se retirèrent, le Pratyekabuddha sortit progressivement de sa contemplation. Alors, l'homme de caste vile, qui faisait métier de voler dans les cimetières, donna des aliments au Pratyekabuddha; après quoi, il fit ce praṇidhâna : Puissé-je participer à des mérites tels que ceux de ce (personnage) invulnérable! comme lui, partout où je naîtrai, puissé-je être invulnérable! (Puissé-je enfin) m'attacher un maître plus éminent que lui et ne pas me l'aliéner!

Bhagavat ajouta : Que pensez-vous, Bhixus? — Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut l'homme de caste vile qui volait dans les cimetières, c'était ce Gangika. Depuis, il fut initié sous le bienheureux Kâçyapa; là, il garda soigneusement l'habitation dans la pureté *(brahmacarya)*; et c'est à cause de cela que l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs... (5)... *Actes noirs et actes blancs...*

Ainsi parla Bhaghavat... (2)...

9. DÎRGHANAKHA (99)

Le bienheureux Buddha (1)..., étant entré à Râjagṛha, résidait à Veṇuvana dans l'enclos du Kalandaka.

Or dans ce temps-là, un Brahmane nommé Tiṣya[1] résidait au village de Nâlada; il obtint du [brahmane] Maṭhara sa fille Çârî en mariage.

A l'époque où Çâriputra[2] descendit dans le sein de Çârî, elle engagea avec son frère [Dîrghanakha] des discussions (savantes) dans lesquelles elle triomphait.

[Alors cette pensée vint à l'esprit de Dîrghanakha : « Elle a dans son sein un être à qui ses mérites feront une grande réputation : Cela est du moins

[1] *Tiṣya* est rendu par *Rgyal* en tibétain. Ce nom est écrit ailleurs *Skar-rgyal*. Nous avons déjà vu *Rgyal-va* correspondre à Puṣya (VIII, 7), il semble qu'il y ait eu confusion entre *Tiṣya* et *Puṣya* donnés l'un et l'autre comme le huitième astérisme lunaire par Wilson. D'après Schmidt, *Rgyal* n'est que le sixième.

[2] Ou « le fils de Çârî » c'est un nom propre ou une qualification devenue nom propre.

fort vraisemblable. Sous cette influence puissante ne ferais-je pas bien de résider désormais dans quelque (autre) contrée? »][1] Dîrghanakha partit donc dans la direction du Midi où il lut un grand nombre de livres.

Lorsque, le temps s'étant écoulé, Çâriputra fut né, à l'âge de seize ans, il étudia la Grammaire d'Indra[2] et vainquit tous les discoureurs; plus tard il se fit initier à l'école de Bhagavat.

Quand le parivrâjaka Dirghanakha reçut cette nouvelle : « Ton neveu a vaincu tous les Tîrthikas et maintenant il a adhéré à la doctrine du Çramaṇa Gautama » ; à l'ouïe de ce discours, un profond découragement naquit en lui ; il envoya promener tous ses livres, et désespéra du terme final. Ensuite, il arriva par degrés à Râjagṛha.

Dans ce moment, Bhagavat, sorti d'une profonde méditation, enseignait aux quatre assemblées la loi douce, douce, savoureuse comme le miel, le miel des abeilles. Cependant Çârîputra se tenait devant Bhagavat, un éventail à la main, éventant Bhagavat.

Le parivrâjaka Dìrghanakha, voyant Bhagavat assis (dans cette réunion groupée) en forme de demi-lune[3] et Çâriputra, un éventail à la main, éventant Bhagavat, s'adressa à Bhagavat en ces termes: Bhagavat, rien ne m'agrée[4].

Bhagavat répondit : Agnivaiçyâyana[5], est-ce que cette vue, en vertu de laquelle tu dis : Rien ne m'agrée, cette (vue) même ne t'agrée pas[6]?

— Gautama, cette vue en vertu de laquelle je dis : Rien ne m'agrée, cette (vue) même ne m'agrée pas.

— Agnivaiçyâyana, puisque telle est ta pensée, telle est ta vue, cette vue, il te faut l'abandonner, la rejeter, la vomir, sans t'attacher à une autre vue, sans en adopter, en faire surgir une autre.

1 Tout ce qui est entre crochets ne se trouve que dans le tibétain.

2 *Aindram vyâkaraṇam*, tib. *dvaṅ-pai vrda-sprod.*

3 C'est ce que dit très clairement le tibétain; peut-être le sanskrit devrait-il se traduire : « un jour de demi-lune », c'est-à-dire de premier ou de deuxième quartier.

4 Ou « je ne puis rien supporter ». Le verbe *xamate* employé ici a la même racine que *xamâ* et *xânti* qui désignent la « patience ». Mais *xamate* est rendu dans le tibétain par *'ts'al* et surtout *'dod* qui expriment le « désir », tandis que la traduction ordinaire de *xamâ* et *xânti* est *vzad.* Le tibétain traduit donc : « je ne désire rien, je n'aspire à rien. » La traduction que j'adopte est une sorte d'intermédiaire entre la nuance du sanskrit et celle du tibétain.

5 La traduction tibétaine de ce mot signifie : « fils de celui qui a un vêtement de feu » ou « l'apparence du feu ».

6 La dernière partie de cette question et la première de la réponse qui suit manquent dans le Ms. népalais; ce qui rend le passage inintelligible.

Eh bien ! Gotama, puisque telle est ma pensée, telle est ma vue, j'abandonnerai cette vue je la rejetterai, sans m'attacher à une autre vue, sans en adopter, en faire surgir une autre.

Agnivaçyâyana, beaucoup de gens dans le monde ne seront pas d'accord avec toi ; bien peu de gens (au contraire), ayant cette même pensée, ayant cette vue, tiendront un langage tel que le tien. Agnivaiçyâyana, les Çramaṇas et les Brahmanes qui abandonnent résolument cette vue sans en adopter une autre sont estimés de beaucoup les moins nombreux dans le monde[1].

Agnivaiçyâyana, voici les trois vues différentes sur lesquelles on peut se rencontrer. — Quelles (sont ces) trois ? — Ici Agnivaiçyâyana quelques-uns ont cette vue qui leur fait dire : Tout m'agrée. — Mais il y en a une autre ; car quelques-uns ont cette vue qui leur fait dire : Rien ne m'agrée. — Il y en a (encore) une autre ; car quelques-uns ont cette vue qui leur fait dire : Telle chose m'agrée, telle chose ne m'agrée pas.

Là, Agnivaiçyâyana, la vue qui consiste à dire : Tout m'agrée, cette vue tend à fortifier la convoitise non à l'affaiblir ; à fortifier la haine, non à l'affaiblir ; à fortifier l'égarement, non à l'affaiblir : (elle tend) à l'union, non à la séparation ; aux kleça, non à la purification ; à l'accroissement, non à la diminution ; à la recherche du plaisir, à la prise de possession, à l'ambition.

Là, Agnivaiçyâyana, la vue qui consiste à dire : Rien ne m'agrée, cette vue tend à affaiblir la convoitise, non à la fortifier ; à affaiblir la haine, non à la fortifier ; à affaiblir l'égarement, non à le fortifier : elle tend à la séparation, non à l'union ; à la purification, non au kleça ; à la diminution, non à l'accroissement ; à l'absence de recherche du plaisir, de prise de possession, d'ambition.

Là, Agnivaiçyâyana, la vue qui consiste à dire : Telle chose m'agrée, telle chose ne m'agrée pas, cette vue-là, en tant que la chose agrée, tend à fortifier la convoitise, non à l'affaiblir ; à fortifier la haine, non à l'affaiblir ; à fortifier l'égarement, non à l'affaiblir ; (elle tend) à l'union, non à la séparation ; au

[1] Ce paragraphe, dans le Ms. népâlais, se réduit à la premiere et à la dernière phrase. « Agnivaiçyâyana, beaucoup de gens dans le monde ne sont pas d'accord avec toi... ceux-là sont déclarés plus que rares dans le monde. » J'ai donc dû traduire, d'après le tibétain, en ajoutant toutefois au premier membre de phrase une négation qui n'y est pas, mais qui est dans le sanskrit et sans laquelle la phrase ne se comprend pas. L'expression finale « de beaucoup les moins nombreux » ou « plus que rares » rend le sanskrit *tanubhya* : *tanutarâ*. — *Tanu* pourrait être pris dans le sens de « peu considéré » ; mais un texte parallèle que nous donnons plus loin prouve que *tanu* est ici l'opposé de *bahu* « nombreux. »

kleça, non à la purification ; à la recherche du plaisir, à la prise de possession, à l'ambition. (Mais) en tant que la chose n'agrée pas, elle tend à affaiblir la convoitise, non à la fortifier; à affaiblir la haine, non à la fortifier; à affaiblir l'égarement, non à le fortifier : (elle tend) à la séparation, non à l'union ; à la purification, non au kleça; à la diminution, non à l'accroissement; à l'absence de recherche du plaisir, de prise de possession, d'ambition.

Là-dessus, l'auditeur de l'Arya qui a entendu (prêcher la doctrine) se fait à lui-même cette leçon : Si j'avais cette vue qui fait dire : Tout m'agrée, il en est deux avec lesquels je serais en contradiction, celui qui a cette vue consistant à dire : Rien ne m'agrée, et celui qui a cette (autre) vue consistant à dire : Telle chose m'agrée, telle chose ne m'agrée pas. Or quand on est en opposition, il y a contradiction, quand il y a contradiction, il y a outrage; se voyant donc exposé à l'opposition, à la contradiction, à l'outrage, il rejette cette vue, il rejette l'autre vue, il rejette encore l'autre vue et n'en adopte (aucune) autre. Voilà comment il abandonne cette vue, la rejette, la vomit, sans s'attacher à une autre vue, sans en adopter, sans en faire surgir une autre.

Là (encore), l'auditeur de l'Ârya qui a entendu (prêcher la doctrine), se fait à lui-même cette leçon : Si j'avais cette vue qui fait dire : Rien ne m'agrée, il en est deux avec lesquels je me trouverais en opposition, en contradiction, celui qui a cette vue consistant à dire : Tout m'agrée, et celui qui a cette vue consistant à dire : Telle chose m'agrée, telle chose ne m'agrée pas. Quand il y a opposition, il y a contradiction ; quand il y a contradiction, il y a outrage. — Se voyant donc exposé à l'opposition, à la contradiction, à l'outrage, il rejette cette vue et n'en adopte pas une autre. Voilà comment il abandonne cette vue, la rejette, la vomit, sans s'attacher à une autre, sans en adopter, sans en faire surgir une autre.

Là (enfin), l'auditeur de l'Ârya qui a entendu (prêcher la doctrine) se fait à lui-même cette leçon : Si j'avais cette vue qui fait dire : « Telle chose m'agrée, telle chose ne m'agrée pas », il en est deux avec lesquels je me trouverais en opposition et en contradiction, celui qui a cette vue consistant à dire : « Tout m'agrée », et celui qui a cette autre vue consistant à dire : « Rien ne m'agrée ». Or, quand il y a opposition, il y a contradiction; quand il y a contradiction, il y a outrage. — Se voyant donc exposé à l'opposition, à la contradiction, à l'outrage, il renonce à cette vue et n'en adopte pas une

autre. Voilà comment il abandonne cette vue, la rejette, la vomit, sans s'attacher à une autre, sans en adopter, sans en faire surgir une autre.

Agnivaiçyâyana, ce corps a une forme, il est matériel, composé des quatre grands éléments. L'auditeur de l'Ârya doit demeurer ferme, les yeux de l'esprit fixés constamment sur la production et la destruction, sur l'absence de passion, sur l'obstruction, sur le renoncement absolu. Si l'auditeur de l'Ârya demeure ainsi ferme, les yeux de l'esprit fixés sur la production et la destruction, la complaisance pour le corps, l'affection pour le corps, la tendresse pour le corps, la tendance à considérer le corps comme un séjour, un point d'attache, une habitation, tout cela par (la puissance de) sa méditation, cesse de se développer.

Agnivaiçyâyana, ces trois sensations existent.

— Quelles (sont ces) trois? — Sensation de plaisir, sensation de douleur, sensation exempte de plaisir comme de douleur.

Au moment où l'auditeur de l'Ârya qui a entendu (prêcher la doctrine) éprouve une sensation de plaisir, deux sensations sont en ce moment-là supprimées pour lui, la sensation de douleur et la sensation exempte de douleur comme de plaisir. En ce moment l'auditeur de l'Ârya n'éprouve qu'une sensation de plaisir [1]; mais cette sensation de plaisir est impermanente, sujette à la loi de la suppression (nirodha).

Au moment où l'auditeur de l'Ârya éprouve une sensation de douleur, deux sensations sont, en ce moment-là, supprimées pour lui, la sensation de plaisir et la sensation exempte de douleur comme de plaisir. L'auditeur de l'Ârya n'éprouve, en ce moment-là, qu'une sensation de douleur; mais cette sensation est impermanente, soumise à la loi de la suppression.

Au moment où l'auditeur de l'Ârya éprouve une sensation exempte de plaisir et de douleur, deux sensations, sont, en ce moment-là, supprimées pour lui, la sensation de plaisir et la sensation de douleur. L'auditeur de l'Ârya, en ce moment-là, n'éprouve qu'une sensation exempte de plaisir et de peine; mais cette sensation est impermanente, soumise à la loi de la suppression.

[1] Le tibétain dit ici et plus loin « éprouve une sensation... de la durée d'un jour *(ñi-ts'e)* », c'est-à-dire « très courte, passagère ». Cette expression paraît correspondre au mot du texte sanskrit *eva* « seulement, ne... que », mais elle n'a pas de véritable équivalent.

Alors cette pensée lui vient : Ces sensations, quel est leur point de départ ? Quelle est leur cause ? Comment naissent-elles ? Comment se produisent-elles ? — C'est le toucher qui est leur point de départ, le toucher qui est leur cause ; c'est du toucher qu'elles naissent, c'est le toucher qui les produit. Puisque ce toucher, en prenant naissance, donne naissance aux sensations, si l'on supprime ce toucher, les sensations sont (du même coup) supprimées, s'apaisent complètement, se refroidissent, disparaissent. Ainsi, quelque sensation qu'il éprouve, sensation de plaisir, sensation de douleur, sensation exempte de plaisir et de douleur, (il dit :) je sais exactement comment ces sensations apparaissent et disparaissent, quel mal elles font actuellement et ultérieurement, et comment on s'en défait.

Par cette connaissance exacte qu'il a de l'apparition et de la disparition des sensations, du mal actuel et ultérieur qu'elles font et du moyen de s'en défaire, les sensations ont beau se produire, il demeure ferme, l'esprit fixé sur l'impermanence, sur le dépérissement, sur l'absence de passion, sur la suppression, sur le renoncement. S'il éprouve une sensation qui intéresse le corps, il la connaît très exactement : C'est une sensation intéressant le corps que j'éprouve, dit-il ; s'il éprouve une sensation intéressant la vie, il la connaît exactement : C'est une sensation intéressant la vie que j'éprouve, dit-il.

Aussi, quand le corps se brise, quand la vie est arrivée à son terme, à l'instant même[1], toutes les sensations qu'il a eues sont supprimées sans qu'il en reste rien ; sans qu'il en reste rien, elles disparaissent, périssent, finissent. (Car) cette pensée lui vient (à l'esprit) : On a beau éprouver une sensation de plaisir, le moment où le corps se brise ne manquera pas d'arriver ; mais ceci est la fin de la douleur : qu'on éprouve une sensation de douleur ou une sensation exempte de plaisir et de douleur, le moment où le corps se brise ne manquera pas d'arriver ; mais ceci est la fin de la douleur. Donc, lorsqu'il éprouve une sensation de plaisir, c'est détaché qu'il l'éprouve, non attaché ; de même pour la sensation de douleur et la sensation exempte de plaisir et de douleur, c'est détaché qu'il l'éprouve, non attaché. Détaché de quoi ? Détaché de la convoitise, de la haine, de l'égarement, détaché de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort, du chagrin, de la

[1] Ou ici même, c'est-à-dire avant que la mort ait produit son effet.

lamentation, de la douleur, de la tristesse, de l'agitation, délivré (en un mot) de la douleur. — Voilà ce que je dis.

Pendant ce temps, l'Âyuṣmat Çâriputra, reçu solennellement depuis une qiunzaine, se tenait derrière Bhagavat, un éventail à la main, éventant Bhagavat.

L'Âyuṣmat Çâriputra fit cette réflexion : Bhagavat célèbre uniquement l'abandon de ces lois, il célèbre uniquement l'absence de passion, l'obstruction uniquement, le renoncement uniquement; si je résidais dans la contemplation de l'abandon de ces lois, si je résidais dans la contemplation de l'absence de passion, dans la contemplation de l'obstruction, dans la contemplation du renoncement?

Comme l'Âyuṣmat Çâriputra résidait dans la contemplation de ces lois, dans la contemplation de la ruine, dans la contemplation de l'absence de passion, dans la contemplation de l'obstruction, dans la contemplation du renoncement, son esprit fut délivré des souillures de manière à ne plus (jamais) être pris; et (en même temps) l'œil de la loi sans poussière et sans tache naquit à l'égard des conditions (de l'existence) pour le parivrâjaka Dîrghanakha.

Alors le parivrâjaka Dîrghanakha, voyant bien la loi, possédant bien la loi, comprenant bien la loi, pénétrant bien la loi jusqu'au fond, ayant traversé tous les doutes, dissipé toutes les incertitudes, ne mettant plus sa confiance dans aucun autre, n'ayant plus à être conduit par un autre à l'égard des lois enseignées par le maître, ayant obtenu pleine confiance en lui-même, se leva de son siège, rejeta son vêtement de dessus sur une épaule, et faisant l'anjali, incliné du côté où était Bhagavat, s'adressa en ces termes à Bhagavat : « Puissé-je obtenir, ô vénérable, l'initiation dans la discipline et la loi bien enseignée, la réception solennelle et la condition de Bhixu! Puissé-je pratiquer la pureté en présence de Bhagavat ! » — Le parivrâjaka Dîrghanakha obtint l'initiation dans la discipline et la loi bien enseignée, la réception solennelle et la condition de Bhixu.

[1] *Prâpta* (« ayant acquis ») que le tibétain rend par *thos* (« ayant entendu »).

« Dissipé toutes les incertitudes » est dans le tibétain seul et doit avoir été omis par négligence dans le Ms. sanskrit; car on retrouve cette expression dans le passage correspondant du Subhadra, X, 4. Elle ne manque jamais, du reste, dans la phrase pâlie correspondante que les textes répètent à satiété.

Ainsi initié, il fut un Âyuṣmat qui vivait seul, retiré, vigilant, appliqué, désintéressé; vivant seul, retiré, vigilant, appliqué, désintéressé, en vue du but pour lequel des fils de famille, faisant tomber leur barbe et leurs cheveux, et revêtant des habits grossiers, quittent, avec une foi parfaite, les lieux habités pour les lieux inhabités, et résident dans la pureté au-dessus de laquelle il n'y a rien.

Ayant ainsi vu la loi, il fit apparaître devant ses yeux la science supérieure, en prit possession, et fit cette déclaration : « La naissance est détruite pour moi, j'ai pris la pureté pour résidence, j'ai fait ce que j'avais à faire, je ne connais pas d'autre existence que celle-ci. »

Quand cette connaissance fut bien formée en lui, l'Âyuṣmat devint un Arhat dont l'esprit était bien et entièrement délivré [1].

Alors Bhagavat, s'adressant aux Bhixus, leur dit : « Bhixus, le premier (de ceux) de mes Bhixus qui ont acquis la connaissance distincte [2], le voici : il n'est autre que le Bhixu Koṣṭhila [3]. »

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui détruit tous les doutes. Quels actes, ô vénérable, le grand Koṣṭhila [4] avait-il faits pour être grand orateur (Mahâvâdî), et pour que, après son initiation, l'état d'Arhat se soit manifesté pour lui? Bhagavat répondit : Bhixus, Koṣṭhila, autrefois, dans d'autres existences... (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, cinq cents voleurs ayant à leur tête un généralissime étaient en campagne pour le vol. En avançant toujours, ils parvinrent à une forêt de *mimosa catechu* [5]. Alors le généralissime dit : « Vous, avec vos yeux larges comme des lotus, voyez s'il n'y aurait pas ici quelque homme d'une autre bande, afin que nous puissions passer après avoir fait une offrande aux Yaxas. »

[1] On remarquera que cette arrivée à l'état d'Arhat n'est pas présentée ici dans la forme habituelle.

[2] *Agra :... pratisamvitprâptânâm.*

[3] En tibétain *gsus-po-che* « grand estomac (ou magasin) ». C'est le même terme qui traduit le nom de lieu *Sthûlakoṣṭhaka* (récit 80). Je ne m'explique pas ce nom. S'agit-il de l'emmagasinement de la science et spécialement de la Bodhi? Car *Koṣṭhila* doit être un surnom, aussi bien que Dîrghanakha, du reste. D'après le Dul-va, le vrai nom de ce personnage était (en tibétain) *Stod-riṅs* qui pourrait correspondre à un sanskrit *Dîrghottara* (ou *Dîrghastuti).*

[4] Le Ms. népâlais porte ici *Kâthila.*

[5] Le Ms. népâlais porte : *khadira-vadira-vanam.* — *Vadira* doit n'être qu'une répétition fautive de *khadira* faite par étourderie : le tibétain rend seulement *khadira.*

Or, un Pratyekabuddha demeurait dans cette forêt de mimosa catechu ; les voleurs, en fouillant le bois, l'aperçurent et [1] le menèrent au généralissime. Le généralissime donna cet ordre : « Qu'on le mette à mort » ! Alors le Pratyekabuddha, pour le plus grand bien de ces hommes, semblable au roi des cygnes déployant ses ailes, s'éleva dans les routes du Svarga et se mit à faire voir divers prodiges. Aussitôt le généralissime tomba à ses pieds, comme un arbre déraciné, lui fit l'aveu de sa faute, lui offrit des aliments, et prononça ce vœu *(praṇidhâna)* : « Puissé-je recevoir de telles qualités ! puissé-je rencontrer un maître encore plus éminent que celui-ci et ne pas me l'aliéner ! »

Bhagavat ajouta : Que pensez-vous, Bhixus? Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le généralissime des voleurs, c'était ce Koṣṭhila. Plus tard, il fut initié sous le bienheureux Kâçyapa. Là, pendant dix mille ans, il garda fidèlement la résidence dans la pureté; c'est à cause de cela que maintenant l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui.

C'est que, Bhixus, les actes entièrement noirs (5)... *Actes blancs et actes noirs...*

Ainsi parla Bhagavat... (2) ..

Rapprochements et remarques

I. Eugène Burnouf a donné la première partie de cet Avadâna (le récit du temps présent) dans son *Introd à l'hist. du Buddhisme indien* (p. 406-411 de la réimpression).

II. L'histoire de Dîrghanakha, de sa sœur et de son neveu, est racontée au commencement du Kandjour. Il serait intéressant de donner ici des extraits de ce recueil, mais ce serait allonger démesurément cette notice. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'analyse de Csoma (V. *Annales du Musée Guimet*, II, pages 151-2).

III. Un sutra tibétain du Kandjour (Mdo. XXVIII, 2), intitulé : « Questions de Dîrghanakha » (V. *Annales*, etc., V, p. 283), nous montre ce personnage posant à Çâkyamuni dix questions relatives aux perfections physiques et morales du Buddha, et renseigné par lui sur les actions vertueuses qui en sont la cause. Dîrghanakha appelle le Buddha « Çramaṇa Gautama », et le Buddha lui répond en l'appelant : « Grand Brahmane ». Bien que ce texte soit assez court et non dépourvu d'intérêt, il diffère trop de notre texte sanskrit, et nous le laissons de côté à regret.

IV. Le quatrième texte du troisième chapitre de la deuxième section du recueil pâli

[1] Le tibétain ajoute ou le Ms. népalais omet : « l'ayant saisi ».

intitulé: *Majjhima-nikâya* reproduit, article par article, point par point, sinon mot pour mot, la discussion de notre récit sanskrit entre le Buddha et Dîrghanakha, ou plutôt la leçon faite à Dîrghanakha par le Buddha. Nous croyons devoir en donner la traduction complète; nous ferons néanmoins quelques coupures, c'est-à-dire que nous supprimerons quelques-unes de ces redites qui allongent inutilement le texte.

Suttanta (intitulé) Dîghanakha [1]

Voici ce que j'ai entendu : Bhagavat résidait une fois à Râjagṛha, à la montagne du Pic-des-Vautours, dans la Grotte du Sanglier.

Or, le parivrâjaka Dîrghanakha se rendit là où était Bhagavat. Quand il y fut arrivé, il échangea avec lui des amabilités. Après un entretien aimable et affectueux, il se plaça à une petite distance. Se tenant à une petite distance, le parivrâjaka Dîrghanakha parla ainsi à Bhagavat : Gotama, pour moi, voici ce que je dis et ce que je pense : Rien ne m'agrée.

— Aggivessana, cette pensée même : « Rien ne m'agrée, » cette pensée ne t'agrée pas ?

— Si cette pensée m'agréait, je dirais : Vois ceci ! c'est une telle chose (qui me plaît); vois ceci ! c'est une telle chose (qui me déplaît) [2].

— Aussi, Aggivessana, sont-ils plus que beaucoup dans le monde ceux qui disent : Vois ceci, c'est une telle chose (qui me plaît); voici ceci, c'est une telle chose (qui me déplaît), et qui, n'abandonnant pas cette manière de voir, en prennent (aussi) une autre. Ils sont moins que peu dans le monde, Aggivessana, ceux qui disent : Vois ceci ! c'est une telle chose (qui me plaît); vois ceci ! c'est une telle chose (qui me déplaît), et qui, abandonnant cette vue, n'en adoptent pas une autre [3].

Il y a, A..., des Çramanas et des Brahmanes qui parlent ainsi, pensent ainsi : Tout m'agrée.

Il y a, A..., des Çramanas et des Brahmanes qui parlent ainsi et ont cette pensée : Rien ne m'agrée.

Il y a, A..., des Çramanas et des Brahmanes qui parlent ainsi et ont cette pensée : Certaine chose m'agrée, certaine chose ne m'agrée pas.

Ici, A..., pour les Çramanas et les Brahmanes qui parlent ainsi et ont cette pensée : Tout m'agrée, une telle manière de voir implique la passion, l'union intime, la satisfaction, l'application, l'acceptation.

Ici, A..., pour les Çramanas et les Brahmanes qui parlent ainsi et ont cette pensée : Rien ne m'agrée, une telle manière de voir implique l'absence de passion, d'union intime, de satisfaction, d'application, d'acceptation.

[1] Le texte de ce Suttanta a été publié par M. Trenckner dans la collection de la Pâli text Society (Majjhima-nikâya I, p. 497-501).

[2] Ou bien... « je dirais : ceci devrait être ainsi, cela devrait être ainsi ».

[3] Toute cette première partie de l'argumentation est traitée autrement dans le texte sanskrit. C'est là partie plus difficile du texte ; c'est aussi celle dans laquelle les deux versions sont le plus divergentes dans l'expression d'une pensée qui est cependant la même.

Là-dessus, le parivrâjaka Dîrghanakha dit à Bhagavat : L'honorable Gotama exalte ma manière de voir, l'honorable Gotama exalte fort ma manière de voir.

Ici, A..., pour les Çramanas et les Brahmanes qui parlent ainsi et ont cette pensée : Certaine chose m'agrée, certaine chose ne m'agrée pas, leur manière de voir, pour ce qui agrée, implique la passion, etc...; pour ce qui n'agrée pas, elle implique l'absence de passion... d'acceptation.

Ici, A..., au sujet des Çramanas et des Brahmanes qui parlent ainsi et ont cette pensée : Tout m'agrée, l'homme avisé fait la réflexion suivante : Cette vue (qui consiste à dire) Tout m'agrée, si j'y adhérais fortement, si je l'adoptais pleinement, disant : C'est la vérité, toute autre (vue) est fausse, il en est deux avec lesquels je serais en dissentiment, le Çramana ou le Brahmane qui dit et pense : Rien ne m'agrée, — le Çramana ou le Brahmane qui dit et pense : Certaine chose m'agrée, certaine chose ne m'agrée pas. Je serais donc en dissentiment avec ces deux-là. Or, quand il y a dissentiment, il y a contradiction; quand il y a contradiction, il y a opposition; quand il y a opposition, il y a outrage. Voyant donc, en (ce qui) le (concerne), dissentiment, contradiction, opposition, outrage, il abandonne cette manière de voir et n'en adopte pas une autre. Voilà comment se fait l'abandon, voilà comment se fait le rejet de ces manières de voir.

Ici, A..., au sujet des Çramanas et des Brahmanes qui parlent ainsi, pensent ainsi : Rien ne m'agrée, l'homme avisé fait la réflexion suivante : Cette vue (qui consiste à dire) : Rien ne m'agrée, si j'y adhérais fortement, si je l'adoptais pleinement, disant : C'est la vérité, toute autre (vue) est fausse, il en est deux avec lesquels je serais en dissentiment, le Çramana ou le Brahmane qui dit : Tout m'agrée, — le Çramana ou le Brahmane qui dit : Certaine chose m'agrée, certaine chose ne m'agrée pas. Je serais en dissentiment avec ces deux. Or, quand il y a dissentiment, etc. (comme ci-dessus).

Ici, A..., au sujet des Çramanas et des Brahmanes qui parlent ainsi, pensent ainsi : Certaine chose m'agrée, certaine chose ne m'agrée pas, l'homme avisé fait la réflexion suivante : Cette vue (qui consiste à dire) : Certaine chose m'agrée, certaine chose ne m'agrée pas, si j'y adhérais fortement, si je l'adoptais pleinement en disant : C'est la vérité, toute autre (vue) est fausse, il en est deux avec lesquels je serais en dissentiment, le Çramana ou le Brahmane qui parle ainsi, pense ainsi : Tout m'agrée, — le Çramana ou le Brahmane qui pense ainsi : Rien ne m'agrée. Je serais en dissentiment avec ces deux-là. Or, quand il y a dissentiment, etc. (comme ci-dessus)... Voilà comment se fait l'abandon, comment se fait le rejet de ces manières de voir.

Or, Aggivessana, ce corps, qui a une forme, qui est composé des quatre grands éléments (bhûta), qui provient d'un père et d'une mère, qui s'entretient de riz boulli, de riz, de gruau de riz, qui ne dure pas, exposé à être défait, pulvérisé, brisé, soumis par conséquent à la loi de la destruction, doit être considéré (comme un siège) d'impermanence, de douleur, de maladies, d'ulcères, de dards, de souffrance, de malaise, comme étranger, du dehors, vide, et n'étant pas le moi. Pour celui qui considère le corps (comme un siège) d'impermanence, de douleur, etc., etc., tout ce qui tient au corps, la passion pour le corps, la tendresse pour le corps, la recherche du corps (sont des choses auxquelles) il renonce.

Aggivessana, ces trois sensations existent, la sensation de plaisir, la sensation de peine, la sensation exempte de plaisir et de souffrance. A..., au moment où l'on éprouve une sensation de plaisir, on n'éprouve en ce moment-là ni sensation pénible, ni sensation exempte de plaisir et de peine; c'est une sensation de plaisir qu'on éprouve en ce moment-là. Au moment où l'on éprouve une sensation de peine, on n'éprouve, à ce moment-là, ni sensation de plaisir, ni sensation exempte de plaisir et de peine; c'est une sensation de peine qu'on éprouve à ce moment-là. Au moment où l'on éprouve une sensation exempte de plaisir et de peine, on n'éprouve ni sensation de plaisir ni sensation de peine ; c'est une sensation exempte de plaisir et de peine qu'on éprouve à ce moment-là.

Or, A..., la sensation de plaisir est impermanente, complexe, tenant à une série de causes et d'effets, soumise à la loi du dépérissement, de la séparation, de la suppression. De même la sensation de peine est impermanente, complexe, etc... De même la sensation exempte de plaisir et de peine est impermanente, complexe, etc., etc.

Considérant cela, A..., l'auditeur de l'Arya, qui a entendu prêcher la doctrine, se dégoûte de la sensation de douleur, se dégoûte de la sensation de plaisir, se dégoûte de la sensation exempte de plaisir et de peine. En étant dégoûté, il ne s'y attache pas ; par l'absence d'attachement, il est délivré. « Je suis délivré, bien délivré, » dit-il en connaissance de cause. « La naissance a péri, la pureté a été revêtue, ce qui était à faire a été fait, il n'y a plus d'autre existence que celle-ci. » Voilà ce qu'il sait parfaitement.

A..., le Bhixu qui a l'esprit délivré de la sorte n'a plus d'entretien avec personne, de contradiction avec personne ; et ce qui se dit dans le monde le laisse indifférent.

Pendant ce temps l'Ayuṣmat Çâriputra, se tenant derrière Bhagavat, éventait Bhagavat.

Alors l'Ayuṣmat Çâriputra eut cette pensée : Bhagavat a enseigné l'abandon de telles et telles conditions par (l'effet de) la connaissance supérieure, le Sugata a enseigné le rejet de telles et telles conditions par (l'effet de) la connaissance supérieure. — L'Ayuṣmat Çâriputra, par suite de ces réflexions, n'acceptant pas les (dites) conditions, son esprit fut délivré des souillures *(âçrava)*.

Quant au Parivrâjaka Dîrghanakha, l'œil de la loi sans poussière et sans tache naquit pour lui. Tout ce qui est soumis à la loi d'origine est soumis à la loi de suppression, disait-il.

Alors le Parivrâjaka Dîrghanâkha, ayant vu la loi, obtenu la loi, compris la loi, plongé dans la loi, traversé le doute, dissipé les incertitudes, acquis la confiance, ne s'appuyant plus sur autre chose que l'enseignement du maître, dit à Bhagavat : Excellent, Gotama ! Excellent, Gotama ! C'est comme si, Gotama, on redressait ce qui est de travers, ou qu'on découvrît ce qui est voilé, ou qu'on montrât le chemin à un égaré, ou qu'on tînt un flambeau dans l'obscurité pour faire voir les formes à ceux qui ont des yeux. C'est ainsi que Gotama a fait briller la Loi par plusieurs déductions : Eh bien ! je vais en refuge dans son excellence Gotama, dans la Loi, dans la Confrérie. Que son excellence Gotama me reçoive comme Upâsaka ; (car), à partir d'aujourd'hui jusqu'à mon dernier jour, je suis allé dans le refuge.

J'ai reproduit la conclusion de ce Sûtra, bien qu'elle soit fort connue; car c'est la fin

commune d'un grand nombre de textes pàlis. On y voit que Dîrghanakha devient simplement Upâsaka, tandis que dans notre texte sanskrit il devient Arhat. Mais toutes les expressions par lesquelles on exprime son état moral au moment où il fait sa profession de foi, conviennent bien mieux à un Arhat qu'à un Upâsaka.

10. SANGÎTI (100)

— Le concert ou le concile[1] —

Le bienheureux Buddha (1)... résidait à Kuçinagara, dans le voisinage des Mallas, dans le (petit) bois formé par une paire d'arbres Sâla.

Alors, à ce moment, qui était le temps du Nirvâṇa complet, Bhagavat s'adressa à l'Âyuṣmat Ânanda : « Ânanda, lui dit-il, prépare pour le Tathâgata, entre les deux Sâlas formant la paire, un lit qui ait la tête au Nord. Aujourd'hui, dans la veille du milieu de la nuit, aura lieu le Nirvâṇa complet du Tathâgata dans l'élément du Nirvâṇa, où il n'y a aucun reste d'Upadhi. » — « Oui, vénérable », répondit l'Âyuṣmat Ânanda; et, conformément aux ordres de Bhagavat, il prépara, entre les deux arbres Sâlas formant la paire, un lit qui avait la tête au Nord; après quoi, se dirigeant vers le lieu où était Bhagavat, quand il y fut arrivé, il salua avec la tête les pieds de Bhagavat, puis se tint à une petite distance. Se tenant à une petite distance, l'Âyuṣmat Ânanda parla ainsi à Bhagavat : « Vénérable, le lit du Tathâgata est prêt, il est placé entre les deux arbres Sâlas formant la paire, il a la tête au Nord. »

Alors Bhagavat se rendit au lieu où était le lit ; quand il y fut arrivé, il se coucha sur le côté droit, plaçant bien ses pieds l'un contre l'autre, se rappelant la notion intime de la lumière (intellectuelle), rassemblant toute sa science, fixant uniquement dans son esprit la notion intime du Nirvâṇa. Là, pendant la nuit, à la veille du milieu, Bhagavat obtint son Nirvâṇa complet dans l'élément du Nirvâṇa, où il n'y a aucun reste d'Upadhi.

[1] Ce mot signifie « concert » et aussi « reunion ». Burnouf le traduit par « concile »; il est, en effet, question, dans la deuxième partie, sinon d'un concile, du moins de réunions pour la Loi (*Dharmasangîti*); mais il est aussi question, dans la première, d'un concert de louanges en l'honneur du Buddha. N'est-ce pas le « concert » que désigne le titre? — Toutefois le tibétain, en traduisant ce mot par *yañ-dag-sdud*, indique une « assemblée, une réunion ». Mais un concert suppose une réunion de musiciens, et un concile bouddhique suppose une réunion de gens qui chantent les textes.

Aussitôt que le bienheureux Buddha fut entré dans le Nirvâṇa complet, à cet instant même, des météores ignés tombèrent du ciel, les tambours des dieux retentirent dans les airs.

Aussitôt que le bienheureux Buddha fut entré dans le Nirvâṇa complet, les deux Sâlas, les meilleurs des arbres qui constituaient le bouquet (d'arbres) formant la paire, [s'inclinèrent] et couvrirent de fleurs de Sàla la couche de lion du Tathâgata.

Aussitôt que le bienheureux Buddha fut entré dans son Nirvâṇa complet, un Bhixu prononça à cette heure même cette stance :

> Ils sont beaux, certes, les deux Sâla de ce bosquet, (ces arbres les) meilleurs des arbres,
> puisqu'ils ont couvert de fleurs le maître entré dans son Nirvâṇa complet.

Aussitôt que le bienheureux Buddha fut entré dans le Nirvâṇa complet, Çakra, le roi des dieux, prononça cette stance :

> Oui, les Samskâras sont impermanents, parce que, dès leur production, ils sont soumis à la loi de la destruction.
> A peine produits, en effet, ils rencontrent des obstacles; le bonheur consiste dans leur suppression.

Aussitôt que le Bienheureux Buddha fut entré dans le Nirvâṇa complet, Brahma, le maître du monde, prononça cette stance :

> Tous les êtres qui sont dans ce monde vont désormais rejeter le corps,
> puisque un maître comme celui-ci, qui n'a pas son pareil au monde,
> revêtu de la force d'un Tathâgata, doué de l'œil (de la science), est entré dans le Nirvâṇa complet.

Aussitôt que le bienheureux Buddha fut entré dans son Nirvâṇa complet, l'Âyuṣmat Aniruddha prononça cette stance :

> Il a cessé de respirer, cet ascète au cœur ferme.
> Il est parvenu au calme inébranlable, celui qui a l'œil (de la science), il a atteint le Nirvâṇa complet.
> Il y a eu une grande épouvante ; il y a eu (un tressaillement d') horripilation
> quand le maître doué des dons les plus variés est arrivé au terme final.
> L'esprit qui ne se laisse prendre à aucune attache, lorsqu'il reçoit (les objets de) la sensation,
> un tel esprit arrive à la délivrance de la même manière que s'éteint une lampe.

Sept jours après que le bienheureux Buddha fut entré dans le Nirvâṇa complet, l'Âyuṣmat Ânanda, décrivant un pradaxina autour du bûcher de Bhagavat, prononça cette stance :

> Le joyau des corps avec lequel le guide,
> doué de la grande puissance surnaturelle, est entré dans le monde de Brahma,
> a été consumé par une flamme sortie de lui-même.
> Il avait été enveloppé dans cinq cents paires de manteaux,
> oui, c'est dans mille manteaux bien comptés
> qu'il avait été enveloppé, le corps du Buddha ;
> Mais là, deux manteaux n'ont pas été brûlés,
> Le vêtement intérieur et l'extérieur [1].

Dans le deuxième siècle, après que le bienheureux Buddha fut entré dans son Nirvâṇa complet, dans la ville de Pâṭaliputra, le roi Açoka exerçait la royauté .. (10)... *Roi puissant et juste...*

Plus tard, il joue avec sa reine... (6)...

Un fils naquit, beau, admirable, charmant, avec des yeux semblables à ceux de [l'oiseau] Kuṇâla. A l'occasion de sa naissance, on fit une fête et on lui donna un nom. Quel sera, dit-on, le nom du jeune garçon ? — Les parents dirent : Puisque, dès le moment de sa naissance, ses yeux ont été comme ceux du Kuṇâla, que le nom de l'enfant soit donc Kuṇâla.

L'enfant Kuṇâla fut confié à huit nourrices... (7)... *Éducation brillante et prospère...*

Le roi, l'ayant pris dans ses bras, paré de tous ses ornements, et l'ayant regardé à plusieurs reprises, fut ravi de la perfection de sa beauté et s'écria : Mon fils n'a pas son pareil dans le monde pour la beauté.

A cette époque-là, il y avait, dans le pays de Çândhâra[2], un village appelé Puṣpabherotsâ[3]. Il naquit à l'un des maîtres de maison de ce village, un

[1] Stance énigmatique et bizarre. Le texte sanskrit est très défectueux, et j'ai dû m'aider de la traduction tibétaine. Je ne puis entrer dans la discussion des difficultés que soulève l'interprétation ; j'ai donné une traduction littérale aussi exacte que possible. A supposer qu'elle soit en effet exacte, je ne sais pas bien ce que signifient les mille manteaux et les deux non consumés.

[2] Burnouf dit Gaṇdhâra. La correction est tentante ; mais le tibétain transcrit *sa-'dzan ;* ce qui ne la favorise guère et invite à une autre qui serait Çândhâna ou Sâñjâna. Le mot ne se présentant qu'une fois, nous restons dans l'incertitude. J'ai reproduit la leçon du Ms.-népalais.

[3] Burnouf fait de Puṣpabherotsâ, qu'il met au masculin, un nom d'homme. Cependant le texte sanskrit dit bien que c'est le nom d'un village *(grâma).* Le Kalpa-dr.-av. en fait aussi un nom de lieu. Le tibétain traduit : *groṅ-me-tog-khur-chen-jes-bya-va* « le village appelé Grande-charge de fleurs ». — *Bherotsâ* signifierait : « la plus grande charge qu'un homme puisse porter *(khur-chen).* » Le Kalpa-dr.-av. écrit... *Bharotsâ.*

fils dont l'éclat dépassait celui des hommes, sans atteindre celui des dieux. A sa naissance, un étang fait de joyaux, plein d'eau saturée de parfums divins, apparut avec un grand parc rempli de fleurs [et de fruits] et mobile. Partout où allait le jeune garçon, l'étang et le parc apparaissaient au même endroit (que lui) ; on lui donna le nom de Sundara (beau).

Quand il fut, par succession de temps, devenu grand, il arriva qu'un jour des marchands de Puṣpabherotsya[1], vinrent à Pâṭaliputra. Munis de présents, ils se rendirent auprès du roi, tombèrent à ses pieds, lui offrirent leurs dons et se tinrent devant lui.

Alors le roi Açoka leur montra Kuṇâla et leur dit : Eh! Messieurs les marchands, dans vos pérégrinations[2], avez vous jamais vu jusqu'à présent quelque part, sur toute la surface (de la terre), un (enfant) pareil, d'une beauté aussi particulière? — Les marchands firent l'anjali, tombèrent aux pieds du roi, lui demandèrent de (pouvoir) parler sans crainte, et lui dirent : « Majesté, il y a dans notre pays un jeune garçon du nom de Sundara qui dépasse l'éclat des hommes, sans atteindre à l'éclat des dieux. A sa naissance, un étang fait de pierres précieuses, dont l'eau est remplie de parfums divins apparut en même temps qu'un parc abondant en fleurs et en fruits, grand et mobile : partout où va le jeune garçon, l'étang et le parc apparaissent toujours près de lui. »

A l'ouïe de ce discours, le roi Açoka fut dans un extrême étonnement. Poussé par la curiosité, il envoya un exprès avec ce message : « Le roi Açoka désire se rendre ici pour voir le jeune Sundara; faites donc vos préparatifs et prenez vos dispositions en conséquence. »

Alors la population tout entière fut épouvantée : « Pourvu, disait-elle, qu'il n'arrive pas quelque calamité, si le roi vient ici dans tout l'appareil de sa puissance! » Alors on attela pour le jeune homme un char fortuné[3], on lui

[1] Ici le nom est écrit *Puṣpabherotsya*

[2] Le mot du texte est *paryayuṣyar* ou *paryapuṣpar*, en relation avec *bharadbhis* (par vous), de sorte qu'il faut toujours lire *air* à la fin. Mais cette correction évidente ne rend pas le mot plus clair; j'avais pensé à un mot *paryâyuṣya* (qui a une longue expérience de la vie). Le tibétain traduit par le *byam-pa-na* (quand vous étiez très répandus, dans vos pérégrinations), ce qui concorde parfaitement avec l'expression correspondante du Kalpadruma-avadâna : *paryaṭadbhirdiça* : (parcourant les régions). La leçon de notre Ms. en est probablement l'altération.

[3] *Bhadrayâlam* : il faut évidemment lire *yânam*, qui se trouve dans le Kalpadrama-avadâna sans accompagnement de *bhadra*.

confia, pour le donner comme présent, un collier de perles valant 100.000 (pièces de monnaie), et on l'envoya en présence du roi Açoka. Il se mit donc en route et, avançant toujours, il atteignit Pâṭaliputra.

Muni du collier de perles valant 100.000 (Karsâpaṇa), il vint se présenter devant le roi Açoka. Dès que le roi Açoka aperçut Sundara, en voyant sa beauté, son éclat, sa bonne mine, tous ses avantages extérieurs, l'étang divin et le parc, il fut dans un extrême étonnement. Alors le roi Açoka, pour faire partager cet étonnement au Sthavira Upagupta, se rendit à la Maison du-Coq, (Kukkuṭâgâra), emmenant avec lui le jeune Sundara. Upagupta et tout son entourage composé de dix mille personnes de ces deux catégories, — disciples et gens du vulgaire enclins à la vertu, — furent dans l'étonnement. Quant à Sundara, il salua les pieds du Sthavira et s'assit devant lui pour entendre la loi.

Le Sthavira Upagupta lui enseigna la loi. Alors, le jeune homme, dont le caractère propre *(santati)* était complètement mûri, eut le désir de se faire initier, lorsqu'il eut entendu la loi. Aussi, après en avoir demandé la permission au roi Açoka, il fut initié par les soins du Sthavira Upagupta. A force d'application... (23) *Arrivée à l'état d'Arhat...*

Alors le roi Açoka, ayant conçu un doute, interrogea le Sthavira : « Vénérable, quels actes Sundara avait-il faits pour qu'un étang fait de pierreries, et dont l'eau est remplie de parfums divins, ait ainsi apparu en même temps que lui, avec un grand parc, riche en fleurs et en fruits, ayant le pouvoir de se déplacer ? »

Upagupta répondit : « Grand roi, Sundara, dans d'autres naissances antérieures (12)... *Le fruit des œuvres et la transmigration...*

Autrefois, grand roi, à l'époque où Bhagavat venait d'entrer dans son Nirvâṇa complet, l'Âyuṣmat Mahâ-Kâçyapa, avec une suite de 500 personnes, faisait une tournée dans la campagne au pays de Magadha, avec le désir de tenir des réunions sur la loi [1]. Sur ces entrefaites, un pauvre laboureur [2] aperçut la grande confrérie des Bhixus abattus par le chagrin que leur causait la séparation d'avec leur maître, fatigués de la marche, tout souillés de poussière. Ému de compassion, il invita Kâçyapa et les 500 Bhixus qui

[1] *Dharma-sangiti.* De là, peut-être, le titre *Sangîti*, donné à cet avadâna.
[2] *Karṣaka* : le tibétain dit *tsoṅ-pa* « un marchand ».

le suivaient à prendre un bain rafraîchissant et réparateur [1]. Alors il leur prépara de l'eau chaude saturée de divers parfums, dans laquelle les Bhixus se baignèrent, lava leurs manteaux et les rassasia d'aliments purs ; après quoi, il alla dans le refuge, accepta les bases de l'enseignement, et fit ce vœu : « Puissé-je être initié à l'enseignement même de Çâkyamuni, et obtenir l'état d'Arhat ! »

Que penses-tu, grand roi ? — Celui qui, en ce temps-là, à cette époque-là, fut le pauvre laboureur [2], c'était le bhixu Sundara. C'est parce qu'il a offert à des Bhixus un bain rafraîchissant et réparateur, qu'il a obtenu cette beauté supérieure, cet étang divin, fait de joyaux, rempli d'eau (exhalant un parfum) de sandal, et ce parc abondant en fleurs et en fruits qui a la propriété de se déplacer. C'est parce qu'il a été en refuge auprès du Çramaṇa et qu'il a accepté les bases de l'enseignement que, dans cette naissance-ci, l'état d'Arhat s'est manifesté pour lui. Ainsi grand roi, les actes entièrement blancs... (5) *Actes blancs et actes noirs...*

Le roi Açoka, satisfait et content du discours de l'Âyuṣmat Sthavira Upagupta, se leva de son siège et partit.

Rapprochements et remarques

La deuxième partie du récit intitulé Sangîti, qui termine l'Avadâna-Çataka, ouvre, sous le titre de Sundara, le recueil appelé Kalpadruma-avadâna-malâ (f[os] 1-7). Nous ne reviendrons pas sur les explications précédemment données à ce sujet. Voici l'analyse du récit du Kalpadruma-avadâna :

Description de Pâṭaliputra, ville située sur la Bhâgîrathî. Puissance et qualités du roi Açoka et de son ministre Râdhupagupta. Un fils naît au roi, fête de naissance. On remarque que les yeux de l'enfant ressemblent à ceux du Kuṇâla et on lui donne le nom de cet oiseau. Il est élevé avec le plus grand soin et provoque l'admiration de son père.

Ailleurs, dans un village appelé Puṣpabharatsâ *(sic)*, naît le fils d'un maître de maison auquel on donne, à cause de sa beauté, le nom de Sundara. Un étang d'eau fraîche

1 Le mot que je traduis est écrit *jetâka*, il revient un peu plus loin écrit *jaindâka ;* il est traduit en tibétain par *chog* (suffisant), puis par *mchog* (excellent), *daṇ-ldan-pa*, (possédant). — Le mot *jetâka* se trouve, dans le Kalpa-dr,-av., dans l'expression *jetâkasnâpita :* (« baignés d'une façon rafraîchissante et réparatrice ? »). — Je ne puis donner avec certitude le sens de ce mot. Burnouf traduit par « bain religieux » Dans le récit 50 (V. p. 193), je l'ai traduit par « bain de vapeur » ; mais la description qu'on en donne ici ne favorise pas cette interprétation ; il s'agit, en effet, d'un « bain parfumé ».

2 Le mot *karṣaka* répété ici est rendu en tibétain par *tsoṅ-dpon,* traduction habituelle de *Çreṣṭhî.*

et parfumée, un parc rempli de fleurs et de fruits naissent en même temps que lui et le suivent partout.

Des marchands partis de ce lieu (dont le nom est ici écrit Puṣpabharotsâ) viennent à Pâṭaliputra, rendent visite à Açoka et lui offrent des présents. Açoka leur montre son fils et demande s'ils ont jamais vu son pareil. — Embarras des marchands, qui lui citent Sundara et les merveilles de ce jeune homme. Aussitôt Açoka envoie un messager pour annoncer qu'il va venir voir Sundara. Vive inquiétude des habitants qui obligent le père de Sundara à l'envoyer spontanément à Pâṭaliputra.

Le jeune homme part, accompagné de parents et chargé de riches présents, arrive à Pâtaliputra et se présente devant le roi. Étonnement et admiration d'Açoka ; sans perdre de temps, il conduit le jeune homme au Jardin-du-Coq, résidence d'Upagupta qui, « entouré de 18.000 Bhixus, avec des disciples de deux catégories appliqués au soulagement des malheureux, enseignait la loi suprême pour le bien de tous les mondes ». Le roi et Sundara saluent Upagupta qui commence une leçon de respectable étendue (environ 75 çlokas d'inégale longueur occupant plus de deux feuillets), où il vante l'excellence de la Loi, démontre les mauvais effets de la haine et des autres passions, explique les moyens d'arriver aux qualités de la Bodhi, à la délivrance, par la suppression de la naissance.

Grand effet produit par ce discours sur le jeune Sundara qui sollicite l'initiation, l'obtient, devient aussitôt Arhat et apparaît doué des plus grandes perfections. Doutes d'Açoka ; il les soumet à Upagupta qui lui montre dans ce qui arrive aujourd'hui l'inévitable conséquence des actes d'autrefois et raconte l'histoire suivante :

Peu après le Nirvâna de Çâkyamuni, Mahâ-kâçyapa circulait dans le Magadha avec 500 Bhixus pour propager la Loi. Ils étaient affligés par la perte de leur maître. Un laboureur les voit et leur offre l'hospitalité ; Kâçyapa accepte « par son silence ». Le laboureur et sa femme préparent, pour les recevoir, un bain d'eau chaude et parfumée. Après quoi le laboureur se prosterne aux pieds de Kâçyapa et fait vœu d'être un jour initié pour devenir Arhat.

Le laboureur était Sundara ; l'étang et le parc sont la récompense du bain offert à Kâçyapa ; l'initiation et l'élévation à la dignité d'Arhat sont la conséquence et la récompense du vœu.

II. La date à laquelle l'Avadâna-Çataka place l'histoire du Sundara (2 siècles après le Nirvâna) est une donnée importante sur laquelle on s'est appuyé pour fixer approximativement la date du Nirvâna, étant donné l'identification d'Açoka avec le Piyadasi des inscriptions.

III. Eug. Burnouf a donné, dans son *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, la traduction de l'histoire de Sundara, d'après l'Avadâna-Çataka (pages 385-8 de la réimpression).

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES ARHATS DE LA DIXIÈME DÉCADE

NOMS	TRAITS DISTINCTIFS	ACTES ANCIENS
Dìrghanakha (9)	Docteur errant	Chef de voleurs, ordonna la mort d'un Pratyekabuddha. Repentir immédiat, vœu et initiation ultérieure.
Gangika (8)	Monomanie du suicide.	Vols dans les cimetières. — Bons traitements envers un Pratyekabuddha. — Vœu et initiation ultérieure.
Guptika (6)	Ulcères congénitaux.	Tentative de meurtre contre un rival. Repentir; vœu; initiation ultérieure.
Hastaka (3)	Obsession du souvenir de la privation des mains.	Imprécation contre un guru. — Etudes profondes ultérieures.
Lekuñcika (4)	Insuffisance de nourriture.	Mère réduite à mourir de faim. — Vase plein d'aliments renversé et foulé aux pieds. Repentir(?) Initiation ultérieure.
Samsâra (5)	Obsession du souvenir de naissances à l'état de cadavre.	Imprécation contre un guru. — Regret, initiation ultérieure.
Sthavira (2)	Naissance à la suite de 60 ans de gestation et après la mort de la mère. .	Imprécation contre un guru. — Profondes études ultérieures.
Subhûtì (1)	Caractère irascible.	Langage venimeux. — Dons et largesses. Initiation ultérieure.
Sundara (10)	Naissance avec un jardin (200 ans après le Buddha).	Bain offert à une troupe de Bhixus fatigués (peu après le Nirvâna).
Virûpa (7)	Laideur repoussante.	Grimace faite à des Bodhisattvas. — Repentir immédiat.

APPENDICE

AUX

RAPPROCHEMENTS ET REMARQUES

Parmi les omissions, volontaires ou non, que l'on pourra noter dans les *Rapprochements et remarques* de ce volume, il en est trois que je regrette particulièrement et que je désire réparer, la première involontaire ainsi que le troisième, la deuxième volontaire.

Subhadra IV, 10 (40)

Il existe dans le recueil pâli un *Subhadda-apadâna ;* il me semble qu'on ne peut le passer sous silence. J'en donne donc la traduction pure et simple, sans observations ni explications.

Subhadda-apadâna

(1) Padumuttara, qui connaissait le monde et recevait des hommages, après avoir élevé la foule (par son enseignement). entra dans le Nirvâna, plein de gloire. (2) Au moment où le parfait Buddha entrait dans le Nirvâna, des dix milliers survinrent et formèrent une vaste agglomération. Les dieux se rassemblèrent. (3) Entassant le Sandal. le Taggara, le Mallikâ, joyeux, d'un esprit joyeux, je soulevai le meilleur des hommes. (4) Comprenant ma pensée, le maître qui n'a pas de supérieur dans le monde, libre de passion, (mais) lié (dans ses membres), prononça ces stances :

(5) « Celui qui m'a couvert de fleurs à mes derniers moments, je dirai sa gloire Ecoutez-moi bien ! (6) Transmigrant d'ici, cet homme ira dans le Tuṣita ; après y avoir exercé la royauté, il ira dans le Nirvâna *(sic)*. — (7) Après avoir fait par ce moyen un

don excellent, en récompense de son acte, il goûtera la félicité humaine. (8) Puis cet homme renaîtra dans le Tuṣita, et, transmigrant encore, viendra dans l'humanité. (9) Le fils de Sâkya, grand éléphant, le premier dans le monde avec ses dieux, après avoir réjoui beaucoup d'êtres, entrera dans le Nirvana, lui, le voyant. — (10) Alors, cet homme, poussé par la racine blanche (de ses actes), ira trouver le parfait Buddha pour lui faire une question. (11) Il rira le parfait Buddha omniscient, guide du monde et connaissant ses actions d'autrefois, lui dévoilera les vérités. (12) Faisant effort, cet homme intelligent, joyeux, l'esprit fixé sur un seul point, saluera le maître et demandera l'initiation. (13) Voyant les bonnes dispositions de son esprit et la joie qu'il ressentait de ses actes, le Buddha l'initiera, lui qui connaît la loi suprême. (14) Après s'être évertué dans l'observation des commandements du parfait et accompli Buddha, ayant connu à fond toutes les souillures, il obtiendra le Nirvâna, étant exempt de souillures. »

(15) En connexion avec mon acte d'autrefois bien ferme, l'esprit fixé sur un seul point, fils légitime du Buddha, je suis maintenant né de la loi. (16) Je vins trouver le roi de la loi et lui fis une question capitale ; en répondant à ma question, il me donna l'oreille de la loi. (17) Par cette connaissance de la loi je demeurai joyeux dans l'observation des commandements. Ayant connu à fond toutes les souillures, je réside exempt de souillures. (18) C'est dans le cent millième kalpa passé que celui qui « s'appelait le meilleur des Lotus » entra dans le Nirvâna pour ne plus renaître comme une lampe dont l'huile est consommée. — (19-21)..... (22-23) Sur son dernier lit, dans le bois de Sâla, le Muni m'initia, le grand homme bon, compatissant, victorieux. (J'ai reçu) aujourd'hui, à l'heure même, l'initiation, aujourd'hui l'initiation, aujourd'hui le Nirvâna complet, en présence du meilleur des flambeaux. (24) Les quatre sciences analytiques...

Varada, II, 8 (18).

A la suite du Varada, j'ai donné l'analyse d'un court récit du Divya-avadâna. Je regrette de n'en avoir pas donné la traduction. Il est intéressant, ce me semble, de montrer les rapports qui unissent entre eux les différents recueils d'Avadâna. Le Divya-avadâna est un des plus importants. Bien que Burnouf l'ait un peu fait connaître par les emprunts assez nombreux qu'il lui a faits, je pense qu'un extrait de ce recueil sera ici le bienvenu :

Stuti-brâhmaṇa-avadâna [1].

Ensuite Bhagavat atteignit Hastinapura. Un Brahmane aperçut de loin Bhagavat orné des trente-deux signes..... *(Description physique du Buddha).* Après l'avoir examiné, il s'avança vers Bhagavat et se mit à le louer par des gâthâs :

Toi qui as la couleur de l'or, qui es le plaisir des yeux,
dont le visage est affectueux, qui es doué de toutes les qualités,
dieu suprême des dieux, cocher des hommes indomptés,
tu as traversé l'Océan de l'existence, tu as atteint l'autre bord.

[1] Voir le texte pages 72-74 (édition E.-B. Cowell et R.-A. Neil).

Alors Bhagavat fit voir le sourire. Or, c'est la règle... *(Rire des Buddhas)*... Tu as vu, Ananda, ce Brahmane qui a loué le Tathâgata dans des stances? — Je l'ai vu vénérable. — Celui-là, par cette racine de vertu, sera exempt pendant vingt Kalpas de tomber dans la déchéance ; mais après être allé chez les dieux et les hommes, à la suite de ses transmigrations, dans sa dernière demeure, dans son dernier corps, dans sa dernière réception de l'existence individuelle, il sera un Pratyekabuddha nommé Stavârha.

Les Bhixus, ayant conçu un doute, questionnèrent le bienheureux Buddha, celui qui résout tous les doutes : Vois, vénérable ! ce Brahmane a loué Bhagavat en une seule stance, et Bhagavat lui a prédit la Pratyekabodhi.

Bhagavat dit : Bhixus, ce n'est pas seulement maintenant : car, dans la voie du passé, il m'a loué dans une stance et je l'ai établi sur cinq excellents villages. Ecoute et retiens bien *(sic)*, je vais parler.

Autrefois, Bhixus, dans la voie du passé, dans la ville de Bénarès, un roi nommé Brahmadatta exerçait la royauté. Son royaume était riche, opulent, favorisé par l'abondance, peuplé d'un grand nombre d'habitants. Il aimait extrêmement les poètes.

Il y avait à Bénarès un Brahmane poète. Sa brahmanî lui dit : Brahmane, voici la saison froide ; va ! quelqu'un, en composant pour le roi des paroles propices, obtiendra peut-être quelques moyens de défense contre le froid.

Il se mit en marche. Or, le roi sort monté sur son éléphant. Le Brahmane réfléchit : Louerai-je le roi ou l'éléphant? dit-il. Il se dit en lui-même : Cet éléphant est cher et agréable à tout le monde ; que le roi s'arrête un instant, le temps de louer l'éléphant. Et il prononça cette stance :

Ton corps est semblable aux formes d'Airâvaṇa ;
Tu es beau et marqué des signes les meilleurs.
Aussi tu es loué, grand roi des éléphants,
par un éloge approprié selon la mesure de ta beauté.

Le roi répondit par cette stance :

Ce roi des éléphants m'est bien cher ; je l'aime.
Il fait naître l'affection et attire les regards des hommes.
Tu as prononcé des *padas* à sa louange ;
Je te donne pour cela cinq excellents villages.

Que pensez-vous, Bhixus? Cet éléphant c'était moi dans ce temps-là, à cette époque là. C'est moi qui, alors, ai été loué par ce (brahmane) en une stance et l'ai établi sur cinq villages.

Et maintenant il m'a loué en une stance, et je lui ai prédit la Pratyekabodhi.

Ainsi parla Bhagavat ; les Bhixus ravis louèrent le discours de Bhagavat.

Fin de l'Avadâna du Brahmane à l'éloge.

Kacangalâ, VIII, 8 (78).

Le premier récit de la troisième décade du *Karma-Çataka* est une version du Kacangalâ. Comme je n'ai fait aucun emprunt à ce recueil et que la comparaison des deux récits me paraît devoir être intéressante, je donne ici la traduction intégrale et sans commentaire de cette portion du Karma-Çataka.

Ka-can-ka-la. — Bhagavat résidait au pays de O-ta-la dans la forêt épaisse d'O-ta-la. Or, Bhagavat ayant demandé sa tunique et son manteau, muni de son vase à aumônes, circula dans le pays de O-ta-la pour mendier. A ce moment, une femme, tenant une cruche, allait puiser de l'eau; elle aperçut de loin Bhagavat, beau, avec l'apparence du premier des êtres, les sens calmes, le cœur parfaitement calme, semblable à une vénérable image en or, brillant d'éclat et de gloire.

A cette vue, la notion de fils relativement à Bhagavat naquit dans son esprit; elle déposa sa cruche, et, tendant les bras, elle vint près de Bhagavat, disant : J'ai rencontré mon fils, j'ai rencontré mon fils! et cherchant à l'embrasser. Ce que voyant les Bhixus s'y opposèrent. Bhagavat leur dit alors : Bhixus, ne vous y opposez pas; si cette femme ne peut se jeter au cou du Tathâgata pour l'embrasser, elle vomira le sang tout chaud et mourra. — En entendant cela, les Bhixus ne firent plus d'opposition.

Quand elle eut embrassé Bhagavat, elle s'assit devant lui pour entendre la Loi. Bhagavat, connaissant ses pensées, ses inclinations, ses tendances, sa nature et ses aspirations lui donna un enseignement approprié. Après quoi cette femme, ayant, au lieu même où elle était assise, brisé avec la foudre de la connaissance les vingt-deux sommets de la montagne qui a vue sur l'amas de ruines (le monde), obtint le fruit de Srota-Apatti. Quand elle eut vu les vérités, elle se leva de son tapis, rejeta son manteau sur une épaule et, faisant l'anjali dans la direction de Bhagavat, lui dit : Vénérable, s'il m'est possible d'être initiée à la Discipline et à la Loi bien enseignée, et d'obtenir, par la réception, la qualité de Bhixu, je demande à observer le Brahmacarya en présence de Bhagavat.

Alors Bhagavat la remit à Mahâprajâpatî Gautamî, qui l'initia, la reçut et l'instruisit. A force d'application, de perfectionnement, d'efforts, elle rejeta tous les Kleças et arriva à l'état d'Arhat. Devenue Arhatî, estimant de même l'or et la rouille, égalant dans son esprit la voûte céleste et la paume de la main, devenue froide comme le sandal, ayant brisé avec la science la coquille de l'œuf, elle avait acquis la science, les connaissances supérieures, la science individuelle, n'avait plus de passion pour l'existence, n'aspirait plus aux honneurs; Indra premier et second et les dieux ne parlaient d'elle qu'avec respect, vénération, adoration.

Alors le bienheureux Buddha fit cette déclaration : Bhixus, voici la première de mes auditrices bhixunis qui font le partage du Sûtra; c'est la bhixunî Ka-can-ka-la.

Les Bhixus dirent au bienheureux Buddha : Vénérable, bien des milliers de femmes ont vu Bhagavat, et cependant nulle n'a fait une telle manifestation. Bhagavat répondit : Bhixus, cette Ka-can-ka-la a été, dans le temps passé le plus rapproché, ma mère pendant cinq cents naissances; c'est à cause de cette source d'affection ancienne que, en me voyant, elle a fait cette manifestation.

Les Bhixus reprirent : Vénérable, si elle a été la mère de Bhagavat durant cinq cents naissances dans le passé le plus rapproché, pourquoi ne l'est-elle pas maintenant? Bhagavat répondit : Bhixus, il y a deux causes, deux motifs pour lesquels elle n'est pas ma mère actuellement. La reine Mahâmâyâ a fait ce souhait : Puissé-je être la mère du Buddha! et moi, dont le cœur était détaché de cette (Ka-can-ka-la), j'ai fait ce souhait : Puisse, dans l'avenir, cette (Mâhâmâyâ) être ma mère!

— Qu'a-t-elle donc fait pour que le cœur de Bhagavat se soit détaché d'elle ?

— Bhixus, les Bodhisattvas se plaisent dans le renoncement et le don; or, celle-ci, en toute circonstance, faisait obstacle à ma pratique du renoncement et du don, c'est pour cela que mon cœur s'en était détaché.

Les Bhixus demandèrent : Vénérable! quel acte avait-elle fait pour que, par la maturité de cet acte, elle soit pauvre et n'ait été initiée que dans sa vieillesse? Bhagavat répondit : Bhixus, les Bodhisattvas se plaisent dans le renoncement et le don; or, pendant toutes mes naissances bien comptées, elle a fait obstacle à ma pratique du renoncement et du don; c'est par la maturité de cet acte qu'elle est pauvre et n'a reçu l'initiation que dans sa vieillesse.

— Vénérable, quel acte avait fait la bhixunî Ka-can-ka-la, pour que, par la maturité de cet acte, elle ait été déclarée par Bhagavat la première de celles qui font le partage du Sûtra, et que, donnant de la satisfaction à Bhagavat, ne lui causant pas de déplaisir, initiée à l'enseignement de Bhagavat, débarrassée de tous les Kleças, elle soit arrivée à l'état d'Arhat? — Bhagavat répondit : C'est en vertu d'un souhait.

— Vénérable, quand a-t-elle fait ce souhait? — Bhixus, c'est au temps passé : dans ce présent Bhadrakalpa, quand la vie des hommes était de vingt mille ans, un parfait et accompli Buddha, doué de science et de conduite, bienvenu, connaissant le monde, frein pour les hommes indomptés, sans supérieur, docteur des dieux et des hommes, le bienheureux Buddha Kâçyapa parut dans le monde. Elle fut initiée à l'enseignement de Kâçyapa. Comme, après son guide dans l'initiation que le parfait et accompli Buddha Kâçyapa avait déclaré la première de celles qui font le partage du Sûtra, c'était elle qui avait le mieux observé le Brahmacarya pendant toute une vie, elle fit, à l'heure de la mort, ce souhait : Puisque, malgré l'observance soignée du Brahmacarya pendant toute une vie à l'école du parfait et accompli Buddha Kâçyapa, je n'ai pas obtenu toutes les qualités, puissé-je tout faire pour être agréable, ne rien faire pour être désagréable au fils de Brahmane que le parfait Buddha Kâçyapa a déclaré (son disciple) supérieur, et, initiée à l'enseignement de celui-là même, ayant rejeté tous les Kleças, atteindre l'état d'Arhat, et, de même que mon guide spirituel a été déclaré par le parfait et accompli Buddha Kâçyapa la première de celles qui font le partage du Sûtra, ainsi puissé-je être déclarée, par l'excellent roi des Çâkyas Çâkyamuni, la première de celles qui font le partage du Sûtra!

Que pensez-vous, Bhixus? Celle qui fut alors la bhixunî, c'est cette Ka-can-ka-la; c'est elle qui, après avoir observé le Brahmacarya pendant toute une vie, a fait, à l'heure de la mort, ce souhait : Puissé-je être agréable et n'être pas désagréable au bienheureux Buddha (qui est le) fils de Brahmane, déclaré par le parfait et accompli Buddha Kâçyapa

(son disciple) supérieur ! puissé-je, initiée à l'enseignement de celui-là même, rejeter tous les Kleças et atteindre l'état d'Arhat, et, de même que mon guide spirituel a été déclaré par le parfait Buddha Kâçyapa la première de celles qui font le partage du Sûtra, être déclarée par cet excellent roi des Çâkyas Çâkyamuni la première de celles qui font le partage du Sûtra ! — Et moi, Bhixus, j'ai obtenu l'égalité parfaite avec Kâçyapa, égalité de force, égalité d'activité, égalité d'habileté : cette femme a tout fait pour m'être agréable, n'a rien fait pour m'être désagréable ; (aussi), après avoir été initiée à mon enseignement, et avoir rejeté tous les Kleças, elle a obtenu l'état d'Arhat et a été déclarée la première de celles qui font le partage du Sûtra.

Açoka-Avadâna-Mâlâ

Neuf récits de l'Avadâna-Çataka sont reproduits en vers dans l'Açoka-avadâna-mâlâ La description que M. Bendall a donnée du Ms. Add. 1482 de la Bibliothèque de l'Université de Cambridge (p. 112 de son catalogue), nous apprend que ce sont :

Râjâ I 10 (10), représenté par le *Çresthîmahâjanâvadânam* (f°s 218-224), « histoire des rois Ajâtaçatru, Prasenajit et d'un Çresthî ». (M. Bendall ne fait pas l'identification, mais elle me paraît hors de doute).

Divyabhojanam II 10 (20), représenté par *Divyânnapradânâvadânam* (f°s 224-231).

Valgusvarâ III 10 (30), représenté par un texte de même titre (f°s 231-236).

Jâmbâla V 10 (50), représenté par un texte de même titre qui présente d'assez notables différences selon M. Bendall (f°s 242-6).

Hamsa VI 10 (60), et Mallapatâka VII, 70, représentés par des textes de même titre (f°s 242-247, et 247-255).

Virûpâ VIII 10 (80), représenté par *Gargarasthâvadânam* (f°s 255-263). La différence de titre paraît indiquer une version différente. Gargarasthâ, qui diffère à peine de Gangarasthâ, signifie « celle qui était à la baratte » ; c'est un nom qui a dû être donné à l'héroïne *avant* son mariage, tandis que d'après l'Avadâna-Çataka le nom de Gangarasthâ lui a été donné *après*.

Râstrapâla IX 10 (90) (f°s 263-270). « Les trois épisodes des naissances antérieures sont racontés avec un peu plus de développement que dans l'Avad. Çat. »

Je n'ai pas vu le Ms. add. 1482, et je n'en puis parler que d'après M. Bendall. Je renouvelle ici l'expression du regret déjà formulé dans l'Introduction de n'avoir pu utiliser le Ms. de l'Açoka-avadâna-mâlâ qui est à Paris, de la même manière que ceux du Kalpa-druma et du Ratna-avadâna, pour donner des analyses de ces huit textes.

INDEX

Pour faciliter la lecture et l'étude de cette traduction de l'Avadâna-Çataka, je crois bien faire d'y ajouter trois index : I. Index des noms propres ; II. Index sanskrit; III. Index français.

I. *Noms propres.* — J'ai pensé qu'il ne suffisait pas d'en donner la liste avec renvoi aux endroits où ils se trouvent; j'ai ajouté à chacun d'eux une notice aussi complète, mais en même temps aussi succincte que possible. — J'ai fait en sorte de n'omettre aucun des noms propres cités dans l'Avadâna-Çataka; j'en ai ajouté plusieurs de ceux qui se rencontrent dans les autres recueils dont j'ai donné des analyses ou des extraits.

II. *Mots sanskrits.* — La plupart de ces mots ne se trouvent dans le volume que « traduits ». C'est sans doute un inconvénient; car il ne sera pas toujours très facile de les retrouver dans les récits. Malgré cela, j'ai cru devoir donner cet index, destiné principalement aux indianistes, mais dont j'espère que le lecteur non indianiste pourra aussi profiter. J'ai écarté sciemment ou involontairement bien des mots qui auraient pu ou dû entrer dans cette index : malgré cela, je crains qu'on ne le trouve encore trop long.

III. *Index français.* — La longueur des index I et II m'a mis dans la nécessité de faire celui-ci très bref; je me suis borné à de simples intitulés avec renvoi aux différents récits et quelquefois aux index I, II. Le nombre

des articles ou intitulés pourrait sans doute être augmenté; j'espère, néanmoins que, tel qu'il est, il est suffisamment complet et donne un tableau assez exact des matières traitées ou touchées dans l'Avadâna-Çataka.

Nota. — Les chiffres donnés renvoient tous aux *récits* comptés de 1 à 100 ; c'est très rarement et par exception que je renvoie aux *pages* du volume. — Toutes les explications données se réfèrent à l'Avadâna-Çataka ; c'est par exception que je donne des indications ou renseignements d'un caractère plus général, n'ayant pas de lien direct avec le recueil traduit dans ce volume.

I. — INDEX DES NOMS PROPRES

Nota. — Les noms marqués d'un astérisque sont ceux qui ne se trouvent pas dans l'Avadâna-Çataka ; les lettres RR, renvoient aux *Rapprochements et remarques*.

Abhayaprada (qui donne la sécurité), nom bouddhique futur d'un Çreṣṭhi de Çrâvasti, qui, par ses conseilss et ses richesses colossales, relève les affaires du roi Prasenajit vaincu, exerce la royauté pendant une semaine et rend au Buddha les plus grands honneurs (10).

Acala (inébranlable), nom bouddhique futur d'un habitant de Çrâvasti, upâsaka des Tìrthikas, mais converti au Buddha à la suite d'une épreuve qui a tourné à la confusion de ses anciens maîtres (9).

Açoka (sans chagrin) 1, neveu du Buddha Kâçyapa, qui, grâce à l'intervention de la divinité d'un arbre açoka, au pied duquel il méditait, devient Arhat et entre dans le Nirvâna avant le Buddha, son oncle (40).

Açoka 2, roi Magadha, postérieur de deux siècles au Nirvâna, résidait à Pâtaliputra. Ayant entendu parler de Sundara, de Puṣpabherotsâ, il manifeste l'intention d'aller voir cet enfant. Les gens du pays, redoutant la visite royale, s'empressent de lui envoyer ce prodige. Le roi, très étonné en le voyant, va le présenter à Upagupta qui initie le jeune garçon, et il devient Arhat. A la demande du roi, Upagupta explique ce qui a valu à Sundara ses avantages. (L'explication donnée par Upagupta devient, dans le Kalpa-dr.-av. le Ratna-av. et l'Açoka-av.-mâlâ, le point de départ d'une série de récits, dont la majeure partie répond à la moitié des récits de l'Avadâna-Çataka).

Agni (feu), le feu divinisé, le dieu du feu ; invoqué avec d'autres divinités dans des moments de détresse (81); reçoit les offrandes de deux Riṣis (37, 81). Les père et mère sont considérés comme Agni par un fils pieux (Sûtra III).

Agnivaiçyâyana (adorateur d'Agni ?), surnom ou titre de Dirghanakha (99). — Forme pâli : *Aggivessana* (RR. 99).

Aindram « qui appartient à Indra ou qui est d'Indra. » — Aindram dhanus, arc d'Indra que Kapphina ne peut porter et qui est tendu par le Buddha (88). — Aindram Vykaranam, « grammaire d'Indra » que Çâriputra lit à seize ans (99).

Airâvana, l'éléphant d'Indra, type de l'éléphant (20, 88. RR. 18, page 441.)

Airâvata, variante du nom d'Airâvana (88).

Ajâtaçatru (ennemi avant d'être né), fils de Bimbisâra, roi de Magadha et de Vaidehî; d'un caractère violent (98); monte sur le trône par un parricide (15, 54, RR. 54); rend, sous l'inspiration de Devadatta, un édit qui défend d'aller voir le Buddha (15, 16); a regret de cette mesure et la rapporte (16); défend qu'on rende des honneurs au Stûpa établi dans le Gynécée et tue, avec son cakra, Çrîmatî, qui a contrevenu à cet ordre (54). En guerre avec Prasenajit, roi de Koçala, il est d'abord vainqueur, puis vaincu, et tombe au pouvoir de Prasenajit, qui, sur le conseil du Buddha, lui rend la liberté (10); condamne Gangika à mort, puis lui accorde la vie et la permission de se faire initier (98).

Ajiravati, rivière du Koçala, dont les mariniers reçoivent le Buddha en lui rendant les plus grands honneurs (11); Sumanâ va y puiser de l'eau pour son guide Aniruddha (82).

Ajita Keçakambala, le quatrième des six docteurs Tîrthikas (40). — (Sa doctrine se résumait dans ce mot *uccheda*, « destruction, anéantissement »).

Ajnâtâ Kaundinya (Kauṇḍinya qui comprend bien). Un des grands Çrâvakas, le premier qui ait compris l'enseignement du Buddha; de là le surnom de Âjnâtâ ajouté à son nom de Kauṇḍinya. — Il accompagne le Buddha au cimetière (92).

Akaniṣṭhâs (non les plus petits), dieux qui habitent le vingt-deuxième étage du ciel à l'extrême limite de la « région de la forme ». Les bruits du monde arrivent bien jusqu'à eux, mais ne sont plus perçus au delà. — La stance prononcée à l'occasion de la conversion Kapphina put donc être entendue d'eux (88).

Amṛtodana (riz d'Amṛta). — Un des cinq cents Çâkyas qui entrèrent dans la Confrérie du Buddha revenu dans sa ville natale (89).

Ananda (toute joie). — Jadis Sundara, fils de Surûpa, roi de Bénarès, mangé par Çakra sous la forme d'un Yaxa qui le rend à son père aussitôt après (35); du temps de Çâkyamuni, né parmi les Çâkyas, dans la famille même du Buddha. Il eut le privilège d'être l'assistant, le confident du maître (40); questionne le Buddha au sujet de l'invitation de Pûrṇa et reçoit l'ordre de préparer le départ (1). C'est à lui que le Buddha adresse toutes les prédictions de la Bodhi et de la Pratyekabodhi, parce que c'est lui qui demande la cause du rire de Buddha (1-10, 17, 20, 22-23, 25-30); rapporte au maître les doléances des Bhixus et des Upâsakas au sujet de l'édit malveillant d'Ajâtaçatru, et reçoit de lui une consolation et une prédiction sur la durée de l'enseignement du Buddha (16); sollicite au nom du Buddha et obtient la grâce d'un condamné à mort (18); porte à Supriyâ le message du Buddha (72); demande à boire pour le Buddha à Kacangalâ (78); reçoit les confidences de Hiranyapâni (83); Tripita en naissant s'informe de lui (84); accompagne le Buddha au cimetière et travaille efficacement au progrès de Sthavira vers la perfection (92); essaie vainement d'obtenir des aliments pour Lekuncika (94); prend part au balayage de Jetavana (38); assiste le Buddha à ses derniers moments et lui prépare son

lit de mort (40, 100); après avoir refusé de laisser Subhadra s'approcher du Buddha, reçoit et exécute l'ordre de l'introduire auprès du mourant (40). Ananda avait une grande science aidée d'une puissante mémoire; il avait présents à l'esprit 80.000 éléments de la Loi, 60.000 de plus que les autres Bhixus (94).

Anâthapindada (qui nourrit les orphelins). Jadis, à Bénarès, fils d'un ministre de Brahmadatta, perdit au jeu et ne paya pas la dette dont le fils du roi fut garant (39); du temps de Çâkyamuni, Çresthî de Çrâvasti, appelé Sudatta (Anâthapindada n'est qu'un surnom), extrêmement riche et grand protecteur du Buddha. Il lui donna Jetavana (55), qu'il avait l'habitude de balayer. Chagrin qu'il éprouve le jour où, étant en retard, il trouve le jardin balayé par le Buddha et les grands Çrâvakâs (38); paye la dette de jeu que son créancier réclamait du garant (39); enchérit sur un lotus pour l'offrir au Buddha (7); régale le Buddha (29); provoque l'initiation du jeune Candra, son voisin (52); déplore l'absence du Buddha et propose au roi de l'envoyer chercher à Rajagrha (57); fait une quête pour permettre aux plus pauvres d'honorer le Buddha, et vient en aide à une femme dénuée (55); père de Supriya (77) et de Supriyâ (72).

Angulimâla (guirlande d'osselets), personnage en qui Çâkyamuni a extirpé les sentiments haineux (27).

Aniruddha (non-empêché), Çâkya, un des cinq cents initiés lors du retour du Buddha à Kapilavastu (88); précepteur de Sumanâ (82); accompagne le Buddha au cimetière (92); prononce une stance à l'occasion du Nirvâna (100).

Anojâ *. Epouse de Kapphina (RR, 88).

Apajjura. Parc de Sâmkâça, où le Buddha s'arrête en descendant du ciel d'Indra (86).

Aparacchâ (ou Aravaccha) *. Rivière traversée à pied sec par Kapphina (RR, 88).

Apsaras. Divinités femelles, beautés célestes. Habitantes de Ramanaka, Sadâmatta, Nandana, Brahmottara, qui sont de véritables filles de joie et retiennent Maitrakanyaka par une hospitalité séduisante (36); Bhadrika a régné environné d'Apsaras (RR, 89).

Arjuna *. Célèbre héros indien, tué par son fils (RR, 4); le troisième des fils de Pandu.

Asuras (non-suras). Adversaires des Suras ou Devas (dieux). Leur chef est Vemacitrî (19); présentés, dans plusieurs récits et en tête de tous, comme adorateurs, auditeurs, admirateurs du Buddha; admis à la réception de Upapâduka (85).

Asâdha 1. Mois de l'année avec lequel commence la saison pluvieuse; une des époques où les Bhixus nettoient leurs ustensiles, raccommodent leurs vêtements, etc. (34).

Asâdha 2. Maître de maison qui préside à l'observation du jeûne octuple de deux Brahmanes au temps de Krkî (59).

Assa * (cheval). Nom (?) de Kapphina au temps de Padumuttara (RR, 88).

Atibalavîryaparâkrama (d'un héroïsme, d'une énergie et d'une force extrême). Nom bouddhique futur de Nanda, fils d'un Çresthi de Çrâvastî (3).

Avanti *. Région de l'Inde fréquentée par une troupe de Pratyekabuddhas (RR, 88).

Avîci. Un des Narakas (enfers). Lekuncika y passe tout un Kalpa pour avoir laissé sa mère mourir de faim (94) et un autre Kalpa pour avoir renversé le vase d'un Pratyekabuddha (RR, 94).

Nota. — Ceux qui ont tué ou frappé des auditeurs du Buddha, leur père ou leur

Brahmâ 1. Divinité brahmanique, invoquée avec d'autres en cas de détresse et toujours sans succès. — Veut acquitter une dette pour le Buddha qui refuse (39) ; prononce une stance à propos du Nirvâṇa (100).

Brahmâ 2. Buddha ancien, pour qui un roi anonyme, qui devait plus tard être Çâkyamuni, fit construire un Vihâra qu'il lui donna tout orné (12).

Brahmadatta (donné par Brahmâ) 1. Roi ancien de Bénarès qui, dans une famine, se priva de sa ration en faveur d'un brahmane et fut depuis Çâkyamuni (32).

Brahmadatta 2. Roi ancien de Bénarès, père de Dharmapâla, lequel Dharmapâla fut depuis Çâkyamuni (33).

Brahmadatta 3. Roi ancien de Bénarès, père de Subhâṣita-gaveṣî, lequel Subhâṣita-gaveṣi fut depuis Çâkyamuni (38).

Brahmadatta 4. Roi ancien de Bénarès, dont un fils, qui n'est pas nommé, mais qui devait plus tard être Çâkyamuni, se rendit garant d'une dette de jeu (39).

Brahmadatta 5. Roi ancien de Bénarès, père de Kâçi-sundara, lequel devait être un jour Çâkyamuni (75).

Brahmadatta 6. Roi ancien de Bénarès, adopte pour fils le Pratyekabuddha Candanâ né d'un Lotus de son jardin (21).

Brahmadatta 7. Roi ancien de Bénarès, père du Pratyekabudda Daçaçiras né aussi d'un Lotus du jardin du roi (24).

Brahmadatta 8. Roi ancien de Bénarès, depuis Kapphina (88).

Brahmadatta 9. Roi de Bénarès, contemporain de Çâkyamuni, père de Kâçi-sundarî (76) et de Xemankara, né au camp pendant la guerre qu'il soutient contre Prasenajit (79).

Brahmottara (supérieur à Brahmâ), palais situé fort loin dans la région du midi, où trente-deux Apsaras font à Maitrakanyaka un accueil trop bienveillant (36).

Buddha. L'Avadâna-Çataka donne les noms de douze Buddhas futurs, et de quatorze Buddhas passés auxquels nous en ajoutons trois pris ailleurs. Voici leurs noms :

Buddhas futurs

Abhayaprada (10).
Acala (9).
Atibalavîriyaparâkrama (3).
Çyañgâvâni (?) (6).
Daçottara (?) (5).
Divyânnada (20).
Maitreya (97).
Padmottama (7).
Pûrṇabhadra (1).
Ratnamati (2).
Ratnottama (4).
Vijaya (8).

Buddhas passés.

Bhâgîratha (11).
Brahmâ (12).
Candana (13).
Candra (14).
Indradamana (15).
Indradhvaja (18).
Kâçyapa *(passim)*.
Kanakamuni (76).
Krakucchanda (50,75,87).
Prabodhana (17).
Pûrṇa (20).
Puṣya (97).
Ratnaçaila (16).
Vipaçyi *(passim)*.
Xemankara (19).
Çikhî * RR, 82).
Padmottara * (RR, 40 (p. 400), 87, 88, 89, 90, 91).
Viçvabhû * (RR, 82).

Les Buddhas Vipaçyî, Çikhî, Viçvabhû, Krakucchanda, Kanakamuni, Kâçyapa, Çâkyamuni (qui se suivent) forment une série spéciale qu'on appelle les sept Buddhas.

Çakra, nom habituel d'Indra chez les Bouddhistes, qui le représentent constamment comme un serviteur et un adorateur d'Indra. — Chef des Trayastrimçat logés au deuxième étage du ciel; sait tout ce qui se passe au-dessous (16, 32, 34, 37, 38); envoie la pluie, à la demande de Candana (13) et d'un lièvre qui sera Çâkyamuni (37) pour faire cesser une sécheresse ; de Brahmadatta 1, pour mettre fin à une famine (32) ; de Çâkyamuni, pour sauver une caravane (13) ; apporte au Buddha des herbes du Gandhamâdana (6); un pavillon divin pour le lui dresser chez les Kauravyas (12); offre ses services au Buddha proscrit par Ajâta-çatru (16), fait des prodiges à Veṇuvana, à la demande de Maudgalyâyana (20), éprouve Çivi sous la forme d'un vautour, puis d'un brahmane (34), vient tenter Surûpa (35) et Subhâṣitagaveṣî (38) sous la forme d'un Yaxa ; veut payer pour le Buddha qui refuse (39) ; fait l'éloge des trois joyaux dans l'assemblée des dieux au moment où une jeune fille de Çreṣṭhî (53) et Çrîmatî (54) y font leur entrée; répond à Maudgalyâyana venu dans l'assemblée des Dieux pour y chercher le Buddha (86) ; apporte, sous la forme d'un cocher, son arc au Buddha (88), prononce une stance à l'occasion du Nirvâna (100).

Cakrottara (supérieur par le disque), nom de Pratyekabuddha futur d'une femme de marchand qui, à l'occasion de l'heureux retour de son mari, offre au Buddha un cakra destiné à Nârâyaṇa (23).

Çâkya, peuple de l'Inde, auquel appartenait le Buddha; avait pour roi Çuddhodana et pour capitale Kapilavastu. Les héros des récits 61-70, 87 sont des Çâkyas et deviennent Arhats. — Rohiṇa, père de Muktâ, était un Çâkya (77). Cinq cents Çâkyas, Bhadrika, etc., se font initier lors du retour du Buddha dans son pays (89).

Çâkyamuni (solitaire Çâkya), le Buddha actuel, fondateur du Bouddhisme. Son nom de naissance est Siddhârtha, son nom de famille Gautama. Les Bouddhistes du Sud l'appellent Çramaṇa Gautama. Ceux du Nord lui donnent le nom de Çâkyamuni, prédit en même temps sa dignité par Kâçyapa (71, 72, 74, 79 ,85, 91), et qui lui est déjà donné du temps de Puṣya (97). Comme il paraît dans tous les récits, nous nous bornons à résumer ici les traits les plus marquants de son *passé* et de son *présent*.

Passé. A loué Puṣya en se tenant sur un seul pied pendant sept jours et sept nuits (97). Rĭṣi a sauvé des marchands en détresse (81); roi anonyme, a donné un palais en bois de sandal à Brahmâ (12), un bain à Candana (13), un vihâra à Indradamana (15), fait une bannière du manteau de Candra (14), réjoui par la musique Prabodhana (17), écouté les leçons de Xemankara (19) et de Pûrṇa (20); étant roi sous le nom de Dharmbuddhi, a hébergé trois mois, puis cinq ans Ratnaçaila (16); sous celui de Brahmadatta, a abandonné sa ration à un Brahmane (32), sous celui de Surûpa, a livré sa femme, son fils et lui-même à la mort pour apprendre la loi (35); sous celui de Çivi, a donné son sang pour les moustiques et ses yeux pour la loi (34); — Fils de roi, s'est laissé égorger, sous le nom de Dharmapâla, sans se plaindre, par obéissance filiale (33); anonyme, s'est rendu garant d'une dette de jeu (39) ; sous le nom de Kâçi-sundara s'est fait hermite et a converti une fille de Kinnara (75). — Ministre d'un roi, a chanté la louange de Indradhvaja

(18). — Marchand a maltraité sa mère (36). — Lièvre, s'est jeté dans le feu pour sauver son ami (37); gazelle, a fait passer tout le troupeau sur son dos pour le préserver de l'extermination (40).

Présent. Réconcilie les deux rois de Pancâla (8) et endoctrine les oies envoyées en présent par l'un d'eux (50), fait rendre la liberté à Ajâtaçatru, captif de Prasenajit (10); nourrit tous les Bhixus avec les aliments mis dans son vase (1), réveille un enfant paresseux (3), guérit un enfant malade (6), ramène trois fois un bhixu déserteur (37); accomplit à son lit de mort sa dernière initiation (40); va de Çravasti à Râjagṛha consoler Bimbisâra (56), retourne de Râjagṛha à Çrâvasti consoler Prasenajit (57); dompte un serpent (51), un buffle (58); surpasse les plus grands musiciens en jouant de la vînâ (17), les hommes les plus forts en tirant de l'arc (88); franchit le Gange à travers les airs (27), triomphe des Tirthikas par un prodige (9); transforme Gangarasthâ (70); va dans le ciel prêcher la Loi à sa mère (86); balaye Jetavana (38); est reçu et hébergé par Yaçomatî (2), Bimbisâra (19), Upapâduka (86) et bien d'autres; est arrêté pour dette (39).

Nota. — J'omets la prédiction de la Bodhi et de la Pratyekabodhi, ainsi que beaucoup de détails.

Çâkyamuni II, voir Çyâmamuni.

Candana (Sandal) 1. Buddha ancien, reçu et baigné par un roi devait être un jour Çâkyamuni, et qui, en récompense de cette bonne action, lui dut la cessation immédiate d'une longue sécheresse (13).

Candana 2. Pratyekabuddha ancien, né d'un lotus dans le jardin du roi de Bénarès Brahmadatta 6, qui l'adopta pour son fils, et dont le corps exhalait une odeur de sandal, tandis que des fleurs naissaient sous ses pas pour se flétrir aussitôt; subitement converti au milieu d'une fête, il devient Pratyekabuddha. Son stûpa était très dégradé du temps de Çâkyamuni (21).

Çândhâra, région de l'Inde où se trouvait Puṣpabherotsâ (100).

Candra 1 (lune). Buddha ancien, bien reçu par un roi qui devait être un jour Çâkyamuni et qui obtint de lui la cessation d'un épidémie en faisant promener dans le pays en guise de bannière le manteau du Buddha (14).

Candra 2, jadis fils vertueux d'un père condamné à mort dont il obtint la grâce; plus tard Upâsaka de Kâçyapa; — au temps de Çâkyamuni, fils d'un brahmane laboureur; voisin d'Anâthapiṇḍada, il se fit initier, mourut jeune, renaquit dans le ciel, d'où il revint un instant pour remercier le Buddha et consoler son père (52).

Candra 2 (père de), jadis voleur et adultère condamné à mort, grâcié par l'intervention de son fils; — plus tard, Upâsaka de Kâçyapa; — au temps de Çâkyamuni, brahmane, désolé de la mort de son fils dont une apparition le ramena à une vue plus exacte des choses et le fit arriver à l'état de Srota-âpatti (52).

Candrahbâgâ *, rivière qu'Uttara, étant crocodile, fit traverser jadis au futur Siddhârtha (RR, 46); que Kapphina, allant trouver le Buddha, traversa à pied sec (RR, 88).

Çâradvatiputra, autre forme du nom de Çâriputra (38, 94).

Cârâyana, voir Dirgha.

Çramana Gautama (ascète Gautama), un des noms du Buddha actuel, exclusivement employé au Midi (Somana-Khodom des Siamois) et qui, dans les textes du Nord où il se rencontre, semble trahir une origine méridionale. Le Buddha est appelé ainsi par un marchand (4), par Ajâtaçatru dans ses édits (15, 16), par Subhadra (40), par la foule à Râjagṛha (75), par ceux qui annoncent à Dîrghanakha l'initiation de son neveu (99).

Çravasti. Ville, capitale du Koçala, où régna Prasenajit, une des résidences de prédilection du Buddha. Lieu de la scène de 52 de nos récits (3-10, 11, 13, 17-18, 22, 25-26, 29-31, 34-39, 42, 47-48, 52-53, 55-56, 59-60, 71-72, 74, 77, 79-85, 88, 89, 91, 93-97). Le Buddha y vient après avoir trouvé le Bodhi (74); l'illumine, en y entrant, par la lumière qui jaillit de son corps (22); la purifie (17), Cinq cents musiciens y habitent (17); cinq cents marchands y arrivent après avoir échappé à la mort grâce au Buddha (13). Nandaka (47), Bhadrika (89) y mendient; elle est remplie de la clarté de Suprabhâ (71) et de Hiraṇyapâṇi (83); reçoit un message insolent de Kapphina (88). Guptika y est envoyé pour recevoir la guérison (86). Le Buddha va de Râjagṛha à Çrâvastî (56), et de Çrâvastî à Râjagṛha (57). Les quatre assemblées s'y réunissent (86).

Çrîmatî, une des veuves de Bimbisâra, orne de lampes le Stûpa du Gynécée, malgré la défense d'Ajâtaçatru qui la tue aussitôt. Elle renaît immédiatement chez les dieux Trayastriṁçat, revient sur terre pour remercier le Buddha, puis retourne dans sa demeure céleste (54).

Çuddhavâsakâyikâ devâ (dieux de la corporation de la demeure pure), tribu divine qui présente des vêtements à Candana au moment où il devient Pratyekabuddha (21).

Çuddhodana. Roi des Çâkyas, père de Siddhârtha-Çâkyamuni. Etonné et affligé plutôt que réjoui de la nouvelle dignité de son fils; ne se convertit pas, mais rend un édit pour autoriser et même encourager l'initiation (89).

Çuklâ (Blanche) 1. Du temps de Kâçyapa, femme de Çresṭhî, qui avait habillé la confrérie de ce Buddha; au temps de Çâkyamuni, fille du Çâkya Rohina, née avec un vêtement blanc, se fait initier et devient Arhatî (73).

Çuklâ 2 (Pâli Sukkâ), née à Girivraja (Râjagṛha) au milieu d'un amas de joyaux (RR, 73).

Çyâmamuni (muni noir) ou Çyangavâni. Formes possibles du nom bouddhique futur de Vadrika, lequel nom, d'après le Kandjour, serait Çâkyamuni (6).

Daçairças (dix têtes), fils de Brahmadatta, né d'un lotus en vertu d'un vœu qui l'affranchissait des lois naturelles de la génération. Dégoûté de la royauté à laquelle il est destiné, il se retire dans la solitude et devient Pratyekabuddha. Son stûpa était très dégradé du temps de Çâkyamuni (24).

Daçottama (supérieur par les franges). Nom bouddhique futur (restitué) du tisserand Soma.

Daiva*. Le destin, imploré comme une divinité (RR, 24).

Dâkinî, divinité redoutable, sorte d'ogresse (RR, 14).

Daxinagiri, montagnes du Sud, pays de Pûrṇa (1).

Daxinapatha (chemin, direction, pays du Sud). Direction suivie par Maitrakanyaka

(36), d'où viennent Kuvalayâ (75) et Ganga (80); où va et d'où revient Dîrghanakha (99), où règnent Kalpa et Kapphina (88).

Devadatta (donné par un Dieu), jadis épouse de Brahmadatta 2, but, dans un accès de fureur, le sang de son fils égorgé pour lui complaire (33); du temps de Çâkyamuni, né son compatriote et son parent; un des cinq cents Çâkyas, initiés par ordre du roi (89), — persécute le Buddha et s'efforce de le faire périr en lançant contre lui un éléphant, en tentant de l'empoisonner, en apostant un meurtrier (33); — pousse Ajâtaçatru au parricide et à l'usurpation (15, 54); arrache en quelque sorte à ce roi un édit défendant de fréquenter l'école du Buddha (15, 16), un autre édit analogue, défendant de rendre des honneurs au Stûpa du Gynécée (54). — Il a été, selon la version pâlie, non l'épouse de Brahmadatta, mais Brahmadatta lui-même, le père et le meurtrier de Dharmapâla (RR 33).

Dhanada (qui donne la richesse), autre nom de Kuvera et de Vaiçravaṇa (19).

Dhanapâlaka, nom de l'éléphant lancé par Devadatta contre Çâkyamuni; mais il se refusa à servir ses mauvais desseins, s'enfuit et fut récompensé de sa résistance en allant au Svarga après sa mort (33).

Dharmabuddhi (intelligence de la Loi), roi ancien qui obtint du Buddha Ratnaçaila la cessation d'un fléau par une magnifique hospitalité de trois mois, continuée ensuite pendant cinq ans et qui fut depuis Çâkyamuni (16).

Dharmagaveṣî (qui se réjouit de la Loi), titre du récit 38, synonyme de Subhâṣitagaveṣî.

Dharmapâla (gardien de la Loi) fils de Brahmadatta, roi de Bénarès et de Durmati, égorgé par l'ordre de son père pour satisfaire au caprice de sa mère, qui boit avec avidité le sang de la victime; — fut depuis Çâkyamuni (33).

Dhirana*, cornac de l'éléphant Dhaṇapâlaka (RR, 33).

Dhṛtarâṣṭra (qui tient le royaume), un des quatre grands rois, chef des Gandharvas (19).

Dîrgha-Cârâyana (le long marcheur ou fils du marcheur), cocher de Prasenajit, conduisait son éléphant lorsque le roi tomba sans connaissance en voyant Bhadrika mendier; il lui jette de l'eau, le ranime et le remet sur sa monture (89). Cârâyana est souvent employé seul.

Dîrghanakha (aux ongles longs), jadis chef de voleurs qui, ayant donné l'ordre de tuer un Pratyekabuddha rencontré dans la forêt, se repentit et fit un vœu à la vue des prodiges accomplis par ce personnage; plus tard, disciple fidèle de Kâçyapa; au temps de Çâkyamuni, fils de Mâṭhara, de Nâlada, frère de Çârî, oncle de Çâriputra, pârivrâjaka, va dans le Midi pour étudier; revient indigné en apprenant la conversion de son neveu, a une discussion avec le Buddha, est converti et devient Arhat. Il porte alors le nom de Koṣṭhila ou Koṣṭhikila (99). Son nom de naissance était Dîrghastuti ou Dîrghottara (?). Dîrghanakha n'est qu'un surnom provenant d'un vœu.

Divyânnada (qui donne une nourriture divine), nom bouddhique futur d'un ancien roi qui, ayant écouté les leçons de Pûrṇa 1, l'hébergea pendant trois mois et fit faire son image en pierres précieuses; plus tard Çreṣṭhi de Râjagṛha, fit à Çâkyamuni une magnifique réception avec le concours de Çakra et de tous les dieux (20).

Dronodana (une mesure de riz), un des cinq cents Çâkyas initiés par l'ordre du roi (89).

Durmati (mauvais esprit), épouse de l'ancien roi de Bénarès, Brahmadatta, et mère de Dharmapâla, dont elle boit le sang; fut, du temps de Çâkyamuni, Devadatta (33).

Ekapundarika (unique lotus), éléphant de Prasenajit (89).

Ganadevaputras* (fils des dieux de la troupe), tribu divine dans laquelle naquirent autrefois Kapphina, sa femme et ses ministres (RR, 88).

Gambhira*, port d'embarquement de Mittavindaka (RR, 94).

Gandhamâdana (enivrement d'odeur) 1, montagne célèbre de laquelle Çâkyamuni se fait apporter par Çakra des herbes médicinales pour guérir Vadrika (6).

Gandhamâdana 2. Non futur de Pratyekabuddha d'une jeune servante qui avec du sandal fait des marques rouges aux pieds de Çâkyamuni (28).

Gandharvas 1. Dieux ordinairement considérés comme des musiciens célestes. Au début de tous les récits et à la fin d'un certain nombre d'entre eux, ils sont cités comme serviteurs, auditeurs et approbateurs du Buddha. — Sur l'ordre de Çâkyamuni, sept mille d'entre eux font escorte à leur chef Pancasikha apportant au Buddha la Vinâ à montant de lapis-lazuli (17); se joignent à Indra pour honorer et servir le Buddha (12, 20).

Gandharvas 2. Musiciens terrestres; formaient à Çrâvastî une corporation de cinq cents personnes, qui deviendront ensemble Pratyekabuddhas (17).

Ganga. Marchand du midi, venu à Çrâvastî, où Prasenajit lui fait épouser en un tour de main son laideron, que le Buddha transforme en beauté sans pareille. Après avoir ainsi passé de surprise en surprise, Gangâ laisse sa femme se faire bhixunî et devient lui-même adhérent du Buddha (80).

Gangâ. La Gangâ, le Gange. Çâkyamuni, étant marchand, l'avait fait passer à Bhâgîratha (11); les bateliers refusant de le lui faire passer à lui-même, il le franchit à travers les airs (27). Les Stûpas des Pratyekabuddhas Candana (21) et Dacaciras (24) étaient situés sur les bords de la Gangâ. Uttara y avait aussi sa hutte (46).

Gangarasthâ. Nom donné à Virûpâ après son mariage (80).

Gangika. Jadis *Mâtanga*, converti par un Pratyekabuddha, et devenu de ce chef invulnérable; au temps de Çâkyamuni, fils de famille riche, auquel ses parents refusent leur permission pour l'initiation. Veut se tuer sans y réussir, obtient une condamnation à mort, dont il empêche par trop de zèle l'exécution, devient bhixu, puis Arhat (98).

Garuda. Roi des oiseaux (RR, 94), appelé aussi Suparni.

Garudas. Tribu d'oiseaux célestes qui, au début de tous les récits, à la fin et dans le corps de plusieurs d'entre eux, sont représentés comme des serviteurs, des auditeurs et des admirateurs du Buddha. — L'épreuve du musicien Supriya les gagne au Buddha (17); régalés par Upapâduka (87). Subhûti en fait apparaître cinq cents pour dompter les serpents, puis se sert d'une autre apparition pour dompter les Garudas forcés de recourir à sa protection (91).

Gautama. Nom patronymique de Siddhârtha; on y joint habituellement le qualificatif Çramana. Le brahmane qui réclame le paiement d'une dette de jeu interpelle le Buddha par ce seul appellatif : Gautama ! (39).

Gautami *. Tante et éducatrice de Çâkyamuni, appelée ainsi dans le Kalpa-dr,-Av. et le Ratna-av.-malâ (RR, 71, 72, 73, 74). L'Avadâna-Çataka ne l'appelle pas autrement que Mahâprajâpati.

Girivalgusamâgama. Nom d'une fête à Râjagṛha où il y avait des danses (75).

Goçâlîputra, le fils de Goçalî, Mâskarî, le deuxième docteur Tîrthika (40).

Gṛdhrakûta (pic du vautour ou des vautours). Une des collines de Rajagṛha où résidait quelquefois le Buddha (dans la grotte du sanglier) (RR, 90). Nâlada y voit une prêtî accouchant incessamment de cinq enfants qu'elle dévore aussitôt (49). Sthavira va en retraite sur cette montagne (91).

Nota. — D'après Hiuen-thsang, ce nom venait de la forme du sommet de la montagne.

Guhyaka. Synonyme de Yaxa (35, 38).

Guptika (caché). Jadis Çreṣṭhî de Bénarès, qui essaya de tous les moyens pour faire périr un rival et se repentit ensuite, l'objet de sa haine étant devenu Pratyekabuddha. — Plus tard, bhixu fidèle de Kâçyapa. — Du temps de Çâkyamuni, né à Sauparaka d'un père riche, mais couvert d'ulcères qu'on ne peut guérir; voit le Buddha, est initié et devient Arhat (96).

Hari *. Un des noms de Viṣṇu, imploré (RR, 18).

Hastaka (pourvu de mains), bhixu de Kâçyapa, né cinq cents fois sans mains pour avoir dit à son précepteur qu'il voulait être privé de mains si jamais il prenait son vase pour le laver. S'étant repenti, il naquit avec des mains au temps de Çâkyamuni, fut initié et devint Arhat (93).

Hastinapura *, ville où Çâkyamuni prédit la Pratyekabodhi à un brahmane (RR, 18).

Hiranyapâni (or aux mains). Joueur (appelé Kandala, RR, 83) contemporain de Kâçyapa, sur le Stûpa duquel il déposa deux ornements d'or en faisant le vœu de renaître avec de l'or aux mains; ce qui arriva du temps de Çâkyamuni. Il donnait libéralement cet or qui renaissait sans cesse, fut initié et devint Arhat (83).

Indradamana (dompteur des sens ou d'Indra). Ancien Buddha à la demande duquel un roi anonyme, qui fut depuis Çâkyamuni, avait construit un Vihâra en faveur des Bhixus voyageurs et passagers (15).

Indradhvaja (bannière d'Indra). Ancien Buddha auquel le premier ministre d'un roi anonyme, un brahmane, qui fut depuis Çâkyamuni, offrit une riche hospitalité et chanta un hymne de vingt-cinq çlokas (18).

Jâmbâla (fangeux). Bhixu du temps de Krakucchanda, qui insultait les autres bhixus reçus temporairement dans le Vihâra où il résidait, et dit un jour à un Arhat qui y prenait un bain qu'il aimerait mieux le voir couvert d'excréments, mais se repentit en voyant la patience de cet Arhat. — Au temps de Çâkyamuni, né Preta, ayant exhalé une mauvaise odeur dès le ventre de sa mère, recherchant les excréments et les ordures; endoctriné d'abord par Pûraṇa-Kâçyapa, il n'en fréquentait pas moins une troupe de Pretas qui grouillaient dans les fossés de Vaiçâlî. Ceux-ci ayant été convertis par le Buddha, Jâmbâla se laissa gagner lui aussi, devint Bhixu, puis Arhat, sans perdre son goût pour la saleté (50); est « le premier de ceux qui se plaisent dans les ordures ».

Jambudvîpa (continent du laurier-rose), nom de l'Inde en sanskrit (36, 38, 81, 86).

Jetavana (bois de Jeta). Parc voisin de Çrâvastî où le Buddha résidait souvent. Toutes les fois qu'il est à Çrâvastî dans les récits de l'Avadâna-çat., sa résidence est à Jetavana. Donné par Anâthapiṇḍada au Buddha et à sa confrérie (3); balayé régulièrement par Anâthapiṇḍada, exceptionnellement par le Buddha et les grands auditeurs (38). Les quatre assemblées y sont réunies (86); transformé en ville des dieux (88); été passé à Jetavana (94); on se tourne vers J. en invoquant le Buddha (79). Viennent à J. Candra (52), Guptika (96), Prasenajit (17, 79, 89), Saṁsâra (95), Yaçomitra (85), un fils de marchand (4), un fils de Çreṣṭhî (37). Parole recueillie à Jetavana : S'agit-il là du Jetavana de Çrâvastî ou d'une autre localité du même nom? (10).

Jîvika, roi des médecins, extrait un fœtus d'une femme morte et donne ainsi la vie à Sthavira (92).

Jnâta, père de Nigrantha le sixième Tîrthika (40). (Forme pâlie : *Nâta*).

Kacangala. Nom de pays, ville et forêt (78).

Kacangalâ. Mère de Çâkyamuni pendant cinq cents naissances, déchue de ce grand honneur pour n'avoir pas été à la hauteur de sa mission; renaît pauvre et esclave du temps de Çâkyamuni et est déjà décrépite quand elle rencontre son fils d'autrefois, l'appelle de ce nom pendant que deux ruisseaux de lait jaillissent de ses seins, se fait initier et devient Arhatî (78). — Le Karma-çataka écrit *Kacankala* (RR, 78, p. 442).

Kâci. Autre nom de Bénarès. C'est proprement le nom du peuple, mais on l'applique au pays et à la capitale (8, 10). Le pays de Kâçi réuni au Koçala (10).

Kâçi-Sundara (le beau de Kâçi), fils d'un ancien roi de Kâçi, Brahmadatta 5; renonce à la royauté qui lui était destinée pour se faire ermite et résiste aux tentatives de séduction d'une fille de Kinnara qu'il convertit. Devenu plus tard Çâkyamuni, il convertit de nouveau et plus complètement la même personne (75).

Kâçi-Sundarî (la belle de Kâçi), fille de roi du temps de Kanakamuni, lui offrit un Vihâra tout meublé. Plus tard, sous Kâçyapa, se fit Bhixunî et médita la Maitrî pendant 10.000 ans. Enfin, sous Çâkyamuni, naquit à Bénarès, fille du roi Brahmadatta 9, d'une grande beauté (d'où son nom), se fit initier et devint Arhatî (76).

Kâçyapa (Qui boit la lumière?) 1. Buddha, prédécesseur de Çâkyamuni, résidait à Bénarès, sous la protection du roi Kṛkî qui lui éleva un Stûpa en pierres précieuses d'un Yojana en longueur et largeur, d'un Kroça en hauteur (83). De son temps, les créatures vivaient 20.000 ans. Son premier disciple était le futur Çâkyamuni. Le serpent de Râjagṛha (51), Candra et son père (52) avaient été ses Upâsakas; le Pratyekabuddha Candana avait été un de ses Bhixus (21), la Pretî du récit 47 avait été une de ses Bhixunîs. Presque tous les Arhats et les Arhatîs de l'Avadâna-Çat. avaient passé par sa confrérie et acquis ainsi les mérites qui leur avaient valu l'arrivée à l'état d'Arhat.

Kâçyapa 2 (Mahâ —). Un des grands auditeurs de Çâkyamuni ; participe au balayage de Jetavana (38); est un de ceux dont Tripita s'informe en naissant (84). Peu après le Nirvâṇa, un bain lui est offert à lui et à sa suite par un pauvre laboureur, le futur Sundara (100).

Kâçyapa 3 (Pûraṇa —). Voir Pûrana.

Kakuda Katyâyana, le cinquième des docteurs Tîrthikas (40). Sa doctrine se résumait

en ces mots : *Anyena anyam*, « l'un par l'autre ». Kakuda paraît être une faute pour Pakudha, leçon constante des textes pâlis.

Kalika (La noire). Râxasî marine qui souffle des vents de tempête (81).

Kalpa. Roi de l'Inde méridionale, père de Kapphina (88).

Kanakamuni (le solitaire d'or). Buddha ancien, prédécesseur de Kâçyapa. De son temps, les créatures (humaines) vivaient 30.000 ans. Kâçi-Sundarî lui fait don d'un Vihâra construit pour lui (76).

Kanakavarna * (couleur d'or). Roi (correspondant à Brahmadatta 1) qui se priva de nourriture en faveur d'un Pratyekabuddha (RR, 32). — C'est aussi le nom de la capitale de ce roi.

Kandala *, joueur qui fut Hiraṇyapâṇi dans une existence antérieure (RR, 83).

Kanta *, nom de Lekuncika dans une existence antérieure (RR, 94).

Kapilavastu (sol de Kapila). Capitale des Çâkyas, patrie de Çâkyamuni qui y revient après douze ans d'absence (89). Lieu de la scène des récits 61-70, 73, 87.

Kapphina. Autrefois marchand, contemporain de Vipaçyî, avait fait à ce Buddha une belle réception et lui avait donné un Vihâra; plus tard, étant Brahmadatta 8, roi de Bénarès, avait entouré de soins un Pratyekabuddha; plus tard encore, initié sous Kâçyapa, avait complètement dompté ses sens ; enfin, du temps de Çâkyamuni, fils de Kalpa, roi dans l'Inde méridionale, manifeste d'abord des dispositions belliqueuses et envoie aux rois du Nord d'insolents messages. Çâkyamuni ayant confondu son orgueil, il est initié et devient Arhat (88).

Son histoire racontée d'une manière notablement différente (RR, 88). Ce nom est écrit Kappina dans les Mss. pâlis.

Katyâyana 1. Voir Kakuda.

Katyâyana * 2. (Mahâ —) disciple du Buddha, dont l'enseignement gagne Uttara 3. (RR, 46). — Forme pâlie : Kaccâyana.

Kauçika. Un des noms d'Indra ; appelé ainsi (16, 35).

Kauravya (qui est de Kuru) 1. Peuple et ville de l'Inde où il y avait de très bonnes dispositions pour la Loi, que le Buddha développe en se faisant construire par Çakra un palais divin. Il s'y fait des conversions très nombreuses (12).

Kauravya 2 (ou Koravya) roi de Sthûlakoṣṭhaka, oncle de Râṣṭrapâla (90).

Kinnaras (Sont-ce des hommes?) Génies surhumains gagnés au Buddha (17), font partie de sa suite (86) ; — fille de Kinnara convertie par Kâçi-Sundara (75).

Khemâ. Voir Xemâ.

Koçala. Pays de l'Inde, dont Çrâvastî était la capitale et Prasenajit le roi. Les habitants du Koçala avec ceux de Kâçi sont fêtés momentanément par un Çreṣṭhi, à la condition d'honorer le Buddha (10). Çâkyamuni voyage dans le Koçala (58).

Koravya. Voir Kauravya.

Kosiya * nom de Subhûti au temps de Padmuttara (RR, 91).

Koṣṭhila. Çrâvaka de Çâkyamuni, le premier de ceux qui ont acquis la « connaissance distincte » (99). Le même que Dîrghanakha.

Kovidara. Arbre voisin de la pierre Pâṇḍukambala, dans le ciel d'Indra (87).

Krakucchanda. Buddha ancien, prédécesseur de Kanakamuni. De son temps, les créatures vivaient quarante mille ans. Il résidait à Çobhâvati, grandement honoré par le roi Çobha, qui fit un jour exécuter, en son honneur, une danse bouddhique (75); — son stûpa d'ongles et de cheveux fut orné de fleurs, non sans peine, par le futur Çobhita (87). C'est de son temps que Jâmbâla se prépara sa destinée ordurière (50).

Kṛkî. Roi ancien, qui régnait à Bénarès du temps de Kâçyapa 1, le traita avec honneur et lui éleva un stûpa de pierres précieuses (83) ; autorise la quête d'un marchand désireux de mieux profiter des leçons du Buddha (77); a pour fils aîné et successeur Sujâta (59); son second fils, initié après une longue résistance de sa part, fut Tripita au temps de Çâkyamuni; un troisième fils (peut-être celui qui est appelé Sudhî dans le Ratnamâlâ) se rend à Rïṣipitana, se fait initier, dresse, après le Nirvâna du Buddha, un dais sur son stûpa, et devient, au temps de Çâkyamuni, Râṣṭrapâla (90)

Kuçinagara. Ville, capitale des Mallas, où Çâkyamuni entra dans son Nirvâna, c'est-à-dire mourut (40, 100).

Kukkutâgâra (maison du Coq). Résidence d'Upagupta (100).

Kukkutavati*. Lieu de naissance et capitale de Kapphina (RR. 88).

Kumbhandas. Génies formant la suite de Virûḍhaka (19) viennent rendre hommage au Buddha (12).

Kunâla. Fils d'Açoka, si beau que son père ne comprend pas qu'il existe un plus bel enfant (100).

Kuvalayâ (lotus). Jadis, fille de Kinnara, essaya de séduire, par une danse lascive, Kâci-Sundara, qui s'était fait ermite et qui, par son attitude, la convertit; plus tard, au temps de Krakucchanda, étant danseuse, exécuta une danse bouddhique en l'honneur de ce Buddha ; — du temps de Çâkyamuni, fille d'un maître de danse, fut complètement transformée par Çâkyamuni, se fit initier et devint Arhati (75).

Kuvera. Un des quatre grands rois, chef des Yaxas. Dieu des richesses, invoqué sans succès avec d'autres divinités, par les hommes désireux de postérité, par des marchands en détresse (13, 81), par les habitants de Nâḍakantha pendant une épidémie (14).

Lekuncika (le suceur). Jadis Kânta, fils avare d'une veuve généreuse qu'il enferme dans une cave pour l'empêcher de donner et l'y laisse mourir de faim ; en punition de quoi il passe dans l'Avîci tout un Kâlpa; plus tard, étant brahmane, se plaît à renverser le vase plein d'un Pratyekabuddha (ce qui lui fait passer dans l'Avîci un deuxième Kalpa (RR, 94) ; plus tard encore est un fidèle bhixu de Kâçyapa ; — enfin, brahmane au temps de Çâkyamuni, élevé avec la plus grande peine, il souffre la faim toute sa vie. Initié, devenu Arhat, l'alimentation était pour lui d'une difficulté extrême ; c'est presque en mourant d'inanition qu'il entra dans le Nirvâna (94).

Lokapâlas (gardiens du monde). Les mêmes que les quatre grands rois, quelquefois doublés de quatre autres ; honorent le Buddha (12) ; veulent payer pour lui (39).

Lolakatiṣya *. Le même que Lekuncika ou le semblable (RR 94). — Variante : *Losakatiṣya.*

Madda *. (Sk. Madra?) roi de Sâgalâ, père de Khemâ (= Xemâ) (RR, 79) et

d'Anojâ épouse de Kapphina (RR, 88). Dans RR, 88, il semble y avoir une confusion de Madda nom d'homme et Madhura nom de pays.

Mahâmâyâ (grande magie). Mère de Çâkyamuni. Kacangalâ n'a pas mérité d'être une Mahâmâyâ (78); — Çâkyamuni va au ciel lui enseigner la loi dont une mort prématurée l'avait empêchée d'entendre la proclamation (96).

Mahânâma (grand nom). Un des cinq disciples de la première heure; est de ceux qui accompagnent Çâkyamuni au cimetière (92).

Mahâprajâpatî (grande reine). Deuxième épouse de Çuddhodana et sœur de la mère de Çâkyamuni qu'elle éleva, se fit initier et devint la directrice de la confrérie féminine. Toutes les fois qu'il fallait initier une femme, c'était elle qui en était chargée; Çâkyamuni ne le faisait pas lui-même. Elle dut donc exécuter dix initiations; toutefois, cela n'est dit expressément que pour Suprabhâ (71). Somâ (74), Kâci-Sundarî (76), Xemâ (79). — Mahâprajâpatî n'est qu'un titre; le nom véritable est Gautamî.

Mahâ... Pour tous les autres noms commençant par Mahâ, voir le second nom.

Mahendra (grand Indra). Un des noms d'Indra; imploré par des marchands (81); terme employé pour désigner une pluie abondante venant après une sécheresse (37).

Mahoraga (grands serpents). Êtres surhumains cités au commencement de tous les récits, à la fin de plusieurs, et dans le corps de quelques-uns comme auditeurs et admirateurs du Buddha; touchés par sa supériorité (17); bien traités par l'Upapâduka (86).

Maitrakanyaka (ami des jeunes filles). Fils du marchand Mitra mort en mer; exerce plusieurs métiers, finit par s'embarquer en repoussant du pied sa mère qui veut le retenir, fait naufrage, gagne la terre ferme, est bien reçu par les Apsaras de quatre résidences de plaisir; puis arrive aux demeures infernales où une couronne de fer rouge passe de la tête d'un autre damné sur la sienne. Mais un dieu vient le délivrer et il va dans le Tuṣita. Il fut depuis Çâkyamuni (36).

Maitreya (compatissant). Bodhisattva étroitement uni à Çâkyamuni au temps de Puṣya. Il avait alors mûri complètement son caractère, mais non ceux qu'il devait discipliner (97). C'est lui qui sera le successeur de Çâkyamuni (97).

C'est à lui que sont adressés la plupart des récits du Dvâviṃçati-Avadâna (RR, 15, 19, 20, 22, 44, 63, 65).

Makara. Monstre marin qui produit les tempêtes, entre autres celle qui cause le naufrage de Maitrakanyaka (36).

Mallas (lutteur). Peuple dont Kuçinâgara était la capitale, jadis un troupeau de gazelles que son chef, depuis Çâkyamuni, sauva au prix de sa propre vie (40).

Mânastabdha (ferme dans l'orgueil). Brahmane que Çâkyamuni arracha à son orgueil (27).

Markatahrada (étang du singe). Résidence de Çâkyamuni à Vaiçâli (2, 50).

Maruts. Dieux du vent formant l'escorte habituelle d'Indra; accompagnent Çakra chez les Kauravyas (12).

Mâskarî, fils de Goçâli, le deuxième des Tîrthikas (40); il enseignait *Samsârasuddhi* « la pureté du Samsâra ». — Ce nom n'est peut-être qu'un surnom : « le mendiant ».

Mâṭhara. Brahmane de Nâlada, père de Çâri et de Dîrghanakha, beau-père de Tiṣya, grand père de Çâriputra (99).

Mâtṛkâ (les mères). Les énergies divines (RR, 4).

Maudgalyâyana (Mahâ-). Un des deux premiers disciples : les prodiges étaient sa spécialité; prend part au balayage de Jetavana (38); seconde dans ses bonnes dispositions et convertit, avec le concours de Çakra, le Çreṣṭhî de Râjagṛha qui sera le Buddha Divyânnada (20); remplace, pour l'instruction des quatre assemblées, le Buddha absent, puis va le chercher dans le ciel (86); fait de vains efforts pour procurer des aliments à Lekuncika (94); est un de ceux dont Tripiṭa s'informe en naissant (84); un ardent désir de tirer les êtres de la mauvaise voie lui fait visiter leurs lieux de souffrance en compagnie de Çâriputra. Il réussit dans ce dessein (41) et s'attache surtout aux Pretas. Il en rencontre plusieurs : trois femelles punies, l'une pour avoir refusé de l'eau (43), l'autre de la nourriture (42), une troisième pour avoir donné des excréments au lieu d'aliments (44); un mâle dont le crime était d'avoir donné de l'urine pour breuvage (41); enfin, une troupe de 500 Pretas qui avaient été riches et avares (45).

Ce nom est écrit quelquefois Maungalyâyana; il est ordinairement précédé de Mahâ, excepté quand c'est le Buddha qui parle.

Meru. Montagne qui plonge dans la mer et supporte le ciel : inébranlable comme le Meru (35). Des disciples de Çâkyamuni s'y livrent au Dhyâna (91); un petit de Nâga qui sera Subhûti y est mangé par un Suparṇi (91).

Mitra (ami ou soleil). Négociant mort en mer, père de Maitrakanyaka (36).

Mittavindaka*. Le même que Maitrakanyaka et que Lekuncika dans une existence précédente (R R, 94) ou leur correspondant.

Mṛgadâva (Parc des Gazelles). Parc voisin de Bénarès, résidence du Buddha Kâçyapa et plus tard de Çâkyamuni. — Voir Ṛisipatana.

Mṛgâramâtâ (mère de Mṛgâra). Il faut entendre mère « spirituelle ». Elle était sa belle-fille, mais l'amena au Buddha et fut, par ce motif, appelée sa mère. Ce surnom est ordinairement ajouté ou même substitué au nom de la personne, qui est Viçâkhâ (39, 72).

Muktâ (Perle). Femme d'un marchand contemporain de Kâçyapa, qui, rapportant des perles d'un voyage maritime, en fit une couronne et la lui attacha sur la tête. Elle la donna à un maître de maison qui quêtait pour pouvoir passer cinq ans à l'école de Bhagavat. Son mari la rachète et s'efforce de la lui faire reprendre; alors elle va, avec des fleurs et des parfums, répandre le tout sur la tête du Buddha. Cette action lui valut le privilège de naître au temps de Çâkyamuni, avec une couronne de perles, fille du Çreṣṭhî Puṣya de Çrâvasti. Devenue nubile, elle se fit initier et devint Arhatî (77).

Nâdakanthâ (Enclos de roseaux ?). Pays ravagé par une épidémie que Bhagavat fait cesser par sa présence et sa prédication. Il gagne de cette manière tous les habitants de la ville (14).

Nâgas 1. Serpents aquatiques, égaux aux dieux, et qui avaient le pouvoir de prendre diverses formes. Cités au commencement de tous les récits et à la fin de plusieurs comme auditeurs et admirateurs du Buddha. Particulièrement gagnés par l'épreuve de Supriya (17); viennent, avec Indra et d'autres personnages divins, rendre hommage au

Buddha (12). Renaissance parmi les Nâgas, avec pluie de sable tombant sept fois par jour sur la tête, en punition de mollesse dans l'exécution d'un vœu (59). Subhûti était né cinq cents fois parmi les Nâgas pour n'avoir pas poussé assez loin la perfection sous Kâçyapa, et, quand il naquit à Çrâvastî, il venait d'être saisi dans la mer, étant petit Nâga, et mangé par Suparṇi (91). Le même Subhûti fait apparaître 500 Garuḍas pour protéger les Nâgas et un Nâga gigantesque pour protéger les Garuḍas (91). Virûpâxa, l'un des quatre grands rois, étant le chef des Nâgas (19), il en résulte que ceux-ci ont leur résidence au mont Meru (quoiqu'elle soit aussi au fond de la mer).

Nâgas 2. Eléphants fantastiques comparés à Airâvaṇa et à Supratiṣṭhita (20).

Nâlada 1. Localité peu distante de Râjagṛha, très célèbre dans le Bouddhisme; lieu de naissance de Çâriputra (99).

Nâlada 2. Nom d'un Ayuṣmat; il voit, près du Gṛdhrakûta, une pretî qui dévore aussitôt les cinq enfants dont elle accouche constamment (49).

Nanda 1 (joie). Enfant paresseux qui, réveillé par le Buddha, devient actif et sera le Buddha Atibalavîryaparâkrama (3).

Nanda 2. Personnage que le Buddha a délivré de ses passions (17).

Nandaka (joyeux). Ayuṣmat qui rencontre une pretî aveugle dont son maître lui explique la destinée (47).

Nandana 1 (joie). La troisième des villes où Maitrakanyaka reçoit l'hospitalité de seize Apsaras (36).

Nandana 2. Jardin d'Indra ; Çâkyamuni fait ressembler Jetavana à ce jardin céleste (88).

Nandighosa (voix joyeuse). Char céleste ; Çâkyamuni fait apparaître des chars semblables dans Jetavana (88). C'est le nom du char d'Arjuna.

Naraka. Enfer. Il en existe plusieurs dont un seul l'Avîci, est spécialement dénommé (94). La Pretî qui avait donné des excréments à un Pratyekabuddha passe par les Narakas (44). Les coupables, en ayant de bonnes pensées envers le Buddha, peuvent éviter d'y renaître (46). Les Pretas ont passé ou passeront par les Narakas.

Nârâyana. Un des noms de Viṣṇu ; invoqué avec d'autres divinités en cas de détresse. — Un adhérent des Tirthikas dispute à Anâthapiṇḍada un lotus qu'il veut offrir à Nârâyaṇa (7); une jeune femme qui portait une couronne d'or pour l'offrir à Nârâyaṇa la donne au Buddha qu'elle rencontre et qu'elle prend pour le dieu (23).

Le Kalpa-dr.-av. et le Ratna av.-mâlâ citent quelquefois Viṣṇu ; l'Avadâna-Çat. ne connaît que Nârâyana.

Nâtaputto*. Forme pâlie de Jñâtaputra, fils de Nâta (ou Jñâta), qualificatif de Nigrantha. Mauvais discours de ses disciples contre le Buddha (RR, 2).

Nigrantha. Fils de Jñâta, le sixième des docteurs Tîrthikas (40). — Son enseignement aboutissait au *Catuyâmasamvaram*, « la digue des quatre abstentions ». C'est le fondateur du Jaïnisme.

Nîlavaha * (courant noir ou bleu). Fleuve traversé par Kappina à pied sec (RR, 88).

Nirmala (sans tache). Nom futur de Pratyekabuddha, d'un jardinier qui offre au Buddha une plante cultivée par lui, et au sujet de laquelle le Buddha lui prédit la Pratyekabodhi (29).

Nisabha*. Montagne où résidait Subhûti au temps de Padumattara (91).

Nîti-Çâstra*. Livre de morale ou de politique. Ordonne au mari de complaire à sa femme (33).

Nyagrodhârâma. Jardin du Nyagrodha (figuier indien), près de Kapilavastu, résidence de Çâkyamuni (61-70 ; 73 ; 87).

Okkâka*. Ancêtre du Buddha Gotama (RR, 88, 90, 91).

Pâçi*. Type de grandeur (RR, 2).

Padmaka (Lotus). Roi ancien de Bénarès ; se laisse choir dans le fleuve et devient le poisson Rohita qu'on dépèce pour administrer sa chair à ceux que l'épidémie a frappés ; est plus tard Çâkyamuni (31).

Padmâxa (yeux de lotus). Marchand contemporain de Vipaçyi, qui dépose une émeraude sur le Stupa du Buddha ; en suite de quoi il renaît du temps de Çâkyamuni avec une émeraude sur la tête, qui fait paraître ses yeux bleus et répand une lumière bleue sur la ville ; il est initié et devient Arhat (66).

Padmottama (supérieur par le lotus ou le meilleur des lotus). Nom bouddhique futur d'un jardinier qui offre un lotus à Çâkyamuni (7).

Padmottara. Nom de Pratyekabuddha, futur, d'un enfant porté dans les bras qui, saisissant un lotus sur l'étalage d'un marchand de fleurs, le jette au Buddha (22).

Padumuttara*. Forme pâlie du précédent. Buddha ancien, à qui Sobhita a fait l'anjali (RR, 87), que Assa-Kappina a invité et nourri (RR, 88), à qui Bhadrika a donné un siège somptueux (RR, 89), à qui Râṣṭrapâla avait offert un parasol, un éléphant et des résidences (RR, 90), et Subhûti un siège de fleurs (RR, 91).

Pancâla. Contrée de l'Inde divisée en deux parties le Nord et le Sud ; dont les deux rois en guerre furent réconciliés par Çâkyamuni, l'un devenant Arhat, l'autre obtenant la promesse d'être un jour le Buddha Vijaya. Il est probable que celui-ci réunit les deux régions sous son sceptre et que cet arrondissement de ses États lui causa plus de joie que la perspective d'être Buddha après trois Asankhyeya-Kalpas (8). C'est là sans doute la cause du don de 500 oies fait par le roi de Pancâla à Prasenajit, qui les passa à Çâkyamuni (60).

Pancasikha (cinq aigrettes). Chef de Gandharvas qui, escorté de 7000 Gandharvas, apporte du ciel à Çâkyamuni une Vîṇâ à montant de lapis-lazuli (17) ; un de ceux qui sont appelés par Çakra pour égayer, par leurs accords, le festin qu'un Çreṣṭhî de Râjagṛha offre au Buddha et à ses moines (17).

Pândukambala (vêtement jaune). Pierre dans le ciel des Trayastrimçat, servant de siège à Çâkyamuni, pendant qu'il prêchait la Loi à sa mère et aux dieux (86).

Paraçu-Râma* (Râma à la hache). Héros indien meurtrier de sa mère (RR, 4).

Pârijâta. Arbre céleste (85).

Pâtaliputra. Capitale du Magadha au temps d'Açoka (100).

Piçâca-Piçâcî. Mauvais génies impurs et repoussants. Durmati boit le sang de son fils comme une Piçâcî (RR, 33) ; Supriyâ, à sa naissance, est prise pour une Piçâcî (72) ; Jetavana n'est pas hanté par les Piçâcas (38).

Prabodhana (éveillé). Buddha ancien, absorbé dans l'extase, et réveillé par la mu-

sique du roi entrant avec ses femmes dans le parc où il se trouvait, et traité par ce roi avec magnificence (17).

PRASENAJIT. Roi de Koçala, né en même temps que Çâkyamuni, et un de ses plus fermes appuis. Converti par le Dahara-Sûtra (7); éprouve les adhérents des Tîrthikas et ceux du Buddha (9); se connaît en musique, renvoie Supriya au Buddha et va à Jetavana pour assister à la joute musicale (17); fait annoncer la quête projetée par Anâthapindada, en faveur des pauvres (55); grâcie, à la demande du Buddha, un adultère condamné à mort (18); veut payer la dette de jeu pour le Buddha (39); ne peut supporter l'absence du Buddha et l'envoie chercher à Râjagṛha (57); fait annoncer le Svayamvara de Suprabhâ (71); se trouve mal en voyant mendier Bhadrika (90); obtient du Buddha qu'il réconcilie les deux rois de Pâñçâla (8); reçoit, sans doute en récompense, 500 oies qu'il offre au Buddha (60); est en guerre avec Brahmadatta, roi de Bénarès, et il lui naît au camp une fille Xemâ qu'il fiance aussitôt au fils de son adversaire né dans les mêmes circonstances (69); père de Virûpâ qu'il marie, par surprise, à Ganga (70); et de Tripiṭa qui, en naissant, parle et porte déjà des habits de moine (84); en guerre avec Ajâtaçatru, est vaincu trois fois, puis triomphe et s'empare de son ennemi auquel il rend la liberté suivant l'avis du Buddha qu'il avait consulté (10).

PRATYEKABUDDHAS. L'Avadâna-Çataka donne les noms de onze Pratyekabuddhas dont neuf futurs et deux passés.

Les futurs sont : Cakrottara (23), Çîtaprabha (26), Gandhamâdana (28), Nirmâla (29); Padmottara (22); Sâmsârottarana (27), Sûxmatvâg (25); deux tribus : Valgusvaras (30); Varṇasvaras (17). — Les anciens sont : Candana (21), Daçaçiras (24).

Mais on trouve, en outre, dans le recueil, la mention de onze Pratyekabuddhas anciens anonymes, dont trois injuriés en paroles ou en actes (41, 44, 94), trois injuriés, puis honorés à cause de leur vertu (80, 98, 99), les autres traités avec honneur et respect (87, 88, 89, 90).

PRETAMAHÂRDDHIKAS (Pretas à grande puissance surnaturelle). Pretas divinisés ou doués d'un pouvoir que n'ont pas les autres Pretas. Un Çresṭhî de Çrâvasti qui s'était fait initier et était devenu Preta à sa mort, renaît parmi eux (48), ainsi que la mère d'Uttara (45).

PRIYA (Cher). Maître de maison de Bandhumatî, qui, avec le concours du roi et du peuple, avait couvert de fleurs le stûpa de Vipaçyi; né, au temps de Çâkyamuni, chez un riche Çâkya, et objet de la sympathie universelle, il pratiqua toutes les vertus, se fit initier et devint Arhat (65).

PURÂNA (l'ancien). Un des deux préposés au Gynécée du roi de Magadha; offre de payer la dette de jeu pour le Buddha (39); seconde Supriyâ dans l'accomplissement de sa tâche (72).

PÛRANA KÂÇYAPA (Kâçyapa l'accompli). Le premier des six docteurs Tîrthikas (40). Un de ses adhérents se dispute avec un adhérent du Buddha sur la supériorité de leurs maîtres respectifs (9). Il initie Jâmbâla, jugeant à son goût pour les ordures « que ce devait être un homme de succès » ; le résultat fut que Jâmbâla courut le pays, nu,

s'appliquant à de bonnes actions (50). — Sa doctrine se définit par ce mot : *akiriyam* « impraticable » (?).

Pûrna (plein) 1. Ancien Buddha nourri, vêtu et honoré pendant trois mois par un roi auquel il avait exposé la loi et qui fut, dans la suite, Çâkyamuni (20).

Pûrna 2. Brahmane du Sud qui, ayant entendu vanter le Buddha, l'invite par invocation à son sacrifice ; en le voyant remplir, avec la nourriture mise dans son vase, les vases de tous ses Bhixus qu'il avait d'abord rendus invisibles, il fait un vœu pour la Bodhi que le Buddha ratifie (1).

Pûrnabhadra (fortuné par la plénitude). Nom bouddhique futur de Pûrṇa 2 (1).

Puṣpa * (fleur). Un des cinq chevaux de Kapphina (RR, 88).

Puṣpabherotsâ. Village du Çândhâra, où naquit Sundara (100).

Puṣpavâhana *. Un des cinq chevaux de Kapphina (RR, 88).

Puṣya 1. Ancien Buddha qui donna au Bodhisattva Çâkyamuni l'assurance qu'il avait franchi d'un seul trait huit Kalpas en récompense d'une stance d'éloge prononcée à la suite d'une extase où il était resté sept jours sur un seul pied (97).

Puṣya 2. Çreṣṭhi de Çravastî père de Muktâ ; inquiété par le nombre des prétendants à la main de sa fille, il accepte la proposition de la marier au fils d'Anâthapiṇḍada et fait part de ses intentions à Muktâ qui donne à la question de son mariage une solution inattendue (77).

Râhu *. Ennemi de la lune (RR, 4), auteur des éclipses.

Râjagṛha (royale demeure). Capitale du Magadha sous Bimbisâra et Ajâtaçatra ; lieu de la scène de 22 récits (1, 14-16, 19-20, 23, 28, 32-33, 41, 43-46, 49, 51, 54, 57, 75, 92, 99). Le Buddha, quand il y était, résidait ordinairement à Veṇuvana, quelquefois au mont Gṛdhrakûṭa. Pûrṇa y avait des parents, et c'est vers Râjagṛha qu'il se tourne en faisant ses invocations ; le Buddha va de Râjagṛha à Daxiṇagiri (1) ; Dîrghanakha s'y rend en apprenant que son neveu est gagné au Buddha (99). Bimbasâra donne l'ordre de le nettoyer complètement pour recevoir le Buddha (19) ; est rempli de l'odeur du Santal par suite de l'acte pieux d'une servante (28) ; Bimbisâra s'y désole de l'absence du Buddha (53) ; un messager y vient de la part de Prasenajit (57) ; le Buddha va de Çrâvastî à Râjagṛha (72). Fête du Girivalgusamâgama à Râjagṛha (75). Rumeurs dans la ville à cause du serpent noir (51) ; désespoir des Upâsakas de Râjagṛha causé par l'édit d'Ajâtaçatru (16) ; Çrimatî y est tuée par Ajâtaçatru (63). Virûpa s'y rend pour obtenir de ce roi une condamnation à mort (97). Nâlada y mendie (49). Le serviteur d'un Çreṣṭhi y donne de l'urine au lieu de jus de canne à un Pratyekabuddha (41).

Râma. Héros indien bien connu ; modèle de constance dans l'infortune (RR, 4).

Ramanaka (voluptueux). Première ville où s'arrête Maitrakanyaka, pour y recevoir l'hospitalité de quatre Apsaras (36).

Rasthâ. Nom de Virûpâ, d'après le Kandjour (70) ; seconde moitié du nom de Gangarasthâ.

Râṣṭrapâla (gardien du royaume). Jadis roi, mis en fuite par l'ennemi, perdu dans une forêt et remis dans son chemin par un Pratyekabuddha qu'il comble d'honneurs, et auquel il élève un stûpa ; plus tard, du temps de Kâçyapa, le plus jeune fils de Kṛki,

Sadâmattam (toujours ivre). Deuxième ville où Maitrakanyaka est reçu (par huit Apsaras).

Sâgalâ*. Patrie de Khemâ ou Xemâ 2 (RR. 79) et de Anojâ (RR, 88).

Sâlabhanjikâ (cueillette des Sâlas). Fête à Çrâvastî (53).

Samanî*. Fille de Kṛkî, plus tard Khunâ, fille de Madda et épouse de Bimbisarâ (RR. 79).

Sampûrna. Autre lecture du nom de Pûrṇa 2.

Samsâra. Jeune Çreṣṭhî du temps de Kâçyapa, initié et placé sous la direction d'un vieux Bhixu qu'il injurie parce qu'il mettait du retard à se rendre à une fête, en lui souhaitant de naître cinq cents ans avec un corps vieilli; né lui-même, à cause de cela avec une odeur cadavérique pendant cinq cents existences; à la dernière, arrivée du temps de Çâkyamuni, il prononce une malédiction contre le Samsâra (d'où son nom), est initié et devient Arhat (95).

Samsârottarana (traversée du Samsâra). Nom de Pratyekabuddha futur d'un batelier qui avait seul consenti à faire passer le Gange à Çâkyamuni.

Samudra (Océan). Jadis marchand de Bénarès faisant partie d'une troupe de cinq cents marchands qui, relâchant à une côte où vivait un ermite très austère, réclamèrent son intervention en cas de naufrage, l'obtinrent et firent vœu de le suivre quand il serait Buddha: plus tard disciple fidèle, ainsi que ses compagnons, de Kâçyapa; plus tard, au temps de Çâkyamuni, marchand de Çrâvastî, sauvé dans un naufrage par le Buddha avec ses compagnons, devient bhixu, puis Arhat, lui et eux (81).

Sangha*. Sthavira qui convertit et relève la pretî qui dévore ses enfants (RR, 49). Il est probable que Sangha (qui est le nom de la confrérie) n'est pas ici le nom d'un individu et que l'expression du texte pâli *Sanghathero*, répondant au Sanskrit Sanghasthavira que nous lisons deux fois dans l'Avadâna-çataka, signifie le Sthavira (c.-à-d. le plus vieux, le président) de la confrérie.

Sanjaya (victorieux). Fils de Vairaṭî, le troisième des docteurs Tîrthikas (40). Son enseignement est caractérisé par ce mot : *Vikkhepa*, « confusion ».

Sarvârthasiddha (tous vœux accomplis). Forme ordinaire, dans les livres bouddhiques du Nord, du nom de Siddhârtha, par suite de l'interversion des deux éléments du composé et de l'adjonction de l'adjectif *sarva* (tout); nom cité une seule fois et mis dans la bouche de Çuddhodana (89).

Saupâraka ou Çauparaka, ville de Stavakarṇika, patrie de Guptika. Le Buddha y fait de nombreuses conversions (96).

Siddhârtha*. Nom de naissance de Çâkyamuni fondateur du Buddhisme transformé en Sarvârthasiddha dans les textes du Nord. — Uttara, sous forme de crocodile lui a fait traverser la Gandabhâgâ dans une existence antérieure (RR, 46).

Simha (Lion). Général en chef à Vaiçâli, beau-père de Yaçomatî; l'engage à faire une réception au Buddha (2); lui-même invite le Buddha à plusieurs reprises (RR, 2).

Simhaketu*. Père d'une jeune fille qui donne à boire à des bhixus (RR. 43).

Soma (lune). Pauvre tisserand qui jette à Çâkyamuni une frange confectionnée par lui; et cette frange s'adapte au manteau du Buddha; sera lui-même un jour Buddha (5).

Somâ (lune). Fille de Brahmane, contemporaine de Kâçyapa, initiée par lui, fait vœu d'arriver sous Çâkyamuni à une perfection plus haute ; renaît, en effet, de son temps, savante fille d'un brahmane, est initiée, devient Arhatî et la première des Bhixunis qui retiennent bien la doctrine (74).

Stavakarnika (qui a l'oreille de la louange). Individu, peuple ou famille de Saupâraka, qui invite Çâkyamuni (96).

Sthaviraka (vieillard). Fils de Çreṣṭhî du temps de Kâçyapa, il se fit initier par un Sthavira Arhat et se laissa aller à injurier son guide qui ne se prêtait pas à son désir d'aller à la fête d'un village voisin. Du temps de Çâkyamuni, premier fœtus de la femme d'un Creṣṭhî de Râjagṛha : resté 60 ans dans le sein de sa mère, pendant qu'elle donnait le jour à 10 autres enfants, il naît après la mort de celle-ci, au moyen d'une opération césarienne ; 10 plus tard, en ayant 70, il se fait initier, se retire sur le mont Gṛdhrakûṭa avec 24 Bhixus qui deviennent Arhats, lui ne l'étant pas encore, et n'obtient enfin ce degré qu'après beaucoup d'efforts et d'épreuves (92).

Sthulakoṣṭhaka (vastes-greniers). Ville où régnait Kauravya, patrie de Râṣṭrapâla ; Çâkyamuni résidait dans un bois voisin (90).

Subhadra (bien fortuné). Jadis petit de gazelle que le chef du troupeau (depuis Çâkyamuni), vint prendre pour lui faire passer un torrent et le mettre à l'abri d'un roi chasseur ; plus tard, au temps de Kâçyapa, divinité d'un arbre Açoka qui avertit de la proximité du Nirvâṇa, le neveu de Kâcyapa méditant sous son ombre, le transporte auprès du Buddha et lui donne la facilité d'entrer dans le Nirvâṇa avant son oncle ; plus tard, enfin, au temps du Buddha Çâkyamuni, parivrâjaka errant qui, à l'âge de cent vingt ans, obtient avec beaucoup de peine l'initiation, la dernière que Çakyamuni ait accomplie, et entre dans le Nirvâna avant le Buddha comme l'avait fait le neveu de Kâçyapa (40). Autre récit de la destinée de Subhadra (RR, 40, page 439-440).

Subhâṣita-Gaveṣî (désireux de la bonne parole). Roi ancien qui, sur l'avis de Çakra venu pour l'éprouver, fait construire, puis allumer un bûcher et, afin de posséder la loi, se jette dans le brasier qui se change aussitôt en étang de lotus ; plus tard, Çâkyamuni (38). — La « bonne parole » étant la « loi », Dharmagaveṣî est une variante de Subhâṣitagaveṣî.

Subhûti. Jadis bhixu de Kâçyapa, qui, ayant fait un vœu sans pouvoir écarter les Kleças, naquit cinq cents fois parmi les Nâgas ; après quoi, il naquit à Çrâvastî fils du brahmane Bhûti. Confié à des Riṣis par ses parents, il conservait un caractère irascible qui lui restait de son ancienne existence de Nâga. Adressé au Buddha par la divinité d'un arbre sous lequel il méditait, il se fit initier et devint Arhat. Entre autres exercices, auxquels il se livra, il fit apparaître cinq cents Garuḍas pour convertir les Nâgas, et ensuite un Nâga colossal pour dompter les Garuḍas (91).

Sudarçana (belle vue). Ville des dieux ; transformation de Jetavana en Sudarçana par Çâkyamuni (86).

Sudharmâ. Salle du trône (?) d'Indra ou Conseil des dieux (53). Dans le texte, ce mot semble désigner les dieux eux-mêmes.

Sugandhî (bonne odeur). Au temps de Vipacyî, maître de maison, qui avait fait une

offrande de fleurs et de parfums sur son stûpa ; au temps de Çâkyamuni, Çâkya, dont la bouche exhalait le parfum du Lotus, le corps celui du Santal, devient bhixu, puis Arhat (62). Deux autres Sugandhî (ou Sugandha) exhalaient une odeur de parfum (RR, 62).

Sujata (bien né). Brahmane contemporain du Buddha Kâçyapa et du roi Kṛkî, qui, ayant observé exactement le jeûne *(upavâsa)* à huit parties, mourut et renaquît, sous le nom de Sujâta, fils et successeur de Kṛkî (59). On ne dit rien sur sa destinée ultérieure.

Sujîrna (bien vieux). Parc de Çrâvastî, où Virûpa se retire pour cacher sa laideur ; Çâkyamuni l'y suit et le convertit (97).

Sumanâ (fleur Sumanâ). Marchand du temps de Vipacyi, qui, regrettant, dans sa vieillesse, de n'avoir pas obéi à la pensée qu'il avait eue de se faire initier, plaça une fleur de Sumanâ sur le stûpa du Buddha; au temps de Çâkyamuni, fils d'un maître de maison de Çrâvastî, né avec des filaments de Sumanâ, initié à l'âge de sept ans par Aniruddha, devient Arhat; retenait tout, et, quand il allait puiser de l'eau, sa cruche pleine marchait devant lui (82). Sumanâ et Sumanâ-veliya, autres personnages, semblables à celui là et semblables entre eux (RR, 82).

Sumeru. Autre nom du Meru; le futur Subhûti y est mangé par un Suparṇî (95).

Sundara (beau). Au temps de Çâkyamuni, laboureur, qui, peu de temps après le Nirvâna, offrit un bain rafraîchissant à la Confrérie en tournée sous la conduite de Kâçyapa 2; né deux siècles plus tard fils d'un maître de maison de Puṣpabherotsâ avec un étang et un jardin qui ne le quittaient pas. Conduit à Açoka, et présenté par lui à Upagupta, est initié et devient Arhat (100).

Sundara (Kâcî-). Voir Kâci-Sundara.

Sundaraka (beau). Fils du roi de Benarès Surûpa, consent à être dévoré par un Yaxa (qui est Indra), est mangé et aussitôt rendu à la vie ; fut depuis Ananda (35).

Sundarî (Kâci-). Voir Kâci-Sundarî.

Sundarikâ. Mère de Sundaraka, mangée comme lui et rendue aussitôt à la vie ; fut depuis Yaçodharâ (35).

Suparnî. Le roi des oiseaux (20) ; dévore un petit de Nâga, saisi dans l'Océan et qui renaît peu après sous la forme de Subhûti (91); d'un coup d'aile il fait tomber dans l'Océan la nourriture que Maudgalyâyana portait à Lekuñcika (94); le même que Garuda. Autre forme : Suparna.

Supatta*. Un des cinq chevaux de Kapphina, celui qu'il montait (RR, 88).

Suprabhâ (bien brillante). Première épouse de Bandhumat au temps de Vipaçyi; se dépouilla de ses ornements pour les adapter au stûpa du Buddha; plus tard, naît à Çravastî, fille d'un Çresthi, ayant à la gorge un joyau qu'elle donnait libéralement, et qui était aussitôt remplacé par un autre; refuse le mariage, se fait initier et devient Arhatî (71).

Supriya (bien cher) 1. Un des chefs des Gandharvas célestes, amené à Jetavana par Çakra (20).

Supriya 2. Roi des Gandharvas (terrestres), les musiciens ; vient à Çrâvastî, demande à s'essayer devant le roi, est vaincu par Çâkyamuni.

tions populaires, soit comme parfaitement unis entre eux. Les Tîrthikas, dont le nom semble signifier « qui cherche ou montre le chemin » et que Csoma appelle les « déterministes », étaient des docteurs qui cherchaient la solution du problème de la destinée humaine, exactement comme Çâkyamuni ; seulement ils différaient de lui et n'ont pas eu le même succès; c'est pour cela qu'ils sont appelés « les autres tîrthikas » *(anyatîrthikâ);* Çâkyamuni était, lui aussi, un tîrthika. De plus, les six différaient entre eux ; ils ont pu sans doute se réunir parfois dans une lutte commune contre leur heureux rival; et surtout, on a pu naturellement les confondre dans un même mépris par cela seul que chacun d'eux était un adversaire du Buddha ; mais chacun avait son système, et si le triomphe de Çâkyamuni ne les avait réunis dans une coalition plus ou moins réelle et sincère, leurs dissidences auraient éclaté bien davantage.

Tiṣya (heureux, nom d'une constellation lunaire). Brahmane de Nâlada, époux de Çâri et père de Çâriputra, ne pouvait l'emporter dans les discussions savantes avec sa femme enceinte de Çâriputra (99).

Trayastriṃçat (trente-trois). Les trente-trois dieux, c'est-à-dire Indra et sa cour (12 Adityas, 2 Açvins, 8 Vasus, 11 Rudras) placés au 2e étage du ciel ; c'est généralement là que vont les morts récompensés de leurs actes par la divinité, par exemple : Çrîmatî (64), la jeune fille aux fleurs de Sâla (53), une pauvre femme qui avait donné, dans une quête, son unique vêtement (55), un messager (57), un perroquet (56), un buffle (58), cinq cents oies (60), un brahmane qui avait accompli son vœu (59), un serpent qui avait été d'abord un riche avare (51), un Çreṣṭhî de Râjagṛha qui avait passé par l'état de Preta (48), cinq cents Pretas grouillant dans les fossés de Vaiçâlî (50).

Tridaça (trente) autre nom de Trayastriṃçat (20).

Tridiva* (triple ou troisième ciel).

Tripiṭa 1 (triple corbeille). Bhixu de Kâçyapa, qui, en faisant une leçon, embarrassé par une question de ses auditeurs, les traita de « buffles » ; en punition de quoi il renaquit cinq cents fois buffle et buffle féroce. Dans sa cinq centième existence de buffle, il rencontre le Buddha qui le dompte, lui fait faire un retour chez lui-même, en sorte qu'il renaît dieu en s'abstenant de nourriture (58).

Tripiṭa 2. Au temps de Kâçyapa, fils de Kṛkî, n'obtient de son père la permission de se faire initier qu'à la condition de lire tout le Tripiṭaka ; il remplit la condition ; au temps de Çâkyamuni, naît fils de Prasenajit, en tenue de Bhixu, et s'informant des grands auditeurs; Bhagavat le salue du nom de Tripiṭa. A sept ans, il est initié et devient Arhat (84).

Tumburu. Un des chefs des Gandharvas, amené par Çakra à Veṇuvana pour faire de la musique en l'honneur du Buddha (20).

Tuṣita (content, satisfait). Quatrième étage du ciel, où Maitrakanyaka, qui devait être Çâkyamuni, se rendit au sortir de la ville des supplices (36).

Nota. — C'est du Tuṣita que le Bodhisatva descendit pour accomplir sa dernière existence. Or, celle dans laquelle il fut Maitrakanyaka n'est, certes, pas l'avant-dernière; il en faut conclure qu'il a été à plusieurs reprises dans le Tuṣita.

Udena* (hauteur, élévation). Roi qui avait eu pour ministre le père d'Uttara et près duquel Uttara lui-même avait un poste élevé (R R. 46).

bhâgâ au futur Siddhârtha (R R, 46). Ce Sthavira est-il le même que le Uttara de l'Avadâna-Çataka? Cela paraît fort douteux.

Uttara 4. Titre (ou nom) de Çâkyamuni lorsqu'il était bhixu de Kâçyapa (74, 79, 85, 91).

Vadrika (le Grand). Fils de Çresthî, savant précoce, enfant malingre, guéri par Çâkyamuni qu'il honore par reconnaissance et auquel il adresse un vœu pour la Bodhi, vœu ratifié par le Buddha (6).

Vaiçâlî. Ville de l'Inde, scène des récits 2 et 50.

Vaiçrâvana. Dieu de la richesse, le même que Kuvera, un des quatre grands rois et des gardiens du monde ; veut payer pour Çâkyamuni (39).

Vaidehî (femme du Videha). Une des femmes de Bimbisâra, mère d'Ajâtaçatru (10).

Vaijayanta (victorieux). Le palais d'Indra; Jetavana est transformé de manière à ressembler à ce palais (16),

Vairatî. Mère du Tîrthika Sañjaya (40).

Valgusvarâ (douce voix). Nom de Pratyekabuddhas futurs qu'auront en commun les membres d'une troupe en fête subitement convertie à la vue du Buddha (30).

Vapusmân (qui a un corps). Au temps de Vipaçyi, homme très pauvre, qui avait balayé le stûpa du Buddha; au temps de Çâkyamuni, Çâkya, né avec un corps d'une grande délicatesse et d'une grande beauté, qui se fait initier et devient Arhat (63).

Vârânasî. Ville de l'Inde, appelée aussi Kâçi, Bénarès ; lieu de la scène des récits 76 et 98. Faits anciens qui se sont passés dans cette ville (44, 47, 52, 56, 58, 60, 72-75, 77, 79, 83-89, 93, 95-99), résidence du Buddha Kâçyapa (40-42, 43, 47, 56, 58, 72--74, 90-93) du temps du roi Krkî (59, 77, 83-84, 90); — autres rois anciens de Vârânasî : Brahmadatta (21, 24, 32, 35, 38, 39, 75, 76, 88), Padmaka (31), Surûpa (35). — Le roi contemporain de Çâkyamuni était Brahmadatta (79).

Varnasvaras (voix mélodieuses). Noms de Pratyekabuddhas futurs qu'auront en commun cinq cents musiciens de Çrâvastî convertis par Çâkyamuni (17).

Varuna. Divinité indienne, invoquée en vain comme beaucoup d'autres (13, 14,91, 24, 81). Nota. C'est un des plus grands dieux, et peut être le plus ancien, du Brahmanisme, déchu dans le Brahmanisme lui-même, et traité avec assez de mépris par les Bouddhistes.

Vâsava. Divinité brahmanique, invoquée sans succès (13-14); n'est qu'un autre nom d'Indra considéré comme le chef des huit Vasus.

Vâspa. Un des grands auditeurs de Çâkyamuni ; l'accompagne au cimetière (92) : un des cinq disciples de la première heure.

Vâyu (Vent). Divinité brahmanique invoquée par des marchands pendant une tempête, avec d'autres divinités (81).

Vemacitrî. Le premier des Asuras (19).

Viçâkhâ. Belle-fille de Mrgâra, dont elle est appelée la mère parce qu'elle l'amena au Buddha; veut payer pour Çâkyamuni (39); aide Supriyâ dans l'accomplissement de sa tâche (62).

Viçvabhû*. Ancien Buddha auquel une fleur de Sumanâ avait été offerte (RR, 82). Forme pâlie : Vessabhû.

camp de Brahmadatta, roi de Kâçî ; mais se dérobe au moment de célébrer le mariage, invoque Bhagavat, se fait instruire, accomplit des prodiges, est initiée, devient Arhatî et est proclamée la première des auditrices en science et en lumière (79).

Xemâ 2 * (pâli Khemâ). Au temps de Kâçyapa, fille de Kṛkî ; Au temps de Çâkyamuni fille de Madda, native de Sâgalâ et mariée à Bimbisâdra (RR, 79).

Xemankara (qui fait la félicité) 1. Buddha ancien qu'un roi (depuis Çâkyamuni) avait reçu, écouté, nourri, vêtu et honoré d'un stûpa (19).

Xemankara 2. Fils de Brahmadatta roi de Bénarès, au temps de Çâkyamuni, né au camp, pendant la guerre, fiancé tout aussitôt à Xemâ née le même jour dans le camp de Prasenajit, rencontre des dispositions anti-matrimoniales chez sa fiancée, quand il songe à réaliser l'union projetée, la voit lui échapper pour s'élever dans l'air et faire des prodiges, au moment de ratifier leur union par la prise de main ; pendant qu'elle devient bhixunî et Arhatî, il devient lui-même bhixu ; et leur union, projetée dès leur naissance, se réalise par leur commune entrée dans la confrérie du Buddha (79).

Xemavatî * (douée de félicité). La même que Xemâ 2 (RR 79).

Yaçodharâ (qui porte la gloire). Jadis Sundarikâ épouse de Surûpa, roi de Bénarès, mangée par un Yaxa qui était Indra, mais rendue à la vie aussitôt après ; au temps de Çâkyamuni, épouse de Siddhârtha (35).

Yaçomatî (qui possède la gloire). Belle fille du général Simha, qui reçoit le Buddha avec magnificence et fait un vœu pour la Bodhi, dont le Buddha lui assure la réalisation (2).

Yaçomitra (ami de la gloire). Bhixu de Kâçyapa qui, à la suite d'un incident où il n'avait pu se procurer de l'eau, en fut le distributeur dans la confrérie pendant douze mille ans ; au temps de Çâkya, fils d'un Çreṣṭhî de Çrâvastî dont la naissance mit fin à une sécheresse et qui avait toujours à sa disposition deux ruisseaux d'eau coulant de deux de ses dents ; se fait initier et devient Arhat (85).

Yama (le dompteur). Dieu des morts ; ne joue aucun rôle dans les récits de l'Avadâna-Çataka ; il est seulement dit que la Preti du 49 ressemblait à une Râxasî de Yama. — C'est lui qui assigne à la femme qui avait donné ses excréments pour nourriture à un Pratyekabuddha sa résidence parmi les Pretas (RR, 44).

Yâmyagiri. Pays de Pûrṇa, synonyme de Daxiṇagiri (RR 1).

Yudhiṣṭhira. Célèbre héros indien, modèle de constance dans l'adversité (RR, 4).

II. — INDEX SANSKRIT

Abhijñâ, « connaissances supérieures », au nombre de cinq, dont la possession est une des caractéristiques de l'état d'Arhat. Toutefois le ṛṣi du récit 81 les possédait.

Abhijñânirhâra, « manifestation des connaissances supérieures », par Suprabhâ devenue Srota-âpannâ (71), par Xemâ arrivée à l'état d'Anâgâmî (79).

Âçcaryâdbhûto loke prâdurbhâva, « production ou manifestation accompagnée de prodiges dans le monde ». Six conditions (*sthâna*) de cette manifestation : 1° le Tathâgata ; 2° et 3° la Loi et la Discipline du Tathâgata ; 4° la condition Humanité ; 5° la solidité sur le terrain de l'Arya non ébranlée par les sens ; 6° le choix volontaire de la loi de la vertu (80).

Âçravâ (ou *Âsravâ)*, les mauvais désirs, la souillure morale (92) ; proprement « les courants », qui viennent du dehors au dedans ou vont du dedans au dehors.

Agaru (et *Akaru)*. Plante odoriférante brûlée en l'honneur du Buddha (4).

Agnihotrika, sacrificateur au feu (ṛsis des récits 37, 75, 81).

Agra, le premier : *agra : çrâvakânâm*, « le premier des auditeurs ».

— ... *araṇavihârinâm*, « de ceux qui résident dans la paix », Subhûti (91).

— *çraddhâpravrajitânâm*, « de ceux qui sont initiés par foi », Gangika (98).

— *lûhâdhimuktânâm*, « de ceux qui ont du goût pour les ordures », Jâmbâla (50).

Agra : pratisamvitprâptânâm, « de ceux qui ont acquis la connaissance distincte », Dîrghanakha (99).

Agrâ, la première *agrâ çrâvikânâm*, « la première des auditrices ».

— *bahuçratânâm çrutadhârînâm*, « de celles qui ont beaucoup entendu et bien retenu », Somâ (74).

Agrâ kṛtapuṇyânâm, « de celles qui ont fait des actes méritoires », Supriyâ (72).

— *mahâprajñânâm*, « de celles qui ont une grande science », Xemâ (79).

— *sûtrântavibhâgânâm*, « de celles qui dispensent le Sûtrânta ». Kacangalâ (78)

Alaso, « mou, insouciant, indolent », bhixu puni de ce défaut par un état de langueur physique (85).

Âlaya, « demeure » définitive ; un des noms du Nirvâna (97).

Alpâyuska, « peu avancé en âge ». Meurent *alpâyuskâ* et vont chez les dieux Candra (52), une jeune femme (55), un message (57). (« Celui que les dieux aiment meurt jeune », comme dit Ménandre).

Amṛta, « breuvage d'immortalité » ; le Rohita y ressemble (31) ; un des noms du Nirvâṇa, enseigné par Padumuttara (RR 87, 90).

Anâgâmî, « qui ne reviendra pas sur terre », troisième degré de la perfection ; gens qui arrivent à cet état (11, 14, 75) ; le propriétaire du Vihâra de Jâmbâla était un Anâgàmi (50) ; Xemâ arrive à cet état avant de devenir Arhatî (79). — Dans la règle, l'Anàgâmî atteint le Nirvâṇa dans le ciel.

Anâtmâ, « non-moi », toutes les conditions (*dharmâ*) de l'existence sont *anâtmàna :* « ne sont pas le moi » (52, 58). Les cinq Skandhas ne sont pas le « moi » ni des parties du « moi » (96).

Anityatâ, « impermanence, manque de durée » ; prêchée aux gens de Kauravya (12) ; est le propre des Sanskâras (52, 58, 96).

Antarakalpa, voir *Kalpa*.

Anta : pura, « l'appartement des femmes » ; le gynécée : (21, 24, 33, 39, 52, 54).

Araṇavihârî, voir *Agra*.

Arhat, « digne », quatrième degré de la perfection. L'Arhat fait des prodiges, il possède le Nirvâna. Les héros de 37, 40, 46, 50, 58, 61-100 et des personnages de 8, 10, 11, 12, 17, 50, 58, le deviennent. Insulte à un Arhat cruellement punie (50). Il est dit de ceux dont l'arrivée à l'état d'Arhat est décrite (61-100), qu'ils arrivent auparavant à l'état de Srota-âpanna, d'un seul, Xemâ (79), qu'il arrive à celui de Anâgâmî.

Ârya, « noble respectable ». En langage ordinaire, terme de respect; —« fils d'Arya », signifie « gentilhomme », comme l'espagnol hidalgo (fils du goth); — en langage bouddhique, désignation du Buddha et de tout ce qui tient au Buddha, hommes et choses. — On traduit quelquefois *Arya* par « sublime, vénérable », et l'ont dit : les vérités « sublimes ». la voie « sublime », etc.; il vaudrait mieux dire : « les vérités de l'Arya », la « voie de l'Arya ».

Asankhyeya-kalpa, voir *Kalpa*.

Aṣṭangopeta, « doué de huit parties » : *pânîyam*, « eau à boire » (85), *svara* « son » (27) ; *upavâsa* « jeûne » (59) ; *vrata* « vœu » (31). — Dans aucun cas, les huit parties ne sont énumérées.

Aṣṭauvimoxâ, « les huit délivrances » non énumérées (82).

Atharvaṇa, « l'Atharvân-veda »; Subhûti arraché à ce livre par ses parents (91).

Atyantaniṣṭhâ, « condition dernière », qualificatif du Nirvâna (31, 40, 75, 81).

Avatamsaka, pendants d'oreilles (61).

Âyatana, « organes des sens, objets des sens ». Il y en a six. Un des douze Nidânas, le cinquième (Sûtra V). *Ayatana-kauçalam* « doctrine des Ayatanas » (74, 78-80, 92, 93).

Ayomayam nagaram, « ville construite en fer », lieu de supplices où Maitrakanyaka trouve le terme de ses pérégrinations (36).

Âyuṣmat, « qui a de l'âge », titre d'honneur des principaux bhixus, synonyme de Sthavira, auquel il est quelquefois uni ou substitué, notamment dans 83; d'un usage très fréquent.

Bhadra-kalpa, voir *Kalpa*.

Bhaktaccheda. « retranchement de nourriture », volontaire (90), involontaire (94).

Bhixu-bhixunî, « mendiant, mendiante »; désignation habituelle des moines et des nonnes bouddhistes.

Bodhi, « intelligence supérieure ». Il y en a trois, celle des Çrâvakas, celle des Pratyekabuddhas, celle des Buddhas (11). Quand on n'ajoute pas de déterminatif, il s'agit naturellement de la Bodhi suprême, celle des Buddhas. Chacune des trois Bodhis assure le Nirvâna à quiconque la possède.

Bodhikarakâ dharmâ, « lois qui font la Bodhi » expliquées au futur Çâkyamuni, par Brahmâ (12), Candana (13), Candra (14), Xemankara (19), Pûrṇa (20).

Bodhisattva, « futur Buddha » ; tous ceux qui deviendront Buddhas sont d'ores et déjà Bodhisattvas. Toutefois ce titre, dans notre recueil, n'est donné qu'à Çâkyamuni (*passim*, surtout dans la 4e décade) et à Maitreya (97).

Bruhmacarya, « pureté, chasteté, abstention de relations sexuelles », vertu principale, qui résume toutes les vertus des membres de la Confrérie du Buddha (très fréquemment cité).

Brahmacaryanivâsa, « habitation dans la pureté »; pratique constante de brahmacarya (en général sous Kâçyapa) par ceux qui deviennent Arhats sous Çâkyamuni *(passim)*.

Buddha, « éclairé, intelligent », celui qui possède la Bodhi suprême.

Buddha-Dharma-Sangha, le Buddha, la Loi, la Confrérie, le *triratna* ou *ratnatrayam* « les trois joyaux » ; cités ensemble (9, 10, 11, 14, 53, 57, 91).

Çaithilyam (*Çixâ-*), « mollesse (dans l'étude) », punie par une naissance de perroquet (56), d'oie (60), de Nâga (59), par l'expulsion et le surnom de « immoral » (47).

*Caitya**, monument en l'honneur du Buddha, équivalent de stûpa (RR, 94) et néanmoins différent.

Çaixâ, « les gens instruits » (100).

Çaixâçaixâs, (bhixus), instruits et non instruits (47, 74, 78).

Cakra, « roue, disque, couronne »; offrande d'un Cakra en or (3) ; arme avec laquelle Ajâtaçatru tue Çrîmatî (54).

Cakravartin, monarque universel doué des mêmes signes physiques que le Buddha 88, 89); ont été jadis Cakravartins : Kapphina (RR, 88), Râṣṭrapâla (RR, 90), Sumanâ (82).

Çamatha, « le calme », pratiqué par Sthavira, étroitement uni à la *Vipaçyanâ* « vue large ou distincte » (92).

Caṇḍâla, homme de la dernière condition et la plus méprisée (80, 89).

Çaraṇa-gamana, « action d'aller dans le refuge », auprès des trois joyaux ; on y ajoute quelquefois le *cixapâda* « la base de l'enseignement », c'est à-dire l'adoption des cinq préceptes moraux, — les deux choses constituant la profession de foi des Upâsakas du Buddha (9, 51, 52).

Çâstra, « livre », les Çâstras lus par Somâ (74), par Dîrghanakha (99); *Çâstra (Nîti-)** traité de morale (RR, 33).

Caturdiça-bhixu-sangha, « Confrérie des bhixus des quatre régions », expression qui se présente deux fois (46, 88), et dont j'ignore la valeur.

Caturvarṇa-viçuddhi, « pureté (relative) des quatre castes »; l'enseignement du Buddha n'en tient pas compte (89).

Catus-satya, « les quatre vérités », enseignement fondamental de Çâkyamuni. *Satya* seul a le même sens. (Voir *dṛṣṭasatya)*.

Chandaka bhixaṇam, « aumônes intentionnelles, volontaires » ; dons demandés pour quelqu'un ou pour un objet déterminé (46, 55, 77).

Cittaprasâdajâtajananî, « mère née des bonnes dispositions de l'esprit », science (*vidyâ*) ou procédé magique de Çâkyamuni, ainsi nommé (97).

Çixapâdam ou *Çixâpadâni* (*panca-*), « les cinq bases de l'enseignement », ce qu'on appelle ordinairement *pancaçîlam* (5 moralités) ; — quelquefois joint étroitement à Çaraṇagamana.

Çraddhâ, « la foi », *Çraddhâsampad* « perfection de la foi » (98).

Çramaṇa, ascète, moine bouddhiste, cité le premier parmi les mendiants.

Çrâvaka-Çrâvikâ, « auditeur-auditrice » (du Buddha). Les principaux disciples

sont appelés *Mahâ çrâvakâ* (grands auditeurs). La Bodhi inférieure est appelée Bodhi des Çrâvakas; ce qui ne veut pas dire que tous les Çrâvakas la possèdent.

Çresthî, « notable ». Classe à laquelle appartiennent un grand nombre de héros de nos récits. Ces Çresthîs sont les Optimates, la partie riche et éclairé de la 3e caste (celle des Vaiçyas), ce que l'on pourrait appeler l'aristocratie bourgeoise de l'Inde. — Le tibétain traduit : chef de marchands, grand négociant.

Dahara-sûtra, « sûtra de l'enfant », instrument de la conversion de Prasenajit (7).

Dâna, « don », la première des six Pâramitâs (31-34, 38, 45, 55, et ailleurs) préconisé par Supriyâ (72); désigne les plus petites offrandes de même que les plus grands sacrifices.

Dânapati, « seigneur du don ou de la libéralité », tout personnage riche, qui fait des largesses au Buddha et à sa Confrérie, leur offrant l'hospitalité, les nourrissant, les vêtant, leur construisant des vihâras, etc., etc. (45, 47, 50).

Daurgandhyam, « mauvaise odeur », punition de paroles outrageantes (47, 50, 95).

Daxina, « salutation à droite » (59, 94). On dit aussi *pradaxina*.

Daxinâ. Dans le Brahmanisme, « honoraires du prêtre qui a fait le sacrifice »; dans le Bouddhisme, qui n'admet pas le sacrifice, don aux bhixus, fait au nom et pour le bénéfice d'une personne déterminée (le donateur lui-même ou tout autre), ou en vue d'un but à atteindre; ainsi, pour cinq cents prêtas par leurs parents (45); pour la mère d'Uttara par sa famille (46); pour un prêta par des donateurs non désignés (48); pour un serpent par Bimbisâra (51); pour Supriyâ par Anâthapindada (72), — ce terme peut être considéré comme synonyme de *Chandaka-bhixanam*; je ne l'ai pas toujours rendu de la même manière : la meilleure traduction me paraîtrait devoir être : « don attributif ».

Daxinâ-deçanâ, « désignation ou attribution de la *daxinâ*; c'est-à-dire désignation de la personne qui doit en profiter ou du but qu'on se propose d'atteindre par le don; j'ai traduit, d'une manière assez peu exacte par : « manifestation de don intentionnel », « leçon sur le don » (45, 46, 48, pages 177, 180, 186).

Daxinîya, « digne d'un don », d'une offrande, d'une daxinâ.

Devakula, « temple des dieux », à propos de Nârâyana (25).

Dharma, la Loi, la (bonne) Loi, la Loi du Buddha, le 2e joyau.

Dharmasangîti, « assemblée pour la Loi » (100).

Dharmaskandha « élément de la Loi »; « Ananda en savait quatre-vingt mille », les autres bhixus, 20.000.

Dharmavinaya, « la Loi et la Discipline », la doctrine et la règle de conduite, les deux parties formant l'ensemble de l'enseignement du Buddha (24, 89, 97).

Dharmâ, les lois (ou conditions de l'existence); ne sont pas le « moi » (52, 58).

Dhâtu « élément », mot compréhensif et vague; partie de la nature morale des êtres et sans doute aussi de leur nature physique ; — désordre des *Dhâtus* cause de maladie (31); délivrance par les trois *dhâtu*, savoir : *prahâna*, — *virâga*, — *nirodhadhâtu* (92).

Dhâtu-kauçalam, science (ou théorie) des Dhâtus (50, 74, 78, 80, 92, 93).

Dhyâna, « méditation, extase », la 5e des Pâramitâs, comprend quatre degrés. On peut s'y livrer en paix à Jetavana (38), et sur le Meru; certains disciples du Buddha

s'yabsorbent sur cette montagne (91); Dhyâna de Lekuncika remplaçant le repas manqué (94).

Dṛṣṭasatya, « qui a vu la vérité ou les quatre vérités » (passim).

Dviguṇâ, « deux classes » ; 1° instruits (*çaixâ*); 2° gens simples enclins à la vertu (*pṛthagjanakalyâṇakâ* (100).

Dyutakara, joueur qui honore le stûpa de Kâçyapa (83).

Gandhakuṭî, « chambre parfumée », pièce réservée au Buddha (77, 83, 94).

Gandhastûpa, « stûpa de parfums », stûpa sans reliques (13).

Gândhikâpanam, « boutique de parfumeur » 2e métier de Maitrakanyaka (36).

Gatidvayam, « double voie », désirée de tous (divinité, humanité?) (41).

Gatitrayam, « triple voie », non désirable (animalité, damnation, état de Preta (41). — *Nota.* Le *gatidvayam* et le *gatitrayam* réunis doivent former ce qu'on appelle *Pancagati* (voir *Annales du Musée Guimée,* tome V, pages 514-528).

Goçîrṣa, sandal de qualité supérieure; palais (12), bassin (19) en goçîrṣa.

Goṣṭhika, membre d'une société ou d'une assemblée en fête (17, 30, 68, 80).

Guru, « précepteur », assimilé aux parents (sûtra III); punition de ceux qui leur ont manqué d'égards (58, 92, 95).

Hairaṇika, « orfèvre », troisième profession de Maitrakanyaka (36).

Hamsa, « oie, cygne » : *Hamsarâja,* « le roi des cygnes » ; on fait quelquefois du *Hamsa,* une sorte d'oiseau fabuleux. Cinq cents oies (60); Arhat et Pratyekabuddhas s'élevant en l'air comme le « roi des cygnes » (76, 79, 80, 89, 99).

Indryam, indryâni, « sens, les sens » ; *indriyânâm udbhrantatvam,* « l'agitation, le trouble des sens » fatal à Subhûti (91).

Indriyaparipâka, « maturation des sens » ; travail intérieur qui a pour effet de les émousser (77, 81, 86, 88, 92). Dans 88, ce terme est précédé de *asarana,* que je ne m'explique pas bien, à moins que ce mot, non rendu en tibétain n'exprime le quasi-anéantissement, la complète inactivité des sens.

Indriya-sampad, « perfection des sens », sens complets (98).

Irṣyâ « jalousie » d'une femme stérile ; son crime et sa punition (49).

Itihâsa, « légendes, citations », 5e partie de l'enseignement brahmanique (74); le mot *sâxaraprabheda,* qui précède ce terme semble être en rapport avec lui, de sorte qu'on devrait traduire « les *itihâsas* avec la distinction des syllabes » ; mais le tibétain fait deux classes d'ouvrages distincts.

Jâgarikayoga, « application de veille », méditation ou occupation des bhixus pendant les deux crépuscules, matin et soir (48, 52-56, 60).

Jantakasnâtra, bain réparateur offert à un Arhat (50); à la Confrérie (100). Sens incertain, orthographe variable.

Jinavalkalavâsî, « vêtu de peau de gazelle et d'écorce d'arbre » (37, 75, 91).

Jitâri, « vainqueur de l'ennemi », le Buddha.

Jñâna-darçanam, « vue de la connaissance ». Les Buddhas l'ont constamment; les Pratyekabuddhas et les Arhats ne l'ont qu'à la condition d'être dans un état d'esprit particulier (41); appliqué sans succès par Maudgalyâyana (45).

Kaiṭabha, « science brillante (?) », voir *Sannigaṇṭha*...

Kalpa, immense période comprenant des millions d'années; il y en a plusieurs d'inégale durée : les *kalpas*, les *antarakalpas*, les *asankhyeyakalpas*. Vipaçyî a paru dans le 91[e] Kalpa; Lekuñcika (94) a passé un kalpa et même deux (RR) dans l'Avîci; Çâkyamuni a eu le mérite de franchir d'un seul bond neuf Kalpas (97); c'est après vingt et un Kalpas que Daçaçiras a obtenu la Pratyekabodhi (24); l'âge présent qui commence avec Krakucchanda est le Bhadrakalpa (Kalpa fortuné); Nirmala sera Pratyekabuddha après treize Kalpas (29); Padmottara (22) et Cakrottara (23) après 15 kalpas. Les Valgusvaras obtiendront la Pratyekabodhi après vingt Antarakalpas (30); il y a un Antarakalpa désolé par la famine (32, 72), C'est au bout de trois Asaṇkhyeya-Kalpas que les futurs Buddha obtiendront la dignité promise (1-10, 20). — Vingt Antarak... font un Asankhyeyak... et quatre Asankhyeyak un Mahâkalpa : mais les évaluations varient, et la longueur du Kalpa dans notre recueil n'est nullement indiquée.

Kalyâṇa-mitra, « ami vertueux, ami de vertu », guide, qui est le Buddha lui-même (58, Sûtra III); par extension, une personne capable de le remplacer ou de le représenter.

Kârâ, « hommages » rendus aux Buddhas, Pratyekabuddhas, Çrâvakas (conclusion de (32-38, 40); au stûpa de Vipacyî (61).

Karma, « l'acte moral et la fatalité qui en résulte (36); il faut mettre une limite aux chemins du Karma (91); force du Karma (94); *Karmavâyu*, « le vent du *Karma* », agite les éléments du monde (45).

Kathinacîvaram, « manteau pour les moines », 72, 73.

Kauçalam, « habilité, science, théorie ». *V. Ayatana*, *dhâtu*, *pratîtyasamatpâda*, *skandha*, *sthâna*.

Kauçidyam, « la paresse » blâmée et corrigée (3).

Keçanakhastûpa, « stûpa d'ongles et de cheveux », monument élevé à un Buddha de son vivant et renfermant de ses reliques, rognures d'ongles et cheveux; tels sont ceux de Vipaçyi (82); de Krakucchanda (87), de Çâkyamuni (44), de Kâçyapa (21).

Kesarî, « romain, césarien » (?); nom d'un ordre de bataille (10).

Kleça et *Kleçâ* (pluriel) « le mal moral »; les épines du Kleça, couvrent la terre (52); renoncer, ne pas renoncer aux Kleças (91, 92, 100).

Kriyâkâra « règlement » (94).

Kṛpaṇa, « misérable », digne d'aumônes.

Kṛtapuṇya, « qui a fait des actes méritoires », voir *agrâ*.

Kuçalapaxa, « le côté, le parti de la vertu »; exhortation à le bien garder (92, 95).

Kuṭukuncika, synonyme de *mâtsarî* « ladre » (42).

Laukikam cittam, « pensée mondaine ». souhait de Çâkyamuni immédiatement réalisé par Çakra (12, 13, 17, 80). (Voir l'explication 12 RR, II).

Lokapuṇya, « mérite mondain » nombreux sont ceux qui désirent de tels mérites (16). Ce sont plutôt des démérites, bouddhiquement parlant.

Mahâkaruṇâ, a grande compassion (34).

Mahânagna, (« grand-nu » ou d'après le tibétain « pourvu d'un grand signe »),

Nispurusa, « non-homme » : femme, peut-être eunuque (67).

Okkarikatvam. « Commerce intérieur, non maritime »: première profession de Maitrakanyaka (36).

Paçcât-çramana « Çramana à la suite ». Çramana jeune ou nouveau attaché à la personne d'un plus âgé (82, 93).

Pancapauruseyam. Voir *Pauruseyam*.

Pañcatapâs, « qui s'expose à une chaleur quintuple ». 4 feux allumés et le soleil en plus; le père de Caudra (53).

Pânigraha, « prise de main » des deux époux. partie essentielle de la cérémonie du mariage; empêchée (72).

Pâramitâ, les 6 vertus ou perfections dont la pratique parfaite précède l'acquisition de la Bodhi : 1, *dâna* (don); 2, *çîla* (moralité); 3, *xânti* (patience); 4, *vîrya* (énergie); 5, *dhyâna* (extase); 6, *prajñâ* (science); énumérées (34, p. 125, l. 4 et avec emphase, 38, p. 144, l. 14-19). — On ajoute 4 vertus supplémentaires ; ce qui porte le total à 10.

Parisad, « assemblée » de sectateurs du Buddha ; il y en a quatre, 2 d'hommes *(bhixus* et *upâsakas)*, 2 de femmes *(bhixunîs* et *upâsikas)* ou, si l'on aime mieux, 2 de moines *(bhixus* et *bhixunis)*, 2 de laïques *(Upâsakas* et *Upâsikas)*.

Pariskâra, « ustensiles, ornements ». Ce dont un moine bouddhiste a besoin ; ils sont au nombre de 6 (84), énumérés plusieurs fois (12, 14, 72, 93) et dans la phrase initiale de chaque récit. Ce sont : 1, manteau *(çîvara)*; 2, aliments *(piandpâta)*; 3, lit *(çayana)*; 4, siège *(âsana)*; 5, rafraîchissement *(glânapratyaya)*; 6, remède *(bhaaisjya)*.

Parivrâjaka, savant errant et mendiant, en quête de nourriture et de bonne doctrine. Les parivrâjakas sont comptés parmi ceux qui ont droit aux aumônes (6). Subhadra (40), Dîrghanakha (99) appartenaient à cette classe.

Patra, « vase à aumônes ». noir comme une abeille *bhramara* (94).

Pauruseyam (pañca-). « l'équipage d'un navire en cinq parties » (36, 81). Le texte sanskrit donne seulement quatre termes : 1, *âhâra* (pompier ou cuisinier?); 2, *Nâvika* (rameur) ; 3. *Kaivarta* (pêcheur); 4, *Karnadhâra* (pilote). — La traduction tibétaine donne bien cinq termes; mais le sens n'en est pas toujours facile à déterminer et l'orthographe de plusieurs est incertaine.

Pindapâtikas, mendiants de nourriture (42).

Pradaxina. Voir *daxina*.

Prahânadhatu, « .élément de l'abandon » l'abandon des Sanskâras (92).

Prajñâ « science » la sixième des Pâramitâs. — *Prajñâvatî*, Xemâ (79). Voir *agrâ*.

Pranidhâna et *Pranidhi*, « vœu, souhait » pour la Bodhi, la Pratyekabodhi ou l'état d'Arhat; (le *Pranidhâna* est une des Pâramitâ supplémentaires dans l'énumération qui en compte dix).

Prasâda. « dispositions favorables, joyeuses », mot qui revient très fréquemment, rendu en tibétain tantôt par *dad* « foi », tantôt *dga* « joie ».

Pratibhâ, « intelligence » équivalent de *Prajñâ*, qualité distinctive de Xemâ (79).

Prâtihârya, « prodige » (15, 21, 50, etc.).

Pratijñâ, promesse, engagement (mutuel ou envers soi-même) — ; de Çâriputra et de Maudgalyâna (41).

Prâtimoxa-sûtra, liste des fautes que l'on peut commettre ; elle se lit dans les assemblées de la Confrérie : dite par Çâkyamuni et répétée par Somâ (74). — Il y a un Prâtimoxa pour les Bhixus et un pour les Bhixunîs.

Pratisaṁlayana, « absorption, extase, sommeil profond et particulier », de Çâkyamuni (35, 41-44, 47, 49, 60, 78, 82, 99).

Pratisamvid. « connaissance distincte », en quoi excellait Dîrghanakha (99).

Pratîtyasamutpâda, « l'enchaînement des causes et effets connexes », la série des 12 causes et effets communément appelés les 12 Nidâna (Sutrâ V). *Pratîyasamutpâdakauçala*, science ou théorie de cet enchaînement (74, 78-80, 92, 93).

Pratyekabodhi, Bodhi pour soi-même ; Bodhi du 2e degré ou des Pratyekabuddhas, inférieure à celle des Buddhas. — En partant du degré inférieur, la Pratyekabodhi est le 5e degré de la perfection.

Pravrajya, initiation, entrée dans la Confrérie ; proprement l'acte d'abandonner sa maison et sa famille pour n'avoir ni maison, ni famille.

Pṛthagjana, « homme du commun » par opposition à *Arya* : — non-bouddhiste et même homme vicieux (40, 50, 52, 92,) ; *pṛthagjanakalyâṇakâ* « gens simples enclins à la vertu » opposés aux savants (*çaixâ*) (100).

Pûjâ, culte rendu au Buddha.

Puṇya, « pur, méritoire ». *Puṇya-kâma*, « désireux de mérites » (34). *Puṇyatîrtha* « étang de mérites religieux » (38).

Purohita, brahmane faisant fonction de prêtre domestique : ses actes pour la célébration du mariage de Xemâ interrompus (79).

Râjamalla, lutteur du roi (70).

Raxâvaraṇagupti, « protection, abri, cachette » ; cherchée dans l'enseignement de Bhagavat par les Devas et autres génies (17).

Rïddhi, « puissance surnaturelle » (94).

Rïddhipâdaratha : char de la puissance surnaturelle (52).

Rûpa, « forme » : le premier des cinq Skandhas, « le corps » (Burnouf, Csoma), « ce qui subit l'action du froid, du chaud, de la faim, de la soif, etc. » (Samyutta-nikâya RR, 95) n'est pas le « moi » (96).

Rïṣi, « ermite » ; leur genre de vie décrit (37, 75, 81) ; le ṛṣi de 75 et 81 est le futur Çâkyamuni. — Subhûti avait commencé par être élevé parmi eux (91). — Les 12.000 ṛṣis de Rïṣipatana (59).

Sakṛdâgâmi, « qui reviendra une fois dans ce monde ». 2e degré de la perfection bouddhique (11-14, 75) ; c'est celui dont il est le moins souvent question ; aucun personnage n'est spécialement cité comme y arrivant.

Samâdhi, « extase, contemplation » ; pratiqué par le précepteur de Hastaka (93) ; aboutit au Nirodhasamâpatti (98) ; souvent confondu avec le Dhyâna plus spécial.

Sâmagrî, réunion de la Confrérie (50).

Samâpatti, acquisition de l'égalité d'esprit (94).

Sammarjana, le balayage; ses cinq avantages (37); balayage de Jetavana (37); du Stûpa de Vipaçyî (63); de la chambre parfumée du Buddha (94).

Saṁsâra, la transmigration, le va-et-vient, le roulement de l'existence; la série des existences successives. — Ses défauts *(doṣâ)* opposés aux qualités du Nirvâṇa (37, 47, 48, 84, 95, 98); n'est que douleur (95); le cercle de Saṁsâra a cinq nœuds (92-96). Bonheur dans le Saṁsâra (11, 19, 14-16; 18-20).

Saṁskârâ, « les composés » le 4e Skandha, toujours au pluriel; « les concepts » (Burnouf); « composition ou notion » (Csoma); se combine avec les autres Skandhas (Samyutta Nikâya, RR, 96); ils ne sont pas le moi (96); ils sont impermanents (52 58).

Saṁskârâ puṇyamayâ, « Saṁskârâs faits de mérites religieux » (34); ceux-là doivent être recherchés autant que les autres doivent être repoussés.

Sangha, la confrérie du Buddha, le 3e joyau. — *Sanghasthavira* « le vieux, le président d'âge de la Confrérie » (83, 92).

Sañjnâ, « connaissance complexe », le 3e skandha; « l'idée » (Burnouf); « représentation ou conscience » (Csoma); perception des couleurs (Samyutta-nikayâ, RR, 96); n'est pas le moi (95); — Signifie « connaissance » dans l'expression : reprendre connaissance (13).

Sannighaṇṭa, « avec vocabulaire » nom d'un traité ou d'une classe de traités brahmaniques, uni au mot *Kaiṭabha* dans la liste des ouvrages que connaissait le père de Somâ (74).

Santati, » décision résolution » (?) de Çâkyamuni non encore mûre, de Maitreya complètement mûre (97); de Gangika (98); de Sundara (100) complètement mûre. Ce terme paraît désigner le caractère qu'on se fait à soi-même, distinct de celui qu'on tient de la nature.

Saptatrimçabodhipaxyadharmâ, « lois des 37 ailes de la Bodhi » acquises par les Pratyekabuddhas Candana et Daçaciras (21, 24); trouvées gravées sur une feuille d'or qui est remise aux 12000 ṛṣis de Rïṣipatana (59); apprises par un Çreṣṭhî qui devient Arhaṭ (96).

Sârthâvâha, « marchand » (6, 11, 23, 24, 36, 66, 77, 80, 81, 85, 86, 88).

Sâxâraprabheda, « avec distinction des syllabes » terme qui sert de qualificatif au mot *Itihâsa* (74).

Siddhapuruṣa, « homme à succès, privilégié, saint, devin, magicien », Jâmbâla, jugé tel par Pûraṇa-Kâçyapa à cause de son goût pour les ordures (50).

Skandha, « aggrégat », nom générique des cinq éléments de la personnalité appelés *pancaskandhâ* ou *panca-upâdâna-skandhâ*, qui sont : 1° *rûpa*. 2° *vedanâ*, 3° *sañjñâ*, 4° *saṁskârâ*, 5° *vijñâna*. — *Skandha-kauçalam* « théorie en doctrine des Skandhas. »

Srota-âpatti « entrée dans le courant. » Premier degré (inférieur) de la perfection; gens qui y arrivent en masse (11-15. 17); un marinier (27) y arrive ainsi que le père de Candra (52) et tous ceux qui, devenus dieux, viennent rendre visite au Buddha; tous les Arhats, à une exception près, atteignent ce degré préalablement à celui d'Arhat. On appelle *srota-âpanna* celui qui atteint le degré de Srota-âpatti.

Sthâna, « lieu, condition »; les 6 conditions de la manifestation de prodiges (70);

Sthânâsthâna « lieu et non-lieu »; science ou théorie *(kauçalam)* du lieu et du non-lieu 50, 74, 78, 80, 92. 93.)

Sthavira, « vieux » titre des plus anciens *Bhixus* (passim); *Sañghasthavira* (voir *Sangha)*. La forme pâlie est *thero*.

Stûpa, monument de forme conique ou pyramidale élevé à la mémoire d'un Buddha (ou d'un Pratyekabuddha). — Il y en a trois espèces : 1° *Gandhastûpa*, 2° *Keçanakha-stûpa*, 3° *Stûpa* funéraire, qui renferme les restes du personnage décédé (19, 21, 24, 61-71, 83, 88-90. Ce Stûpa est appelé ordinairement *Dhâtu-stûpa;* mais cette expression ne se rencontre pas dans l'Avadâna-Çataka qui dit seulement *Stûpa ;* c'est, en effet, le *Stûpa* par excellence.

Sûtra, discours dogmatique du Buddha. — Sûtras reproduit : Ami vertueux I. Don II. Piété filiale III. Proclamations de supériorité IV. Nidâna. paresse et énergie V. — Sûtras cités: Dahara-sûtra (7). Prâtimoxa (74). Sûtras indiqués : Maitrî (6), blâme de la paresse et éloge de l'activité (3); apaisement de la haine (9).

Sûtrânta, « fin du Sûtra » distribué par Kacangalâ (7); Sûtrânta de Râṣṭhrapâla (RR, 90) et de Dîrghanakha (RR, 99). Il est souvent difficile de dire ce qui distingue un Sûtrânta d'un Sûtra. Le tibétain traduit par *Mdo sde* « Section du Sûtra ».

Svayamvara, mariage au concours où l'épousée elle-même choisit parmi les concurrents celui qu'elle préfère (71-76).

Tejodâthu, « élément de la lumière » atteint par Prabodhana (17), par Çâkyamuni (97).

Tripiṭaka, « la triple corbeille », le corps complet des écritures bouddhiques lu par Tripiṭa au temps de Kâçyapa (8).

Udânam, « parole d'éloge ou de satisfaction », qui peut avoir un certain développement ou se réduire à une exclamation. — Outre l'*Udâna* qui revient toujours dans les mêmes termes (p. 13), nous avons les Udânas plus originaux de Bhadrika (89) de Kapphina (RR, 88), d'Ajâtaçatru sur Gangika (98). L'exclamation de Prasenajit à la fin de 57 est un véritable udâna.

Upâdhiyâyikâ, directrice spirituelle (79).

Upapâduka, né d'une façon merveilleuse (21, 24, 59, 86); les héros de 21, 24, naissent d'un lotus; le genre de naissance des autres n'est pas expliqué.

Upâsaka-Upasikâ, adhérent, adhérente laïque du Buddha *(passim);* les Tirthikas ont aussi leurs Upâsakas (7, 9.).

Upavâsa, jeûne à 8 parties ; — bien observé par l'un, mal observé par l'autre; — prescriptions de l'Upavâsa inscrites sur une feuille d'or (69).

Vâgduçcarita, « mauvaise conduite en paroles » puni (45, 46, 9, 49, 50, 92-93, 95).

Vairapraçama, « apaisement de la haine » recommandé et prêché (9, 10).

Vanij, « marchand » (13, 81, 86, 92, 100) inférieur à *Sârthavâha*. — On lit aussi *Banij*.

Vanîya et *Vanîyaka*, « mendiant », digne d'assistance *(passim)*.

Veda, observé dans le sacrifice des Brahmanes (15); bien connu de Çâkyamuni dans ses existences passées (18); les trois Vedas possédés par le père de Somâ (74).

Vedanâ, « sensation », le 2e Skandha ; « sensation » (Burnouf) « perception » (Csoma) : impression douloureuse, — ou agréable, — ou bien sans plaisir ni peine ; n'est pas le moi (96) ; est produite par le toucher (99).

Vedanga, « membre du Veda » ; commentaires possédés par Çâkyamuni dans ses anciennes existences (18).

Viçesa, « distinction, excellence » ; acquis par beaucoup d'êtres à la suite des prédications de Çâriputra et de Maudgalyâyana (41) ; ambitionné par des gardiens de buffles qui deviennent des Arhats (58) ; l'état de colère empêche Subhûti d'y arriver (91) : le neveu de Kâçyapa craint de ne pouvoir y atteindre (40).

Viçesa (mahân-), « grande distinction, excellence » reçue par beaucoup d'êtres à la suite des prédictions de Kâçi-sundàra (76), de celles du Buddha (45, 92). — *Nota*. Il n'y a pas de différence appréciable entre le Viçesa et le Mahân-viçesa, et il est bien difficile de dire en quoi consiste cette « excellence » ; d'après 40, 58 et même 91, on serait tenté de l'égaler au degré d'Arhat ; les autres passages semblent en faire un degré bien inférieur, mais très indéterminé.

Vidyâ, « science », parole magique (97).

Vihâra, résidence du Buddha et de ses moines, monastère. — Construction d'un vihâra, offert par un ancien roi (Çâkyamuni) à Indradamana (15), par un marchand aux bhixus de Vipaçyî (88), par un maitre de maison de Çobhâvati à Krakucchanda (50), par la fille d'un roi à Kanakamuni (76).

Vijñânam, « connaissance distincte », le 5e Skandha « connaissance » (Burnouf et Csoma) ; perception des saveurs (Sanyutta-nikâya) (RR, 96) ; n'est pas le moi (96).

Vimoxa, « délivrance » (94) ; les huit délivrances (82), non énumérées.

Vîṇâ, instrument de musique ; *Vîṇâ* céleste apportée du ciel à Çâkyamuni (17).

Viniçcaya, détermination de points difficiles par Somâ discutant avec les *tîrthikas* (74).

Vipaçyanâ, « vue large » ou plutôt « vue nette, précise » ; qualité d'esprit ou méthode associée au *Çamatha* (92). Il existe des traités sur le *Çamathavipaçyanâ*.

Vipratisâra. « repentir » d'Ajâtaçatru (16) ; d'un batelier (27), de Jâmbâla (50), de Virûpâ (50), de Hastaka (93), de Virûpa (97), de Lekuñcika (94, douteux). Le terme *anuçaya* qui se présente dans une phrase souvent répétée a aussi le sens de « repentir » ; je ne l'ai cependant pas traduit toujours par ce mot ; il peut désigner vaguement le regret des attachements mondains, mais non pas, comme *vipratisâra*, un retour complet, le repentir d'un acte déterminé et punissable.

Virâga, « absence d'attachement ». *Virâgadhâtu* « élément de l'absence d'attachement » pour les Saṁskâras (92).

Vîrya, « énergie, héroïsme » la 4e pâramitâ ; prêché par Çâkyamuni à Nanda (3).

Vrata, « vœu » ; vœu de Padmaka composé de 8 parties qu'on n'indique pas (31). — *Vratapradeçâ (pañca-)* « les cinq terrains du vœu » où fut établie Kuvalayâ : on ne les désigne pas (75) ; — distinct de *praṇidhâna* qui est un « souhait ».

Vyâkaraṇam. Prédiction de la Bodhi (1-10 ; 20) de la Pratyekabodhi (17 ; 22-23 ; 24-30). Quoique la chose se répète souvent le mot lui-même ne se rencontre pas : il est représenté par le verbe correspondant *vyâkartuṁ*.

III. — INDEX FRANÇAIS

RECTIFICATIONS

Râxasa de Yama (Index I). — Condition des morts qui, durant leur vie, ont été cruels et irascibles, se plaisant à nuire et à faire souffrir les autres. (Voir *Annales du Musée Guimet*, t. V, p. 520.)

Jitâri (Index II). — Ce terme se trouve dans le récit de la *visite au Buddha* reproduit dans tous les textes de la sixième décade et traduit une fois pour toutes parmi les *lieux communs bouddhiques* sur le n° 13 (page 6-7). Malheureusement, la phrase qui renferme le mot *jitâri* a été omise dans cette traduction dont le paragraphe 4 (p. 7, ligne 16) doit être rétabli comme suit :

Quand il eut vu les vérités, il prononça trois fois cet udâna : Ce n'est ni mon père, ni ma mère, etc... (comme au n° 20)... ta vue a été fructueuse aujourd'hui pour moi, Muni. — Puis, s'étant incliné en relevant ses guirlandes, ayant salué les deux pieds (du Buddha) avec ravissement, et ayant tourné autour du vainqueur de l'ennemi qu'il avait à sa droite, il se dirigea vers le monde des Suras pour se rendre dans le ciel.

Alors le fils de dieu qui avait été auparavant... comme un marchand, etc.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

AVADÂNA-ÇATAKA

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.

